LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Première séance du *Cours*

(mercredi 17 novembre 1999)

I

LES US DU LAPS

Ce sera le titre de mon *Cours* de l'année, « LES US DU LAPS » de l'année 1999-2000, celle où nous - l'humanité - entreront dans le troisième millénaire, bien que des puristes, des cuistres, aient fait remarquer que l'événement - si s'en est un – ne se produirait qu'un an plus tard, en 2001.

Cette remarque, d'ailleurs, formellement exacte, ne peut rien contre un fait d'ordre arithmétique qui est que 2001 ne diffère de 2000 que d'un seul chiffre, tout est là. Ce changement d'un chiffre se produit tous les ans. C'est seulement tous les dix ans que deux chiffres changent. C'est seulement une fois par siècle que trois chiffres changent, et c'est seulement une fois tous les mille ans que les quatre chiffres sont destinés à changer. Une fois tous les mille ans ! Et d'ailleurs, pour être plus exact, la fois d'avant je ne sais pas si vous y étiez, (*rires*) on est passé de trois chiffres à quatre, de 999 à 1000. Le plus 1 de l'an 999 a ajouté un chiffre et le plus 1 de l'an 1999 est le premier à modifier les quatre chiffres.

Le plus remarquable, c'est l'équanimité avec laquelle on s'apprête à cette entrée sensationnelle dans le troisième millénaire. Il y a mille ans, ce franchissement était hanté par des rêves d'apocalypse. Aujourd'hui, tout ce que nous avons, c'est le bogue (*rires*), on attend seulement des accidents – il y en aura. C'est-à-dire que l'événement n'est pas la fin du monde, ça n'est pas au niveau de Dieu, mais des machines. Quelle serait la surprise, si, le premier janvier 2000, l'ange Gabriel (*rires*) venait annoncer que le Bon Dieu, après une expérience quand même prolongée, considérait que ça suffisait comme ça et que le jugement dernier était arrivé.

C'est remarquable que personne n'attend ça et que tout ce qu'on attend est au niveau de machines, et en raison de quoi ? En raison d'une étourderie, d'un souci d'économie, qui a fait qu'on a codé les machines seulement avec deux chiffres au lieu de quatre, bref en raison d'un défaut d'anticipation, très singulier en lui-même et qu'on pourrait qualifier de formation de l'inconscient globalisée.

Si c'est un événement, il est purement conventionnel, puisque ce comptage même des années est une convention. C'est-à-dire que de conventions il y en a d'autres. L'année juive, depuis septembre dernier, marque 5760, mesdames et messieurs, c'est-à-dire, les 2000 de l'année des *gowim* - ils peuvent se la garder.

La notion du caractère conventionnel de ce décompte des années est assez répandue pour que cela ne nous fasse ni chaud ni froid. À dire vrai, c'est un triomphe des Lumières auquel nous assistons ; nous pourrions même dire que c'est bien la preuve que nous sommes tous postmodernes, et il y a un côté obscurantiste du postmodernisme, et il y a côté héritier des Lumières, multiplicité des conventions.

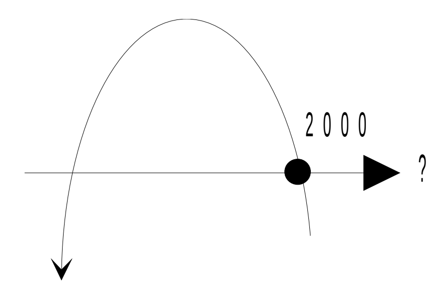
Il se pourrait d'ailleurs que l'année à surveiller ne soit pas l'année 2000, mais l'année 2012, qui est, si vous ne le savez pas, la fin de l'actuel grand cycle des années selon le calendrier maya, 2012.

Ce calendrier, le nôtre, est une triomphe du compte catholique et en même temps, c'est la défaite du catholicisme par le vidage complet de son sens. C'est le triomphe du calendrier grégorien, globalisé aujourd'hui, qui n'a été adopté qu'en 1582, qui n'a été accepté par l'Allemagne protestante qu'il y a trois siècles, en 1700, avec des réserves

d'ailleurs qui n'ont été levées qu'en 1775. Il a été adopté par la Grande-Bretagne en 1752, par le Japon en 1873 - selon notre calendrier bien sûr - par la Russie en 1917 - c'est d'ailleurs la réalisation la plus notable du pouvoir communiste (*rires*) - et de même en Chine en 1949. J'évoque le calendrier parce que le calendrier a une histoire, passionnante, c'est une épopée du signifiant qu'il faut suivre, on pourra en avoir peut-être l'occasion cette année, de comment le signifiant s'est emparé du temps, comment le signifiant a structuré le temps, le réel du temps et par là a structuré le monde.

Nul ne conteste plus – surtout depuis que notre temps est devenu atomique, en 1972, le temps de tous. Il y a eu des philosophes, bien sûr, pour y faire l'objection du *Lebenswelt*, du monde vécu qui ne connaîtrait pas le temps du signifiant. Le *Lebenswelt*, peut-être nous y viendront cette année, pourquoi pas aux *Leçons sur la conscience intime du temps* de Husserl, et la suite. Le temps vécu n'est pas resté indifférent, impassible, à la signifiantisation du temps.

Bergson a pu faire entendre quelques vagissements sur le fait que le temps mécanique trahissait la durée vécue. Mais nous, nous avons du temps une toute autre conception que celle-là. Deux mille, ça fait un compte rond et c'est un point de capiton qui nous invite à regarder en arrière, et aussi à anticiper.



À Buenos-Aires, où j'étais il y a peu, j'ai été invité par mon ami Germán García, à donner une conférence dont on m'a proposé le titre, en espagnol *« Al fin y al cabo ? »,* qui se traduirait en français par comme quelque chose comme À la fin des fins, en définitive, tout compte fait et j'ai cru, ce qui n'était pas forcément son intention, qu'il m'invitait à donner un panorama du dernier millénaire, du XI° au XX° siècle. Donc j'ai essayé de faire ça (*rires*), une sorte de canular. Mais on s'aperçoit, quand on considère le dernier millénaire, qu'il y a une coupure entre le XIe et le XVe siècle - où il ne s'est pas passé grand-chose - et puis XVIe-XXe, où il y a un rythme tout à fait différent de la période.

{ XI - XV
{ XVI - XX

La coupure qui passe entre le XVe et le XVIe siècle, c'est marqué par la Renaissance, pour nous. Si on se demande quels sont les événements qui ont vraiment compté pendant le dernier millénaire, évidemment il y a un certain nombre d'événements régionaux qui ont paru important sur le moment, mais qu'est-ce qui a vraiment été important, au niveau global ? - j'étais bien forcé de prendre cette ligne de raisonnement à Buenos-Aires où je n'avais pas un seul livre sous la main, ce qui a vraiment compté, en définitive, *al fin y al cabo,* c'est ce qui concerne le savoir. Le reste, ce sont des anecdotes.

Si on prend cette conception, ce qui a vraiment compté entre le XI° et le XV° siècle, c'est l'invention entre le XII° et le XIII° siècle du discours de l'université, qui s'est ensuite répandu sur le globe et puis c'est au XVII° siècle, dans la deuxième partie, du discours de la science, la physique mathématique, et la suite, et ses remaniements, de Galilée et Descartes à Newton et à Einstein.

Et c'est aussi le discours du capitalisme dont la globalisation est avérée, manifeste depuis l'année 1989. Évidemment, on aimerait ajouter à cette liste du discours de l'université, de la science et du capitalisme celui de la psychanalyse mais on n'a pas

beaucoup de recul, à l'échelle du millénaire.

Et, à l'échelle du millénaire, le XX° siècle est très remarquable, grand siècle de massacres, mais aussi d'une saisissante accélération du temps en ce qui concerne la science. Il y a plus de savants au XX° siècle qu'il n'y en a eu de tout le millénaire et le rythme des inventions qui procèdent du discours de la science connaît, du dernier siècle, de sa dernière moitié ou de son dernier quart, une accélération absolument saisissante, surtout si on le compare à la tranquillité de l'existence au XI°, auquel on ne pense pas assez !

Ce sont des circonstances qui ont contribué à me faire donner au *Cours* de cette année le titre de « LES US DU TEMPS ». Enfin j'ai dit « LAPS ».

Les us, on les connaît, le mot dans l'expression « Les us et coutumes », expression du XII° siècle, qui qualifie les habitudes, les façons de faire traditionnelles, mais c'est un mot, « us », qui peut être employé seul, qui est attesté seul par les meilleurs auteurs, encore au XX° siècle. Et comme il vient de *usus*, comme le mot même « d'usage », il faut entendre « l'usage » et spécialement le vieil usage, celui qui est devenu habituel. Relevons qu'il n'existe en français qu'au pluriel et c'est à ce titre qu'il figure dans mon titre.

Quant au « laps », il est du XIV° siècle, il vient du latin aussi, *lapsus*, qui veut dire « écouler » et qui nous a donné, seulement au 19° d'ailleurs, avant Freud, lapsus, et derrière le verbe *labi*, s'écouler, tomber.

Alors nous ne le connaissons, il est vrai, jusqu'à présent, semble-t-il, que dans l'expression « laps de temps ». Le laps est spécialement préposé au temps, sauf en droit canon où l'expression « laps et relaps », stigmatise celui qui a embrassé volontairement la religion catholique pour l'abandonner.

C'est le seul abus modéré que je me permets, j'emploie laps tout seul parce qu'à l'oreille, les us du laps, ça montre qu'il ne faut pas perdre de temps. On pourrait dire les usages du temps, et voilà la question actuelle, celle du bon l'usage du temps : comment se sert-on du temps ? Ça été la matière de longues réflexions philosophiques : à quoi faut-il consacrer sa vie, comment est-il bon de passer sa vie, qui n'est qu'un laps de temps alloué à chacun, une quantité indéterminée.

Mais la question, évidemment, pour nous, elle tombe sur la pratique de la psychanalyse. Qu'est-ce qu'on fait du temps en psychanalyse ? On fait essentiellement des séances, qui sont autant de laps de temps, distribuées sur l'unité de la semaine, du mois, de l'année, de la décade et il est remarquable, après tout, qu'une psychanalyse s'effectue sous la forme de séances.

Voilà une des questions que ce titre appelle et qui consonne avec un autre titre, celui de la prochaine Rencontre internationale du Champ freudien, qui est tout cru : « La séance analytique », avec un sous-titre qui précise et qui complexifie et peut-être opacifie les logiques de la cure et l'événement imprévu.

Mais enfin c'est aussi, les us du laps, l'usage que l'on fait en analyse de ce qui glisse, de ce qui tombe, de ce qui lapse, on interprète le laps. Et je me disais, en écrivant ce titre, que le laps ne serait pas une mauvaise façon de dire l'inconscient pour lequel Lacan cherchait un nouveau mot , le laps.

C'est aussi par là la question qui est introduite par ce titre dont les mots paraissent tronqués, précipités, amputés, de suffixes reposants, qu'est-ce que l'inconscient ? C'est bien ce que je compte aborder, le rapport de l'inconscient et de la séance. De quel type est ce rapport ? contingent ? nécessaire ? Que dire de l'effectuation d'une analyse sous la forme de séances ? Y a-t-il un rapport essentiel entre l'inconscient et la séance et la série de séances ? Et donc quel est le rapport de l'inconscient et du temps, ce temps dont Freud disait - c'est en tout

cas ce qui se répercute - que l'inconscient ne le connaissait pas.

Voilà donc mon commencement. Et, pour avancer dans les rapports de l'inconscient et du temps, je commencerais par me repérer sur cette expression de Lacan bien connue, commentée, qui est celle du sujet-supposé-savoir, parce qu'à la considérer de près, c'est celle qui nous conduit au plus près de la problématique de l'inconscient et du temps.

Le sujet-supposé-savoir. C'est une expression, à vrai dire, à facettes. D'abord elle se comprend, ce qui est rare chez Lacan, dit-on. Tout un chacun la comprend sous la forme de, un dont les autres supposent qu'il sait. C'est une signification familière que celle-là, et on peut dire qu'elle surgit dès lors que simplement on pose une question pour apprendre ce que le locuteur ne sait pas et ce qu'il suppose que l'interlocuteur sait. Il suffit d'une question pour faire surgir l'instance du sujet-supposé-savoir.

Certes il y a question et question. Il y a des questions qu'on pose, pour vérifier que l'interlocuteur sait ce qu'on sait soi-même, supposément. Ce sont les questions de l'examinateur, et puis, il y a les questions rhétoriques, les fausses questions, qui sont posées seulement pour susciter le démenti, l'indignation de l'interlocuteur, pour mettre en valeur l'évidence, ou même pour donner statut d'évidence à ce qui est mis en question.

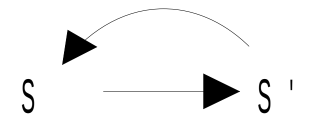
Mais enfin, quelle que soit la modalité de la question, quand il y a question, à l'horizon, quelque part, il y a le sujet-supposé-savoir. Mais enfin, le sujet-supposé-savoir tel que tout le monde le comprend, n'est pas le sujet-supposé-savoir au sens technique, celui qui vient chez Lacan avec un mathème qu'un certain nombre connaissent bien.

$$\frac{S^{t} \longrightarrow S^{q}}{s\ (S^{1}, S^{2} \ldots S^{n})}$$

Le signifiant du transfert, le signifiant quelconque et là, le sujet sujet-supposé-savoir écrit sous cette forme, ça n'est pas exactement la signification familière qui pourtant se comprend. C'est le sujet-supposé à un signifiant, supposé par un signifiant. Mais il n'est même pas besoin d'entrer dans le détail pour saisir que, précisément, l'expression du sujet-supposé-savoir, avec son côté familier et son côté technique, est bien faite pour nous mettre devant l'évidence de la disjonction de la signification, qu'il y a précisément des niveaux de compréhension et cette distinction de niveau, c'est le sujet-supposé-savoir lui-même.

Cette expression est bien faite pour faire apercevoir qu'il y a une profondeur sémantique, que la signification n'est pas une entité ponctuelle, superficielle et transparente, mais qu'elle a des facettes, qu'elle offre des perspectives, qu'elle est, si l'on peut dire, à trois dimensions. Et puis, troisièmement, il y a bien d'autres lectures et usages qui sont suscités par le sujet-supposé-savoir ; des jeux de signifiants, le sujet supposé, le savoir supposé, parce que le savoir peut être verbe ou adjectif, et puis, pourquoi pas, le sujet savoir, et le savoir sujet et le sujet supposé au savoir, mille et mille lectures qui se proposent.

Prenons néanmoins l'effet sujet-supposé-savoir au plus pur et qui tient simplement à ce qu'il y ait un signifiant dont on se demande ce qu'il veut dire. Certes, il faut d'abord l'avoir identifié, comme signifiant. Et quand on se demande ce que ça veut dire, ça en appelle un Autre, tout simplement, un Autre dont on attend qu'il fasse surgir le sens du premier.



Autrement dit, c'est du seul fait de l'articulation, de la connexion, de la relation, du rapport, que le sens a une chance de surgir. Maintenant on peut aussi bien demander : qu'est-ce que ça veut dire le sens ? Le paradoxe, c'est que le sens est d'autant plus présent, d'autant plus instant, d'autant plus insistant, qu'on ne sait pas quel il est. C'est en ce sens que Lacan peut dire que le comble du sens, c'est l'énigme, c'est-à-dire précisément le sens dont on ne sait pas quel il est, d'où l'équivalence qui se propose entre sens et non-savoir. Cette équivalence met déjà à l'horizon de la plus simple articulation la supposition de savoir, de savoir ce que cela veut dire. Le sens est en effet attaché à un vouloir dire, qu'on peut prendre au plus bas, comme introduisant une traduction, une substitution, une équivalence, une synonymie, on peut dire que deux plus deux veut dire quatre, quatre n'étant que l'abréviation signifiante des trois symboles précédents. Mais vouloir dire recèle d'autres pouvoirs. Vouloir dire, ce vouloir dire qui est présent déjà dans la question « Qu'est-ce que ça veut dire », une fois qu'on a identifié un signifiant, ce vouloir dire là, si on ne le rabat pas sur la simple recherche du synonyme, impose la présence d'une volonté, impose le fantôme d'une intention et du sujet de cette intention.

Et on peut déjà supposer que cette intention, cette volonté, cette volonté de dire qui suscite la question « Qu'est-ce que ça veut dire », que cette volonté a bien des chances d'être mauvaise toujours, et d'ailleurs si on demande ce que ça veut dire, c'est parce que l'énonciateur ne l'a pas dit, l'a caché peut-être et dans quelle intention, certainement pas des meilleures.

Déjà dans l'hystérie, qui est cette affliction de l'inauthenticité du sens, on voit bien circuler cette notion qu'avec le sens, il y a quelque chose de faux qui s'est introduit dans le monde. Et il arrive que le sujet en prenne la charge, de cette mauvaiseté là, mais c'est aussi bien de là que surgit l'accent paranoïde de l'hystérie, l'Autre me cache, l'Autre me ment.

C'est l'effet sujet-supposé-savoir de tous les jours, sans la lettre, avant la lettre, simplement du fait qu'il y a du signifiant, qu'il y a des choses qui sont identifiées comme des signifiants et à déchiffrer.

Reprenons l'affaire de la question. Quand vous vous posez une question, Il peut arriver que ce soient des questions dont vous attendiez la réponse d'une encyclopédie. Aujourd'hui, les encyclopédies sont sur Internet. Tout récemment, avant d'entrer dans le millénaire prochain, l'encyclopédie britannique elle-même, c'était la lecture favorite, le principe de l'œuvre de Jorge Luis Borges, l'encyclopédie britannique elle-même a renoncé à vendre ses volumes et s'est faite hara-kiri en se plaçant sur Internet.

Vous allez à un endroit qui affiche *je sais tout.* Est-ce qu'on peut dire que c'est là un sujet-supposé-savoir ? Il n'est pas évident qu'il y ait là un sujet, dans la mesure même où tout est là, supposé et il faudrait sans doute distinguer l'anticipation de trouver là une réponse et ce qui est la supposition. En tout cas il ne suffit pas qu'il y ait une réserve de savoir disponible pour qu'on puisse parler de sujet-supposé-savoir. Supposer que la réponse est dans l'encyclopédie, ça ne constitue pas un sujet-supposé-savoir.

Alors prenons la question par un autre biais, que la question est une demande de savoir, une demande de savoir adressée à quelqu'un qui a ce savoir. Il suffit de dire les choses comme cela, pour que ça nous invite à le reformuler, dans notre discours, comme ceci, que le savoir est un objet de la demande, de le dire ainsi suffit à le prendre dans la dialectique des objets de la demande.

En effet le savoir peut être un objet du besoin, en tout cas on le prétend :

« j'ai besoin de savoir », le savoir comme information. Mais le savoir est éminemment, dans cette dialectique qui prend les différents objets de la demande, un objet de l'amour, donner une réponse, c'est un témoignage d'amour. C'est déjà reconnaître celui qui demande, c'est lui faire un don, c'est établir un lien et ne pas donner le savoir, c'est un moyen de pouvoir.

Les historiens étudient les réseaux d'élaboration du savoir, de son affiliation, de sa rétention, de sa distribution, les historiens comme les spécialistes du management. C'est un objet dont on étudie la circulation et les effets, les incidences, par rapport au pouvoir. J'ai dit quelque chose là dessus quand j'étais en Argentine. Étant dans le pays j'ai lu le *Match*, le *Buenos Aires Match*, où le président actuel, qui cédera la place dans quelque temps, donnait une interview ; homme contesté mais fort habile, qui citait un proverbe, qu'il présentait comme biblique et qui l'inspirait dans sa vie de politicien : « L'homme est maître de ses silences et esclave de ses paroles », il parle beaucoup.

Il est certain que l'analyste occupe d'autant mieux le lieu du maître dans le discours analytique, qu'il se tait. Et se taire c'est ne pas donner le savoir. D'où le reproche dont nous avions fait jadis le titre de Journées sur l'interprétation « Vous ne dites rien » et qui se répercute sous les espèces de « j'ai besoin d'une parole, j'ai besoin d'un mot de vous ». Le silence n'annule pas le savoir, il annule le savoir exposé et il produit la supposition de savoir, la supposition qu'il l'a et qu'il ne veut pas le donner. Et ça suffit pour faire du savoir un objet, un objet caché, un objet conservé sous un voile. On pourrait l'appeler dans la série des objets oral, anal et la suite, l'objet épistémologique.

Certes, il ne serait pas sans affinités avec l'objet anal, du seul fait qu'il suscite la demande de l'Autre, la demande de donner ce qui est à l'intérieur, ou aussi bien, on peut dire qu'il est suscité par la demande de l'Autre.

Celui dont on suppose qu'il a cet objet, on peut dire qu'on tombe sous son pouvoir, en tout cas le politique manipule cette supposition pour créer de l'espérance, de l'anticipation. Mais il faut néanmoins distinguer la relation du savoir et du pouvoir et du savoir et de l'amour.

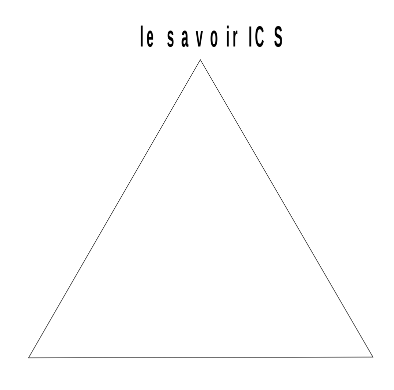
La définition dont nous nous servons de l'amour, c'est que dans l'amour, on donne ce qu'on a pas. Et précisément, il y a une relation du savoir et de l'amour, quand on donne un savoir qu'on n'a pas, c'est-à-dire quand on se trahit soi-même, quand on se révèle.

C'est là qu'il faut distinguer ce qui se passe en analyse. Sans doute l'analysant cherche à obtenir de l'analyste, enfin quand il n'est pas kleinien, c'est-à-dire quand il ne parle pas autant que l'analysant, quand il cherche à obtenir de l'analyste maître de son silence, qu'il dise quelque chose, qu'il donne une indication, ou une interprétation, qu'il fasse le don de la parole, peu importe le contenu, ça c'est une chose, mais ce qui est bien plus précieux, c'est d'obtenir de l'analyste un lapsus de l'acte analytique, c'est d'obtenir de l'analyste une erreur, un acte manqué, par quoi il passe à la position analysante en effet. C'est là que s'attache ce qu'il y a d'exquis dans le don de savoir. C'est qu'on donne le savoir qu'on n'a pas, et par là même on voit bien que c'est ce que fait à jet continu l'analysant : il donne quelque chose qu'il n'a pas.

Bon, à la fin il donne son argent, qu'il a, mais ce qui compte, c'est le don et ce qui compte et ce que précisément le signifiant monétaire voile, c'est qu'il donne ce qu'il n'a pas, à savoir un savoir dont il n'est ni le maître, ni le propriétaire, qui est situé et caché dans ses paroles. C'est ça la règle analytique, elle consiste à inviter l'analysant à donner quelque chose qu'il n'a pas et c'est donc une invitation à aimer. C'est déjà ce qui fait de l'analysant un amant, un *erastes.*

Alors le sujet-supposé-savoir, revenons-y puisque c'est de là que nous attendons que surgissent ce que j'annonce comme les rapports essentiels de l'inconscient et du temps, « le sujet-supposé-savoir qui c'est ? » demande l'apprenti, est-ce l'analyste est-ce l'analysant ?

Premièrement c'est l'analyste, celui qui sait et dont on peut attendre le savoir interprétatif, sans doute. Deuxièmement c'est l'analysant, comme lieu du savoir inconscient, mais c'est essentiellement une fonction qui provient d'une articulation. Et c'est pourquoi nous l'inscrivons en troisième, comme tel, à côté d'analyste et analysant, en troisième, nous inscrivons le sujet-supposé-savoir comme n'étant aucun des deux, mais le savoir inconscient et c'est ce qui m'a conduit, dans le temps de l'interruption de l'activité en novembre, à utiliser très simplement ce triangle du transfert.



L'analyste, l'analysant, le savoir inconscient.

C'est un triangle dont je me suis servi pour loger un certain nombre de phénomènes de l'expérience dont, dans des conversations cliniques, les uns et les autres, les cliniciens, pouvaient témoigner.

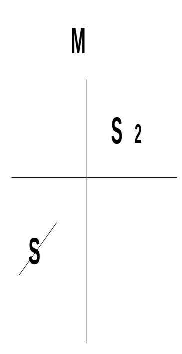
Il y a d'abord le couple analyste-analysant. C'est sur cet axe que nous repérons le transfert sentimental, les rapports d'amour et de haine, voire le contre-transfert, auquel Lacan a toujours fait sa place quand il évoque la merveille à nous éblouir dans celui qui est le lieu du savoir inconscient. Certes, nous y faisons des différences, entre l'amour narcissique, imaginaire et ce que la haine a de plus réel que l'amour parce qu'elle vise l'être de l'Autre.

La haine est un éminent sentiment post-analytique, que mérite l'analyste, pour avoir détruit, travaillé contre l'homéostase du sujet. On voit bien que, lorsque le sujet se sépare du lieu de l'Autre, il peut laisser du côté de l'Autre ce petit *a* horrible, c'est la fonction poubelle de l'analyste, qui, il faut le constater, peut continuer à causer la haine après l'analyse. C'est là d'ailleurs que la passe, quand elle a lieu, constitue un soulagement de l'analyste, la passe, ça consiste pour l'analyste à passer le relais du transfert à l'école, le relais du transfert et le reste. S'il y a succès, on peut imaginer qu'il y a transfert positif et s'il y a échec, transfert négatif, sur l'école ! Bien sûr ça peut être le contraire aussi bien, mais enfin, c'est pour ça que je crois au succès de la procédure de la passe dans le mouvement analytique en général, c'est qu'il leur faut un certain temps pour comprendre le soulagement que la passe leur apportera.

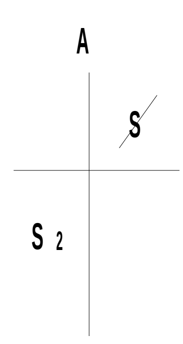
L'autre couple, c'est la relation de l'analysant avec le savoir inconscient. Au fond, l'analyste n'est là que pour favoriser la relation de l'analysant avec le savoir inconscient, il est là pour que l'analysant se connecte avec l'inconscient. Si vous voulez, l'analyste c'est un *provider*, c'est ainsi qu'on appelle les sociétés auxquelles on paye une certaine rétribution et qui vous permettent, quand vous êtes devant votre ordinateur, de vous connecter avec Internet, des vendeurs d'accès, c'est ainsi qu'on dit plus ou moins en français. Eh bien l'analyste, c'est un vendeur d'accès. Alors évidemment le problème, maintenant il y a des *providers* gratuits (*rires*), mais je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais moi je n'ai pas confiance (*rires*), donc je suis resté sur le *provider* payant, parce que le *provider* gratuit vous balance des

publicités sur l'ordinateur qui rendent ça tout à fait inquiétant. Ça peut changer.

Alors on peut noter, à ce propos, sur cet axe, l'inversion de la position du sujet et du savoir, quand on compare le discours du maître et le discours de l'analyste.



Dans le discours du maître, le savoir est au travail tandis que le sujet est dans la supposition et c'est ce rapport qui s'inverse dans le discours de l'analyste.



Dans le discours du maître, le sujet identifié fait travailler le savoir, l'identification est ce qui sert au sujet à faire travailler le savoir de l'Autre pour en obtenir le plus-de-jouir tandis que l'analyste fait travailler le sujet à se séparer de ses identifications, et par là il oblige le sujet à quitter la place de la vérité supposée et à se mettre au travail en tant que divisé.

Cela comporte quelque chose comme : il n'y aura pas d'autre savoir dans l'analyse que les effets de vérité de ton travail analytique. Il n'y aura pas d'autres savoir que ce que tu produiras toi-même par ton travail.

Dans le discours du maître, comme d'ailleurs dans les autres, à part celui de l'analyste, le savoir reste séparé de la vérité. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que le savoir, il y a une vérité décontextualisée et c'est ça qui permet au savoir de s'accumuler et d'être exposé, alors que la vérité n'est qu'un effet fugace, ce que Lacan écrit en mettant « le savoir à la place de la vérité » dans le discours analytique. C'est que là, mais curieusement, la vérité qui est par essence un effet fugace, se trouverait capable de devenir savoir, de s'accumuler, mais, seulement à titre de supposé.

On voit bien en quoi le discours analytique, là, s'oppose à ce discours de l'université du XII° siècle. Le discours de l'université est établi sur l'exposition du savoir, d'ailleurs le savoir ne vaut que si on sait l'exposer, dans une certaine rhétorique, qui n'est pas la même dans les sciences et dans les lettres, mais selon une rhétorique et même ritualisée, il exige qu'on pose des thèses, dont on affirme la vérité et qu'on soit capable de défendre contre des assauts des autres, qui disent mais non je ne suis pas convaincu, argumentez mieux etc.

Eh bien quand on a ce rapport avec le savoir, <u>on n'aime pas</u> ce que le psychanalyste fait avec le savoir. Les universitaires n'aiment pas ce que l'analyste fait avec le savoir.

Dans l'université, on s'affirme à travers une position qu'on défend contre des agressions tandis que l'analyste manœuvre un savoir caché, sous un voile, ça ne sort pas, ça ne sort pas du cabinet analytique, vraiment, des manœuvres peut-être sales, douteuses et qui se laisseraient présenter comme relevant du comportement d'une secte, la secte de ceux qui aiment l'inconscient, ceux qui ont un transfert à l'inconscient, qui ont un transfert au savoir sous les espèces de l'inconscient, la secte des amants de l'inconscient.

Évidemment, l'université c'est le groupe de ceux qui aiment le savoir exposé, ceux qui aiment les notes en bas de page par exemple. La note en

bas de page, il y a un universitaire qui a consacré un essai tout à fait remarquable à la naissance de la note en bas de page, essentielle dans l'affirmation du discours de l'université.

Mais, évidemment, ceux qui pratiquent la psychanalyse comme analysants ou comme analystes, on peut les présenter comme une sorte de secte qui cherchent à boire une source intarissable de savoir, qui se mettent en position de sujet barré travailleur et qui par là, régulièrement, font sortir d'eux-mêmes une sorte de sécrétion de savoir, douteuse, qui ne prend valeur que dans ce contexte.

Borges, que j'évoquais, a fait une petite nouvelle sensationnelle où il présente comme la pratique d'une secte énigmatique, le coït. On ne découvre qu'à la fin du conte que cette pratique étrange c'est, en fait, le coït.

Eh bien on pourrait décrire comme ça la pratique de la psychanalyse. Il faut d'abord aller dans un lieu, ça ne peut pas se faire comme ça n'importe où, il faut aller dans un lieu précis, où quelqu'un t'attends, et alors c'est là la porte d'accès, le sas, vers ce qu'on appelle l'inconscient, et dans ce lieu et seulement en présence de celui qui t'a attendu, tu entres en contact avec l'inconscient (*rires*), tu copules avec l'inconscient et puis tu payes et tu sors, et puis tu recommences (*rires*). Et qu'est-ce qui se paye, là, quelle jouissance se paye là ? Si on écrit les choses comme ça, un peu de l'extérieur, on peut répondre à la question de Lacan de savoir pourquoi la psychanalyse n'a pas inventé une nouvelle perversion, c'est que l'analyse elle-même est une perversion et que c'est une façon nouvelle et singulière de jouir du langage et d'en faire sourdre quelque chose de rare.

Passons à la troisième relation, celle de l'analyste et du savoir inconscient, troisième côté du triangle. Là, la thèse n'est pas que l'analyste connaisse le savoir inconscient, qu'il lise comme dans un livre l'inconscient du patient, la thèse c'est que l'analyste, dans sa présence, incarne quelque chose de la jouissance, c'est-à-dire incarne la partie non symbolisée de la jouissance. Certes, il y a une partie symbolisée, c'est celle qui est écrite avec les petits S^1, S^2, S^n, de ce mathème et qui sont ce que Freud appelait les idées de la pulsion, il y a une partie symbolisée, mais il y a aussi une partie nécessairement non symbolisée et dont on peut dire que le témoignage, c'est la présence nécessaire de l'analyste en chair et en os. Freud pouvait dire qu'on n'avait pas eu la preuve du caractère libidinal des symptômes avant de repérer le transfert. Eh bien on peut dire qu'on a la preuve de l'objet petit *a* par le nécessaire de la présence de l'analyste, en chair en en os dans la mesure où il y a une partie non symbolisée de la jouissance.

On se pose toujours la question : et pourquoi on ne fait pas une analyse par écrit, puisqu'on peut aussi déchiffrer l'écrit, l'interpréter, pourquoi on ne fait pas une analyse par téléphone, puisqu'au moins on a la voix, et puis demain vous aurez l'image, pourquoi on fait pas des analyses en vidéo-conférence, la vidéo-psychanalyse ? C'est qu'il faut que l'analyste mette le corps. Il faut qu'il mette le corps pour représenter la partie non symbolisable.

La technologie, ça c'est le côté anticipation du millénaire, la technologie nous permet sans doute d'être là sans le corps, c'est vrai. Mais être là sans le corps ça n'est pas être là, ça n'est pas le vrai de vrai de la ??? Sans doute on va vous dire : on peut donner la voix, on peut donner l'image, demain on donnera l'odeur, et peut-être même on donnera le clone ! Mais il reste que pour le prochain millénaire aussi, il y aura une partie non symbolisée de la jouissance et c'est celle qui appelle la présence de l'analyste.

Alors, l'analyste, il est là à ce titre, en tout cas c'est à ça, c'est là dessus que Lacan a resserré l'objectif, il est là au titre de son incarnation et non pas du savoir qu'il aurait du savoir inconscient du patient. C'est bien plutôt là la

passion de l'ignorance qui le connecte au sujet-supposé-savoir et cette supposition, toute la question est de savoir si elle peut être imputée au savoir inconscient ou si la supposition est quelque chose d'intrinsèque à l'inconscient.

Ah ! là, et c'est un pas de plus, puisqu'en effet, à l'occasion, Lacan utilise l'expression du sujet-supposé-savoir comme synonyme de l'inconscient, puisque l'inconscient est essentiellement lié à quelque chose qui paraît aussi douteux qu'une supposition. Qu'est-ce que Freud aurait dit de tout ça ? Freud était très ferme sur ceci : que l'inconscient c'est quelque chose de réel et il dit en toutes lettres que si on fait l'objection que l'inconscient n'est rien de plus qu'une façon de parler, en français dans le texte, la façon de parler, si on dit que l'inconscient n'est rien de réel au sens de la science, il faut hausser les épaules. C'est page 354 de la nouvelle édition des *Conférences d'introduction à la psychanalyse* qui est sortie cette année et qui est tout à fait excellente.

C'est-à-dire qu'il entend bien, Freud, lui, que l'inconscient est quelque chose de réel, au sens de la science, pas une façon de parler. Mais en même temps, on doit quand même constater que Freud présente l'existence de l'inconscient, *die Existenz*, ou plus exactement l'existence des processus psychiques inconscient, il le présente toujours, régulièrement, dans ses textes, comme une hypothèse. Le mot est *Annahme*, voilà le statut freudien de l'inconscient : une hypothèse. Et il faut bien dire que hypothèse c'est supposition, supposition c'est le mot latin qui traduit ce qu'a de grec le terme d'hypothèse et qui se répercute dans l'expression de Lacan le sujet-supposé-savoir. Quand on dit *in der annahme daß*, ça veut dire en supposant que - dans la langue ? ?.

Et Freud maintient les deux bouts, à savoir le statut hypothétique de l'inconscient et en même temps son statut réel, *real, in sinn der Wissenschaft*, au sens de la science parce qu'il n'entend pas l'hypothèse au sens où Newton dit et Lacan commente, après Koyré, *hypotheses non fingo*, je ne feins pas des hypothèses. Ici il ne s'agit pas d'une hypothèse qui serait feinte, il s'agit de ce que Freud appelle une hypothèse nécessaire, car pour lui l'hypothèse de l'inconscient, comme il s'exprime, est inférée, c'est une hypothèse parce qu'elle est inférée à partir des données de l'expérience, c'est-à-dire de la donnée d'effets absolument tangibles, d'effets réels tangibles, *Wirkungen real greifbar.*

Ça n'est pas simplement dans les *Conférences* de Freud qu'on trouve cela, c'est très précieux ce texte d'*Introduction à la psychanalyse,* souvent méprisé, c'est un texte d'exposition populaire ; c'est là qu'on saisit l'organisation de la pensée de Freud, il y a quelque chose, là, qui nous donne comme le sentiment d'un contact plus intime avec l'accès que lui avait à l'inconscient.

Cette idée de l'hypothèse de l'inconscient, vous la trouvez par exemple dans le *Mot d'esprit*, troisième partie et chapitre VI, qu'il m'était arrivé de commenter ici, sur la relation du mode d'esprit au rêve et à l'inconscient ; et Freud parlait de l'inconscient, c'est page 294 de l'édition française, « comme de quelque chose qu'effectivement on ne sait pas, alors qu'on se trouve contraint par des déductions irréfutables de le compléter ». Et, pour prendre une autre époque de l'œuvre de Freud, on peut se reporter au chapitre « L'inconscient » de la *Métapsychologie*, dont la première partie s'intitule « Justification » - *die Rechtfertigung* - de l'inconscient.

Là Freud parle : die *Annahme des Unbewusste*, l'hypothèse de l'inconscient est à la fois nécessaire et légitime et quelle est sa déduction ? c'est celle que Lacan a reprise au début de son enseignement dans « Fonction et champ de la parole et du langage »,

ça procède directement de la première partie de l'inconscient dans la métapsychologie de Freud. Freud part de ce que les données de la conscience comportent un très grand nombre de lacunes, qu'il y a des discontinuités, qu'on ne sait pas pourquoi on a fait un certain nombre de choses, et pour lui, la preuve même de ça, c'est l'oubli des consignes reçues pendant le sommeil hypnotique. Pour lui ça reste une pierre de touche : on endort quelqu'un par l'hypnose, on lui donne des consignes et ensuite ce quelqu'un exécute ces consignes et ne sait pas, a un vide, savoir pourquoi.

Pour Freud, c'est là-dessus qu'il repère ce qu'il appelle l'hypothèse de l'inconscient, c'est-à-dire qu'il y a un trou et il nous faut faire, à ce moment-là, une hypothèse qui permet de rétablir la continuité et qui permet de rétablir l'intelligibilité. C'est exactement ce que Lacan a traduit de façon sensationnelle en disant : l'inconscient est le chapitre censuré de mon histoire.

Donc, en interpolant des actes inconscients que nous avons inférés, dit Freud, nous rétablissons la continuité. C'est ça, c'est ici exactement qu'opère l'hypothèse de l'inconscient. Et elle nous donne ce qu'il appelle un gain de sens, *Gewinn ein Sinn*, c'est-à-dire il emploi le même mot que le *Lustgewinn*, le gain de jouissance ou le gain de plaisir, ici c'est un gain sémantique, un gain quant au sens et en même temps au sens et à la continuité, *Zusammenhang*, la continuité du récit ou le discours conscient comme disait Freud. À partir du moment où la procédure analytique permet d'exercer une influence effective sur le cours des processus conscients, nous avons, dit-il, une preuve irréfutable de l'exactitude de l'hypothèse de l'inconscient.

On peut dire que l'hypothèse de l'inconscient, c'est-à-dire cette supposition qui est pour Freud irréfutable, cette supposition qui est attachée à l'instance même de l'inconscient traduit le fait du passage de ce qui est privé de sens, *Sinnlöse*, au sens.

Vous pouvez dire que tout le problème se rassemble dans cette phrase de Freud : la possibilité, dit-il, de donner un sens au symptôme névrotique par l'interprétation analytique est une preuve inébranlable de l'existence, ou si vous préférez de la nécessité de l'hypothèse, de processus psychiques inconscients.

Je dis que tout est là parce que, comme il peut vous être sensible, dans cette phrase Freud passe de la possibilité de donner un sens à la nécessité de l'hypothèse de l'inconscient. C'est-à-dire qu'il passe de *die Möglichkeit*, de la possibilité, à une autre modalité, *die Notwendigkeit*, la nécessité. Ici, nous avons en réduction ce changement de modalité logique, le passage de la possibilité à la nécessité, qui est au fond de ce qui lui permet d'attribuer le caractère réel à l'inconscient.

Alors ce qui est très frappant, si on suit justement et si on prend au sérieux l'enchaînement des *Conférences d'Introduction à la psychanalyse* de Freud, c'est que le chapitre où il expose cette hypothèse de l'inconscient est très éloigné de celui où il parle du transfert. Le chapitre où il parle de l'inconscient c'est, en quelque sorte, le comble de ce qu'il élabore concernant l'interprétation comme ce qui donne du sens au symptôme. Le chapitre de l'inconscient, c'est le comble de son élaboration sémantique et puis pour introduire le transfert, qui termine à peu près l'ouvrage, il y a tout une autre série de chapitres qui eux portent, pour le dire simplement, sur la libido.

C'est seulement à partir du caractère libidinal que Freud introduit le transfert, lorsqu'il se révèle que le symptôme n'a pas simplement du sens mais qu'il constitue aussi un moyen de satisfaction, un mode de jouissance comme nous disons. Toute l'élaboration du transfert se fait sur le côté libidinal, dans la mesure où le transfert est

comparable au symptôme comme satisfaction libidinale.

Ce qui, pour Freud, fonde le transfert, c'est que l'analyste attire la libido qui se retire des symptômes, c'est ce que Lacan a traduit en parlant de l'objet petit *a* comme condensateur de jouissance, au plus près du texte de Freud. Et c'est par là que le transfert nous présentifie même le mode de formation du symptôme.

En même temps qu'il insiste sur le caractère artificiel du transfert, qu'il qualifie de névrose de transfert, Freud n'y voit pas une illusion mais il y voit le témoignage même de ce qui est la réalité psychique, la preuve que le refoulé est de nature libidinale. C'est là d'ailleurs qu'il expose ce que j'ai évoqué tout à l'heure : notre conviction quant au fait que les symptômes ont la signification de satisfaction libidinale, de substitution, n'a été définitivement assise que du jour où nous avons pris en compte le transfert.

Ce qui, pour Freud, est premier c'est ce statut libidinal de l'analyste et même précisément ce qu'il appelle la *Bedeutung* libidinale de l'analyste et j'ai déjà fait remarquer jadis qu'il employait toujours ce terme de *Bedeutung*, à la différence du mot *Sinn* quand il s'agissait d'une référence libidinale. Et c'est seulement cette *Bedeutung* qui donne naissance au nouveau sens que prennent les symptômes dans le transfert.

On peut dire que, pour Lacan, au contraire, ce qui est premier c'est le nouveau sens que les symptômes prennent, ce qui est premier c'est le phénomène sémantique, alors que l'émergence de l'objet encore latent du référent encore latent, comme il s'exprime dans la *Proposition* vient en terme second. On assiste donc, de Freud à Lacan, à une inversion évidente, chez Freud le transfert comme phénomène libidinal conditionne l'interprétation ; chez Lacan c'est l'interprétation qui conditionne le transfert et c'est ça que traduit la primauté du sujet-supposé-savoir chez Lacan.

Mais cette primauté du sujet-supposé-savoir, elle a une conséquences que je vous ferais apercevoir la fois prochaine les conséquences. Elle a la conséquence que Lacan définit l'inconscient à partir du transfert et que définir l'inconscient à partir du transfert, c'est l'établir dans une relation essentielle avec le temps, avec le temps de son déchiffrement.

Dans la perspective du transfert l'inconscient n'est pas un être, c'est un savoir supposé, c'est-à-dire en espérance, en attente. Et c'est dans cette mesure même que Lacan peut dire que l'inconscient est relatif, est affaire d'éthique. Ça n'est pas simplement pour dire : c'est affaire de notre désir. C'est dire l'inconscient n'est pas une affaire d'ontologie, c'est une affaire d'éthique, c'est-à-dire que l'inconscient est foncièrement et toujours à venir et c'est cet inconscient à venir qui constitue le plus saisissant et peut-être le plus caché de ce que la pratique de Lacan a apporté à la psychanalyse.

Je développerais ça la fois prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* 1 de Jacques-Alain Miller

17 novembre 1999

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Deuxième séance du *Cours*

(mercredi 24 novembre 1999)

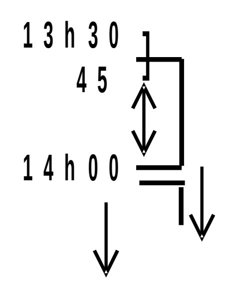
II

J'arrive en retard. J'arrive régulièrement en retard et c'est ce qui fait que je suis spécialement intéressé par le sujet de cette année. Je suis, à vrai dire, subjectivement intéressé et je confesse que j'attends de ce *Cours*, de faire ce *Cours*, de ne plus arriver en retard.

Il paraît que lorsqu'on enseigne comme il faut, on est dans la position d'analysant, je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas en attendre la guérison d'un symptôme, d'un symptôme à moi, pour une fois.

Je précise que je n'arrive en retard, régulièrement, que quand j'ai à parler. Le reste du temps, j'ai un tout autre rapport avec le laps. C'est donc très concentré, très cerné et comme aujourd'hui j'ai dépassé deux heures, ça m'a été l'occasion de m'apercevoir à quel point ce retard est étalonné.

Ce *Cours* est annoncé à 13h30. Je n'arrive jamais à 13h30, mais je considère que de 13h30 à 13h45, c'est permis (*rires*). C'est d'ailleurs même ritualisé puisque ça s'appelle, pour ceux qui l'ignorent, « le quart d'heure académique ». L'enseignant, dans l'université, est autorisé à ce retard, qui peut même être recommandé : laisser arriver les retardataires, les autres retardataires et faire espérer, faire attendre, la venue de la parole magistrale. Après 13h45, et jusqu'à 14h00, c'est vraiment le champ du symptôme. Et donc ça se mesure exactement à où se place mon arrivée, entre 45 et 14h00 et après 14h00, comme ça s'est trouvé aujourd'hui, c'est vraiment le champ de l'événement imprévu (*rires*), qui est encore à distinguer.



Je ne vais pas continuer mon analyse en direct comme ça, je vous ferais part de mes notations au fur et à mesure qu'elles me viendront et vous pourrez constater mes progrès à partir de ce petit dispositif.

Donc je reprends. Lorsque je déroule devant vous, ici, ce qui retient l'attention, ce qui accroche n'est pas du tout nécessairement le courant principal de ce que j'énonce et j'ai déjà pu constater plus d'une fois que c'est plus souvent un menu détail, une remarque latérale, une observation incidente, qui retient et d'ailleurs signale l'importance du menu détail comme condensateur de libido.

C'est ainsi que la première question qu'on m'a posée, dans le privé, pas ici puisque je ne laisse pas place à ça, d'abord parce que j'arrive en retard donc, me sentant coupable d'arriver en retard, je remplis tout le reste du temps, si j'arrive à arriver à 13h30, peut-être que je pourrais vous laisser la parole. On m'a donc posé en privé une question sur le *Cours* de la dernière fois, la première et qui portait sur l'allusion, vraiment faite en passant, à un conte de Borges, que je disais sensationnel et que je résumais en disant que ce conte présente le coït comme la pratique d'une secte énigmatique.

On m'a demandé le titre de ce conte et c'est par là que je vais commencer. Je prendrai faveur de cette question puisque je ne songeais pas à le développer, sans elle.

Je vous ai livré, il y a deux ans, un petit conte de Voltaire sur les aveugles qui jugent des couleurs et je vous disais que c'était, pour moi, le joyau de l'œuvre de Voltaire et c'est peut-être ce que je préférerais de la littérature française. J'y retrouvais une essence du français en littérature.

Eh bien ce conte de Borges est pour moi le joyau de ses écrits et c'est peut-être ce que je préfère dans la littérature de langue espagnole, à laquelle pour une part j'ai accès dans la langue.

Ce sont trois pages qui figurent dans le recueil le plus connu de Borges, en tout cas il est allé loger ça dans ce recueil dont il y a des éditions différentes, enrichies au fur et à mesure. Borges l'a logé *in fine* dans son recueil *Fictions*, lui-même composé de deux recueils qui étaient parus précédemment, à part. Dans ce recueil, apparemment, ce conte passe inaperçu. Pour vous en donner le titre, il s'intitule « La secte du Phénix » et ce sont cinq paragraphes, rien de plus. Le premier paragraphe introduit de façon parodique la secte du Phénix.

C'est, évidemment, comme beaucoup de ce que Borges a écrit, une sorte de canular. La secte est présentée de façon indirecte, par le biais de ceux qui ont écrit de cette secte et, à lire ce paragraphe, je lirais le premier quand même, ça fait songer aux mentions - d'un coup, de quelques phrases - que l'on trouve en effet dans la littérature antique, par exemple sur les sectateurs de Jésus, sans doute parce que, dans ce premier paragraphe, il est question de Flavius Joseph. Cette approche indirecte, par ce qu'on a dit, ce qu'on a écrit, convient évidemment à la notion même de la secte, en tant qu'elle se rassemble autour d'un savoir qui est essentiellement secret, un savoir qui n'est pas exposé, un savoir qui est savoir sous un voile, qui est un savoir supposé, pour reprendre le terme de Lacan.

Donc de cette secte, au savoir secret, qui est elle-même supposément secrete, pour accéder au savoir de cette secte, de ce qu'elle est, on n'a que des indices fragmentaires, cueillis dans toutes les littératures, des indices décalés et éventuellement contradictoires. Il faut dire que Borges excelle dans l'évocation du savoir fragmentaire, celui des vieilles chroniques, mais aussi bien on le voit prélever un morceau de système, et système de l'idéalisme allemand, l'Argentin va cueillir là une petite phrase qui résonne, le fragment surgit enfin dans son éclat.

Borges étale, dans tout ce qu'il a produit de littérature, les corps morcelés du savoir, il se meut comme un poisson dans l'eau dans S de grand A barré, comme nous désignons le caractère nécessairement fragmentaire, éclaté, décalé, du savoir et il arrive à faire sourdre une poésie de l'érudition canularesque. Il avait certes beaucoup lu, Borges, mais enfin il avait surtout beaucoup lu l'encyclopédie britannique d'où il prélevait des petits éclats, faisant allusion à une culture universelle.

Dans ce petit texte, « La secte du Phénix », il conjugue le savoir et le secret. Le savoir et le secret paraissent deux termes antinomiques. D'un côté ce que l'on sait et de l'autre côté ce que l'on ne sait pas. C'est précisément ce partage du savoir et du secret qui nourrit l'imaginaire de la conspiration, puisque c'est très présent, chez Borges, la conspiration.

L'existence d'une conspiration a pour effet de partager l'humanité en deux classes distinctes : ceux qui savent et ceux qui ne savent pas. Il faut bien reconnaître que la psychanalyse, à ses débuts, précisément parce qu'on était là rassemblés autour d'un savoir qui n'était pas de tous, qui présentait à la fois un certain caractère de nouveauté, d'originalité qui prétendait en même temps à l'universalité, ça a d'abord été approché, conçu, ce mouvement psychanalytique, comme une sorte de conspiration et il n'est pas dit, d'ailleurs, que les premiers psychanalystes eux-mêmes, et Freud, n'aient pas beaucoup cédé à l'imaginaire de la conspiration. Ils appelaient ça entre eux « la cause », mais c'est aussi bien la conspiration freudienne.

C'est le point de départ de ces affaires de sectes et de conspirations, ceux qui ont le savoir et ceux qui ne l'ont pas. D'un côté les quelques-un, les *happy few band of*

brothers (à vérifier), et puis tous les autres.

Mais, précisément, la torsion que Borges imprime à l'imaginaire de la secte, pour ce texte en particulier, c'est qu'il se révèle que les quelques-uns ne savent pas davantage que tous les autres. Ça ne les empêche pas d'être groupés, d'être rassemblés, par quoi finalement ? par le signifiant de la secte, signifiant lui-même dont Borges nous a montré d'ailleurs tout de suite que ce signifiant est hautement douteux.

Ils ne savent pas davantage que les autres ce qui est un secret pour les autres et même, à la fin de ce texte, ce qui se révèle précisément, c'est que les quelques-uns - ce qu'on nous a présenté comme des quelques-uns - ils sont en fait tellement nombreux qu'ils sont tous les autres et c'est ça qui surgit à la fin du texte.

Le secret pour les autres, c'est aussi un secret pour eux-mêmes et ça répond à cette phrase que je cite souvent de Hegel dans son *Esthétique* concernant - c'est à propos de l'art égyptien qu'il dit ça - *les secrets des égyptiens étaient des secrets pour les égyptiens eux-mêmes* et c'est ça qui, petit à petit, dans les cinq paragraphes de Borges, finit par émerger.

Il y a deux grands versants du savoir, d'ailleurs, qui ont occupé ce qu'on appelle l'Occident, l'Occident des occidentaux, que Lacan appelait des *occidentés*. Les deux grands versants du savoir, c'est le savoir grec et le savoir égyptien. Le savoir grec, le savoir étalé, le savoir exposé, dont le modèle est mathématique.

C'est en Grèce qu'on a inventé ça, de rassembler du monde, pas des foules comme ça (*montrant l'auditoire*), un petit nombre, et puis venir en apportant des grands panneaux sur lesquels étaient tracés un cercle, un rectangle, un triangle et de lire des démonstrations au fur et mesure qu'on inscrivait sur le panneau les petites lettres à leur place, sur le diagramme, pratique qui a surgit un beau jour, au monde et seulement là, en Grèce.

Il faut bien dire que ça a surgit d'abord comme une secte spéciale, la secte des mathématiciens. Ah ! celle-là a eu du succès ! C'est d'ailleurs pourquoi elle retient, elle a de quoi retenir dans la psychanalyse, secte plus récente et qui n'a pas encore obtenu sa place, la place centrale dans la culture que la secte des mathématiciens a conquis.

Évidemment, c'est une secte qui était orientée vers un réel tout à fait nouveau et un réel extrêmement solide qui faisait pâlir Lacan de jalousie. Comment obtenir pour la secte des psychanalystes un réel promis au même succès que le réel mathématique ?

Donc le savoir grec d'un côté, savoir du mathème, on commence, on termine, vous n'avez rien à dire, c'est bouclé, il n'y a plus qu'à refaire le chemin ou qu'à intégrer le résultat dans une structure plus compréhensible et de l'autre côté le savoir égyptien.

Ça, le savoir égyptien, c'est le savoir crypté, c'est le savoir mystérieux, supposé et il faut bien qu'on le suppose, pour y aller voir et essayer un déchiffrement, c'est-à-dire de remplacer un certain nombre de signifiants par d'autres qui, eux, veulent dirent quelque chose pour vous et qui de ce fait font que les premiers aussi veulent dire quelque chose.

Deux postulations, le savoir grec et le savoir égyptien et antinomiques comme le mathème l'est au mystère. Cette antinomie là - c'est présent dans le texte de Borges - a été essentielle pour l'esprit des Lumières.

Et là on peut encore se rapporter à Voltaire, à son article « Secte » du *Dictionnaire philosophique*. « Il n'y a point de secte en géométrie, dit-il. On ne dit point un euclidien, un arctimédien. Quand la vérité est évidente, il est impossible qu'il s'élève des partis et des factions. Jamais on n'a disputé s'il fait jour à midi ». Ça, c'est évidemment une naïveté, on peut parfaitement disputer la question de savoir s'il fait jour à midi et il s'agit encore de savoir où se produit ce midi-là, par exemple.

C'est tout l'esprit des Lumières, l'esprit antisecte, examiner toutes choses à la lumière de ce midi là, de ce midi dont on ne dispute pas, étendre ce midi là qui règne sur le modèle mathématique, l'étendre à toutes questions en ce monde.

Ah ! Évidemment, quand on étend, quand on veut examiner à midi, des vérités qui ne prospèrent que dans l'ombre, des vérités chauve-souris, quand on met ça à la lumière du midi, ces vérités-là s'évaporent. La Révolution française a sanctionné la volonté d'aller examiner les fondements des signifiants maîtres comme si c'était des signifiants mathématiques, de vouloir, en matière politique, être démonstratif et universel.

La psychanalyse est partagée entre le grec et l'égyptien. D'un côté, elle a pour objet de son travail le savoir de l'inconscient qui est de type égyptien, dans la mesure où il est à décrypter et on sait la fascination personnelle de Freud pour l'ancienne Égypte, pour son art, pour ses produits. Il s'environnait de témoignages du savoir égyptien, du savoir crypté.

Et en même temps la psychanalyse vise à conduire au mathème. La référence de Freud, c'est le discours scientifique, autant il a le goût, la fascination de l'objet égyptien, autant il martèle l'appartenance de la psychanalyse au discours scientifique et qu'il faut que le réel de l'inconscient soit attestable dans le discours scientifique.

Évidemment, la question est beaucoup plus difficile que ce que Voltaire en émet. Il y a des sectes en mathématique, il n'y a pas simplement des spécialités, il y a des sectes qui ont tendance, en effet, à devenir des spécialités. Mais enfin il n'y a pas la géométrie, comme on pouvait encore l'écrire au XVIII°, il y a des géométries, et puis l'intuitionnisme, comme on l'a appelé, la conception intuitionniste des mathématiques, qui a surgit au XXe siècle, a surgit avec des traits sectaires, extrêmement marqués, autour d'un leader, Brauer, qui concevait, en effet, son intuitionnisme comme une véritable croisade.

La secte est définie de façon très insuffisante dans le dictionnaire *Robert* comme « l'ensemble de personnes qui professent une même doctrine philosophique ou comme un groupe organisé de personnes qui ont une même doctrine au sein d'une religion ». Ça ne va pas du tout. On se rapporte à la racine du mot *segui* - suivre - mais il y a évidemment dans la secte quelque chose de la section, quelque chose de *sectio,* qui désigne l'action de couper, de se séparer.

La secte comporte essentiellement une partialité de la vérité, un parti pris en matière de vérité. Déjà, s'assumer comme secte, c'est avouer que le savoir dont il s'agit, ce savoir de doctrine, n'est pas pour tous, ou que la secte retienne ce savoir ou qu'elle constate que les autres y résistent. C'est un savoir séparé et c'est pourquoi la secte, en effet, a des affinités essentielles avec le secret, avec le savoir qui n'est pas à la disposition de tous.

Borges dans sa « Secte du Phénix », commence par nous décrire une secte de très loin, telle qu'on veut l'approcher par ce que j'appelais des indices et puis, dans une glissade sensationnelle du paragraphe suivant, il l'élargit finalement à l'humanité entière et il révèle en quoi l'humanité elle-même est une secte.

Je vous lis le premier paragraphe, en français : « Ceux qui écrivent que la secte du Phénix eut son origine à Héliopolis et qui la font dériver de la restauration religieuse qui succéda à la mort du réformateur Aménophis IV, à l'aide des textes d'Hérodote, de Tacite et des monuments égyptiens, mais ils ignorent ou veulent ignorer que la dénomination de Phénix n'est guère antérieure à Rabanomaoro - Raban maure – (à vérifier), et que les sources les plus anciennes disons les saturnales où Flavius Joseph parlent seulement des gens de la coutume ou des gens du secret. Gregoriovius avait déjà observé dans les petits couvents de Ferrare que la mention du Phénix était rarissime dans le langage oral, À Genève, j'ai conversé avec des artisans qui ne me comprirent pas quand je leur demandais s'ils étaient des hommes du Phénix mais ils admirent sur le champ être des hommes du secret. Sauf erreur de ma part, il en est de même pour les bouddhistes, le nom sous lequel le monde les désigne n'est pas celui qu'ils prononcent. Mystère ».

Le mystère règne, la mention de Genève, ici, est évidemment touchante puisque c'est le lieu que Borges a choisi pour mourir et le lieu où il a passé les années les plus heureuses de son

enfance, son adolescence et d'ailleurs il y a un de ses derniers recueil de poèmes qui s'appelle les *Conjurés* et le poème les « Conjurés » est le dernier du recueil et ce qu'il appelle là le conjuré, c'est l'union des premiers cantons suisses pour former la Suisse et donc en quelques vers, il évoque cette conspiration, cette conjuration initiale et le poème se termine sur l'évocation, qui a l'air de l'enchanter, d'une Suisse qui s'étendrait au monde entier.

Quelle délicatesse, ce terme de gens de secret, qui est, avec des majuscules, c'est le nom, le nom propre, le nom de toutes les sectes initiatiques, les Gens du Secret, ça serait formidable de s'appeler Gens du Secret au lieu de psychanalyste. Il dit aussi les gens de la coutume et ça annonce la place qu'il va donner dans ce texte à un rite mystérieux.

Un rite, c'est une action symbolisée qui comporte précisément qu'on prête son corps aux symboles et en même temps le rite - il y a des rites individuels que nous décrit Freud, à l'occasion - mais le rite, il le décrit par analogie avec le rite anthropologique, fait lien social et dans la glissade de Borges, finalement, tout le secret dont il s'agit était introduit par les livres et par les on-dits, etc., tout le secret se révèle se concentrer dans un rite.

Dans le deuxième paragraphe, il fait la différence entre les Gens du Secret et les gitans. Les Gens du Secret ne sont pas comme les gitans, ils ne sont pas non plus comme les juifs, « les sectaires, dit-il, se confondent avec les autres hommes comme le prouve le fait qu'ils n'ont pas été persécutés. Troisième paragraphe « il n'y a guère de groupes humains où ne figurent pas des partisans du Phénix. » Voilà une secte qui est quelque sorte omniprésente, qui se mêle à tous.

Quatrième paragraphe, le quatrième paragraphe soustrait doucement à la notion de secte tous les traits particularisant de la secte. ils n'ont pas de livre sacré, ils n'ont pas de mémoire commune, ils n'ont pas de langue à eux, ils ont seulement un rite. Et même, dit-il, le rite constitue le secret.

Voilà comment le rite : j'ai compulsé les rapports des voyageurs, j'ai conversé avec des patriarches et des théologiens, je peux certifier que l'observance du rite est la seule pratique religieuse des sectaires, le rite constitue le secret, celui-ci se transmet de génération en génération mais l'usage veut qu'il ne soit enseigné aux enfants ni par leur mère ni par les prêtres, l'initiation au mystère est l'œuvre des individus les plus vils, un esclave, un lépreux, ou un mendiant sont ? ? ? Un enfant peut également en instruire un autre, l'acte en soi est banal, momentané et ne réclame pas de description, le matériel est constitué par du liège, de la cire ou de la gomme arabique. »

Bon, ça c'est pour égarer le lecteur, on commence à comprendre de quoi il s'agit. « Il n'y a pas de temple consacré spécialement à la célébration de ce culte, mais des ruines, une cave ou un vestibule sont considérés comme des lieux propices. Le secret est sacré, mais il n'en est pas moins un peu ridicule, l'exercice en est furtif et même clandestin et ses adeptes n'en parlent pas – çà, ça date de l'après-guerre – il n'existe pas de mot honnête pour le nommer, mais il est sous-entendu que tous les mots les désignent, ou plutôt qu'ils y font véritablement allusion, ainsi au cours du dialogue j'ai dit quelque chose et les adeptes ont souri, ou bien ils ont été gênés car ils ont senti que j'avais effleuré le secret. »

Là, je crois qu'il m'est arrivé de dire récemment que Borges avait été très réfractaire à la psychanalyse, ce qui est vrai, il a dit d'ailleurs de la psychanalyse que c'était la branche médicale de la science-fiction (*rires*), ce qui est d'une justesse formidable, mais évidemment on sent bien ici la présence, il a fait, paraît-il, un petit peu de séances d'analyse. Dans cette description, on voit une initiation hasardeuse, l'absence de temple et la fin, « j'ai mérité – dans le cinquième paragraphe – j'ai mérité dans trois continents l'amitié de nombreux dévots du phénix, je suis persuadé que le secret, au début, leur parût banal, pénible, vulgaire et, ce qui est encore plus étrange, incroyable. Ils ne voulaient pas admettre que leurs ancêtres se furent abaissés à de semblables manèges. Il est étrange que le secret ne soit pas perdu depuis longtemps

malgré les vicissitudes du globe, malgré les guerres et les exodes, il arrive, terriblement, à tous les fidèles. Quelqu'un n'a pas hésité à affirmer qu'il est devenu instinct. »

Voilà le texte. C'est le coït, que Borges réussit, il nous égare avec quelque fanfreluches comme la cire arabique, qui n'est pas indispensable à l'acte, mais il parvient littérairement à énigmatiser le coït. C'est pourquoi j'appelle ça une référence d'une phrase à ce texte, dans la tentative d'énigmatiser la séance analytique pour nous et de décrire ce qui fait partie du quotidien d'un certain nombre d'analysants et d'analystes, de le décrire sur le mode sectaire.

C'est le secret du texte et le texte se présente lui-même comme un savoir à décrypter, on se demande en effet de quoi s'agit-il, est-ce que la gomme arabique est absolument définitoire de ce rite, on peut laisser ça de côté pour saisir ce dont il s'agit, puisqu'on le lit, le texte est fait pour qu'on se demande de quoi s'agit-il, quelle est la référence.

Or je me suis aperçu, ça fait longtemps que j'avais la notion de ce texte et de son charme et je me suis aperçu dans la remarquable édition de *La Pléiade,* vraiment qui est une édition scientifique qui n'existe pas en espagnol, tome I, page 1595, on trouve une note qui signale que Borges a livré le secret dans un entretien avec un Américain, je suppose que l'Américain lui a dit « Allez, de quoi s'agit-il, il est temps de le dire » et Borges mange le morceau et il dit précisément « la première fois –pour nous, c'est plein d'échos bien sûr – que j'ai entendu parler de cet acte, quand j'étais petit garçon, j'ai été scandalisé à l'idée que ma mère et mon père l'avaient accompli. C'était une découverte, stupéfiante non ? Mais on peut dire que c'est un acte d'immortalité, un rite d'immortalité, n'est-ce pas ? »

Donc le tour de force de ce texte, c'est d'énigmatiser - si je puis employer le terme que je me promettais, il y a déjà quelques années de lancer - l'acte sexuel, la relation sexuelle. Je dirai que c'est même pousser à la limite l'esprit des Lumières jusqu'au point où le rationnel, le réel rationnel, se retourne en fantastique. C'est un exercice qu'on pourrait pratiquer ici, le monde qui se rassemble, des corps, posés, ? ? silencieux, c'est-à-dire qu'ils n'utilisent pas leur bouche pour faire du bruit, sinon furtivement à l'oreille du voisin et puis un de ces corps, en évidence, qui s'agite, qui a l'air saisi d'une danse spéciale et produit des bruits. Cette description, si on la poursuivais un petit peu, serait de nature à faire légèrement bouger le coefficient de réalité et d'ennui de la réalité quotidienne.

C'est l'exercice que fait Borges, avec son art et alors je dis que c'est l'esprit des Lumières parce que les Lumières, ça été d'abord de formuler : il y a des coutumes, il n'y a pas que notre façon de faire, il y en a d'autres, il y a des coutumes, elles sont essentiellement diverses selon les peuples et selon les traditions et l'humanité se partage entre diverses coutumes.

Le fait qu'elles sont multiples montre que les nôtres comme les autres sont des semblants qu'elles n'ont pas un fondement nécessaire dans l'humanité, que ce sont des inventions et il s'agit de choisir l'invention la meilleure, celle qui fait le moins de mal à cette humanité - je présente un concentré de l'esprit des Lumières. Or ici, je dis que c'est le point limite de cet esprit, puisque la coutume dont il s'agit, Borges emploie le mot, les Gens de la Coutume, c'est la coutume de l'humanité comme telle.

On peut dire que dans ce texte, le fait de nature, l'œuvre de chair, est traitée intégralement comme un fait de culture, elle est mise au compte d'une secte, elle est mise au compte d'une partialité. Elle est virée par là au compte du semblant.

La question, la vieille question des Lumières, la vieille question de Montesquieu, comment peut-on être persan ? la question que pose celui qui adhère tellement aux coutumes de son lieu, de son temps, de son peuple, qu'il ne peut plus saisir pourquoi l'autre fait autrement, il s'en étonne, ah bon ?

C'est le sentiment d'étrangeté qui saisit devant les coutumes de l'étranger. Au XVIII° siècle, on s'est enchanté en effet des récits de voyageurs, de l'exotisme qui virait au semblant la vie quotidienne. Ce qui précède le texte de Borges, c'est *Le supplément au voyage de Bougainville* de

Diderot, où il s'enchante de nous montrer qu'il y a des peuples pour lesquels l'acte sexuel a de toutes autres valeurs morales et symboliques que pour nous.

Diderot…, le prêtre arrive et puis aussitôt on lui offre l'épouse du chef, la fille, etc. et Diderot décrit comment le prêtre se récrie, dans les premiers temps ! (*rires*), devant ces offres.

Ici Borges nous conduit à quelque chose qui est comme la question comment peut-on être homme ? C'est la condition humaine qui elle-même paraît étrangère, ici, énigmatique et spécialement au niveau du coït. Comment peut-il se faire qu'on se livre à quelque chose d'aussi incroyable que ce qu'on appelle faire l'amour. Le génie de Borges ici, dans la secte du Phénix, c'est précisément d'aborder le sexe par le savoir, il dit la secte du Phénix, Phénix c'est le phallus, c'est-à-dire le phallus est un Phénix – vous êtes le phénix des hôtes de ce bois – en effet l'acte sexuel consomme la disparition du phallus et puis, supposément, le phallus après un temps, un laps plus au moins grand renaît de ses cendres.

Alors ici, voilà ce qui justifie Phénix, ce qui justifie secte, c'est que précisément l'humanité fait du sexe un secret, et même quand elle n'en fait plus un secret, il y a quelque chose du sexe qui intrinsèquement est un secret.

De ce fait, l'humanité peut être décrite comme une secte et le paradoxe qui anime ce texte, c'est bien que là, en matière de sexualité, tous se comportent comme les quelques-uns qui cacheraient un secret à tous, alors que, précisément, c'est le secret de tous et c'est pourquoi c'est bien un texte, tout de même, de l'époque de la psychanalyse.

Alors ça, le quelques-uns à part qui se révèle en définitive passé dans le tous, dans l'universel, c'est un thème fondamental de Borges.

Vous pouvez aller lire son conte qui s'appelle « Le congrès », qu'il a mis très longtemps à écrire, qui avait une importance spéciale pour lui, paraît-il, d'après ses dires, qui décrit une conspiration très spéciale, fomentée par un propriétaire foncier de l'Uruguay qui, devant son incapacité à devenir député au congrès de l'Uruguay, décide de fonder de Congrès du monde.

« Vous saurez représenter tous les hommes de toutes les nations. » Alors il ne regroupe jamais qu'une petite bande un peu véreuse, dont chacun est décrit… quelque chose comme les apôtres ou comme la bande de Freud et puis qu'est-ce qu'on fait quand on est le Congrès du monde ? Ils se mettent à parler de tout et de n'importe quoi, y compris les choses les plus futiles, ils dressent des listes, ils montent une bibliothèque d'ouvrages de consultation, ils cherchent la langue qui conviendrait à la réunion du Congrès du monde, est-ce l'espéranto ? est-ce le volapuc ? est-ce le latin ? est-ce le langage analytique de John Wilkins, sur lequel Borges a écrit une note érudite, que Lacan cite dans les Écrits ? Et puis retombée, Don Alexandro, fait brûler les livres, les fait rassembler dans la cour, les fait brûler.

Il dit : « Le Congrès du monde a commencé avec le premier instant du monde et il continuera quand nous ne serons plus que poussière, il n'y a pas d'endroit où siège le Congrès du monde, le Congrès du monde est partout, il est en chacun, en chaque chose, en chaque événement et il emmène ce qui reste de la petite bande en promenade le soir, en voiture découverte, à travers Buenos Aires, pas loin du cimetière de la Recoletta et c'est un moment enchanteur qui est décrit en un seul paragraphe, une sorte de révélation, que le Congrès du monde est là, qu'il n'est pas besoin de s'échiner à rassembler des livres et à étudier des langues, mais que tout est là déjà, et n'a pas besoin de nous, n'a pas besoin qu'on se remue.

Il y a comme une révélation mystique, et je ne vous en cite que ce passage : « Ce qui importe - dit le narrateur - c'est d'avoir senti que notre plan, dont nous nous étions tant de fois moqué - c'est des gens des Lumières quand même, évidemment le Congrès du monde c'est une sorte aussi de point limite de l'esprit des Lumières, l'universalité soutenue par une conspiration, qui finalement découvre qu'elle est inutile - d'avoir senti que notre plan existait réellement et secrètement et

qu'il était l'univers tout entier et nous-mêmes ».

Donc au départ, on a ces quelques tous qui sont comme crispés sur leur particularité, ils veulent représenter tous et finalement c'est la sublime dissolution du Congrès du monde dans le monde lui-même. C'est en quelque sorte : le monde n’a pas besoin d'être représenté par le Congrès du monde. Il n'a pas besoin que certains se livrent à une tâche spéciale, cette tâche est déjà accomplie, elle est déjà là, c’est l’univers, c'est le grand tout. On ne peut pas s’empêcher de penser à la phrase de Hegel « l'absolu qui veut être auprès de nous ». Rien de toutes ces phénoménologies de l'esprit ne serait concevable si l’absolu ne voulait pas et n'était pas déjà auprès de nous.

C'est le moment mystique entre ce que l'universel, l’univers lui-même, du seul fait d’être abordé par le biais du particulier, de ce projet du propriétaire foncier de l'Uruguay, l’universel, d’être abordé à partir du particulier et quand le particulier sait s'abolir ensuite, l'universel, l’universel et le quotidien, chaque chose, prend alors un autre sens.

C'est l’essence de toutes les sagesses, de toutes les sagesses mystiques, de faire retrouver dans le plus futile de ce qui arrive, dans le plus futile de l'événement, le sens de l'absolu qui est ici un sens secret. C'est la conjugaison si belle de ces deux mots : réellement et secrètement. C'est un secret qui n'a pas de contenu, un secret qui n'est rien que la signification du secret, comme Lacan peut dire que le sujet-supposé-savoir, ça n’est que la signification du savoir.

La secte du Phénix pour y revenir, elle met en scène l'appartenance de la sexualité du secret. C'est un secret que tous pratiquent, et pourtant ça reste un secret pour chacun. Il y a du secret dans la sexualité, pour chacun.

Ce que fait vibrer Borges, dont Lacan disait que son propos résonnait avec le sien, il le dit dans les *Écrits*, à propos du recueil *Autres investigations,* de Borges, où figure le texte sur John Wilkins, vous trouverez cette référence dans la « Lettre volée », sur le vocable *nullibiété,* c’est un savoir qui tient tout entier dans un acte, que tous accomplissent comme un rite, fait voir Borges, c'est-à-dire sans savoir ce qu'il signifie. C’est, de toute la littérature, le texte le plus condensé, le plus exquis, pour mettre en scène le non-rapport sexuel. Ce que veut dire le non-rapport sexuel en tant qu'il est secret, qu’il est secret pour ceux qui accomplissent la relation sexuelle, et ceux qui ne l'accomplissent pas, aussi bien.

Eh c'est en cela que, de façon prodigieuse, Borges indique à la dernière phrase que le rite rejoint l'instinct, parce que le rite comme l'instinct c'est, par excellence, ce qu’on fait sans savoir pourquoi.

C'est la dernière phrase n'est-ce pas : « Quelqu'un n'a pas hésité à affirmer, qu’il est devenu instinctif. » C'est exactement dans la même veine que s'inscrit la révélation mystique, la révélation du sans pourquoi. Vous connaissez la citation de Angélus Silésius, à laquelle se référe Heidegger et Lacan aussi bien : « la rose est sans pourquoi ». Eh bien c'est précisément la révélation qui se donne à la fin du congrès « le monde est sans pourquoi ». Le monde n’a pas besoin de nous, de notre souci, n'a pas besoin de nous si nous sommes le souci, si nous sommes esprit d'entreprise, si nous sommes désir. C'est une sagesse qui retrouve celle du Tao. Il ne faut pas tellement bouger, il suffit de se promener et puis tout ce qui arrive est là.

C'est le thème du monde et du manque. Le manque est illusoire. Il n’y a que ce qui est et c'est encore trop dire, c'est encore trop dire parce que ça évoque autre chose, il y a ce qui est mais c'est encore trop dire ! On pourrait dire comme Heidegger « il y a… », le « il y a ».

Le monde tel qu’il apparaît à la fin de congrès, c’est le monde matériel, celui qu'on aperçoit dans la promenade, eh bien sûr il y a aussi les imaginations, les songes, les fictions et tout cela est aussi d’une certaine façon et c'est pourquoi Borges débouche, en définitive, sur l’univocité de l'être. C'est-à-dire : cela est aussi, à quoi tu songes, tes rêves, l’idée qui te passe par la tête, l'instant, tout cela est aussi.

Alors bien sûr, dans cette perspective, le temps devient problématique. Eh c'est ce Borges qui est l'auteur d'un texte capital pour notre enquête de cette année et qui comporte une réfutation du temps. D'ailleurs Borges est l'auteur de deux réfutations du temps, l'une en 1944 - il prend soin de le dire - l'autre en 1946. Il pousse la malice jusqu'à publier ces deux articles, dans son recueil, en même temps et en indiquant bien leurs dates 1944, 1946, réfutations du temps.

Et d'ailleurs le titre exacte est *Nouvelles réfutations du temps*, ce qui indique bien sur qu'il y en a eu avant, des réfutations du temps. Ce qui est ici la malice c'est, bien sûr, que le titre lui-même dément la thèse qu'il expose et le soin qu'il apporte à présenter son article sous la forme 1944, 1946.

D'ailleurs, cette réfutation du temps, il commence par dire qu'il n'y croit pas, mais qu'elle vient souvent, dit-il, me visiter pendant la nuit ou dans la lassitude du crépuscule, avec la force illusoire d'une vérité première.

Alors qu'est-ce que son texte démontre, là ? Qu'en fait, on a réfuté le temps. De nombreux philosophes réfutent le temps et que les négations du temps sont des réfutations qui appartiennent à l'idéalisme philosophique, à l'imaginaire ou à la littérature. Pourquoi il fait ça sur son mode avec des petits fragments qu'il va cueillir partout ? Pour montrer que la négation du temps est pensable c'est-à-dire qu'elle est œuvre de la pensée et de l'imagination. Mais avec quel effet : d'isoler le réel du temps.

La nouvelle réfutation du temps, de Borges, elle montre quoi ? Que d'être réfuté ça n'empêche pas le temps d'être. Et d'ailleurs réfuter le temps ça prend du temps, ça lui a pris entre 1944 et 1946 et il a rassemblé ça en 1955.

Ça ne l'empêche pas, le temps, ça ne l'empêche pas d'être et il est malgré la réfutation, du temps, c'est-à-dire comme l'impossible. Et c'est là qu'on trouve vers la fin cette phrase si belle, qu'on pourrait prendre comme exergue cette année : le temps est la substance dont je suis fait. *El tiempo est la susbtansia de questo y ???*

Donc, à la fin, c'est la réfutation de la réfutation, la réfutation dans le réel de la réfutation idéaliste du temps. La dernière phrase est la suivante : pour notre malheur, le monde est réel et moi, pour mon malheur, je suis Borges.

Ce n'est pas tout à fait la fin, la fin précisément, j'ai été content de m'en apercevoir, c'est un texte que je pratique, mais j'ai été content de m'apercevoir, dans la petite construction que je faisais pour vous, que vraiment le texte se termine après cette phrase, par une citation d'Angélus Silesius, un distique :

« Ami c'est suffisant, si tu veux en lire davantage, vas et deviens toi-même l'écriture et toi-même l'être » – das ? ?

Alors, qu'est-ce que ça introduit, si on force juste un petit peu les choses pour les conceptualiser, c'est qu'il y a une cassure borgésienne du *cogito.* La cassure c'est que le *cogito* s'en va de son côté, c'est l'idéalisme, c'est la réfutation du réel, c'est la réfutation du temps.

Eh, d'ailleurs le *cogito,* au moins un certain nombres d'interprètes qu'a Descartes ont voulu montrer qu'il n'y avait d'existence à proprement parler que dans l'instant. Et en effet, dès que Descartes achoppe sur son *cogito,* il se pose la question : je pense donc je suis, mais combien de temps ?

Les commentateurs ont voulu montrer que cette question du combien de temps elle ne pouvait se résoudre qu'en passant par le grand Autre, le grand Autre divin. Parce que le *cogito* ne pouvait jamais s'assurer de son être que dans l'instant de la pensée.

Et donc « mais combien de temps », pour que ça se continue, il faut la démonstration de l'existence de dieu. Et donc en effet, du côté du *cogito,* il n'y a pas de temps et en même temps, ça l'ouvre à l'omnitemporalité, à la coprésence de tout ce qui a eu lieu et aura lieu, par la pensée je suis l'univers, je suis tous les hommes. C'est un thème qui enchante Borges, du côté du *cogito*.

Mais le *sum*, lui, il joue sa partie à côté. C'est que par la pensée, je nie le réel, je fais de la littérature, je réfute le temps, mais du côté du *sum*, je suis du temps. Et personne, il me semble, n'a d'une façon

aussi pure et aussi précise que Borges, marqué l'appartenance du « je suis » au temps. Un « je suis » qui est fait de temps. Et, mais comme il s'exprime le temps substance de ce que je suis.

Alors, là, ce clivage, c'est encore trop simple de dire : moi je ne suis que Borges. C'est là que ce texte se complète d'un autre, qui est célèbre, qui est une simple page de Borges qui s'appelle : Borges et moi où moi, je parle de ce Borges, qui donc n'est pas moi, dont je lis le nom, qui fait des tas de choses, qui a une vie passionnante, tandis que moi je me promène dans Buenos Aires et en plus tout ce que je fais est mis au compte de Borges.

Donc évidemment le « je ne suis que Borges » qui termine la réfutation du temps, ça pâlit devant cette sublime division, qui est exquise. C'est à la fin de la réfutation du temps, quand il dit : je suis le fleuve qui m'entraîne, le tigre qui me déchire, le feu qui me consume.

Là, il dit je suis Borges et je suis ce qui dévore Borges. Ça n'est pas une division simplement entre l'être et l'apparence, c'est qu'il y a un côté Borges celui qui a le nom, l'écrivain, l'être du symbolique et en même temps le m'as-tu-vu, que moi considère un peu douteux. Mes qualités à moi, chez Borges, prennent un certain accent théâtral, dit-il.

Il y a d'un côté Borges, c'est ce qu'il faut comprendre me semble-t-il, Borges immortel. Et puis de l'autre côté il y a moi, le support, le matériel, de Borges. Il y a le moi mortel et comme le dit le texte : je suis condamné à disparaître définitivement, et seul quelque instant de moi pourra survivre dans l'autre.

Le mortel s'éprouve mangé par l'immortel, au point qu'il dit je ne peux pas, comme le recommande Spinoza, Spinoza qui dit de l'être, persévérer dans l'être. Moi je suis forcé de persévérer dans Borges et non en moi, pour autant que je sois quelqu'un.

Autrement dit il y a d'un côté Borges, enfin un moi qui est dans le temps, qui est temps, et puis il y en a un autre qui est signifiant et qui par là est une idéalité, une idéalité qui opère en effet et qui fait d'ailleurs de moi son déchet. Le moi, ici, s'éprouve comme le déchet de sa propre immortalité.

Il faut quand même noter que la première phrase, ah qui n'est pas expliquée, la toute première phrase de cette page célèbre c'est : c'est à l'autre, à Borges, que les choses arrivent.

Ça veut dire que Borges place l'événement du côté du signifiant, contrairement à ce qu'un vain peuple pourrait penser, l'événement est du côté de l'immortel, pas du côté du flux temporel où simplement je me promène. Pour qu'il arrive quelque chose, il faut être du côté du signifiant.

Alors, faisons encore un petit retour au phénix-phallus. Désigner le phallus comme le phénix, c'est mettre l'accent sur, précisément la puissance devant le temps. Le « ph »» triomphe du temps, qui triomphe de lui puisqu'il renaît, qu'il renaît avec la puissance de l'encore.

Il ne faut pas s'exalter là dessus. Le temps marque sa présence bien sûr, au niveau du particulier, mais non pas s'il s'agit de la transmission de la vie. Et précisément ces deux aspects, qui sont là tout le temps présents, dans ce que Borges nous fait passer, le germen immortel et puis les corps qui dépérissent et qui périssent. La vie existe sous ces deux formes, l'immortel de la vie et puis le périssable sous la forme corporelle. Vous vous souvenez de ce sur quoi j'avais lourdement insisté l'an dernier, dans cette supposée biologie lacanienne.

Ainsi le rapport de la vie au temps est double, elle y cède et puis aussi bien elle le traverse. Et ce qui demeure, au moins dans l'espèce, et quand elle dure, c'est la célébration du rite sexuel, c'est-à-dire la célébration de ce non-savoir sur le sexe, ou du secret sexuel, d'un non-savoir qui se donne des allures de savoir, c'est ça qu'on appelle un secret, en la matière, du secret sexuel qui est aussi bien fermé à ses propres sectateurs.

C'est pourquoi on cherche toujours à en apprendre davantage sur le sujet de ce secret. C'est qu'il y a une appartenance essentielle entre le sexuel et le secret qui fait qu'en effet encore s'applique à cette quête.

Alors, le conte de cinq paragraphes est tout tramé de l'histoire, une histoire qui est parcourue en tous les sens, depuis les plus vieilles chroniques, jusqu'aux « on-dits » recueillis dans les voyages.

Mais en fait, ce qui est cerné, c'est un fait trans-historique, c'est la répétition mystérieuse du même acte.

Et là, je le dirai en court-circuit puisque j'arrive au terme du laps, on trouve dans la nouvelle réfutation du temps de Borges, cette proposition – que je ne développerai pas - ne suffit-il pas de la répétition d'un seul terme, dit-il, pour disloquer et confondre toute l'histoire du monde, pour faire apparaître que cette histoire n'existe pas ?

D'ailleurs cette bibliothèque ambulante qu'était Borges, en même temps, il avait à l'égard de l'histoire le même recul que Lacan dans la dernière partie de son enseignement, à l'égard de l'histoire. Ne pas toucher à la hache, à la hache de l'histoire.

Et ici, le terme unique qui se répète et qui est de nature à disloquer l'histoire du monde et à faire apparaître qu'il n'y a pas d'histoire du monde, c'est le rite sexuel. C'est la leçon de cette secte du phénix, que le coït annule l'histoire du monde et que sur lui convergent la nature et la culture qui donnent accès comme à un point à l'infini où les deux ordres parallèles se rejoignent dans le secret, hors savoir, et c'est bien le cas de le dire, à ce propos, *pardonnez leur, parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font* (*rires*).

Alors j'ai évoqué, je terminerai là-dessus, la secte du phénix à propos de la psychanalyse, de la psychanalyse comme pratique et comme pratique de la séance. J'aurais pu dire la secte de la séance.

Évidemment la psychanalyse comme pratique sectaire, on peut l'aborder au niveau du groupe, analytique. C'est évident qu'il y a un pousse à la secte, dans la psychanalyse, et pour le saisir il faut le rapporter à ce dont elle fait son affaire et qui est dénommé l'inconscient. Freud pouvait vouloir en faire un réel digne de la science et Lacan le capturer dans le mathème, il y a bien ce qui résiste et que Lacan a situé et qui fait qu'il y a secte, qu'il y a matière à sectarisme, dans la psychanalyse. Il ne faut pas penser que d'internationaliser la secte change la nature de secte, on fait simplement un syndicat de sectes.

Mais c'est un abord très limité de la question parce que ce ne sont que des conséquences du rapport au savoir qu'il y a dans le discours analytique. Le phénomène est à saisir dans sa racine, c'est-à-dire dans la séance analytique elle-même et il y a une appartenance essentielle de la psychanalyse et de la séance. La séance est tout de même la forme majeure de sa pratique, il n'y a pas de psychanalyse sans séance de psychanalyse et une séance de psychanalyse, c'est une rencontre, qu'on pourrait qualifier sur le fond de la secte du Phénix, une rencontre entre Gens du Secret, Gens de l'Inconscient, Gens du Savoir Supposé.

Là on pourrait pas dire que des lieux propices pour la secte de la séance se sont des ruines, caves, ou vestibules, on considère que le lieu propice c'est le cabinet de l'analyste. Mais enfin Freud avait une certaine liberté avec ça, il lui arrivait de faire des promenades, avec tel analysant, exceptionnellement, il n'est pas question que la promenade devienne la forme majeure de la pratique analytique (*rires*), et c'est une rencontre dont on peut dire, sur le fond de la secte du Phénix, que les gens, de cette secte, qui se rencontrent régulièrement, s'abstiennent de se livrer au rite sexuel. Ça ne fait que mettre en évidence la relation essentielle qu'il y a entre la séance et le rapport sexuel.

Ce qu'on appelle la règle d'abstinence, ce qu'on appelle gentiment la règle d'abstinence, qui compléterait la règle de l'association libre, qu'est-ce quelle veut dire cette règle, sinon qu'il faut que la relation sexuelle soit possible, pour qu'elle n'ait pas lieu ?

Elle est d'ailleurs, il faut avouer, évoquée par la présence même du lit, de ce lit qui s'appelle le divan et qui fait qu'il y a des sujets qui ne peuvent pas s'allonger son ce lit, dans la séance analytique, par le fait que la connotation sexuelle est, pour eux, insupportable à soutenir.

Enfin, vous imaginez comment sous la plume de Borges ça se dirait çà : ils se rencontrent dans une pièce où il y a un lit (*rires*) et il n'y en a jamais qu'un qui s'y couche (*rires*). Et précisément pour qu'à la place il s'établisse une relation au savoir. La relation au savoir mobilise la libido et il faut que cette libido s'emploie au savoir.

Bon, je poursuivrais la semaine prochaine, sur le temps et ses usages dans la psychanalyse.

Fin du *Cours* de Jacques Alain Miller du 24 novembre 1999, Cours n°2.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Troisième séance du *Cours*

(mercredi 1er décembre 1999)

III

Je voudrais vous faire apprécier que je suis en progrès sur la dernière fois (*rires*). Vous constatez que le fait de d'énoncer mon symptôme de retard, publiquement et donc d'être couvert de honte du fait que je l'étale, n'a pas réussi à me faire arriver à l'heure, je veux dire avec seulement le quart d'heure académique du retard. Il m'a fallu un petit supplément.

J'ai constaté, en effet, que ce sont précisément dans les minutes où je dois partir que je suis visité par une idée sensationnelle, dont d'ailleurs j'aurais sans doute l'occasion de parler dans quatre ou cinq fois, donc ne devrait pas avoir même un caractère d'urgence à être fixée et pourtant, en effet, je balance entre le fait de me précipiter ici et tout de même de noter cette idée là et voilà le cortège pathologique qui m'amène devant vous avec les quelques minutes supplémentaires de retard. Mais enfin vous constatez à quel point je progresse dans la connaissance et peut-être le savoir y faire avec ce symptôme.

On s'est inquiété, auprès de moi, de ce que je faisais du temps. On a trouvé que je ne parlais pas assez du temps, n'oubliez pas le temps, m'a-t-on dit. Et de façon d'autant plus pressante qu'on croyait s'être aperçu, les années précédentes, passées, que je laissais parfois derrière moi le mot qui me servait de tremplin et que je m'envolais dans je ne sais quel azur, vers d'autres cieux.

Donc on a voulu me ramener à terre, au sol. Je traduis ça comme ça : on ne veut pas que je m'amuse ; mais je dois aussi constater que j'ai une envie irrépressible de m'amuser, dans ce cours, cette année.

Et donc, je commence par ça, par une sorte de divertissement à la suite de ce que j'ai dit la dernière fois, c'est comme ça ! Et en même temps, je n'oublie pas le temps, je ne perd pas de temps pour parler du temps.

Et parlant du laps et du coït, je ne pensait qu'à ça, au laps. Et je me dis : comme le temps insiste ! Comme le temps domine les affaires de l'amour !

Il y a d'abord le laps qu'il faut pour faire l'amour et parfois le travail, dit-on, le souci, la vie quotidienne, réduit le laps de l'amour à la portion congrue. Il y a le laps que les amants furtifs dérobent à la vie au grand jour.

Il y a le laps qu'il faut à l'homme et celui qu'il faut à la femme, pour jouir. Il y a l'acte qui tourne court, l'éjaculation dite précoce, indication d'analyse, en général et, moins repéré, l'acte qu'il faut long, à telle femme à l'orgasme tardif. On parle toujours de l'éjaculation précoce parlons aussi de l'orgasme tardif.

Il y a le temps écoulé, le vieillissement, qui affecte l'élan et l'accomplissement de l'acte et aussi qui affecte parfois la flamme de la passion amoureuse. Bref (*rires*), bref, l'amour et le temps font un beau *t'aime*, « t » apostrophe.

Remarquons qu'il n'est point question de l'amour dans *La secte du Phénix*, le conte de Borges que j'ai eu la satisfaction d'entendre qu'on était allé le lire ou le relire avec des yeux neufs. Pas un mot de l'amour dans *La secte du Phénix.* C'est la perspective choisie qui veut ça, la perspective selon laquelle le coït est rite, action prescrite par une tradition et que l'on accomplit sans le savoir, sans le savoir de ce qu'on accomplit exactement, tel un instinct. C'est-à-dire, dit Lacan, c'est la définition qu'il donne quelque part dans *Télévision*, de l'instinct, le savoir qu'implique la survie de l'animal, ici la survie de l'espèce. Dans cette

perspective, l'amour est mis entre parenthèses. Les parenthèses…

Non, je n'oublie pas du tout le temps. J'ai rêvé cette semaine à l'expression *sur ces entrefaites*. Curieuse expression, le mot d'entrefaites ne s'emploie, dans la langue que nous parlons aujourd'hui, que dans ce syntagme : sur ces entrefaites qui veut dire à ce moment, alors.

Mais on disait jadis, au singulier, en français, *l'entrefaire*, pour désigner le laps où survient quelque chose, le laps de l'événement.

En musardant dans les dictionnaires, je me suis pris à regretter que l'on ait perdu le mot d'ancien français, entrefaire, qui veut dire exactement « faire dans l'intervalle ». Il serait bien commode d'en disposer à nouveau, de ce verbe, car il y a bien des choses qu'on fait par excellence dans l'intervalle.

D'ailleurs on passe sa vie elle-même dans un intervalle. On dirait par exemple : j'ai entrefait l'amour, j'ai entrefait ma séance analytique. Ça mettrait en valeur, précisément, l'aspect intervallaire, l'aspect entre les parenthèses du temps, de ces laps.

Ce dont il s'agit dans le conte de Borges est la référence voilée, secrète, et ce qu'il y a de plus cru, le coït, l'opération phallique mais élevée au rang où le mettait l'initiation d'Eleusis, élevée au rang de signifiant comme le désigne assez le terme de secret, secret de tous ceux qui parlent, le secret des parlêtres. Mais enfin j'eu envie de ça, de ne pas laisser cela sans dire un mot, l'amour, qui n'est pas le coït et je ne dirais qu'un mot là-dessus, venu à ma portée cette semaine.

De l'amour, c'est le titre d'un ouvrage fameux auquel j'ai eu l'occasion déjà de me référer, de Stendhal, qui commence par ces lignes fameuses : « Je cherche à me rendre compte de cette passion dont tous les développements sincères ont un caractère de beauté. Il y a quatre amours différents : premièrement l'amour passion, deuxièmement l'amour ? ? ?, troisièmement l'amour physique, quatrièmement l'amour de vanité. De vanité.

C'est déjà une grande drôlerie puisqu'il procède à une analyse, proprement idéologique, au sens de Destipe de Tracy ? ? , à une analyse de l'amour, à une décomposition en parties, en types, et à une classification.

Il se trouve qu'il est passé par mes mains cette semaine le catalogue d'une vente de livres qui a eu lieu à Londres au mois d'octobre dernier. On y a vendu aux enchères l'exemplaire personnel de Stendhal, pour la somme d'ailleurs de 43.000 livres sterling, je n'ai pas eu le temps de vérifier le cours de la livre, ça doit faire quelque chose comme 500.000 francs.

On y trouve, c'est émouvant pour les stendhaliens, la photographie de la première annotation de Stendhal sur ce livre, écrite en février 1833 à Rome, alors que le livre est paru en 1822. Voilà ce qu'on lit sur cette photographie : commencements, entre parenthèses (supprimer à l'impression comme trop prétentieux), donc il se souvient de ça onze ans après. Chapitre un, ça n'est pas du tout le même début, le début publié parle de la beauté des manifestations sincères de l'amour, là il dit autre chose : j'entreprend de tracer avec une précision et si je puis dire une vérité mathématique, l'histoire de la maladie appelée amour. Presque tout le monde la connaît, tout le monde en parle du moins et la plupart du temps - là Stendhal écrit encore tems t-e-m-s - d'une manière emphatique. Il me semble qu'il y a quatre amours différents, etc.

À lire ces lignes qui ne font pas référence à la beauté ou à l'esthétique de l'amour, mais bien à la mathématique de l'amour, j'ai pensé que Stendhal aurait été enchanté de l'algorithme du transfert, tracé par Lacan, qui donne avec, en effet, une précision toute mathématique, la formule de la maladie appelée amour.

Cette formule, dite du sujet-supposé-savoir, comporte que chacun aime en fonction de ce qu'il suppose que l'autre sait de ce qu'il ignore de lui-même et qu'il déchiffre au cours du temps et je me disais, pour voir si ça tient le coup,

si ça se vérifie, dans la suite de ce cours, que l'on n'aime qu'à la mesure de ce qu'on reste un mystère pour soi-même, d'où la question ouverte de l'amour des analysés.

Je trouve en plus que le *De l'amour* de Stendhal fait couple avec *Le conte du Phénix*, au coït-rite répond l'amour-maladie. L'un que l'on tait ou que l'on taisait, l'autre dont tout le monde parle de façon emphatique et il faut bien dire que l'idéal de sobriété est le même, chez Stendhal, chez Borges et chez Lacan.

J'ai terminé la dernière fois sur le lit, enfin il faut dire la phrase toute entière, j'ai terminé la dernière fois sur le lit qu'est le divan, l'analysant s'y couche, disais-je, il serait évidemment plus précis de dire qu'il s'y étend, parfois précautionneusement, en fonction des fantasmes qui éveillent pour lui cette position et parfois il ne s'y étend pas du tout.

Pourquoi ai-je dit couché ? J'ai dit couché parce que je pensais en fait, sans le dire, à un autre texte qui anticipe la psychanalyse, un texte qui est de l'orée même de la psychanalyse, un texte de la fin du siècle dernier qui, du point de vue littéraire, apparaît autrement intéressant que la fin du notre, peut-être est-ce une illusion au contemporain, mais j'en doute.

C'est un texte qui, pour moi au moins, par une étonnante divination annonce et repousse à la fois la psychanalyse. J'ai nommé *La soirée avec monsieur Teste*, de Paul Valéry. Curieuse soirée ! - je m'amuse, j'ai dit que je m'amusais ! - curieuse soirée, curieuse séance, où Valéry se branche sur une image idéale de lui-même, son idéal du moi pourrait-on dire, où les traits de Stéphane Mallarmé et aussi de Degas, à qui il voulait dédier la soirée – Degas refusa – se superposent avec les traits de Valéry, à son ambition, l'ambition de quelqu'un qui cessa d'écrire avant de s'y remettre comme un forçat, comme un forçat de la III° République. J'ajoute, parce que ça foisonne, que Paul Valéry ne fut pas du tout indifférent à Borges, sinon Pierre Ménard l'auteur du *Quichotte au XXeme siècle* ne serait pas poète et français et qui plus est du sud.

D'ailleurs, Lacan, le jeune Lacan, le Lacan de 30 ans ne parlait que de Valéry, il n'avait que Valéry à la bouche. Nous avons là-dessus le témoignage d'une argentine, qui fut d'ailleurs le mentor, la protectrice de Borges, madame Ocampo, qui d'ailleurs pêcha à Paris Roger Caillois, et l'importa pendant la guerre sur les bords du Rio de la Plata.

Madame Ocampo témoigne dans une lettre qui a été publiée que le jeune Lacan n'avait que Valéry à la bouche, Valéry Valéry Valéry ! ! jusqu'au milieu de la nuit, dit-elle.

Vous voyez que tout se tisse et si nous faisons de l'histoire littéraire, ce qu'il y aurait à se régaler. La même année, en plus, la même année où parut *La soirée avec monsieur Teste*, Valéry s'en fut à la première représentation d'*Ubu Roi* et je considère que monsieur Teste fait la paire avec Ubu Roi, ce sont les deux extrêmes, monsieur Teste et monsieur Tripe, mais je vous épargne les développements là-dessus qui nous éloigneraient de notre sujet !

Monsieur teste est aussi un canular, le canular qui présente celui qui serait maître de sa pensée, idée qu'énonce Valéry et qu'il dénonce comme une absurdité sentimentale. Ce serait celui, dit-il - quelque part, je n'ai pas retrouvé la citation – qui aurait tué en lui la marionnette, la marionnette humaine.

La soirée avec monsieur Teste, c'est aussi une réédition à la fin du XIX° siècle des *Lettres persanes*, c'est le même esprit et d'ailleurs Valéry a consacré aux *Lettres persanes* une préface qui est pour moi, puisque je suis dans les joyaux, le joyau de son œuvre. *La soirée avec monsieur Teste,* c'est le comment être persan étendu à l'humanité, comment peut-on être homme ? Il se promène, monsieur Teste, dépris de tout ce qui enchaîne les autres, des préjugés, des passions, des sentiments, dont il voit ou cherche, suppute le mécanisme.

C'est une de ces grandes figures de célibataires qui hantent la littérature

française de la fin du siècle et du début du XX° siècle et qu'on retrouve chez Gide dans Paludes et qui esquissent quelque chose de l'étrange personnage que monsieur Freud est en train de mettre au point dans son cabinet viennois.

Alors ce soir-là, le soir de la Soirée, monsieur Teste est à l'Opéra et l'opéra devient la métaphore de ce qu'est l'humanité, je vous lis le passage : « Chacun était à sa place, libre d'un petit mouvement - un peu comme ici quoi ! - je goûtais le système de classification – ça ici c'est dans le désordre - je goûtais le système de classification, la simplicité presque théorique de l'assemblée, l'ordre social. J'avais la sensation délicieuse que tout ce qui respirait dans ce cube allait suivre ses lois, flambée de rires par grand cercle, s'émouvoir par plaques, ressentir par masses les choses intimes, uniques, des reniements secrets s'élever à l'inavouable. J'errais sur ces étages d'hommes, de ligne en ligne, par orbite avec la fantaisie de joindre idéalement entre eux tous ceux ayant la même maladie, ou la même théorie, ou le même vice. ».

Les remarques que lâche monsieur Teste, de façon énigmatique, sont extraordinairement suggestives. Que dit-il ? ils sont mangés par les autres, Que dit-il encore de ces humains bien rangés qui jouissent et obéissent ? Et encore, à la sortie, à celui qui l'accompagne, le narrateur, il dit : « vous connaissez, pourtant vous connaissez en moi, vous connaissez un homme sachant qu'il ne sait ce qu'il dit. » C'est ça, le savoir de monsieur Teste, c'est un savoir très lacanien, il sait que l'humanité est sous le joug et que sous ce joug est la jouissance et il sait aussi, même si à l'énoncer ça prend figure de paradoxe, que l'homme ne sait pas ce qu'il dit, voilà ce qu'il dit, ce qui caractérise M. Teste.

Cet homme là, en effet, a une passion qui est celle de n'être pas mangé par les autres. C'est sa faiblesse, ça été visiblement ce qui a amené Valéry dans sa retraite, de plusieurs années, dix ans, quinze ans, jusqu'à ce qu'en effet il réapparaisse, au milieu de la première Guerre mondiale, en tenant à la main *la Jeune Parque* et que ce soit aussitôt un tonnerre d'applaudissements et qu'ensuite en effet il y a pas d'écrivain qui ait été plus mangé par les autres que Valéry, il en témoigne lui-même, passant sa vie à écrire des discours, de commémorations, de présentations, d'élévations, jusqu'à ces conneries, soigneusement élaborées pour être au fronton d'un grand monument parisien, le Trocadéro, faut vraiment être tombé bas ! faut vraiment être mangé par les autres jusqu'à l'os pour pondre des trucs pareils ! ! destinés à être mis là !

Donc, l'histoire d'être mangé par les autres, et lui-même a témoigné de la douleur d'être mangé par les autres, il ne s'en sauvait qu'en se levant à quatre heures du matin et en griffonnant pour lui-même ses cahiers et en fumant cigarette sur cigarette.

Sa passion était en effet celle d'être tout à soi, et qu'est-ce qui le montre mieux que cette scène étrange, restée presque indéchiffrable, la scène qui achève ce tout petit conte, la scène où il s'endort, sortit de l'Opéra avec le narrateur il lui dit : restez encore, « restez encore, dit-il, vous ne vous ennuyez pas, je vais me mettre au lit, dans peu d'instant je dormirai. »

La fin du texte décrit l'évanouissement de la confiance si exigeante et si éveillée de monsieur Teste et montre comme il parvient à être soi jusqu'au bout et on rappelle qu'il savait que son lieu propre, c'était d'être en soi, aussi bien au café que dans son lit, enfin il se saisit avant tout comme être dans sa pensée, d'où son nom de monsieur Teste, de monsieur Teste, pas monsieur Jambe.

Être soi jusqu'au bout, être en soi et se voir voyant, ce qui nous donnera vers 1917, en effet, la *Jeune Parque*, qui est aussi sortie de cette tête de Valéry.

On y trouve aussi à la fin cette phrase, qui aurait plut à Stendhal, qui dit presque la même chose, Valéry dit cette phrase de monsieur Teste : « celui qui me parle, s'il ne me prouve pas

c'est un ennemi ». Valéry était, comme Stendhal, comme Lacan, de la secte des amis de la logique, on pourrait l'appeler la secte de la conséquence, car ce qui les réunit tous les trois, mettons là Borges un peu à part, bien qu'il se soit posé la question, ce qui les réunit là tous les trois, Stendhal, Valéry, et Lacan, c'est la référence aux mathématiques et il faut bien dire le culte des mathématiques, pour sortir ce qu'a d'emphatique, d'empesé, de confus et pour tout dire de nulle, la parole, moyennant quoi, pour penser ça jusqu'au bout il faut être un rhétoricien.

La séance avec monsieur Teste, telle que je l'appelle, s'arrête au seuil de la *Traumdeutung.* Elle s'arrête là où commence ce que nous ne connaîtrons pas, les pensées du rêve de monsieur Teste et il faut reconnaître que Valéry sur le rêve et sur Freud, dans ses cahiers, a dit des bêtises, enfin il a dit des vérités mais qui sont des bêtises.

Voilà mon divertissement, pour me faire plaisir à moi, pour commencer.

Mais nous voilà sur le seuil de l'œuvre de Freud, entrons-y, entrons de nouveau, comme il nous y invite dans son *Introduction à la psychanalyse*. On y entre de nouveau par cette remarque que j'ai faite, de cet écart du lieu où Freud introduit dans ces conférences l'inconscient et du lieu où il introduit le transfert. Chapitre dix huit, pour l'inconscient, amené à partir de la fixation et du trauma, chapitre vingt sept, avant-dernier pour le transfert et il y a beaucoup à saisir, à réfléchir sur cet écart, sur cette séparation de l'inconscient et du transfert.

Freud, quand il présente au public supposé peu averti, supposé idiot, à la différence de Lacan, Freud, enfin tel que Lacan l'exprime dans *Télévision*, Freud avait l'idée qu'il fallait parler aux idiots. Quand il a à présenter, à les amener à la pratique, à concevoir ce qu'est la pratique de la psychanalyse, à la justifier, il leur présente l'inconscient saisi hors de la séance analytique, hors de ce que peut introduire la séance analytique de relatif par rapport à ce à quoi lui est attaché, à savoir de démontrer le réel de l'inconscient.

Et donc son recours et par là même, c'est sans doute cet aspect de l'inconscient, qu'il a cru plus accessible, qui, pour lui, accréditait le concept et le réel de l'inconscient, il le saisit et il le présente, l'inconscient, je l'ai dit rapidement, en ouverture, de ce cours, comme le principe de l'action compulsive, de la *Zwangeingung* (à vérifier), et puisque j'étais à vous citer des écrivains, des conteurs, c'est un essai mais enfin c'est un recueil d'anecdotes, Freud ne s'inscrit pas mal dans cette lignée, il y a dans les *Conférences* d'*Introduction à la psychanalyse*, un, deux, trois petits contes, des contes qui sont… Il y en a un, on ne peut pas l'appeler autrement que ça, une histoire d'amour, une histoire d'amour pathologique, mais enfin, histoire d'amour, que Stendhal aurait peut-être classé comme amour-passion.

C'est l'histoire fameuse de la dame qui à répétition convoque la femme de chambre, pour l'amener près d'une table, mais enfin il faut le lire comme il faut, et qui répète ça plusieurs fois par jour : elle courait de sa chambre dans une autre attenante, et là elle se plantait à un endroit déterminé, près de la table qui se trouve au milieu, sonnait sa femme de chambre, lui donnait un ordre indifférent, ou la congédiait aussi bien sans lui en donner et ensuite elle revenait au point de départ, plusieurs fois par jour. Et arrive le monsieur Teste, si je puis dire, qui l'atteste : chaque fois que j'avais demandé à la malade : pourquoi faites-vous cela, quel sens cela a-t-il, elle avait répondu : je ne le sais pas.

Voilà, la scission claire, de l'action qui a lieu, répétitive, et par ailleurs le non-savoir, la non-connaissance. « Mais un jour après j'eus réussi à venir à bout chez elle d'une grande réticence de principe, elle devint tout à coup savante et raconta ce qui allait avec l'action compulsionnelle. Il y avait plus de dix ans, elle a épousé un homme bien plus âgé qui, lors de la nuit de noces s'était avéré impuissant – c'est la scène du phénix, enfin, une variante - un nombre incalculable il avait cette nuit

là courut de sa chambre dans la sienne – il faut se représenter ça – pour renouveler sa tentative, et chaque fois sans succès. Le matin il dit avec irritation – on le comprend, le malheureux – comment ne pas avoir honte devant la femme de chambre, quand elle fera le lit. Il saisit un flacon d'encre rouge qui se trouvait par hasard dans la chambre (*rires*) et versa son contenu sur le drap, mais pas précisément à un endroit qui se serait prêter à une telle tache (*rires*).

Je ne compris d'abord pas ce que ce souvenir pouvait avoir affaire avec l'action compulsionnelle - il se fait quand même un peu tirer l'oreille - en question ne trouvant en effet une concordance que dans le fait de courir à plusieurs reprises d'une chambre dans une autre et encore par exemple dans l'apparition de la femme de chambre. Alors la patiente me conduisit à la table dans la deuxième chambre – Freud est chez elle, ça n'est pas l'analyse qu'on fait dans son cabinet, on se déplace chez le malade pour voir comment se dispose l'appartement, pratique qui est tombée en désuétude (*rires*) - alors la patiente me conduisit à la table dans la deuxième chambre et me fit découvrir sur son napperon une grande tache. Elle expliqua aussi qu'elle se plantait près de la table de telle sorte que la fille qu'elle avait appelé ne put manquer de voir la tache. Désormais, il était plus possible de douter du rapport intime entre la scène qui avait succédée à la nuit de noces et son action compulsionnelle actuelle.

Alors de tout ce que Freud en tire, premièrement qu'elle s'identifie au mari, identification, deuxièmement substitution, elle remplace le lit et le drap par la table et le napperon, troisièmement n'oublions pas le noyau de l'action, la femme de chambre, sous les yeux de laquelle elle étale la tache, la femme de chambre dont l'humble profession ne doit pas cacher qu'elle représente, dans cette scène, une sanction essentielle, elle est le surmoi de l'affaire. Et nous constatons qu'elle n'a pas simplement répété la scène mais qu'elle la poursuivit et que, ce faisan,t elle corrige aussi l'autre chose qui avait été si gênante cette nuit-là, l'impuissance du mari.

Et, ça, dit Freud, ça s'articule comme un rêve. Eh puis ça s'étend, on comprend, à partir de là, toute la vie de la patiente, on comprend ce que Freud lui-même appelle le secret de sa vie. Cette femme vit depuis des années séparée de son mari et elle lutte avec l'intention de faire casser son mariage par la voie judiciaire, un procès. Mais pas question qu'elle en soit quitte, elle est contrainte de lui rester fidèle, elle se retire du monde de toutes les manières pour ne pas entrer en tentation, elle excuse et grandit sa manière d'être dans son imagination. Le secret le plus profond de sa maladie, de sa maladie d'amour, le secret le plus profond, dit Freud, est que, par sa maladie, elle met son mari à l'abri des ragots, justifie sa séparation de lui dans l'espace et lui permet de mener une vie à part, confortable.

Voilà le sacrifice de la patiente, qui est malade pour sauver aux yeux de toutes les femmes de chambre du monde, la réputation de virilité de son époux.

Enfin, c'est un conte, je ne dis pas que c'est un conte à dormir debout, encore que Freud lui-même indique la parenté de cette action avec le rêve, c'est un conte, et c'est une pièce essentielle pour Freud à apporter pour assurer, asseoir le réel de l'inconscient. L'inconscient c'est ce qui fait faire des actions comme ça.

Nous ne sommes pas là pour la séance analytique, nous sommes là sur la scène où on se déplace de chambre en chambre et où on va regarder l'état de propreté des napperons. Voilà où Freud assure sa conviction, c'est dans l'action sans pourquoi.

L'analyse, en amenant l'inconscient, en faisant surgir ces autres événements et les connexions qui vont avec rétablit la liaison avec le trauma Initial de la nuit de noces piteusement ratée.

Et l'analyste fait admettre, dans ce que Freud nous en explique, l'intention qui préside à l'action, fait admettre au patient l'intention inconsciente qui

préside à l'action, le motif qui constitue la force motrice de l'action Freud emploie le mot de *Kraft*, la force et pour lui, l'inconscient tel qu'il l'attrape, dans l'action compulsive, c'est une force, une force motrice, une force énergétique.

Eh ainsi, pour lui, l'inconscient est ce qui est capable de produire des effets, c'est ainsi d'ailleurs qu'il le qualifie de la *Traumdeutung Wirkunst Stellin*? ? ? en dehors de la connaissance du sujet.

C'est là que, pour lui, s'impose le statut de l'inconscient comme réel au sens de la science, à quoi lui est attaché, à le fonder ainsi comme réel, comme quelque chose, *Etwas real*, quelque chose de réel au sens de la science.

Et c'est un inconscient, qui est là, un inconscient qui est déjà là, qui est inscrit, qui agit, qui est cause, sans doute cause sémantique mais aussi bien cause effective, disons matérielle, qui se fait connaître par des effets et ces effets sont disruptifs du train-train de l'existence, sont intrusifs, viennent d'ailleurs. Ce qu'il appelle, en empruntant l'expression de Fechner, l'autre scène. Et en effet, de la scène à la séance, il y a quelque chose à articuler.

Le fait que Freud, ainsi, ait pour référence, s'agissant de l'inconscient, le réel au sens de la science, ça ne l'empêche pas du tout de faire la littérature, ça ne l'empêche pas, dans la même veine, d'exprimer une véritable poésie de la clinique, quand il évoque ces symptômes de la névrose obsessionnelle, ces idées, ces impulsions qui viennent d'on ne sais où, et dont il dit, phrase très borgésiennes de Freud : « ces idées, ces impulsions obsessionnelles, qui donnent aux malades eux-mêmes l'impression d'être des autres surpuissants, venus d'un monde étranger, des immortels qui se sont mêlés, au tohu-bohu des mortels. »

Hein ! bon, il faut y mettre le ton quand on lit les conférences de Freud !

L'inconscient, Freud en fait, on le sait, une mémoire, le terme est bien choisi puisque nous nous avons les programmes qui se déroulent sans que le sujet le connaisse et c'est exactement ce que Lacan appelle un savoir, qui n'est pas une connaissance, mais bien une articulation signifiante. Et c'est ce que montrerait aussi bien l'autre exemple capital qu'amène Freud, à son public, celui, fameux aussi, du cérémonial du petit coussin et de l'oreiller, cérémonial, rite, là encore, un rite qui est une organisation signifiante de l'espace et le sujet exige que, exige pourquoi ? pour s'endormir, c'est une scène d'endormissement, qu'on gagnerait à comparer à la scène d'endormissement de monsieur Teste, où, pour que le sujet puisse s'abandonner au rêve, il faut que l'environnement soit totalement contrôlé, fixer chaque chose à sa place, fonction capitale qu'un Lévi-Straus, nous y viendrons tout à l'heure, a bien mis en valeur, après Lacan.

Simplement cet inconscient de Freud, cet inconscient qui est quelque chose de réel, à partir des effets, qui eux sont perceptibles, qui font du dégât, qui introduisent des bizarreries, qui conduisent cette femme au pathétisme le plus complet, ce quelque chose de réel que nous ne connaissons que par ses effets, l'inconscient, par là même, est supposé. C'est un réel mais inféré à partir de ses effets.

Cette inférence est un déchiffrement et ça veut dire - c'est là la question qu'il amène - qu'est-que ça veut dire ? L'opération analytique, en cela, c'est de donner du sens à ce qui se présente comme dépourvu de sens.

Pour Freud, ceci est un ordre de chose, une dimension, la dimension sémantique et puis il y en a une autre, et il faut huit, neuf chapitres pour l'élaborer, une autre qui est un autre ordre, celui de la satisfaction libidinale.

Ce qui se maintient, entre ces deux points, là, et ce qui se maintient entre son abord de l'inconscient et son abord du transfert, c'est sa doctrine du symptôme, à savoir, dans un ordre de chose, dans la dimension sémantique comme dans la dimension libidinale, le symptôme est un *Ersatz*, c'est-à-dire un substitut.

Simplement d'un côté, il y a la substitution dans l'ordre du sens, de l'autre côté il y a la substitution dans l'ordre de la satisfaction. C'est là que Freud parle de *ersatz Befriedigung* (à vérifier), une satisfaction substitution.

Il y a deux opérations qui correspondent à ces deux substitutions, premièrement le refoulement, quand il s'agit du sens, quand il s'agit de l'inconscient, la régression quand il s'agit de la libido.

En même temps, ces deux dimensions se nouent et c'est à ce propos là que Freud amène le terme de transfert. La libido, dit-il, transfère, *Uberträgt*, c'est le mot *Ubertragung* (à vérifier) est là. La libido transfère son énergie sur les représentations sous forme d'investissement. Comme on ne sait plus ce que c'est représentation, pensez signifiant. La libido transfère son énergie sur des représentations sous formes d'investissement, ces représentations font partie du système de l'inconscient et sont soumises à la condensation et au déplacement.

Et par là même la libido, qui a transféré son énergie à ces représentations soumises à la condensation et au déplacement, elle-même aussi est soumise à la condensation et au déplacement par ce biais.

C'est-à-dire qu'il y a bien sur un parallélisme, chez Freud, de ces deux dimensions, mais le modèle langagier, la structure de langage, évidemment prévaut, c'est sensible dans la phrase que je viens de vous lire. Elle prévaut d'autant plus qu'il faut remarquer que la dimension libidinale est toujours par Freud associée au terme de *Bedeutung*, au terme de signification.

Ainsi il peut parler de signification de satisfaction. Et c'est bien ce qui conduira Lacan à conceptualiser, à un moment de son chemin, le désir comme un signifié de la chaîne signifiante inconsciente. C'est dans la mesure même où Freud fait de la libido une signification, il fait de la *befridigung* une signification de satisfaction, il fait de la satisfaction libidinale une signification de satisfaction, c'est sur cette voie là, que Lacan conceptualise la libido comme désir et qu'il fait du désir un signifié de la chaîne signifiante.

Alors le réel de l'inconscient, quand on suit Freud, en quoi consiste-t-il ? Il consiste dans ces représentations, investies par une libido transférée. Mais, pour donner la réponse en court-circuit, l'annoncer, pour Freud le réel de l'inconscient consiste dans le fantasme, qui est par excellence le signifiant investi, le signifiant refoulé considéré comme investi.

À quoi en effet, comme nous la présente Freud, à quoi conduit l'analyse, l'analyse du symptôme ? Telle que Freud, à cette date, en recompose le chemin, l'analyse part des symptômes et elle conduit à la connaissance des expériences vécues, où la libido est fixée et dont les symptômes sont faits. Le chemin de l'analyse, c'est du symptôme au fantasme, pour reprendre un titre sous lequel j'avais commencé ce cours jadis.

Du symptôme au fantasme, et on en a un exemple déjà, à partir de l'action compulsive où Freud nous ramène au trauma de la nuit de noces, où est fixée la libido de la patiente, voilà l'exemple d'une expérience vécue, qui a cette fonction de fixer la libido. Il dit *Erlebnis (à vérifier)* l'expérience vécue, Freud va chercher l'expérience vécue au-delà de la nuit de noces du sujet, il va la chercher jusqu'à l'expérience vécue infantile.

Évidemment, dans le cas de la patiente, il n'y aura pas d'expérience vécue infantile, du bébé qui aurait été conçu à l'aide de ce va-et-vient incessant pendant la nuit d'une pièce à l'autre, puisque justement le monsieur est impuissant. Il n'y aura pas là un fruit de cette union, qui pourrait dire, tel *Tristram Shandy*, décrire le coït initial, c'est par là que commence *Tristram Shandy*, la description du coït auquel il doit sa propre existence.

Des expériences infantiles : c'est, pour Freud, là que se rassemble le réel de l'inconscient, des expériences infantiles vécues, investies, dont la représentation est refoulée.

Là, nous ne sommes pas encore au fantasme. Nous sommes au fantasme quand Freud note, remarque, ce qui a été contesté, encore récemment, que ces expériences vécues ne sont pas vraies, qu'il se retrouve en effet à dire à la fois qu'il s'agit là du réel de l'inconscient et que ce réel de l'inconscient comporte quelque chose qui n'est pas vrai, ce que Lacan reprend en parlant d'un réel qui ne peut que mentir.

Alors c'est le fantasme, c'est ça où s'ancre le concept du fantasme dont Freud note, en effet, que le bon sens vaudrait qu'on l'oppose à réalité, qui est d'un côté ce qui est inventé, ce qui est de l'ordre de la fiction, de l'*Erfindung*, et de l'autre côté ce qui est de l'ordre de la *Wirklichkeit*, de la réalité effective, de la réalité matérielle.

Et donc on pourrait penser de là, que l'inconscient n'est rien de réel, que l'inconscient est de fiction. Et c'est là que Freud amène ce qui est essentiel pour asseoir son concept de l'inconscient, à savoir qu'il y a une réalité d'un ordre particulier, la réalité psychique et que les fantasmes sont quelque chose de réel, non pas dans la réalité de tout le monde, dans la réalité qui est une, comme disait Héraclite : « les hommes quand ils rêvent ont chacun leur réalité et quand ils sont éveillés ils partagent la même. », ce qui est à voir, mais les fantasmes sont quelque chose de réel, dans le psychisme. C'est-à-dire que Freud, s'agissant de l'inconscient, accouche d'un nouveau réel, le réel fantasmatique.

Les grands fantasmes sont épurés par Freud, l'observation du coït parental, auquel Borges a fait comme une allusion, enfin il ne dit pas qu'il l'a observé, on le lui a communiqué comment ça se passait. Il en a conçu, visiblement un dégoût qui lui a duré.

La séduction, par un adulte, est la menace de castration. Je ne commente pas le détail, je dis qu'il s'agit là de dégager à ce propos, chez Freud, une doctrine de l'événement car ces fantasmes, tels qu'il les énumère : l'observation du coït, la séduction, la menace de castration, ce sont, pour lui, ce sont autant d'événements, de choses qui se passent, d'événements simplement qui sont étrangement typiques et dans les névroses étrangement nécessaires.

C'est là déjà, à ce niveau là, qu'une connexion s'établit et qu'une réflexion à s'inscrire sur le fantasme et l'événement. Quand il s'exprime il y a des événements qui reviennent toujours dans l'histoire de la genèse des névrosés. Ce qui est étrange et ce dont il y a lieu de rendre compte, c'est ce mariage, cette union de la contingence et de la nécessité.

Évidemment, ça ne se ressemble pas d'une famille à l'autre, d'une histoire à l'autre, mais il y en a toujours un pour, il y a là une curieuse alliance de la contingence et de la nécessité. Ça ressemble à la foule que décrit Valery à l'Opéra où, par grandes masses, chacun en même temps que tous les autres éprouve les mêmes choses intimes et uniques.

Sentiment de Freud : on a l'impression que ces événements sont nécessairement requis et font partie du fond permanent de la névrose, que dans la contingence de l'événement même, on peut lire la nécessité de la structure, c'est ça que ça veut dire, *Wirklichkeit,* chez Freud.

Et précisément parce que la contingence même de l'événement est prescrite, dans sa nécessité, par la structure, eh bien ils se produisent toujours ces événements contingents. Ou bien ils se produisent dans la réalité et quand ils ne se produisent pas dans la réalité, dit Freud, on les fabrique à partir d'amorces qu'offre la réalité et on les complète par le fantasme.

Le concept que Freud a de cette nécessité, c'est de les attribuer à ce qu'il appelle le patrimoine phylogénétique de l'humanité. Et Lacan, lui, il dit plus simplement qu'ils sont de structure, qu'ils appartiennent au plus près à la structure du langage et qu'ils sont comme une mise en scène mythique de ce qu'impose la structure du langage, à savoir l'effacement de la libido et le caractère

inexistant du rapport sexuel qui est mis en scène sous les espèces de la curiosité du coït parental et de la séduction de l'adulte. Autrement dit Lacan nous amène au bord de formuler qu'il y a des événements de structure.

J'ai reçu cette semaine, alors que je suis en train de vous sortir ce que, la semaine dernière, je n'ai pas eu le temps, étant donné les vagabondages où je vous ai amenés, j'ai reçu cette semaine, par Internet - il ne m'arrive pas seulement les annonces habituelles, les dates, plus les correspondances, qui valent ce qu'elles valent - il m'est arrivé par Internet un petit texte d'une page d'un de nos collègues, de Barcelone, Vicente Palomera, pour le nommer, vieil ami, qui a fait une petite note pour un bulletin électronique, qui m'a fait l'amitié de me l'envoyer en primeur et qui a déchiffré de façon sensationnelle le titre de la Rencontre internationale, de la séance analytique, enfin plus exactement son sous-titre : *Les logiques de la cure et l'événement imprévu.* On a mis « événement imprévu » surtout parce qu'en espagnol il semble que *accocimiento* (à vérifier) n'a pas la même valeur que « événement » en français et qu'il fallait, en espagnol, le préciser par imprévu et du coup on a rapatrié *imprevisto* en français.

Alors il déchiffre ce sous-titre, où plus exactement il sait y reconnaître l'ingrédient que j'y avais mis, à savoir l'opposition de la structure et de l'événement.

Et, il a l'idée, parfaitement judicieuse, d'aller voir dans *La pensée sauvage* de Lévi-Strauss, au chapitre un, qui s'appelle « La science du concret » et j'imagine qu'il y a peut-être été conduit par un certain nombre de considérations qui figurent dans un volume collectif intitulé *La conversation d'Arcachon*.

En effet, l'opposition et l'articulation de la structure et de l'événement est absolument nodale dans la perspective proprement structuraliste. Lévi-Straus parle, en effet, du rite, du cérémonial, qui est l'exemple même que, pour lui, l'exigence d'ordre est à la base de toute pensée.

C'est ce qui enchante d'ailleurs Valery à l'opéra : tout le monde bien à sa place, comme il dit l'ordre social. Il ne dit pas ça parce qu'il est conservateur, il dit ça parce qu'il est réaliste et qu'il constate comment tout le monde se tient bien, sauf dans les moments où il y a de la révolte, il y a même de la révolution qui consiste à ce que les uns viennent à la place des autres, mais les places, elles, les places restent bien en places.

Et c'est comme ça que les coupeurs de tête, c'est comme ça que les sans-culottes, comme ils s'appelaient fièrement, deviennent, dix ans après, des comtes, des barons et des marquis, on a vu ça en France, c'est l'Histoire française, ça.

Donc, l'ordre, les places, chaque chose sacrée doit être à sa place, ça n'est pas Lévi-Straus qui dit ça, c'est ce qu'il appelle lui-même un penseur indigène, de la tribut des Pauwnies (à vérifier), de l'Amérique du Nord. Ce penseur indigène dit la même chose que Lacan - autre penseur indigène, de chez nous. Et notons en passant la place, prévalente en effet, de l'espace, dans la perspective structuraliste, parce que toutes ces affaires de place traduisent la prévalence du shème spatial. Pour qu'il y ait des substitutions à la même place, des permutations et des déplacements, si véloces qu'on les imagine, eh bien, il faut qu'il y ait un repérage spatial.

Lévi-Straus souligne l'éminente fonction du rituel, d'assigner à chaque être, à chaque objet, à chaque aspect même, une place au sein d'une classe.

Et ça lui suffit d'ailleurs à fonder la parenté entre les rites, les croyances magiques et la science. Il va même jusqu'à voir dans les rites et la magie l'expression, dit-il, d'un acte de foi en une science encore à naître. Il y voit quelque chose comme le même sujet-supposé-savoir, la même supposition de savoir, et dans l'art aussi bien.

C'est dans cette foulée - là je glose pour amener à structure l'événement - c'est dans cette foulée que Lévi-Straus

compare le mythe et le bricolage comme on sait, qui repose sur quoi ? Sur d'un côté l'accumulation d'un certain nombre de matériaux, hétéroclites, un ensemble fini de matériaux hétéroclites réunis selon les événements, selon la contingence et selon le régime du « à tout hasard ça peut servir ». C'est ça qu'ils font, les bricoleurs. Ça n'est pas d'avoir une idée préconçue de ce dont ils ont besoin, c'est d'accumuler en fonction de ce que ça pourra servir un jour.

Et d'ailleurs c'est comme ça que je prépare mes cours. J'accumule un certain nombre de choses dont je sais que ça peut me servir à m'y retrouver dans les us du laps. Et puis il y a un moment qui, évidemment, comporte une certaine hâte, où je pioche dans mon trésor pour que ça prenne une forme de conférence. Puis, avec le temps, j'ai appris qu'il ne fallait pas trop s'occuper de savoir si tout immédiatement est absolument ajusté, que ça finira bien par servir aussi un peu plus tard et que l'on pourra le reprendre avec un petit temps.

C'est ça qui est essentiel, du point de vue de Lévi-Straus, c'est qu'il y ait d'un côté le trésor, la réserve, synchronique, qui n'est pas du tout organisée par le projet qui viendra peut-être, le projet particulier que ça serve à quelque chose et puis qu'à un moment, en effet, le projet vienne, s'empare du matériau et puis le monte.

C'est comme ça, il a fait ça de façon très élémentaire Duchamp. Il a dû avoir chez lui un jour un urinoir et puis après, il ne l'a pas tellement bricolé, il l'a mis sur un piédestal, ça a fait une œuvre d'art, dès lors qu'il était un artiste, toute la question est là : être reconnu comme un artiste. Pour l'interprétation, c'est la même chose, vous dites une connerie, c'est une interprétation si vous êtes un analyste (*rires*), ça peut être une mauvaise interprétation, bien sûr.

Vraiment, Palomera, là je glose sur ce qu'il a amené, mais enfin c'est la bonne référence, en effet. Lévi-Straus dit : « chaque élément représente un ensemble de relations à la fois concrètes et virtuelles, ce sont des opérateurs mais utilisables en vue d'opérations quelconques au sein d'un type. C'est de la même façon que les éléments de la réflexion mythique, etc… »

Ça nous donne le concept assez précis d'une liberté, la liberté du projet, mais d'une liberté précontrainte par la réserve sur laquelle elle s'appuie et dont elle mobilise les événements. Lévi-Straus dit très précisément que le résultat, le résultat du coït entre le trésor et le projet, sera toujours un compromis et la réalisation du projet, comme il s'exprime, la réalisation, c'est un terme, chez Lacan, fort important, la réalisation du projet sera toujours décalée par rapport à l'intention initiale. Il note en passant que c'est là un effet proprement surréaliste, celui que les surréalistes ont baptisé du nom de « hasard objectif ».

Voilà une piste que je ne manquerais pas de suivre jusqu'à l'amour-fou, version de l'amour qui ne figure pas au tableau des quatre formes décrites par Stendhal.

C'est ainsi que, de la même façon, explique Lévi-Straus, s'accomplit l'intégration de l'événement à la structure, la sorte de métamorphose merveilleuse que l'art accompli à sa façon, de la contingence à la nécessité.

Là, nous trouvons le passage qui est cité très justement par Palomera : le propre de la pensée mythique comme du bricolage, sur le plan pratique, est d'élaborer des ensembles structurés, en utilisant des résidus et des débris d'événements. *Modes and ends ? ?* ? dirait l'anglais, c'est ça le passage que cite Palomera, parce qu'il adore l'anglais, il truffe son espagnol de mots anglais, il est allé tout droit là, où en français des bribes et des morceaux d'événements, témoins fossiles de l'histoire d'un individu ou d'une société, page 32.

Et, lisant ce passage, Palomera s'étonne - si je l'ai bien lu - que Lévi-Straus ne cite pas Freud, parce que c'est là, en effet, un point de vue freudien sur le rapport de l'événement et de la structure. Palomera là, de façon

sensationnelle, retrouve ce qu'il appelle la première intuition du fantasme chez Freud, dans une lettre à Fliess du 2 mai 1897, un an après *la Soirée de Monsieur Teste*, et après la représentation d'*Ubu roi*, enfin ? ? ? pas tout, où Freud dit exactement, à propos de la construction du fantasme : les fantaisies, les fantasmes, proviennent de quelques chose d'entendu qui a été compris à côté, à savoir des fragments de souvenirs etc..

Palomera dit : c'est bien ce dont il s'agit dans les restes fossiles d'un discours ancien et que la logique freudienne du rapport de l'événement à la structure, c'est celle qu'a habillée à nouveau frais Lévi-Strauss, avec l'exemple topique du bricolage.

Freud pense le transfert, qui est un événement de structure, à partir du symptôme et à partir de son incidence sur les symptômes. C'est-à-dire qu'il leur soustrait leur signification originaire, leur *Bedeutung* originaire et il se réorganise autour d'un nouveau sens, *eine Neue Sinn* qui consiste en leur relation au transfert.

Pour Freud, c'est deux choses bien distinctes, l'inconscient comme système de représentations refoulées, investies, certes, et qui produit des effets et ces effets sont tout à fait sensibles dans la réalité par la disruption qu'ils introduisent, qui fait qu'on peut amener la petite dame, la folle amoureuse - voilà l'amour-fou - la folle amoureuse de son mari, qui se fabrique une maladie sensationnelle pour qu'il n'ait pas honte devant les femmes de chambre et puis, d'un autre côté, il y a le transfert, qui témoigne d'une incidence libidinale produisant la réorganisation sémantique des symptômes.

Qu'est-ce que fait Lacan quand il amène le sujet-supposé-savoir ? Le sujet-supposé-savoir, c'est une façon de dire l'inconscient et Lacan l'utilise plus d'une fois comme équivalent, mais ça dit que ce qui est premier, c'est le phénomène sémantique, ce qui est premier, c'est l'événement sémantique, que ce qui compte d'abord, c'est que les symptômes prennent du sens sous transfert et que, dès lors qu'on vient conter son symptôme à quelqu'un dans la position de l'analyse, il y a une présupposition de sens, le symptôme parlé comporte une présupposition de sens que le médecin, quand il n'est pas analyste, doit écraser, piétiner, et le sujet-supposé-savoir comporte que l'effet de sens transférentiel, primaire, est ce qui – selon les termes de Lacan - tient la place du référent encore latent.

Ici, c'est le *Sinn*, qui tient la place de la *Bedeutung* à venir et qui va se révéler, tient la place de la satisfaction, du principe de la satisfaction, il tient la place de la signification de satisfaction, encore latente, qui finira par se révéler et que Lacan à épinglée de l'objet petit *a*.

Et c'est pourquoi, pour Lacan, le chemin va, comme le dit le titre d'un de ses *Séminaires,* qui, jadis, était mal imprimé sur la couverture des Séminaires, *D'un Autre à l'autre*, le premier, c'est majuscule et ça, ça indique la voie du sujet-supposé-savoir, c'est-à-dire la primarité du transfert comme événement sémantique sur l'apparition de la référence libidinale du petit *a*, qui vient ensuite.

un Autre à l'autre

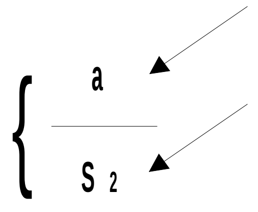
C'est dire que le transfert se fait d'abord à l'Autre qui n'existe pas, il se fait d'abord à un Autre en général, il se fait d'abord à un quelconque, et c'est ce un Autre qui se retrouve dans le mathème, l'algorithme du transfert sous le nom de signifiant quelconque, c'est un Autre, n'importe qui, qui incarne la fonction sémantique de l'Autre qui dit « qu'est-ce que ça veut dire ? » Ça, c'est le niveau borgésien du transfert, au sens où Borges ne cesse de répéter et de varier la proposition selon laquelle toute l'humanité est en un homme, que toute la bibliothèque universelle est dans un livre et que le passé et le futur de l'humanité sont là au présent, si on sait les considérer dans la bonne position, en se promenant en voiture découverte du côté de la Recoletta, le monde et son mystère sont là déjà

auprès de nous, et toute l'histoire et l'absolu.

Ne soyons pas emphatique, il reste, ça c'est le niveau de un Autre, c'est le niveau où il y a n'importe qui avant que ça ne se particularise et c'est aussi l'écart qu'il y a entre la Secte du Phénix, où l'amour est absent, où il n'y a que des « n'importe qui », où il y a l'acte dans sa crudité et aussi dans son raffinement de secrets et puis ce qu'examine Stendhal, à savoir pourquoi celui-là, pourquoi celle-là, pourquoi jusqu'à l'autre avec l'article au singulier ?

Alors ça comporte, ce trajet lacanien : d'un Autre à l'autre, le trajet du *Sinn* à la *Bedeutung*, le trajet du sens à l'objet, comme le trajet du symptôme au fantasme, chez Freud. Évidemment, c'est une trajectoire orientée et qui comporte et qui inscrit et qui nécessite le facteur temps.

Mais enfin, c'est la même chose, ce que Lacan présente comme l'algorithme du transfert, avec le temps qui est inscrit dans le fait que le référent encore latent finira par se révéler, il y a la présentation synchronique de cet algorithme, qui correspond dans les quatre discours de Lacan, c'est petit *a* sur le savoir-supposé en place de vérité.



Là, nous avons le facteur libidinal, l'élément libidinal, là nous avons la supposition de savoir et Lacan, dans cette articulation, nous donne la présentation synchronique de ces deux dimensions adjointées, la référence de l'objet et la supposition sémantique, ici présentée dans la synchronie d'un seul temps.

Le sujet-supposé-savoir, c'est l'inconscient sans doute, mais c'est l'inconscient qui n'est pas abordé comme le fait Freud dans son *Introduction à la psychanalyse,* c'est l'inconscient qui n'est pas abordé comme savoir préalable, inscrit déjà là producteur d'effets.

Le sujet-supposé-savoir, c'est l'inconscient en tant qu'on lui donne son statut dans l'expérience analytique, au sens propre, c'est-à-dire dans la séance, en tant qu'on lui donne son statut proprement phénoménologique, et c'est par là que Lacan a commencé, qu'il est entré dans l'expérience analytique, dans la théorie. Il a commencé par une tentative de description phénoménologique de l'expérience psychanalytique, qu'il m'est arrivé de commenter, j'ai tout commenté presque de Lacan, sauf le bout.

Ça se trouve dans « Au-delà du principe de réalité », *Écrits* page 81, un texte du jeune Lacan, du Lacan qui était encore passionné de Valéry et de cette fiction partout qui est la thèse de Valéry.

Eh bien le sujet-supposé-savoir est de ce registre là, il s'agit du statut de l'inconscient dans la séance analytique.

Alors, ça c'est un inconscient, ça n'est pas l'inconscient de la dame à la tache, de l'amoureuse à la tache, c'est l'inconscient définit comme sujet et non pas comme savoir déjà là.

L'inconscient définit comme sujet se présente, puisqu'il est bien question là de présentation, d'une façon fort différente de l'inconscient comme savoir, l'inconscient comme savoir se présente comme obéissant à des lois, il se présente comme un automaton, c'est ça l'action compulsive et on peut savoir combien de fois par jour la dame appellera la femme de chambre pour qu'elle vienne ou ne vienne pas près du napperon, jusqu'à ce que la femme de chambre s'en aille parce qu'elle en a marre (*rires*).

Et donc on pourra savoir à quelle heure elle vient faire ça, comme Kant quand il faisait sa promenade, tout le monde réglait sa montre sur son pas.

Voilà l'inconscient comme savoir, on sait que ça se produit à heure dite, à heure fixe, une petite action compulsive et puis encore une autre : c'est l'heure ! (*rires*), l'inconscient comme sujet, bien sûr que c'est tout à fait autre chose ! Il

n'a pas d'heure ! Comme l'esprit, il souffle où il veut, il ne répond pas à des lois, il a une cause et une cause c'est toujours légèrement décalé, juste assez décalé pour qu'on puisse la séparer de l'effet, sans ça il n'y aurait pas de cause, il n'y a des causes que parce qu'il y a un petit ajointement qui ne se fait pas et il y a des lois, enfin, c'est des lois quand tout marche, quand tout baigne, donc on dégage une loi, et d'ailleurs on néglige que ça ne s'emboîte jamais tout à fait exactement. Mais on parle de cause et d'effet quand ça trébuche entre la cause et l'effet juste assez pour qu'on puisse les individuer et qu'on ne soit pas dans la pure et simple continuité.

L'inconscient comme sujet, en effet, n'est pas automaton mais tuché, selon l'opposition qu'exploite Lacan d'Aristote, dans le *Séminaire XX*. Il se présente comme lacune, comme discontinuité et non pas comme ce qui comble la discontinuité. Et c'est pourtant comme çà que Freud adore représenter l'inconscient, c'est ce qu'on infère à partir d'effets bizarres et, dès qu'on amène l'inconscient, on comprend tout, c'est lisse, c'est continu, c'est scientifique. Mais ce que privilégie Lacan au contraire comme inconscient, ça n'est pas ce qui comble la lacune, c'est la lacune, ça n'est pas ce qui revient à heure fixe, c'est ce qui apparaît quand ça veut et puis ça va se coucher, ça se ferme et puis voilà que ça revient.

Donc, ça, c'est l'inconscient comme phénomène, c'est l'inconscient tel qu'il apparaît dans la séance analytique et en plus, c'est un sacré phénomène !

À la semaine prochaine.

Applaudissements.

Fin du Cours 3 de Jacques-Alain Miller
du 01 décembre 1999

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Quatrième séance du *Cours*

(mercredi 8 décembre 1999)

IV

Si je vous disais ce qui m'a retenu, ce qui m'a fait arriver en retard, vous ne me croyiez pas, à vrai dire rien d'autre que l'habituel, etc. Je crois que je n'y suis pas encore.

Je vous signale que j'ai autorisé ce projecteur, ce petit appareil, qui a cette dame pour servante. Le Conservatoire des Arts et Métiers souhaite apparemment photographier un certain nombre de ses salles, occupées, remplies, et j'ai pensé que, par déférence pour l'administration du Conservatoire qui veut bien louer cette salle au Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII, nous pouvions supporter l'inconvénient mineur de cet éclairage.

Cette année, je m'aperçois que j'ai décidé, sans le savoir, d'accueillir plus libéralement que je ne le faisait d'habitude, le hasard, ce que m'apporte la fortune, parce que sans doute, si on a la structure, si on a la logique, on peut accueillir l'imprévu et le loger à sa place, et donc puisqu'il entre dans la composition de ce Cours, la visée de répondre à l'invitation du titre de cette Rencontre internationale qui aura lieu au mois de juillet, sur *La séance analytique*, sous-titre « Les logiques de la cure et l'événement imprévu », sans doute m'a-t-il semblé que, donner l'exemple de cet accueil, de l'imprévu dans le Cours même qui en traite, convenait.

Donc je continue dans ce style de divertissement, que j'ai inauguré. Je ne cherche pas, et je vais commencer peut-être, je ne cherche pas le mot de *laps*, mais il faut croire que ce mot me trouve. Enfin, j'invite à ce qu'on commence à le chercher avec moi, puisque c'est un mot d'usage, et l'usage est de nature à nous renseigner.

Alors ce mot, sans que je le cherche, jusqu'à présent, m'a trouvé cette semaine et il s'est manifesté dans un *us*, un usage, qui m'a rempli de contentement, et ce contentement, je m'empresse de vous le faire partager.

Voilà, je m'étais promis de lire, ou au moins de parcourir à la première occasion, le volume paru à cette rentrée, des *Écrits critiques* d'André Gide, paru dans la Pléiade. J'avais lu de ces essais de critique dispersés en plusieurs recueils et même j'avais fait l'emplette de tirés-à-part de certaines des conférences de Gide, qu'on trouve chez les bouquinistes, qu'on trouvait chez les bouquinistes, dont l'une, d'ailleurs reprise dans ce volume sur « L'influence en littérature », m'avait laissé un souvenir qui m'avait retenu.

Mais enfin j'attendais quelque chose de plus de ce rassemblement de ces articles, une vision panoramique et puis j'en attendais du plaisir, le plaisir littéraire, le plaisir de suivre dans ses méandres un éminent connaisseur de la langue, ce qu'on peut appeler un maître de l'usage moderne de la langue française. C'est une expression un peu désuète. Qu'est-ce qu'il faut pour être reconnu comme un maître, de l'usage de la langue française ?

Il faut d'abord sans doute une connaissance de l'ancien l'usage et même des usages anciens de la langue dans leur mouvance, leur diversité, leurs transformations. Et puis il faut en plus un je ne sait quoi, il faut, comme on aurait dit, du temps de Gide, une sensibilité à la langue, il faut que ce maître de la langue, on le sente et soit en accord, en résonance, avec l'esprit de la langue, chose très mystérieuse. Puisqu'il me semble qu'on ne reconnaît vraiment un de ces maîtres de l'usage moderne de la langue, pour autant qu'il en ait existé après Gide, c'est une question, à ce qu'il procède,

insensiblement, à *l'aggiornamento* de la langue.

Et il me semble qu'il faut encore quelque chose de plus, il faut que le sujet en question ait précisément une influence sur les esprits, une influence sur les locuteurs, de la langue, sur les parlêtres de cette langue-là et qu'il ait une influence par les idées et par les sentiments, par les affects, comme nous disons, les sentiments.

Et de telle sorte qu'il soit vrai qu'il agisse sur l'usage de la langue par ses contemporains. Ce qui fait que pour être un maître de l'usage moderne de la langue, de l'usage contemporain de la langue, à toutes les époques, il ne suffit pas d'être un bon grammairien, il faut respecter les bons grammairiens, il faut les lire, mais enfin, maître de la langue c'est Molière, ou c'est Corneille, ou c'est Racine, ou c'est La Fontaine, beaucoup de maîtres de la langue, en ce temps là ; ça n'est pas Vaugelas, malgré le sens exquis de la langue dont témoignent ses remarques.

Eh bien André Gide a certainement été de ceux-là, de ces maîtres ; en tout cas il a été maintenant que, enfin, en décembre 1999 nous pouvons commencer à faire quelques propositions générales sur le XX° siècle. Il est peu probable qu'un événement imprévu se produise entre le 8 décembre et le 31 qui nous oblige à réviser fondamentalement notre vision du siècle. Mais enfin touchons du bois, on ne sait pas encore ce qui peut se produire dans ce laps de temps, peut-être qu'on nous réserve in extremis des surprises, des mauvaises surprises, avec tous ces missiles nucléaires qui se promènent, un peu incontrôlés, du côté de l'est de l'Europe, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Gide n'a pas été le plus grand romancier du siècle, loin de là. Il a écrit les *Caves du Vatican,* et puis un certain nombre de contes, mais ça n'a pas été le plus grand penseur, ça n'a pas été non plus le plus grand critique et certainement pas le plus grand poète, mais il a été ça, un maître de la langue et de la sensibilité française, j'adore ces expressions désuètes, pas si anciennes.

C'est pourquoi ses écrits autobiographiques et son Journal, surnagent au premier plan de sa postérité. Il a été, pour ses contemporains et personne ne l'a autant été que lui au XX° siècle, la norme vivante de la langue française, en même temps que déviant, comme vous le savez, au niveau de l'us sexuel. Déviant, entre guillemets, mais enfin ça n'est pas la norme, sa pratique, sexuelle et, à côté de ça, pour ce qui est de la langue, au contraire, il l'a incarnée.

Ce que je touche là, en acceptant la contingence de ce qui m'arrive entre les mains, c'est un thème qui doit nous retenir, le thème de la langue et le temps. C'est bien de çà qu'il s'agit, que la langue bouge, que la langue change, que la langue connaît le temps et que, sans doute, on ne peut nullement la définir, la langue, sans faire entrer en ligne de compte le facteur temps.

Ne prenons que ça, cette définition extraite de l'*Etourdit,* qu'il m'est déjà arrivé, jadis, de commenter - Une langue entre autre – nous dit Lacan - n'est rien de plus que l'intégral des équivoques que son histoire y a laissé persister.

Il évoque la langue comme ce qui se dépose du réel « qu'il n'y a pas de rapport sexuel », ce qui se dépose au cours des âges. Là c'est bien la question, qu'il y ait une incidence du cours des âges sur la vie. Il y a pas d'exemple où ce soit plus exactement repéré, où ça ait donné lieu à plus de débat et de passion que la langue française, précisément parce que le maître y a incarné la norme de la langue, a délégué un corps spécialisé pour veiller à la norme de la langue. Que ce corps soit incapable de la faire valoir, je veux dire l'Académie, n'empêche pas qu'il y a été préposé.

C'est tout à fait unique dans cette fonction et pour le comprendre, ça nous ramènerait à l'extraordinaire opération politique du discours du maître qui s'est produite au siècle classique, entre Louis XIII et Louis XIV et qui a donné

une forme extrêmement durable à l'être dans le monde français.

Les manifestations de l'inconscient dans la langue française continuent de porter cette marque. Lorsque nous traiterons de ce qui s'offre à nous, ici, du thème de la langue et du temps, nous aurons à reconsidérer ce qu'on a appelé, inconsidérément, précisément, la vie du langage, ses modifications, les transformations qui ne sont pas à proprement parler au niveau du langage, qui sont au niveau de la langue et où il ne s'agit pas de la vie, il s'agit d'autre chose qu'il faut cerner et ça n'est pas la biologie, là, qui est en question, avec ce mot de vie là, qui n'est pas approprié, et d'ailleurs, il faudra considérer, si on veut s'occuper du temps et de la vie, autre thème là, il faudra considérer, rectifier, le terme d'évolution par exemple, qui essaye de nommer ça, le temps de la nature, le temps de la vie et qui n'apparaît pas, au moins dans notre perspective, tout à fait approprié, même si le discours analytique a pu s'appuyer sur ce concept.

Revenons à ce que j'ai trouvé de laps, ce que j'ai trouvé ! !, ce qui m'a trouvé, le laps, dans ma lecture, comment j'ai procédé pour qu'on me trouve, j'ai simplement commencé à lire la préface de l'éditeur, préface un peu longue, ça a duré un peu longtemps et puis je me suis arrêté au moment où il évoquait à quel point Baudelaire était encore, en 1920, sévèrement critiqué et même piétiné par les voix critiques les plus autorisées de l'époque.

Ce sont des noms, je ne sais pas s'ils vous disent quelque chose, moi ils me disent surtout quelque chose parce que c'étaient des citations qu'on trouvait à la fin des textes classiques, dans les petites éditions scolaire des années 50, où quelques propos étaient relevés, Brunetière, Faguet, j'avais même eu la curiosité d'aller acheter, toujours chez les bouquinistes, parce que ça ne se rééditait déjà plus, les *Essais critiques* de Faguet, monsieur Faguet, et Brunetière, qui a vraiment dominé l'examen critique des œuvres à la fin du XIX° siècle, ça vous dit quelque chose ! ? (*s'adressant à l'auditoire*), ça dépend ! eh bien comptant quand même là-dessus, je suis allé lire l'article de Gide « Baudelaire et monsieur Faguet », article de 1910 - il faut bien que les dimanches servent à quelque chose ! - et alors Gide répond à un article de Faguet, je n'ai eu pas le temps de me le procurer, paru le premier septembre de la même année où, d'après des citations qu'a faites Gide, Faguet expliquait qu'il était un contemporain de Baudelaire, pas si loin, il dit : « J'ai commencé à lire les poètes nouveaux quand *les Fleurs du mal* n'avaient que 5 ans d'existence », un contemporain.

Il témoigne libéralement, monsieur Faguet, en 1920, qu'il est vraiment stupéfait que Baudelaire n'ait pas sombré, puisque dans sa lecture, adolescente des *Fleurs du mal,* il s'était dit ça ne tiendra pas et puis ça a tenu le temps de cette génération et puis de la suivante, on est déjà à la troisième génération, Baudelaire est toujours là.

Pour essayer vraiment de saborder Baudelaire, là ce maître de la critique explique - comment il ne serait pas sûr de lui puisque Brunetière a déjà dit à peu près la même chose - Baudelaire n'a pas d'idée et surtout il est très souvent un très mauvais écrivain, *très mauvais écrivain* - c'est une citation, et *sa langue abonde en impropriétés, en gaucheries, en lourdeur, et en platitude.*

J'aimerai vraiment lire l'article de Faguet intégralement, je trouve ça rafraîchissant (*rires*), je veux dire Baudelaire c'est une étoile au ciel de la littérature française, pas tellement de temps après, c'est un intouchable et est-ce qu'on publie aujourd'hui une seule ligne qui dirait quoi que ce soit d'approchant de monsieur Faguet ! ? Je dis que c'est rafraîchissant parce qu'on s'aperçoit que ça n'est pas au ciel des idées, au ciel de la littérature française, depuis toujours, pas du tout, depuis finalement assez peu de temps.

Ce qui paraît là, omnitemporelle, pour toujours et peut-être depuis toujours, qu'il y aurait eu quelqu'un qui savait que le petit Baudelaire finirait par devenir un des plus grand écrivains

français, mais pas du tout, pas du tout, c'est une opération qui s'est passée là parce que les gens n'ont pas cru aveuglément monsieur Brunetière et monsieur Faguet et que les étoiles, ce genre d'étoiles, durant leur vie et même pendant un petit bout de temps après, reçoivent surtout de la boue, mais que, heureusement, il y en a assez qui font confiance à leur goût, si c'est ça, pour que ça ne réussisse pas à effacer l'événement Baudelaire.

En tout cas, Faguet avait perdu clairement dans les années 50, si je me rapporte à ce qui se véhiculait au lycée de l'époque, c'était joué déjà. Et je suppose, en effet, que l'opérateur qui a consacré Baudelaire, ce doit être ces deux comparses qui s'appellent Lagarde et Michard (*rires*), d'importance tout à fait marquée dans le domaine des études littéraire et qui avaient pris le parti de Gide sur Baudelaire.

C'est pourquoi il faut lire, c'est très intéressant, les manuels de littérature, d'ailleurs un esprit fin que Lacan avait connu quand cet esprit fin était encore tout jeune et qu'il mentionne, je crois, dans les *Écrits*, et qui est toujours chroniqueur aujourd'hui, Bernard Frank, est le seul chroniqueur littéraire à faire des tartines sur les manuels de littérature dont il a bien repéré l'importance dans la formation du goût.

Tous ceux qui ont fait le lycée, là, dans ce dernier tiers, ce dernier quart de siècle, je suppose que la plupart d'entre vous, ici même, sont des produits de Lagarde et Michard.

C'est là que Gide objecte, il objecte sur le terrain des idées, il objecte sur le terrain de la langue proprement dite. Quant aux idées, il développe le thème suivant, à partir de cette phrase que je prélève - *en art,* dit-il, *où l'expression seule importe, les idées ne paraissent jeunes que quinze jours.*

C'est joli, ça, le point de vue que de l'idée, fait une rose, le point de vue qui, sur l'idée, loin de célébrer sa durée, célèbre du point de vue littéraire sa fragilité, son obsolescence. Cette phrase même est inspirée d'une esthétique, d'une esthétique temporelle, qui est la même, de ce point de vue là, que celle de Valéry, à savoir que ce qui est durable en art c'est la forme, tandis que l'idée est périssable. Et donc la notion, fort importante dans toutes les affaires de critiques, non seulement littéraires mais artistiques, que le temps discrimine.

C'est une occasion aussi de souligner pour nous, pour savoir lui donner sa place, la notion de la fonction discriminatrice du temps dont nous usons sans y faire très attention, en donnant au durable une valeur spéciale. C'est ce qui inspire, par exemple, les deux pages si amusantes, si canularesques, de Valéry sur Bossuet, où il explique qu'on se fout complètement de la thématique de Bossuet, que sa problématique est absolument désuète, qu'on ne sait plus du tout ce que ça veut dire, on ne le retrouvera jamais, tout ça est passé, mais que ce qui reste, c'est l'expression, la grande forme rhétorique de Bossuet, et que oui, il faut voir comment ça a été accueilli à l'époque, ce point de vue là, à l'époque où le parti catholique en France avait une présence et une hauteur de ton qu'il a, malheureusement !, perdu.

Ça n'a pas été bien accueilli et cet article, ce canular de Valéry, se termine par cette phrase, sujet verbe : *l'arche demeure*, demeure l'arche, l'arche signifiante de Bossuet, l'arche vide, où il n'y a plus le Dieu, Dieu n'était qu'un signifié, ça, ça s'évacue.

Et il reste l'arche vide du signifiant, mais c'est celle-ci qui traverse le temps qui demeure. C'est pas les jours passent et je demeure, c'est les jours passent et le signifiant demeure. C'est un texte, si on veut apprendre la différence du signifiant et du signifié, il faut lire les deux pages de Valéry sur Bossuet.

Ça dit par connotation, par collusion, ça dit seul le signifiant finalement est sain, seul le signifiant est sacré et dans son arche, c'est un vide, c'est pas simplement que le tombeau du Christ était vide, c'est que le tombeau magnifique, le tombeau signifiant magnifique, ne recouvre que vacuité.

Et donc, dans cette esthétique, on peut dire que la vérité esthétique est du côté du durable. Finalement, cette valeur accordée au durable, c'est quand même une valeur platonicienne, c'est quand même toujours fondé sur, là il ne s'agit pas des petites idées comme ça, mais enfin, l'Idée avec un « I » majuscule, l'idée est là, l'esthétique, par exemple, est là opposée à ce qui est par ailleurs la sainte écume du jour.

Idée // Écume

C'est une esthétique platonicienne, à cet égard, et on retrouvera tout à l'heure, d'ailleurs, l'écume des jours. C'est une façon d'introduire déjà à ce thème majeur des rapports de la vérité et du temps, à la notion que la vérité serait ce qui dure, éternelle ou, pour les plus prudents, omnitemporelle, tandis que le mensonge, lui, serait soumis à des variations, serait de l'ordre de l'écume.

C'est vrai, de lier la vérité au durable, c'est obligatoire, quand on a comment référence un peu élémentaire, la vérité mathématique, mais enfin du style deux plus deux égal quatre ; ça, en effet, on peut le dire, c'est vrai pour toujours et ça a été vrai toujours.

Jugement qui est tout de même sans doute à qualifier, et puis il y a des vérités quand même mathématiques d'un ordre plus élevé qui connaissent un certain nombre de transformations au cours du temps. Le temps est tout à fait une fonction présente dans les mathématiques, ne serait-ce que le temps qu'il faut pour démontrer un théorème bien choisi, le démontrer et le redémontrer quand on a oublié quelque chose d'important, comme on a vu récemment concernant le théorème de Fermat.

Donc quand on a une idée simple de la vérité mathématique, oui la vérité et le temps, ça fait deux. On pourrait s'imaginer que la vérité ne connaît pas le temps, peut-être est-ce lui aussi qui a inspiré à Freud l'idée que l'inconscient non plus ne connaissait pas le temps.

Mais, évidemment, il y a une vérité, il y a un autre aspect des choses. Il y a l'aspect de la vérité variable, la vérité temporelle ou temporalisée qui n'est pas le mensonge.

On peut dire, bien sûr quand Don Juan va dire à Marion *Je t'aime*, un peu plus tard, il va dire à Marinette *C'est toi que j'aime*. On peut dire ce sont des mensonges, d'ailleurs, ça se discute, ça se discute parce qu'il reste le même, il veut faire plaisir à Marion, et puis il veut faire plaisir à Marinette et en cela il reste constant, pas plus constant que Don Juan. Mais bon, admettons, laissons cet exemple là, qui susciterait des controverses.

La vérité variable, ce n'est pas le mensonge. Ça été d'abord approché au niveau de l'espace quand Pascal, déjà, notait que la vérité n'était pas la même, en deçà ou au-delà des Pyrénées. C'est pas la propriété des Pyrénées, qu'il mettait là en valeur, encore que, ça tient sans doute au rapport spécial établit à l'époque entre la monarchie française et la monarchie espagnole, qui avait un certain type de conflit, c'est pour ça qu'il n'a pas dit, au lieu de dire les Pyrénées il aurait pu parler de la Manche, il n'a pas dit au-delà de la Manche, en deçà de la Manche.

Il a parlé des Pyrénées parce que il y avait un rapport spécialement imbriqué, complexe entre la France et l'Espagne à cette date et un certain type de dispute autour d'objets précieux comme éminemment la Catalogne. Il a fallu le Champ freudien pour que vraiment la Catalogne entre dans le même ensemble que nous-mêmes et d'autres contrées, mais enfin, le pays de la psychanalyse, c'est quand même très récent, très fragile.

Donc il a parlé conceptu-ellement, conceptuellement, c'est pas les Pyrénées qui comptent, c'est de mettre en valeur le caractère variable de la vérité selon l'espace, et, par là même, cette phrase de Pascal, qui a quel but ? déjà tout est là, tout Pascal est dans cette phrase, puisque là nous avons la vérité variable, mise en évidence, ridiculisée, qu'il suffit de passer une frontière, qu'il suffit de

franchir une montagne et puis déjà la vérité est changée, donc qu'est-ce que c'est que ces vérités-là, c'est de la gnognotte, c'est ça que dit Pascal, ça que veut dire Pascal, c'est de la gnognotte, alors que, suivez mon regard, la vérité qui elle, que ce soit au-delà, en-deçà, il y a une vérité là-haut, beaucoup plus haute que les Pyrénées (*désignant « le ciel »*), - c'est pour ça qu'il choisit une montagne – parce que ça apprend à regarder en l'air, beaucoup plus haut encore que les Pyrénées, là, il y a une vérité, qui ne bouge pas, qui traverse le temps.

On pourrait discuter, parce qu'évidemment, c'est une vérité éternelle mais enfin qui intègre l'événement, qui intègre l'événement par excellence. Quel est l'événement par excellence ? L'événement par excellence qui est l'événement Christ, depuis son Immaculée conception.

Je ferais remarquer que je dis ça le 8 décembre. Je ne sais pas si tout le monde a pris note du fait que le 8 décembre est le jour de l'Immaculée conception. (*s'adressant à l'auditoire*) Qui savait ça ? Ah ! quelques uns quand même, pas beaucoup ! ! En Italie, ils le savent tous ! (*rires*), ils le savent tous parce que ce jour est un jour fériée. C'est *il jornio del immacolata* (*à vérifier*), le jour de l'Immaculée.

(coupure de bande)

Faguet, il voulait des personnages, du monde, il voulait du grand spectacle, il voulait - je suppose - il voulait le technicolor hugolien, il voulait le poème historique, à grand spectacle, avec écran trois dimensions, quatre dimensions, enfin, Hugo, Hugo qui savait aussi, bien sûr, peindre l'intimité, et rendre épique la vache.

Mais, par rapport à ça, Baudelaire avec la passante, Baudelaire avec la géante, Baudelaire avec des odeurs, avec des chats, pour monsieur Faguet c'était absence d'idée, Baudelaire chat.

C'est réfuté par Gide et puis on vient à l'expression. Et la question est de savoir si monsieur Baudelaire s'exprime bien en français ou s'il s'exprime mal. Donc il y a, en procès contre Baudelaire, le reproche d'impropriété, et Gide cite Brunetière qui écrivait déjà, avant Faguet, ils s'y sont mis, ils ont vraiment essayer de le démolir, Baudelaire. Des critiques de grand mérite, à qui Gide est redevable, il le dit, qui sont des héritiers de Sainte-Beuve ; qui n'atteignent pas la grandeur de Sainte-Beuve révéré par Gide. Gide qui dit, justement quelque part, je crois, l'émotion qui le saisissait quand il allait visiter la petite maison où Sainte-Beuve toutes les semaines grattait invariablement son article de critiques pour *le Constitutionnel*. Elle est toujours là, cette maison, avec une plaque, rue du Montparnasse, je passe fréquemment devant et j'ai toujours une pensée pour les *Nouveaux lundis* et bien sûr la suite.

Alors, Brunetière donc, pas n'importe qui, écrivait : Baudelaire, cet homme est doué du génie même, de la faiblesse et de l'impropriété de l'expression, Baudelaire ! Et alors Gide répond dans les termes suivants : « il est certain que la poésie de Baudelaire, et c'est là précisément ce qui fait sa puissance, c'est de quêter du lecteur une sorte de connivence, qu'elle l'invite à la collaboration. »

Très joli ça, cette notion de, le poète établissant une connivence avec le lecteur et l'entraînant dans une collaboration, parce que ça désigne, sans le vocabulaire technique que nous usons et qui nous use, un mode d'absorption du sujet par le texte, ça désigne les capacités qu'ont certains textes d'instrumentaliser le sujet, de le faire travailler, de le mettre à contribution et c'est de cette façon délicate que Gide amène ce que nous traduirions dans les termes : le signifiant instrumente le sujet.

Eh bien nous, nous préférons dire comme ça, parce qu'avec ça nous nous y retrouvons, c'est tellement plus joli de dire : c'est quêter du lecteur une sorte de connivence, elle l'invite à la collaboration. C'est 1910, là, c'est pas les articles de 1940 de Gide - c'est le mot collaboration qui m'y fait penser.

Si vous faites attention, cette notion là, c'est exactement celle que l'on

retrouve au début des *Écrits* de Lacan, qui lui inspire la dernière phrase de son ouverture : *par ces Écrits*, dit Lacan - dans cette toute dernière phrase de l'ouverture, j'ai passé du temps au rassemblement de tous ces papelards, de tous ces petits tirés à part pour faire le volume des *Écrits*, etc., l'index, à la fin des fins, l'éditeur lui a demandé de présenter ce ramassis de textes, et donc Lacan, qui avait autre chose à faire aussi, il avait à faire en particulier son *Séminaire,* il avait à assurer sa pratique, etc., a traîné un peu, de telle sorte que l'éditeur a mis ça à l'impression en laissant un recto verso. Il a du se dire que Lacan mettrait trois lignes et puis c'est tout. Alors il a écrit quelque chose d'un peu plus long, mais il ne restait quand même qu'un recto verso, donc c'est pour ça que dans les *Écrits,* c'est imprimé en plus petit, c'est plus serré. Il y avait aussi l'idée que ce qui serait de présentation de l'édition serait imprimé en corps plus serré.

Donc il a donné ça et, avec ce petit texte de Lacan, on a vraiment connaissance de son état d'esprit, connaissance de ce qu'il voulait communiquer au moment même où se fermaient les *Écrits*, où ça se bouclait et ça allait paraître peu de temps après et c'était quand même de l'ordre d'une bouteille à la mer, il fallait toute la sensibilité de l'éditeur de l'époque, auquel je tiens à rendre hommage, François Wahl, pour avoir saisi que ce pavé, dont on pouvait se dire qu'il était illisible, ferait un succès.

Comme Lacan le note ça n'a pas fait un succès de lecture, mais enfin ça s'est acheté, ça a été lancé au bon moment, à cet égard.

Et donc Lacan termine cette petite ouverture, vraiment *in the jaws of the press,* au moment où la presse d'imprimerie, du moment où on l'écrit ça s'imprime aussitôt, il termine en disant que par ces *Écrits* il entend - je le cite - *amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien.*

C'est-à-dire que précisément, il est obligé de le dire, et puis il ne se gêne pas, il n'est pas timide, il quête la connivence, il invite le lecteur à la collaboration et puis un petit peu au-delà, il l'invite à y mettre du sien, à payer de sa personne.

Il y aurait beaucoup de choses à dire en comparant là à ce que Gide formule, et puis Lacan. Remarquez que Lacan, quand il sort un livre en librairie, il sait que c'est un livre, il s'adresse au lecteur, comme Gide dit : *quêter du lecteur.* Là c'est pas la peine de la ramener avec « seuls les psychanalystes », non ! c'est un livre, un livre a des lecteurs ou il n'y n'en a pas, en tout cas le partenaire du livre c'est le lecteur et c'est l'adresse de Lacan, explicite.

On peut dire que là, la conséquence, ce qu'il appelle d'action, ce n'est pas tout à fait la connivence émotionnelle de Gide et puis on pourrait dire aussi, tout de même, là ça c'est Gide qui dit : il faut que le lecteur collabore, c'est pas Baudelaire. Tandis que Lacan dit : j'entends que le lecteur collabore ! !, il force un petit peu, il pourrait le faire entendre, peut-être, plutôt que de l'énoncer comme ça, mais ça c'est Lacan, il ne laisse pas gambader, comme il disait la liberté je ne sais pas ce que c'est !

On peut dire que quand on est un peu trop précautionneux avec la liberté de l'autre, eh bien c'est qu'on se fout de lui, c'est : je te laisse ta liberté, qu'est-ce que ça veut dire en français ? hein ! Je te laisse ta liberté ça veut dire : tu fais ce que tu veux. En revanche, quand on tient à quelqu'un, on ne le laisse pas forcément faire ce qu'il veut. Avec les analysants si on respectait leur liberté, où est-ce qu'on irait ? (*rires*) Ils sont tout le temps à vous dire que pour telle raison ou non vous leur avez déplu, vous leur avez dit une chose désagréable. L'interprétation n'est pas faite pour les complaire, alors c'est : eh bien je ne reviendrai plus ! et vous allez répondre : vous avez toute votre liberté ? (*rires*) Vous pouvez répondre ça, si vous pensez que, justement, ça les fait revenir. Mais enfin, dans la position de l'analyste, en effet, il y a ce qu'on sent à travers cette phrase de Lacan, c'est que il s'agit de faire ça sérieusement mon petit ! Ne croyez pas

que avec ce livre vous allez, ce livre n'est pas fait pour qu'on le parcoure, il est fait pour qu'on le lise.

Et en même temps c'est un grand topos, dans cette phrase là, c'est à la fois par son accent très spécifique du discours analytique et en même temps c'est un topos, littéraire.

Donc, enfin ça donnerai lieu à des commentaires infinis, à amener le lecteur à une conséquence où il lui faille mettre du sien, parce qu'en effet, même l'énoncé de la règle analytique, etc., c'est effectivement ce genre de proposition, d'enchaînement de signifiant qui oblige à mettre du sien.

Alors c'est là que Gide continue, c'est là que le laps va apparaître : *l'apparente impropriété des termes qui irritera tant certains critiques, cette savante imprécision dont Racine déjà usait en maître* - moi je suis sensible à cette alliance là, entre l'usage et la maîtrise et précisément la figure des maîtres de l'usage que j'ai évoqués en commençant, ceux qui, précisément l'usage, c'est de l'ordre de l'application, ça n'est pas de l'ordre de la théorie, l'usage et il y a quelque chose de l'usage, justement, qui ne s'apprend qu'au contact d'un maître, de quelqu'un qui sait y faire et qui ne se transmet pas comme se transmet le savoir théorique.

Il y a quelque chose de ça dans la psychanalyse, on parle du contrôle, quel mot ! On a l'impression que là, l'autre vient pour serrer les boulons : montrez-moi ce que vous avez fait, non, c'est pas comme ça, hop ! pas du tout, ce qu'on appelle le contrôle, c'est qu'on se réfère à quelqu'un qui devrait être maître de l'usage, mais enfin, évidemment, s'agissant de l'inconscient, est-ce qu'il faut dire au bon moment ou pas, les maîtres…

Mais enfin, maître ici veut dire : qui sait y faire avec le *kairos*, qui sait y faire avec l'imprévu et comment est-ce qu'on apprend à savoir y faire avec l'imprévu c'est-à-dire avec ce dont on ne peut pas donner, à propos de quoi on ne peut pas donner une règle préalable. Chaque fois qu'il dira ça vous direz ça ! et ça se passera très bien ! C'est pas comme ça, on doit se glisser dans le moment, après on va se glisser dans le moment, se tenir prêt, il faut se muscler comme ça, être prêt vraiment, le moment venu, ce sera toujours imprévisible, à attraper la bête, la proie.

Ça justement, ça essaye de capturer ce qui n'a pas de règle, en matière d'art, c'est bien isolé d'ailleurs par Kant, cette fonction de : savoir y faire et faire bien quand il n'y a pas de règles.

Je continue : - *cette savante imprécision dont Racine déjà usait en maître.* Là, enfin, il faudrait encore, il y a un boulevard qui s'ouvre devant nous, la savante imprécision de Racine, la façon dont Racine choisit entre ses mots justement les plus vagues, qui fait un effet d'assourdissement. Il y a tel critique qui a écrit un très joli article sur le vocabulaire de Racine et son effet d'assourdissement.

— « Cette savante imprécision dont Racine déjà usait en maître et dont Verlaine fera une des conditions de la poésie. » Gide se réfère à un poète célèbre de l'art poétique – « Surtout ne va pas choisir tes mots sans quelque méprise. »

C'est un mot lacanien, la méprise. Le seul article de Lacan où figure le mot de sujet-supposé-savoir, c'est dans le titre « La méprise du sujet-supposé-savoir » et ça nous enseigne beaucoup ici parce que, justement, Verlaine explique que le poète, là, veut une certaine méprise.

Ce n'est pas la méprise du lapsus qui vous tombe dessus, qui vous surprend, non, c'est la méprise voulue du signifiant, la méprise organisée. Et c'est bien par là que l'écrivain peut gagner à la main l'inconscient, comme s'exprime Lacan à propos du mot d'esprit, à la fin de *Télévision*. C'est tout l'écart entre la méprise subie, la méprise pathologique, le pathème de la méprise et puis, là, cette méprise calculée de Verlaine.

« L'apparente impropriété des termes, cette savante imprécision dont Racine etc. et dont Verlaine fera, lui, les conditions de sa poésie, cet espacement, ce laps, bravo ! cet espacement, ce laps entre l'image et l'idée, entre le mot et la chose est précisément le lieu que l'émotion

poétique va pouvoir venir habiter. » Très bien ! Regardez où Gide, maître de l'usage moderne de la langue, où est-ce qu'il utilise *laps* et avec quelle valeur. Il l'utilise juxtaposé à espacement, c'est-à-dire qu'il déplace le mot de laps qui, dans la langue, est normalement soudé au temps - on dit un laps de temps - eh bien il prend laps et il l'introduit dans les connotations de l'espace.

Il y a des abîmes, là, parce qu'un peu plus tard, il dit que quand il était, je crois, à l'école, le professeur disait : « Monsieur Gide, vous ignorez que, dans la langue, il y a des mots qui vont ensemble et vous les utilisez séparés les uns des autres. » Et il dit : eh bien justement c'était... Et bien là, on se dit : ça doit être calculé d'avoir pris laps, qui est normalement dans l'usage réglé de la langue, dans l'usage propre de la langue il y a le temps, et puis d'avoir déplacé laps du côté de l'espace, ça doit être calculé.

Mais, en même temps, ça mérite de rester, cet usage généralisé de laps, valable non seulement pour le temps mais pour l'espace et qui qualifie ici un écart entre l'image et l'idée, entre le mot et la chose.

C'est le glissement qui est dans laps, mais en quelque sorte saisi, fixé, et par là même spatialisé. Je vais faire des efforts pour que cet usage gidien du mot laps, cet usage généralisé du mot laps, ça serait formidable qu'on arrive à toucher un tout petit peu à la langue française en redonnant vigueur à ce laps.

Enfin quand on veut faire ça c'est toujours raté. Lacan avait voulu, comme il était fâché contre le directeur de l'École Normale, il lui avait fait une mauvaise manière, il avait proposé que le nom de ce directeur prenne le sens, dans la langue française, de la serpillière. Il l'avait proposé à l'École Normale même, ce qui n'avait pas paru, emprunt de courtoisie, bon.

Mais il a raté son coup, ça n'est pas passé, moi, je me souviens du nom de ce directeur, je me garderais bien de le prononcer ici, il serait devenu immortel évidemment ce directeur si ça avait réussi comme monsieur Poubelle, mais ça n'a pas réussi, donc, peut-être que laps ça va rater aussi !

Enfin là, ça n'est pas une injure, on ne dit pas *Petite tête de laps !* (*rires*). Alors, là, ce que Gide vise, c'est exactement, il le dit, il dit bien : pour saisir l'effet poétique. Le laps – oh ! la la ! (*rires*), c'était mon introduction, ça, pour vous amuser (*rires*), bon - pour qualifier et saisir l'effet poétique, il le situe, ce laps, entre les mot et les choses. Ce sont les mots et les choses qui font par, une certaine contingence, le titre du livre célèbre de Michel Foucault. Il voulait appeler ça autrement, il voulait l'appeler *L'ordre des choses*. C'était déjà un titre qui était pris, il s'était rabattu sur *Les mots et les choses*.

Ici il s'agit des mots et des choses, et le laps. C'est peut-être ce qu'il faut glisser là. Donc Gide vise l'usage non référentiel du langage, l'usage du langage qui permet pas de trouver la chose, alors que dans l'usage référentiel, la valeur essentielle c'est d'arriver à trouver la chose et ça peut être compliqué comme je vous ai donné l'exemple quand on indique le chemin, où il s'agit de trouver les choses, là on ne peut pas avoir une savante imprécision, sauf si vous voulez perdre le gars à qui vous indiquez le chemin, ce qui est fréquemment le cas, même si vous ne le savez pas.

Mais enfin dans l'usage référentiel, on essaye au contraire de réduire le laps entre le mot et la chose, évidemment ça fait des boursouflures terribles au langage quand on essaye de faire ça. C'est beaucoup plus naturel finalement pour le langage de laisser tranquillement le laps s'installer. Il faut vraiment tordre le langage, alors à ce moment là ça se voit, c'est un corset qu'on lui met, afin de forcer le langage à être référentiel. Là où l'on est obligé, semble-t-il, c'est dans l'ordre du discours juridique. Alors là, il faut mettre des étiquettes aux objets et on dit : la pièce à conviction numéro tant. On montre la pièce… Parfois ça arrive, ils se sont trompés d'étiquette etc. et donc

au lieu de montrer l'arme du crime, on montre un sucre d'orge etc.

Dans le discours juridique on essaye justement d'empêcher l'effet poétique, on laisse l'effet poétique à la grande plaidoirie, à la grande rhétorique qui va savoir toucher les juges aux tripes pour que le triple assassin sorte avec les félicitations du jury. On a vu récemment le double assassin, que je ne nommerai pas, enfin, sortir d'un tribunal américain, avec les félicitations du jury. Vous voulez que je le nomme ? O.J. Simpson, bon, voilà. Ici personne, ça ne vous a pas marqué, mais aux Etats-Unis, pendant plusieurs mois, tout le monde était collé à la télévision pour voir si un monsieur soupçonné d'un crime allait réussir à s'en tirer grâce au discours de ses avocats, grâce au signifiant.

C'était un triomphe du signifiant contre un triomphe de la vérité, d'une vérité spéciale, sans doute, mais de la vérité contre les habitudes. Personne ne doutait de l'effectivité de la chose mais, enfin, un certain type de solidarité, en-deça des Pyrénées, ajouté à la maîtrise signifiante ont produit, devant une nation, il faut dire quand même ébahie d'admiration, à la fois pour l'audace de ce crime, il faut bien dire, parce que c'est quand même quelque chose qu'on pratique assez souvent dans ce pays et là vraiment il y en avait un, sa femme ne fait pas ce qu'il veut (*rires*), sa femme, dont il est séparé, par ailleurs, sa femme n'est pas dans la *fides,* on la retrouve lardée de coups de poignard et le gars s'en tire, vous pensez bien, au niveau fantasmatique, c'était une chose, ça a ravit absolument la population. Il finiront par lui élevé des statues.

Alors, là, justement, on voyait tout ce qu'il fallait faire pour l'usage référentiel du langage, la désignation exacte pour qu'on tombe sur celui-là et pas un autre, c'est essentiel, vous tombez sur le faux coupable, comme dit Hitchcock.

Et il s'agit donc, dans cet usage, avant tout de pouvoir reconnaître l'objet, ça peut être quelqu'un, ça peut être un sujet, reconnaître l'objet, la référence du discours sans équivoques, sans imprécisions et d'une façon infaillible.

Donc un usage du langage pour la récognition, pour qu'on puisse dire c'est bien celui-là. Et voilà, on peut dire que dans tout usage non référentiel du langage, déjà se loge l'effet poétique. Là vraiment les deux bouts c'est la poésie et le droit moyennant quoi, bien sûr, il y a une poésie propre du droit.

Et puis il y a un sans doute aussi un droit dans la poésie puisqu'il y a des canons, des formes à respecter, et qu'on se bat, on se battait à un moment pour savoir qui dit le droit dans la poésie, on avait trouvé quelqu'un de formidable pour incarner la puissance ordonnatrice, le signifiant maître dans le langage, dans la poésie on avait trouvé Malerbes, enfin Malerbes vint, on ne peut pas mieux dire, et il met de l'ordre dans tout ce fatras qu'on traînait depuis le moyen-âge, où encore la langue française était tout gluante de sa membrane native et n'avait pas encore coupé ce cordon ombilical avec le bas latin, le bas latin ! avec ce qu'il y avait de plus trivial et le langage des tavernes, le français c'est quand même avant tout les équivoques du latin, c'est vraiment quand il y avait des gens pas cultivés qui comprenaient le latin de travers, ça a donné le français (*rires*) et il a fallu, vous pensez un peu tout ce qu'il a fallu comme musculature du français, comme mise en ordre signifiant maître et tout ça pour qu'on ait, enfin naisse la langue française, bardée de ses normes et puis qu'on puisse parler français au Roi, à la Cour, tout ça, sans considérer qu'on lui parlait, enfin, qu'on s'adressait à lui dans un charabia enfin absolument dégoûtant.

Et alors on a pu couper le cordon, oublier ces origines médiocres, et puis, à la fin, l'astiquer, le beautifier, lui mettre quarante types autour pour veiller sur sa constitution, sa bonne santé, etc.

Alors, la poésie, le droit c'est donc opposé, en même temps c'est amusant de voir comment ça se lie, comment ça se trame. Gide, là, il nous montre où installe la poésie, ils nous cerne le laps

poétique, qui est le lieu du poétique, la maison de la poésie.

Il donne un exemple de cette impropriété des termes – là, c'est vrai, je n'ai pas tellement parlé du temps chez Lacan, chez Freud, tout ça ça vient après (*rires*), mais j'ai déjà beaucoup donné, avant. Comme le seul laps qui me reste, c'est huit minutes, je vais rester dans mon fil - il cite un poème de Baudelaire pour montrer l'impropriété de… et il cite justement le passage : « Le vert paradis des amours enfantines ». Je vais le lire, pour le plaisir : - *Le vert paradis des amours enfantines, les courses, les chansons, les baisers, les bouquets, les violons vibrant derrière les collines, après les brocs de vin, le soir dans les bosquets. Mais le vert paradis des amours enfantines, l'innocent paradis plein de plaisirs furtifs est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ? Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs et la lumière encore d'une voix argentine, l'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs*.

Monsieur Brunetière s'était attaqué à ça, en disant - *Vraiment ! ah ! vraiment c'est pas fort* (*rires*) et alors critique de Faguet, formidable ! - remarquez il les impute peut-être à Faguet, il faut que je lise l'article - : *Pourquoi ces brocs de vin ?* (*rires*), *pourquoi furtifs ?* demandera-t-il, prêté à Faguet, pourquoi furtif, demandera-t-il, « et nous ne serons quoi lui répondre, » dit Gide. Ah ! Ah ! puis il dira : « il fallait « animer <u>avec</u> une voix », puisque ici l'animer <u>d'une</u> voix - vous voyez Baudelaire était lacanien, il emploie la tournure lacanienne, enfin c'est peut-être le contraire (*rires*) - « *<u>avec</u> les brocs de vin* est une cheville, il fallait « <u>les</u> brocs de vin », pour continuer l'énumération, » parce qu'en effet, on a les courses, les chansons, les baisers, les bouquets, les violons <u>avec</u> les brocs de vin. Donc le Faguet supposé il dit – « et pourquoi avec les brocs de vin, et pas les courses, les chansons, les violons, les brocs de vin ! (*rires*), <u>avec</u> les brocs de vin est une cheville, il fallait les brocs de vin pour continuer l'énumération ; Chine est mis là pour la rime, une, deux, trois, quatre, cinq fautes (*rires*). »

Évidemment, on a envie de commenter aussi à son tour, parce que d'abord, ce que je trouve irrésistible là, c'est que, c'est Gide qui l'invente, c'est pas Faguet qui l'invente. Il dit : « Pourquoi furtif » nous ne saurons quoi lui répondre. Gide dit ça (*rires*), alors que pour ce qui était des plaisirs furtifs (*rires*) c'est sûr qu'en 1910 il n'avait pas encore vendu la mèche, mais comme on a lu quand même le Gide d'après, on se dit il ne choisit pas ce petit exemple pour rien (*rires*).

Alors les brocs de vin, pourquoi est-ce qu'on ne saurait pas répondre sur les brocs de vin ? Si on prend le vers, ça n'est pas du tout sur le même plan les brocs de vin que les courses, les chansons, les baisers, les bouquets, les violons, pas du tout. L'énumération ne doit pas continuer avec ça, ça se lie avec le vers précédent : les violons vibrant derrière les collines, avec des brocs de vin le soir dans les bosquets.

On entend bien que, d'un côté, on a les violons vibrants, les collines, et puis on a les <u>brocs</u>, on a les <u>bosq</u>, les bosquets et justement on a <u>avec,</u> <u>avec</u> consonne avec <u>brocs</u> et avec <u>bosq</u>, dire et ça traduit d'une façon merveilleuse, avec une précision bouleversante justement, qu'il y a les vibrations des violions, et comment il y a des violions ? des violons dans les collines c'est parce qu'il y a un petit bal, parce qu'on fait un peu la fête ! et la musique vibrante des violions est interrompue par le <u>choc</u> des <u>brocs,</u> des <u>bosq</u>, et de l'<u>avec</u>.

Et là <u>avec</u> a justement le sens de en même temps, le choc des brocs accompagne la plainte des violons, donc il n'est pas justifié de dire qu'on ne saura pas quoi répondre sur brocs, animé d'une voix ; Lacan le dit, Baudelaire peut le dire aussi. Et puis il y a - on ne rappelle pas le paradis. Si, on rappelle le paradis, ce n'est pas du tout la même chose de « se rappeler le paradis » auquel cas le paradis reste à sa place, et rappeler le paradis auquel cas le paradis revient, répond à votre appel et se fait présent à nouveau.

Sur la Chine je n'ai pas encore eu le temps d'y penser (*rires*), mais ça me viendra certainement.

J'ai juste assez le temps de vous lire la dernière phrase de ce paragraphe, de Gide, qui m'a retenu, même qui m'a retenu beaucoup aujourd'hui, mais enfin, on a quand même levé pas mal de thèmes à venir et il dit : « Et si rien n'est plus compromettant que cette permission de ne plus parler net, c'est bien précisément parce que seul le vrai poète y réussit. »

Beaucoup de choses n'est-ce pas dans cette permission de ne plus parler net. Il entend la permission que finalement le langage donne au poète, de disjoindre, de faire valoir le laps poétique entre le mot et la chose, le lecteur concède cette autorisation au poète.

Et vous savez bien que l'usage poétique du langage est quand même un usage déviant, et cette déviance appelle une autorisation implicite. Il faut quand même que le lecteur se laisse faire, il faut que le lecteur consente et les textes se jugent aussi à ce à quoi ils vous font consentir.

Ça n'est pas autre chose dans l'analyse, dans l'analyse aussi il y a un usage déviant du langage, dans l'analyse aussi il y a un certain laps, qui n'est pas le laps poétique, qui est le laps psychanalytique, le laps freudien.

Et c'est une déviance de l'usage normal du langage, et cette déviance doit être autorisée et c'est cette autorisation donnée par l'analyste que Lacan appelle l'acte psychanalytique, c'est aussi la permission de ne pas parler net, c'est la permission de parler le fantasme, c'est la permission de dire n'importe quoi et les conneries et le reste. C'est la permission aussi, peut-être l'obligation, de ne pas faire de l'art.

Mais c'est une permission donnée à une défiance de l'us de la langue, le temps de la séance. Et c'est dans ce laps de temps de la séance analytique, que autorisation est donnée au laps psychanalytique du langage, qui n'est pas sans affinités avec le laps poétique que nous situe Gide, mais qui n'est pas le même, qui n'est pas entre le mot et la chose, qui est entre le mot et l'idée, qui est entre le signifiant et le signifié, le laps qui est entre le signifiant et le signifiant.

Et c'est ce laps que vient habiter non pas l'émotion poétique mais plus sobrement et parfois plus férocement, l'interprétation psychanalytique.

La fois prochaine Lacan, Freud et tout le bataclan.

Applaudissements.

Fin du *Cours* de Jacques-Alain Miller du 8 décembre 99, quatrième séance.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Cinquième séance du *Cours*

(mercredi 15 décembre 1999)

V

J'ai pris une bonne résolution pour l'année 2000, j'essaye d'arriver toujours à l’heure, c'est-à-dire à deux heures moins le quart (*rires*), quoiqu'il arrive. Je pense que je pourrais faire un effort pour le nouveau siècle.

J'ai donc promis la dernière fois Freud, Lacan et tout le bataclan, donc je serais bref pour le divertissement d'introduction.

Dans les heures qui ont suivi mon dernier cours - la vitesse, là, a vraiment tout son prix - disons trois heures après, on m’a apporté l'article de Faguet sur Baudelaire, dont parle Gide. Il a fallu aller chercher cet article dans les caves de Sainte-Geneviève. Je remercie Rose-Marie Bognard d'avoir eu et le temps et l'inspiration de faire cette recherche. J’ai pu m'apercevoir que Gide le citait fort exactement et, en effet, les passages les plus invraisemblables.

Dans le même temps, par fax, j’ai reçu de Catherine Lazarus-Matet une mention de l'entrée qu'il y a dans *le Trésor de la langue française*, où se trouvent mentionnés deux exemples de l'usage rare du mot laps sans le mot temps, ce qui ne figure pas dans le *Robert*.

C'est un exemple qui vient de Balzac et un autre où - je reviendrais sur l’exemple de Balzac - et l'autre de la *Correspondance de Flaubert* où Flaubert dit laps au lieu de laps de temps.

Un peu plus tard je crois, Pierre-Gilles Gueguen m’a informé d'une occurrence du mot laps dans *l’Être et le néant* de Jean-Paul Sartre, au chapitre du futur. Et enfin, hier, par la Poste, j’ai eu une lettre de Danielle Marie sur la Chine qui était restée énigmatique selon Gide, dans le poème de Baudelaire « Le vert paradis des amours enfantine ».

Je les remercie tous de cette collaboration. Il y aurait mille choses à dire sur chacun de ces exemples, étant donné l'engagement que j'ai pris la dernière fois, je reporte ça au prochain millénaire, c'est-à-dire dans pas longtemps.

Je ferais quand même un sort pour le caractère hautement instructif de la citation, à l'exemple de Balzac référencé dans *Le trésor de la langue française*.

Il y a beaucoup de chose que je reporte à plus tard, j'ai parlé sans doute trop vite et pas bien de l’Immaculée conception, la dernière fois. J'ai été repris par quelqu'un que j'écoute et qui me parle avec une certaine liberté étant donné qu'il est là pour ça, et qui donc déplorait, je crois que je rapporte exactement ses propos, que quelqu'un de mon niveau ! (*rires*) tombe aussi bas, pour faire des plaisanteries de carabin sur l’Immaculée conception, et en plus inexactes.

J'accepte la correction, fraternelle, et je me suis aussitôt précipité à la librairie de la Procure (*rires*) où j'ai accumulé une certaine documentation sur le dogme de l’Immaculée conception et j'espère avoir l'occasion, au cours de l’année 2000 – ça tombe quand même pas mal - d’y faire référence.

Enfin je fais mon profit de ce qu'on me dit de gentil, de ce qu'on me dit de moins gentil. Voilà. C'est-à-dire quelqu'un qui m’a aussi conseillé de changer de veste (*rires*). Ce matin j'ai hésité (*rires*) mais, pour ne par être en retard, pas trop, et pour ne pas être saisi d’une hésitation de dernière minute, j'ai au contraire l'habitude pour mon *Cours* de m’habiller toujours de la même façon, à peu près. Et donc je n'ai pas dérogé à ça mais, à partir du

moment où je serais à l'heure, je pourrais peut-être aussi suivre ce conseil.

Alors, l'exemple de Balzac vient de *La Cousine Bette*. On pourrait d'ailleurs, on ne peut que le deviner, si on lit cette phrase : pendant ce laps de vertu, le baron était allé trois fois rue du dauphin et il n'y avait jamais eu 70 ans. *La Cousine !* C'est sans doute la phrase qui résume le mieux, qui condense le milieu l'essence de ce roman auquel jadis, dans des temps antédiluviens, quand j'enseignais encore dans les locaux du Centre universitaire expérimental de Vincennes, si je me souviens bien, j'avais pris le baron Hulot pour illustrer la force du désir, chez Lacan.

Le baron Hulot, dans *La Cousine Bette* est un clone, une projection, concernant son goût des femmes, de notre écrivain national, Victor Hugo, dont vous savez, ce qu'on peut appeler, dans notre contexte, l'attirance compulsive pour la femme. Non seulement Victor Hugo est resté dans vos esprits pour les éminentes contributions qu'il a faites à notre trésor poétique, pour l'infini diversité de son expression et la régularité, aussi bien, puisque, à Guernesey, tous les matins, il s'appuyait ses six heures de vers sans barguigner, il est resté pour ça mais il a été fameux, en son temps, comme un amant extraordinaire.

Et jusque que dans son plus vieil âge, il a poursuivi les dames, les jeunes filles, les baronnes, les servantes, tout ce qui passait à sa portée, sans discrimination, c'est pour ça que je dis *La* femme, on a le sentiment que pour lui *La* femme existait, qu'elle était présente en chacune, et jusqu'à son plus vieil âge - que n'a pas connu Balzac – et quand ses moyens avaient tout de même déclinés, avec quelques pièces il obtenait - excusez-moi, mais il obtenait que les dames à sa portée lèvent leur jupe et qu'il puisse contempler l'origine du monde.

Donc le baron Hulot de *La Cousine Bette*, c'est une projection de Victor Hugo et donc on démontre ici le général de Napoléon ruinant toute sa famille, renonçant et sacrifiant sa femme sublime Adeline pour courir le guilledou et tomber cet ordre d'idée de plus en plus bas, jusqu'à son dernier souffle, enfin jusqu'au dernier souffle de sa femme et jusqu'au sien, chose admirable et dépassant en effet toutes les limites, enfin on dirait toutes les limites de la vraisemblance, justement si on ne savait pas de Hugo ce qu'on sait.

Alors, la rue du Dauphin qui est dans cette phrase, c'est la demeure de Valérie Marneffe qui est vraiment la pire qu'on puisse trouver dans toute l'œuvre de Balzac où pourtant il n'en manque pas. Installée par le baron Hulot dans ses meubles, le faisant souffrir avec un autre vieillard, rival, et tous les deux leur démontrant qu'elle en a un troisième. Il y a des scènes vraiment qui annoncent Feydeau lorsqu'on voit à la fois le baron Hulot, Crevel et le brésilien, le brésilien qui est le petit chéri, se promener dans la rue du Dauphin, elle en fait attendre un en bas, elle en met un dans le placard, l'autre remonte, on a des scènes de comédie, voilà ce qui se passe rue du Dauphin.

En l'occurrence donc, le baron Hulot, pendant un temps, a promis de s'abstenir de ces rendez-vous, c'est le laps de vertu, pendant ce laps de vertu il va quand même trois fois rue du Dauphin et il n'a jamais soixante-dix ans quand il est rue du Dauphin parce que Valérie Marneffe, comme le détaille Balzac, sait y faire pour que les vieillards oublient leur âge. Et donc il y va d'autant plus et le quatrième rendez-vous s'approche lorsque Balzac mentionne celui-ci.

Alors, étudions d'abord, je vais aller vite, parce que c'est Freud et Lacan qui nous occupent, mais étudions simplement l'expression

Laps de vertu

Je n'ai pas fini de faire ma religion sur cette expression où on voit Balzac ne pas être un maître de la langue française, personne n'a imputé ça à Balzac, ça n'est pas de lui que la norme

est venue, ce n'est pas lui qui l'incarne et au contraire, même ses admirateurs critiquent, observent ce qu'ils pensent être l'impropriété, la lourdeur, la gaucherie de son style, c'est-à-dire qu'on continue à Balzac de faire les critiques que Faguet faisait à Baudelaire, et encore aujourd'hui.

Alors que Balzac est peut-être beaucoup plus qu'un maître de l'usage, de la norme, c'est un créateur, un recréateur de la langue et on le perçoit ici.

Comment analyser laps de vertu ? On peut en faire une métaphore, de considérer que vertu s'inscrit à la place de temps. Et il y a certainement, dans l'expression un effet métaphorique de sens. Mais on peut aussi considérer, l'expression du point de vue métonymique c'est-à-dire se fixer sur ce qui serait la scène complète, laps de temps de vertu, on croirait un nom de noble, je m'appelle Laps de temps de vertu (*rires*) et, que dans cette chaîne, finalement, le signifiant de temps, soit élidé dans la continuité de la chose.

La troisième hypothèse est de considérer, c'est apparemment celle des lexicographes du *Trésor de la langue française,* que Balzac fait un emploi absolu du mot laps, tout seul, il emploie laps tout seul, comme on le trouve dans Gide, on le trouve dans Flaubert, on le trouve ailleurs, on le trouve dans notre titre de cette année, et qu'il qualifie ce laps en lui imposant de vertu.

1- vertu
temps

2- laps (de temps) de vertu

→ 3- laps - de vertu

Toujours est-il que la troisième possibilité, enfin les trois ne sont pas exclusives, est quand même la moins intéressante, en tout cas elle ne rend pas compte de la particularité d'effet de sens de l'expression dans ce laps de vertu.

De toute façon, ce qui est référencé de façon latente dans cette expression, c'est le terme du temps, rendu d'autant plus présent et insistant qu'il n'est pas explicite et c'est de ce fait qu'on saisit la liaison délicieuse, émouvante, entre ce laps et puis le vieux baron qui ne sent plus le temps passer quand il est avec sa maîtresse.

Il ne sent plus le temps passer, et puis il ne sent plus le temps qui a passé, il ne sent plus son âge. *Il n'y avait jamais eu soixante-dix ans*. C'est affreux en effet, il faut dire que ça n'est pas très euphonique à prononcer, c'est même bizarre, il n'y avait jamais eu soixante-dix ans, il faut comprendre le *y*, il n'avait jamais eu soixante-dix ans rue du Dauphin quand il y était allé.

Il n'y a pas de phrase qui fait plus sentir l'instance du temps dans sa modalité du vieillissement et c'est rappelé dans le passage, plusieurs fois dans le roman il va avoir bientôt soixante-dix ans, il a eu, il y a peu soixante-dix ans, qui met d'autant plus en relief ce qui fait le prix de cet amour clandestin, qui finit par être connu à la fin, de tout le monde, pas seulement des lecteurs, c'est précisément que le temps biologique est là suspendu, le temps biologique, l'âge qu'il a, son âge d'état civil est comme suspendu dans les moments qu'il passe rue du Dauphin et donc il n'y a rien qui mette plus en valeur l'opposition, le contraste, entre le temps biologique, et en même temps social « - Mon vieux vous avez soixante-dix ans il est temps de vous retirez, vous n'êtes plus dans la course » et puis le temps de l'amour. Et au fond ça dit : il n'y a pas d'âge pour les choses de l'amour, quand on est doué pour ça bien sûr (*rires*), quand on est, comme dit Balzac, un libertin. Le passage est vraiment saisissant.

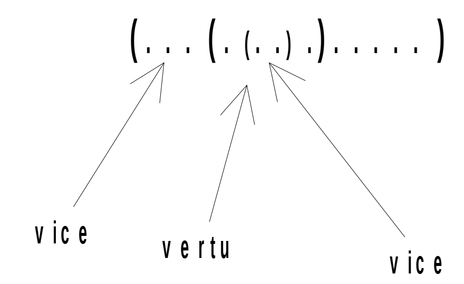
C'est la baronne qui parle aux enfants, la baronne Adeline : « Votre père a soixante-dix ans bientôt, répondit la baronne, il pense encore à Madame Marneffe, je m'en suis aperçu, mais bientôt il n'y pensera plus, la passion des femmes n'est pas comme le jeu, comme la spéculation, comme l'avarice, on y voit un terme ».

C'est ce qu'elle croit, Adeline, « la belle Adeline, car cette femme était toujours belle, en dépit de ses cinquante ans et de ses chagrins, la belle Adeline se trompait dans ceci : les libertins, ces gens que la nature a doué de la faculté précieuse d'aimer au-delà des limites qu'elle fixe à l'amour » tout est là, il y a quelque chose dans l'être parlant qui outrepasse les bornes naturelles, ou supposées telles, « les libertins n'ont presque jamais leur âge. Pendant ce laps de vertu, le baron était allé trois fois rue du Dauphin, et il n'y avait jamais eu soixante-dix ans », voilà le contexte.

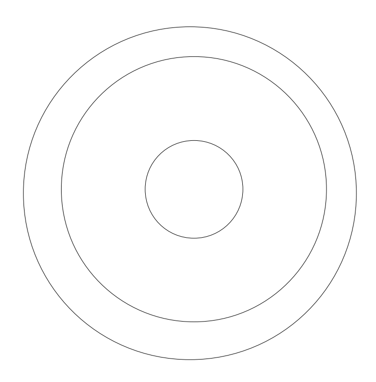
Balzac ne fait pas tout à fait confiance à son lecteur, il explique : « la passion ranimée le rajeunissait et il eût livré son honneur à Valérie, sa famille, tout, sans un regret. » C'est d'ailleurs ce qu'il fait dans la suite de cet extraordinaire roman.

Alors voyons comment ça se construit maintenant, ce que Balzac nous fait passer dans cette phrase.

Il y a d'abord de laps de vertu qui attire l'attention puisqu'il est au début de la phrase. Ce laps de vertu, on comprend bien à quoi il se réfère, il se réfère à l'ensemble de la vie, à l'horizon il y a l'ensemble de la vie du baron, son laps de vie et puis, à l'intérieur de ce laps de vie, il y a le laps de vertu, je le fais beaucoup plus grand qu'il n'est en réalité, il y a son laps de vertu, c'est là qu'il se situe.



Mais l'ironie de la phrase, c'est que pendant ce laps de vertu, il y a quand même un beau petit laps de vice, il y a même trois beaux petits laps de vice. À quoi répond le schéma que nous fait passer la phrase, c'est qu'évidemment il y à, je vais dire une vie de vice, un petit laps de vertu, et à l'intérieur du petit laps de vertu, de nouveau le vice.



C'est-à-dire un schéma qu'on pourrait représenter sous cette forme : voilà l'espace, si nous représentons là le temps par l'espace, l'espace vicieux, extérieur ; la deuxième zone, c'est l'espace de vertu, mais de nouveau à l'intérieur de l'espace de vertu, on retrouve l'espace du vice. C'est-à-dire que nous avons, pour tout dire, un enveloppement topologique qui est prescrit dans cette phrase et qui fait bien comprendre le caractère strictement infini, le caractère sans terme, contrairement à ce que croit Adeline, le caractère sans terme de la passion des femmes du baron Hulot, qui, en effet, fait des promesses qu'on appelle d'ivrogne, mais qui est à répétition laps et relaps dans sa conduite, qui incarne donc merveilleusement ce que Lacan appelle l'écetera du symptôme.

Je me limite volontairement puisque, de cette phrase, on tirerait sans efforts toute la toile du roman, donc c'est vraiment l'agalma, c'est l'aleph du roman, au sens de Borges.

J'aurais pu passer ces deux heures en commentant, je vous donne ce passage encore qui est plein d'écho pour nous, il évoque les messieurs qui veulent avoir une maîtresse à côté de leur femme légitime. « Beaucoup d'hommes veulent avoir ces deux éditions du même ouvrage » (*rires*). Ça n'est pas un délicat bien sûr, ça n'est pas Gide qui écrirait ça, pour beaucoup de raisons, encore que Gide, non, c'est ça , j'improvise pour une part, Gide, bien sûr oui…

« Beaucoup d'hommes veulent avoir ces deux éditions du même ouvrage quoique ce soit une immense preuve d'intériorité chez un homme, que de ne pas savoir faire - *c'est formidable* - que de ne pas savoir faire de sa femme sa maîtresse. La variété dans ce genre est un signe d'impuissance, la constance sera toujours le génie, le génie de l'amour, l'indice d'une force immense, celle qui constitue le poète. On doit avoir toutes les femmes dans la sienne, comme les poètes crottés du XVII° siècle faisaient de leur Manon des Iris et des Chloé ».

Bon, étant donné les engagements que j'ai pris envers vous, je laisse tout ce qu'il y aurait à dire sur ceci, Freud, Lacan, non pas Iris et Chloé et donc le thème de l'inconscient et du temps, la nouvelle alliance conceptuelle de l'inconscient et du temps, alors que Freud avait rompu les liens, apparemment, en énonçant, comme on le répète, sans trop aller regarder le contexte, l'inconscient ne connaît pas temps.

Ça n'est même pas : arrière monsieur, je ne saurais vous voir ! C'est une ignorance pure et simple, une autre dimension, la dimension de l'inconscient serait d'un autre ordre, une autre dimension que celle du temps.

Et c'est pendant que nous, nous nous échinons dans l'écume des jours, l'inconscient se prélasse si je puis dire, nous laisse passer et lui demeure, avec son automatisme de répétition, inutile de lui dire qu'il a déjà fait ça beaucoup beaucoup, il ne veut rien savoir.

Alors que chez Lacan l'inconscient a une affinité essentielle avec le temps, qu'on ne peut pas s'en débrouiller, de l'inconscient, sans y mettre le paquet <u>et</u> le temps et que ça n'est pas là contingence, c'est d'une affinité essentielle qu'il s'agit. Alors, j'ajoute tout de suite qu'il faut faire attention pour s'y retrouver, que chez Lacan ça qualifie précisément l'inconscient phénomène, l'inconscient tiret événement, l'inconscient en tant qu'il s'inscrit comme événement dans la trame du temps.

Mais enfin il y a bien une opposition, parce que pour Freud, Freud parle d'hypothèse de l'inconscient, et Lacan de la supposition du sujet, et, à vrai dire, le terme de supposition est la traduction latine du terme hypothèse, grec. C'est le même mot. Et donc, en effet, ça s'emboîte. Seulement, Freud parle d'hypothèse en tant que l'inconscient est déduit, qu'il est inféré à partir d'un certain nombre d'effets bizarres, détonants dont on ne peut rendre compte qu'en inférant l'existence de processus inconscients puisque le sujet lui-même s'avoue incapable d'en rendre compte par sa cogitation consciente, par son argumentation etc. donc Freud dit hypothèse de l'inconscient en tant que l'inconscient est inféré comme étant déjà là et portant des effets.

Freud ne dit hypothèse de l'inconscient que pour dire : ça n'est pas parce que l'inconscient ne paraît jamais en personne, mais seulement à partir des inférences que nous faisons, ça n'est pas pour autant qu'il n'est pas quelque chose de réel au sens de la science.

Pour Freud, il s'agit de sauver le caractère *real* de l'inconscient, en dépit du fait qu'il ne se présente pas en personne mais seulement à travers une déduction qui n'en est pas moins pour Freud certaine et indubitable.

Le transfert, pour Freud, est d'un autre ordre, le transfert, pour Freud, c'est ce qui permet d'avoir accès à cet inconscient déjà là et qui permet d'introduire des transformations dans ce quelque chose de réel qu'est l'inconscient. Il introduit ces transformations de deux façons, parce que la personne de l'analyste attire à elle la libido investie dans les symptômes, et deuxièmement se faisant, dans le transfert les symptômes prennent un nouveau sens, *neue Sinn,* je l'ai cité déjà.

Lacan, évidemment, son sujet-supposé-savoir, ça procède de ce que Freud appelle répétitivement l'hypothèse de l'inconscient et c'est pourtant une supposition, d'une toute autre sorte. Et d'abord parce qu'il s'agit

d'une définition de l'inconscient à partir du transfert. Il s'agit de la perspective que donne le transfert sur l'inconscient, et, plus loin, qui entre dans la définition du statut de l'inconscient. C'est une définition de l'inconscient à partir du moyen de sa découverte.

Ça n'est pas si apparent dans la composition même du séminaire des *Quatre concerts fondamentaux* où s'introduit, d'une façon un peu plus étendue, le sujet-supposé-savoir vers la fin du *Séminaire,* et qui avait déjà pointé son nez dans un *Séminaire* antérieur.

Dans le *Séminaire XI*, précisément, on note l'écart maintenu par Lacan entre l'inconscient et le transfert, puisqu'il en fait deux concepts distincts, et que dans la suite de quatre concepts qu'il distribue, l'inconscient vient d'abord et on passe par la répétition avant d'introduire le transfert, pour terminer sur la pulsion.

Donc on note, dans la composition même de ce *Séminaire,* l'écart freudien maintenu entre inconscient et transfert, dans les *Conférences d'introduction à la psychanalyse*.

Et, évidemment, cet ouvrage de Freud, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, ne pouvait pas être loin de l'intention de Lacan, précisément au moment où, après une rupture, définitive avec l'Association Internationale de psychanalyse, il se trouvait changer de lieu et de public, passer de Sainte-Anne, l'amphithéâtre de Sainte-Anne à la salle Dusanne à l'École Normale Supérieure et trouver là un vaste public intellectuel, où d'ailleurs la faction des analystes se développait, si je me souviens bien, au départ, spécialement cette année là, comme un petit noyau occupant de droit les premiers rangs, ce qui nous obligeait, nous, les élèves de l'École Normale à aller derrière.

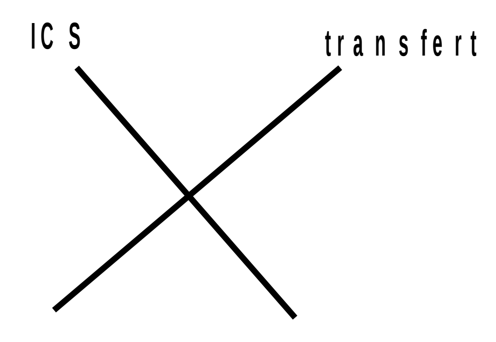
Lacan dit bien d'ailleurs qu'il a trouvé dans ce *Séminaire,* moins l'occasion d'une introduction que de repenser les fondements de la psychanalyse, il dit ça dans le texte qui a été placé au verso de l'ouvrage : « L'hospitalité reçue de l'Ecole normale supérieur, un auditoire très accru indiquaient un changement de fond de notre discours. Nous avons mis au point un organon à leur usage - *à l'usage de ce nouveau public* - en l'émettant selon une propédeutique qui n'en avançait aucun étage avant qu'ils aient pu mesurer le bien-fondé du précédent. »

C'est, mutatis-mutandis, quelque chose qui n'est pas éloigné de la tentative de Freud dans ses *Conférences d'introduction à la psychanalyse*. Lacan maintient l'écart inconscient transfert. L'inconscient est présenté, introduit à partir de l'ordre symbolique, tandis que dans le transfert est avant tout mis en évidence son caractère libidinal, conformément à l'orientation de Freud dans cet ouvrage.

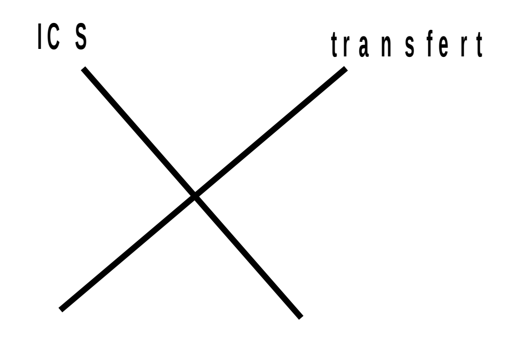
C'est la réalité sexuelle, c'est la libido, qui semble donner le centre du concept du transfert dans le *Séminaire XI.* La formule qui avait retenu à l'époque, précisément, certain de ses auditeurs, moi-même, qui avions, comme Lacan le rapporte, il s'est aperçu que cette formule avait retenu, il était venu nous la commenter, il était venu faire le cinquième dans un petit cartel, ça ne s'appelait pas comme ça encore, les quatre que nous étions, la formule : le transfert est la mise en acte de la réalité sexuelle de l'inconscient. Il faut bien dire, elle nous avait surtout frappé, parce que nous étions ignorant de Freud, avouons-le, parce que c'est une formule qui pourrait être extraite du chapitre du transfert dans les *Conférences de l'introduction à la psychanalyse*.

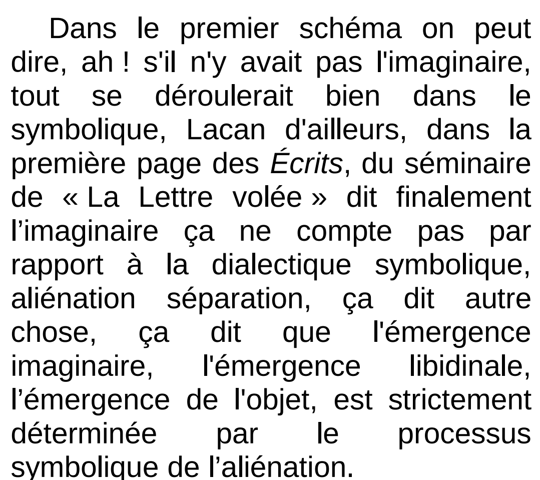
Et, en effet, il peut sembler que cette formule même n'est pas trop en avance sur le schéma fondamental que Lacan avait introduit au début de son enseignement et que j'ai plusieurs fois, un nombre innombrable de fois, écrit au tableau, ces deux axes en opposition, du symbolique et de l'imaginaire, et clairement il y a l'appui du *Séminaire* ici, et de placer l'inconscient sur l'axe symbolique, tandis que le transfert, quand on parle de lui comme inscrit, comme étant de sa substance, est la réalité sexuelle de l'inconscient, apparaît au contraire de l'ordre

imaginaire, avec le rapport d'obturation du transfert par rapport aux émergences de l'inconscient.



Ça reste d'ailleurs, dans le schéma que Lacan élabore cette année, de l'aliénation et de la séparation, j'ai démontré ailleurs que ce schéma d'aliénation séparation est une transformation de celui-ci, ici ça se présente sous forme d'opposition, ici ça se présente sous forme d'articulation.





Dans le premier schéma on peut dire, ah ! s'il n'y avait pas l'imaginaire, tout se déroulerait bien dans le symbolique, Lacan d'ailleurs, dans la première page des *Écrits*, du séminaire de « La Lettre volée » dit finalement l'imaginaire ça ne compte pas par rapport à la dialectique symbolique, aliénation séparation, ça dit autre chose, ça dit que l'émergence imaginaire, l'émergence libidinale, l'émergence de l'objet, est strictement déterminée par le processus symbolique de l'aliénation.

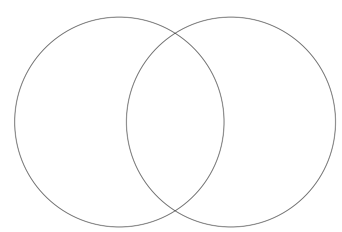
Ça répond très bien à l'opposition freudienne de *Sinn* et *Bedeutung*, le *Sinn* d'ordre symbolique, la *Bedeutung* étant la référence libidinale, donc toujours employé par Freud dans ce sens.

Simplement, c'est beaucoup plus complexe que ça dans le *Séminaire XI* parce que l'inconscient s'y trouve définit comme sujet et que définir l'inconscient comme sujet, c'est à l'opposé de le définir comme savoir.

Le définir comme savoir, c'est la différence, c'est les petits plus et les moins du schéma des alpha, gamma, delta de Lacan, définir l'inconscient comme un savoir, c'est le prendre par le bout où il est un *automaton,* et c'est pourquoi Freud, lui, met tellement l'accent sur la *Zwanshandlung*, l'action compulsive.

C'est ça, la définition de l'inconscient comme savoir, tandis que le définir comme sujet, c'est mettre au contraire l'accent sur non pas *l'automaton* mais la *tuché,* sur la rencontre au hasard, sur l'imprévu et même, au delà, sur l'imprévisible.

Prendre l'inconscient comme sujet,



ça n'est pas du tout le prendre comme étant déjà là et portant des effets, c'est le prendre au niveau de l'effet, comme quelque chose qui se produit et qui se manifeste de façon aléatoire et, en ce sens, le sujet est un événement. C'est dans les formations de l'inconscient, l'événement de l'inconscient, et c'est bien par cette sorte d'événements, en ajoutant ces événements, que Freud est entré dans la compréhension populaire. Il a ajouté au registre un certain nombre d'événements. Quand le président de séance dit, au moment d'ouvrir : « la séance est close », c'est un événement freudien. Et, là, nous saisissons l'inconscient comme sujet disruptif. Tandis que si le président de séance dit quand ça s'ouvre, « la

séance est ouverte », quand elle ferme, enfin il la ferme quand il le dit, c'est performatif, « la séance est close », aussitôt la séance est close, s'il est bien à sa place. Et puis il fait ça tous les jours. Et puis après, même quand il est à la retraite, après 70 ans, s'il continue le matin et le soir à dire : « la séance est ouverte », avant de se quitter la « séance est close », on dira : c'est une action compulsive et tous les jours de sa vie, il continuera comme ça. On a eu quelque chose de cet ordre, là, dit-on avec Salazar qui, à la fin de sa vie, se croyait toujours diriger le Portugal et tout s'organiser autour de lui pour qu'il puisse le penser. « La séance est ouverte, la séance est close, oui monsieur le président ». Autrement dit, grande opposition entre l'inconscient sujet et l'inconscient savoir.

Le même contraste d'ailleurs, si on y pense, se répercute entre la séance analytique et les événements de l'inconscient. La séance analytique, prétend Lacan, se caractérise par sa régularité : quel est votre jour, quels sont vos jours, quelles sont vos heures ? quasi bureaucratique, dit Lacan, c'est-à-dire en effet, la séance est ouverte, la séance est fermée. C'est quand même l'essentiel de l'acte de l'analyste (*rires*), aller de son cabinet à la salle d'attente, inviter le sujet suivant à l'accompagner, en le précédent ou en le suivant. Donald Meltzer disait : il faut toujours passer devant, il faut toujours que le patient passe devant parce que sinon, s'il est derrière, c'est très inquiétant pour l'analyste (*rires*). C'était très inquiétant pour lui, et je ne développe pas parce que, là nous sommes au bord, il faut bien dire, de la folie d'un grand analyste. Et puis, ensuite, le trajet inverse. Quand moi-même j'étais en analyse, je me disais que vraiment, pour être analyste, il faut être sacrément obsessionnel, pour refaire ça à longueur de temps.

Donc d'un côté, la séance, prise dans l'automaton, et nous aurons peut-être le temps aujourd'hui d'aller jusqu'à l'extrême de cette automaton. Et puis tout ça, cet ordre supposé invariable, cette constance, admirable, pour que, imprévisible, à son heure, comme l'esprit, qui souffle où il veut, on cueille une manifestation symptomatique de l'inconscient, un petit mot d'esprit, un petit lapsus.

Autrement dit, un contraste évident, au niveau du phénomène, entre l'ordre de la séance et l'ordre de l'inconscient comme sujet. Et c'est le paradoxe de la séance analytique, lieu prévu pour que s'y produise l'imprévisible. Évidemment, l'imprévisible a une petite tendance à se produire à côté du lieu où on l'attend. Mais ce n'est pas grave parce qu'à ce moment-là, on le raconte dans la séance. Mais évidemment plus la séance est régulière et plus le quantum d'imprévisible a tendance à se manifester ailleurs.

Alors on voit bien quelle est la différence de la séance lacanienne. Ça n'est pas qu'elle renie l'*automaton* de la séance, mais elle démontre une certaine pente à se structurer comme l'inconscient sujet et que la séance analytique d'orientation lacanienne glisse à se structurer comme l'inconscient sujet et qu'à l'intérieur de la régularité quasi bureaucratique que Lacan évoque, se logent précisément, au moins des indices et des marques d'imprévisible, jamais une fois exactement comme l'autre, ce qui est, en effet, à l'opposé ce à quoi cette logique nous ferait tendre.

Chaque séance exactement pareille ! et vous savez, nos analystes New-Yorkais des années 50 avaient porté ça jusqu'à, comme moi à mon *Cours,* mais moi c'est deux heures par semaine, toujours la même veste (*rires*), toujours la même cravate, ne pas bouger une seule chose, dans le cabinet analytique. Ça a été décrit, je l'ai souvent rappelé, c'est un document inoubliable, par Janet Malcom, une essayiste connue aujourd'hui, dans le premier ouvrage qu'elle ait produit.

Ça atteint des sommets, et d'abord il faut bien, s'ils portent ça toute la journée, qu'on nettoie ça quelque temps. Donc il faut qu'ils en aient plusieurs la même (*rires*) et puis après, il y avait même une tendance dit-elle, à ce qu'ils se fournissent, tous, les

différents analystes, chez le même tailleur, pour ne pas être trop différents les uns des autres. C'est vraiment la réduction de l'analyste à la pure différence numérique.

Alors, l'inconscient sujet, c'est ça le tour de Lacan, l'inconscient sujet, c'est l'inconscient phénomène, c'est-à-dire celui qui apparaît dans la séance ou, si c'est hors de la séance, celui dont on rapporte dans la séance précisément l'émergence disruptive. C'est le sens qu'il faut donner à la phrase que Lacan prononce dans son *Séminaire* et qui est reportée au chapitre II : « la forme essentielle où nous apparaît d'abord l'inconscient comme phénomène, c'est la discontinuité ». Ce qui compte c'est les termes apparaître et phénomène, parce que ça désigne un aspect précis de l'inconscient.

Et alors dire que la forme essentielle où nous apparaît l'inconscient comme phénomène, c'est la discontinuité, c'est bien dire qu'il ne s'agit pas de l'inconscient freudien comme inféré, ça n'est pas l'inconscient de l'hypothèse freudienne parce que l'inconscient de l'hypothèse freudienne qui vaut comme quelque chose de réel dans l'ordre de la science, c'est l'inconscient du tableau noir, c'est l'inconscient où on dit : il y a ceci…. eh puis bon, etc. conclusion… c'est l'inconscient conclu et l'inconscient conclu à partir de quoi ? À partir de discontinuités.

L'inconscient freudien, c'est celui qui rétablit la continuité, comme je l'ai souligné et qui est à fleur de texte dans le chapitre de Freud qui s'intitule « Justification du concept de l'inconscient » qui est au début de son texte sur l'inconscient dans la *Métapsychologie*.

Lacan le prend par l'autre côté, l'inconscient, la forme essentielle du phénomène c'est la discontinuité. Et ça se confirme de ce que Lacan dit plus tard : l'inconscient se manifeste toujours comme ce qui vacille dans une coupure du sujet. Ça désigne l'inconscient sujet comme phénomène, c'est-à-dire ça désigne l'inconscient sujet qu'on peut noter S barré et il s'agit



ici de la manifestation de l'inconscient et c'est de là que se justifie de poser comme une thèse qu'il y a une temporalité de l'inconscient, la temporalité de l'éclair, perceptible dans le lapsus, de ce qui apparaît peut disparaître aussitôt, de ce qui s'ouvre pour se fermer, de telle sorte qu'on peut poser que l'inconscient en tant que sujet-supposé-savoir, ça n'est pas du tout l'inconscient comme savoir, l'inconscient comme sujet-supposé-savoir est au niveau du phénomène, il est au niveau de l'écume.

À propos de l'écume, je ne crois pas avoir eu le temps de vous lire la dernière fois la citation de Valéry qui était rapportée par Gide, à ce propos, qui est fort belle, qui désigne très bien la position de Valéry : « Les événements m'ennuient, *disait-il.* Les événements sont l'écume des choses. C'est la mer qui m'intéresse, c'est dans la mer que l'on pêche et sur elle que l'on navigue, c'est en elle que l'on plonge ». C'est très beau parce que ça désigne bien la position platonicienne de Valéry, ce qui l'intéresse, c'est le milieu marin, ça n'est pas l'événement, ce sont les conditions de possibilités de l'événement. Et c'est pourquoi, toujours Valéry dépasse, écarte l'événement comme un voile, pour aller en direction de la structure qui rend possible cet événement et beaucoup d'autres.

C'est pourquoi il avait cet égart pour le beau vers, ce qui l'intéressait c'est pas le beau vers, c'est comment, de quelle matrice on peut faire venir sans arrêt de beaux vers. Et donc aussi l'écart pour la réalisation, bien plus beau la matrice virtuelle de ce qu'on pourrait réaliser, quinze ans de silence. Ça n'était pas joué chez lui, c'est là qu'il y a vraiment le cœur palpitant, si je puis dire, de son être.

Mais évidemment les productions qui sont issues de cette vision structurale et mécanique, les productions n'ont-elles plus le même éclat aujourd'hui, précisément parce qu'elles sont

calculées avec cette distance. Il a beaucoup perfectionné le vers, il l'a tellement perfectionné que ce vers néoclassique s'est tout de même effondré. Mais enfin si je rentre là-dedans, je ne sors pas.

Voilà, Valéry c'était l'homme que les événements ennuient. C'était aussi d'ailleurs, j'ai trouvé dans Gide, il y avait justement la confirmation de ce que je vous avais dit de façon précédente, que finalement monsieur Teste, il ne veut pas, il regarde le public et il dit : ils sont mangés par les autres ; et j'ai dit Valéry par excellence, il a fini mangé par les autres, eh bien je l'avais trouvé confirmé dans ce qu'écrivait Gide, que je ne connaissais pas à ce moment-là, parce que j'ai lu ça entre, Gide rapporte une conversation avec Valéry : « - Tous ces gens trop charmants me tueront, disait-il, savez-vous l'épitaphe qu'il faudra graver sur ma tombe : ci-gît Paul Valéry, tué par les autres ! » (*rires*)

Donc ça m'a frappé la convergence de vue - oui il y avait encore ça parce que j'y suis - il y avait encore ça de très amusant, c'est dans un passage de Gide sur Proust. Il dit c'est vraiment un paradoxe que - vous savez qu'il s'est fichu le doigt dans l'œil au départ, il a fait perdre ça à son éditeur, en trouvant que vraiment, Proust avait écrit quelque chose sur les vertèbres du front de tante Léonie, Gide trouvait que les vertèbres du front, quand même, on ne pouvait pas laisser passer ça, donc, il avait fait repousser l'ouvrage et là il se rattrape en faisant l'éloge, et il souligne le paradoxe que *la Recherche du temps perdu* paraisse, *la Recherche du temps perdu* dont il souligne que c'est un livre qui se déroule avec une extrême lenteur, avec un maniement tout à fait spécial du temps de lire, et il dit que ça se développe, que ça paraisse en un temps, qu'il définit ainsi, Gide : *à une heure où l'événement triomphe partout de l'idée.*

J'ai trouvé ça très juste, puisque, en 1921, il peut écrire « l'événement triomphe partout de l'idée » parce qu'il assiste à ça, il est certain qu'aujourd'hui, on ne pourrait même plus le formuler parce que l'événement a triomphé et que nous allons toutes voiles dehors vers le 21° siècle, ce qu'on appelle l'information, les moyens d'information, c'est exactement ça, le triomphe de l'événement sur l'idée. Et c'est pourquoi, avec l'opportunisme qui nous caractérise, nous sommes sur ces affaires de temps et d'événements, il n'est que temps ! ! et que d'ailleurs nous mettons l'inconscient lui-même, supposé être la mer, où l'on plonge et où l'on navigue, nous mettons l'inconscient lui-même à l'heure de l'événement, c'est ce que fait Lacan.

Alors quelle est la conséquence de distinguer l'inconscient sujet et l'inconscient savoir et, quand même, de donner le pas à l'inconscient sujet sur l'inconscient savoir, parce que notre petit inconscient savoir, celui que nous inférons, d'où vient-il ? Ah ! il fait l'inconscient savoir, avec ses alpha, ses bêta, il ne connaît plus personne, et voilà et je continue et je vous embête. Mais d'où vient-il ?

Il est d'humble extract, il vient de ces petits accrocs, imprévisibles, il est né dans la fange, cet inconscient savoir. Et oui, et Lacan lui répète : tu n'es fait que de ça, tu n'es fait que de ces manifestations contingentes, tu n'es fait que de ces petites interruptions, ces petites discontinuités, ces petits glissements, c'est quand le pied te manque, c'est de là que va s'élever le golem de l'inconscient, apparemment immuable.

Et, alors c'est quoi ça ? C'est le rappel, c'est là ce qui donne son sens, je mets un peu de couleurs pour réveiller ce que moi-même j'ai seriné pendant des années, je l'ai rédigé, et puis je l'ai fait lire, et puis c'est commenté partout, donc il faut m'excuser, je demande à mon critique sévère de m'excuser, je mets un peu de couleurs pour réveiller ça.

C'est dans ce contexte là que prend sa valeur de dire *l'inconscient n'est pas un être,* l'inconscient, et c'est vrai que le prendre par le biais du phénomène, désubstantialise l'inconscient, le désontologise. Voilà un titre de thèse : La désontologisation de l'inconscient chez Jacques Lacan, de tant à tant. Et

comment mieux le dire, qu'en repérant l'inconscient à partir du manque-à-être, ah !

C'est dans ce contexte là, que Lacan a pu dire : le statut de l'inconscient n'est pas ontique mais éthique. C'est la différence entre les étants, au niveau ontique et l'être, au niveau ontologique. Je laisse ça de côté.

Qu'est-ce que veut dire, pourquoi s'introduit ici éthique ? Ça a plu ça, le moment où j'ai pris le mot éthique et je l'ai mis sur l'édifice du champ freudien en lettres lumineuses qui devraient apparaître et disparaître : éthique ! éthique ! éthique. Ça eu beaucoup de succès. Mais cette éthique là, ce qu'il faut voir d'abord, c'est qu'elle s'inscrit dans le manque au niveau ontique, que c'est vraiment l'éthique à la place de l'ontologie.

$$\frac{\text{éthique}}{\text{ontologie}}$$

Lacan a prononcé une éthique de la psychanalyse, il n'a pas prononcé une ontologie de la psychanalyse, et même pour des raisons tout à fait essentielles. On peut écrire ce manque S de grand A barré pour dire que c'est précisément dans ce manque là, ce manque ontique, que devient nécessaire la décision, l'acte, la création comme ex nihilo, l'invention du savoir, parce que ça n'est pas l'acte et que dans ce manque, un engagement est nécessaire. Mais, bien sûr que Lacan appartient là, dans ce registre, à la filière des penseurs décisionistes, c'est-à-dire qu'il met en valeur le caractère « dans le vide » de la vraie décision, qui va ensuite créer l'espace même où elle va s'inscrire.

Alors, en effet, du coup, on a parlé d'éthique, on parle d'éthique et on comprend l'éthique de l'analyste et, en effet, il faut que l'analyste soutienne l'inconscient de son désir. D'où, c'est précisément la désontologisation de l'inconscient qui valorise le désir de l'analyste, et les analystes adorent ça, maintenant, le désir de l'analyste.

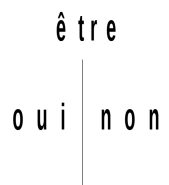
Ils ont adoré ça, c'est que tout ça se passe parce que nous avons le désir de l'analyste. Et la question clinique est : y a-t-il là naissance ou non du désir de l'analyste ? C'est-à-dire de soutenir, en effet, ce qu'il faut de fiction pour que l'inconscient se manifeste de la bonne façon. Mais enfin ça, c'est juste, mais ça prend souvent la tournure de : enfin, tout ce monde repose sur mon désir !

Il faut l'éthique de l'analysant, il faut qu'il consente, qu'il vienne à son heure, qu'il respecte ce que nous n'appelons pas un contrat mais qui est tout de même une forme de pacte, il faut que vraiment il en veuille, comment vérifier que vraiment il en veut sans qu'il en bave ?

Deuxième registre, l'éthique de l'analysant. Mais le plus important c'est le troisième. C'est comme ça que Lacan traduisait le manque-à-être en anglais. Je l'a déjà rappelé ici, que le traducteur - si ! si ! - (*rires*) que le traducteur avait proposé *lake of beeing,* qui est exact, mais qui est statique et que Lacan avait exigé, je lui avais transmis un certain nombre des propositions du traducteur comme de traduire super ego en super I, aille, aille, aille ! et Lacan avait refusé le *lake of beeing* pour exiger la traduction *the want to be* qui désigne, « l'inconscient n'est pas, mais il veut être quelque chose », comme le peuple selon Sieyès, il veut être quelque chose, c'est-à-dire que l'éthique la plus importante, c'est l'éthique de l'inconscient, c'est le désir de l'inconscient d'être, à distinguer du désir inconscient.

Ah ! ça fait une surprise, l'éthique de l'inconscient, ça traduit ce qui, en termes freudiens, se parle sous la forme du refoulé et du retour du refoulé. On présente ça à partir de la résistance et du refoulement comme des oppositions de deux forces mécaniques, mais c'est une affaire de désir, c'est que l'inconscient veut être, c'est qu'il est à l'état d'intention inconsciente et c'est pourquoi vous n'arrivez pas vraiment à le situer ici, vous faite une bipartition concernant

l'être, oui, non, répondez, cochez la case ! s'agissant de l'inconscient.



On vous demande tout le temps ça, on passe des frontières hors de l'Europe, hop, tac, tac, masculin, féminin, etc., l'inconscient ; l'inconscient, précisément, ne trouve pas à se loger dans une distribution statique, l'inconscient, comme Lacan le met en valeur dans le *Séminaire XI*, c'est un vouloir être, c'est-à-dire qu'il est pris essentiellement dans une dynamique, il est pris essentiellement dans le passage du virtuel au réel, pour dire ça en termes philosophiques.

Et c'est pourquoi l'inconscient a toujours été finalement saisi par Lacan, parce que c'est un réaliste, et dans cet ordre d'idée les vrais réalistes sont les phénoménistes, ceux qui regardent ce qui se passe d'abord, une problématique de réalisation.

Et c'est pourquoi Lacan peut dire : l'inconscient c'est foncièrement du non-réalisé qui veut se réaliser, et d'où cette inversion fondamentale, alors que pour Freud la référence fondamentale de l'inconscient, c'est le passé, la référence de l'inconscient pour Lacan, c'est le futur.

Et c'est là chez Lacan dès le début, c'est là dès le premier chapitre de « Fonction et champ de la parole et du langage », où il y a l'expression dans le titre de cette première partie « La réalisation psychanalytique du sujet ». Et c'est d'ailleurs dans ce chapitre que, pour la première fois, il explique la rétroaction temporelle.

Alors bien sûr, ça décoiffe ça, ça décoiffe parce que est-ce que la réalisation de l'inconscient comme « virtuel », entre guillemets, est-ce que sa réalisation est unique, est-ce qu'elle est nécessairement unique, ou est-ce qu'il y a une marge où l'inconscient peut se réaliser comme ci ou comme ça, mais bien sûr qu'on prend, au niveau de la pratique, tout le temps ça comme ça, puisque qu'on se demande comment on dirige la cure, par ici, par là, c'est bien qu'on pense qu'à la diriger par ici ou par là, on va induire, inciter l'inconscient à se réaliser comme ci ou comme ça à réaliser son intention encore virtuelle sous cette forme ou une autre, c'est pour ça qu'à l'occasion, c'est le sujet que nos collègues de Madrid veulent prendre pour un colloque prochain, à l'occasion, ils ont mis *Volver a s'analysas* (à vérifier), revenir à s'analyser.

Ce qui inspire c'est que, peut-être, avec un autre, ça va se réaliser d'une autre façon ; donc ce n'est pas les spéculations, qu'on introduit là sur la virtualité, là, nous serrons quelque chose avec quoi nous sommes aux prises tous les jours.

Et là, l'image que j'avais introduite à partir de l'induction que m'en avait donnée Palomera sur le bricoleur, c'est bien ça, le bricoleur accumule un certain trésor et puis il est disponible pour telle ou telle réalisation où ce trésor va être mis à telle ou telle fin. C'est comme avec le lego, une fois que vous avez fait une réalisation avec le lego vous redéfaite le lego, vous le rangez dans sa boîte et puis après, avec les mêmes éléments, vous allez les monter autrement.

C'est donc pensable au moins, je ne dit pas que c'est le comble de la spéculation conceptuelle, l'exemple du lego mais enfin oui, c'est ça les bricoleurs, le bricolage à la disposition de tous. Et là, on voit la marge qu'il y a entre le non-réalisé et puis la réalisation.

On peut dire que c'est dans cette dynamique là que finalement l'inconscient se réalise, et que c'est par après qu'il est reprojeté comme ayant été déjà là par ce que Bergson appelait un mouvement rétroactif, rétrograde du vrai, dont j'ai parlé aussi jadis.

On peut dire que c'est par cette voie que se réalise le savoir inconscient, et donnons lui sa formule : là où c'était le sujet, le S du sujet, advient le savoir.

Il faut S barré, donnons au S la valeur de sujet, comme il est arrivé à Lacan de la faire, *soll ich werden*, donnons au *ich* sa valeur de savoir. Ah ! non ! là vous exagérez, me rétorque celui qui me dérange ; mais pas du tout ! allez voir au chapitre IV, page 45 du *Séminaire XI*, Lacan dit explicitement que le *ich,* c'est le lieu du réseau des signifiants, ah ! c'est-à-dire que dans le *Séminaire XI,* il donne cette valeur au *ich,* précisément, d'être le réseau constitué du signifiant, c'est-à-dire que l'opération analytique, c'est de passer de l'inconscient comme sujet à l'inconscient comme savoir, à un savoir qui est fait à partir du sujet et des événements de sujet, un savoir, comme dit Lacan, qui se manifeste dans la méprise du sujet. Chaque fois que vous vous gourez, ça fait un savoir, c'est chaque fois que vous vous gourez que vous avez dix sur dix en analyse, qu'on vous félicite chaudement !

Eh bien, c'est là le paradoxe, et c'est ça sur quoi Lacan met l'accent, et c'est au plus proche de ce qui a lieu, il faut vraiment qu'on ait des piles de thèses sur les yeux pour se les appliquer, pour qu'on ne saisisse pas à quel point ça décrit ce qui a lieu, ce que nous faisons.

Alors dans ce texte, on saisit ce que c'est que le statut éthique de l'inconscient, ça veut dire en effet que l'inconscient est relatif, il est relatif au désir de l'analyste, qu'il est relatif au désir de l'analysant et il est relatif dans la mesure où il peut se réaliser comme savoir plutôt comme ci ou plutôt comme ça ; tant qu'il n'est pas réalisé, il est en suspension, il est indéterminé, mais il est aussi sujet à un désir de se réaliser.

Objection ! objection ! l'objection freudienne. Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire là ? L'action compulsive, démontre qu'il y a des contraintes qui sont inscrites et programmées, qu'on n'en fait pas à sa tête, qu'il y a les lapsus et tous ça, que c'est l'écume des jours, comme dit Paul Valéry, mais que ce qu'il y a de dur et qui ne peut pas changer, c'est ce programme inscrit.

Ouh ! ! Ne montez pas sur vos grands chevaux, c'est précisément pourquoi Lacan, après nous avoir présenté l'inconscient comme sujet, nous amène le concept de répétition, c'est pourquoi en deux il traite du concept de répétition.

Freud, avec son histoire d'hypothèse nous dit : la constatation de la répétition - au fond toujours signifiante - qu'on force à poser l'inconscient comme quelque chose réel, *etwas Real*, mais Lacan ne pense pas qu'il n'y a jamais d'effet, des données, un ensemble de signifiants, qui obligent à inférer cela. L'inférence, la conclusion, c'est toujours une affaire de désir, moi je m'épuise avec certains de nos collègues italien à leur faire admettre que deux plus deux ça fait quatre et que quand quelqu'un écrit ce qu'elle écrit, eh bien ça veut dire ça, eh bine non, on peut accumuler toutes les démonstrations ; - pas du tout, - mais enfin vous l'avez écrit quand même ! - Ah, non ! ?, je vous adore.

C'est comme la tortue de Léwis Carol, la tortue qui demande toujours une règle supplémentaire pour pouvoir admettre la déduction, c'est imbattable parce qu'il y a S de grand A barré. Ça se dit en bon français : on ne fait pas boire l'âne qui ne veut pas boire. Ça veut dire quoi ça ? C'est-à-dire que le professeur Freud, quand il nous dit : voilà la liste des faits qui font qu'on infère ceci, non Professeur ! enfin, non ! même pour dire deux plus deux égal quatre, il y a un hiatus. Il faut une extrême bonne volonté pour admettre que deux plus deux fasse quatre et, comme l'a bien démontré le cardinal Newman qui, lui, avait saisi qu'il fallait continuer de faire exister Dieu au temps de la logique mathématique et des ordinateurs, etc., il y a un hiatus à sauter, il y a S de grand A barré et son abîme avant d'inférer.

C'est pourquoi Lacan parle d'éthique là, l'éthique, c'est ce qui permet même de conclure le moindre raisonnement et c'est pourquoi Lacan souligne dans le *Séminaire XI* que Freud ne met pas en évidence - justement parce qu'il est scientiste - son propre courage éthique

à poser l'inconscient, page 35 du *Séminaire :* « Si je formule ici, *dit Lacan,* que le statut de l'inconscient est éthique, non point ontique, c'est précisément parce que Freud, lui, ne met pas cela en avant quand il donne son statut à l'inconscient. » Et bien sûr qu'il ne met pas cela en avant, il met en avant la déduction logique au sens scientiste qui ne permettrait pas qu'on dise autre chose. Tandis que Lacan : « Et ce que j'ai dit de la soif de la vérité qui l'anime est une simple indication sur la trace des approches qui nous permettront de nous demander où fut la passion de Freud. »

Ça, ça introduit précisément la place de l'éthique dans le vide de S de grand A barré et ça se confirme de ce que Lacan dit page 40 : « C'est à partir de la réduction à de purs signifiants que peut apparaître, dit Freud, un moment de conclure », et Lacan, là, réintroduit dans le moment de conclure, même il réintroduit la place de l'éthique, qu'il n'y a pas de moment de conclure sans cette exigence éthique, la fin de l'analyse, ça n'arrive pas à un moment, hop ! on a le ticket de sortie, il faut le vouloir de la bonne façon, il faut que le désir y soit et c'est ce que souligne Lacan : « un moment de conclure : un moment où il se sent le courage de juger et de conclure. » C'est là ce qui fait partie de ce que j'ai appelé son témoignage éthique et ça c'est la contestation de la justification du concept de l'inconscient au sens de Freud, où ce serait purement objectif. Lacan rappelle que ça s'inscrit au lieu de S de grand A barré, qu'il y a là un abîme, qui sollicite la décision.

Alors Freud, justement, il a le courage de conclure, qu'est-ce que c'est là, conclure, c'est élaborer, de conclure qu'il y a « l'inconscient est quelque chose de réel », au sens de la science, ça veut dire qu'il élabore la répétition comme le répondant ontique du phénomène de l'inconscient.

C'est-à-dire qu'on passe de l'inconscient c'est l'évasif, c'est le fugace, c'est l'imprévisible, on passe au statut de l'inconscient comme quelque chose qui se répète, que met en évidence, en effet, l'action compulsive, ce qui nous fait apercevoir que la répétition, c'est une élaboration de savoir à partir du phénomène inconscient et qu'en effet, ça se présente sous deux faces, l'inconscient, ça se présente sous sa face surmoi, sur la face surmoi l'inconscient est désigné en tant que des formules inscrites et programmant le sujet. Eh puis il y a la face sujet-supposé-savoir, et c'en est une autre. Simplement la face la répétition, la face savoir, la face surmoi, s'élaborent pratiquement à partir de la face sujet-supposé-savoir.

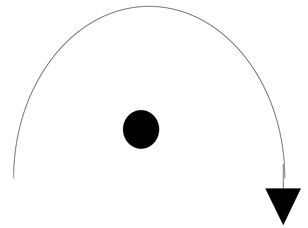
Ah ! mais c'est pas penser l'inconscient sujet en même temps que la répétition, c'est coton, c'est coton parce que d'un côté l'inconscient a statut seulement de supposition, et que la question se pose de savoir si l'inconscient ne serait pas du semblant, hors discours éphémère.

Et, d'ailleurs, veuillez noter que dans « La proposition de 1967 », tête de référence, Lacan dit : « Le sujet-supposé-savoir n'est pas réel. » Et, en effet, il lui donne le statut d'un effet de sens, à partir du moment où on raconte ses symptômes à l'analyste, on se demande ce que ça veut dire. Et par là même, il y a un effet de signification spécial, un effet de signification que quelque part ça se saurait.

Mais cet effet-là, Lacan dit : ça n'est pas réel. En même temps d'ailleurs, vous remarquerez que du transfert il dit : c'est la mise en acte de la réalité de l'inconscient. Donc d'un côté la question se pose, si le sujet-supposé-savoir n'est pas réel est-ce que ça ne serait pas du semblant ? Et d'ailleurs, les effets de vérité sont toujours parents de la tromperie, sont toujours momentanés, l'inconscient peut s'exercer dans le sens de la tromperie. Eh c'est à ça d'ailleurs que s'arrêtent, en croyant avoir fait ce qu'il fallait, les postmodernes ; eh oui que l'interprétation est toujours arbitraire ! et tout ça est affaire de convention ! voire de convention appuyée sur des pouvoirs et sur des intérêts !

Mais, deuxièmement, l'inconscient n'a pas statut de semblant.

L'inconscient en tant que lié à la répétition qu'on en élabore est affaire de réel, vise un noyau de réel, non assimilable, dont le modèle est le trauma, de telle sorte que la répétition est conceptualisable comme la répétition de l'évitement d'un noyau de réel.



Et, au fond, c'est le schéma fondamental qu'avance Lacan dans le *Séminaire XI* et qui se retrouve exactement semblable s'agissant de la pulsion.

Alors, la répétition d'un évitement c'est-à-dire c'est la réalité psychique qui est là en souffrance et qui attend. Si on pense l'inconscient avec la répétition, alors le transfert c'est, en effet, la mise en acte d'une réalité, ça n'est pas la mise en acte d'une illusion.

Et la pulsion, qui est un *automaton* libidinal, où dont le battement du sujet en ouverture et fermeture reproduit la structure, la pulsion obéit aussi à cette structure que j'ai écrite au tableau, à savoir elle ne se satisfait d'aucun autre objet que de suivre sa trajectoire.

Alors, l'inconscient comme sujet nous oblige à penser une temporalité qui est certainement fort différente de la temporalité de la répétition.

La temporalité de la répétition, c'est une temporalité toujours de la première fois. Quand on met l'accent sur la répétition, c'est précisément sur le fait que le fait que ça se répète ne modifie pas ce qui se répète. Ce n'est pas de l'ordre vous l'avez déjà fait, vous l'avez déjà dit alors passez à autre chose. La répétition, précisément, ne cumule pas les unités qui se répètent, on est à chaque fois comme à la première fois et aucune n'est modifiée par la série qui l'a précédée, il n'y a pas de liaison entre ce qui se répète.

Et donc, on pourrait dire l'inconscient sujet, eh bien il apparaît il disparaît, c'est une temporalité de répétition, ça n'est que d'apparence. C'est qu'au contraire, le propre de l'opération analytique est de faire que les effets de sujet qui apparaissent et disparaissent, en même temps s'accumulent sous forme de savoir. Et c'est la valeur de la formule que Lacan propose du sujet-supposé-savoir sous la barre, la signification de sujet et dans la parenthèse, les signifiants supposés déjà là.

$$s\ \overline{(S^1,\ S^2 \ldots\ S^n)}$$

$$s \rightarrow \{$$

C'est à saisir sous cette forme, que ce qui apparaît comme effet de sujet se dépose et s'accumule comme savoir. Et c'est précisément ce qui ne se produit pas dans la répétition où on est comme à chaque fois la première fois et, en cela, la répétition c'est justement l'annulation du temps, c'est par le sujet-supposé-savoir que s'introduit la fonction temps dans l'inconscient. Cet inconscient qu'on pense d'ordinaire passé comme une mémoire, un passé certes actif dans le présent et dans le transfert on considère que c'est le passé présentifié qui est mis en acte. Tandis que dans la perspective du sujet-supposé-savoir, il saisit d'abord du futur. Il s'agit de la dynamique de la réalisation d'un inconscient soutenu par un désir et tendu vers un moment de conclure qui ne sera jamais automatique et que Lacan appelle la passe.

L'inconscient sujet, l'inconscient à déterminer, l'inconscient virtuel, ne se réalise pas, il ne peut pas se réaliser, si je puis dire, d'un seul coup, il se réalise un par un sous forme signifiante, et le réseau s'étend, et pour ça il faut le temps.

Et c'est là que s'inscrit la séance analytique. Lacan, dans une note des *Écrits*, de 1966, page 328 de l'édition française, indique bien que le transfert, c'est l'immixtion du temps de savoir.

Il parle de l'immixtion ; précisément, l'inconscient de la répétition, c'est un inconscient intemporel, ou omnitemporel, tandis que le transfert traduit l'immixtion du temps dans le savoir et l'introduction d'un quelque chose qui s'appellera, chez Lacan, temps logique, qui est le temps logique de la cure, qui est le temps d'une démonstration de réel.

Cette démonstration de réel, elle oblige évidemment à réviser le statut de réel. On s'imagine que le réel est seulement en connexion avec le nécessaire, avec la modalité du nécessaire, c'est-à-dire avec la permanence des lois auxquelles on ne peut pas ne pas obéir, type surmoi.

Lacan nous a montré la connexion du réel et de l'impossible, de ce qui est précisément impossible à symboliser. Mais, aussi bien, à ne pas reculer devant la connexion du réel et de la contingence. Et c'est précisément ce que comporte la doctrine du sujet-supposé-savoir, c'est que l'expérience analytique, si elle donne accès à un réel, ne le fait que par la voie de la contingence. C'est la contingence du transfert, aussi bien que la contingence des manifestations symptomatiques de l'inconscient et c'est aussi la contingence de l'élucubration de savoir.

Le désir lacanien dans la psychanalyse, parce que l'orientation lacanienne, on pourrait s'imaginer que c'est là, c'est sur une carte, est-ce qu'on passe par ci ou par ce côté, l'orientation lacanienne ; c'est le résultat d'un désir lacanien, dans la psychanalyse. Et le désir lacanien, c'est que l'expérience analytique soit conclusive, démonstrative, qu'elle démontre un réel, c'est-à-dire de faire sortir de la contingence même, qui est la condition de l'expérience analytique, en faire sortir la démonstration d'un réel. Eh bien si c'est pas soutenu par un désir, ça, de sortir de la contingence une démonstration de réel, ça ne se produit pas. La contingence, c'est que, précisément par le sujet-supposé-savoir, l'inconscient cesse de ne pas s'écrire, c'est que le refoulement est levé, ça cesse d'être refoulé, dans la psychanalyse, on gagne sur le refoulement, on gagne sur ce qui ne s'écrit pas, en arrive à écrire.

C'est justement ce qui permet de mettre en évidence ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, justement parce qu'on arrive à gagner contre le refoulement, il devient patent qu'il y a quelque chose qui ne cesse pas de ne pas s'écrire et qu'on n'arrive pas à le faire revenir et c'est que Lacan a appelé le rapport sexuel.

C'est justement, dans l'expérience analytique, où on arrive à lever le refoulement, que là on tombe sur quelque chose qui ne revient jamais, à s'écrire. Et ça c'est le réel, c'est de l'impossible.

Alors, le déchiffrage, la lecture de l'inconscient est de l'ordre du contingent. Par le discours analytique, l'inconscient est fait exister comme réel, tandis que le réel dont l'inconscient atteste, c'est un impossible qui ne cesse pas de ne pas s'écrire.

Il reste le possible, qui est toujours le pauvre du lot, le possible, celui qui cesse de s'écrire. Ce qui cesse de s'écrire, c'est ce qui est refoulé. Et précisément, ce qui hante les psychanalystes à propos du discours analytique lui-même, c'est qu'il cesse de s'écrire.

D'où l'importance, pour le siècle prochain, dont nous saluons par avance l'arrivée parmi nous, ou notre arrivée parmi lui, pour le siècle prochain, il dépend d'un désir lacanien, que le discours analytique ne cesse pas de s'écrire. Voilà, au siècle prochain !

Applaudissements.

Fin du Cours de Jacques-Alain Miller
du 15 décembre 1999
Cours n° 5

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Sixième séance du *Cours*

(mercredi 12 janvier 2000)

VI

Étant donné l'heure où j'arrive, je n'admettrais aucun ricanement. Je suis resté bloqué dans l'ascenseur (*rires*), non ce n'est pas vrai (*rires*). Je suis resté bloqué, comme d'habitude, dans l'ascenseur à idées. Plus ça change, plus c'est la même chose.

Le temps passe, il faut avancer, plus une seconde à perdre. C'est la signification majeure qui s'attache pour moi au franchissement de la coupure signifiante, la coupure symbolique, qui a fait qu'une nuit, que tous ceux qui sont ici ont vécu, qui a fait qu'une nuit a abrité le passage de l'humanité, l'humanité mondialisée, la partie de l'humanité qui est mondialisée, d'un millénaire à l'autre.

Et nous voici pour la première fois à parler en hommes du 21° siècle. Ah c'est tout à fait différent ! Et puis ça a l'air d'une plaisanterie : être un homme du 21° siècle. Car ça fait très longtemps que le 21° siècle, c'est l'avenir, ça fait deux mille ans et davantage que c'est l'avenir alors que ça n'est le présent que depuis une petite quinzaine, même pas. On ne s'est pas encore fait à être des hommes et des femmes du 21° siècle.

Le 21° siècle a toujours été, jusqu'à présent, le temps de la science-fiction, importante branche de la littérature qui s'est épanouie jadis, au XX° siècle.

Alors la plaisanterie, c'est aussi qu'à la place de la catastrophe technologique annoncée, et qui a causé tant de dépenses, nous avons eu ici en France, en France entre toutes les nations, une bonne vieille catastrophe naturelle. Nous n'avons pas eu le bug, nous avons eu la tempête, le cyclone, l'ouragan, qui a dévasté comme jamais la douce France.

Et on se demande d'ailleurs, puisqu'on s'inquiète de la disparition de la France dans la mondialisation, si la France ne risque pas tout simplement de disparaître par l'effet de catastrophes naturelles. Pour être à l'abri, il faudrait aller en Amérique centrale ! Bref, ce ne sont pas les ordinateurs qui se sont arrêtés, ce sont les arbres qui sont tombés. Pour une surprise ça été une surprise. On a fait ça à l'ancienne.

En même temps, elle n'était pas si naturelle que ça, cette catastrophe, à y regarder de plus près et on peut soupçonner que les changements du climat sont trop prononcés pour qu'on ne pense pas qu'il y ait là-dessous le réchauffement de la banquise, conséquence de nos excès qui ont produit l'effet de serre.

Et donc, peut-être que nous commençons, hommes du 21° siècle, a toucher les dividendes du discours de la science et de la quantité incroyable de machines, d'appareils, de gadgets, que le discours de la science a permis de déverser sur le monde.

Alors, ayons une petit pensée pour l'impudence de Descartes d'avoir voulu maître et possesseurs de la nature, c'est-à-dire d'avoir d'emblée prescrit que le discours de la science serve aux finalités du discours du maître, d'avoir d'emblée programmé que le résultat, le produit du discours de la science, le savoir scientifique, soit mis au travail au service du discours du maître.

Et comme on pouvait le savoir en lisant, en déchiffrant, les mathèmes de Lacan, ça produit quelque chose de bizarre, qui s'appelle petit *a*, petit *a* qui est l'objet gadget mais qui est aussi l'objet catastrophe et qui est aussi l'événement imprévu. Nous avons été au spectacle de ce qui est l'événement imprévu.

D'ailleurs nous avons tout eu, nous avons eu l'événement prévu et l'événement imprévu, nous avons eu

l'événement sage et nous avons eu l'événement sauvage. Nous avons eu le franchissement du millénaire, qui s'est produit, je ne sais pas si vous avez remarqué, exactement à l'heure dite (*rires*), exactement quand il était attendu, bon ! la Tour Eiffel s'est éteinte, le compte à rebours, ça n'a pas empêché que le millénaire a progressé jusqu'à sa fin ultime, pas une seconde n'a manqué et le nouveau aussitôt a pris la suite, il y a eu un passage de relais d'un millénaire à l'autre qui est absolument fascinant par sa perfection.

C'est très compliqué de passer d'un millénaire à l'autre, et puis nous avons eu l'événement imprévu, cette formidable tempête qui a été déchaînée spécialement sur la France, que personne n'attendait et qui ne s'est annoncée que quelques heures avant de se produire. Et on a pu me faire le récit terrifiant, fascinant, d'arbres tombant sur le côté d'une voiture, avec les feuilles effleurant le visage de la conductrice assez valide pour le raconter et à deux doigts elle y passait. En effet, c'est saisissant comme imprévu.

Eh bien là-dessus après ces réflexions de divertissement, ne perdons pas une seconde pour fixer notre cap sur la séance analytique.

Donc j'ai écrit la séance analytique, mais il s'est produit quelque chose d'imprévu, c'est-à-dire quand je suis arrivé à la fin de ma première page de notes, je me suis lancé dans un excursus, que je vous livrerai aussi bien, qui se rattache au sujet.

Alors la séance analytique. Nous l'abordons, si vous voulez bien vous souvenir ce que j'ai pu dire l'autre siècle, (hein c'est drôle finalement, c'est la première fois qu'on a l'occasion de dire ça), nous l'abordons à partir de la notion d'un inconscient désontologisé c'est-à-dire, en bon français, un inconscient, ne disons pas qu'il n'est pas un étant - en français, en français qu'on parle, un étant ça s'écrit avec un « g » à la fin, ça évoquerait la mare aux canards - un inconscient qui n'est pas un être, qui est du non-réalisé et donc qui a à se réaliser.

C'est ce que devrait dire le non-analysé : j'ai un inconscient qui n'est pas réalisé, ou vais-je réaliser mon inconscient ? Avec qui ? Qui m'aidera à réaliser mon inconscient ? Et l'analysant : je suis en train de réaliser mon inconscient, je suis à la tâche de réaliser mon inconscient.

Cette définition, ce biais pour introduire l'inconscient, qui est le biais de Lacan, avec son sujet-supposé-savoir, fait, si nous choisissons ce biais pour aborder la séance analytique, dont il importe que ce ne soit pas un biais entre autres, dont j'ai le sentiment que c'est le bon biais, pour nous, ce biais fait donc qu'il s'agit moins, dans la séance analytique et dans leur série, - ah ! impossible d'échapper au thème et au mot de série, quand on parle de la séance analytique. Évidemment on pourrait dire la séance analytique, une seule, ma séance analytique, j'en ai eu une, je suis parti aussitôt pour ne plus jamais revenir. Ça peut s'imaginer, d'ailleurs on offert des thérapies, on a inventé une forme de thérapie dont je ne connais pas le destin, dont on parlait il y a quelques années, la thérapie à séance unique, bien préparée et puis se déroulant sur une journée, réglant l'essentiel, les réglages qu'on peut opérer dans cette durée, il aurait été intéressant d'en avoir des compte-rendus, mais enfin, hormis ce cas, le thème de la séance analytique introduit celui de la série et donc, dans la série des séances analytique si on prend le biais que j'ai dit, il s'agit moins de passer du passé et de la remémoration, que du futur et que de la réalisation. Freud a eu le passé et la remémoration, Lacan a eu le futur et la réalisation.

Et dire Freud peint la séance analytique telle qu'elle devrait être et Lacan telle qu'elle est. C'est du dit de quelqu'un qui est dans siècle déjà plus reculé maintenant qu'avant, le XVII°, à savoir La Bruyère.

Il s'agit que l'inconscient se réalise comme savoir, c'est ce que j'ai dis jadis,

et il ne se réalise pas comme savoir d'un seul coup, c'est-à-dire qu'il tombe sous le coup du « faut le temps ». Et c'est là que vous donnez non pas advantis, mais essentiel et qui ruine le concept même de l'analyse à la séance unique.

Et c'est à partir de là que s'inscrit le sujet-supposé, de Lacan, pour autant qu'avant que d'être savoir réalisé, l'inconscient est savoir supposé. Quand on distribue les éléments en jeu de telle sorte qu'on est amené à parler de la réalisation de l'inconscient, et au fond Lacan parle de réalisation d'emblée, dès « Fonction et champ de la parole et du langage », c'est un terme essentiel, dès qu'on parle de réalisation il faut bien donner un statut à ce qu'il y avait avant, et c'est à quoi répond le concept de savoir supposé.

Alors, évidemment, par un autre biais, bien entendu on peut dire il est là, il opère, il gouverne la vie en effet, l'inconscient, comme maître, l'inconscient qui programme, il est déjà là, mais l'inconscient en tant qu'il se déchiffre et qu'il a à se réaliser comme savoir déchiffré, au départ il n'est pas là, au départ, il n'est que supposé.

Et c'est à partir de là que nous pouvons désigner la trajectoire d'une analyse, pour aller pas à pas, c'est à partir de là que nous pouvons faire de l'analyse une trajectoire, c'est-à-dire un chemin qui va d'un point à un autre, et puis désigner cette trajectoire comme allant de la supposition à la réalisation, avec la question afférente, à quel moment la supposition bascule dans la réalisation et se trouve en quelque sorte aspirée dans la réalisation et dans le réalisé, quelles compétitions dans l'analyse entre supposition et réalisation etc.

Je peux redire ce que j'ai dit la dernière fois, puisque l'autre siècle c'est aussi la dernière fois, que ce qu'on appelle le dispositif analytique, c'est ce qui permet de mettre au travail les effets de sujet, les trébuchements, les lacunes, les discontinuités que, depuis Freud nous avons appris à isoler, et que depuis Lacan nous avons à appeler des effets de sujet.

Alors, bien entendu, les effets de sujet, existent hors de l'analyse. La question est du dispositif qui permet de les mettre au travail, parce que nulle part ailleurs les effets de sujet ne sont au travail.

Les effets de sujet paraissent, avec les deux orthographes, ne sont pas en tant que tels produits par l'analyse, ça n'est pas les artefacts, bien sûr ils sont d'une espèce spéciale quand ils apparaissent dans l'espace et le temps de l'analyse, dans le laps de l'analyse, mais ils existent en dehors et ils existent même en dehors avec une valeur de vérité, à l'occasion et même, bien plus avec une valeur de vérité que dans l'analyse. C'est spécialement le cas si on suit Lacan, quand les effets de sujet se manifestent dans le cadre du discours du maître. Dans le cas du discours du maître, les effets de sujet apparaissent à la place de la vérité. Et c'est d'ailleurs à ce registre que Freud emprunte son exemple fameux du lapsus du président, qui ferme la séance au lieu de l'ouvrir et tout le monde, depuis Freud, mais sans doute avant, de s'esclaffer que le président vient de révéler de révéler son vœu, à savoir de quitter en vitesse cette séance etc. pour se retrouver confortable chez lui.

Cette place, ces effets de sujet en place de vérité, on les avait en un temps où on avait le sens des places, précisément, on les avait assignés à un personnage tout à fait essentiel au lieu même où le pouvoir se personnifie, indispensable d'avoir son fou à côté, son bouffon, préposé, en effet, à expliciter les effets de sujet et à dire leurs quatre vérités à tous les personnages peuplant les sphères élevées de la maîtrise.

Lacan signale le rôle distingué du bouffon pour situer un rapport classique à la vérité, et qui devient d'autant plus manifeste qu'on s'approche plus près du signifiant maître, que plus le S_1 rayonne dans sa gloire et plus pousse

par en dessous, et autant lui donner sa place, la vérité qui se moque et c'est pourquoi quand les choses tenaient bien leur place, on disposait un temps donné à un moment pour le carnaval, où, enfin, les choses pouvaient être, pendant un laps de temps, sans dessus dessous. On n’a plus le sens du carnaval parce que, pour nous, tout est sans dessus dessous tout le temps.

Donc, pendant un petit moment, on laisse quelques étudiants ahuris envoyer de la farine sur les passants, voilà ce qui nous reste, voilà le résidu que nous avons d’une fonction éminente qui a été celle du carnaval et qui a inspiré profondément les artistes, parce que c'était, en effet, l'expression d'une dimension qu'on peut dire ordinairement refoulée par l'ordre hiérarchique. Cet ordre hiérarchique fort heureusement, par un autre côté, se trouvait subverti jusqu'à cette splendide égalité du marché dans laquelle nous sommes appelés à nous déployer au cours du siècle qui est maintenant le nôtre.

Laissons le discours du maître et les effets de sujet qui y ont leur place. Dans le discours de l’hystérique, c’est ça qui m'a amené à un petit excursus, les effets de sujet sont là, bien sûr, et même ça va loin. Les effets de sujet, si on suit Lacan, commandent, sont à la place du signifiant maître.

C’est ça, l’hystérique qui fait le maître ! mais enfin il y a plus à dire là-dessus et c’est ce qu'exprimait d'ailleurs pas plus tard qu’hier, un sujet obsessionnel sous une forme qui m'a paru, dans sa simplicité, empreinte d'un spécial bien dire. Il désignait les partenaires féminins qui lui étaient échus au cours de son existence, il les caractérisait de la façon suivante : des femmes folles et qui veulent, qui veulent, qui veulent !

J'ai trouvé ça très éclairant. Il y a eu une petite retombée après, parce qu'il a ajouté : qui veulent, qui veulent - moi j'étais déjà transporté – et il a ajouté : elles ne savent pas quoi ! Ça, ça m'a paru moins bien (*rires*), et c'est là dessus que je me suis un petit peu trop étendu sans doute, mais enfin… C'est une retombée, premièrement, là je ne vais pas développer, je vous dirai ma conviction, parce que c'est d'abord lui-même qui ne sait pas ce qu'elles veulent, c'est trop commode de dire elles savent pas quoi, lui ne sait pas quoi ! ne sait pas quoi elles veulent.

Cette forme immédiatement agressive et misogyne, c’est une projection. Alors deuxièmement, elles aussi elles ne savent pas, on a toute raison de le supposer, mais d'abord il y a quelque chose qu'elles savent quand même très bien, dans ce non-savoir là, ce qu’elles savent très bien, et tous les témoignages de ce sujet convergent, elles savent très bien qu'elles veulent le faire tourner en bourrique, en voulant voulant voulant !

Et c'est ce qui fait que celles auxquelles il se trouve qu'il a régulièrement affaire sont, je dirais, savamment incohérentes.

D'ailleurs, au cours de ces soi-disant vacances d’hiver, j'ai repris un certain nombre de documents aujourd'hui historiques, pour les ranger, concernant les malaises et les crises qui ont agité ce conglomérat bizarre qui s'appelle l'Association Mondiale de Psychanalyse. Ce qui m'a surtout frappé, c’est comment moi-même et un certain nombre d'autres, nous étions éperdus devant les incohérences qu'on nous présentait. On voit d'un côté une belle logique imparable, qu'on pourrait même dire inflexible, mais éperdue parce que confrontée à une splendide incohérence.

Je me moque pas de ce patient sans étendre cette moquerie à la confrontation générale des esprits logiques avec ce que suscite, évidemment, la confrontation avec, non pas le n’importe quoi, mais l’incohérence.

Troisièmement, en fait, il croit savoir ce qu’elles veulent, il croit savoir qu’elles veulent qu’il leur fasse, comment dire, le rite du Phénix. Mais il est désorienté que ce ne soit pas ça,

alors que c'est ça, mais le phallus dont il s'agit n'est précisément pas celui qu'il croit, alors on dira : bien sûr ce n'est pas l'organe qui marche ou pas, et d'ailleurs chez ce monsieur il marche plutôt bien, on dira : c'est le phallus symbolique, non, non ! car le phallus symbolique est le sceptre, à savoir un vulgaire signifiant maître, l'insigne de la maîtrise, celui qui fait tourner les choses, c'est le bâton blanc de M. l'agent.

Et d'ailleurs Lacan met le signifiant maître à la place de l'agent, à la place du flic. Je précise à toutes fins utiles que flic n'est pas une injure, c'est une désignation argotique. J'ai aussi eu l'occasion de me pencher pendant ces vacances sur le Dalloz concernant l'injure, la diffamation, etc., subtilité extrême, eh bien la jurisprudence indique que si vous appelez - je ne vous conseille pas de le faire - si vous appelez un agent de police flic sans ajouter aucun autre qualificatif désobligeant à côté, pas mort aux flics, etc, non, mais si vous dites flic tout simplement, il ne doit pas considérer ça comme une injure. Il y a une jurisprudence de la Cour de Cassation qui le confirme. On est content de savoir ça.

Donc le signifiant maître est à la place du flic. Et ce n'est quand même pas celui-la, le phallus qui intéresse le sujet hystérique, où c'est précisément chez celui-la, qui a le bâton blanc, ce qui l'intéresse, ce n'est pas le phallus bâton blanc, c'est le phallus qui est au contraire le signe de la non maîtrise de l'Autre. Ce qui intéresse le sujet, je dis hystérique, mais enfin tout sujet est hystérique par sa phase la plus profonde selon Lacan, c'est le signe de la non maîtrise de l'Autre, c'est-à-dire l'irrépressible, c'est-à-dire l'imprévu, c'est-à-dire ce qui est supplémentaire, et précisément qui dérange l'ordre, qui dérange les dispositifs, donc c'est le phallus comme effet de sujet.

Et donc, si c'est ça, elles veulent ce qui ne peut pas se demander ou qui ne peut se demander qu'en l'appelant, avec beaucoup d'équivoques : l'amour.

Alors qu'est-ce qu'on appelle amour ? Depuis Lacan, on appelle amour ce qui n'est pas du registre de l'avoir, alors on peut dire alors c'est du registre de l'être.

Mais est-ce que c'est là exact ? Moi je dirais c'est l'amour réel, celui qui vise dans l'Autre ce qu'il est comme objet petit *a*. Alors est-ce que c'est son être ça, Lacan a pu employer l'expression, mais c'est plutôt son réel, c'est-à-dire ce qui est bien fait en l'Autre plutôt pour susciter le dégoût, ou pour susciter l'horreur, ou pour susciter la haine. Et ce qui fait le miracle - dans cette affaire d'amour, on évoque le miracle, c'est le terme même de Lacan à ce propos - ce qui fait le miracle de l'événement-amour, car l'amour est un événement, c'est ce que veut dire de l'inscrire au registre de la contingence, ce qui fait le miracle de l'événement-amour c'est que ce réel là, de l'Autre, au lieu de susciter le dégoût, l'horreur, la haine suscite l'amour.

Évidemment c'est un autre amour que l'amour sur l'axe symbolique, c'est un autre amour que l'amour imaginaire ou narcissique, c'est cette troisième forme singulière de l'amour que Lacan a été conduit à approcher, cerner, dans son Séminaire *Encore* et la suite.

Et c'est ainsi, pour ma part, que j'approche l'expression singulière, très singulière, qui était venu à un analyste de l'école, comme on les appelle, pour ne pas le nommer Virginio Baio qui parlait de l'amour du réel.

Et c'est une expression si singulière qu'elle m'avait d'emblée retenu et que dans un premier temps j'avais laissé à sa singularité, à lui Virginio Baio, j'avais trouvé ça formidable et j'avais dis c'est Baio qui dit ça, pour lui c'est comme ça.

Mais il me semble, maintenant, que ce dit de Baio, surgit de la fin de son analyse, authentifiée autant qu'elle peut l'être dans les formes, éclaire ce qu'il en est de l'amour, que si l'amour n'est pas l'amour du réel de l'Autre, du réel

dans l'Autre, et bien c'est l'amour narcissique, c'est l'amour symbolique, l'amour du symbole qui protége, et ça n'est pas le comble aux confins où l'amour voisine avec l'horreur et la haine.

Et il me semble que c'est précisément pourquoi Lacan peut dire dans son Séminaire *Encore* à la fin du chapitre de la « Lettre d'Amour », page 82, c'est précisément pourquoi il peut dire que : « plus l'homme se confond avec Dieu moins il aime » ; exactement il dit : plus il peut prêter à la femme la confusion avec Dieu moins il hait (je transcrit h-a-i-t), moins il est (e-s-t) et moins il aime. »

Ça s'éclaire, cette parole après tout mystérieuse, si on fait surgir le terme qui s'oppose, si l'on dit plus il prête à confusion avec l'objet petit *a* comme réel, et plus il aime, et plus il hait (h-a-i-t) et plus il est (e-s-t) pousse l'être jusqu'au réel, et on peut même ajouter plus il est aimé, et plus il est haï, pas forcément par les mêmes personnes.

Ça permettrait de dire quelque chose de l'universel de ce qu'elles veulent, quelque chose de ce que, pour toutes, ça permettrait de dire que l'universel de ce qu'elles veulent, c'est ce dont il n'y a pas d'idée générale, l'universel de ce qu'elles veulent, c'est ce qui ne se commande pas. Et ce qui, aussi bien, ne se demande pas sinon sous la forme équivoque de la demande d'amour.

Et il me semble que précisément parce que ce qu'elles veulent, c'est ce qui ne se commande pas, c'est pourquoi elles veulent, elles veulent, elles veulent.

Et là, nous touchons peut-être un grand mystère avec lequel nous pouvons avoir quelques petites lueurs, quelques petites lumières, les affinités de la féminité et de la volonté.

Si on formule ça comme ça, qu'il y a une affinité entre la féminité et la volonté, on aura peut-être quelques aperçus comme celui là, que quand elles aiment commander, c'est précisément pour pouvoir cerner ce qui ne se commande pas.

Et, même, c'est une vue ? ?, on voit ici pourquoi la volonté a constitué depuis toujours un si grand mystère pour la pensée, elle a été un grand mystère pour la philosophie la volonté, comme la femme. Et d'ailleurs, par là même on réveille ce que tous ici connaissent sans doute, que Freud, dans sa question sur la féminité, sa fameuse grande question sur la féminité, après tout n'implique rien d'autre que la volonté.

Que veut la femme ? Voilà ce qu'il interroge. Et c'est sans doute du côté femme que la volonté est portée à l'état de mystère, du plus grand mystère. Et là, sur cette voie qui conduit à érotiser la volonté, là, dans cette voie, on rencontre par exemple les stoïciens, avec leur sagesse qui était avant tout un apprentissage, un dressage, une culture de la volonté et même visant une identification du sujet à sa volonté, ce qui laisse même soupçonner chez eux une jouissance de la volonté.

Et sur ce chemin d'ailleurs on éclaire, au moins on rencontre Schopenhauer, fameux misogyne, celui qui a mis la misogynie à la mode. C'est quand on a commencé, quand on a introduit Schopenhauer, il était déjà vieux, il a écrit son grand traité dans sa trentaine. On l'a découvert, il en avait 60 et on ne l'a découvert, justement, que pour les extrêmes, les extrémités de sa misogynie, et de son diagnostique catastrophique sur l'état de la civilisation.

Schopenhauer, précisément, situait la volonté au lieu même de la chose en soi. Schopenhauer, ce qu'il a fait c'est de lire Kant, de simplifier Kant et finalement de donner le vrai nom de nom de la chose en soi kantienne en disant : c'est la volonté. Et donc, il a fait un grand traité, d'un côté la représentation, deuxième partie la volonté.

Il a conçu la volonté comme la chose en soi par excellence. Alors évidemment, là il y aurait des choses à dire des rapports de la volonté et du désir puisque Lacan a choisi pour

introduire la question du désir le *Che voï ?* que Cazotte avait formulé lui-même en italien. Pourquoi spécialement en italien ? Est ce serait pour indiquer que les italiens ne savent pas ce qu'ils veulent ? Il faut dire que les italiens eux mêmes s'en sont plaint pendant très longtemps et que Machiavel n'a déployé ses trésors d'astuces que parce qu'il avait affaire, il s'en plaignait, à des sujets qui ne savaient pas ce qu'ils voulaient, et d'ailleurs ce *Le prince*, le traité du prince est un grand *Che voï ?* adressé à l'Italie. Je laisse ça de côté.

Alors la volonté, c'est une espèce de désir, mais le désir comme nous le définissons, c'est quelque chose de fuyant, c'est quelque chose qui est tout mêlé de défense. Lacan disait même on ne pouvait pas distinguer - dans la névrose en tout cas - le désir de la défense, ce qui est précisément ce qui différencie le désir et la volonté. La volonté, c'est le désir qui s'est débarrassé de la défense, pas simplement déranger la défense, comme j'ai pu le dire en soulignant un terme de Lacan, pas simplement la déranger, pas simplement la contourner, mais triompher de la défense.

Alors comment ça se passe que le désir tout mêlé de défense, tout embarrassé, à l'occasion comme dit Lacan instable dans sa problématique, marécageux, spongieux, splach, splach ! comment le désir acquiert-il le rayonnement de la volonté, l'entièreté de la volonté ?

J'avais même mis la constance de la volonté, non ! la constance n'a pas rien à faire avec la volonté, mais ce n'est pas ça le trait distinctif de la volonté par rapport au désir. Le désir tout emberlificoté que je le présente, en même temps, il a sa constance freudienne.

Donc c'est pas la constance qui fait la différence là. Ce qui est bien plutôt c'est : comment le désir peut-il sous les espèces de la volonté devenir péremptoire ? Comment le désir peut-il devenir impératif ? Et pas simplement : je ne suis que le désir de l'Autre etc.. mais s'affirmer, dans son entièreté.

On pourrait dire comment le désir devient-il désir décidé, comme Lacan en emploie l'expression ? C'est-à-dire, ce qui est distinctif là, c'est le désir qui passe à l'acte, désir qui veut, désir qui devient volonté.

En effet, la constance de la volonté, c'est vraiment autre chose que la manifestation de la volonté et d'ailleurs on est tellement pas sûr que quand une volonté se manifeste elle va durer que, il y a des tas de procédures qui font qu'une fois que vous avez manifesté votre volonté, on l'entoure et il est entendu qu'au moins vous ne pourrez pas, même si vous changez d'avis, vous avez signé et votre volonté va durer en dépit de vous même. Donc il y tout un dispositif signifiant pour, une fois qu'une volonté s'est manifestée, hop ! on la met en cage et on vous empêche de changer de volonté, ce qui prouve que la volonté n'est pas essentiellement sa constance. La volonté c'est aussi bien son inconstance et même peut-être beaucoup plus.

Je suis content parce que jusqu'à présent, j'avais tendance justement à lier imaginairement la volonté et la constance, pas du tout. C'est confondre la volonté avec la cage et alors ça ouvre des perspectives, ça, de bien voir que ce qui est distinctif de la volonté, c'est le passage à l'acte, parce qu'on s'aperçoit que le caprice illustre très bien ce qu'est la volonté, et pas simplement le dit du guignol qui tient le signifiant maître et qui prend une décision pour tous et pour tous les temps, croit-il. Ce n'est pas ça le modèle de la volonté. Le caprice, bien plus, nous fait saisir ce qu'il en est là.

Le caprice, c'est un terme essentiel, c'est un terme essentiel de Lacan. C'est un terme qu'il a fait rentrer dans sa construction de la fameuse métaphore paternelle. Et le caprice est justement ce qu'il assigne à la femme en tant que mère alors que ce qui est assigné à l'homme en tant que père, c'est la loi,

ce qui est assigné au nom du père que depuis longtemps on a fait la plaisanterie de dire nom n-o-n du père.

Le caprice, mais c'est ce qui incarne le mieux ce qu'est la volonté, parce que précisément c'est une volonté sans loi. La volonté qui se confond avec une loi, la volonté qui fait la loi pour tous les temps, pour tous les lieux, on ne voit plus que la loi, on ne voit plus que la force anonyme de la loi, le sujet en quelque sorte disparaît là dedans alors que, dans le caprice comme volonté sans loi, dans le caprice comme volonté imprévisible, sans principe, on saisit beaucoup plus ce qu'il en est de l'essence de la volonté. Et là on retrouve positivée cette assignation du caprice à la femme comme mère, c'est que ça désigne les affinités de la féminité et de la volonté.

Pas du côté de l'homme comme père, on a le côté fini de rire. Nécessaire, nécessaire, et d'ailleurs, dans le *Séminaire I* de Lacan, il s'est trouvé que les premières leçons ont été perdues, que Lacan n'a pas pu me fournir les sténographies des premières leçons, à part un petit morceau qui a été préservé par miracle sur le zen, quelque pages que j'ai mis comme ouverture, ill se passe un trimestre on se demande ce qui s'est passé là, et puis ça recommence après : fini de rire : dit Lacan en janvier, si mon souvenir est bon. Je l'ai mis bien en valeur au début, d'ailleurs. Sans doute c'est très important que quelqu'un à un moment dise : finis de rire !

Fini de rire, on va enfin s'y retrouver, chaque chose à sa place, ici le réel, là le symbolique, là l'imaginaire, et puis, là, enfin, on va vouloir toujours la même chose.

Le caprice, c'est vouloir très fort une chose et puis c'est vouloir très fort une autre chose, et c'est beaucoup plus amusant comme ça. Je trouve ça plus amusant parce que le marché, qui forme la société où nous nous déplaçons, c'est une culture du caprice. On nous incite à vouloir très fort une chose, et puis une autre et puis une autre. Évidemment, la promotion du caprice, - c'est le marketing - s'accompagne du déclin du devoir ; c'est-à-dire que ce qui devrait être à sa place de métaphore loi sur caprice loi et devoir, et bien, évidemment c'est aujourd'hui sérieusement subverti, cette métaphore paternelle du milieu du XX° siècle.

$$\frac{\text{Loi (devoir)}}{\text{Caprice}}$$

Alors, ça permet d'ailleurs un petit regard de côté sur celui qui, jadis, a exalté le devoir, philosophe qui a porté le concept du devoir jusqu'à son rayonnement sublime. J'ai nommé Emmanuel Kant.

Là, je suis désolé pour ceux à qui je vais faire perdre des illusions sur Kant, je ne sais pas s'il en avait d'autres que moi, qui en avaient, mais j'ai trouvé quelque chose, vraiment, tellement singulier, tellement incroyable, tellement lacanien, sur Kant, qu'il faut que je vous l'amène à ce propos.

Kant, quand même a marqué les esprits qui comptent en produisant une formule du devoir, une formule unique, une formule universelle, une formule logiquement déduite, au moins de forme logique, du devoir. Jusqu'à lui, on faisait la liste des devoirs, même, Dieu quand il entrepris d'écrire les tables, les commandements, il nous a donné un catalogue, c'est pas la Redoute mais enfin, c'est redoutable (*rires*), il a fait un catalogue et puis encore un et puis alors après on les récite, on en oublie toujours un, on en rajoute un, il n'est pas à sa place... Vous avez tous vu ça dans le film de Cecil B de Mille, c'est impressionnant, on voit, ça s'écrit comme ça. Et Kant est arrivé, il a pris sa gomme, il a effacé, il a dit : c'est du cinéma. C'est vrai parce que vous constatez, la bible c'était du cinéma, rétrospectivement on s'aperçoit que c'était du cinéma, alors que jusqu'à présent on a quand même jamais fait un film avec *La critique de la raison*

pure. C'est la supériorité de *La critique de la raison pure* sur la bible.

Donc il efface, il donne un grand coup de chiffon sur cette liste en disant refaites-moi votre copie, et puis il donne lui, plus fort, il donne une seule formule. Et il n'y avait pas simplement la tradition dite judéo-chrétienne du catalogue des dix. Il y avait, chez les païens, tout un raffinement de… alors est-ce que c'était des devoirs ?, effectivement, il y avait ? ? etc, listes des devoirs à l'égard de la famille, de la Cité, des dieux, enfin on a, des catalogues sont encore beaucoup plus amples. Et puis il y a un point où le catalogue des devoirs vire aux conseils hygiéniques.

Chez les Grecs, etc. les devoirs c'était aussi comment se tenir en bonne santé. La différence n'était pas faite si on suit Kant.

On dit enfin Malesherbes vint pour mettre en ordre la langue française et la débarrasser de ses impuretés, enfin Kant vint pour mettre de l'ordre dans la pensée et ça reste. Je ne sais pas encore comment ça sera au 21° siècle, mais enfin, il faut bien dire que le 19° et le 20°, il y a un socle théorique très solide qui est constitué par le fait que tous ceux qui pensent ont lu Kant, ont médité et que ça s'est construit quand même là dessus, même pour faire des pieds de nez comme tout de suite ils ont commencé et tout.

Alors, il est arrivé avec une formule unique, s'imposant pour tout X, sans s'arrêter à la diversité qui avait tellement enchanté le 18° siècle, à l'exotisme, une formule qu'il serait là inscrite en chacun, dès lors qu'il a rapport avec la raison pure, dès lors que - on va pas anthropologiser ça mais enfin c'est une grande question, qui appartient à l'essence même de la raison pure, pour lui.

Et donc, il ne dit pas ça n'est valable que si on a bien compris mon raisonnement, il dit c'est un fait, il met le mot *factum*, le fait, le fait unique de la raison pure dans son usage pratique. Si vous ne la connaissez pas, je vous le donne cette formule pour en faire le plus grand profit : « agit de telle sorte que la maxime de ta volonté - c'est-à-dire le principe selon lequel tu dictes ta volonté - puisse en même temps toujours valoir comme principe d'une législation universelle. », que principe selon lequel tu gouvernes ta propre volonté puisse aussi si, par un *experimentum mentis*, on l'étend à tous les autres, eh bien chacun puisse aussi faire de ce principe la maxime de sa volonté, et que ça tienne ensemble.

Je ne vais pas entrer dans le détail du paradoxe éventuellement logique de cette formule. Alors le devoir, un devoir mais enfin qui en prescrit aussi une infinité, puisque c'est une simple forme, comme s'exprime Kant, c'est une matrice, pour vérifier si le principe selon lequel on se dirige, pourrait être valable pour tout le monde, et pour une société où il y aurait tout le monde.

Donc ça, ça déniche tout ce qui est intérêt personnel, je le fais en catimini, pas vu, pas pris, tout ça pouf ! exclu. Alors, Kant donne à cet énoncé précisément la forme d'un impératif, qu'il appelle catégorique pour dire que, c'est inconditionnel et que ça vaut pour tous et il n'y a pas de si qui tienne. Il n'y a pas de petites excuses qui tiennent, c'est pas si ça me convient, c'est pas si on me regarde, c'est pas sinon je risque gros, c'est sans condition. Et ça prend la forme d'un impératif, faites attention, c'est-à-dire de l'expression d'une volonté. Ça ne prend pas la forme d'un théorème qui serait si alors. C'est pas *pericoloso sporgersi* (à vérifier) c'est un impératif, c'est-à-dire une forme verbale bien spécifique qui traduit l'expression de la volonté.

Alors tout le monde s'est bien aperçu que c'était quand même assez bizarre. Qui dit ça ? Qui dit ça agit, et on a bien senti qu'il y avait là une scission du sujet qui était impliquée plus au moins par ce devoir unique et que ça avait une petite tête de surmoi.

Et d'ailleurs Freud lui-même, qui ne devait pas avoir tellement compulsé Kant, mais enfin, comme tout homme

cultivé de sa génération, en avait une idée, Freud lui-même dit : il doit y avoir des rapports entre mon surmoi et Kant. Il dit ça d'ailleurs - si mon souvenir est bon - dans « Le problème économique du masochisme », qu'il m'est arrivé de commenter. Et d'ailleurs c'est dans ce même texte de Freud que vous avez aussi une référence à Sade, à propos de la pulsion, et on s'aperçoit que c'est pas simplement à partir des livres de philosophie et de littérature du deuxième rayon, que Lacan a construit son « Kant avec Sade », il l'a construit à partir du « Problème économique du masochisme » de Freud.

Kant à perçu lui aussi qu'il y avait une bizarre scission en jeu, dans son impératif unique et universel du devoir. On trouve ça, c'est beaucoup plus clair dans les notes qu'on a publié sous le nom de l'*Opus postumum*, œuvre posthume. De Kant on a ramassé tous les papiers qui traînaient, et puis on a publié ça comme on a pu, avec tous les problèmes de classement qu'il y a, comme il y a eu pour Pascal, mais Kant écrivait quand même beaucoup moins bien, et il en avait en plus laissé bien davantage, donc c'est vraiment seulement maintenant que quelque chose, à ma connaissance, que quelque chose en émerge.

Et on trouve dans les notes de l'*Opus postumum* de Kant, à propos de l'impératif catégorique, cette notation, précieuse. Il dit, à propos de ce agis de telle sorte : « il y a un être en moi, distinct de moi, qui a pouvoir sur moi, qui me dirige intérieurement. Et moi, l'homme, je suis moi-même cet être. Cette disposition intérieure inexplicable, dit-il, se découvre par un fait, l'impératif catégorique du devoir. »

Ce n'est pas du tout une formulation définitive de Kant qui était alors vieux, malade et qui écrivait, préparait l'œuvre, qui n'avait pas abouti, et donc il se reprenait souvent, mais, enfin, ça reste très suggestif de la façon dont il avait approché quelque chose de la différence entre énoncé et l'énonciation.

Et, aussi, on voit qu'il met bien l'accent, pour lui c'est très important la notion que le devoir ce n'est pas du tout quelque chose qui est déduit, même si ça a une forme logique, puisque il dit bien qu'il le découpe comme un fait, c'est là, on pourrait dire, comme un réel de la raison. Ce serait la traduction la plus proche que nous pourrions donner dans notre jargon de ce qu'il veut dire avec *factum*.

Et donc il met beaucoup l'accent justement sur le fait que ça n'est pas déduit et que en définitive c'est lié de façon intrinsèque à l'expression d'une volonté, on va dire de quelqu'un. C'est pour ça qu'il dit impératif, c'est toute la valeur du terme impératif et on trouve dans l'*Opus postumum* une note qui dit : l'impératif catégorique du commandement du devoir a, au fondement, l'idée d'un *impérans,*

impérans

c'est-à-dire de quelqu'un qui commande. C'est comme empereur *imperator*, d'un impérans. Pour dire, je ne crois pas que je force les choses en mettant l'accent sur cette instance de la volonté au fondement de cet énoncé.

Sans doute il fait le rapport avec la façon dont l'Autre, qui n'était pas philosophe, pas aussi précis, a présenté son catalogue de Dix, en disant : tous mes devoirs peuvent être considérés comme des commandements divins, pour ainsi dire. Donc devoir est derrière le commandement, c'est-à-dire la manifestation d'une volonté.

Lui-même, dans ses notes, on voit s'attache à qui est ce sujet de l'impératif catégorique. D'ailleurs lui-même emploie le terme : Qu'est-ce que c'est le sujet de l'impératif catégorique ? C'est superbe ça. Il dit, il y a une note qui dit ça : le sujet de l'impératif catégorique en moi est un objet, qui mérite obéissance, un objet d'adoration. Ce qui est encore plus beau c'est qu'il a écrit adoration en français, et il dit :

Est Deus in nobis

c’est dieu en nous.

Et donc, on le voit partagé entre ceci : que d'un côté c'est moi-même dans mon autonomie de sujet qui me donne à moi-même cette loi, la raison est là, c'est là qu’elle est vraiment autonome et législatrice, dans l'impératif catégorique c’est par là même que je peux connaître que je suis un être libre mais, d'un autre côté, c'est exactement pareil que si c’était un dieu qui voulait ça, et dieu comme sujet qui est hors de moi et qui m’oblige.

Autrement dit, autour de l'impératif catégorique, on peut dire que ce qui lui fait défaut, c'est le concept d'extimité, à savoir de quelque chose qui serait à l'intérieur, tout en étant comme une enclave externe. C'est, en quelque, sorte une approche extime.

Et même à la limite, il peut dire l’impératif catégorique c’est l’équivalent de l’idée de dieu. Alors maintenant, on passe au comique, de l'affaire. Maintenant que vous avez bien saisi et que déjà il y a des prémices de la scission de l'énoncé et de l’énonciation, que l'exaltation extraordinaire que l'on peut prendre de ce devoir unique qui s'impose à tous etc. en même temps de l'équivoque de cette voix, qui est celle du sujet lui-même et qui lui revient quand même comme celle d'un autre, alors, dans le passage de *la Critique de la raison pratique*, où Kant amène, c'est un événement çà, c’est l’événement Kant dans l’histoire de la pensée, amène l’impératif catégorique, le paragraphe se termine sur : la loi est le fait de la raison pure, qui se proclame par là même comme originairement législatrice.

Ça a provoqué un délire d’exaltation dans toutes les universités allemandes, et on date même de ce moment-là vraiment l'accession de la subjectivité à son statut d’autonomie dans le domaine pratique et c'est ça que Fichte, que Hegel ont tenté d’étendre partout, à savoir le sujet législateur ? ?.

Alors, il y a après ça, dans une parenthèse, il y a quatre petits mots, en latin :

Sic volo, sic jubeo

ainsi je le veux, ainsi je l’ordonne, entre parenthèses la fin du passage sublime où Kant amène ce devoir, dans sa formule unique et universelle. Et je me souviens d’avoir lu ça, en français d'ailleurs, la *Critique de la raison pratique*, dans mes années d’étudiant, donc, d’être frappé par cette formule latine, parce que ça sortait un peu du texte et puis une affinité émotionnelle spéciale avec le latin, des rêves importants en latin, avec beaucoup de barbarismes et de solipsismes, bien sûr, donc, j’étais retenu par cette formule, pas la moindre idée d’où ça venait, supposant que ça venait d'un traité de droit, d'un juge qui ordonne, etc. et comme ? ? ? divin etc.? Quand même, là c'est pas le *Che Vuoï ?* du chameau, Biondetta transformée en chameau qui pose la question du désir, c'est le *Sic volo sic jubeo*, de la voix du devoir. Qui peut avoir dit ça ? Est-ce une formule juridique ?

D’où ça vient ? Il y a eu d'autres éditions qui permettent de le savoir, et en particulier dans l’*Opus postumum*, Kant lui-même donne la réponse. Vous savez qui profère la voix du devoir ? Et bien ça vient, à la surprise générale, enfin la mienne quand j’ai pris connaissance de ça, ça vient de Juvénal.

Juvénal, satiriste de la Rome antique dont le fiel, la moquerie ont hanté les siècles et le modèle de tous les satiristes. Je ne vais pas entrer, j’entrerai une autre fois dans Juvénal, je vais droit au but. La phrase complète où Kant a prélevé ces quatre mots qui lui ont permis de voir que vraiment ça, c’était la formule complète, il a commencé là. C’est *hoc volo, hoc jubeo*, cela je le veux, cela je l’ordonne ! c’est *hoc* et non *sic*, il faut savoir si la définition est différente, *stet pro ratione volontas* (à vérifier), c'est-à-dire que la

volonté tienne lieu de raison. *Volontas*, la volonté, *stet* c'est de *stare* être, au sens *de star* en espagnol, *pro ratione* à la place de la raison, c'est-à-dire une volonté qui se moque de la raison et qui se ? ?.

Donc une disjonction de la volonté et de la raison et je suppose que c'est ça, le motif conscient du choix de Kant. Alors qui dit ça ? Où est-ce que c'est dit dans Juvénal ? C'est dit dans la « Satire VI » de Juvénal, qui ne vous dit peut-être rien, qui est la satire, je crois, la plus longue de Juvénal et qui reste dans les annales parce que c'est le texte le plus misogyne qui ait jamais sans doute été écrit. Ça commence par une invocation de la pudeur, et puis la grande question, enfin ça s'ouvre sur le pauvre Postumus qui a l'idée saugrenue de prendre femme. C'est-à-dire la grande question qui va rouler dans la littérature et qui s'étend dans Rabelais, puisque Panurge entraîne tout le monde à sa suite avec la question : dois-je prendre femme ou non, va savoir.

Et c'est déjà, c'est là, chez Juvénal, et il faut voir comment, c'est celui que j'ai apporté aujourd'hui, et il faut voir comment Juvénal introduit ça. J'étais content de voir qu'il y avait une toute récente traduction de Juvénal, un peu plus loin du texte, mais qui rend très bien le ton.

Alors il dit : « C'est depuis la plus haute antiquité, Postumus, qu'on pirate le lit du voisin, qu'on se fiche de la sainte alcôve et de son génie protecteur. La génération de l'âge de fer à pu produire tous les autres crimes et le siècle d'argent a inauguré le cocufiage. Et te voilà pourtant, à l'époque moderne, en train d'organiser les fiançailles et le rendez-vous de signatures. Tu n'es quand même pas fou ! Tu prends femme Postumus ? Dis-moi quelle la Tisiphone qui te harcèle de ses couleuvres ! Tu arriverais à supporter une patronne avec à ta disposition tant de robustes cordes, de fenêtres béantes sur de ténébreux précipices ? Ou si tu n'agrées aucune de ces solutions, ne crois-tu pas qu'il vaudrait pas mieux un petit garçon, pour coucher avec ? C'est mignon, ça ne fait pas de scène la nuit, ça s'allonge côté de toi sans réclamer son petit cadeau, ça ne se plaint pas que tu ménages tes poumons et que tu ne t'essouffles pas comme il faut au commandement ! » C'est le début ça, c'est pour se mettre en voix. Donc il faut imaginer ça, Kant lit ça, Kant, qui est resté célibataire, d'ailleurs, peut-être pour avoir lu çà, mais enfin Kant lit ça et, à un moment, il doit rencontrer un passage où il se dit : c'est tout à fait ça, la voie du devoir.

Et bien, quel est le passage ? Donc on décrit, on passe en revue des dames et des dames qui se tiennent plus mal les unes que les autres, et on arrive à ça : « Quand les tenanciers de bordel, quand les lanistes ont le droit de tester comme ils veulent, quand les gladiateurs en font autant, toi, on va te dicter tes dernières volontés et te faire choisir tes rivaux comme légataires ; et là, petit dialogue, la femme dit : « Fais crucifier cet esclave ! ! ; le monsieur répond ? ? : mais pour quel crime ! ? pourquoi la croix, y a-t-il un témoin, un plaignant ? faisons une enquête ! on ne prend jamais trop de temps pour décider de la mort d'un homme. » Et la dame dit : « Oh le fou ! ! comme ça un esclave est un homme ? il n'a rien fait ? et alors, j'ai dit, j'ordonne, je veux, et que ma volonté soit la raison ! ! » Et c'est là, dans ce passage-là, que Kant a reconnu la voie du devoir ! Autrement dit – l'effet comique s'est produit autrement dit Kant illustre, la formule du devoir inconditionnel de la raison pure, par l'impératif du caprice le plus déraisonnable qu'exprime Juvénal dans sa *Satire numéro VI.* C'est-à-dire, il choisi précisément, les mots qu'il prélève viennent d'un discours du maître devenu fou.

Parce que, il faut bien dire, tuer l'esclave si l'autre dit : non ! non ! attention il faut regarder de près, c'est que l'esclave est un bien, le crucifier

c'est une perte sèche au niveau du patrimoine familial.

Et là nous sommes, par excellence, dans le discours du maître. Et donc voilà le moment entre tout, dans la littérature universelle, où Kant a vraiment entendu la voix pure, de la raison, et il l'a entendu justement dans l'expression du caprice, dans l'expression de la volonté portée par la femme dont, en conséquence, autant qu'on sache, il ne s'est jamais approché. Et il s'est voué à ce qui quand même pour lui était détaché de ce lieu, à savoir la formulation et l'expression de l'impératif catégorique.

Il ne faut jamais manquer une de ses séances sinon on la paie, c'est notre version à nous de l'impératif catégorique et nous nous rapprocherons de la séance analytique, dans une semaine.

Fin du *Cours* de Jacques-Alain Miller
du 12 janvier 2000.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Septième séance du *Cours*

(mercredi 19 janvier 2000)

VII

Ouais ! je vois ce qu'il en est : vous vous foutez de moi, parce que j'arrive en retard. Eh bien je vais vous dire quelque chose, je le fait exprès. Je le fait exprès parce que si j'arrivais à l'heure, il y a la moitié de la salle ne serait pas là. Et puis, il y a encore une autre raison, un retard d'un quart d'heure c'est le retard académique, universitaire. Eh bien je suis pas un universitaire ! justement, malgré les apparences, et je pratique le retard analytique, moi.

Ah il fait beau voir que vous vous fichez de ma gueule alors que si j'arrive en retard, c'est votre faute : si j'arrivais ici en retard sous les huées que je mérite, j'arriverais à l'heure. Mais je ne vois que des faces souriantes qui attendent en plus de s'en payer une bonne tranche parce que je les amuse il paraît. Eh bien, de ce fait vous m'encouragez à arriver en retard.

Bon, c'est jouer, c'est jouer pour vous donner un petit frisson du type de savon qu'on vous passe quand on est à la place de l'analyste où vous êtes, du seul fait que je m'adresse à vous sur le bord de l'ignorance et en plus en payant de ma personne et même de mon symptôme temporel.

Quand on assume la responsabilité d'écouter des choses pareilles, eh bien on suscite chez le sujet patient, précisément ce genre de reproches éperdus dont je viens de vous donner une petite bouchée.

Continuons, reprenons. J'ai fait la dernière fois un petit excursus, dont l'occasion m'avait été donnée par l'examen de l'effet de sujet dans les différents discours distingués par Lacan, examen, revue, auxquels je procédait, aux fins de mettre en valeur, ce qu'il en est de cet effet de sujet, dans le discours analytique et de ce qu'il permet, précisément, de transmutation de cet effet de sujet en savoir qui se dépose. J'ai dit dans le discours analytique, syntagme que nous devons à Lacan. Ce que je vise précisément, je tourne autour, c'est la séance analytique, le laps de temps de la séance analytique.

C'est maintenant l'occasion de nous demander comment penser, comment formuler le rapport du discours analytique et de la séance analytique.

Oh, je ne vais pas régler ça aujourd'hui ! Oh je vais encore excursiver, excursionner. Mais, pour vous donner un petit repère sur cette question du discours et de la séance, discours qui est pour nous assis sur un mathème de Lacan, la séance qui est notre pain quotidien, pour donner un petit repère, disons que la séance analytique est l'événement régulier, et qu'on ne m'objecte pas tout de suite que tous les événements sont réguliers, ce n'est pas exact, c'est l'événement régulier, ce n'est pas l'événement imprévu, bien sûr, c'est l'événement régulier que le discours analytique institue.

Voilà au moins une définition simple comme bonjour, encore faut-il l'exprimer et l'exprimer par ce biais fait voir que chaque discours institue, détermine, prescrit, dispose, des événements. Alors examinons un peu nos discours de cette perspective là.

Dans le discours du maître, dans le discours de l'université, les événements de discours sont même ritualisés, réglementés, ils prennent la forme cérémonielle, volontiers, ils sont des événements conventionnels. Les événements de discours chez le maître et chez l'université sont enrégimentés

par des obligations précises, des prescriptions à observer et souvent sous peine de nullité de l'acte.

Prenons le discours du maître, sous sa forme à la fois la plus patente, la plus épatante et la plus sotte, la plus parodique, le vrai de vrai du discours du maître, s'il y en a un.

Prenons la figure qui se représente volontiers dans cette fonction imminente, au cours des rêves. C'est au courant des rêves, ces petits récits imagés, qui passent dans la tête, quand on ne fait pas attention, qu'on pratique ce curieux exercice qui consiste à dormir, à ce moment-là on rêve, et il arrive qu'on se souvienne de ses rêves, tout le monde a fait cette expérience.

Dans ces rêves, souvent, l'autorité, le support humain du signifiant maître apparaît sous les espèces, changeant au cours du temps, de celui qui porte le nom de « Président de la République », en France. On rêve du président de la République, eh oui, pas tout le temps, on ne rêve pas de l'être, sauf exception, mais on rêve du président de la République, de sa figure, qui est un motif pour nous suffisant pour nous y intéresser.

Alors prenons ce rêve qu'on appelle l'actualité politique. C'est le rêve que nous faisons tous ensemble au cours de cette prière du matin ou du soir, qu'est la lecture du journal, pour ceux qui ont la télévision, devant l'appareil.

Le souvenir le plus immédiat, cette extraordinairement spirituelle dissolution de la Chambre qui a eu lieu il y a quelques années et qui a bouleversé toute la situation politique en France. Ça, vraiment, ça a un côté soulever une pierre pour se la laisser retomber sur les pieds, un lapsus, un mauvais calcul ayant des conséquences d'une certaine étendue dans le gouvernement du pays ; ça n'aurait pas empêché la tempête, je vous rassure tout de suite mais enfin…

Eh bien si mon souvenir est bon, le président de la République ne peut dissoudre la Chambre que s'il a préalablement consulté le président de l'Assemblée nationale et le président du Sénat. Je suis étonné de savoir ça, ça m'est venu, je n'ai pas vérifié, il y a peut-être un détail ou deux qui n'est pas exact mais je vois qu'on m'approuve, que les esprits politiques n'approuvent dans l'assistance.

Alors, il faut les consulter. C'est-à-dire qu'il faut que le monsieur qui a le titre de président l'Assemblée nationale se déplace, parce que - enfin il faut qu'il se déplace, ce n'est pas dans les textes - supposons qu'il soit à l'hôpital, c'est certainement le président de la République qui se déplace à ce moment-là, ça c'est un détail, quand il est en bonne santé, il se déplace au palais de l'Élysée et puis il ressort, il a été consulté. Même chose pour le président du Sénat.

Qu'est-ce qu'ils se sont dit au cours de cette consultation ? c'est très possible que le président de l'Assemblée nationale ait dit au président de la République : c'est une connerie ! ! Et que le président du Sénat ait dit au président de la République : vous êtes timbré mon vieux ! !

Peu importe, le président a consulté, il a fait ce qu'il avait à faire selon la prescription constitutionnelle. Et donc ensuite sa dissolution de la Chambre peut être une connerie, du point de vue de ses partisans, je ne prends pas parti là-dessus, mais, c'est une connerie conforme à la règle, c'est une connerie régulière, c'est dans les formes.

Et à ce moment-là, quand le président de la République dissout la Chambre des députés, ça n'est pas un coup d'Etat, ça n'est pas un coup de force, c'est constitutionnel et tout le monde se dissout et se tourne vers le peuple de France pour lui demander de manifester son opinion, en glissant un petit papier régulier, dans des formes régulières, dans une boîte régulière, d'où émerge, superbe, un nouveau pouvoir.

Voilà ce qu'est un événement de discours et c'est même toute une chaîne d'événements de discours.

Quand vous glissez le papelard dans la boite, après quelques griffonnages, et quelques : prononcez, monsieur untel a voté etc. vous accomplissez un événement de discours, dans les formes, même si, dans votre enveloppe vous avez glissé un papier, il y a toutes sortes de papier. .

Cette conception de l'événement de discours s'étend au delà même de ce qui est explicitement prévu par les textes fondamentaux, de la vie républicaine, ça s'étend à des habitudes, ça s'étend à des us.

Par exemple l'arbre de Noël à l'Élysée. Quel que soit le président de la République, il y a un petit peu avant Noël un petit peu après un arbre de Noël, où des enfants, des petits enfants sont conviés, reçoivent les cadeaux de la République. Je me souviens avoir appris ça dans ma petite enfance et m'être dit : qu'il est bon ce président de la République de combler ainsi les petits enfants de France et quelle déception de voir que tous les ans c'était pareil, et quel que soit le président de la République. Il était toujours aussi bon ! et que, en vérité, il s'agissait d'un événement ritualisé, qui n'avait rien à faire avec la bonté du président de la République, qui était une obligation coutumière, de sa charge et qu'il fallait pas confondre les événements de discours et les événements qui viennent du cœur.

Ah ! Dans le discours de l'université, ah ! avec moins de décorum, aujourd'hui, une soutenance de thèse, la délivrance du titre de docteur, éventuellement et d'habitude avec les félicitations du jury, voilà un événement de discours qui, pour être valable, doit être accompli suivant certaines formalités.

Oh ! ce n'est pas l'impératif catégorique, c'est tout de même les impératifs pour que cet événement de discours délivre valablement ce qu'on en attendait. Il faut qu'il y ait le nombre de professeurs prescrit, il faut que le candidat soit là, il faut qu'il y ait des pages à considérer, qui aient été visées préalablement par l'autorité habilitée à le faire, il faut encore un certain nombre de prescriptions dont s'occupe en général une secrétaire générale, j'ai surtout eu affaire à des dames qui là savaient incarner la volonté du discours et qui te faisait défiler ces professeurs, etc. conformément au règlement.

Alors, une fois qu'il y a ce qu'il faut dans la salle, que les dits professeurs, aient lu la thèse ou ne l'aie pas lue, qu'à ce propos ils disent des conneries ou des merveilles, qu'ils se mettent à parler de leur maladie, de leur bibliothèque, de leur chat, aucune importance, ça n'invalide pas l'événement de discours, superbe, qui s'accomplit sous vos yeux et dont éventuellement vous êtes partie prenante.

Un événement de discours, c'est aussi de faire cours, c'est un événement avec moins de décorum, moins réglementé, on ne dit pas qu'il faut pas arriver en retard, un cours reste valable même si le professeur arrive en retard, peut-être même reste valable même s'il arrive après l'heure, on ne sait pas mais, normalement, il faut qu'il soit là, à peu près à heure dite et puis qu'il y ait des textes, qu'il l'ouvre, qu'il le fasse ouvrir à d'autres, pour se reposer, et si lui aussi, il répète, comme je le fais, tout le temps, Lacan, Freud, etc., même s'il se répète, tous les ans la même chose, c'est une heure d'enseignement qu'est-ce que vous voulez. Et puis quand c'est vraiment bien fait, pas comme ici, les étudiants signent leur présence, après, s'ils signent la présence au début, ils peuvent se tailler ensuite, ils ont signé, si d'ailleurs ils doivent signer à la fin ils arrivent à la fin, ils ont signé ; ils ont les heures de présence. Voilà ce qui est de l'ordre de la cérémonie.

Je dis tout ça en pensant à la séance analytique bien sûr. Enfin, je vais en mettre encore une petite dose, sur la cérémonie, parce que le discours du droit, qui est quand même un élément essentiel qui entre dans la composition du discours de maître, qui

est son support, ou son diverticule, selon la perspective qu'on veut prendre., le discours du droit. Ah ! Pas plus tard que hier soir, dans *Le Monde*, il y avait une page, qui contait une histoire, il faut dire, désopilante, un épisode clinico-juridique, extraordinairement enseignant. [1]Quelques-uns d'entre vous ont dû consacrer quelques minutes à cet article hier.

C'est l'histoire, enfin c'est pas Balzac, ce serait plutôt Courteline, c'est l'histoire de deux restaurateurs ruinés par un jugement erroné. L'histoire est assez sombre, locataires, le local en question tombait en ruines, ils ont requis les propriétaires de faire les travaux nécessaires, qui leur incombaient et qui étaient sans doute interdits aux locataires, les propriétaires voulaient rien savoir, les restaurateurs font un procès, première instance c'est eux qui ont tort. Seconde instance d'appel, c'est encore qui ont tort. Et, dans la suite des choses, les voilà ruinés, ces restaurateurs prospères, et les voilà depuis quinze ans tentant d'obtenir de la justice qu'elle reconnaisse le caractère erroné du jugement qui a été rendu, photographies à l'appui. Jusque-là, rien d'étonnant.

Le plus drôle, c'est que les deux restaurateurs, monsieur et madame, ayant une sthénie fantastique, dans la revendication, dans le sens de la justice, une telle sthénie qu'elle pourrait être cliniquement inquiétante, mais ça n'enlève rien à leur bon droit, retrouvent le président du tribunal d'appel, qui à ce moment-là se trouve faire autre chose, diriger l'école de la magistrature. Et ce brave homme, au vu des documents qu'on lui montre, reconnaît qu'il s'est mis le doigt dans l'œil, reconnaît qu'il a rendu un jugement erroné.

Et donc les deux restaurateurs là, pensant être restaurés dans leur droit, que justice va leur être rendue, font état de l'opinion du juge lui-même, qui a rendu le verdict. Que croyez-vous qu'il arriva ? On punit le juge, on punit le juge qui n'a pas à dire des choses comme ça. On punit le juge pour mettre en question l'autorité de la chose jugée, c'est quand même pas un juge qui doit faire ça, sinon où allons-nous, et on le punit pour s'être prononcé sur une affaire qu'il avait jugée en tant que juge dans les formes, et se prononcer sur cette affaire lorsqu'il n'est plus le juge de cette affaire, du genre qui êtes-vous monsieur, pour dire ça ? Le juge s'est prononcé, mais le juge c'était moi, nous ne voulons pas le savoir ! Jadis vous fûtes dans les formes, juge, premier juge, Président de la cour d'appel, à ce moment-là vous parliez d'or, chacune de vos conneries valaient chose jugée, et maintenant vous êtes un quidam, ce que vous dites ne vaut un pet de lapin.

Et donc il a été puni, il n'a pas été puni, il n'a pas été jugé, mais enfin on note qu'il n'y a eu aucune poursuite disciplinaire contre ce juge rebelle, mais, que, depuis 1986, c'est pas hier quand même, quatorze ans, depuis quatorze ans, sa carrière est bloquée. Voilà !

Alors là, il y a eu des ministres de la justice, de droite, il y a eu des ministres de la justice de gauche, le ministère de la justice n'a pas varié dans sa position. Le jugement, grand événement de discours qui porte des conséquences, le jugement a été rendu, nul, même pas ceux qui transitoirement ont été le véhicule, du discours du droit, nul même parmi eux ne peut s'élever contre cette chose jugée. Tout au plus, c'est ce qui arrivera, quand il y a eu un article de presse et que quand même tout le monde rigole, on leur donnera quand même une compensation exceptionnelle, sur les fonds qui traînent au fond des tiroirs, en regrettant d'ailleurs de ne pas l'avoir donné avant, pour qu'ils la bouclent, pour qu'on ne voit pas, comme hier soir, le semblant juridique dénudé. Voilà ce que Lacan appelle le semblant nu.

Ah ça serait un beau titre ça « Le semblant nu ». Ca fait penser au titre de William Burroughs *Le Festin nu*.

1 Voir en fin de *Cours*

C'est ça, c'est pas le banquet des analystes, c'est le festin nu de la justice.

Pourquoi je m'emporte comme ça ? C'est parce que, tout ça qui a l'air très loin, c'est ce qui nous tient. C'est quand même cette vermine là qu'on a sur le dos.

Le juge n'avait pas à le dire, et c'est l'État qui le lui dit. Ça se dit même en latin, c'est reproduit dans *Le Monde* et puisque j'ai parlé de latin la dernière fois et bien continuons : *res judicata pro veritate habetur*. *Res judicata*, la chose jugée, la chose ayant été jugée, *pro veritate habetur*, est tenue pour la vérité, *pro veritate*. *Pro veritate* ne veut pas dire : pour la vérité, je donne ma vie, non, ça veut dire : à la place de la vérité. Le jugement même faux jusqu'à la moelle, le jugement, l'énoncé du jugement vaut pour un énoncé vrai.

Et c'est donc, quand dans un discours ce qui règne par excellence c'est la forme, évidemment on s'étonne que le juge soit encore en liberté !

Ca dit évidemment quelque chose du statut de la vérité dans le prétoire. Ca dit évidemment quelque chose de la justice. La justice n'est pas l'équité, qui est une qualité de l'âme, la justice est une propriété d'un discours.

Ça dit aussi quelque chose de la vérité. La vérité n'est pas ce qui est en question dans cette affaire. La vérité est représentée dans cette affaire par monsieur et madame, Chose, qui promènent leur malheur depuis quinze ans, rien à faire de ce couple de pékins !

La vérité n'est autorisée à paraître dans le prétoire que si on y met les formes. Et, la vérité dans les formes, c'est la vérité dehors. Vous avez cet exemple, mais, c'est ce que le Code, notre Code, qui porte le nom, qui portait le nom de Napoléon qui avait profondément pénétré les rouages du discours du maître, qui avait une flopée de Portalis et autres pour rédiger comme il fallait le Code, il dit en toutes lettres que la vérité n'a rien à voir, qu'il n'y a rien de plus dangereux que la vérité.

Monsieur Untel est un repris de justice, comme ce juge peut-être, bientôt. Monsieur Untel est un repris de justice. Vous dites Monsieur Untel est un repris de justice ! Vous l'imprimez. Oh ! par besoin de l'imprimer dans *Le Monde*, vous l'imprimez à quinze exemplaires, à vingt exemplaires, pour vos amis croyez-vous. Diffamation ! Mais monsieur le juge, c'est un repris de justice ! Vous n'aviez pas à le dire Monsieur. Ca s'appelle la diffamation. La diffamation, c'est pas du tout de dire des choses fausses. La diffamation est d'autant plus grave que vous dites des choses vraies, parce que la diffamation, c'est exactement par les mots que vous utilisez, par, comment on dit ça, comment l'Autre dit ça, par la fonction de la parole et du champ du langage, vous attentez à la réputation de quelqu'un. C'est tout. C'est ça la diffamation. Et vous y attentez d'autant plus que vous dites une vérité sur lui, désagréable. Et donc n'en remettez pas, n'apportez nous pas les preuves. Il est entré à la Santé à telle date, il en est sorti à telle date. Ouh ! ouh ! plus c'est vrai plus c'est pire, si je puis dire.

Et, ce qui est encore plus beau d'ailleurs, ce qui dit quelque chose de ce qu'on appelle l'ordre social, c'est que si on vous traîne devant les tribunaux pour diffamation, vous êtes présumé de mauvaise foi, c'est le seul cas, c'est-à-dire on se dit : oh ! oh ! ce monsieur là a des affinités avec la vérité, mauvais signe !

Et donc vous avez à vous évertuer à prouver votre bonne foi, qui ne veut pas du tout dire que c'est exact, mais que, en disant que Monsieur untel est un repris de justice, vous pensiez absolument à tout à fait autre chose, que vous poursuiviez des buts élevé concernant la santé publique, le bon fonctionnement des services etc.. Donc là, peut-être qu'on reconnaîtra votre bonne foi, ce qui veut dire que vous avez pu vous mettre le doigt dans l'œil

mais que c'était avec de bonnes intentions.

Donc la vérité, dans cette forme de discours, cette structure de discours, et dans les événements de discours qui en procède, la vérité ne doit surtout pas comparaître, alors c'est là aussi ça se dit en latin, il y a quand même des exceptions, mais il faut que le tribunal prenne la décision dans les formes que, par exception, la vérité sera considérée dans ce cas de diffamation comme absolutoire, et pour bien marquer qu'il ne faut pas en abuser on le dit en latin, c'est l'*exceptio veritatis,* l'exception de vérité. Par exception la vérité sera autorisée à comparaître au tribunal.

Voilà ce que c'est que l'ordre des discours, l'ordre des cérémonies, la disposition de ces cérémonies par rapport à la vérité et qu'il faut rappeler pour saisir ce qu'est le scandale de la séance analytique.

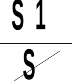
Enfin, je ne voudrais pas qu'on croie, en plus ça pourrait être dangereux, que je diffame la justice et les juges qui la distribuent, au nom du peuple français, sous l'autorité du président de la République, lui-même immune, de ce que, quand il était un autre, il aurait pu faire, c'est le même principe.

Loin de moi l'idée d'attenter *oresco referens* (à vérifier), à la majesté et à la nécessitée de la justice. Je ne rigole pas là, je ne suis pas ironique, c'est une profonde sagesse. Il est certain que la manifestation de la vérité, qui a une singulière manière de confiner à l'injure, d'ailleurs plus on dit la vérité plus ça confine à l'injure, c'est ce que dit bien l'expression dire ses quatre vérités à quelqu'un, on n'emploie pas l'expression pour dire qu'on en fait l'éloge. Quand on multiplie la vérité par quatre, ça veut dire que le gars ne s'en relève pas, de la charge d'insultes et d'injures qu'on déverse sur lui. Le code distingue précisément la diffamation et l'injure. C'est raffiné, mais je vous épargnerai les détails.

Eh bien c'est d'une profonde sagesse, c'est que l'ordre civil, l'ordre social, ne tiendrait pas une seconde si on pouvait dire la vérité et encore moins ses quatre vérités à l'autre. Ça tient parce qu'on est bâillonné tous les jours. On dit ça, un monsieur je crois interrogé par le Monde ou dans un traité je ne sais plus où, justifie l'iniquité de la situation de monsieur et madame Chose en disant : Ah ! Il y a l'autorité de la chose jugée, il faut bien que les procès finissent. C'est vrai que, comme il n'y a pas de métalangage, il n'y aurait aucune raison qu'on ne continue pas à faire appel jusqu'à la fin des temps, il faut un moment que se manifeste un arbitraire formel pour dire ça suffit !

Quand il y avait des grèves, encore, c'est une chose du passé, il fallait un quidam qui s'avance pour dire : il faut savoir terminer une grève, Maurice Thorez, le fils du peuple. Mais c'est d'une autre nécessitée sociale que procède le : il faut que les procès finissent. C'est codifié, la fin des procès. Et d'ailleurs c'est la même chose, il faut que les procès finissent comme il faut que les grèves finissent parce que il faut, il faut que ça marche, il faut que ça tourne, et on en est tous là, à le vouloir.

Donc le discours du maître consiste en effet à ce qu'on trouve les signifiants qu'il faut, en position de semblants bien articulés, pour refouler le sujet de la vérité. C'est écrit, par Lacan, de la façon la plus simple qui soit : S1 sur S barré et toutes ces petites histoires, toutes ces anecdotes répondent parfaitement à ce mathème.



À ce propos, je me disais que finalement, sauf erreur de ma part, je n'ai pas vérifié, on n'a jamais révisé le procès Dreyfus, là aussi l'autorité de la chose jugée s'appliquait, il a bénéficié de la grâce du président de la République. Tant mieux pour lui comme dirait l'autre, mais Dreyfus, c'est exactement la même chose que les époux monsieur et madame chose, sauf qu'ils n'ont pas encore été déportés.

Enfin le résultat quand même c'est qu'Alfred Dreyfus a à Paris une petite statue. Quand on vous fait une grosse

injustice, on vous fait une petite statue. Peut-être que demain les époux Chose auront aussi une petite statue et se tiendront par la main avec le juge Machin.

On a fait pour Dreyfus une petite statue que j'aime bien, qui est près de chez moi d'ailleurs, on voulait la mettre au départ un peu plus bas dans le boulevard Raspail, en face de l'ancien emplacement de la prison du Cherche Midi, où il y a maintenant la maison des Sciences de l'Homme, c'est vraiment ! Enfin j'y ai suivi des cours intéressants, que je ne renie pas, alors aussitôt, les autorités se sont récriées que quand même on ne pouvait pas faire ça, et donc on la mise un peu plus haut, dans le boulevard Raspail, parce que quelque chose encore continue de s'exercer. Quelqu'un qui a été une occasion de scandale, qui a nuit, qui a nuit au prestige et à la considération, dues aux autorités. Encore heureux qu'on ne l'ait pas poursuivi en diffamation !

Enfin il n'est pas trop loin de la rue du Cherche Midi et avec ce genre d'argument, c'est nous qui cherchons midi à 14 heures. Il faut toujours chercher midi à 14 h parce que c'est là que se trouve midi !

Dans le discours analytique, il y a des événements prescrits, il y a un événement prescrit par excellence, qui est la séance. Donc ça rapproche du discours analytique, de ce côté-là, du discours du maître, du discours de l'université où il y a aussi des événements prescrits, se supporte d'événements prescrits.

Alors me direz-vous, et le discours est hystérique, ah ! ah ! où sont les événements prescrits dans le discours hystérique ? Puisque justement, l'hystérie, plutôt, a une affinité, oui a une affinité avec les événements, une affinité avec le scandale, une affinité avec la difficulté, mais, précisément, par excellence ce sont des événements non ritualisés, qui ne sont pas réglés par des conventions préalables et, si on réfléchit dans cette direction là, on pourrait dire s'il y a une règle de discours hystérique concernant l'événement, c'est plutôt le contraire.

Formulons la règle qui serait celle de l'événement du discours hystérique : produire toujours des événements sans règle, des événements dérégulés, des événements aconventionnels. Ah évidemment, c'est un paradoxe, la règle de produire des événements sans règle. On pourrait dire c'est la règle exceptionnelle, qui régit le discours hystérique. D'ailleurs on pourrait dire que c'est l'inspiration même que Carl Schmitt a essayé de faire entrer dans le discours du droit. J'avais consacré un Cours, jadis qui avait fait scandale auprès de certains parce que, en effet, Carl Schmitt fut un personnage peu recommandable, mais quand même très grand juriste, ça arrive, comme pour Céline, dans un autre ordre d'idée.

Alors Carl Schmitt avait voulu faire entrer dans le discours du droit la notion d'une instance qui intervient, quand les règles, les conventions, les constitutions, tous les us, ne fonctionnent plus.

Et il pensait qu'une constitution bien faite doit prévoir le cas exceptionnel où tout le reste ne fonctionne plus, où tout le semblant est foutu en l'air, qu'est-ce qu'on fait ? Eh bien il pensait qu'il fallait mettre dans la constitution une règle supplémentaire, précisant que quand tous les semblants, non seulement ont vacillé, mais sont par terre, il y a quelqu'un qui a le droit de faire quelque chose dans cette situation.

Il a dit ça dans des circonstances où c'était simplement une mise en forme signifiante de la pratique Nationale Socialiste, ce qui fait que sa doctrine décisionniste depuis lors sent le souffre, à juste raison.

Bon, mais enfin, nous vivons ici, nous vivons heureux dans une République, qui est organisée, fondée, sur la constitution dite de la Ve République, de 1958, à laquelle on a touché un petit peu, on essaye de temps en temps, mais on n'a pas du tout touché à un énoncé très précis qui

s'appelle l'article 16 de cette Constitution, qui y a été introduit expressément par le fondateur de notre République, à savoir Charles de Gaulle. On peut aller loin mais enfin on ne peut pas le taxer de sympathie pour les amis de Carl Schmitt et ce Général, qui avait eu l'expérience de la chute de la IIIe République et de comment Albert Lebrun s'était promené comme ça, impuissant, assistant à la débâcle et finalement n'avait eu d'autres recours que de s'en remettre au Maréchal avec l'approbation de la majorité écrasante de la chambre des députés , le Général, qui avait été l'élève du Maréchal, en avait conclu qu'il y avait besoin, en effet, d'un article spécifiant, que en cas d'interruption du fonctionnement régulier des Pouvoirs publics, eh bien le président de la République était autorisé à faire un certain nombre de choses que, en temps normal, il n'avait pas le droit de faire.

Ça a d'ailleurs suscité un pamphlet mémorable, de quelqu'un qui est devenu ensuite président de la République, monsieur François Mitterrand, un pamphlet admirable, meilleure chose qu'il ait écrite et on regrette beaucoup qu'il en ait interdit la réédition, parce que quand il est devenu président de la République, il a fait beaucoup de chose mais il n'a surtout pas touché à cette pièce de discours, ce qui, a mon avis, était tout à fait raisonnable.

En effet, pourquoi François Mitterrand président de la République aurait à payer les dettes de François Mitterrand pamphlétaire ? C'est par le même, bien entendu. On ne cesse pas de voir des gens qui sont pas les mêmes à partir du moment où leur position d'énonciation dans un réseau signifiants de semblants, change.

Ah !, en effet, la substance corporelle est la même, le germen, le corps, ce qu'on veut, c'est la même chose mais, du point de vue signifiant ça n'a rien à voir, nous ne cessons pas de traverser ce genre de clivages. Évidemment, dans la psychanalyse, on n'arrive pas à jouer sur ces clivages là, sur le côté, sur cette hétérogénéité des lieux d'énonciation, parce que dans la psychanalyse justement, c'est le semblant comme tel qui est mis en question, ce qu'on se sent quand on vient de recevoir du discours untel le titre chose. Dans la psychanalyse justement, ce genre d'événements de discours qui tient tout entier aux semblants, eh bien on invite le quidam à devenir sujet, à aller un peu en dessous de ce qu'il est quand il a été affecté par un signifiant maître et on s'intéresse, lui-même s'intéresse, on espère, à ce qu'il est par en dessous.

Donc, dans la constitution dans laquelle nous vivons, il y a quelque chose de cette règle d'exceptionnalité qu'avait formulée, évidemment ce juriste infâme, mais qui a inspiré une certaine réflexion et qui n'a pas été indifférent à ce grand germaniste qu'était le général De Gaulle, et qui, finalement, depuis bientôt un demi-siècle, est là à sa place dans la constitution au cas où il y aurait besoin.

On verra si quand il y aura un retour des choses et reviendra à cette place encore un élément issu des représentants du mouvement ou des classes laborieuses – non, je date, du XXe siècle - des classes moyennes salariées, etc. nous verrons si on touche à ce semblant de discours là.

Au fond, c'est la même chose que la règle paradoxale de l'hystérique, que je disais tout à l'heure. Enfin, c'est la même chose ! ? Pas tout à fait. Si on devait formuler l'impératif catégorique du discours hystérique, qu'est-ce qu'on dirai ? : tu tenteras, non !, agis toujours en sorte - comme Kant - agis toujours, agis toujours en sorte que tu interrompe le fonctionnement régulier des pouvoirs, tant privés que publics, pour déconcerter - soyons précis - pour déconcerter le ou les connards qui sont venus à incarner le signifiant maître.

Je ne sais pas si je suis complet. Il faudrait réunir une assemblée hystérique, susceptible d'adopter ou de

se reconnaître… un concile hystérique ! susceptible de valider cette formulation.

Donc, évidemment ça, c'est le contraire de l'événement régulier, ou alors on peut dire l'événement régulier du discours hystérique c'est le court-circuit, c'est le dysfonctionnement, conduisant à l'implosion du signifiant maître.

C'est bien ce trait dans l'événement régulier qui permet à l'effet hystérique de sujet de prendre la main, de diriger les opérations. J'ai déjà mentionné cet exemple saisissant qui m'avait été apporté dans un Colloque du Champ freudien au Japon, la seule fois où j'y suis allé, où un collègue de l'I.P.A - là bas, quand il y a une occasion de parler ensemble tout le monde est là - n collègue de l'I.P.A, beau garçon, ancien chanteur de charme et notoire au Japon, qui était allé se former en Angleterre - il contait, dans ce colloque, un cas de sa pratique. Eh alors ça consistait en ceci : le cas qu'il contait avec une grande satisfaction ! que la fille, qu'il analysait avait réussi à s'installer dans le fauteuil et lui avait terminé sur le divan. Je le jure ! Il y a certains ici qui croient que j'exagère, que j'enjolive. C'est juré craché, c'était ça le cas.

On voit bien, c'est parfaitement crédible que si on laisse libre carrière à l'événement de discours hystérique, on va là tout droit. Je dirais même plus, très souvent c'est comme ça, même si on garde des autres positions, parce que les meubles ! quelle importance ! Donc vous pouvez très bien continuer d'être assis sur votre fauteuil et en garder votre contentement et le patient ou la patiente être allongé mais en réalité c'est exactement comme le cas du chanteur de charme, analysé en Angleterre et japonais.

D'ailleurs il y a des personnes qui étaient présentes qui peuvent témoigner de l'exactitude à la lettre de ce que je rappelle ! ? *[Merci].* Alors ça veut dire des tas de choses mais ça veut dire que l'hystérie foncièrement tend au carnaval, c'est-à-dire au sens dessus dessous. Évidemment le sens dessus dessous, ça à un sens très précis, ça s'écrit de deux façons, l'orthographe est double, mais ça a un sens très précis parce que si le dessus reste dessus et le dessous reste dessous c'est pas sens dessus dessous, c'est pas sens dessus dessous, donc sens dessus dessous, fond ça se réfère exactement à la situation où le dessous est dessus et le dessus dessous, d'accord.

Le carnaval, justement quand les semblants tenaient bien en place dans la société comme je l'évoquais la dernière fois, on avait le sens du carnaval, on ne faisait pas des parodies de carnaval comme aujourd'hui. Parce qu'il y avait bien un dessus, un dessous, un à côté etc. On était bien encadré dans un réseau de signifiant, ça n'était pas encore quand même un peu dissous par le marché, par la démocratie, par le christianisme, etc. et donc on pouvait vraiment avoir le carnaval.

Alors, du coup, l'événement régulier quand même, qu'on rencontre dans le discours hystérique, comment l'appeler, on le rencontre dans l'analyse, comment l'appeler ? On pourrait l'appeler tout simplement la scène de ménage, la dispute avec un représentant ou un exemplaire de l'autre sexe. C'est quand même quelque chose qui est régulièrement narré sinon la dispute, la difficulté.

Voilà un événement régulier. Alors évidemment, ça se modèle, ça s'incarne, ça se réalise de façons différentes. Par exemple on me parlait d'un jeune garçon, vraisemblablement hystérique, pour qui en effet toujours le même événement qui se répète. Joli garçon, gentil, séducteur, même Don Juan, mais vraisemblablement hystérique, c'est-à-dire quand même habité par - c'est toujours plus inquiétant chez l'homme, pour le sujet c'est toujours plus inquiétant chez l'homme que chez une femme - l'hystérie ça inquiète beaucoup plus le sujet mâle qui se sent aux prises,

habité par quelque chose de difficilement situable, à l'occasion chez les jeunes, l'adolescent, le jeune homme, ça lui fait penser qu'il pourrait être homosexuel, par exemple.

Alors ici, on doit supposer finalement que le sujet hystérique mâle en question a finalement le sens de sa personne sous les espèces de moins phi. Les femmes l'adorent, elles lui courent après, veulent l'épouser, mais ce qu'elles adorent en lui, c'est ce qu'on doit reconstruire, ce qu'elles adorent en lui c'est plutôt phi : le beau gars, le beau parleur, qui est gentil, qui la ramène pas avec elles, qui fait évidemment tout ce qu'il faut pour les séduire. Et précisément parce qu'elles doivent aimer en lui quelque chose qui est tout à fait à distance et même qui est l'inverse de son sentiment de sa personne, eh bien il est toujours convaincu qu'il y a erreur sur la personne. Et donc le moment où la fille, vraiment lui donne tout et le reste, eh bien il la laisse, il dit non, c'est pas ça, pourquoi, qu'est-ce qui se passe et puis il recommence avec une autre et il fait ça depuis un bon moment, ce qui finalement l'inquiète assez pour qu'il aille demander une analyse en se demandant s'il ne serait pas homosexuel, lui qui passe de fille en fille. Il a cette inquiétude transcendantale sur son identité.

Plus charmantes elles sont, là vraiment, quand il a laissé tomber le top model riche à millions qui voulait absolument l'épouser, tout le monde lui a dit mais pourquoi fais-tu ça, Il s'est quand même dit il doit y avoir quelque chose qui ne tourne pas rond avec moi.

Plus charmante et plus opportunes elles peuvent paraître pour lui, plus elles se trompent sur sa personne.

Alors ce genre d'erreur, ce genre d'événement de discours, qui est chez lui donc régulier, symptomatique, du côté femme de l'hystérie, ce qui est plus fréquent c'est de le rencontrer sous l'espèce : le gars s'annonce comme phi et puis l'événement c'est finalement de le réduire à moins phi ou de découvrir finalement que la vérité de l'affaire, c'est le moins phi qu'il cachait soigneusement. C'est le principe d'un grand nombre de scènes de ménage. Il suffit d'avoir lu Courteline, *La paix chez soi*.

Vous savez, Courteline qui a eu je l'ai rappelé jadis, sur moi une influence formatrice. Je cite de mémoire la pièce où monsieur et madame rentrent de promenade et monsieur dit : - « t-es-tu conduite comme une gourgandine, elle dit - Moi ? - Oui je t'ai vue dit-il, et quand untel a glissé sa main, etc., Alors il insiste etc. il fait le dur - mais vraiment si je le tenais, qu'est-ce que je lui passerai, etc ! Alors la dame dit - bon et bien c'est vrai il m'a fait ça et même j'ai plutôt aimé ça ! etc. - Ah là là, qu'est-ce que je lui passerais si j'avais son adresse ! ; alors elle dit : - Il m'a donné sa carte, la voilà !

Alors il lui dit : - Comment ? Une carte de ce monsieur, tu me donnes ça, je n'en ai rien à faire ! et il la déchire. Et à ce moment-là elle lui dit : - Je la connais par cœur : 13, rue de la Grange Batelière ; *vous voyez je m'en souviens encore.* Alors il dit : - Oh ! là là, il a beau être un officier de cavalerie, vraiment il me ferait pas peur ! ; et elle lui répète : - 13, rue de la Grange Batelière ! Et alors ça se termine, j'abrège, je l'ai pas relu, il dit : - Quoi ! 13, rue de la grange batelière, j'en ai rien à faire de la Grange Batelière et il donne des coups à sa femme.

Il la bat - ça se termine là dessus, c'est un petit acte - il la bat parce qu'il n'en peut plus. Il n'en peut plus parce que là, c'est elle qui est au poste de commandement et qui exerce son pouvoir de sujet sur le support du signifiant maître et qui le montre à la fin dans l'impuissance totale ; tout ce qui lui reste à faire, c'est de sortir le bâton et de lui mettre sur la figure, moyennant quoi c'est le triomphe du sujet hystérique. Elle vous a fais sortir votre bâton. C'est que vous ne pouviez pas de lui fermer, si je puis dire, la bouche avec autre chose.

C'est le secret de cette scène, qui a quand même été extrêmement prégnante et fascinante et qui continue de l'être cette scène où l'homme bat la femme. Freud a commenté « on bat un enfant », d'accord, on connaît ça par cœur maintenant. Mais il y a la scène « l'homme bat la femme », ça, ça parcourt toute l'histoire et c'est même si prégnant que aujourd'hui, très légitimement, les femmes, étant femmes battues, s'associent pour revendiquer le droit de ne pas l'être. C'est dire à quel point cette pratique est quand même ancrée dans les us.

Ça c'est pas les us du laps, c'est les us du bâton, de la gifle, du coup. C'est quelque chose de très prégnant, et donc aujourd'hui on judiciarise en essayant de capter là ce qui est aussi une réalité clinique, on pourrait l'aborder comme telle.

Le grand exemple, l'exemple majeur, on vous donne ça quand vous entrez au lycée. On commence, on vous éduque en France, d'abord, enfin on vous éduquait dans les années 50, d'abord en vous présentant la scène de « le monsieur bat la femme » et la femme le roule dans la farine. On vous faisait lire *Le Médecin malgré lui* de Molière.

Là, c'est au début déjà, qu'il lui fiche une raclée, Sganarelle et elle dit « là tu me le payeras ! »

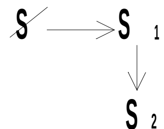
Molière, là, je l'ai relu, j'ai eu le temps de le relire. Molière évoque le coup Lysistrata – vous connaissez la méthode, plus rien au lit. Il l'évoque dans une phrase discrète, madame Sganarelle dit : « - Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari, mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard. »

Et donc c'est une autre vengeance qu'elle exerce, vous savez laquelle, c'est qu'elle réussit à le faire passer pour le médecin miracle, celui qui va donner la *medecene* dit la campagnarde appelée sur la scène, qui va donner la *medecene,* qui va guérir la fille de monsieur Géronte. Et donc elle confie à ceux qui passent que c'est pas du tout un bûcheron, que c'est un grand médecin et que il faut le forcer à coups de bâton à devenir médecin, à faire le médecin. Et donc ils y vont avec des bâtons et pan pan pan ! Grâce à la parole mensongère de la femme, voilà Sganarelle transformé en médecin malgré lui.

C'est-à-dire, ça suit absolument le petit schéma, elle prend le poste de commandement

$$\not{S} \longrightarrow S_1$$

et elle l'oblige à produire un savoir.



Un savoir faux mais un savoir, un savoir de médecin de Molière qui va surtout régner par son bien dire et il va dire en latin, comme moi, un latin de cuisine mais enfin le mien ne vaut pas tellement plus d'ailleurs.

Ce qui est amusant, c'est que la femme revient sur la scène, c'est plus la femme de Sganarelle, la femme revient sous les espèces de la fille muette, Lucinde, qui se tait, elle ne parle pas.

Alors là, j'aurai pas dû le relire parce que quand je relis ça, ça me plaît tellement que j'ai envie de le lire. Mais, c'est là qu'on voit, on pose la question : eh bien monsieur le médecin est-ce vous pouvez guérir ma fille qui est muette ?

Oui, certainement, n'en doutons pas. Mais alors pourquoi est-elle muette ? On voit la question de la causalité résolue par le bien dire, c'est comme chez nous, dans la psychanalyse.

Alors, Il prend le pouls de Lucinde : « - Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette ». Donc qu'est-ce qu'il a ajouté au fait que tout le monde sait qu'elle est muette, il a simplement ajouté l'opération de prendre le pouls,

qui tout de suite fait que son énoncé c'est un énoncé de médecin et pas d'un vulgaire péquenot qui dit simplement elle ne parle pas.

Elle est muette et précisément prise dans le dispositif médical. Géronte le père – « Eh oui, Monsieur, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup. - Ah, ah ! » dit Sganarelle ; Jacqueline qui fait la domestique ; « -Voyez comme il a deviné sa maladie ! » Sganarelle qui n'est pas très fin, comme l'a signalé sa femme : -« Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé et vous eût été dire : « C'est ceci, c'est cela » ; mais moi, je touche au but du premier coup et je vous apprends que votre fille est muette. » Géronte : - Oui ; mais je voudrais bien que vous me puissiez dire d'où cela vient. » Sganarelle : « - Il n'est rien de plus aisé : cela vient de ce qu'elle a perdu la parole. » Géronte : « - Fort bien ; mais la cause, s'il vous plaît – *la cause freudienne* – mais la cause s'il vous plait qui fait qu'elle a perdu la parole ? » Sganarelle : « -Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue - Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ? - Aristote – *on croirait Lacan* – Aristote, là-dessus, a dit… de fort belles choses - Je le crois. - Ah ! c'était un grand homme ! - Sans doute - Grand homme tout à fait : un homme qui était plus grand que moi de tout cela - *toujours la révérence au prédécesseur* - pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeur peccantes ; peccantes, c'est-à-dire… humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant… pour ainsi dire… à… Entendez-vous le latin ? - En aucune façon - Vous n'entendez point le latin ? — Non. — *Cabricia arci thuram*, *catalamus*, *singulariter*, *nominativo*, *haec Musa*, « la Muse », *bonus*, *bona*, *bonum*, *Deus sanctus estne oratio latinas* ? Géronte : - Ah ! que n'ai-je étudié ? Jacqueline : - L'habile homme que velà ! Lucas : - Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte. Sganarelle :- Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs… - comprenez bien ce raisonnement, je vous prie - parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité … écoutez bien ceci, je vous en conjure. - Oui. - […] la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs… *Ossabandus*, *nequeis*, *nequer*, *potarinum*, *quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette. - Ah ! que ça est bian dit, notre homme ! - Que n'ai-je la langue aussi bian pendue ? etc. »

Voilà le contexte du…, et voilà pourquoi votre fille est muette.

Il est clair que la psychanalyse, le psychanalyste aient quelque chose, est quelque part héritier du médecin de Molière. Quand nous sommes là au temps de Molière, au XVII° siècle, nous sommes juste avant la capture du discours médical par le discours de la science et que à partir de là, en effet, les eaux ont commencées à se séparer et que la médecine s'est trouvée quand même foncièrement déterminée par cette absorption scientifique et même sa dissolution dans la science et dans ce qui en procède et que s'en est isolée de plus en plus, ce que ce que ça met en valeur, à savoir, la puissance de la rhétorique, le bien dire, et aujourd'hui nous avons ça sous les espèces d'un côté le distributeur de médicaments, de l'autre le distributeur de bonnes

paroles. Le producteur d'oreilles est le distributeur de bonnes paroles. Aujourd'hui, le partage des eaux s'est fait et de la façon la plus précise ici, nous avons ici mis en jeu Aristote, c'est-à-dire l'argument d'autorité et surtout le savoir présenté et sous ses espèces de l'incompréhensible.

Jamais un savoir ne se fait autant révérer que lorsqu'il paraît là sur la scène, sous les espèces de l'incompréhensible, savez-vous le latin ? Je ne le sais pas ! Il commence à parler en latin, tout le monde est KO.

Après, évidemment, on peut apprendre un petit peu de latin. Mais enfin, Lacan a fait ça avec son auditoire pendant des années, savez-vous la topologie, non ? paf, paf, paf ! ! Évidemment, au bout d'un certain temps, les gens se mettaient à la topologie, alors il en passait à une autre, ça soutien l'intérêt.

Évidemment il savait la topologie, à la différence de Sganarelle, qui ne savait pas le latin, bien sûr. C'est le même principe.

On voit d'ailleurs à la fin du *Médecin malgré lui* qu'il commence, qu'il a envie d'éduquer tout le monde, c'est-à-dire on vient le voir et on lui demande tout. C'est-à-dire on voit petit à petit Sganarelle annoncer Knock de Jules Romain qui prend là sa naissance et à la fin d'ailleurs tout le monde s'accorde sur le fait que c'est un grand médecin et la pièce se termine là-dessus, il va se vouer à la médecine et comme sa femme le lui dit : - c'est à moi que tu le dois (*rires*) et en effet, c'est elle qui lui a donné le signifiant maître du médecin, grâce à quoi il produit à tire-larigot un faux savoir qui est destiné à l'enrichir.

Voilà une scène, voilà un événement du discours hystérique parfaitement cadrable, parfaitement structuré, parfaitement régulier, quand on voit ce qui se produit on peut dire c'est un événement du discours hystérique.

Ce n'est pas une cérémonie, mais c'est un événement du discours hystérique. Bon je suis passé par Molière pour le plaisir, mais enfin on peut prendre une scène de la vie quotidienne : le gars téléphone, a au téléphone, régulièrement ses copines, à lui, les bonnes femmes qu'il a connu avant, on ne sait pas qui c'est, est-ce qu'elles sont vieilles, est-ce qu'elles sont jeunes, est-ce qu'elles sont séduisantes, enfin, régulièrement, devant ladite, il pia-piate au téléphone avec ses copines.

Et c'est assez insupportable pour qu'on le confie à son psychanalyste : c'est vraiment intolérable, quel goujat ! quel, bon, et vient la parole, pure comme l'eau : « moi je n'existe pas ! pendant qu'il cause comme ça, moi, je n'existe pas ! » C'est pur comme l'eau parce que c'est une phrase qui sert très bien cette position d'inexistence qui est celle du sujet hystérique. Ce n'est pas simplement qu'il ne fait pas attention à elle, pendant qu'il est là, c'est un autre pendard, pendu au téléphone. Ce n'est pas simplement qu'il ne fait pas attention à elle, c'est que ça lui réveille son inexistence subjective et c'est ça l'effet de sujet dans le discours hystérique, c'est l'inexistence. Ah bien sûr on peut dire c'est l'exhibition, c'est tout… ces voiles, le décorum, etc. oui, oui, oui ! d'accord.

Il y a tout le falbalas. Il y a tous les semblants, mais au cœur, au cœur de ces semblants et ça peut être les semblants de l'autorité impitoyable, comme celle de la secrétaire académique qui fait respecter par tous les professeurs, les met en rangs, ils n'y en a pas un qui bouge, mais derrière, au cœur de ça qu'est-ce qui palpite ? qu'est-ce ce dont il faut entendre, là, le petit mouvement, c'est le mouvement de l'inexistence.

Si je fais autant de bruit, si je m'habille de façon si superbe, si je gouverne mon service, mon pays, Margaret Thatcher, l'univers, si je pourchasse les criminels jusqu'au fond de leur tanière, c'est qu' il faut tout ça pour habiller, pour cacher ma misère, pour habiller mon vide que je ne saurais montrer.

On voit bien aussi que le gars qui passe son temps au téléphone, il ne sait pas qu'il est essentiel, nécessaire pour que la petite inexistante se soutienne dans l'être, que pour exister un petit peu, il lui faut ce signifiant maître. Et donc, ah oui, il faut que ce signifiant maître reste à sa place, parce s'il bouge j'*inexiste*.

Et donc toi le signifiant maître, tu ne bouges pas d'où tu est ! c'est le signifiant maître à sa place, si je puis dire, et même remettre à sa place. Ça veut dire qu'au moment même où ça pleure, ou ça déplore, ou ça vient trouver son analyste pour dire comment l'autre est méchant, inconsidéré avec ses copines douteuses, mais la petite inexistante, hein comme la petite marchande d'allumettes, la petite inexistante tient le manche à chaque seconde. Il faut que le gars qui a l'insigne ne se prenne pas pour le maître pour autant. C'est la contraire de *res judicata pro veritate habetur.*

Le crétin qui a l'insigne n'est pas pris pour la maître, il faut qu'il se tienne à sa place. C'est pourquoi elle lui fait des scènes. Elle passe son temps à lui faire des scènes, c'est-à-dire à l'allumer et à foutre le feu avec ses petites allumettes de marchandes d'allumettes.

Ce qui fait qu'en fait, ce qui se présente comme une rébellion, comme une perturbation, c'est en fait un événement conservateur de la structure du discours, l'événement de discours hystérique, c'est un événement qui concrétise, manifeste la structure du discours qui le maintient. On s'assouplit un peu les méninges sur la rapport du discours et de l'événement, ou pour arriver au discours analytique et son événement la séance analytique.

Entre parenthèse ça indique ce qu'il faut donner - je ne sais pas pourquoi…. ça a l'air d'être un conseil - à l'hystérique pour que le sujet hystérique reste en place, il faut lui donner à la fois phi et moins phi. C'est le double cadeau donné à l'hystérique, d'un côté le signifiant de la maîtrise, c'est une règle de bonne conduite dans la cure, pour l'analyste, mais ça vaut aussi bien pour le partenaire vital. Il faut lui donner à la fois le signifiant de la maîtrise et le signe exquis de la non maîtrise. Il faut lui faire cadeau de sa castration.

Ça, bien sûr, c'est difficile pour les névrosés, quoique pour pouvoir analyser des sujets hystériques, vaut mieux être analysé ou alors être hystérique soi-même parce que le japonais, finalement, je ne sais pas s'il analysait mais il avait la façade du gars sûr de lui, il s'est laissé mener par le bout du nez jusqu'au divan, il a donné tout ce qu'il fallait comme signe de la non maîtrise, mais enfin c'était là peut-être un peu trop ; il donnait le signe de la non maîtrise, ça ne veut pas dire qu'il faut cesser de diriger la chose et l'orienter.

Et d'ailleurs on peut dire que ce qu'il y a toujours d'inquiétant dans le Don Juan, dans le personnage, dans les caractères donjuanesques, c'est qu'en général, ils sont constitués ou tout entier sur le versant moins phi, ou tout entier sur le versant phi et c'est ce caractère unilatéral qui les lance dans la série infernale où ils sont pris. Bon, je ne vais pas donner de conseils trop précis.

Alors le discours universitaire qui s'épuise dans ces cérémonies, Lacan dit, pour les meilleures raisons du monde, que ce qu'il peut produire de mieux, c'est le mot d'esprit qui lui fait horreur. Et, en effet, l'effet de sujet dans le discours universitaire, c'est ce qui est produit et c'est une division du sujet qui est capable ; elle est produite à partir du savoir comme signifiant maître. C'est à dire que ce que le savoir universitaire peut produire de mieux, c'est la dérision du savoir, c'est à dire que ce que le savoir universitaire met en valeur, c'est le caractère de semblant du savoir, mais il n'en profite même pas. Il n'en profite même pas sauf Lewis Carroll par exemple…

Et je dois dire que c'est dans la mesure même, ou par la position que j'occupe dans les formes que j'occupe, les formes réglementaires, je l'occupe ?

enfin je suis tout de même là dans une position régulée par le discours universitaire, c'est dans cette mesure là, qu'en effet je me livre au *Witz.* J'ai découvert qu'il fallait pour être conforme à cette position pour que je me livre au *Witz* avec l'abandon que vous pouvez constater cette année.

Le problème pour le discours psychanalytique, c'est que ce serait celui qui toucherait au réel et que s'agissant de la cause, évidement il redit, il fait redire comme Sganarelle, il fait redire le fait, mais il redit et il bien dit le fait, le discours analytique, de telle façon qu'il le modifie. Évidemment là, ce n'est pas le médecin thérapeute qui le dit, c'est le patient. Le problème, c'est pour ça que c'est ce symptôme là, ce symptôme de semblant que Molière a fait venir dans cette pièce, il a fait venir le mutisme de Lucinde comme symptôme, ça suppose que les patients parlent, c'est avec ça qu'on les attrape dans le discours analytique.

Pour faire le joint avec la femme de Juvénal, c'est le même type de littérature, Molière et Juvénal là dessus, c'est toujours la question avec qui on se marie ? Et là Lucinde veut se marier, et c'est pour ça qu'elle est mutique. Et pour faire le bien, si elle est mutique, si elle embête son père, tout le monde, toute sa famille, en la bouclant, c'est parce qu'elle veut, c'est parce qu'elle veut qu'on fasse ce qu'elle veut. Et quand elle rouvre la bouche, c'est pour répéter et même pour hurler dit presque Molière qui signale qu'elle parle d'une façon étourdissante, c'est pour dire « je veux ».

Voilà ce qui boucle plus ou moins mon bavardage d'aujourd'hui que je poursuivrais la semaine prochaine.

Fin du Cours 7 de Jacques-Alain Miller du 19 janvier 2000

Le parcours du combattant des époux Esnault dans le labyrinthe des tribunaux

" La décision a été rendue sous l'emprise d'un encombrement intolérable "

Nous publions des extraits du courrier adressé, le 21 septembre 1995, par Alain Le Caignec, président de chambre de la cour d'appel de Rennes aux époux Esnault, dans lequel le magistrat reconnaît avoir commis une erreur dans l'analyse de leur dossier : " Comme vous le savez lorsque j'ai pris la présidence de la 4° chambre civile, le 1er juillet 1986, cette chambre était littéralement noyée sous près de cinq ans de retard d'audiencement. J'ai reçu du premier président de l'époque la mission impérative de résorber coûte que coûte ce retard inadmissible.

Cela m'a conduit à doubler le nombre des affaires enrôlées, ce nombre passant de six à douze affaires par audience, et à prendre d'autres mesures d'administration pénibles, sur lesquelles je n'ai pas à m'expliquer. " Les conséquences de cette énorme surcharge de travail ont été : - d'une part, l'impossibilité pour mes conseillers et moi-même de prendre un seul jour de vacances entre septembre 1986 et Noël 1988. Mes collaboratrices vous le confirmeraient ; - d'autre part, de faire vite, très vite, au risque de faire trop vite. Le réexamen des pièces du dossier de l'affaire vous opposant aux consorts X... m'a laissé, et cet aveu me coûte, outre qu'il est tout à fait inusité pour un magistrat, une impression désagréable d'arrêt plus ou moins loupé.

Après une analyse juridique du dossier, le magistrat poursuit : " J'atteste donc, ayant conscience d'accomplir un douloureux devoir, que la décision dont il s'agit a été rendue sous l'emprise d'un encombrement intolérable, et des mesures qu'il a fallu pour résorber cet encombrement.
Ces mesures témoignent, pour la période considérée, de difficultés de travail extrêmes, difficultés qui ont été de nature à entraîner un dysfonctionnement dans l'administration de la justice. " Ce dysfonctionnement n'a pas été sans incidence, au moins probable, sur la décision qui vous a été défavorable. Vous n'êtes donc, à mes yeux, et en conscience, pas dépourvus de motifs de vous plaindre des conséquences très graves que ledit dysfonctionnement a pu avoir sur votre fortune. "

SOCIETE
Le parcours du combattant des époux Esnault dans le labyrinthe des tribunaux

Quatorze ans d'imbroglio judiciaire

AVANT de demander une indemnisation au ministère de la justice, Jacques et Nelly Esnault se sont confrontés dix années durant à l'institution judiciaire. Ce qui n'était au départ qu'un banal litige opposant des locataires à leurs bailleurs est devenu, au fil des procédures, un véritable imbroglio judiciaire. Une quarantaine de procès n'ont pas suffi à leur permettre de sortir de l'impasse juridique dans laquelle ils se sont retrouvés. Une situation qu'ils attribuent largement à l'arrêt contesté de la cour d'appel de Rennes du 6 novembre 1986, rendu sous la présidence d'Alain Le Caignec.
A la suite de cette décision, qui les déboute de leur demande de travaux auprès de leurs propriétaires, et qualifie de " ruine " leur hôtel-restaurant, les Esnault examinent la possibilité de former un pourvoi. Consultés, des avocats spécialisés le leur déconseillent : l'arrêt de la cour d'appel, qui peut être erroné sur le fond, n'en est pas moins inattaquable sur la forme. On leur fait donc valoir que la Cour de cassation ne manquera pas, à juste titre, de rejeter leur pourvoi puisqu'elle examine la validité formelle des arrêts. Le couple se fait une raison : bien que les propriétaires n'aient plus l'obligation juridique d'effectuer les travaux de remise aux normes, ils continuent à exploiter le restaurant. Quelques mois après, ils obtiennent même son classement une étoile par la préfecture d'Ille-et-Vilaine.

IRONIE DU SORT

Mais le sort s'acharne. L'ouragan qui secoue la Bretagne en octobre 1987 endommage considérablement la toiture, et provoque des infiltrations d'eau. Nouvelle demande aux propriétaires d'effectuer les travaux, nouveau refus. Le couple saisit alors la justice, qui leur donne cette fois raison. Cette décision sera même confirmée par la cour d'appel de Rennes, le 5 mars 1991, dans une formation présidée, ironie du sort, par Alain Le Caignec, le magistrat qui leur avait donné tort, cinq ans auparavant.
Mais la justice ne s'en tient pas là. Les propriétaires forment un pourvoi contre cette décision : au grand désespoir des Esnault, la Cour de cassation leur donne raison, le 23 novembre 1993, et casse l'arrêt qui ouvrait la voie aux travaux.
Le raisonnement de la Cour est imparable : en vertu du principe de l'autorité de la chose jugée, le premier arrêt de la cour d'appel de 1986, qui déclarait l'immeuble en " ruine ", ne peut être contredit. La juridiction suprême confirme cette décision par un second arrêt, le 13 mai 1997, qui

met définitivement un terme aux espoirs des époux Esnault.
Dans un récapitulatif de l'affaire, le médiateur de la République résume l'impasse juridique dans laquelle les époux Esnault se sont trouvés. " L'arrêt de la cour d'appel de Rennes du 6 novembre 1986 a créé une situation juridique ayant pour effet d'empêcher les époux Esnault de voir prospérer utilement leurs demandes de réparation alors qu'ils continuaient à payer régulièrement leurs loyers et que nul ne contestait sérieusement que l'immeuble n'était ni partiellement détruit, ni en ruine. Cette situation paradoxale les a conduits finalement à fermer leur hôtel puis leur restaurant, et à se retrouver aujourd'hui logés dans un HLM en n'ayant que le RMI pour seule ressource. "

CECILE PRIEUR

LE MONDE / 19 Janvier 2000 / Page 9

SOCIETE
Le parcours du combattant des époux Esnault dans le labyrinthe des tribunaux

Le principe de l'autorité de la chose jugée

L'AFFAIRE des époux Esnault pose le problème de l'autorité de la chose jugée, qui porte sur le contenu des décisions de justice. Elles sont, pour la plupart, susceptibles d'appel et peuvent faire l'objet d'un pourvoi en cassation mais une fois prononcées, elles bénéficient de ce principe de l'autorité de la chose jugée.

Res judicata pro veritate habetur : ce qui a été jugé est tenu pour être la vérité et ne peut plus être remis en cause. " La décision a désormais force de vérité légale, écrit Roger Perrot dans son livre sur les institutions judiciaires (éditions Montchrestien). C'est là une particularité essentielle du jugement, ce par quoi il se distingue de l'acte administratif. Sans cette règle, les procès ne finiraient jamais. "

M. Perrot souligne que ce principe a deux conséquences. D'une part, le jugement constitue un véritable titre dont on peut toujours se prévaloir. D'autre part, toute nouvelle demande qui tendrait à remettre en cause ce qui a déjà été jugé se heurterait à une fin de non- recevoir : on ne peut recommencer deux fois le même procès. En matière pénale, il existe une commission de révision auprès de la Cour de cassation mais en matière civile - c'est le cas des époux Esnault -, cette procédure n'est pas possible.
La chancellerie, qui admet le caractère " dramatique " du dossier des époux Esnault, met en avant les décisions de la Cour de cassation qui, par deux fois, ont entériné l'arrêt controversé du 6 novembre 1986. " Le ministère ne peut remettre en cause cette décision qui a acquis l'autorité de la chose jugée, explique-t-on place Vendôme. La situation serait identique après le projet sur la responsabilité des magistrats contenu dans la réforme de la justice puisque ce texte ne concerne pas les actes juridictionnels rendus par les magistrats. " Le médiateur de la République estime cependant que la chancellerie aurait pu indemniser les époux Esnault, à titre exceptionnel, en se fondant sur la reconnaissance de la faute faite par le magistrat.

LE MONDE / 19 Janvier 2000 / Page 9
SOCIETE
JUSTICE

Le parcours du combattant des époux Esnault dans le labyrinthe des tribunaux

Un magistrat dont la décision avait provoqué la ruine de deux restaurateurs a reconnu avoir commis une erreur dans son arrêt. Les demandes de réparation n'ont cependant pas abouti car il faudrait remettre en cause le principe fondamental de l'autorité de la chose jugée
JUSTICE L'affaire des époux Esnault, un couple de restaurateurs ruiné après une décision de justice manifestement erronée, pose le problème de l'autorité de la chose jugée. En vertu de ce principe, les époux

Esnault n'ont pas pu obtenir réparation. DANS UNE LETTRE REDIGEE EN 1995, le juge avait pourtant reconnu son erreur, expliquant qu'en raison d'un retard de près de cinq ans d'audiencement, il avait fallu " faire vite, très vite au risque de faire trop vite ". " Le réexamen des pièces du dossier de l'affaire vous opposant aux consorts X m'a laissé, et cet aveu me coûte, outre qu'il est tout à fait inusité pour un magistrat, une impression désagréable d'arrêt plus ou moins loupé ". Pour éviter que les procès se poursuivent éternellement et que les décisions soient constamment remises en cause, le principe de l'autorité de la chose jugée prévoit que les décisions du juge ne peuvent être contestées.

C'EST UNE HISTOIRE exemplaire, qui oppose depuis plusieurs années un homme et une femme à l'institution judiciaire. Anciennement gérants d'un hôtel-restaurant prospère, Jacques et Nelly Esnault ont été conduits à la faillite à la suite d'une décision de justice manifestement erronée. Depuis plusieurs années, ils se battent avec la chancellerie pour que l'Etat reconnaisse sa faute et les indemnise. Les gardes des sceaux successifs, Jacques Toubon puis Elisabeth Guigou, ont refusé de reconnaître la responsabilité de la justice dans ce dossier. Et ce, bien que les époux Esnault disposent d'un témoignage inédit : la reconnaissance, par le magistrat qui les avait jugés, de son erreur dans l'appréciation de leur dossier.

En 1978, les époux Esnault reprennent le fonds de commerce d'un hôtel-restaurant de Fougères (Ille-et-Vilaine), Le Saint-Pierre, qui acquiert rapidement une certaine renommée gastronomique. Mais l'immeuble n'est pas aux normes de sécurité et le couple demande aux propriétaires d'effectuer quelques travaux de rénovation. Devant le refus des bailleurs, il font appel à la justice, mais sont déboutés par le tribunal de Fougères, au motif que " les grosses réparations invoqués par les locataires constituent en réalité des travaux de reconstruction de l'immeuble ". La cour d'appel de Rennes confirme cette décision, le 6 novembre 1986, en estimant que " la ruine du bâtiment n'est pas due à une faute " des propriétaires. Les juges estiment que les propriétaires n'ont pas à effectuer de travaux puisque le bâtiment est devenu une " ruine " en cours de bail.

La réalité est tout autre : les photos de l'époque et les pièces communiquées aux magistrats démentent formellement l'état de ruine des locaux. Indignés par la décision, M. et Mme Esnault se lancent dans une bataille juridique dont ils sortiront épuisés, leur affaire liquidée et leurs biens vendus aux enchères (lire ci-dessous). De guerre lasse, ils décident de prendre contact avec la cour d'appel de Rennes, en 1995, pour obtenir la reconnaissance de leur préjudice : sans le savoir, ils entament alors une nouvelle épreuve de force avec l'institution judiciaire, dont l'épilogue n'est pas encore écrit.

A force d'insistance, ils sont reçus, le 31 août 1995, par Claude Hanoteau, actuel directeur de l'Ecole nationale de la magistrature, alors premier président de la cour d'appel. Ces premiers contacts sont relatés par M. Hanoteau lui-même dans une lettre qu'il a adressée, le 26 février 1996, à la chancellerie. Face à " l'insistance envahissante et non maîtrisable des époux Esnault ", Claude Hanoteau les renvoie sur le président de chambre qui les a jugés, Alain Le Caignec. Celui-ci les reçoit, et troublé, reconnaît qu'il s'est manifestement trompé, neuf ans auparavant, quand il a jugé cette affaire. Non sans courage, il accepte, chose rarissime, de consigner par écrit cet " aveu qui [lui] coûte " (lire ci-dessous).

Croyant avoir obtenu le plus difficile, les époux Esnault sont confiants. Ils iront pourtant de déconvenue en déconvenue. Dans son courrier du 26 février 1996 à la chancellerie, Claude Hanoteau affirme ainsi : " Recevant cette lettre et découvrant avec stupéfaction son contenu, j'ai téléphoné à M. Le Caignec à son domicile. Il m'a confirmé qu'il en était bien le rédacteur, mais n'a pas paru comprendre mon émotion, me laissant entendre qu'il avait agi suivant ce que lui indiquait sa conscience. Le rencontrant à mon cabinet, M. Le Caignec a persisté dans cette attitude, et m'a indiqué qu'il n'avait ni consulté ses collègues de la collégialité ni estimé nécessaire de m'en parler. "

Les époux Esnault, qui envisagent d'assigner l'Etat pour " faute lourde " du service public de la justice en sont alors dissuadés par le ministère de la justice. Une indemnisation à l'amiable est envisagée, on leur demande de chiffrer leur préjudice et, le 8 février 1996, ils sont reçus place Vendôme par deux magistrats. La chancellerie diligente rapidement une inspection des services judiciaires, qui est conduite par son

directeur de l'époque, Jean Géronimi. Le 4 octobre 1996, ils reçoivent un courrier signé de Jacques Toubon, qui leur indique qu' " aucune suite favorable ne peut-être réservée " à leur demande d'indemnisation. " Après examen des documents joints à votre courrier et au terme d'investigations menées par l'inspection générale des services judiciaires, aucun fonctionnement défectueux [du service de la justice] n'a pu être établi, affirme l'ancien garde des sceaux. La réalité des allégations de M. Le Caignec relatives aux conditions dans lesquelles a été pris l'arrêt du 6 novembre 1986 n'a pas été confirmée. Je souligne que M. Le Caignec s'est exprimé à titre personnel car il n'avait aucune qualité pour prendre position à titre professionnel sur cette question. "

COLLEGIALITE

L'alternance politique leur redonne cependant espoir. Quelques semaines après l'installation d'Elisabeth Guigou place Vendôme, ils obtiennent de ses services, à titre exceptionnel, copie du rapport d'inspection rédigé par Jean Géromini. Ils découvrent alors l'analyse qui a prévalu jusqu'à alors à la chancellerie : lors de l'inspection, les deux magistrates assesseurs de M. Le Caignec se sont désolidarisées de lui et ont affirmé que la collégialité qu'ils formaient en 1986 n'avait pas fait d'erreur dans leur affaire. L'inspection a ainsi estimé que " les éléments recueillis n'apportent pas la preuve que l'arrêt de 1986 relève un dysfonctionnement " et que " le lien de causalité entre l'arrêt litigieux et le préjudice allégué par les époux Esnault n'est pas clairement démontré ".

Pourtant, la même inspection affirme en conclusion, que la lettre de M. Le Caignec constitue pour le couple " un moyen fondé sur le caractère fautif du fonctionnement " de la justice, si ceux-ci décidaient d'assigner l'Etat pour faute lourde. Mais les époux Esnault ne veulent pas se résigner à une nouvelle procédure en justice, longue et onéreuse, et demandent donc un ultime examen de leur dossier par l'équipe de Mme Guigou. Nouvelle déception : le 12 novembre 1998, le directeur de cabinet de la ministre, Christian Vigouroux, leur répond qu'il a " le regret de [leur] faire connaître qu'à la suite cet examen aucun élément nouveau n'a permis d'établir l'existence d'un dysfonctionnement du service de la justice ".

Les portes se fermant une à une, les époux Esnault ne sont pas loin de jeter l'éponge. Ils saisissent cependant le médiateur de la République. Bernard Stasi prend le dossier très à coeur et est persuadé de la nécessité d'indemniser les époux Esnault. Il s'en ouvre dans un entretien privé avec Elisabeth Guigou, en avril 1999, afin d'attirer son attention sur ses dimensions à la fois juridiques et humaines. Mais l'autorité de la médiature n'y fera rien. Se basant sur les conclusions du rapport d'inspection diligenté par Jacques Toubon, Elisabeth Guigou informe Bernard Stasi, le 10 août 1999, qu'elle ne donnera pas de suite favorable à la demande des époux Esnault.

De fait, la chancellerie n'a jamais admis qu'un magistrat, fût-il statutairement indépendant, reconnaisse, seul et en conscience, avoir commis une faute dans l'exercice de ses fonctions. Estimant à demi-mot qu'Alain Le Caignec a outrepassé son devoir de réserve, les services du ministère invoquent ce principe, refusant d'admettre le préjudice qui a pu découler de l'arrêt contesté. Si aucune poursuite disciplinaire n'a été engagée contre le magistrat rennais, son " aveu " lui a coûté cher : depuis 1986, sa carrière est bloquée et il n'a pas quitté ses fonctions de président de chambre à la cour d'appel.

Quant à M. et Mme Esnault, désillusionnés sur le fonctionnement de la justice, ils se sont résolus à assigner l'Etat pour " faute lourde " du service public de la justice, le 4 août 1999, devant le tribunal de grande instance de Rennes. Ruinés, vivant d'allocations, ils demandent 5,455 millions de francs à l'Etat en réparation de leur préjudice. Mais après plus de quatorze ans de bataille incessante, ils n'y croient plus.

CECILE PRIEUR

LE MONDE / 19 Janvier 2000 / Page 1

L'erreur d'un juge

Ruiné à la suite d'une décision de justice erronée, un couple de restaurateurs tente depuis quatorze ans d'obtenir réparation. Expliquant que la juridiction était alors " littéralement noyée sous près de cinq ans de retard d'audiencement ", le juge a reconnu, neuf ans

plus tard, s'être trompé. " Vous n'êtes donc, à mes yeux, et en conscience, pas dépourvus de motifs de vous plaindre des conséquences très graves que ledit dysfonctionnement a pu avoir sur votre fortune ", écrivait-il. Mais les époux Esnault ne peuvent pas obtenir d'indemnisation car ils se heurtent au principe de l'autorité de la chose jugée. Cette affaire illustre le débat en cours sur la responsabilité des magistrats.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Septième séance du *Cours*

(mercredi 19 janvier 2000)

VII

Ouais ! je vois ce qu'il en est : vous vous foutez de moi, parce que j'arrive en retard. Eh bien je vais vous dire quelque chose, je le fait exprès. Je le fait exprès parce que si j'arrivais à l'heure, il y a la moitié de la salle ne serait pas là. Et puis, il y a encore une autre raison, un retard d'un quart d'heure c'est le retard académique, universitaire. Eh bien je suis pas un universitaire ! justement, malgré les apparences, et je pratique le retard analytique, moi.

Ah il fait beau voir que vous vous fichez de ma gueule alors que si j'arrive en retard, c'est votre faute : si j'arrivais ici en retard sous les huées que je mérite, j'arriverais à l'heure. Mais je ne vois que des faces souriantes qui attendent en plus de s'en payer une bonne tranche parce que je les amuse il paraît. Eh bien, de ce fait vous m'encouragez à arriver en retard.

Bon, c'est jouer, c'est jouer pour vous donner un petit frisson du type de savon qu'on vous passe quand on est à la place de l'analyste où vous êtes, du seul fait que je m'adresse à vous sur le bord de l'ignorance et en plus en payant de ma personne et même de mon symptôme temporel.

Quand on assume la responsabilité d'écouter des choses pareilles, eh bien on suscite chez le sujet patient, précisément ce genre de reproches éperdus dont je viens de vous donner une petite bouchée.

Continuons, reprenons. J'ai fait la dernière fois un petit excursus, dont l'occasion m'avait été donnée par l'examen de l'effet de sujet dans les différents discours distingués par Lacan, examen, revue, auxquels je procédait, aux fins de mettre en valeur, ce qu'il en est de cet effet de sujet, dans le discours analytique et de ce qu'il permet, précisément, de transmutation de cet effet de sujet en savoir qui se dépose. J'ai dit dans le discours analytique, syntagme que nous devons à Lacan. Ce que je vise précisément, je tourne autour, c'est la séance analytique, le laps de temps de la séance analytique.

C'est maintenant l'occasion de nous demander comment penser, comment formuler le rapport du discours analytique et de la séance analytique.

Oh, je ne vais pas régler ça aujourd'hui ! Oh je vais encore excursiver, excursionner. Mais, pour vous donner un petit repère sur cette question du discours et de la séance, discours qui est pour nous assis sur un mathème de Lacan, la séance qui est notre pain quotidien, pour donner un petit repère, disons que la séance analytique est l'événement régulier, et qu'on ne m'objecte pas tout de suite que tous les événements sont réguliers, ce n'est pas exact, c'est l'événement régulier, ce n'est pas l'événement imprévu, bien sûr, c'est l'événement régulier que le discours analytique institue.

Voilà au moins une définition simple comme bonjour, encore faut-il l'exprimer et l'exprimer par ce biais fait voir que chaque discours institue, détermine, prescrit, dispose, des événements. Alors examinons un peu nos discours de cette perspective là.

Dans le discours du maître, dans le discours de l'université, les événements de discours sont même ritualisés, réglementés, ils prennent la forme cérémonielle, volontiers, ils sont des événements conventionnels. Les événements de discours chez le maître et chez l'université sont enrégimentés par des obligations précises, des prescriptions à observer et souvent sous peine de nullité de l'acte.

Prenons le discours du maître, sous sa forme à la fois la plus patente, la plus épatante et la plus sotte, la plus parodique, le vrai de vrai du discours du maître, s'il y en a un.

Prenons la figure qui se représente volontiers dans cette fonction imminente, au cours des rêves. C'est au courant des rêves, ces petits récits imagés, qui passent dans la tête, quand on ne fait pas attention, qu'on pratique ce curieux exercice qui consiste à dormir, à ce moment-là on rêve, et il arrive qu'on se souvienne de ses rêves, tout le monde a fait cette expérience.

Dans ces rêves, souvent, l'autorité, le support humain du signifiant maître apparaît sous les espèces, changeant au cours du temps, de celui qui porte le nom de « Président de la République », en France. On rêve du président de la République, eh oui, pas tout le temps, on ne rêve pas de l'être, sauf exception, mais on rêve du président de la République, de sa figure, qui est un motif pour nous suffisant pour nous y intéresser.

Alors prenons ce rêve qu'on appelle l'actualité politique. C'est le rêve que nous faisons tous ensemble au cours de cette prière du matin ou du soir, qu'est la lecture du journal, pour ceux qui ont la télévision, devant l'appareil.

Le souvenir le plus immédiat, cette extraordinairement spirituelle dissolution de la Chambre qui a eu lieu il y a quelques années et qui a bouleversé toute la situation politique en France. Ça, vraiment, ça a un côté soulever une pierre pour se la laisser retomber sur les pieds, un lapsus, un mauvais calcul ayant des conséquences d'une certaine étendue dans le gouvernement du pays ; ça n'aurait pas empêché la tempête, je vous rassure tout de suite mais enfin…

Eh bien si mon souvenir est bon, le président de la République ne peut dissoudre la Chambre que s'il a préalablement consulté le président de l'Assemblée nationale et le président du Sénat. Je suis étonné de savoir ça, ça m'est venu, je n'ai pas vérifié, il y a peut-être un détail ou deux qui n'est pas exact mais je vois qu'on m'approuve, que les esprits politiques n'approuvent dans l'assistance.

Alors, il faut les consulter. C'est-à-dire qu'il faut que le monsieur qui a le titre de président l'Assemblée nationale se déplace, parce que - enfin il faut qu'il se déplace, ce n'est pas dans les textes - supposons qu'il soit à l'hôpital, c'est certainement le président de la République qui se déplace à ce moment-là, ça c'est un détail, quand il est en bonne santé, il se déplace au palais de l'Élysée et puis il ressort, il a été consulté. Même chose pour le président du Sénat.

Qu'est-ce qu'ils se sont dit au cours de cette consultation ? c'est très possible que le président de l'Assemblée nationale ait dit au président de la République : c'est une connerie ! ! Et que le président du Sénat ait dit au président de la République : vous êtes timbré mon vieux ! !

Peu importe, le président a consulté, il a fait ce qu'il avait à faire selon la prescription constitutionnelle. Et donc ensuite sa dissolution de la Chambre peut être une connerie, du point de vue de ses partisans, je ne prends pas parti là-dessus, mais, c'est une connerie conforme à la règle, c'est une connerie régulière, c'est dans les formes.

Et à ce moment-là, quand le président de la République dissout la Chambre des députés, ça n'est pas un coup d'Etat, ça n'est pas un coup de force, c'est constitutionnel et tout le monde se dissout et se tourne vers le peuple de France pour lui demander de manifester son opinion, en glissant un petit papier régulier, dans des formes régulières, dans une boîte régulière, d'où émerge, superbe, un nouveau pouvoir.

Voilà ce qu'est un événement de discours et c'est même toute une chaîne d'événements de discours. Quand vous glissez le papelard dans la boite, après quelques griffonnages, et quelques : prononcez, monsieur untel a voté etc. vous accomplissez un événement de discours, dans les formes, même si, dans votre enveloppe vous avez glissé un papier, il y a toutes sortes de papier. .

Cette conception de l'événement de discours s'étend au delà même de ce qui est explicitement prévu par les textes fondamentaux, de la vie républicaine, ça s'étend à des habitudes, ça s'étend à des us.

Par exemple l'arbre de Noël à l'Élysée. Quel que soit le président de la République, il y a un petit peu avant Noël un petit peu après un arbre de Noël, où des enfants, des petits

enfants sont conviés, reçoivent les cadeaux de la République. Je me souviens avoir appris ça dans ma petite enfance et m'être dit : qu'il est bon ce président de la République de combler ainsi les petits enfants de France et quelle déception de voir que tous les ans c'était pareil, et quel que soit le président de la République. Il était toujours aussi bon ! et que, en vérité, il s'agissait d'un événement ritualisé, qui n'avait rien à faire avec la bonté du président de la République, qui était une obligation coutumière, de sa charge et qu'il fallait pas confondre les événements de discours et les événements qui viennent du cœur.

Ah ! Dans le discours de l'université, ah ! avec moins de décorum, aujourd'hui, une soutenance de thèse, la délivrance du titre de docteur, éventuellement et d'habitude avec les félicitations du jury, voilà un événement de discours qui, pour être valable, doit être accompli suivant certaines formalités.

Oh ! ce n'est pas l'impératif catégorique, c'est tout de même les impératifs pour que cet événement de discours délivre valablement ce qu'on en attendait. Il faut qu'il y ait le nombre de professeurs prescrit, il faut que le candidat soit là, il faut qu'il y ait des pages à considérer, qui aient été visées préalablement par l'autorité habilitée à le faire, il faut encore un certain nombre de prescriptions dont s'occupe en général une secrétaire générale, j'ai surtout eu affaire à des dames qui là savaient incarner la volonté du discours et qui te faisait défiler ces professeurs, etc. conformément au règlement.

Alors, une fois qu'il y a ce qu'il faut dans la salle, que les dits professeurs, aient lu la thèse ou ne l'aie pas lue, qu'à ce propos ils disent des conneries ou des merveilles, qu'ils se mettent à parler de leur maladie, de leur bibliothèque, de leur chat, aucune importance, ça n'invalide pas l'événement de discours, superbe, qui s'accomplit sous vos yeux et dont éventuellement vous êtes partie prenante.

Un événement de discours, c'est aussi de faire cours, c'est un événement avec moins de décorum, moins réglementé, on ne dit pas qu'il faut pas arriver en retard, un cours reste valable même si le professeur arrive en retard, peut-être même reste valable même s'il arrive après l'heure, on ne sait pas mais, normalement, il faut qu'il soit là, à peu près à heure dite et puis qu'il y ait des textes, qu'il l'ouvre, qu'il le fasse ouvrir à d'autres, pour se reposer, et si lui aussi, il répète, comme je le fais, tout le temps, Lacan, Freud, etc., même s'il se répète, tous les ans la même chose, c'est une heure d'enseignement qu'est-ce que vous voulez. Et puis quand c'est vraiment bien fait, pas comme ici, les étudiants signent leur présence, après, s'ils signent la présence au début, ils peuvent se tailler ensuite, ils ont signé, si d'ailleurs ils doivent signer à la fin ils arrivent à la fin, ils ont signé ; ils ont les heures de présence. Voilà ce qui est de l'ordre de la cérémonie.

Je dis tout ça en pensant à la séance analytique bien sûr. Enfin, je vais en mettre encore une petite dose, sur la cérémonie, parce que le discours du droit, qui est quand même un élément essentiel qui entre dans la composition du discours de maître, qui est son support, ou son diverticule, selon la perspective qu'on veut prendre., le discours du droit. Ah ! Pas plus tard que hier soir, dans *Le Monde*, il y avait une page, qui contait une histoire, il faut dire, désopilante, un épisode clinico-juridique, extraordinairement enseignant. [2]Quelques-uns d'entre vous ont dû consacrer quelques minutes à cet article hier.

C'est l'histoire, enfin c'est pas Balzac, ce serait plutôt Courteline, c'est l'histoire de deux restaurateurs ruinés par un jugement erroné. L'histoire est assez sombre, locataires, le local en question tombait en ruines, ils ont requis les propriétaires de faire les travaux nécessaires, qui leur incombaient et qui étaient sans doute interdits aux locataires, les propriétaires voulaient rien savoir, les restaurateurs font un procès, première instance c'est eux qui ont tort. Seconde instance d'appel, c'est encore qui ont tort. Et, dans la suite des choses, les voilà ruinés, ces restaurateurs prospères, et les voilà depuis quinze ans tentant d'obtenir de la justice qu'elle reconnaisse le caractère erroné du jugement qui a été rendu, photographies à l'appui. Jusque-là, rien d'étonnant.

Le plus drôle, c'est que les deux restaurateurs, monsieur et madame, ayant une sthénie fantastique, dans la revendication, dans le sens de la justice, une telle sthénie qu'elle pourrait être cliniquement inquiétante, mais ça n'enlève rien à leur bon droit, retrouvent le

2 Voir en fin de *Cours*

président du tribunal d'appel, qui à ce moment-là se trouve faire autre chose, diriger l'école de la magistrature. Et ce brave homme, au vu des documents qu'on lui montre, reconnaît qu'il s'est mis le doigt dans l'œil, reconnaît qu'il a rendu un jugement erroné.

Et donc les deux restaurateurs là, pensant être restaurés dans leur droit, que justice va leur être rendue, font état de l'opinion du juge lui-même, qui a rendu le verdict. Que croyez-vous qu'il arriva ? On punit le juge, on punit le juge qui n'a pas à dire des choses comme ça. On punit le juge pour mettre en question l'autorité de la chose jugée, c'est quand même pas un juge qui doit faire ça, sinon où allons-nous, et on le punit pour s'être prononcé sur une affaire qu'il avait jugée en tant que juge dans les formes, et se prononcer sur cette affaire lorsqu'il n'est plus le juge de cette affaire, du genre qui êtes-vous monsieur, pour dire ça ? Le juge s'est prononcé, mais le juge c'était moi, nous ne voulons pas le savoir ! Jadis vous fûtes dans les formes, juge, premier juge, Président de la cour d'appel, à ce moment-là vous parliez d'or, chacune de vos conneries valaient chose jugée, et maintenant vous êtes un quidam, ce que vous dites ne vaut un pet de lapin.

Et donc il a été puni, il n'a pas été puni, il n'a pas été jugé, mais enfin on note qu'il n'y a eu aucune poursuite disciplinaire contre ce juge rebelle, mais, que, depuis 1986, c'est pas hier quand même, quatorze ans, depuis quatorze ans, sa carrière est bloquée. Voilà !

Alors là, il y a eu des ministres de la justice, de droite, il y a eu des ministres de la justice de gauche, le ministère de la justice n'a pas varié dans sa position. Le jugement, grand événement de discours qui porte des conséquences, le jugement a été rendu, nul, même pas ceux qui transitoirement ont été le véhicule, du discours du droit, nul même parmi eux ne peut s'élever contre cette chose jugée. Tout au plus, c'est ce qui arrivera, quand il y a eu un article de presse et que quand même tout le monde rigole, on leur donnera quand même une compensation exceptionnelle, sur les fonds qui traînent au fond des tiroirs, en regrettant d'ailleurs de ne pas l'avoir donné avant, pour qu'ils la bouclent, pour qu'on ne voit pas, comme hier soir, le semblant juridique dénudé. Voilà ce que Lacan appelle le semblant nu.

Ah ça serait un beau titre ça « Le semblant nu ». Ca fait penser au titre de William Burroughs *Le Festin nu*. C'est ça, c'est pas le banquet des analystes, c'est le festin nu de la justice.

Pourquoi je m'emporte comme ça ?
C'est parce que, tout ça qui a l'air très loin, c'est ce qui nous tient. C'est quand même cette vermine là qu'on a sur le dos.

Le juge n'avait pas à le dire, et c'est l'État qui le lui dit. Ça se dit même en latin, c'est reproduit dans *Le Monde* et puisque j'ai parlé de latin la dernière fois et bien continuons : *res judicata pro veritate habetur*. *Res judicata*, la chose jugée, la chose ayant été jugée, *pro veritate habetur*, est tenue pour la vérité, *pro veritate*. *Pro veritate* ne veut pas dire : pour la vérité, je donne ma vie, non, ça veut dire : à la place de la vérité. Le jugement même faux jusqu'à la moelle, le jugement, l'énoncé du jugement vaut pour un énoncé vrai.

Et c'est donc, quand dans un discours ce qui règne par excellence c'est la forme, évidemment on s'étonne que le juge soit encore en liberté !

Ca dit évidemment quelque chose du statut de la vérité dans le prétoire. Ca dit évidemment quelque chose de la justice. La justice n'est pas l'équité, qui est une qualité de l'âme, la justice est une propriété d'un discours.

Ça dit aussi quelque chose de la vérité. La vérité n'est pas ce qui est en question dans cette affaire. La vérité est représentée dans cette affaire par monsieur et madame, Chose, qui promènent leur malheur depuis quinze ans, rien à faire de ce couple de pékins !

La vérité n'est autorisée à paraître dans le prétoire que si on y met les formes. Et, la vérité dans les formes, c'est la vérité dehors. Vous avez cet exemple, mais, c'est ce que le Code, notre Code, qui porte le nom, qui portait le nom de Napoléon qui avait profondément pénétré les rouages du discours du maître, qui avait une flopée de Portalis et autres pour rédiger comme il fallait le Code, il dit en toutes lettres que la vérité n'a rien à voir, qu'il n'y a rien de plus dangereux que la vérité.

Monsieur Untel est un repris de justice, comme ce juge peut-être, bientôt. Monsieur Untel est un repris de justice. Vous dites Monsieur Untel est un repris de justice ! Vous l'imprimez. Oh ! par besoin de l'imprimer dans *Le Monde*, vous l'imprimez à quinze exemplaires, à vingt

exemplaires, pour vos amis croyez-vous. Diffamation ! Mais monsieur le juge, c'est un repris de justice ! Vous n'aviez pas à le dire Monsieur. Ca s'appelle la diffamation. La diffamation, c’est pas du tout de dire des choses fausses. La diffamation est d'autant plus grave que vous dites des choses vraies, parce que la diffamation, c’est exactement par les mots que vous utilisez, par, comment on dit ça, comment l'Autre dit ça, par la fonction de la parole et du champ du langage, vous attentez à la réputation de quelqu'un. C'est tout. C'est ça la diffamation. Et vous y attentez d'autant plus que vous dites une vérité sur lui, désagréable. Et donc n’en remettez pas, n’apportez nous pas les preuves. Il est entré à la Santé à telle date, il en est sorti à telle date. Ouh ! ouh ! plus c’est vrai plus c’est pire, si je puis dire.

Et, ce qui est encore plus beau d'ailleurs, ce qui dit quelque chose de ce qu'on appelle l'ordre social, c’est que si on vous traîne devant les tribunaux pour diffamation, vous êtes présumé de mauvaise foi, c’est le seul cas, c'est-à-dire on se dit : oh ! oh ! ce monsieur là a des affinités avec la vérité, mauvais signe !

Et donc vous avez à vous évertuer à prouver votre bonne foi, qui ne veut pas du tout dire que c'est exact, mais que, en disant que Monsieur untel est un repris de justice, vous pensiez absolument à tout à fait autre chose, que vous poursuiviez des buts élevé concernant la santé publique, le bon fonctionnement des services etc.. Donc là, peut-être qu’on reconnaîtra votre bonne foi, ce qui veut dire que vous avez pu vous mettre le doigt dans l’œil mais que c’était avec de bonnes intentions.

Donc la vérité, dans cette forme de discours, cette structure de discours, et dans les événements de discours qui en procède, la vérité ne doit surtout pas comparaître, alors c'est là aussi ça se dit en latin, il y a quand même des exceptions, mais il faut que le tribunal prenne la décision dans les formes que, par exception, la vérité sera considérée dans ce cas de diffamation comme absolutoire, et pour bien marquer qu’il ne faut pas en abuser on le dit en latin, c’est l’*exceptio veritatis,* l’exception de vérité. Par exception la vérité sera autorisée à comparaître au tribunal.

Voilà ce que c'est que l'ordre des discours, l’ordre des cérémonies, la disposition de ces cérémonies par rapport à la vérité et qu’il faut rappeler pour saisir ce qu’est le scandale de la séance analytique.

Enfin, je ne voudrais pas qu'on croie, en plus ça pourrait être dangereux, que je diffame la justice et les juges qui la distribuent, au nom du peuple français, sous l'autorité du président de la République, lui-même immune, de ce que, quand il était un autre, il aurait pu faire, c'est le même principe.

Loin de moi l'idée d’attenter *oresco referens* (à vérifier), à la majesté et à la nécessitée de la justice. Je ne rigole pas là, je ne suis pas ironique, c’est une profonde sagesse. Il est certain que la manifestation de la vérité, qui a une singulière manière de confiner à l’injure, d'ailleurs plus on dit la vérité plus ça confine à l'injure, c'est ce que dit bien l'expression dire ses quatre vérités à quelqu'un, on n’emploie pas l'expression pour dire qu’on en fait l’éloge. Quand on multiplie la vérité par quatre, ça veut dire que le gars ne s’en relève pas, de la charge d'insultes et d'injures qu'on déverse sur lui. Le code distingue précisément la diffamation et l’injure. C’est raffiné, mais je vous épargnerai les détails.

Eh bien c'est d’une profonde sagesse, c’est que l'ordre civil, l'ordre social, ne tiendrait pas une seconde si on pouvait dire la vérité et encore moins ses quatre vérités à l'autre. Ça tient parce qu'on est bâillonné tous les jours. On dit ça, un monsieur je crois interrogé par le Monde ou dans un traité je ne sais plus où, justifie l’iniquité de la situation de monsieur et madame Chose en disant : Ah ! Il y a l’autorité de la chose jugée, il faut bien que les procès finissent. C'est vrai que, comme il n’y a pas de métalangage, il n’y aurait aucune raison qu'on ne continue pas à faire appel jusqu'à la fin des temps, il faut un moment que se manifeste un arbitraire formel pour dire ça suffit !

Quand il y avait des grèves, encore, c'est une chose du passé, il fallait un quidam qui s'avance pour dire : il faut savoir terminer une grève, Maurice Thorez, le fils du peuple. Mais c'est d’une autre nécessitée sociale que procède le : il faut que les procès finissent. C’est codifié, la fin des procès. Et d'ailleurs c'est la même chose, il faut que les procès finissent comme il faut que les grèves finissent parce que il faut, il faut que ça marche, il faut que ça tourne, et on en est tous là, à le vouloir.

Donc le discours du maître consiste en effet à ce qu'on trouve les signifiants qu'il faut, en position de semblants bien articulés, pour refouler le sujet de la vérité. C'est écrit, par Lacan, de la façon la plus simple qui soit : S1 sur S barré et toutes ces petites histoires, toutes ces anecdotes répondent parfaitement à ce mathème.

$$\frac{S1}{\$}$$

À ce propos, je me disais que finalement, sauf erreur de ma part, je n'ai pas vérifié, on n'a jamais révisé le procès Dreyfus, là aussi l'autorité de la chose jugée s'appliquait, il a bénéficié de la grâce du président de la République. Tant mieux pour lui comme dirait l'autre, mais Dreyfus, c'est exactement la même chose que les époux monsieur et madame chose, sauf qu'ils n'ont pas encore été déportés.

Enfin le résultat quand même c'est qu'Alfred Dreyfus a à Paris une petite statue. Quand on vous fait une grosse injustice, on vous fait une petite statue. Peut-être que demain les époux Chose auront aussi une petite statue et se tiendront par la main avec le juge Machin.

On a fait pour Dreyfus une petite statue que j'aime bien, qui est près de chez moi d'ailleurs, on voulait la mettre au départ un peu plus bas dans le boulevard Raspail, en face de l'ancien emplacement de la prison du Cherche Midi, où il y a maintenant la maison des Sciences de l'Homme, c'est vraiment ! Enfin j'y ai suivi des cours intéressants, que je ne renie pas, alors aussitôt, les autorités se sont récriées que quand même on ne pouvait pas faire ça, et donc on la mise un peu plus haut, dans le boulevard Raspail, parce que quelque chose encore continue de s'exercer. Quelqu'un qui a été une occasion de scandale, qui a nuit, qui a nuit au prestige et à la considération, dues aux autorités. Encore heureux qu'on ne l'ait pas poursuivi en diffamation !

Enfin il n'est pas trop loin de la rue du Cherche Midi et avec ce genre d'argument, c'est nous qui cherchons midi à 14 heures. Il faut toujours chercher midi à 14 h parce que c'est là que se trouve midi !

Dans le discours analytique, il y a des événements prescrits, il y a un événement prescrit par excellence, qui est la séance. Donc ça rapproche du discours analytique, de ce côté-là, du discours du maître, du discours de l'université où il y a aussi des événements prescrits, se supporte d'événements prescrits.

Alors me direz-vous, et le discours est hystérique, ah ! ah ! où sont les événements prescrits dans le discours hystérique ? Puisque justement, l'hystérie, plutôt, a une affinité, oui a une affinité avec les événements, une affinité avec le scandale, une affinité avec la difficulté, mais, précisément, par excellence ce sont des événements non ritualisés, qui ne sont pas réglés par des conventions préalables et, si on réfléchit dans cette direction là, on pourrait dire s'il y a une règle de discours hystérique concernant l'événement, c'est plutôt le contraire.

Formulons la règle qui serait celle de l'événement du discours hystérique : produire toujours des événements sans règle, des événements dérégulés, des événements aconventionnels. Ah évidemment, c'est un paradoxe, la règle de produire des événements sans règle. On pourrait dire c'est la règle exceptionnelle, qui régit le discours hystérique. D'ailleurs on pourrait dire que c'est l'inspiration même que Carl Schmitt a essayé de faire entrer dans le discours du droit. J'avais consacré un Cours, jadis qui avait fait scandale auprès de certains parce que, en effet, Carl Schmitt fut un personnage peu recommandable, mais quand même très grand juriste, ça arrive, comme pour Céline, dans un autre ordre d'idée.

Alors Carl Schmitt avait voulu faire entrer dans le discours du droit la notion d'une instance qui intervient, quand les règles, les conventions, les constitutions, tous les us, ne fonctionnent plus.

Et il pensait qu'une constitution bien faite doit prévoir le cas exceptionnel où tout le reste ne fonctionne plus, où tout le semblant est foutu en l'air, qu'est-ce qu'on fait ? Eh bien il pensait qu'il fallait mettre dans la constitution une règle supplémentaire, précisant que quand tous les semblants, non seulement ont vacillé, mais sont par terre, il y a quelqu'un qui a le droit de faire quelque chose dans cette situation.

Il a dit ça dans des circonstances où c'était simplement une mise en forme signifiante de la pratique Nationale Socialiste, ce qui fait que sa doctrine décisionniste depuis lors sent le souffre, à juste raison.

Bon, mais enfin, nous vivons ici, nous vivons heureux dans une République, qui est organisée, fondée, sur la constitution dite de la Ve République, de 1958, à laquelle on a touché un petit peu, on essaye de temps en temps, mais on n'a pas du tout touché à un énoncé très précis qui s'appelle l'article 16 de cette Constitution, qui y a été introduit expressément par le fondateur de notre République, à savoir Charles de Gaulle. On peut aller loin mais enfin on ne peut pas le taxer de sympathie pour les amis de Carl Schmitt et ce Général, qui avait eu l'expérience de la chute de la IIIe République et de comment Albert Lebrun s'était promené comme ça, impuissant, assistant à la débâcle et finalement n'avait eu d'autres recours que de s'en remettre au Maréchal avec l'approbation de la majorité écrasante de la chambre des députés , le Général, qui avait été l'élève du Maréchal, en avait conclu qu'il y avait besoin, en effet, d'un article spécifiant, que en cas d'interruption du fonctionnement régulier des Pouvoirs publics, eh bien le président de la République était autorisé à faire un certain nombre de choses que, en temps normal, il n'avait pas le droit de faire.

Ça a d'ailleurs suscité un pamphlet mémorable, de quelqu'un qui est devenu ensuite président de la République, monsieur François Mitterrand, un pamphlet admirable, meilleure chose qu'il ait écrite et on regrette beaucoup qu'il en ait interdit la réédition, parce que quand il est devenu président de la République, il a fait beaucoup de chose mais il n'a surtout pas touché à cette pièce de discours, ce qui, a mon avis, était tout à fait raisonnable.

En effet, pourquoi François Mitterrand président de la République aurait à payer les dettes de François Mitterrand pamphlétaire ? C'est par le même, bien entendu. On ne cesse pas de voir des gens qui sont pas les mêmes à partir du moment où leur position d'énonciation dans un réseau signifiants de semblants, change.

Ah !, en effet, la substance corporelle est la même, le germen, le corps, ce qu'on veut, c'est la même chose mais, du point de vue signifiant ça n'a rien à voir, nous ne cessons pas de traverser ce genre de clivages. Évidemment, dans la psychanalyse, on n'arrive pas à jouer sur ces clivages là, sur le côté, sur cette hétérogénéité des lieux d'énonciation, parce que dans la psychanalyse justement, c'est le semblant comme tel qui est mis en question, ce qu'on se sent quand on vient de recevoir du discours untel le titre chose. Dans la psychanalyse justement, ce genre d'événements de discours qui tient tout entier aux semblants, eh bien on invite le quidam à devenir sujet, à aller un peu en dessous de ce qu'il est quand il a été affecté par un signifiant maître et on s'intéresse, lui-même s'intéresse, on espère, à ce qu'il est par en dessous.

Donc, dans la constitution dans laquelle nous vivons, il y a quelque chose de cette règle d'exceptionnalité qu'avait formulée, évidemment ce juriste infâme, mais qui a inspiré une certaine réflexion et qui n'a pas été indifférent à ce grand germaniste qu'était le général De Gaulle, et qui, finalement, depuis bientôt un demi-siècle, est là à sa place dans la constitution au cas où il y aurait besoin.

On verra si quand il y aura un retour des choses et reviendra à cette place encore un élément issu des représentants du mouvement ou des classes laborieuses – non, je date, du XXe siècle - des classes moyennes salariées, etc. nous verrons si on touche à ce semblant de discours là.

Au fond, c'est la même chose que la règle paradoxale de l'hystérique, que je disais tout à l'heure. Enfin, c'est la même chose ! ? Pas tout à fait. Si on devait formuler l'impératif catégorique du discours hystérique, qu'est-ce qu'on dirai ? : tu tenteras, non !, agis toujours en sorte - comme Kant - agis toujours, agis toujours en sorte que tu interrompe le fonctionnement régulier des pouvoirs, tant privés que publics, pour déconcerter - soyons précis - pour déconcerter le ou les connards qui sont venus à incarner le signifiant maître.

Je ne sais pas si je suis complet. Il faudrait réunir une assemblée hystérique, susceptible d'adopter ou de se reconnaître… un concile hystérique ! susceptible de valider cette formulation.

Donc, évidemment ça, c'est le contraire de l'événement régulier, ou alors on peut dire l'événement régulier du discours hystérique c'est le court-circuit, c'est le dysfonctionnement, conduisant à l'implosion du signifiant maître.

C'est bien ce trait dans l'événement régulier qui permet à l'effet hystérique de sujet de prendre la main, de diriger les opérations. J'ai déjà mentionné cet exemple saisissant qui m'avait été apporté dans un Colloque du Champ freudien au Japon, la seule fois où j'y suis allé, où un collègue de l'I.P.A - là bas, quand il y a une occasion de parler ensemble tout le monde est là - n collègue de l'I.P.A, beau garçon, ancien chanteur de charme et notoire au Japon, qui était allé se former en Angleterre - il contait, dans ce colloque, un cas de sa pratique. Eh alors ça consistait en ceci : le cas qu'il contait avec une grande satisfaction ! que la fille, qu'il analysait avait réussi à s'installer dans le fauteuil et lui avait terminé sur le divan. Je le jure ! Il y a certains ici qui croient que j'exagère, que j'enjolive. C'est juré craché, c'était ça le cas.

On voit bien, c'est parfaitement crédible que si on laisse libre carrière à l'événement de discours hystérique, on va là tout droit. Je dirais même plus, très souvent c'est comme ça, même si on garde des autres positions, parce que les meubles ! quelle importance ! Donc vous pouvez très bien continuer d'être assis sur votre fauteuil et en garder votre contentement et le patient ou la patiente être allongé mais en réalité c'est exactement comme le cas du chanteur de charme, analysé en Angleterre et japonais.

D'ailleurs il y a des personnes qui étaient présentes qui peuvent témoigner de l'exactitude à la lettre de ce que je rappelle ! ? *[Merci].* Alors ça veut dire des tas de choses mais ça veut dire que l'hystérie foncièrement tend au carnaval, c'est-à-dire au sens dessus dessous. Évidemment le sens dessus dessous, ça à un sens très précis, ça s'écrit de deux façons, l'orthographe est double, mais ça a un sens très précis parce que si le dessus reste dessus et le dessous reste dessous c'est pas sens dessus dessous, c'est pas sens dessus dessous, donc sens dessus dessous, fond ça se réfère exactement à la situation où le dessous est dessus et le dessus dessous, d'accord.

Le carnaval, justement quand les semblants tenaient bien en place dans la société comme je l'évoquais la dernière fois, on avait le sens du carnaval, on ne faisait pas des parodies de carnaval comme aujourd'hui. Parce qu'il y avait bien un dessus, un dessous, un à côté etc. On était bien encadré dans un réseau de signifiant, ça n'était pas encore quand même un peu dissous par le marché, par la démocratie, par le christianisme, etc. et donc on pouvait vraiment avoir le carnaval.

Alors, du coup, l'événement régulier quand même, qu'on rencontre dans le discours hystérique, comment l'appeler, on le rencontre dans l'analyse, comment l'appeler ? On pourrait l'appeler tout simplement la scène de ménage, la dispute avec un représentant ou un exemplaire de l'autre sexe. C'est quand même quelque chose qui est régulièrement narré sinon la dispute, la difficulté.

Voilà un événement régulier. Alors évidemment, ça se modèle, ça s'incarne, ça se réalise de façons différentes. Par exemple on me parlait d'un jeune garçon, vraisemblablement hystérique, pour qui en effet toujours le même événement qui se répète. Joli garçon, gentil, séducteur, même Don Juan, mais vraisemblablement hystérique, c'est-à-dire quand même habité par - c'est toujours plus inquiétant chez l'homme, pour le sujet c'est toujours plus inquiétant chez l'homme que chez une femme - l'hystérie ça inquiète beaucoup plus le sujet mâle qui se sent aux prises, habité par quelque chose de difficilement situable, à l'occasion chez les jeunes, l'adolescent, le jeune homme, ça lui fait penser qu'il pourrait être homosexuel, par exemple.

Alors ici, on doit supposer finalement que le sujet hystérique mâle en question a finalement le sens de sa personne sous les espèces de moins phi. Les femmes l'adorent, elles lui courent après, veulent l'épouser, mais ce qu'elles adorent en lui, c'est ce qu'on doit reconstruire, ce qu'elles adorent en lui c'est plutôt phi : le beau gars, le beau parleur, qui est gentil, qui la ramène pas avec elles, qui fait évidemment tout ce qu'il faut pour les séduire. Et précisément parce qu'elles doivent aimer en lui quelque chose qui est tout à fait à distance et même qui est l'inverse de son sentiment de sa personne, eh bien il est toujours convaincu qu'il y a erreur sur la personne. Et donc le moment où la fille, vraiment lui donne tout et le

reste, eh bien il la laisse, il dit non, c’est pas ça, pourquoi, qu'est-ce qui se passe et puis il recommence avec une autre et il fait ça depuis un bon moment, ce qui finalement l’inquiète assez pour qu'il aille demander une analyse en se demandant s’il ne serait pas homosexuel, lui qui passe de fille en fille. Il a cette inquiétude transcendantale sur son identité.

Plus charmantes elles sont, là vraiment, quand il a laissé tomber le top model riche à millions qui voulait absolument l’épouser, tout le monde lui a dit mais pourquoi fais-tu ça, Il s’est quand même dit il doit y avoir quelque chose qui ne tourne pas rond avec moi.

Plus charmante et plus opportunes elles peuvent paraître pour lui, plus elles se trompent sur sa personne.

Alors ce genre d'erreur, ce genre d'événement de discours, qui est chez lui donc régulier, symptomatique, du côté femme de l'hystérie, ce qui est plus fréquent c'est de le rencontrer sous l’espèce : le gars s'annonce comme phi et puis l’événement c'est finalement de le réduire à moins phi ou de découvrir finalement que la vérité de l'affaire, c’est le moins phi qu’il cachait soigneusement. C’est le principe d'un grand nombre de scènes de ménage. Il suffit d'avoir lu Courteline, *La paix chez soi*.

Vous savez, Courteline qui a eu je l’ai rappelé jadis, sur moi une influence formatrice. Je cite de mémoire la pièce où monsieur et madame rentrent de promenade et monsieur dit : - « t-es-tu conduite comme une gourgandine, elle dit - Moi ? - Oui je t’ai vue dit-il, et quand untel a glissé sa main, etc., Alors il insiste etc. il fait le dur - mais vraiment si je le tenais, qu'est-ce que je lui passerai, etc ! Alors la dame dit - bon et bien c’est vrai il m’a fait ça et même j'ai plutôt aimé ça ! etc. - Ah là là, qu’est-ce que je lui passerais si j’avais son adresse ! ; alors elle dit : - Il m'a donné sa carte, la voilà !

Alors il lui dit : - Comment ? Une carte de ce monsieur, tu me donnes ça, je n’en ai rien à faire ! et il la déchire. Et à ce moment-là elle lui dit : - Je la connais par cœur : 13, rue de la Grange Batelière ; *vous voyez je m'en souviens encore.* Alors il dit : - Oh ! là là, il a beau être un officier de cavalerie, vraiment il me ferait pas peur ! ; et elle lui répète : - 13, rue de la Grange Batelière ! Et alors ça se termine, j’abrège, je l’ai pas relu, il dit : - Quoi ! 13, rue de la grange batelière, j’en ai rien à faire de la Grange Batelière et il donne des coups à sa femme.

Il la bat - ça se termine là dessus, c'est un petit acte - il la bat parce qu'il n'en peut plus. Il n’en peut plus parce que là, c'est elle qui est au poste de commandement et qui exerce son pouvoir de sujet sur le support du signifiant maître et qui le montre à la fin dans l’impuissance totale ; tout ce qui lui reste à faire, c’est de sortir le bâton et de lui mettre sur la figure, moyennant quoi c'est le triomphe du sujet hystérique. Elle vous a fais sortir votre bâton. C’est que vous ne pouviez pas de lui fermer, si je puis dire, la bouche avec autre chose.

C'est le secret de cette scène, qui a quand même été extrêmement prégnante et fascinante et qui continue de l’être cette scène où l'homme bat la femme. Freud a commenté « on bat un enfant », d’accord, on connaît ça par cœur maintenant. Mais il y a la scène « l'homme bat la femme », ça, ça parcourt toute l’histoire et c'est même si prégnant que aujourd'hui, très légitimement, les femmes, étant femmes battues, s’associent pour revendiquer le droit de ne pas l’être. C'est dire à quel point cette pratique est quand même ancrée dans les us.

Ça c'est pas les us du laps, c’est les us du bâton, de la gifle, du coup. C'est quelque chose de très prégnant, et donc aujourd'hui on judiciarise en essayant de capter là ce qui est aussi une réalité clinique, on pourrait l’aborder comme telle.

Le grand exemple, l’exemple majeur, on vous donne ça quand vous entrez au lycée. On commence, on vous éduque en France, d’abord, enfin on vous éduquait dans les années 50, d’abord en vous présentant la scène de « le monsieur bat la femme » et la femme le roule dans la farine. On vous faisait lire *Le Médecin malgré lui* de Molière.

Là, c'est au début déjà, qu’il lui fiche une raclée, Sganarelle et elle dit « là tu me le payeras ! »

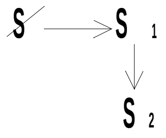
Molière, là, je l’ai relu, j’ai eu le temps de le relire. Molière évoque le coup Lysistrata – vous connaissez la méthode, plus rien au lit. Il l’évoque dans une phrase discrète, madame Sganarelle dit : « - Je sais bien qu’une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari, mais c'est une punition trop délicate pour mon pendard. »

Et donc c'est une autre vengeance qu’elle exerce, vous savez laquelle, c'est qu’elle réussit à le faire passer pour le médecin miracle, celui qui va donner la *medecene* dit la campagnarde appelée sur la scène, qui va donner la *medecene,* qui va guérir la fille de monsieur Géronte. Et donc elle confie à ceux qui passent que c'est pas du tout un bûcheron, que c'est un grand médecin et que il faut le forcer à coups de bâton à devenir médecin, à faire le médecin. Et donc ils y vont avec des bâtons et pan pan pan ! Grâce à la parole mensongère de la femme, voilà Sganarelle transformé en médecin malgré lui.

C'est-à-dire, ça suit absolument le petit schéma, elle prend le poste de commandement

$$\$ \longrightarrow S_1$$

et elle l’oblige à produire un savoir.



Un savoir faux mais un savoir, un savoir de médecin de Molière qui va surtout régner par son bien dire et il va dire en latin, comme moi, un latin de cuisine mais enfin le mien ne vaut pas tellement plus d'ailleurs.

Ce qui est amusant, c’est que la femme revient sur la scène, c’est plus la femme de Sganarelle, la femme revient sous les espèces de la fille muette, Lucinde, qui se tait, elle ne parle pas.

Alors là, j'aurai pas dû le relire parce que quand je relis ça, ça me plaît tellement que j'ai envie de le lire. Mais, c'est là qu’on voit, on pose la question : eh bien monsieur le médecin est-ce vous pouvez guérir ma fille qui est muette ?

Oui, certainement, n’en doutons pas. Mais alors pourquoi est-elle muette ? On voit la question de la causalité résolue par le bien dire, c'est comme chez nous, dans la psychanalyse.

Alors, Il prend le pouls de Lucinde : « - Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette ». Donc qu'est-ce qu'il a ajouté au fait que tout le monde sait qu’elle est muette, il a simplement ajouté l'opération de prendre le pouls, qui tout de suite fait que son énoncé c’est un énoncé de médecin et pas d'un vulgaire péquenot qui dit simplement elle ne parle pas.

Elle est muette et précisément prise dans le dispositif médical. Géronte le père – « Eh oui, Monsieur, c’est là son mal ; vous l’avez trouvé tout du premier coup. - Ah, ah ! » dit Sganarelle ; Jacqueline qui fait la domestique ; « -Voyez comme il a deviné sa maladie ! » Sganarelle qui n’est pas très fin, comme l’a signalé sa femme : -« Nous autres grands médecins, nous connaissons d'abord les choses. Un ignorant aurait été embarrassé et vous eût été dire : « C’est ceci, c’est cela » ; mais moi, je touche au but du premier coup et je vous apprends que votre fille est muette. » Géronte : - Oui ; mais je voudrais bien que vous me puissiez dire d’où cela vient. » Sganarelle : « - Il n’est rien de plus aisé : cela vient de ce qu'elle a perdu la parole. » Géronte : « - Fort bien ; mais la cause, s’il vous plaît – *la cause freudienne* – mais la cause s’il vous plait qui fait qu'elle a perdu la parole ? » Sganarelle : « - Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c’est l’empêchement de l'action de sa langue - Mais encore, vos sentiments sur cet empêchement de l'action de sa langue ? - Aristote – *on croirait Lacan* – Aristote, là-dessus, a dit… de fort belles choses - Je le crois. - Ah ! c'était un grand homme ! - Sans doute - Grand homme tout à fait : un homme qui était plus grand que moi de tout cela - *toujours la révérence au prédécesseur* - pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savants nous appelons humeur peccantes ; peccantes, c'est-à-dire… humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s’élèvent dans la région des maladies, venant… pour ainsi dire… à… Entendez-vous le latin ? - En aucune façon - Vous n'entendez point le latin ? —

Non. — *Cabricia arci thuram*, *catalamus*, *singulariter*, *nominativo*, *haec Musa*, « la Muse », *bonus*, *bona*, *bonum*, *Deus sanctus estne oratio latinas* ? Géronte : - Ah ! que n'ai-je étudié ? Jacqueline : - L'habile homme que velà ! Lucas : - Oui, ça est si biau que je n'y entends goutte. Sganarelle :- Or ces vapeurs dont je vous parle venant à passer du côté gauche, où est le foie, au côté droit, où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hébreu *cubile*, rencontre en son chemin lesdites vapeurs qui remplissent les ventricules de l'omoplate ; et parce que lesdites vapeurs… - comprenez bien ce raisonnement, je vous prie - parce que lesdites vapeurs ont une certaine malignité … écoutez bien ceci, je vous en conjure. - Oui. - […] la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs… *Ossabandus*, *nequeis*, *nequer*, *potarinum*, *quipsa milus*. Voilà justement ce qui fait que votre fille est muette. - Ah ! que ça est bian dit, notre homme ! - Que n'ai-je la langue aussi bian pendue ? etc. »

Voilà le contexte du…, et voilà pourquoi votre fille est muette.

Il est clair que la psychanalyse, le psychanalyste aient quelque chose, est quelque part héritier du médecin de Molière. Quand nous sommes là au temps de Molière, au XVII° siècle, nous sommes juste avant la capture du discours médical par le discours de la science et que à partir de là, en effet, les eaux ont commencées à se séparer et que la médecine s'est trouvée quand même foncièrement déterminée par cette absorption scientifique et même sa dissolution dans la science et dans ce qui en procède et que s'en est isolée de plus en plus, ce que ce que ça met en valeur, à savoir, la puissance de la rhétorique, le bien dire, et aujourd'hui nous avons ça sous les espèces d'un côté le distributeur de médicaments, de l'autre le distributeur de bonnes paroles. Le producteur d'oreilles est le distributeur de bonnes paroles. Aujourd'hui, le partage des eaux s'est fait et de la façon la plus précise ici, nous avons ici mis en jeu Aristote, c'est-à-dire l'argument d'autorité et surtout le savoir présenté et sous ses espèces de l'incompréhensible.

Jamais un savoir ne se fait autant révérer que lorsqu'il paraît là sur la scène, sous les espèces de l'incompréhensible, savez-vous le latin ? Je ne le sais pas ! Il commence à parler en latin, tout le monde est KO.

Après, évidemment, on peut apprendre un petit peu de latin. Mais enfin, Lacan a fait ça avec son auditoire pendant des années, savez-vous la topologie, non ? paf, paf, paf ! ! Évidemment, au bout d'un certain temps, les gens se mettaient à la topologie, alors il en passait à une autre, ça soutien l'intérêt.

Évidemment il savait la topologie, à la différence de Sganarelle, qui ne savait pas le latin, bien sûr. C'est le même principe.

On voit d'ailleurs à la fin du *Médecin malgré lui* qu'il commence, qu'il a envie d'éduquer tout le monde, c'est-à-dire on vient le voir et on lui demande tout. C'est-à-dire on voit petit à petit Sganarelle annoncer Knock de Jules Romain qui prend là sa naissance et à la fin d'ailleurs tout le monde s'accorde sur le fait que c'est un grand médecin et la pièce se termine là-dessus, il va se vouer à la médecine et comme sa femme le lui dit : - c'est à moi que tu le dois (*rires*) et en effet, c'est elle qui lui a donné le signifiant maître du médecin, grâce à quoi il produit à tire-larigot un faux savoir qui est destiné à l'enrichir.

Voilà une scène, voilà un événement du discours hystérique parfaitement cadrable, parfaitement structuré, parfaitement régulier, quand on voit ce qui se produit on peut dire c'est un événement du discours hystérique.

Ce n'est pas une cérémonie, mais c'est un événement du discours hystérique. Bon je suis passé par Molière pour le plaisir, mais enfin on peut prendre une scène de la vie quotidienne : le gars téléphone, a au téléphone, régulièrement ses copines, à lui, les bonnes femmes qu'il a connu avant, on ne sait pas qui c'est, est-ce qu'elles sont vieilles, est-ce qu'elles sont jeunes, est-ce qu'elles sont séduisantes, enfin, régulièrement, devant ladite, il pia-piate au téléphone avec ses copines.

Et c'est assez insupportable pour qu'on le confie à son psychanalyste : c'est vraiment intolérable, quel goujat ! quel, bon, et vient la parole, pure comme l'eau : « moi je n'existe pas ! pendant qu'il cause comme ça, moi, je n'existe pas ! » C'est pur comme l'eau parce que c'est une phrase qui sert très bien cette position d'inexistence qui est celle du sujet

hystérique. Ce n'est pas simplement qu'il ne fait pas attention à elle, pendant qu'il est là, c'est un autre pendard, pendu au téléphone. Ce n'est pas simplement qu'il ne fait pas attention à elle, c'est que ça lui réveille son inexistence subjective et c'est ça l'effet de sujet dans le discours hystérique, c'est l'inexistence. Ah bien sûr on peut dire c'est l'exhibition, c'est tout… ces voiles, le décorum, etc. oui, oui, oui ! d'accord.

Il y a tout le falbalas. Il y a tous les semblants, mais au cœur, au cœur de ces semblants et ça peut être les semblants de l'autorité impitoyable, comme celle de la secrétaire académique qui fait respecter par tous les professeurs, les met en rangs, ils n'y en a pas un qui bouge, mais derrière, au cœur de ça qu'est-ce qui palpite ? qu'est-ce ce dont il faut entendre, là, le petit mouvement, c'est le mouvement de l'inexistence.

Si je fais autant de bruit, si je m'habille de façon si superbe, si je gouverne mon service, mon pays, Margaret Thatcher, l'univers, si je pourchasse les criminels jusqu'au fond de leur tanière, c'est qu' il faut tout ça pour habiller, pour cacher ma misère, pour habiller mon vide que je ne saurais montrer.

On voit bien aussi que le gars qui passe son temps au téléphone, il ne sait pas qu'il est essentiel, nécessaire pour que la petite inexistante se soutienne dans l'être, que pour exister un petit peu, il lui faut ce signifiant maître. Et donc, ah oui, il faut que ce signifiant maître reste à sa place, parce s'il bouge j'*inexiste*.

Et donc toi le signifiant maître, tu ne bouges pas d'où tu est ! c'est le signifiant maître à sa place, si je puis dire, et même remettre à sa place. Ça veut dire qu'au moment même où ça pleure, ou ça déplore, ou ça vient trouver son analyste pour dire comment l'autre est méchant, inconsidéré avec ses copines douteuses, mais la petite inexistante, hein comme la petite marchande d'allumettes, la petite inexistante tient le manche à chaque seconde. Il faut que le gars qui a l'insigne ne se prenne pas pour le maître pour autant. C'est la contraire de *res judicata pro veritate habetur.*

Le crétin qui a l'insigne n'est pas pris pour la maître, il faut qu'il se tienne à sa place. C'est pourquoi elle lui fait des scènes. Elle passe son temps à lui faire des scènes, c'est-à-dire à l'allumer et à foutre le feu avec ses petites allumettes de marchandes d'allumettes.

Ce qui fait qu'en fait, ce qui se présente comme une rébellion, comme une perturbation, c'est en fait un événement conservateur de la structure du discours, l'événement de discours hystérique, c'est un événement qui concrétise, manifeste la structure du discours qui le maintient. On s'assouplit un peu les méninges sur la rapport du discours et de l'événement, ou pour arriver au discours analytique et son événement la séance analytique.

Entre parenthèse ça indique ce qu'il faut donner - je ne sais pas pourquoi…. ça a l'air d'être un conseil - à l'hystérique pour que le sujet hystérique reste en place, il faut lui donner à la fois phi et moins phi. C'est le double cadeau donné à l'hystérique, d'un côté le signifiant de la maîtrise, c'est une règle de bonne conduite dans la cure, pour l'analyste, mais ça vaut aussi bien pour le partenaire vital. Il faut lui donner à la fois le signifiant de la maîtrise et le signe exquis de la non maîtrise. Il faut lui faire cadeau de sa castration.

Ça, bien sûr, c'est difficile pour les névrosés, quoique pour pouvoir analyser des sujets hystériques, vaut mieux être analysé ou alors être hystérique soi-même parce que le japonais, finalement, je ne sais pas s'il analysait mais il avait la façade du gars sûr de lui, il s'est laissé mener par le bout du nez jusqu'au divan, il a donné tout ce qu'il fallait comme signe de la non maîtrise, mais enfin c'était là peut-être un peu trop ; il donnait le signe de la non maîtrise, ça ne veut pas dire qu'il faut cesser de diriger la chose et l'orienter.

Et d'ailleurs on peut dire que ce qu'il y a toujours d'inquiétant dans le Don Juan, dans le personnage, dans les caractères donjuanesques, c'est qu'en général, ils sont constitués ou tout entier sur le versant moins phi, ou tout entier sur le versant phi et c'est ce caractère unilatéral qui les lance dans la série infernale où ils sont pris. Bon, je ne vais pas donner de conseils trop précis.

Alors le discours universitaire qui s'épuise dans ces cérémonies, Lacan dit, pour les meilleures raisons du monde, que ce qu'il peut produire de mieux, c'est le mot d'esprit qui lui fait horreur. Et, en effet, l'effet de sujet dans le discours universitaire, c'est ce qui est produit et c'est une division du sujet qui est capable ; elle est produite à partir du savoir comme signifiant maître. C'est à dire que ce que le savoir universitaire peut produire de mieux, c'est

la dérision du savoir, c'est à dire que ce que le savoir universitaire met en valeur, c'est le caractère de semblant du savoir, mais il n'en profite même pas. Il n'en profite même pas sauf Lewis Carroll par exemple…

Et je dois dire que c'est dans la mesure même, ou par la position que j'occupe dans les formes que j'occupe, les formes réglementaires, je l'occupe ? enfin je suis tout de même là dans une position régulée par le discours universitaire, c'est dans cette mesure là, qu'en effet je me livre au *Witz.* J'ai découvert qu'il fallait pour être conforme à cette position pour que je me livre au *Witz* avec l'abandon que vous pouvez constater cette année.

Le problème pour le discours psychanalytique, c'est que ce serait celui qui toucherait au réel et que s'agissant de la cause, évidement il redit, il fait redire comme Sganarelle, il fait redire le fait, mais il redit et il bien dit le fait, le discours analytique, de telle façon qu'il le modifie. Évidemment là, ce n'est pas le médecin thérapeute qui le dit, c'est le patient. Le problème, c'est pour ça que c'est ce symptôme là, ce symptôme de semblant que Molière a fait venir dans cette pièce, il a fait venir le mutisme de Lucinde comme symptôme, ça suppose que les patients parlent, c'est avec ça qu'on les attrape dans le discours analytique.

Pour faire le joint avec la femme de Juvénal, c'est le même type de littérature, Molière et Juvénal là dessus, c'est toujours la question avec qui on se marie ? Et là Lucinde veut se marier, et c'est pour ça qu'elle est mutique. Et pour faire le bien, si elle est mutique, si elle embête son père, tout le monde, toute sa famille, en la bouclant, c'est parce qu'elle veut, c'est parce qu'elle veut qu'on fasse ce qu'elle veut. Et quand elle rouvre la bouche, c'est pour répéter et même pour hurler dit presque Molière qui signale qu'elle parle d'une façon étourdissante, c'est pour dire « je veux ».

Voilà ce qui boucle plus ou moins mon bavardage d'aujourd'hui que je poursuivrais la semaine prochaine.

Fin du Cours 7 de Jacques-Alain Miller du 19 janvier 2000

Le parcours du combattant des époux Esnault dans le labyrinthe des tribunaux

" La décision a été rendue sous l'emprise d'un encombrement intolérable "

Nous publions des extraits du courrier adressé, le 21 septembre 1995, par Alain Le Caignec, président de chambre de la cour d'appel de Rennes aux époux Esnault, dans lequel le magistrat reconnaît avoir commis une erreur dans l'analyse de leur dossier : " Comme vous le savez lorsque j'ai pris la présidence de la 4° chambre civile, le 1er juillet 1986, cette chambre était littéralement noyée sous près de cinq ans de retard d'audiencement. J'ai reçu du premier président de l'époque la mission impérative de résorber coûte que coûte ce retard inadmissible.

Cela m'a conduit à doubler le nombre des affaires enrôlées, ce nombre passant de six à douze affaires par audience, et à prendre d'autres mesures d'administration pénibles, sur lesquelles je n'ai pas à m'expliquer. " Les conséquences de cette énorme surcharge de travail ont été : - d'une part, l'impossibilité pour mes conseillers et moi-même de prendre un seul jour de vacances entre septembre 1986 et Noël 1988. Mes collaboratrices vous le confirmeraient ; - d'autre part, de faire vite, très vite, au risque de faire trop vite. Le réexamen des pièces du dossier de l'affaire vous opposant aux consorts X... m'a laissé, et cet aveu me coûte, outre qu'il est tout à fait inusité pour un magistrat, une impression désagréable d'arrêt plus ou moins loupé.

Après une analyse juridique du dossier, le magistrat poursuit : " J'atteste donc, ayant conscience d'accomplir un douloureux devoir, que la décision dont il s'agit

a été rendue sous l'emprise d'un encombrement intolérable, et des mesures qu'il a fallu pour résorber cet encombrement.
Ces mesures témoignent, pour la période considérée, de difficultés de travail extrêmes, difficultés qui ont été de nature à entraîner un dysfonctionnement dans l'administration de la justice. " Ce dysfonctionnement n'a pas été sans incidence, au moins probable, sur la décision qui vous a été défavorable. Vous n'êtes donc, à mes yeux, et en conscience, pas dépourvus de motifs de vous plaindre des conséquences très graves que ledit dysfonctionnement a pu avoir sur votre fortune. "

SOCIETE
Le parcours du combattant des époux Esnault dans le labyrinthe des tribunaux

Quatorze ans d'imbroglio judiciaire

AVANT de demander une indemnisation au ministère de la justice, Jacques et Nelly Esnault se sont confrontés dix années durant à l'institution judiciaire. Ce qui n'était au départ qu'un banal litige opposant des locataires à leurs bailleurs est devenu, au fil des procédures, un véritable imbroglio judiciaire. Une quarantaine de procès n'ont pas suffi à leur permettre de sortir de l'impasse juridique dans laquelle ils se sont retrouvés. Une situation qu'ils attribuent largement à l'arrêt contesté de la cour d'appel de Rennes du 6 novembre 1986, rendu sous la présidence d'Alain Le Caignec.
A la suite de cette décision, qui les déboute de leur demande de travaux auprès de leurs propriétaires, et qualifie de " ruine " leur hôtel-restaurant, les Esnault examinent la possibilité de former un pourvoi. Consultés, des avocats spécialisés le leur déconseillent : l'arrêt de la cour d'appel, qui peut être erroné sur le fond, n'en est pas moins inattaquable sur la forme. On leur fait donc valoir que la Cour de cassation ne manquera pas, à juste titre, de rejeter leur pourvoi puisqu'elle examine la validité formelle des arrêts. Le couple se fait une raison : bien que les propriétaires n'aient plus l'obligation juridique d'effectuer les travaux de remise aux normes, ils continuent à exploiter le restaurant. Quelques mois après, ils obtiennent même son classement une étoile par la préfecture d'Ille-et-Vilaine.

IRONIE DU SORT

Mais le sort s'acharne. L'ouragan qui secoue la Bretagne en octobre 1987 endommage considérablement la toiture, et provoque des infiltrations d'eau. Nouvelle demande aux propriétaires d'effectuer les travaux, nouveau refus. Le couple saisit alors la justice, qui leur donne cette fois raison. Cette décision sera même confirmée par la cour d'appel de Rennes, le 5 mars 1991, dans une formation présidée, ironie du sort, par Alain Le Caignec, le magistrat qui leur avait donné tort, cinq ans auparavant.
Mais la justice ne s'en tient pas là. Les propriétaires forment un pourvoi contre cette décision : au grand désespoir des Esnault, la Cour de cassation leur donne raison, le 23 novembre 1993, et casse l'arrêt qui ouvrait la voie aux travaux.
Le raisonnement de la Cour est imparable : en vertu du principe de l'autorité de la chose jugée, le premier arrêt de la cour d'appel de 1986, qui déclarait l'immeuble en " ruine ", ne peut être contredit. La juridiction suprême confirme cette décision par un second arrêt, le 13 mai 1997, qui met définitivement un terme aux espoirs des époux Esnault.
Dans un récapitulatif de l'affaire, le médiateur de la République résume l'impasse juridique dans laquelle les époux Esnault se sont trouvés. " L'arrêt de la cour d'appel de Rennes du 6 novembre 1986 a créé une situation juridique ayant pour effet d'empêcher les époux Esnault de voir prospérer utilement leurs demandes de réparation alors qu'ils continuaient à payer régulièrement leurs loyers et que nul ne contestait sérieusement que l'immeuble n'était ni partiellement détruit, ni en ruine. Cette situation paradoxale les a conduits finalement à fermer leur hôtel puis leur restaurant, et à se retrouver aujourd'hui logés dans un HLM en n'ayant que le RMI pour seule ressource. "

CECILE PRIEUR

LE MONDE / 19 Janvier 2000 / Page 9

SOCIETE
Le parcours du combattant des époux Esnault dans le labyrinthe des tribunaux

Le principe de l'autorité de la chose jugée

L'AFFAIRE des époux Esnault pose le problème de l'autorité de la chose jugée, qui porte sur le contenu des décisions de justice. Elles sont, pour la plupart, susceptibles d'appel et peuvent faire l'objet d'un pourvoi en cassation mais une fois prononcées, elles bénéficient de ce principe de l'autorité de la chose jugée.

Res judicata pro veritate habetur : ce qui a été jugé est tenu pour être la vérité et ne peut plus être remis en cause. " La décision a désormais force de vérité légale, écrit Roger Perrot dans son livre sur les institutions judiciaires (éditions Montchrestien). C'est là une particularité essentielle du jugement, ce par quoi il se distingue de l'acte administratif. Sans cette règle, les procès ne finiraient jamais. "

M. Perrot souligne que ce principe a deux conséquences. D'une part, le jugement constitue un véritable titre dont on peut toujours se prévaloir. D'autre part, toute nouvelle demande qui tendrait à remettre en cause ce qui a déjà été jugé se heurterait à une fin de non- recevoir : on ne peut recommencer deux fois le même procès. En matière pénale, il existe une commission de révision auprès de la Cour de cassation mais en matière civile - c'est le cas des époux Esnault -, cette procédure n'est pas possible.

La chancellerie, qui admet le caractère " dramatique " du dossier des époux Esnault, met en avant les décisions de la Cour de cassation qui, par deux fois, ont entériné l'arrêt controversé du 6 novembre 1986. " Le ministère ne peut remettre en cause cette décision qui a acquis l'autorité de la chose jugée, explique-t-on place Vendôme. La situation serait identique après le projet sur la responsabilité des magistrats contenu dans la réforme de la justice puisque ce texte ne concerne pas les actes juridictionnels rendus par les magistrats. " Le médiateur de la République estime cependant que la chancellerie aurait pu indemniser les époux Esnault, à titre exceptionnel, en se fondant sur la reconnaissance de la faute faite par le magistrat.

LE MONDE / 19 Janvier 2000 / Page 9
SOCIETE
JUSTICE

Le parcours du combattant des époux Esnault dans le labyrinthe des tribunaux

Un magistrat dont la décision avait provoqué la ruine de deux restaurateurs a reconnu avoir commis une erreur dans son arrêt. Les demandes de réparation n'ont cependant pas abouti car il faudrait remettre en cause le principe fondamental de l'autorité de la chose jugée

JUSTICE L'affaire des époux Esnault, un couple de restaurateurs ruiné après une décision de justice manifestement erronée, pose le problème de l'autorité de la chose jugée. En vertu de ce principe, les époux Esnault n'ont pas pu obtenir réparation. DANS UNE LETTRE REDIGEE EN 1995, le juge avait pourtant reconnu son erreur, expliquant qu'en raison d'un retard de près de cinq ans d'audiencement, il avait fallu " faire vite, très vite au risque de faire trop vite ". " Le réexamen des pièces du dossier de l'affaire vous opposant aux consorts X m'a laissé, et cet aveu me coûte, outre qu'il est tout à fait inusité pour un magistrat, une impression désagréable d'arrêt plus ou moins loupé ". Pour éviter que les procès se poursuivent éternellement et que les décisions soient

constamment remises en cause, le principe de l'autorité de la chose jugée prévoit que les décisions du juge ne peuvent être contestées.

C'EST UNE HISTOIRE exemplaire, qui oppose depuis plusieurs années un homme et une femme à l'institution judiciaire. Anciennement gérants d'un hôtel-restaurant prospère, Jacques et Nelly Esnault ont été conduits à la faillite à la suite d'une décision de justice manifestement erronée. Depuis plusieurs années, ils se battent avec la chancellerie pour que l'Etat reconnaisse sa faute et les indemnise. Les gardes des sceaux successifs, Jacques Toubon puis Elisabeth Guigou, ont refusé de reconnaître la responsabilité de la justice dans ce dossier. Et ce, bien que les époux Esnault disposent d'un témoignage inédit : la reconnaissance, par le magistrat qui les avait jugés, de son erreur dans l'appréciation de leur dossier.
En 1978, les époux Esnault reprennent le fonds de commerce d'un hôtel-restaurant de Fougères (Ille-et-Vilaine), Le Saint-Pierre, qui acquiert rapidement une certaine renommée gastronomique. Mais l'immeuble n'est pas aux normes de sécurité et le couple demande aux propriétaires d'effectuer quelques travaux de rénovation. Devant le refus des bailleurs, il font appel à la justice, mais sont déboutés par le tribunal de Fougères, au motif que " les grosses réparations invoqués par les locataires constituent en réalité des travaux de reconstruction de l'immeuble ". La cour d'appel de Rennes confirme cette décision, le 6 novembre 1986, en estimant que " la ruine du bâtiment n'est pas due à une faute " des propriétaires. Les juges estiment que les propriétaires n'ont pas à effectuer de travaux puisque le bâtiment est devenu une " ruine " en cours de bail.
La réalité est tout autre : les photos de l'époque et les pièces communiquées aux magistrats démentent formellement l'état de ruine des locaux. Indignés par la décision, M. et Mme Esnault se lancent dans une bataille juridique dont ils sortiront épuisés, leur affaire liquidée et leurs biens vendus aux enchères (lire ci-dessous). De guerre lasse, ils décident de prendre contact avec la cour d'appel de Rennes, en 1995, pour obtenir la reconnaissance de leur préjudice : sans le savoir, ils entament alors une nouvelle épreuve de force avec l'institution judiciaire, dont l'épilogue n'est pas encore écrit.
A force d'insistance, ils sont reçus, le 31 août 1995, par Claude Hanoteau, actuel directeur de l'Ecole nationale de la magistrature, alors premier président de la cour d'appel. Ces premiers contacts sont relatés par M. Hanoteau lui-même dans une lettre qu'il a adressée, le 26 février 1996, à la chancellerie. Face à " l'insistance envahissante et non maîtrisable des époux Esnault ", Claude Hanoteau les renvoie sur le président de chambre qui les a jugés, Alain Le Caignec. Celui-ci les reçoit, et troublé, reconnaît qu'il s'est manifestement trompé, neuf ans auparavant, quand il a jugé cette affaire. Non sans courage, il accepte, chose rarissime, de consigner par écrit cet " aveu qui [lui] coûte " (lire ci-dessous).
Croyant avoir obtenu le plus difficile, les époux Esnault sont confiants. Ils iront pourtant de déconvenue en déconvenue. Dans son courrier du 26 février 1996 à la chancellerie, Claude Hanoteau affirme ainsi : " Recevant cette lettre et découvrant avec stupéfaction son contenu, j'ai téléphoné à M. Le Caignec à son domicile. Il m'a confirmé qu'il en était bien le rédacteur, mais n'a pas paru comprendre mon émotion, me laissant entendre qu'il avait agi suivant ce que lui indiquait sa conscience. Le rencontrant à mon cabinet, M. Le Caignec a persisté dans cette attitude, et m'a indiqué qu'il n'avait ni consulté ses collègues de la collégialité ni estimé nécessaire de m'en parler. "
Les époux Esnault, qui envisagent d'assigner l'Etat pour " faute lourde " du service public de la justice en sont alors dissuadés par le ministère de la justice. Une indemnisation à l'amiable est envisagée, on leur demande de chiffrer leur préjudice et, le 8 février 1996, ils sont reçus place Vendôme par deux magistrats. La chancellerie diligente rapidement une inspection des services judiciaires, qui est conduite par son directeur de l'époque, Jean Géronimi. Le 4 octobre 1996, ils reçoivent un courrier signé de Jacques Toubon, qui leur indique qu' " aucune suite favorable ne peut-être réservée " à leur demande d'indemnisation. " Après examen des documents joints à votre courrier et au terme d'investigations menées par l'inspection générale des services judiciaires, aucun fonctionnement défectueux [du service de la justice] n'a pu être établi, affirme l'ancien garde des sceaux. La réalité des allégations de M. Le Caignec relatives aux conditions dans lesquelles a été pris l'arrêt du 6 novembre 1986 n'a pas été confirmée. Je souligne que M. Le Caignec s'est exprimé à titre personnel car il n'avait aucune qualité pour prendre position à titre professionnel sur cette question. "
COLLEGIALITE
L'alternance politique leur redonne cependant espoir. Quelques semaines après l'installation d'Elisabeth Guigou place Vendôme, ils obtiennent de ses services, à titre exceptionnel, copie du rapport d'inspection rédigé par Jean Géromini. Ils découvrent alors l'analyse qui a prévalu jusqu'à alors à la chancellerie : lors de l'inspection, les deux magistrates assesseurs de M. Le Caignec se sont désolidarisées de lui et ont affirmé que la collégialité qu'ils formaient en 1986 n'avait pas fait d'erreur dans leur affaire. L'inspection a ainsi estimé que " les éléments recueillis n'apportent pas la preuve que l'arrêt de 1986 relève un dysfonctionnement " et que " le lien de causalité entre l'arrêt litigieux et le préjudice allégué par les époux Esnault n'est pas clairement démontré ".

Pourtant, la même inspection affirme en conclusion, que la lettre de M. Le Caignec constitue pour le couple " un moyen fondé sur le caractère fautif du fonctionnement " de la justice, si ceux-ci décidaient d'assigner l'Etat pour faute lourde. Mais les époux Esnault ne veulent pas se résigner à une nouvelle procédure en justice, longue et onéreuse, et demandent donc un ultime examen de leur dossier par l'équipe de Mme Guigou. Nouvelle déception : le 12 novembre 1998, le directeur de cabinet de la ministre, Christian Vigouroux, leur répond qu'il a " le regret de [leur] faire connaître qu'à la suite cet examen aucun élément nouveau n'a permis d'établir l'existence d'un dysfonctionnement du service de la justice ".

Les portes se fermant une à une, les époux Esnault ne sont pas loin de jeter l'éponge. Ils saisissent cependant le médiateur de la République. Bernard Stasi prend le dossier très à coeur et est persuadé de la nécessité d'indemniser les époux Esnault. Il s'en ouvre dans un entretien privé avec Elisabeth Guigou, en avril 1999, afin d'attirer son attention sur ses dimensions à la fois juridiques et humaines. Mais l'autorité de la médiature n'y fera rien. Se basant sur les conclusions du rapport d'inspection diligenté par Jacques Toubon, Elisabeth Guigou informe Bernard Stasi, le 10 août 1999, qu'elle ne donnera pas de suite favorable à la demande des époux Esnault.

De fait, la chancellerie n'a jamais admis qu'un magistrat, fût-il statutairement indépendant, reconnaisse, seul et en conscience, avoir commis une faute dans l'exercice de ses fonctions. Estimant à demi-mot qu'Alain Le Caignec a outrepassé son devoir de réserve, les services du ministère invoquent ce principe, refusant d'admettre le préjudice qui a pu découler de l'arrêt contesté. Si aucune poursuite disciplinaire n'a été engagée contre le magistrat rennais, son " aveu " lui a coûté cher : depuis 1986, sa carrière est bloquée et il n'a pas quitté ses fonctions de président de chambre à la cour d'appel.

Quant à M. et Mme Esnault, désillusionnés sur le fonctionnement de la justice, ils se sont résolus à assigner l'Etat pour " faute lourde " du service public de la justice, le 4 août 1999, devant le tribunal de grande instance de Rennes. Ruinés, vivant d'allocations, ils demandent 5,455 millions de francs à l'Etat en réparation de leur préjudice. Mais après plus de quatorze ans de bataille incessante, ils n'y croient plus.

CECILE PRIEUR

LE MONDE / 19 Janvier 2000 / Page 1

L'erreur d'un juge

Ruiné à la suite d'une décision de justice erronée, un couple de restaurateurs tente depuis quatorze ans d'obtenir réparation. Expliquant que la juridiction était alors " littéralement noyée sous près de cinq ans de retard d'audiencement ", le juge a reconnu, neuf ans plus tard, s'être trompé. " Vous n'êtes donc, à mes yeux, et en conscience, pas dépourvus de motifs de vous plaindre des conséquences très graves que ledit dysfonctionnement a pu avoir sur votre fortune ", écrivait-il. Mais les époux Esnault ne peuvent pas obtenir d'indemnisation car ils se heurtent au principe de l'autorité de la chose jugée. Cette affaire illustre le débat en cours sur la responsabilité des magistrats.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Huitième séance du *Cours*

(mercredi 26 janvier 2000)

VIII

Je vous ai dit la dernière fois que des forces très puissantes, s'opposaient à ce que je sois à l'heure ici. J'avais pourtant tout prévu cette fois-ci pour être à l'heure, c'est-à-dire pour être dans le retard légal, académique, c'est-à-dire avant deux heures moins le quart.

Emporté par mon élan, j'en ai fait la confidence à la personne qui me conduit ici et l'effet, je suppose, de cette confidence est que, pour la première fois, la voiture n'était pas là et c'est ce qui fait que je suis encore une fois arrivé un peu plus tard que moins le quart.

C'est d'autant plus intéressant et d'autant plus idoine - il m'est arrivé de le mentionner une fois, au sujet des embarras de la circulation - que la personne qui me conduit ici est une femme et que j'avais l'intention de commencer ce *Cours* en disant que nous commencions à avoir la réponse au fameux « Que veut la femme ? », celle de Freud, et que veut la femme de Freud et la femme des autres aussi. Réponse que je me proposais d'apporter, de proposer et qui ne va pas chercher loin son énoncé, c'est : elle veut, elle veut vouloir.

Parce que vouloir, si on considère ça de près, de notre biais, vouloir l'acte, une volonté, c'est une jouissance. Et il me semble que ça éclaire la question qu'on peut prendre par ce biais, c'est une jouissance spécialement détachée dans la féminité, qu'il s'agisse de son propre vouloir ou qu'il s'agisse du vouloir de l'Autre, auquel cas le sujet se manifeste sous les espèces de la soumission, ce qui est encore, si on fait bien attention, une affaire de volonté, la soumission, d'un rapport à la volonté chez l'Autre.

J'ai dit qu'il y avait des affinités de la féminité et de la volonté et que c'est du côté femme que la volonté se détache avec un caractère absolu, infini, inconditionné et elle se manifeste au mieux dans le caprice - après tout, c'est quelqu'un qui vient d'en être la victime, qui se trouve le dire, et qui l'avait pensé encore innocemment - le caprice, qui figure dans ce qu'on répète de l'enseignement au chapitre du désir de la mère sous-posé par le nom du père dans la métaphore paternelle.

Là où le père a la loi, la mère a le caprice. Et conformément, en effet, à la logique freudienne que, alors, Lacan ne fait que répercuter, que formaliser, se serait un progrès, un progrès même de civilisation, que d'être passé du caprice à la loi.

Je dis un progrès de civilisation parce qu'avant qu'arrive le Décalogue, lourd Décalogue, même Moïse laisse glisser à un moment la Table de la loi, et la rattrape, c'est lourd, çà. Avant, on avait bien l'idée de la divinité, mais, justement, de divinités capricieuses. Zeus, Jupiter pour les latins, passe sa vie à avoir des caprices, pour unetelle, pour unetelle. L'expression est devenue un peu désuète, elle signifie, dans la langue classique, être saisi du désir soudain d'une amourette passagère.

Il n'y a pas de héros dans la littérature universelle qui l'incarne mieux que la capricieuse divinité paternelle des grecs qui vole de caprice en caprice, qui sème des descendants qui peuplent les cieux et la terre, et les bois et les forets. Un dieu du caprice, et puis les copains, les enfants attablés au banquet sont tous des capricieux. Donc grand progrès que s'installe dans le monde la religion de la loi et puis celle qui vient l'accomplir et où c'est « fini de rire » - assonance.

C'est ce que redit la métaphore paternelle et, bien sûr, Lacan est allé au-delà et il nous faut retrouver le sens du caprice, le caprice des dieux d'ailleurs c'est un fromage !

Le caprice, c'est une volonté hors la loi. La loi est là, avec ses gros sabots, avec le fouet, avec ses engagements, voilà les liens les plus vrais, les engagements de discours, la loi est là pour brider la volonté. Enfin je ne vais pas vous étaler ma science linguistique du caprice, j'ai consulté et photocopié des articles caprice des dictionnaires que j'avais sous la main. *Littré* distingue trois sens, vous savez c'est toujours approximatif, c'est surtout fait pour qu'on voie la parenté de ces sens. Il distingue le caprice comme volonté subite qui vient sans aucune raison ; premier sens, et c'est fort bien dit, ça met en valeur le caractère imprévu du caprice, c'est la volonté comme événement imprévu et aussi irraisonné.

C'est-à-dire que quand nous sommes dans l'univers du caprice, merveilleusement, nous sommes dénoués de ce qu'on appelle, dans le langage de la psychanalyse, la rationalisation.

Un caprice ne donne pas ses raisons, « - parce que, et puis premièrement, deuxièmement troisièmement, en tenant compte de, vu que… » Non ! Et sur ça, par ce qu'on appelle les motivations d'un jugement où, pour vous faire des mauvais coups, on donne toutes les bonnes de bonnes raisons du monde : le caprice s'allège de ce cortège. Ça rime encore.

Deuxièmement, c'est un emploi qui me paraît un peu vieilli là, le caprice désigne, dans la langue plus classique que celle que nous parlons, la saillie de l'esprit et de l'imagination en bonne ou mauvaise part. Il y a les auteurs qui font des plans, qui se préparent et puis il y a ceux qui écrivent de caprice.

Et puis, troisième sens, je laisse de côté le quatrième qui concerne la houille, le charbon, il y a le sens de caprice où ça désigne les veines de houille qui ne sont pas régulières.

Le troisième, c'est le caprice comme inconstance, comme irrégularité, comme mobilité et puis les références sont multiples et, sans doute, on gagnerait beaucoup à aller regarder chacune.

L'étymologie alors est rigolote, l'étymologie est italienne. Dans le *Littré* on s'en tient à *capra*, la chèvre ; le *capriccio*, c'est le saut de chèvre, chose spécialement inattendue, si vous connaissez les chèvres et donc le *capriccio*, le saut de chèvre c'est, par excellence, l'événement imprévu. *Le Robert historique* est plus savant, plus drôle, parce que lui fait dériver caprice et *capriccio* de *capo*, la tête, une tête de chèvre, quelque chose comme ça. La tête. C'est-à-dire la même chose qui se retrouve dans l'expression espagnole sous laquelle j'ai parlé, je l'ai rappelé « *Al fin y al cabo* ». Et alors *le Robert historique* passe, avant d'arriver à *capriccio*, par *caporiccio* qui serait la tête hérissée,

Caporiccio

frisée, et qui a signifié au XII° siècle frisson d'horreur. Et je crois avoir fait allusion au frisson qui serait devenu au XVI° siècle, là il faut consulter un dictionnaire étymologique italien que je n'avais pas sous la main : désir soudain et bizarre qui monte à la tête et qui est en rapport et qui a donné aussi *capito*.

Là, on est vraiment dans une autre atmosphère que celle de la loi du père et l'emploi esthétique, en effet, est celui de l'idée fantasque, tout ce qui est mis à mal par l'apparition du règlement, règlement, règlement ! Tu feras pas ceci, tu ne fera pas cela, tu ne feras rien de ce que tu as envie de faire. C'est ce qu'il faut comprendre.

Le *Robert historique* ajoute que c'est croisé avec cette progression que vous suivez, à partir de *capo*, l'influence du latin *capeare*, le bouc, d'où la chèvre !

Alors on voit, si l'on reprend le mot dans cette distribution ternaire, ce qui fait vraiment le cœur sémantique de l'affaire, c'est l'absence de loi. Et c'est par là que ça communique avec la troisième valeur sémantique, de l'inconstance et de la mobilité qui nous

permet de parler, en français, des caprices du hasard, des caprices de la fortune, c'est précisément cette dimension d'échapper à la régularité de la loi.

Il y a là une citation de Montesquieu qui est dans le *Littré,* pêché dans *les Lettres persanes* : « Et, croyant qu'il n'y a point de lois, là où il ne voit point de juge, il fait révérer comme des arrêts du ciel les caprices du hasard et de la fortune. » Le point où on croit qu'il n'y a pas de loi et donc ce qui est le simple caprice est pris comme décision supérieure, par là même détaché de la loi et des bonnes raisons dont on a toujours une pleine réserve pour faire ceci ou pour faire cela. La volonté, ? ? c'est ce qui pousse Corneille à faire dire dans Nicomède : « Ce que peut le caprice, osez-le par raison. » C'est ce qui montre bien la disjonction du caprice et de la raison : le caprice se pose comme irraisonné.

Voyons encore Boileau dans sa *Satire 8 :* « l'homme a ses passions etc., il a comme la mer ses flots et ses caprices ». On a rencontré la mer m-e-r, un peu plus haut dans ce *Cours,* c'était justement la référence naturelle qu'introduisait Valéry pour indiquer son indifférence à l'événement imprévu, aléatoire, de la vague, du flot, qui va et qui vient pour considérer que l'étendue, la substance, la structure, est hors les règles. Cette manifestation subite, cette idée bizarre, et donc le caprice, appelle régulièrement la censure du classicisme.

Ce qui définit ce petit îlot, à vrai dire très bizarre, qui s'appelle le classicisme c'est l'idée qu'il fallait, pour produire des œuvres d'art avec d'abord le langage, obéir à des règles. Si on vous demande qu'est-ce qui définit le théâtre classique, répondez c'est la règle de trois unités.

Le classicisme, ça se définit par la tentative, combien vaine, d'exclure le caprice de la création et de le mouler, de le brider par un ensemble vrai, et si on y songe, c'est l'idée la plus bizarre de toutes et le fonctionnement, la littérature classique, ses valeurs qui ont tellement marqué la littérature française, spécialement et ont fait sa singularité dans les littératures, c'est cette obéissance à des règles dont il faut bien dire que la motivation n'est pas toujours évidente, mais qui met en évidence l'existence de la règle au temps de la monarchie qui a rêvé d'être absolue et qui s'incarne de là dans cette loi faite au langage.

Au contraire, le caprice ne porte pas ces valeurs négative dans le baroque et pas non plus dans le romantisme. Au début du 19° siècle, on commence à utiliser le *capriccio* comme une forme musicale qui nous a valu un certain nombre de chefs-d'œuvre, une forme musicale qui intègre l'allure fantasque.

Rien de plus loin, d'apparence, du caprice que l'impératif catégorique de Kant qui est l'énoncé d'une volonté universelle, constante, omnitemporelle, omni-subjective : agis de telle façon que ce soit toujours conforme à l'énoncé de cette loi.

Ça élimine le caprice et c'est bien ce qui rend si singulier, que, pour illustrer cette volonté d'apparence impersonnelle, cette expression d'une volonté entièrement légale de part en part, Kant soit aller pécher et signale l'écho qu'il lui en est venu du caprice mortifère d'une femme, de la mégère de Juvénal qui dit : je veux, j'ordonne que cet homme, cet esclave, soit crucifié !

Là, on saisit ce que c'est que la volonté, on le saisit d'autant mieux qu'elle apparaît sans raison, elle apparaît pure, pur caprice de femme, avec un lien singulier à la mort d'un homme. Les caprices des messieurs, quand ça apparaît, c'est toujours innocent, les caprices des messieurs c'est les caprices de Zeus, c'est comme monsieur de Chevigny, dans *Un caprice* de Musset. Quel est le caprice en question ? L'amie de sa femme passe à sa portée, il lui vante sa taille et puis il y met un petit peu la main et il se fait avoir d'ailleurs, tout de suite, pas au sens où il voulait lui l'avoir d'ailleurs, il se fait avoir, rouler dans la farine et à la fin il dit « je raconterai tout à ma femme », c'est la dernière phrase.

Voilà les caprices des messieurs, ça ne va pas loin. Le caprice féminin, c'est plus sérieux que ça, le caprice de la mégère de Juvénal, c'est meurs, tue-le ! et ça court.

Voyez par exemple *Un caprice* de Musset c'est le caprice du monsieur, la femme est là, gentille comme tout, jolie comme un cœur, cousant, mois après mois, une petite bourse pour la donner à son mari et un petit peu jalouse parce qu'il en a une autre, de bourse, toute nouvelle, que lui donné une autre dame qui pourrait avoir un caprice pour son mari. C'est le caprice du monsieur, c'est un acte, un divertissement.

Les caprices de Marianne, c'est autre chose, c'est une autre atmosphère, je ne sais pas si c'est encore une pièce qu'on aime et qu'on connaît, qui aime *Les caprices de Marianne* ici ? Ça n'est pas une forêt !

Je vois des dames que je connais qui connaissent les *Caprices de Marianne. Les caprices de Marianne,* je le dis pour les autres, d'ailleurs qui peut-être n'aiment pas les *Caprices de Marianne* mais qui connaissent *Les caprices de Marianne.*

Les caprices de Marianne ça raconte la mort d'un homme. C'est le pauvre Coelio je sais pas, je ne suis pas tout à fait sûr comme on le prononce Coelio, Queilliot sans doute oui, qui meurt, il lui faut deux actes, pas plus, pour mourir, et dès le début, on voit qu'il n'est pas en bonne santé, il se fait du tourment pour Marianne, et la pièce se termine aux pieds de son tombeau où il y a Marianne et le copain de Coelio, Octave, qui dit : c'est moi qui suis enterré là, le tralala romantique, d'accord.

Et Marianne qui c'est ? Il était malin Musset, faut pas croire, c'est pas parce qu'il s'est fait rouler dans la farine par Georges Sand que c'était un niais. Marianne, c'est la femme d'un juge, elle est mariée avec la loi, un vieux juge, comme elle dit, très puissant dans cette ville, comprenez un peu moins puissant ailleurs. Et elle fait des caprices, qu'est-ce que vous voulez faire d'autre quand vous êtes mariée avec la loi ?

Alors elle est dure à la détente, pour faire son caprice, le pauvre Coelio qui est là, voudrait qu'elle fasse un faux pas en sa faveur, mais il ne sait pas le demander ! Et il ne sait pas l'obtenir ! Il s'en ouvre à son copain, Octave, en lui disant : qu'elle est charmante, cette Marianne, etc., mais qu'est-ce qu'elle attend donc ? Et Octave entreprend de plaider la cause de l'autre auprès de Marianne et ça ne se passe pas du tout comme ceux qui n'ont pas lu la pièce pourraient le croire, finalement c'est ente Octave et Marianne que ça se passe, pas du tout, il reste un bon copain jusqu'au bout et c'est pourquoi son copain meurt.

Il reste un bon copain et donc il plaide vraiment la cause de l'amoureux transit auprès de Marianne. Il la plaide si bien que Marianne le regarde avec beaucoup d'intérêt ! mais elle lui dit : bon, c'est vrai qu'il faut que je prenne un amant, mais je ne le choisirais pas, voilà mon écharpe ! donnez-là à qui vous voudrez, celui-là qui viendra ce soir avec cette écharpe, je serais à lui, ouh, ouh ! !

Octave, embarrassé par ce cadeau, de sa personne, que lui fait Marianne - ce qui est formidable c'est qu'elle s'émancipe entre le début la pièce où elle est la femme du juge et le moment où elle dit : je prendrais le premier venu que vous me recommanderez comme amant. C'est merveilleusement écrit et ça a l'air tout naturel - et donc Octave est embarrassé comme tout et voudrait qu'elle choisisse son ami, elle dit : non, non, non ! ! J'ai dit, j'ai dit !

Aah ! C'est un caprice de bonté ; il dit, d'ailleurs il dit une phrase - que je cite de mémoire là –que ce caprice de colère, qui la rend adorable, constitue en fait un pacte en bonne et due forme, c'est très bien dit.

Et alors, bon copain, il va donner l'écharpe de Marianne à son copain, Coelio, qui, ravi, s'apprête à se glisser dans la maison le soir. Seulement entre-temps, le vieux juge, pas tellement réglo, a convoqué un certain nombre d'assassins, pour couic, en terminer avec cette petite galanterie dont il a été averti. Marianne écrit en

vitesse un mot à Octave : ne venez pas ce soir !, mais c'est trop tard, Coelio s’est déjà rendu sur place. Il entend Marianne dire dans le noir : c’est vous Octave, partez !, comment ? c’est Octave qu’elle attendait, je vais mourir. Il s'apprête à se suicider, il n'a pas à prendre cette peine : les assassins sont là, déjà sur place et en terminent avec le copain malheureux. Et la dernière scène, devant son tombeau, Marianne et Octave échangent quelques propos, se sentent un petit peu coupables, Octave dit : si j'avais pas été un si bon copain, il serait encore en vie (*rires*), c'est moi qui suis enterré là, il ne reste plus qu'à courir le monde et les jupons. Marianne lui dit : mais moi je celui-là, je regrette beaucoup ce qui est arrivé à votre copain mais moi je vous aime toujours. Ça se termine sur cette parole - je raconte ça comme une comédie, c’est une tragi-comédie - Octave lui dit : ça fend le cœur, Marianne, je ne vous aime pas, c'est lui qui vous aimait, le mort. Le rideau tombe là-dessus.

Je ne comptais pas vous raconter tous ça dans le détail, je me laisse emporter, mais je le mets en rapport avec le « je veux, j'ordonne que cet homme soit mis à mort », de la mégère de Juvénal. C'est-à-dire que le caprice masculin, c’est la comédie, à l'occasion le caprice féminin est mortifère.

C'est très drôle, de penser ça, que l'exaltation de la volonté dans l'idéalisme allemand trouve ses racines dans le caprice de la mégère de Juvénal. Parce que, pourquoi ça les a exaltés, la volonté ? C’est parce que le domaine de la Raison pratique, c’est le domaine où l’homme n'est pas assujetti à l'enchaînement implacable des causes et des effets. C'est que la volonté, et même la volonté du caprice, et c’est là même que c’est le plus en valeur, introduit une coupure, une rupture avec l’enchaînement causal. Un caprice, c’est un miracle et on devrait d'abord, avant de se poser la question du pourquoi, du comment, d’y répondre par : pas maintenant, sûrement pas, c'est trop cher, je ne peux pas, trop de travail, etc., il faudrait d'abord se mettre genoux devant cette manifestation de la Raison pratique, sous les espèces du caprice.

J'adore en toi la Raison pratique ! Je ne sais pas ce que ça va faire ! S’il y a ainsi une exaltation qui parcours ces traités volumineux avec leur vocabulaire technique, etc., mais, comme Lacan disait par ailleurs de la *Critique de Raison pratique* de Kant que c’était un livre érotique, tous ces gros traités, en fait, sont animés de la flamme de la volonté, ils montrent que le « je veux » est supérieur au « je pense », qui est toujours un « je me représente », c'est-à-dire : je suis soumis à la représentation. Et c’est pourquoi ce qui donne la clef de ça, je l’ai dit, c’est Schopenhauer, c’est ce livre qui double le monde comme volonté et comme représentation. Premièrement je me représente, je suis là, le monde est là, se représente en moi, et puis deuxième partie, je veux. Et ça, c'est le grand mystère de la volonté et c'est ce qui se répercutera plus tard dans Nietzsche et puis conduira, au début du siècle dernier, le vingtième, à cette folie de volonté qui fait de ce siècle le plus sanglant, le plus destructeur de l'Histoire.

Là, ça n’est pas un type qui meurt et qu'on met en scène au théâtre, c'est des millions et des millions, sous toutes les latitudes et de toutes les façons, et c’est lié à l'exaltation de la volonté.

C’est ce qui se présente volontiers sous les espèces sympathiques que, il faut maintenant changer le monde, parce que, quand même, le monde ne va pas si bien que ça. Marx, où, à l'aboutissement historique de ce système de pensée, la belle parole, mais irresponsable, de Mao Tse Tung, au début de la Révolution culturelle, de la révocule, changer l'homme dans ce qu'il a de plus profond. Voilà la parole où se réalise et s’exténue l'exaltation de la volonté. Eh bien tout ça a ses racines dans le caprice de la mégère « tues m’en un !, parce que je veux ! ».

Alors qu'est-ce qu'il y a de commun entre le caprice et l'impératif catégorique, qui fait que Kant, pas moi, n'a pas trouvé d’autres mots pour incarner la voie de l'impératif

catégorique que celle qu'il est allé chercher dans la satire de Juvénal, ce qu'il y a de commun, bien que l'impératif catégorique c'est personne, c'est la loi qui veut ça, c'est la loi qui est inscrite dans chacun, c'est pour toujours, pour tout le monde, je ne connais pas les différences !, ce qu'il y a de commun, c'est précisément l'absoluité du « je veux ». Un vrai caprice, ça ne se discute pas, pas plus que l'impératif catégorique. Gardez vos bonnes raisons.

Dans un cas comme dans l'autre, ce qu'exploite le caprice comme l'impératif catégorique, c'est la discontinuité introduite par le sujet barré et qu'incarne le sujet barré, et dans cette discontinuité, justement des enchaînement de causes et d'effets et de bonnes raisons qui produisent des conséquences, il y a un trou et dans ce trou surgit, apparaît, se manifeste comme sans raison, un objet, un énoncé qui est un objet, détaché, et qui mérite d'être appelé petit *a*, qui devient cause de ce qu'il y a à faire.

Ici, la formule qui en répondrait est moins celle du fantasme que celle de la pulsion, c'est-à-dire d'une volonté, proprement et naturellement acéphale, où le sujet disparaît en tant qu'il y est agit.

$\not{S} \quad a$

Ce qui est beau dans le caprice, c'est que dans le caprice, le sujet assume comme sa volonté la volonté qui l'agit. Et ce qui est divin dans le caprice - on l'attribuait par excellence aux dieux - c'est que c'est un « je veux - *non pas la loi, pour tous, c'est* - je veux ce qui me pulsionne ». J'exprime comme un « je veux », comme un je veux absolu, ce qui m'actionne comme pulsion, ce qui me pulsionne. J'ai une petite pulsion agressive à l'égard de l'esclave, je veux qu'il soit crucifié.

Dans l'impératif catégorique, il y a quelque chose comme ça, l'impératif catégorique, comme le note Lacan, se formule sous les espèces de « agis de telle sorte que », c'est-à-dire il se formule à partir de la volonté de l'Autre et donc le sujet a à dire ok, que ta volonté soit faite ; avec le problème chez Kant que les deux sont le sujet. Et que donc, dans ses dernières notes, comme je l'ai indiqué, Kant est tourmenté par cette division du sujet, qui fait que cette loi s'impose à moi comme de l'extérieur, comme si c'était un commandement, alors que c'est moi-même que me la donne. Eh bien ça le tourmente, la différence entre le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé et ça le tourmente même tellement qu'il va jusqu'à dire c'est comme un objet qui est en moi, un objet qui mérite l'adoration, je l'ai indiqué, en français, adoration.

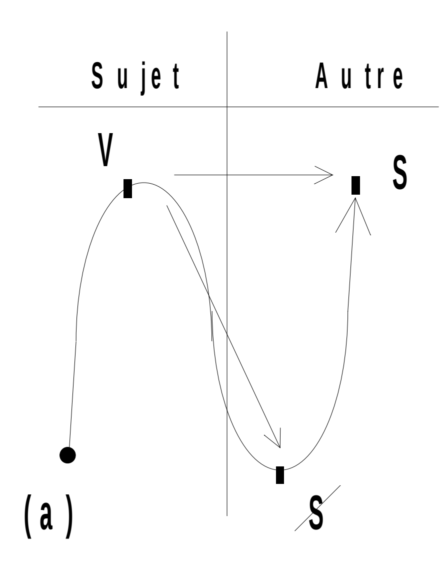
Et donc l'impératif catégorique, il vous introduit à, quand même que ta volonté soit faite, avec ceci que ta volonté c'est la mienne, mais qu'elle s'impose à moi quand même comme une contrainte, parce que je n'ai pas du tout envie de faire ce que me dit l'impératif catégorique et Kant note bien que si on a envie de faire, si on fait par plaisir ce que la loi vous impose de faire, on ne le fait pas pour la loi et donc c'est suspect, c'est douteux !

Donc, ça introduit quand même à une acceptation, à une résignation, ça introduit à *fiat volonta sua*. Et, c'est aussi l'esprit dans lequel les sagesses nous invitent à accepter les coups du sort. Tandis que le caprice, bien supérieur, quand se manifeste cette volonté qui pousse au cul, ça arrive, le caprice dit : je le veux, moi je le veux !

Le caprice est au principe des plus grande choses, le caprice, prenez la mystérieuse doctrine soit disant de l'éternel retour chez Nietzsche, ça s'éclaire à partir de là. C'est le caprice généralisé, l'éternel retour ça dit que transformer, enfin c'est l'énoncé que je substitue, transformer la destinée, transformer les coups du sort, transformer ce dont vous pâtissez, dans votre caprice, sachez dire : je le veux ; ce qui m'échoie, et dites-le même de ce qui vous écrase, je le veux. C'est bien la sagesse supérieure, la sagesse terrible et destructrice sans doute, de

l'éternel retour. Sachez vouloir comme si c'était votre caprice, les caprices de la fortune.

On peut là-dessus se référer aussi bien, qui est par là, le schéma que Lacan propose, de la position de Sade, dans son « Kant avec Sade ».



On retrouve la disposition de quaternaire, classique chez Lacan, le « V » ici est dans la position qui sera celle du signifiant maître, c'est là qu'est le « je veux ». Comme dit Lacan : la volonté qui semble dominer toute l'affaire, de Kant comme de Sade. Parce que chez Sade le « crucifiez-le » de la mégère de Juvénal, on le dit et pas seulement une fois, et précisément sans autre raison que son caprice qu'on trouve très souvent chez Sade : *cette fille m'échauffe la tête, qu'on la crucifie,* c'est le caprice.

Alors, cette volonté, son principe est bien indiqué par Lacan, c'est petit *a*, derrière le « je veux », la vérité du « je veux », c'est l'objet petit *a* et la volonté a pour effet - c'est la lecture qu'il propose - de diviser, chez l'Autre, ici c'est le sujet, ici l'Autre, ça a pour effet de diviser en l'Autre, le sujet, c'est-à-dire d'extraire un sujet barré, du bon petit sujet que Lacan appelle *brut du plaisir,* c'est le sujet naturel et la volonté en produit chez l'Autre, en extrait un sujet barré.

Cette volonté diviseuse, Lacan la fait strictement équivaloir à la volonté de la pulsion, à la pulsion comme volonté, comme volonté de jouir.

C'est cet effet de division qui peut se représenter sous les espèces de la mise à mort, là c'est un sujet barré, rayé des cadres comme on dit, de la mort, de la mortification par la sagesse et par la loi. C'est aussi ce que la mégère de Juvénal elle veut tuer l'esclave mais c'est son mari qu'elle veut diviser, parce qu'elle veut lui faire sacrifier son bien le plus précieux, à savoir un de ses esclaves, elle veut lui faire sacrifier ça pour son caprice à elle, et il lui dit : non, non ! il faut examiner ça de plus près, surtout c'est pas parce que - je l'ai dit - c'est pas parce que c'est un humaniste, c'est parce que l'esclave est un bien et justement ce dont il s'agit, c'est de lui faire sacrifier son avoir, peut-être pour pouvoir mettre son avoir dans la petite bourse, de *Un caprice* d'Alfred de Musset, que Juvénal n'avait pas lu, d'accord, c'est un détail !

Ça éclaire quelque chose sur un vieux problème que nous nous posions, il y a deux ans, ce schéma. Si précisément on ose mettre la femme ici, la représenter par un « V », il y a d'ailleurs beaucoup de représentations de la femme qui mettent en jeu le « V », l'ouverture du « V », d'autres représentations érotiques de la femme qui l'associent au « V ». Le chef-d'œuvre de Duchamp, précisément, a rapport avec ce « V ».

Alors, puisque je parlais des affinités de la féminité et de la volonté, n'hésitons pas à mettre là, au lieu de la volonté, la femme. [3] Que veut-elle cette volonté-femme ? Eh bien elle veut le séparer, elle veut extraire le sujet barré, elle veut le séparer de ses raisons, de ses bonnes raisons, elle veut le séparer de son avoir, elle veut le séparer de ses raisons, l'entraîner dans une équipée aventureuse, le séparer de son avoir, le ruiner, le séparer de ses proches, le séparer de ses amis, le séparer de ses idéaux. Ça, c'est le côté ravage du partenaire, c'est le côté Médée de la

3 Jacques-Alain Miller désigne le V du schéma

féminité. C'est là que Lacan mettait d'ailleurs la vérité.

J'avais essayé ça à un moment, le répartitoire des qualités entre hommes et femmes et on voyait à quel point c'était instable, ça s'enroulait sur soi-même, on avait des sortes de bandes de moebius, d'un côté comme de l'autre, et spécialement du côté femme où un certain nombre de qualificatifs qui étaient attribués aux femmes par les meilleurs auteurs psychanalytiques, voire le plus distingué d'entre eux, qui s'est vraiment occupé du sujet, c'est pas devant des jolies femmes comme cela, La femme, je veux dire Jacques Lacan, meilleurs des auteurs là-dessus, on voyait que les qualificatifs avaient une tendance à s'inverser, qu'on était tantôt devant celle qui n'a peur de rien et qui ravage, comme un Attila, les pâturages, les greniers, etc., la ravageuse, et puis, la bourgeoise etc. On pouvait s'en tirer en distinguant la vraie femme et les fausses. C'est l'erreur à ne pas commettre et Lacan s'en tirait en disant eh bien justement le propre de La femme, c'est qu'on peut en dire n'importe quoi et qu'on a passé son temps à en dire importe quoi, mais on était resté un peu dans cette problématique là, à l'époque.

Là, je pense faire une petite liaison dialectique. D'un côté, ça se présente sous la face je sépare, j'extrais le sujet barré je le sépare de tout ce qui l'encombre, pour rester seule à l'encombrer (*rires*), je le sépare de tout, je le fâche avec ses amis, je mets du sel sur les plaies, je l'entraîne hors de tout bon sens, je macule ses idéaux, comment tu peux suivre un type pareil c'est pas possible et puis…

Il y a une patiente qui est partie de chez moi parce que il y avait la photo de Lacan. Elle m'a dit : quand vous allez enlever ce type là d'ici et elle a finit, elle n'est pas partie absolument pas là-dessus, elle est partie sur une chose très précise, elle est partie quand j'ai écrit un texte qui mettait en scène de théâtre mon dialogue avec une femme - imaginaire. Elle a considéré que là, la coupe était pleine. Mais elle est partie vraiment en maudissant l'effigie qui était dans mon bureau, c'est-à-dire celui-là était de trop entre nous deux.

Donc, il y a d'un côté la face Médée. Ça aide, en effet, ça aide beaucoup. Et puis, simplement dialectiquement, une fois qu'on a écarté tout ça, eh bien ça s'accumule quelque part, l'avoir et tout ça et c'est là que surgit la bourgeoise, c'est elle, la figure bourgeoise, la figure, *la bourgeoise de la femme,* est complémentaire de la figure Médée. Médée coupe l'herbe et puis la bourgeoise ratisse. Alors ça se ne réalise pas toujours, parfois c'est la même qui fait ça, à savoir je t'enlève ton chéquier, je t'enlève etc. parce que tu vas le boire au bistrot, c'est moi qui le garde. C'est absolument commun et j'ai eu l'expérience, dans mes années gauchistes j'ai vu de près comment fonctionnaient un certain nombre de couples prolétaires, le révolté, le rebelle qui, à l'usine, dans la rue ne craignait pas d'affronter le flic, le contremaître, etc., à la maison mettait des patins.

Et donc à l'occasion, la bourgeoise c'est aussi une espèce de Médée. Parfois, ça se divise, ce rôle est assumé par différentes, mais ça n'est pas simplement l'embrouillamini sur lequel j'étais resté il y a deux ans. Il y a un petit progrès à faire, là, que j'aperçois.

Médée, la vraie femme, elle fait surgir le manque-à-être, et puis la bourgeoise, c'est plutôt par ici la monnaie, c'est plutôt le recueil de l'avoir. Mais, sous la Médée, cherchez la bourgeoise, et dans la bourgeoise révélez la Médée. Ce sont, ça peut se présenter comme deux faces de la féminité, c'est pourquoi Lacan, je me souviens d'avoir un jour proposé comme titre *Le surmoi, féminin*, pour marquer, conformément à des indications de Lacan, l'affinité de La femme et du surmoi.

C'est ce que vérifie la référence à Juvénal, que derrière l'impératif catégorique, il y a madame, et que madame qui dans *Le Médecin malgré lui* dont on va reparler tout de suite, fait de son mari bûcheron un grand médecin madame qui sait à l'occasion

laisser monsieur porter les atours, c'est les messieurs qui portent ça et puis, à l'intérieur, le mari à l'occasion est une *mari-onnette* !

Et, c'est bien là qu'on voit, que converge la loi, le agis de telle sorte qui vous impose la loi, et puis l'imposition du caprice, c'est tout un.

Alors on comprend, on peut dire mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il y a une histoire multiséculaire de la soumission féminine, c'est vrai que l'ordre symbolique est avant tout motivé, par l'exigence de brider la jouissance, dit Lacan, la jouissance dans ce qu'elle pourrait avoir d'infini, et de brider la volonté effrénée, et c'est pourquoi d'ailleurs, comme quand même ça vibre, c'est ça qui nous vaut toutes ces satires misogynes. Qui écrit ces satires misogyne ? Qui les lit ? C'est toute cette bande de tremblards, qui se demandent si vraiment la contention tient, qui se disent finalement dans l'ensemble ça tient. Le Consul ? ? à Rome, pouh ! à Rome, rions un peu, il y a les deux consuls, ils se serrent la pince et ensuite ils permutent. Ils permutent et ils transmettent le pouvoir. Il y a tout un ordre comme ça merveilleux, mais quand on soulève la chose, on a Juvénal. On a derrière l'ordre sublime de la République, on a la dictature, la dictature au foyer, on a la dérision. On a ce qui est écrit par la satire, qui est en quelque sorte, si j'ose dire, l'Envers de Rome. Et l'Envers de Paris, ça devrait être la satire.

Mais enfin, c'est vrai que l'ordre symbolique aujourd'hui est mangé aux mites, quand même, donc ça ne pousse pas les choses. Alors il faut avoir, pourquoi je dis ça maintenant alors que se termine le mois de janvier, de l'an 2000, qui ne reviendra plus jamais, ce mois de janvier là (*rires*), c'est que nous entrons dans la grande époque de la féminisation du monde. Il y a eu le désenchantement du monde, c'est l'expression de Max Weber, avant il y avait des nymphes, des sylphes, il y avait des dieux qui avaient des caprices et puis, quand ils n'ont plus eu de caprices, il y avait quand même des miracles et tout ça, on s'amusait comme des fous.

Et puis est arrivé le désenchantement scientifique du monde, le désenchantement bureaucratique du monde et puis on n'a pas eu besoin d'une petite mégère qui dit : « crucifie-le moi ». On pouvait vraiment prendre une décision quelque part sur le bord de la ? ? eh puis six millions qui sont rayés comme ça, c'est ça le désenchantement du monde.

Alors on est passé par le désenchantement du monde, peut-être jusqu'à ces dernières conséquences. Enfin on y progresse encore, c'est le désenchantement du monde, c'est les prochains ouragans qui vont recouvrir la France, le déluge peut-être. Et puis, en même temps qu'il y a ça, on commence, son réenchantement au monde. C'est-à-dire que de plus en plus, ce que la civilisation a essayé vraiment presque partout d'empêcher, s'accomplit, à savoir les femmes commandent. Les femmes commandent, je veux dire elles commandent avec le signifiant maître. C'est pas la question de savoir si elles ont toujours commandé ou pas. C'est que maintenant, on leur donne le signifiant maître, ce qu'on ne leur a donné que de façon très exceptionnelle et quand elle prenaient le signifiant maître ça allait, curieusement, on croyait que ça les virilisait, que ça stérilisait, Elisabeth d'Angleterre.

Donc, jusqu'à présent, on évitait de leur mettre entre les mains le signifiant maître, ou alors vraiment quand on n'avait pas pris la précaution de mettre un bon article dans le règlement, la loi salique par exemple. Et quand on n'avait pas fait cette précaution, de temps en temps en effet on leur faisait passer entre les mains le signifiant maître.

Mais maintenant, c'est permis d'accéder au signifiant maître, et je trouve qu'il faut encourager ça, parce que c'est vraiment une expérience, et qu'on va voir. On va voir des combats de femmes, pas la rébellion contre le gars qui a le signifiant maître de façon transitoire, non, non, des combats de

femmes ayant le signifiant maître, en main. Et d'ailleurs, alors beaucoup de choses changent, maintenant vous avez des combats de catch avec des femmes, des combats de boxe avec des femmes, qu'on organise, que les femmes vont voir avec les hommes. Et donc, là, un monde nouveau, qui s'ouvre aussi. Alors c'est vraiment une expérience de civilisation. Comment vont-elles faire avec ça ? Parce que l'expérience de, occuper la place du maître en tant que sujet barré, l'expérience historique de l'hystérie, elle est faite. Mais qu'est-ce que c'est que d'occuper cette place, avec le signifiant maître, de l'occuper légalement ? C'est vraiment la grande question, et donc, il faut favoriser partout l'accession légale de femmes aux postes de commande. C'est de là seulement que peut venir quelque chose de nouveau.

Alors un petit coup sur *Le Médecin malgré lui,* parce que *Le Médecin malgré lui* illustre, en tous cas, la volonté féminine. Il y a la volonté de Martine, merveilleux exemple d'ascension sociale, un bûcheron méritant devient un grand médecin. On peut appeler ça comme ça.

Donc il y a elle, c'est pas lui, c'est un imposteur malgré lui, mais pas malgré elle. Et puis, il y a Lucinde. Lucinde qui reste quand même dans nos mémoires, parce qu'elle est la fille muette dans la phrase : et c'est pourquoi votre fille est muette.

Alors j'ai terminé là-dessus la dernière fois. Elle veut se marier malgré la loi du père, c'est ça l'histoire de la fille muette. Elle a un « je veux », un « je veux » si fort qu'elle veut se marier malgré ce que dit le père. C'est son caprice. Elle a un caprice pour, comment il s'appelle déjà, lui ? lui, il n'est pas très intéressant, lui. Elle a un caprice pour, comment il s'appelle ? Elle a un caprice pour Léandre. Et donc, c'est au nom de ce caprice qu'elle résiste à papa.

C'est ça qu'on illustre dans le théâtre classique plus d'une fois : le père contrarie l'amour, la loi, la règle contrarie l'amour. C'est-à-dire, tout ceux qui se montrent comme incarnant la nécessité, ? ? ?, les contrats, de l'avoir, achoppent devant la contingence du désir qui se réalise dans le caprice. Et donc elle a un caprice qui fait qu'elle est muette. Pourquoi elle est muette ? C'est sa façon de résister à la loi du père.

Et ça dit bien : au sein de ce mutisme est cachée la volonté de la ? ? ?. C'est vrai qu'on a fait taire les femmes et que maintenant elles peuvent dire que les papas sont au rancard, on va voir ce qu'on va voir.

Qu'est-ce qu'elle dit, alors dès qu'elle rouvre la bouche, la fille muette, c'est son « je veux » qui apparaît. Un splendide « je veux », une agalma de « je veux » et qu'elle cachait au dedans d'elle.

Et c'est ce que dit Molière, à la fin, Lucinde parlant d'un ton de voix à étourdire. Ça c'est pas l'étourdit, enfin c'est les autres sont étourdits, par elle, quand elle se met à parler, la muette. Et ça va être ça, le 21° siècle, on va être étourdit de comment elles vont parler.

Alors ici c'est pour dire, brusquement, alors qu'elle est muette depuis le début, avec quelle constance, avec quelle fermeté de caractère, on la pince elle fait pas ouille. C'est vraiment la stoïcienne. Lucinde à Léandre, parce que Léandre vient, dit, qu'est-ce qu'il vient dire, il ne dit pas grand-chose d'ailleurs, il ne dit rien, donc je suppose que le jeu de scène ça doit être elle parle bas, à Léandre et elle lui dit : Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiments. Il doit lui dire mais est-ce que vous m'êtes bien fidèle, etc., bon, elle lâche ça à Léandre et tout le monde voit donc, subitement, que la muette s'est mise à parler.

Géronte, le papa Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! O admirable médecin ! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse ! Et que puis-je faire pour vous après un tel service ?

Sganarelle, se promenant sur le théâtre, et s'essuyant le front Ah que voilà une maladie qui m'a donné de la peine !

Lucinde — Oui, mon père, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

— Mais…, dit Géronte. Mais…

— Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise ; dit Lucinde, *c'est vraiment du Corneille, on dit que Corneille ? ? ? ?*

Géronte — Quoi… ?

— Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

— Si…

— Tout vos discours ne serviront de rien.

— Je…

— C'est une chose où je suis déterminée.

— Mais…

— Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

Le médecin peut être malgré lui, mais elle elle n'est pas malgré moi.

Géronte — J'ai…

Lucinde — Vous avez beau faire tous vos efforts.

Géronte — Il…

Lucinde — Mon cœur ne saurait se soumettre à cette tyrannie.

Géronte — Là…

— Et je me jetterai plutôt dans un couvent que d'épouser un homme que je n'aime point.

Géronte — Mais…

Lucinde, parlant d'un ton de voix à étourdir — Non. En aucune façon. Point d'affaire. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

Donc à la suite :

Géronte — Ah ! quelle impétuosité de paroles ! Il n'y a pas moyen d'y résister.

À Sganarelle — Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

Sganarelle — C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez.

— Je vous remercie… ; etc., et il lui dit — Tu épouseras Horace, dès ce soir, *dit le papa*.

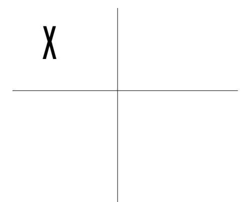
Lucinde — J'épouserai plutôt la mort.

Et, ce plutôt la mort, que je vous ai interprété de façon comique, mais c'est Antigone déjà, là, dans *le Médecin malgré lui*, c'est Antigone qui choisit la mort, entrer vivante au tombeau, elle parle avant d'ailleurs du couvent, convent plus exactement, plutôt la mort que de céder sur le principe. Donc c'est Antigone déjà, eh puis, c'est la Révolution française, c'est la liberté ou la mort, c'est déjà là.

On n'a pas assez examiné le rôle, enfin c'est peut-être moi qui ne suis pas suffisamment informé, des femmes dans la Révolution française. Et d'ailleurs, je peux me permettre cette confidence, je suis ses progrès au fil du temps, ma petite-fille. Maintenant, c'est bientôt cinq ans, l'expression favorite de sa part, elle dit, elle sait qu'elle dit quelque chose de drôle qu'elle livre c'est : *pas question !* Et l'expression de la volonté est rendue d'autant plus manifeste par cette ellipse. Où est-ce qu'elle a péché ça ? il m'arrive de dire pas question, mais vraiment pas aussi souvent qu'elle ? Elle le dit avec le sentiment du petit excès qu'il y a dans le « pas question ». Il est possible de ce soit un trait identificatoire au grand-père, à son « pas question », qui se trouve là croisé avec d'autres influences, une institutrice à la crèche, qui l'a marquée, mais enfin, bon et là c'est très frappant ce qu'on perçoit, que l'ellipse qu'il y a dans cette expression, intensifie la valeur.

Alors ce qu'on appelle d'ailleurs hystérique, c'est le sujet qui fait le maître, c'est la division qui commande et, oui c'est très frappant d'ailleurs, on dit, pour des amants, on dit la maîtresse, on ne dit pas le maître, si on dit le maître, on va dans une toute autre direction, il y a quelque chose, la position, là, dans la relation, quand même situe la maîtrise de ce côté là.

Alors la place du maître il faut encore voir de plus près, la place du maître, au moins chez Lacan, dans le quaternaire des discours, la place du maître qui est là en haut à gauche, le maître est un guignol, foncièrement.



Le maître, Lacan l'appelle l'agent du discours. L'agent c'est celui qui fait la chose, mais c'est pas celui qui peut se prendre pour le vrai de vrai si je puis dire. Et surtout c'est pas celui qui peut se prendre pour le réel de l'affaire. Il faut bien remarquer que si, dans ces quatre discours, il y a une place qui est celle du semblant c'est celle-là. La place du maître, selon Lacan, est par excellence la place du semblant. C'est là qu'on érige les insignes, les symboles, du pouvoir. Et il faut remarquer à quel point le pouvoir s'appareille, chaque fois qu'il y a pouvoir, on voit ça dans un musée ethnologique, il y a décorum. Il faut qu'il y ait des places marquées, il faut qu'il y ait des costumes, il faut qu'il y ait des peinturlures parfois, pour que l'on dise : ah ! là est le pouvoir, pouvez-vous m'indiquer où est le pouvoir ? Ça n'est pas difficile suivez les déguisés ! C'est essentiel au pouvoir.

Donc il y a une affinité essentielle entre le maître et le semblant. On peut dire c'est par commodité que c'est disposé comme ça, mais enfin voyez, vous êtes tout serrés comme des sardines, là, et moi regardez l'espace qu'on me laisse, là tout de suite on voit qui est le maître, qui enseigne, qui sait, on voit bien qu'ici c'est moi, et c'est pour ça que vous avez besoin de moins d'espace, moi avec toutes mes références, ça occupe toute la scène.

Alors c'est justement parce que la place du maître est une place de semblant que, contrairement à ce qu'on s'imagine, elle convient parfaitement à une femme, parce qu'il y a justement des affinités entre la femme et le semblant, à cause de certaines petites difficultés d'identification, de manque-à-être, et de, *autre à elle-même* etc. Ces petites difficultés font une affinité de la femme et du semblant, justement parce qu'il y a une question sur l'être.

Et, donc, la place du maître convient parfaitement à une femme. On peut dire : vous dites ça mais jusqu'à présent, on voit surtout des messieurs, c'est eux qui profitent d'avoir du pouvoir pour se mettre des beaux habits, pour se promener, se faire admirer dans leur costume.

Ah, j'ai une réponse : c'est que justement le pouvoir féminise parce que c'est une place de semblant. Moi j'ai vu ça, la première fois où je me suis vraiment rendu compte de ça, c'était vers 1971, j'étais encore à l'époque membre, j'appartenais, encore à un groupe d'après 1968, un groupe assez tenace, qui en voulait, en dépit de toutes les évidences de la situation. Et moi-même j'avais d'ailleurs recensé les évidences de la situation. On m'avait dit range ça, tout ça c'est des comptes d'apothicaire, arrête tout, on va faire surgir la volonté populaire.

Moi j'arrivais plutôt comme ça, avec les livres de compte de ce qu'on pouvait, et puis j'ai eu devant moi, au fond on voit, voir, à l'intérieur aussi, on disait : on ne s'occupe pas de ce qui l'air raisonnable, on fait ce qui est bien et puis à un moment, notre volonté va appeler la volonté de l'Autre, la volonté de la masse.

Je veux dire, ça a été, j'ai cédé, les évidences du calcul devant…, c'est toujours très difficile, entre la volonté et puis le calcul, de faire la part des choses. Le parti communiste chinois, au départ, c'était huit, dix gars autour de quelqu'un qui n'était pas la haut, c'était huit, dix gars dans une pièce qui essayaient de lire péniblement les écrits de Marx et Lénine, qui se chamaillaient comme des perdus et puis, petit à petit, ils ont quand même déclenché quelques événements considérables qui se sont étendus sur quelques centaines de millions de personnes.

Donc, quand on se met bien dans la logique historique, il n'y a pas besoin d'être très nombreux. Alors je disais ça, pour dire que, dans ce contexte là ce qui m'avait frappé, donc si vous voulez dans ce groupe-là, il y avait des balèzes, des gars qui, ça leur disait, la castagne.

Et la vision que je garde d'un moment, c'est le groupe de balèzes, avec des blousons de cuir, qui revenant d'une bagarre ici, ou une bagarre là, ça défrayait la chronique à l'époque, ça faisait les gros titres, etc. c'était nous ! et puis ils étaient autour de celui qui était, à cette date, le numéro un de ce groupe. Et c'est la vision qui reste, tous ces gros balaises, et lui, qui était un petit freluquet, absolument mince, droit comme un I, mince et flexible. Et il leur parlait et il y avait là comme un enchantement, et, de façon absolument claire, lui qui avait le signifiant maître du groupe - et à l'époque on ne discutait pas beaucoup - eh bien lui était justement là, une sorte d'essence féminine, avec une grâce, quelqu'un qui se trouvait être né en Égypte, il avait une grâce toute orientale, roseau flexible au milieu de ces balaises qui l'écoutaient, comme ça, et là j'ai vu pour la première fois, j'ai saisi cette féminisation du pouvoir, de l'affinité en tous cas de la féminité et du pouvoir.

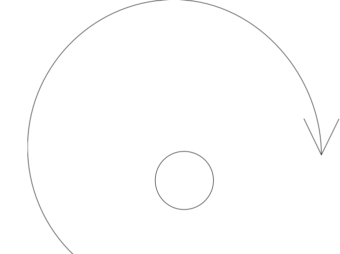
Alors le réel, le réel par rapport au maître, on peut dire le réel n'est jamais le maître. C'est même une fonction par excellence qui ne peut pas occuper cette place d'agent, parce que le réel c'est pas du toc, comme dirait l'autre et donc le réel ne fait jamais le maître, c'est toujours le semblant.

Quand le réel devient le maître, c'est-à-dire quand on le voit apparaître comme maître, eh bien justement, il se féminise, c'est ce qu'on appelle les caprices de la fortune. Quand c'est le réel, qui vraiment commande, comment est-ce qu'on l'a capté ? Comment est-ce qu'on l'a représenté ? On l'a représenté comme une puissance capricieuse et volontiers féminine, et c'est ainsi que le hasard figure dans tout notre imaginaire artistique, classique, de la renaissance classique, etc., il figure sous les espèces de la fortune. Une dame à moitié à poil, en général, et qui, par certains objets ou par son attitude, démontre son inconstance et son instabilité. Eh bien la fortune, c'est un des noms du réel, cette fortune qui agit sans raison, et qui manifeste, qui vous distribue ses coups comme au hasard et sans s'occuper de vos mérites.

C'est le nom du réel en tant que réel sans lois, qt qui est justement le qualificatif que Lacan lui met dans son dernier enseignement, au réel, le réel capricieux. Quand le réel apparaît comme le maître, eh bien justement il apparaît avec le caprice.

Et c'est pourquoi l'événement imprévu est un des noms du réel. L'événement imprévu, c'est ce qui vous prend au dépourvu, très jolie cette expression : au dépourvu, c'est-à-dire qu'avant vous êtes pourvus, vous avez, c'est l'avoir. Vous avez des plans. Vous obéissez à la loi, vous êtes protégé par le règlement, tout ça, ça fait un drôle de sac à dos. Vous ne vous déplacez que bien pourvu, et pourvu que rien n'arrive qui dérange ça. Et puis l'événement imprévu, c'est ce qui fait de vous un dépourvu, c'est-à-dire ça vous dépouille. Ça vous dépouille de vos plans, de ce qui vous encombre, et ça vous met à nu. C'est ce qui arrive quand les semblants vacillent, entre parenthèses titre des prochaines Journées de l'Ecole de la Cause freudienne au mois d'octobre de l'an 2000, de cette année.

Quand les semblants vacillent, en particulier grâce à l'événement imprévu, le réel apparaît, enfin il a une chance d'apparaître. Parce que le semblant, les discours, qui sont foncièrement de l'ordre du semblant et de son appareillage et qui sont de toute façon, et qui ont comme emblème un semblant, tout ça tourne autour du réel pour l'éviter. Ça gravite, les semblants.



Alors, c'est pourquoi Lacan pouvait dire que l'acte analytique est un acte qui ne supporte pas le semblant. Alors bien sûr il en procède aussi, parce que c'est un discours. Donc, le discours analytique aussi, il a un semblant, il a

l'analyste comme semblant. L'analyste, représentant l'objet petit *a* qui est un semblant - on verra ça la semaine prochaine - essentiellement un semblant.

C'est pourquoi ça m'a toujours, enfin j'ai essayé pendant des années d'arrêter la thèse comme quoi l'analyste ferait semblant d'être l'objet petit *a,* en rappelant que l'objet petit *a* lui-même c'était un semblant. Mais non ! on voulait que l'analyste fasse semblant.

Alors que précisément il s'agit d'autre chose. Que l'acte analytique ne supporte pas le semblant, dit Lacan. C'est-à-dire qu'il part du semblant comme les autres, dans les autres discours, mais il ne supporte pas le semblant. L'acte, non seulement il supporte le semblant, mais il y a beaucoup d'actes qui ne peuvent pas s'accomplir sans le semblant. Beaucoup d'actes essentiels qui ne s'accomplissent pas sans le semblant. Il y a des actes qu'on ne peut faire, que quand il y a le décorum nécessaire, que quand chacun a le titre nécessaire, et que, quand il y a des conditions d'énonciation bien précises, qui s'accomplissent alors ça marche.

Si vous prenez votre caprice, sur le Pont-Neuf, et vous dites à votre caprice : tu es ma femme, si elle vous croit, c'est une oie. Ça ne marche que si vous êtes ailleurs, que si vous avez traversé la Seine, que vous êtes à Notre-Dame, tous les déguisés sont là etc., tout a été publié avant, à ce moment-là vous dites : oui, pouh ! et ça vous change, c'est un acte. Et après essayez de vous dédire, vous aurez des problèmes.

Autrement dit, est-ce que là je fais comprendre que l'acte a des affinités essentielles avec le semblant ? Si vous dites à un copain de venir là et de jouer le maire, et il vous dit : alors, acceptez-vous de prendre, oui ! oui ! et si c'est pas un maire, si tout ça, un déguisement, il n'y a pas eu d'acte, n'est-ce pas, c'est pas valable. C'est ce qui inspire Feydeau d'ailleurs, dans *Occupe toi Amélie*, où la maîtresse accompagne le gars jusqu'à la salle où il va se marier avec une autre, oh il lui dit c'est une blague, tout ça, c'est une plaisanterie, c'est pas un vrai, le maire c'est mon copain Jojo. Alors elle dit ah Jojo, alors personne ne comprend parce que elle, elle pense que c'est une blague.

Autrement dit, l'acte a des affinités essentielles avec le semblant, les actes ne sont possibles dans un appareil de semblant et c'est une exception, l'acte analytique, bien sûr lui aussi, il a son appareil de semblant, mais que quand même, avec cet appareil de semblant il essaye de toucher au réel.

C'est pour ça que Lacan dit qu'il y a une horreur de l'acte analytique, c'est parce que le réel qu'il s'agit de toucher suscite l'horreur. Normalement, il ne suscite pas l'amour. C'est là que je retrouve l'amour du réel dont j'ai parlé il y a deux *Cours,* j'ai d'ailleurs fait une erreur à ce propos, parce que j'ai attribué l'invention de l'expression « amour du réel » à Virginio Baio. Je l'avait entendu de sa bouche pour la première fois et comme en plus l'expression d'amour du réel lui allait très bien, je considérais qu'il en était l'inventeur. Virginio Baio et amour du réel sont deux mots qui vont très bien ensemble.

Mais en fait, ils vont certainement très bien ensemble, ils vont tellement bien ensemble, ça avait dû tellement lui plaire qu'il l'avait pris à Hugo Freda. Hugo Freda qui avait produit cette expression, ce concept au terme d'un certain travail et qui m'a fait remarquer que c'était lui qui avait amené cet amour du réel, je le lui rend bien volontiers, d'autant qu'il me l'avait déjà dit, jadis, et que je l'avais oublié, pourtant il n'y a pas si longtemps que ça, ce qui veut dire que l'image de Virginio Baio en parlant, a été plus prégnante que le rappel qu'avait pu m'en faire Hugo Freda. Hugo Freda, c'est d'ailleurs un nom qui pourrait être dans Musset, Hugo Freda.

Alors, il y a l'amour du réel, qui ne s'obtient sans doute que après un long travail, il y a l'horreur du réel que Lacan évoque, il y a d'autres rapports d'affects au réel, il y a par exemple la joie, c'est l'affect spinoziste du rapport au réel,

c'est l'affect auquel on peut atteindre, lorsque que l'on ne croit plus aux caprices du sort et lorsque, en quelque sorte, on s'égale au sort. C'est-à-dire que, on s'accorde au sort, et non pas au sort comme étant la volonté d'un Autre, supérieur, mais sur un mode qui est très proche de Nietzsche, vouloir ce qui est, vouloir ce qui vous arrive et même qui vous arrive de façon imprévue. Et c'est pourquoi Nietzsche avait pour Spinoza une grande révérence, évidemment, chez Nietzsche, c'est l'exaltation de la volonté. Voulez, y compris ce qui vous arrive à l'improviste, voulez, y compris ce qui vous fait souffrir, voulez y compris ce qui est injuste, considérez que c'est votre volonté, que c'est votre caprice. Spinoza, ce n'est pas la volonté, au premier plan, c'est au contraire l'invitation à voir la nécessité de ce qui est, de retrouver, d'avoir foi en la nécessité de ce qui est, comme si c'était la démonstration d'un théorème.

C'est-à-dire, ça n'est pas tellement la contemplation, c'est plutôt la conviction que c'est calculable. Alors, dans la psychanalyse, bien que, bien sûr qu'elle n'agisse qu'à partir du semblant. En même temps, comme dit Lacan, le semblant est nu, dans la psychanalyse, il est nu parce que justement il n'y a pas de cérémonie, qu'on n'y met pas les formes ; quand on met les formes, c'est toujours pour rester bien à distance du réel.

Pas de convention, il n'y a pas de contrat dans la psychanalyse, vous n'allez pas devant un notaire pour dire : je prends monsieur untel pour analyste. Vous n'allez pas devant le maire pour dire je prends untel pour analysant. Et le maire dirait : je vous déclare unis par les liens du discours analytique, par les liens du discours analytique, du transfert, et du contre-transfert.

Et on peut pas, dans la psychanalyse, s'excuser, sur la forme, on peut pas dire : aah ! ben tu es mon analysant, regarde le contrat que tu as signé chez le notaire, comme tu es mon analysant tu me dois la vérité, si tu me dis des mensonges, c'est une rupture de contrat, tu dois arriver à l'heure, tu dois payer rubis sur l'ongle, sinon contrat !

Enfin, ça peut aller dans l'autre sens aussi, tu es mon analyste alors tu me dois deux interprétations par mois. Et, dans le discours analytique, il n'y a rien de tout ça, c'est pourquoi Lacan peut dire à la fois que le semblant est spécialement nu, parce qu'il n'est pas appareillé dans des cérémonies, et c'est pourquoi il dit : c'est terrible quand la psychanalyse se rallie au semblant, parce qu'alors, quand elle se rallie au semblant, quand le psychanalyste se rallie au semblant, il est laps et relaps, et c'est pourquoi Lacan parle du semblant impudent, qui est celui du psychanalyste quand il se rallie au semblant.

Alors, c'est le semblant de la régulation quantitative des séances, la durée, le nombre des séances, tout ça c'est le semblant impudent, de nos confrères, de nos confrères de l'Association internationale, chez qui c'est normal de négocier les nominations des titulaires, de négocier les nominations de ceux qui sont en dessous.

L'A.E. ça n'existe pas, là-bas, c'est le titulaire, franchement, l'A.M.E., l'associé, on négocie ça, on le vend. Pour eux c'est normal, c'est les échanges normaux qu'il faut pour qu'un groupe se soutienne, où est le mal ? Et par, ce semblant, dit Lacan, la psychanalyse intimide tout ce qui du monde y met les formes.

Et c'est ça, c'est un savoir important de savoir y mettre les formes, de savoir y mettre les formes. « Y ». Dans le monde, introduire dans le monde des formes, s'adresser à chacun comme il convient, à sa place, c'est l'art suprême du japonais, puisque là, jusqu'aux plus petites inflexions varient selon la personne à qui on s'adresse.

Évidemment, chaque fois qu'il y a de la vérité, il y a manque à la courtoisie, c'est une loi et c'est là qu'il faut savoir modérer, mettre des freins, bien sûr.

Voilà. Je continuerais la fois prochaine, puisque je suis obligé de m'arrêter en chemin.

Fin du *Cours VIII* de Jacques Alain
Miller du 26 janvier 2000.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Huitième séance du *Cours*

(mercredi 26 janvier 2000)

VIII

Je vous ai dit la dernière fois que des forces très puissantes, s'opposaient à ce que je sois à l'heure ici. J'avais pourtant tout prévu cette fois-ci pour être à l'heure, c'est-à-dire pour être dans le retard légal, académique, c'est-à-dire avant deux heures moins le quart.

Emporté par mon élan, j'en ai fait la confidence à la personne qui me conduit ici et l'effet, je suppose, de cette confidence est que, pour la première fois, la voiture n'était pas là et c'est ce qui fait que je suis encore une fois arrivé un peu plus tard que moins le quart.

C'est d'autant plus intéressant et d'autant plus idoine - il m'est arrivé de le mentionner une fois, au sujet des embarras de la circulation - que la personne qui me conduit ici est une femme et que j'avais l'intention de commencer ce *Cours* en disant que nous commencions à avoir la réponse au fameux « Que veut la femme ? », celle de Freud, et que veut la femme de Freud et la femme des autres aussi. Réponse que je me proposais d'apporter, de proposer et qui ne va pas chercher loin son énoncé, c'est : elle veut, elle veut vouloir.

Parce que vouloir, si on considère ça de près, de notre biais, vouloir l'acte, une volonté, c'est une jouissance. Et il me semble que ça éclaire la question qu'on peut prendre par ce biais, c'est une jouissance spécialement détachée dans la féminité, qu'il s'agisse de son propre vouloir ou qu'il s'agisse du vouloir de l'Autre, auquel cas le sujet se manifeste sous les espèces de la soumission, ce qui est encore, si on fait bien attention, une affaire de volonté, la soumission, d'un rapport à la volonté chez l'Autre.

J'ai dit qu'il y avait des affinités de la féminité et de la volonté et que c'est du côté femme que la volonté se détache avec un caractère absolu, infini, inconditionné et elle se manifeste au mieux dans le caprice - après tout, c'est quelqu'un qui vient d'en être la victime, qui se trouve le dire, et qui l'avait pensé encore innocemment - le caprice, qui figure dans ce qu'on répète de l'enseignement au chapitre du désir de la mère sous-posé par le nom du père dans la métaphore paternelle.

Là où le père a la loi, la mère a le caprice. Et conformément, en effet, à la logique freudienne que, alors, Lacan ne fait que répercuter, que formaliser, se serait un progrès, un progrès même de civilisation, que d'être passé du caprice à la loi.

Je dis un progrès de civilisation parce qu'avant qu'arrive le Décalogue, lourd Décalogue, même Moïse laisse glisser à un moment la Table de la loi, et la rattrape, c'est lourd, çà. Avant, on avait bien l'idée de la divinité, mais, justement, de divinités capricieuses. Zeus, Jupiter pour les latins, passe sa vie à avoir des caprices, pour unetelle, pour unetelle. L'expression est devenue un peu désuète, elle signifie, dans la langue classique, être saisi du désir soudain d'une amourette passagère.

Il n'y a pas de héros dans la littérature universelle qui l'incarne mieux que la capricieuse divinité paternelle des grecs qui vole de caprice en caprice, qui sème des descendants qui peuplent les cieux et la terre, et les bois et les forets. Un dieu du caprice, et puis les copains, les enfants attablés au banquet sont tous des capricieux. Donc grand progrès que s'installe dans le monde la religion de la loi et puis celle qui vient l'accomplir et où c'est « fini de rire » - assonance.

C'est ce que redit la métaphore paternelle et, bien sûr, Lacan est allé au-delà et il nous faut retrouver le sens du caprice, le caprice des dieux d'ailleurs c'est un fromage !

Le caprice, c'est une volonté hors la loi. La loi est là, avec ses gros sabots, avec le fouet, avec ses engagements, voilà les liens les plus vrais, les engagements de discours, la loi est là pour brider la volonté. Enfin je ne vais pas vous étaler ma science linguistique du caprice, j'ai consulté et photocopié des articles caprice des dictionnaires que j'avais sous la main. *Littré* distingue trois sens, vous savez c'est toujours approximatif, c'est surtout fait pour qu'on voie la parenté de ces sens. Il distingue le caprice comme volonté subite qui vient sans aucune raison ; premier sens, et c'est fort bien dit, ça met en valeur le caractère imprévu du caprice, c'est la volonté comme événement imprévu et aussi irraisonné.

C'est-à-dire que quand nous sommes dans l'univers du caprice, merveilleusement, nous sommes dénoués de ce qu'on appelle, dans le langage de la psychanalyse, la rationalisation.

Un caprice ne donne pas ses raisons, « - parce que, et puis premièrement, deuxièmement troisièmement, en tenant compte de, vu que… » Non ! Et sur ça, par ce qu'on appelle les motivations d'un jugement où, pour vous faire des mauvais coups, on donne toutes les bonnes de bonnes raisons du monde : le caprice s'allège de ce cortège. Ça rime encore.

Deuxièmement, c'est un emploi qui me paraît un peu vieilli là, le caprice désigne, dans la langue plus classique que celle que nous parlons, la saillie de l'esprit et de l'imagination en bonne ou mauvaise part. Il y a les auteurs qui font des plans, qui se préparent et puis il y a ceux qui écrivent de caprice.

Et puis, troisième sens, je laisse de côté le quatrième qui concerne la houille, le charbon, il y a le sens de caprice où ça désigne les veines de houille qui ne sont pas régulières.

Le troisième, c'est le caprice comme inconstance, comme irrégularité, comme mobilité et puis les références sont multiples et, sans doute, on gagnerait beaucoup à aller regarder chacune.

L'étymologie alors est rigolote, l'étymologie est italienne. Dans le *Littré* on s'en tient à *capra*, la chèvre ; le *capriccio*, c'est le saut de chèvre, chose spécialement inattendue, si vous connaissez les chèvres et donc le *capriccio*, le saut de chèvre c'est, par excellence, l'événement imprévu. *Le Robert historique* est plus savant, plus drôle, parce que lui fait dériver caprice et *capriccio* de *capo*, la tête, une tête de chèvre, quelque chose comme ça. La tête. C'est-à-dire la même chose qui se retrouve dans l'expression espagnole sous laquelle j'ai parlé, je l'ai rappelé « *Al fin y al cabo* ». Et alors *le Robert historique* passe, avant d'arriver à *capriccio*, par *caporiccio* qui serait la tête hérissée,

Caporiccio

frisée, et qui a signifié au XII° siècle frisson d'horreur. Et je crois avoir fait allusion au frisson qui serait devenu au XVI° siècle, là il faut consulter un dictionnaire étymologique italien que je n'avais pas sous la main : désir soudain et bizarre qui monte à la tête et qui est en rapport et qui a donné aussi *capito*.

Là, on est vraiment dans une autre atmosphère que celle de la loi du père et l'emploi esthétique, en effet, est celui de l'idée fantasque, tout ce qui est mis à mal par l'apparition du règlement, règlement, règlement ! Tu feras pas ceci, tu ne fera pas cela, tu ne feras rien de ce que tu as envie de faire. C'est ce qu'il faut comprendre.

Le *Robert historique* ajoute que c'est croisé avec cette progression que vous suivez, à partir de *capo*, l'influence du latin *capeare*, le bouc, d'où la chèvre !

Alors on voit, si l'on reprend le mot dans cette distribution ternaire, ce qui fait vraiment le cœur sémantique de l'affaire, c'est l'absence de loi. Et c'est par là que ça communique avec la troisième valeur sémantique, de l'inconstance et de la mobilité qui nous

permet de parler, en français, des caprices du hasard, des caprices de la fortune, c'est précisément cette dimension d'échapper à la régularité de la loi.

Il y a là une citation de Montesquieu qui est dans le *Littré,* pêché dans *les Lettres persanes* : « Et, croyant qu'il n'y a point de lois, là où il ne voit point de juge, il fait révérer comme des arrêts du ciel les caprices du hasard et de la fortune. » Le point où on croit qu'il n'y a pas de loi et donc ce qui est le simple caprice est pris comme décision supérieure, par là même détaché de la loi et des bonnes raisons dont on a toujours une pleine réserve pour faire ceci ou pour faire cela. La volonté, ? ? c'est ce qui pousse Corneille à faire dire dans Nicomède : « Ce que peut le caprice, osez-le par raison. » C'est ce qui montre bien la disjonction du caprice et de la raison : le caprice se pose comme irraisonné.

Voyons encore Boileau dans sa *Satire 8 :* « l'homme a ses passions etc., il a comme la mer ses flots et ses caprices ». On a rencontré la mer m-e-r, un peu plus haut dans ce *Cours,* c'était justement la référence naturelle qu'introduisait Valéry pour indiquer son indifférence à l'événement imprévu, aléatoire, de la vague, du flot, qui va et qui vient pour considérer que l'étendue, la substance, la structure, est hors les règles. Cette manifestation subite, cette idée bizarre, et donc le caprice, appelle régulièrement la censure du classicisme.

Ce qui définit ce petit îlot, à vrai dire très bizarre, qui s'appelle le classicisme c'est l'idée qu'il fallait, pour produire des œuvres d'art avec d'abord le langage, obéir à des règles. Si on vous demande qu'est-ce qui définit le théâtre classique, répondez c'est la règle de trois unités.

Le classicisme, ça se définit par la tentative, combien vaine, d'exclure le caprice de la création et de le mouler, de le brider par un ensemble vrai, et si on y songe, c'est l'idée la plus bizarre de toutes et le fonctionnement, la littérature classique, ses valeurs qui ont tellement marqué la littérature française, spécialement et ont fait sa singularité dans les littératures, c'est cette obéissance à des règles dont il faut bien dire que la motivation n'est pas toujours évidente, mais qui met en évidence l'existence de la règle au temps de la monarchie qui a rêvé d'être absolue et qui s'incarne de là dans cette loi faite au langage.

Au contraire, le caprice ne porte pas ces valeurs négative dans le baroque et pas non plus dans le romantisme. Au début du 19° siècle, on commence à utiliser le *capriccio* comme une forme musicale qui nous a valu un certain nombre de chefs-d'œuvre, une forme musicale qui intègre l'allure fantasque.

Rien de plus loin, d'apparence, du caprice que l'impératif catégorique de Kant qui est l'énoncé d'une volonté universelle, constante, omnitemporelle, omni-subjective : agis de telle façon que ce soit toujours conforme à l'énoncé de cette loi.

Ça élimine le caprice et c'est bien ce qui rend si singulier, que, pour illustrer cette volonté d'apparence impersonnelle, cette expression d'une volonté entièrement légale de part en part, Kant soit aller pécher et signale l'écho qu'il lui en est venu du caprice mortifère d'une femme, de la mégère de Juvénal qui dit : je veux, j'ordonne que cet homme, cet esclave, soit crucifié !

Là, on saisit ce que c'est que la volonté, on le saisit d'autant mieux qu'elle apparaît sans raison, elle apparaît pure, pur caprice de femme, avec un lien singulier à la mort d'un homme. Les caprices des messieurs, quand ça apparaît, c'est toujours innocent, les caprices des messieurs c'est les caprices de Zeus, c'est comme monsieur de Chevigny, dans *Un caprice* de Musset. Quel est le caprice en question ? L'amie de sa femme passe à sa portée, il lui vante sa taille et puis il y met un petit peu la main et il se fait avoir d'ailleurs, tout de suite, pas au sens où il voulait lui l'avoir d'ailleurs, il se fait avoir, rouler dans la farine et à la fin il dit « je raconterai tout à ma femme », c'est la dernière phrase.

Voilà les caprices des messieurs, ça ne va pas loin. Le caprice féminin, c'est plus sérieux que ça, le caprice de la mégère de Juvénal, c'est meurs, tue-le ! et ça court.

Voyez par exemple *Un caprice* de Musset c'est le caprice du monsieur, la femme est là, gentille comme tout, jolie comme un cœur, cousant, mois après mois, une petite bourse pour la donner à son mari et un petit peu jalouse parce qu'il en a une autre, de bourse, toute nouvelle, que lui donné une autre dame qui pourrait avoir un caprice pour son mari. C'est le caprice du monsieur, c'est un acte, un divertissement.

Les caprices de Marianne, c'est autre chose, c'est une autre atmosphère, je ne sais pas si c'est encore une pièce qu'on aime et qu'on connaît, qui aime *Les caprices de Marianne* ici ? Ça n'est pas une forêt !

Je vois des dames que je connais qui connaissent les *Caprices de Marianne. Les caprices de Marianne,* je le dis pour les autres, d'ailleurs qui peut-être n'aiment pas les *Caprices de Marianne* mais qui connaissent *Les caprices de Marianne.*

Les caprices de Marianne ça raconte la mort d'un homme. C'est le pauvre Coelio je sais pas, je ne suis pas tout à fait sûr comme on le prononce Coelio, Queilliot sans doute oui, qui meurt, il lui faut deux actes, pas plus, pour mourir, et dès le début, on voit qu'il n'est pas en bonne santé, il se fait du tourment pour Marianne, et la pièce se termine aux pieds de son tombeau où il y a Marianne et le copain de Coelio, Octave, qui dit : c'est moi qui suis enterré là, le tralala romantique, d'accord.

Et Marianne qui c'est ? Il était malin Musset, faut pas croire, c'est pas parce qu'il s'est fait rouler dans la farine par Georges Sand que c'était un niais. Marianne, c'est la femme d'un juge, elle est mariée avec la loi, un vieux juge, comme elle dit, très puissant dans cette ville, comprenez un peu moins puissant ailleurs. Et elle fait des caprices, qu'est-ce que vous voulez faire d'autre quand vous êtes mariée avec la loi ?

Alors elle est dure à la détente, pour faire son caprice, le pauvre Coelio qui est là, voudrait qu'elle fasse un faux pas en sa faveur, mais il ne sait pas le demander ! Et il ne sait pas l'obtenir ! Il s'en ouvre à son copain, Octave, en lui disant : qu'elle est charmante, cette Marianne, etc., mais qu'est-ce qu'elle attend donc ? Et Octave entreprend de plaider la cause de l'autre auprès de Marianne et ça ne se passe pas du tout comme ceux qui n'ont pas lu la pièce pourraient le croire, finalement c'est ente Octave et Marianne que ça se passe, pas du tout, il reste un bon copain jusqu'au bout et c'est pourquoi son copain meurt.

Il reste un bon copain et donc il plaide vraiment la cause de l'amoureux transit auprès de Marianne. Il la plaide si bien que Marianne le regarde avec beaucoup d'intérêt ! mais elle lui dit : bon, c'est vrai qu'il faut que je prenne un amant, mais je ne le choisirais pas, voilà mon écharpe ! donnez-là à qui vous voudrez, celui-là qui viendra ce soir avec cette écharpe, je serais à lui, ouh, ouh ! !

Octave, embarrassé par ce cadeau, de sa personne, que lui fait Marianne - ce qui est formidable c'est qu'elle s'émancipe entre le début la pièce où elle est la femme du juge et le moment où elle dit : je prendrais le premier venu que vous me recommanderez comme amant. C'est merveilleusement écrit et ça a l'air tout naturel - et donc Octave est embarrassé comme tout et voudrait qu'elle choisisse son ami, elle dit : non, non, non ! ! J'ai dit, j'ai dit !

Aah ! C'est un caprice de bonté ; il dit, d'ailleurs il dit une phrase - que je cite de mémoire là –que ce caprice de colère, qui la rend adorable, constitue en fait un pacte en bonne et due forme, c'est très bien dit.

Et alors, bon copain, il va donner l'écharpe de Marianne à son copain, Coelio, qui, ravi, s'apprête à se glisser dans la maison le soir. Seulement entre-temps, le vieux juge, pas tellement réglo, a convoqué un certain nombre d'assassins, pour couic, en terminer avec cette petite galanterie dont il a été averti. Marianne écrit en

vitesse un mot à Octave : ne venez pas ce soir !, mais c'est trop tard, Coelio s'est déjà rendu sur place. Il entend Marianne dire dans le noir : c'est vous Octave, partez !, comment ? c'est Octave qu'elle attendait, je vais mourir. Il s'apprête à se suicider, il n'a pas à prendre cette peine : les assassins sont là, déjà sur place et en terminent avec le copain malheureux. Et la dernière scène, devant son tombeau, Marianne et Octave échangent quelques propos, se sentent un petit peu coupables, Octave dit : si j'avais pas été un si bon copain, il serait encore en vie (*rires*), c'est moi qui suis enterré là, il ne reste plus qu'à courir le monde et les jupons. Marianne lui dit : mais moi je celui-là, je regrette beaucoup ce qui est arrivé à votre copain mais moi je vous aime toujours. Ça se termine sur cette parole - je raconte ça comme une comédie, c'est une tragi-comédie - Octave lui dit : ça fend le cœur, Marianne, je ne vous aime pas, c'est lui qui vous aimait, le mort. Le rideau tombe là-dessus.

Je ne comptais pas vous raconter tous ça dans le détail, je me laisse emporter, mais je le mets en rapport avec le « je veux, j'ordonne que cet homme soit mis à mort », de la mégère de Juvénal. C'est-à-dire que le caprice masculin, c'est la comédie, à l'occasion le caprice féminin est mortifère.

C'est très drôle, de penser ça, que l'exaltation de la volonté dans l'idéalisme allemand trouve ses racines dans le caprice de la mégère de Juvénal. Parce que, pourquoi ça les a exaltés, la volonté ? C'est parce que le domaine de la Raison pratique, c'est le domaine où l'homme n'est pas assujetti à l'enchaînement implacable des causes et des effets. C'est que la volonté, et même la volonté du caprice, et c'est là même que c'est le plus en valeur, introduit une coupure, une rupture avec l'enchaînement causal. Un caprice, c'est un miracle et on devrait d'abord, avant de se poser la question du pourquoi, du comment, d'y répondre par : pas maintenant, sûrement pas, c'est trop cher, je ne peux pas, trop de travail, etc., il faudrait d'abord se mettre genoux devant cette manifestation de la Raison pratique, sous les espèces du caprice.

J'adore en toi la Raison pratique ! Je ne sais pas ce que ça va faire ! S'il y a ainsi une exaltation qui parcours ces traités volumineux avec leur vocabulaire technique, etc., mais, comme Lacan disait par ailleurs de la *Critique de Raison pratique* de Kant que c'était un livre érotique, tous ces gros traités, en fait, sont animés de la flamme de la volonté, ils montrent que le « je veux » est supérieur au « je pense », qui est toujours un « je me représente », c'est-à-dire : je suis soumis à la représentation. Et c'est pourquoi ce qui donne la clef de ça, je l'ai dit, c'est Schopenhauer, c'est ce livre qui double le monde comme volonté et comme représentation. Premièrement je me représente, je suis là, le monde est là, se représente en moi, et puis deuxième partie, je veux. Et ça, c'est le grand mystère de la volonté et c'est ce qui se répercutera plus tard dans Nietzsche et puis conduira, au début du siècle dernier, le vingtième, à cette folie de volonté qui fait de ce siècle le plus sanglant, le plus destructeur de l'Histoire.

Là, ça n'est pas un type qui meurt et qu'on met en scène au théâtre, c'est des millions et des millions, sous toutes les latitudes et de toutes les façons, et c'est lié à l'exaltation de la volonté.

C'est ce qui se présente volontiers sous les espèces sympathiques que, il faut maintenant changer le monde, parce que, quand même, le monde ne va pas si bien que ça. Marx, où, à l'aboutissement historique de ce système de pensée, la belle parole, mais irresponsable, de Mao Tse Tung, au début de la Révolution culturelle, de la révocule, changer l'homme dans ce qu'il a de plus profond. Voilà la parole où se réalise et s'exténue l'exaltation de la volonté. Eh bien tout ça a ses racines dans le caprice de la mégère « tues m'en un !, parce que je veux ! ».

Alors qu'est-ce qu'il y a de commun entre le caprice et l'impératif catégorique, qui fait que Kant, pas moi, n'a pas trouvé d'autres mots pour incarner la voie de l'impératif

catégorique que celle qu'il est allé chercher dans la satire de Juvénal, ce qu'il y a de commun, bien que l'impératif catégorique c'est personne, c'est la loi qui veut ça, c'est la loi qui est inscrite dans chacun, c'est pour toujours, pour tout le monde, je ne connais pas les différences !, ce qu'il y a de commun, c'est précisément l'absoluité du « je veux ». Un vrai caprice, ça ne se discute pas, pas plus que l'impératif catégorique. Gardez vos bonnes raisons.

Dans un cas comme dans l'autre, ce qu'exploite le caprice comme l'impératif catégorique, c'est la discontinuité introduite par le sujet barré et qu'incarne le sujet barré, et dans cette discontinuité, justement des enchaînement de causes et d'effets et de bonnes raisons qui produisent des conséquences, il y a un trou et dans ce trou surgit, apparaît, se manifeste comme sans raison, un objet, un énoncé qui est un objet, détaché, et qui mérite d'être appelé petit *a*, qui devient cause de ce qu'il y a à faire.

Ici, la formule qui en répondrait est moins celle du fantasme que celle de la pulsion, c'est-à-dire d'une volonté, proprement et naturellement acéphale, où le sujet disparaît en tant qu'il y est agit.

$$\$ \qquad a$$

Ce qui est beau dans le caprice, c'est que dans le caprice, le sujet assume comme sa volonté la volonté qui l'agit. Et ce qui est divin dans le caprice - on l'attribuait par excellence aux dieux - c'est que c'est un « je veux - *non pas la loi, pour tous, c'est* - je veux ce qui me pulsionne ». J'exprime comme un « je veux », comme un je veux absolu, ce qui m'actionne comme pulsion, ce qui me pulsionne. J'ai une petite pulsion agressive à l'égard de l'esclave, je veux qu'il soit crucifié.

Dans l'impératif catégorique, il y a quelque chose comme ça, l'impératif catégorique, comme le note Lacan, se formule sous les espèces de « agis de telle sorte que », c'est-à-dire il se formule à partir de la volonté de l'Autre et donc le sujet a à dire ok, que ta volonté soit faite ; avec le problème chez Kant que les deux sont le sujet. Et que donc, dans ses dernières notes, comme je l'ai indiqué, Kant est tourmenté par cette division du sujet, qui fait que cette loi s'impose à moi comme de l'extérieur, comme si c'était un commandement, alors que c'est moi-même que me la donne. Eh bien ça le tourmente, la différence entre le sujet de l'énonciation et le sujet de l'énoncé et ça le tourmente même tellement qu'il va jusqu'à dire c'est comme un objet qui est en moi, un objet qui mérite l'adoration, je l'ai indiqué, en français, adoration.

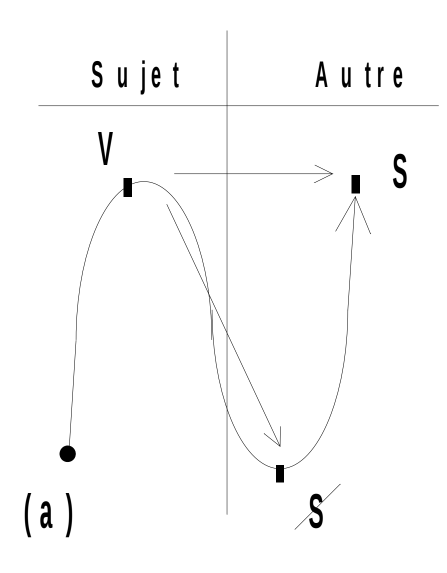
Et donc l'impératif catégorique, il vous introduit à, quand même que ta volonté soit faite, avec ceci que ta volonté c'est la mienne, mais qu'elle s'impose à moi quand même comme une contrainte, parce que je n'ai pas du tout envie de faire ce que me dit l'impératif catégorique et Kant note bien que si on a envie de faire, si on fait par plaisir ce que la loi vous impose de faire, on ne le fait pas pour la loi et donc c'est suspect, c'est douteux !

Donc, ça introduit quand même à une acceptation, à une résignation, ça introduit à *fiat volonta sua*. Et, c'est aussi l'esprit dans lequel les sagesses nous invitent à accepter les coups du sort. Tandis que le caprice, bien supérieur, quand se manifeste cette volonté qui pousse au cul, ça arrive, le caprice dit : je le veux, moi je le veux !

Le caprice est au principe des plus grande choses, le caprice, prenez la mystérieuse doctrine soit disant de l'éternel retour chez Nietzsche, ça s'éclaire à partir de là. C'est le caprice généralisé, l'éternel retour ça dit que transformer, enfin c'est l'énoncé que je substitue, transformer la destinée, transformer les coups du sort, transformer ce dont vous pâtissez, dans votre caprice, sachez dire : je le veux ; ce qui m'échoie, et dites-le même de ce qui vous écrase, je le veux. C'est bien la sagesse supérieure, la sagesse terrible et destructrice sans doute, de

l'éternel retour. Sachez vouloir comme si c'était votre caprice, les caprices de la fortune.

On peut là-dessus se référer aussi bien, qui est par là, le schéma que Lacan propose, de la position de Sade, dans son « Kant avec Sade ».



On retrouve la disposition de quaternaire, classique chez Lacan, le « V » ici est dans la position qui sera celle du signifiant maître, c'est là qu'est le « je veux ». Comme dit Lacan : la volonté qui semble dominer toute l'affaire, de Kant comme de Sade. Parce que chez Sade le « crucifiez-le » de la mégère de Juvénal, on le dit et pas seulement une fois, et précisément sans autre raison que son caprice qu'on trouve très souvent chez Sade : *cette fille m'échauffe la tête, qu'on la crucifie,* c'est le caprice.

Alors, cette volonté, son principe est bien indiqué par Lacan, c'est petit *a*, derrière le « je veux », la vérité du « je veux », c'est l'objet petit *a* et la volonté a pour effet - c'est la lecture qu'il propose - de diviser, chez l'Autre, ici c'est le sujet, ici l'Autre, ça a pour effet de diviser en l'Autre, le sujet, c'est-à-dire d'extraire un sujet barré, du bon petit sujet que Lacan appelle *brut du plaisir,* c'est le sujet naturel et la volonté en produit chez l'Autre, en extrait un sujet barré.

Cette volonté diviseuse, Lacan la fait strictement équivaloir à la volonté de la pulsion, à la pulsion comme volonté, comme volonté de jouir.

C'est cet effet de division qui peut se représenter sous les espèces de la mise à mort, là c'est un sujet barré, rayé des cadres comme on dit, de la mort, de la mortification par la sagesse et par la loi. C'est aussi ce que la mégère de Juvénal elle veut tuer l'esclave mais c'est son mari qu'elle veut diviser, parce qu'elle veut lui faire sacrifier son bien le plus précieux, à savoir un de ses esclaves, elle veut lui faire sacrifier ça pour son caprice à elle, et il lui dit : non, non ! il faut examiner ça de plus près, surtout c'est pas parce que - je l'ai dit - c'est pas parce que c'est un humaniste, c'est parce que l'esclave est un bien et justement ce dont il s'agit, c'est de lui faire sacrifier son avoir, peut-être pour pouvoir mettre son avoir dans la petite bourse, de *Un caprice* d'Alfred de Musset, que Juvénal n'avait pas lu, d'accord, c'est un détail !

Ça éclaire quelque chose sur un vieux problème que nous nous posions, il y a deux ans, ce schéma. Si précisément on ose mettre la femme ici, la représenter par un « V », il y a d'ailleurs beaucoup de représentations de la femme qui mettent en jeu le « V », l'ouverture du « V », d'autres représentations érotiques de la femme qui l'associent au « V ». Le chef-d'œuvre de Duchamp, précisément, a rapport avec ce « V ».

Alors, puisque je parlais des affinités de la féminité et de la volonté, n'hésitons pas à mettre là, au lieu de la volonté, la femme. [4] Que veut-elle cette volonté-femme ? Eh bien elle veut le séparer, elle veut extraire le sujet barré, elle veut le séparer de ses raisons, de ses bonnes raisons, elle veut le séparer de son avoir, elle veut le séparer de ses raisons, l'entraîner dans une équipée aventureuse, le séparer de son avoir, le ruiner, le séparer de ses proches, le séparer de ses amis, le séparer de ses idéaux. Ça, c'est le côté ravage du partenaire, c'est le côté Médée de la

4 Jacques-Alain Miller désigne le V du schéma

féminité. C'est là que Lacan mettait d'ailleurs la vérité.

J'avais essayé ça à un moment, le répartitoire des qualités entre hommes et femmes et on voyait à quel point c'était instable, ça s'enroulait sur soi-même, on avait des sortes de bandes de moebius, d'un côté comme de l'autre, et spécialement du côté femme où un certain nombre de qualificatifs qui étaient attribués aux femmes par les meilleurs auteurs psychanalytiques, voire le plus distingué d'entre eux, qui s'est vraiment occupé du sujet, c'est pas devant des jolies femmes comme cela, La femme, je veux dire Jacques Lacan, meilleurs des auteurs là-dessus, on voyait que les qualificatifs avaient une tendance à s'inverser, qu'on était tantôt devant celle qui n'a peur de rien et qui ravage, comme un Attila, les pâturages, les greniers, etc., la ravageuse, et puis, la bourgeoise etc. On pouvait s'en tirer en distinguant la vraie femme et les fausses. C'est l'erreur à ne pas commettre et Lacan s'en tirait en disant eh bien justement le propre de La femme, c'est qu'on peut en dire n'importe quoi et qu'on a passé son temps à en dire importe quoi, mais on était resté un peu dans cette problématique là, à l'époque.

Là, je pense faire une petite liaison dialectique. D'un côté, ça se présente sous la face je sépare, j'extrais le sujet barré je le sépare de tout ce qui l'encombre, pour rester seule à l'encombrer (*rires*), je le sépare de tout, je le fâche avec ses amis, je mets du sel sur les plaies, je l'entraîne hors de tout bon sens, je macule ses idéaux, comment tu peux suivre un type pareil c'est pas possible et puis…

Il y a une patiente qui est partie de chez moi parce que il y avait la photo de Lacan. Elle m'a dit : quand vous allez enlever ce type là d'ici et elle a finit, elle n'est pas partie absolument pas là-dessus, elle est partie sur une chose très précise, elle est partie quand j'ai écrit un texte qui mettait en scène de théâtre mon dialogue avec une femme - imaginaire. Elle a considéré que là, la coupe était pleine. Mais elle est partie vraiment en maudissant l'effigie qui était dans mon bureau, c'est-à-dire celui-là était de trop entre nous deux.

Donc, il y a d'un côté la face Médée. Ça aide, en effet, ça aide beaucoup. Et puis, simplement dialectiquement, une fois qu'on a écarté tout ça, eh bien ça s'accumule quelque part, l'avoir et tout ça et c'est là que surgit la bourgeoise, c'est elle, la figure bourgeoise, la figure, *la bourgeoise de la femme,* est complémentaire de la figure Médée. Médée coupe l'herbe et puis la bourgeoise ratisse. Alors ça se ne réalise pas toujours, parfois c'est la même qui fait ça, à savoir je t'enlève ton chéquier, je t'enlève etc. parce que tu vas le boire au bistrot, c'est moi qui le garde. C'est absolument commun et j'ai eu l'expérience, dans mes années gauchistes j'ai vu de près comment fonctionnaient un certain nombre de couples prolétaires, le révolté, le rebelle qui, à l'usine, dans la rue ne craignait pas d'affronter le flic, le contremaître, etc., à la maison mettait des patins.

Et donc à l'occasion, la bourgeoise c'est aussi une espèce de Médée. Parfois, ça se divise, ce rôle est assumé par différentes, mais ça n'est pas simplement l'embrouillamini sur lequel j'étais resté il y a deux ans. Il y a un petit progrès à faire, là, que j'aperçois.

Médée, la vraie femme, elle fait surgir le manque-à-être, et puis la bourgeoise, c'est plutôt par ici la monnaie, c'est plutôt le recueil de l'avoir. Mais, sous la Médée, cherchez la bourgeoise, et dans la bourgeoise révélez la Médée. Ce sont, ça peut se présenter comme deux faces de la féminité, c'est pourquoi Lacan, je me souviens d'avoir un jour proposé comme titre *Le surmoi, féminin*, pour marquer, conformément à des indications de Lacan, l'affinité de La femme et du surmoi.

C'est ce que vérifie la référence à Juvénal, que derrière l'impératif catégorique, il y a madame, et que madame qui dans *Le Médecin malgré lui* dont on va reparler tout de suite, fait de son mari bûcheron un grand médecin madame qui sait à l'occasion

laisser monsieur porter les atours, c'est les messieurs qui portent ça et puis, à l'intérieur, le mari à l'occasion est une *mari-onnette* !

Et, c'est bien là qu'on voit, que converge la loi, le agis de telle sorte qui vous impose la loi, et puis l'imposition du caprice, c'est tout un.

Alors on comprend, on peut dire mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Il y a une histoire multiséculaire de la soumission féminine, c'est vrai que l'ordre symbolique est avant tout motivé, par l'exigence de brider la jouissance, dit Lacan, la jouissance dans ce qu'elle pourrait avoir d'infini, et de brider la volonté effrénée, et c'est pourquoi d'ailleurs, comme quand même ça vibre, c'est ça qui nous vaut toutes ces satires misogynes. Qui écrit ces satires misogyne ? Qui les lit ? C'est toute cette bande de tremblards, qui se demandent si vraiment la contention tient, qui se disent finalement dans l'ensemble ça tient. Le Consul ? ? à Rome, pouh ! à Rome, rions un peu, il y a les deux consuls, ils se serrent la pince et ensuite ils permutent. Ils permutent et ils transmettent le pouvoir. Il y a tout un ordre comme ça merveilleux, mais quand on soulève la chose, on a Juvénal. On a derrière l'ordre sublime de la République, on a la dictature, la dictature au foyer, on a la dérision. On a ce qui est écrit par la satire, qui est en quelque sorte, si j'ose dire, l'Envers de Rome. Et l'Envers de Paris, ça devrait être la satire.

Mais enfin, c'est vrai que l'ordre symbolique aujourd'hui est mangé aux mites, quand même, donc ça ne pousse pas les choses. Alors il faut avoir, pourquoi je dis ça maintenant alors que se termine le mois de janvier, de l'an 2000, qui ne reviendra plus jamais, ce mois de janvier là (*rires*), c'est que nous entrons dans la grande époque de la féminisation du monde. Il y a eu le désenchantement du monde, c'est l'expression de Max Weber, avant il y avait des nymphes, des sylphes, il y avait des dieux qui avaient des caprices et puis, quand ils n'ont plus eu de caprices, il y avait quand même des miracles et tout ça, on s'amusait comme des fous.

Et puis est arrivé le désenchantement scientifique du monde, le désenchantement bureaucratique du monde et puis on n'a pas eu besoin d'une petite mégère qui dit : « crucifie-le moi ». On pouvait vraiment prendre une décision quelque part sur le bord de la ? ? eh puis six millions qui sont rayés comme ça, c'est ça le désenchantement du monde.

Alors on est passé par le désenchantement du monde, peut-être jusqu'à ces dernières conséquences. Enfin on y progresse encore, c'est le désenchantement du monde, c'est les prochains ouragans qui vont recouvrir la France, le déluge peut-être. Et puis, en même temps qu'il y a ça, on commence, son réenchantement au monde. C'est-à-dire que de plus en plus, ce que la civilisation a essayé vraiment presque partout d'empêcher, s'accomplit, à savoir les femmes commandent. Les femmes commandent, je veux dire elles commandent avec le signifiant maître. C'est pas la question de savoir si elles ont toujours commandé ou pas. C'est que maintenant, on leur donne le signifiant maître, ce qu'on ne leur a donné que de façon très exceptionnelle et quand elle prenaient le signifiant maître ça allait, curieusement, on croyait que ça les virilisait, que ça stérilisait, Elisabeth d'Angleterre.

Donc, jusqu'à présent, on évitait de leur mettre entre les mains le signifiant maître, ou alors vraiment quand on n'avait pas pris la précaution de mettre un bon article dans le règlement, la loi salique par exemple. Et quand on n'avait pas fait cette précaution, de temps en temps en effet on leur faisait passer entre les mains le signifiant maître.

Mais maintenant, c'est permis d'accéder au signifiant maître, et je trouve qu'il faut encourager ça, parce que c'est vraiment une expérience, et qu'on va voir. On va voir des combats de femmes, pas la rébellion contre le gars qui a le signifiant maître de façon transitoire, non, non, des combats de

femmes ayant le signifiant maître, en main. Et d'ailleurs, alors beaucoup de choses changent, maintenant vous avez des combats de catch avec des femmes, des combats de boxe avec des femmes, qu'on organise, que les femmes vont voir avec les hommes. Et donc, là, un monde nouveau, qui s'ouvre aussi. Alors c'est vraiment une expérience de civilisation. Comment vont-elles faire avec ça ? Parce que l'expérience de, occuper la place du maître en tant que sujet barré, l'expérience historique de l'hystérie, elle est faite. Mais qu'est-ce que c'est que d'occuper cette place, avec le signifiant maître, de l'occuper légalement ? C'est vraiment la grande question, et donc, il faut favoriser partout l'accession légale de femmes aux postes de commande. C'est de là seulement que peut venir quelque chose de nouveau.

Alors un petit coup sur *Le Médecin malgré lui,* parce que *Le Médecin malgré lui* illustre, en tous cas, la volonté féminine. Il y a la volonté de Martine, merveilleux exemple d'ascension sociale, un bûcheron méritant devient un grand médecin. On peut appeler ça comme ça.

Donc il y a elle, c'est pas lui, c'est un imposteur malgré lui, mais pas malgré elle. Et puis, il y a Lucinde. Lucinde qui reste quand même dans nos mémoires, parce qu'elle est la fille muette dans la phrase : et c'est pourquoi votre fille est muette.

Alors j'ai terminé là-dessus la dernière fois. Elle veut se marier malgré la loi du père, c'est ça l'histoire de la fille muette. Elle a un « je veux », un « je veux » si fort qu'elle veut se marier malgré ce que dit le père. C'est son caprice. Elle a un caprice pour, comment il s'appelle déjà, lui ? lui, il n'est pas très intéressant, lui. Elle a un caprice pour, comment il s'appelle ? Elle a un caprice pour Léandre. Et donc, c'est au nom de ce caprice qu'elle résiste à papa.

C'est ça qu'on illustre dans le théâtre classique plus d'une fois : le père contrarie l'amour, la loi, la règle contrarie l'amour. C'est-à-dire, tout ceux qui se montrent comme incarnant la nécessité, ? ? ?, les contrats, de l'avoir, achoppent devant la contingence du désir qui se réalise dans le caprice. Et donc elle a un caprice qui fait qu'elle est muette. Pourquoi elle est muette ? C'est sa façon de résister à la loi du père.

Et ça dit bien : au sein de ce mutisme est cachée la volonté de la ? ? ?. C'est vrai qu'on a fait taire les femmes et que maintenant elles peuvent dire que les papas sont au rancard, on va voir ce qu'on va voir.

Qu'est-ce qu'elle dit, alors dès qu'elle rouvre la bouche, la fille muette, c'est son « je veux » qui apparaît. Un splendide « je veux », une agalma de « je veux » et qu'elle cachait au dedans d'elle.

Et c'est ce que dit Molière, à la fin, Lucinde parlant d'un ton de voix à étourdire. Ça c'est pas l'étourdit, enfin c'est les autres sont étourdits, par elle, quand elle se met à parler, la muette. Et ça va être ça, le 21° siècle, on va être étourdit de comment elles vont parler.

Alors ici c'est pour dire, brusquement, alors qu'elle est muette depuis le début, avec quelle constance, avec quelle fermeté de caractère, on la pince elle fait pas ouille. C'est vraiment la stoïcienne. Lucinde à Léandre, parce que Léandre vient, dit, qu'est-ce qu'il vient dire, il ne dit pas grand-chose d'ailleurs, il ne dit rien, donc je suppose que le jeu de scène ça doit être elle parle bas, à Léandre et elle lui dit : Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiments. Il doit lui dire mais est-ce que vous m'êtes bien fidèle, etc., bon, elle lâche ça à Léandre et tout le monde voit donc, subitement, que la muette s'est mise à parler.

Géronte, le papa Voilà ma fille qui parle ! O grande vertu du remède ! O admirable médecin ! Que je vous suis obligé, Monsieur, de cette guérison merveilleuse ! Et que puis-je faire pour vous après un tel service ?

Sganarelle, se promenant sur le théâtre, et s'essuyant le front Ah que voilà une maladie qui m'a donné de la peine !

Lucinde — Oui, mon père, j'ai recouvré la parole ; mais je l'ai recouvrée pour vous dire que je n'aurai jamais d'autre époux que Léandre, et que c'est inutilement que vous voulez me donner Horace.

— Mais…, dit Géronte. Mais…

— Rien n'est capable d'ébranler la résolution que j'ai prise ; dit Lucinde, *c'est vraiment du Corneille, on dit que Corneille ? ? ? ?*

Géronte — Quoi… ?

— Vous m'opposerez en vain de belles raisons.

— Si…

— Tout vos discours ne serviront de rien.

— Je…

— C'est une chose où je suis déterminée.

— Mais…

— Il n'est puissance paternelle qui me puisse obliger à me marier malgré moi.

Le médecin peut être malgré lui, mais elle elle n'est pas malgré moi.

Géronte — J'ai…

Lucinde — Vous avez beau faire tous vos efforts.

Géronte — Il…

Lucinde — Mon cœur ne saurait se soumettre à cette tyrannie.

Géronte — Là…

— Et je me jetterai plutôt dans un couvent que d'épouser un homme que je n'aime point.

Géronte — Mais…

Lucinde, parlant d'un ton de voix à étourdir — Non. En aucune façon. Point d'affaire. Vous perdez le temps. Je n'en ferai rien. Cela est résolu.

Donc à la suite :

Géronte — Ah ! quelle impétuosité de paroles ! Il n'y a pas moyen d'y résister.

À Sganarelle — Monsieur, je vous prie de la faire redevenir muette.

Sganarelle — C'est une chose qui m'est impossible. Tout ce que je puis faire pour votre service est de vous rendre sourd, si vous voulez.

— Je vous remercie… ; etc., et il lui dit — Tu épouseras Horace, dès ce soir, *dit le papa*.

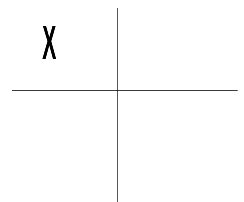
Lucinde — J'épouserai plutôt la mort.

Et, ce plutôt la mort, que je vous ai interprété de façon comique, mais c'est Antigone déjà, là, dans *le Médecin malgré lui*, c'est Antigone qui choisit la mort, entrer vivante au tombeau, elle parle avant d'ailleurs du couvent, convent plus exactement, plutôt la mort que de céder sur le principe. Donc c'est Antigone déjà, eh puis, c'est la Révolution française, c'est la liberté ou la mort, c'est déjà là.

On n'a pas assez examiné le rôle, enfin c'est peut-être moi qui ne suis pas suffisamment informé, des femmes dans la Révolution française. Et d'ailleurs, je peux me permettre cette confidence, je suis ses progrès au fil du temps, ma petite-fille. Maintenant, c'est bientôt cinq ans, l'expression favorite de sa part, elle dit, elle sait qu'elle dit quelque chose de drôle qu'elle livre c'est : *pas question !* Et l'expression de la volonté est rendue d'autant plus manifeste par cette ellipse. Où est-ce qu'elle a péché ça ? il m'arrive de dire pas question, mais vraiment pas aussi souvent qu'elle ? Elle le dit avec le sentiment du petit excès qu'il y a dans le « pas question ». Il est possible de ce soit un trait identificatoire au grand-père, à son « pas question », qui se trouve là croisé avec d'autres influences, une institutrice à la crèche, qui l'a marquée, mais enfin, bon et là c'est très frappant ce qu'on perçoit, que l'ellipse qu'il y a dans cette expression, intensifie la valeur.

Alors ce qu'on appelle d'ailleurs hystérique, c'est le sujet qui fait le maître, c'est la division qui commande et, oui c'est très frappant d'ailleurs, on dit, pour des amants, on dit la maîtresse, on ne dit pas le maître, si on dit le maître, on va dans une toute autre direction, il y a quelque chose, la position, là, dans la relation, quand même situe la maîtrise de ce côté là.

Alors la place du maître il faut encore voir de plus près, la place du maître, au moins chez Lacan, dans le quaternaire des discours, la place du maître qui est là en haut à gauche, le maître est un guignol, foncièrement.



Le maître, Lacan l'appelle l'agent du discours. L'agent c'est celui qui fait la chose, mais c'est pas celui qui peut se prendre pour le vrai de vrai si je puis dire. Et surtout c'est pas celui qui peut se prendre pour le réel de l'affaire. Il faut bien remarquer que si, dans ces quatre discours, il y a une place qui est celle du semblant c'est celle-là. La place du maître, selon Lacan, est par excellence la place du semblant. C'est là qu'on érige les insignes, les symboles, du pouvoir. Et il faut remarquer à quel point le pouvoir s'appareille, chaque fois qu'il y a pouvoir, on voit ça dans un musée ethnologique, il y a décorum. Il faut qu'il y ait des places marquées, il faut qu'il y ait des costumes, il faut qu'il y ait des peinturlures parfois, pour que l'on dise : ah ! là est le pouvoir, pouvez-vous m'indiquer où est le pouvoir ? Ça n'est pas difficile suivez les déguisés ! C'est essentiel au pouvoir.

Donc il y a une affinité essentielle entre le maître et le semblant. On peut dire c'est par commodité que c'est disposé comme ça, mais enfin voyez, vous êtes tout serrés comme des sardines, là, et moi regardez l'espace qu'on me laisse, là tout de suite on voit qui est le maître, qui enseigne, qui sait, on voit bien qu'ici c'est moi, et c'est pour ça que vous avez besoin de moins d'espace, moi avec toutes mes références, ça occupe toute la scène.

Alors c'est justement parce que la place du maître est une place de semblant que, contrairement à ce qu'on s'imagine, elle convient parfaitement à une femme, parce qu'il y a justement des affinités entre la femme et le semblant, à cause de certaines petites difficultés d'identification, de manque-à-être, et de, *autre à elle-même* etc. Ces petites difficultés font une affinité de la femme et du semblant, justement parce qu'il y a une question sur l'être.

Et, donc, la place du maître convient parfaitement à une femme. On peut dire : vous dites ça mais jusqu'à présent, on voit surtout des messieurs, c'est eux qui profitent d'avoir du pouvoir pour se mettre des beaux habits, pour se promener, se faire admirer dans leur costume.

Ah, j'ai une réponse : c'est que justement le pouvoir fémininise parce que c'est une place de semblant. Moi j'ai vu ça, la première fois où je me suis vraiment rendu compte de ça, c'était vers 1971, j'étais encore à l'époque membre, j'appartenais, encore à un groupe d'après 1968, un groupe assez tenace, qui en voulait, en dépit de toutes les évidences de la situation. Et moi-même j'avais d'ailleurs recensé les évidences de la situation. On m'avait dit range ça, tout ça c'est des comptes d'apothicaire, arrête tout, on va faire surgir la volonté populaire.

Moi j'arrivais plutôt comme ça, avec les livres de compte de ce qu'on pouvait, et puis j'ai eu devant moi, au fond on voit, voir, à l'intérieur aussi, on disait : on ne s'occupe pas de ce qui l'air raisonnable, on fait ce qui est bien et puis à un moment, notre volonté va appeler la volonté de l'Autre, la volonté de la masse.

Je veux dire, ça a été, j'ai cédé, les évidences du calcul devant…, c'est toujours très difficile, entre la volonté et puis le calcul, de faire la part des choses. Le parti communiste chinois, au départ, c'était huit, dix gars autour de quelqu'un qui n'était pas la haut, c'était huit, dix gars dans une pièce qui essayaient de lire péniblement les écrits de Marx et Lénine, qui se chamaillaient comme des perdus et puis, petit à petit, ils ont quand même déclenché quelques événements considérables qui se sont étendus sur quelques centaines de millions de personnes.

Donc, quand on se met bien dans la logique historique, il n'y a pas besoin d'être très nombreux. Alors je disais ça, pour dire que, dans ce contexte là ce qui m'avait frappé, donc si vous voulez dans ce groupe-là, il y avait des balèzes, des gars qui, ça leur disait, la castagne.

Et la vision que je garde d'un moment, c'est le groupe de balèzes, avec des blousons de cuir, qui revenant d'une bagarre ici, ou une bagarre là, ça défrayait la chronique à l'époque, ça faisait les gros titres, etc. c'était nous ! et puis ils étaient autour de celui qui était, à cette date, le numéro un de ce groupe. Et c'est la vision qui reste, tous ces gros balaises, et lui, qui était un petit freluquet, absolument mince, droit comme un I, mince et flexible. Et il leur parlait et il y avait là comme un enchantement, et, de façon absolument claire, lui qui avait le signifiant maître du groupe - et à l'époque on ne discutait pas beaucoup - eh bien lui était justement là, une sorte d'essence féminine, avec une grâce, quelqu'un qui se trouvait être né en Égypte, il avait une grâce toute orientale, roseau flexible au milieu de ces balaises qui l'écoutaient, comme ça, et là j'ai vu pour la première fois, j'ai saisi cette féminisation du pouvoir, de l'affinité en tous cas de la féminité et du pouvoir.

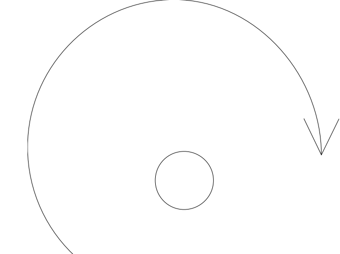
Alors le réel, le réel par rapport au maître, on peut dire le réel n'est jamais le maître. C'est même une fonction par excellence qui ne peut pas occuper cette place d'agent, parce que le réel c'est pas du toc, comme dirait l'autre et donc le réel ne fait jamais le maître, c'est toujours le semblant.

Quand le réel devient le maître, c'est-à-dire quand on le voit apparaître comme maître, eh bien justement, il se féminise, c'est ce qu'on appelle les caprices de la fortune. Quand c'est le réel, qui vraiment commande, comment est-ce qu'on l'a capté ? Comment est-ce qu'on l'a représenté ? On l'a représenté comme une puissance capricieuse et volontiers féminine, et c'est ainsi que le hasard figure dans tout notre imaginaire artistique, classique, de la renaissance classique, etc., il figure sous les espèces de la fortune. Une dame à moitié à poil, en général, et qui, par certains objets ou par son attitude, démontre son inconstance et son instabilité. Eh bien la fortune, c'est un des noms du réel, cette fortune qui agit sans raison, et qui manifeste, qui vous distribue ses coups comme au hasard et sans s'occuper de vos mérites.

C'est le nom du réel en tant que réel sans lois, qt qui est justement le qualificatif que Lacan lui met dans son dernier enseignement, au réel, le réel capricieux. Quand le réel apparaît comme le maître, eh bien justement il apparaît avec le caprice.

Et c'est pourquoi l'événement imprévu est un des noms du réel. L'événement imprévu, c'est ce qui vous prend au dépourvu, très jolie cette expression : au dépourvu, c'est-à-dire qu'avant vous êtes pourvus, vous avez, c'est l'avoir. Vous avez des plans. Vous obéissez à la loi, vous êtes protégé par le règlement, tout ça, ça fait un drôle de sac à dos. Vous ne vous déplacez que bien pourvu, et pourvu que rien n'arrive qui dérange ça. Et puis l'événement imprévu, c'est ce qui fait de vous un dépourvu, c'est-à-dire ça vous dépouille. Ça vous dépouille de vos plans, de ce qui vous encombre, et ça vous met à nu. C'est ce qui arrive quand les semblants vacillent, entre parenthèses titre des prochaines Journées de l'Ecole de la Cause freudienne au mois d'octobre de l'an 2000, de cette année.

Quand les semblants vacillent, en particulier grâce à l'événement imprévu, le réel apparaît, enfin il a une chance d'apparaître. Parce que le semblant, les discours, qui sont foncièrement de l'ordre du semblant et de son appareillage et qui sont de toute façon, et qui ont comme emblème un semblant, tout ça tourne autour du réel pour l'éviter. Ça gravite, les semblants.



Alors, c'est pourquoi Lacan pouvait dire que l'acte analytique est un acte qui ne supporte pas le semblant. Alors bien sûr il en procède aussi, parce que c'est un discours. Donc, le discours analytique aussi, il a un semblant, il a

l'analyste comme semblant. L'analyste, représentant l'objet petit *a* qui est un semblant - on verra ça la semaine prochaine - essentiellement un semblant.

C'est pourquoi ça m'a toujours, enfin j'ai essayé pendant des années d'arrêter la thèse comme quoi l'analyste ferait semblant d'être l'objet petit *a,* en rappelant que l'objet petit *a* lui-même c'était un semblant. Mais non ! on voulait que l'analyste fasse semblant.

Alors que précisément il s'agit d'autre chose. Que l'acte analytique ne supporte pas le semblant, dit Lacan. C'est-à-dire qu'il part du semblant comme les autres, dans les autres discours, mais il ne supporte pas le semblant. L'acte, non seulement il supporte le semblant, mais il y a beaucoup d'actes qui ne peuvent pas s'accomplir sans le semblant. Beaucoup d'actes essentiels qui ne s'accomplissent pas sans le semblant. Il y a des actes qu'on ne peut faire, que quand il y a le décorum nécessaire, que quand chacun a le titre nécessaire, et que, quand il y a des conditions d'énonciation bien précises, qui s'accomplissent alors ça marche.

Si vous prenez votre caprice, sur le Pont-Neuf, et vous dites à votre caprice : tu es ma femme, si elle vous croit, c'est une oie. Ça ne marche que si vous êtes ailleurs, que si vous avez traversé la Seine, que vous êtes à Notre-Dame, tous les déguisés sont là etc., tout a été publié avant, à ce moment-là vous dites : oui, pouh ! et ça vous change, c'est un acte. Et après essayez de vous dédire, vous aurez des problèmes.

Autrement dit, est-ce que là je fais comprendre que l'acte a des affinités essentielles avec le semblant ? Si vous dites à un copain de venir là et de jouer le maire, et il vous dit : alors, acceptez-vous de prendre, oui ! oui ! et si c'est pas un maire, si tout ça, un déguisement, il n'y a pas eu d'acte, n'est-ce pas, c'est pas valable. C'est ce qui inspire Feydeau d'ailleurs, dans *Occupe toi Amélie*, où la maîtresse accompagne le gars jusqu'à la salle où il va se marier avec une autre, oh il lui dit c'est une blague, tout ça, c'est une plaisanterie, c'est pas un vrai, le maire c'est mon copain Jojo. Alors elle dit ah Jojo, alors personne ne comprend parce que elle, elle pense que c'est une blague.

Autrement dit, l'acte a des affinités essentielles avec le semblant, les actes ne sont possibles dans un appareil de semblant et c'est une exception, l'acte analytique, bien sûr lui aussi, il a son appareil de semblant, mais que quand même, avec cet appareil de semblant il essaye de toucher au réel.

C'est pour ça que Lacan dit qu'il y a une horreur de l'acte analytique, c'est parce que le réel qu'il s'agit de toucher suscite l'horreur. Normalement, il ne suscite pas l'amour. C'est là que je retrouve l'amour du réel dont j'ai parlé il y a deux *Cours,* j'ai d'ailleurs fait une erreur à ce propos, parce que j'ai attribué l'invention de l'expression « amour du réel » à Virginio Baio. Je l'avait entendu de sa bouche pour la première fois et comme en plus l'expression d'amour du réel lui allait très bien, je considérais qu'il en était l'inventeur. Virginio Baio et amour du réel sont deux mots qui vont très bien ensemble.

Mais en fait, ils vont certainement très bien ensemble, ils vont tellement bien ensemble, ça avait dû tellement lui plaire qu'il l'avait pris à Hugo Freda. Hugo Freda qui avait produit cette expression, ce concept au terme d'un certain travail et qui m'a fait remarquer que c'était lui qui avait amené cet amour du réel, je le lui rend bien volontiers, d'autant qu'il me l'avait déjà dit, jadis, et que je l'avais oublié, pourtant il n'y a pas si longtemps que ça, ce qui veut dire que l'image de Virginio Baio en parlant, a été plus prégnante que le rappel qu'avait pu m'en faire Hugo Freda. Hugo Freda, c'est d'ailleurs un nom qui pourrait être dans Musset, Hugo Freda.

Alors, il y a l'amour du réel, qui ne s'obtient sans doute que après un long travail, il y a l'horreur du réel que Lacan évoque, il y a d'autres rapports d'affects au réel, il y a par exemple la joie, c'est l'affect spinoziste du rapport au réel,

c'est l'affect auquel on peut atteindre, lorsque que l'on ne croit plus aux caprices du sort et lorsque, en quelque sorte, on s'égale au sort. C'est-à-dire que, on s'accorde au sort, et non pas au sort comme étant la volonté d'un Autre, supérieur, mais sur un mode qui est très proche de Nietzsche, vouloir ce qui est, vouloir ce qui vous arrive et même qui vous arrive de façon imprévue. Et c'est pourquoi Nietzsche avait pour Spinoza une grande révérence, évidemment, chez Nietzsche, c'est l'exaltation de la volonté. Voulez, y compris ce qui vous arrive à l'improviste, voulez, y compris ce qui vous fait souffrir, voulez y compris ce qui est injuste, considérez que c'est votre volonté, que c'est votre caprice. Spinoza, ce n'est pas la volonté, au premier plan, c'est au contraire l'invitation à voir la nécessité de ce qui est, de retrouver, d'avoir foi en la nécessité de ce qui est, comme si c'était la démonstration d'un théorème.

C'est-à-dire, ça n'est pas tellement la contemplation, c'est plutôt la conviction que c'est calculable. Alors, dans la psychanalyse, bien que, bien sûr qu'elle n'agisse qu'à partir du semblant. En même temps, comme dit Lacan, le semblant est nu, dans la psychanalyse, il est nu parce que justement il n'y a pas de cérémonie, qu'on n'y met pas les formes ; quand on met les formes, c'est toujours pour rester bien à distance du réel.

Pas de convention, il n'y a pas de contrat dans la psychanalyse, vous n'allez pas devant un notaire pour dire : je prends monsieur untel pour analyste. Vous n'allez pas devant le maire pour dire je prends untel pour analysant. Et le maire dirait : je vous déclare unis par les liens du discours analytique, par les liens du discours analytique, du transfert, et du contre-transfert.

Et on peut pas, dans la psychanalyse, s'excuser, sur la forme, on peut pas dire : aah ! ben tu es mon analysant, regarde le contrat que tu as signé chez le notaire, comme tu es mon analysant tu me dois la vérité, si tu me dis des mensonges, c'est une rupture de contrat, tu dois arriver à l'heure, tu dois payer rubis sur l'ongle, sinon contrat !

Enfin, ça peut aller dans l'autre sens aussi, tu es mon analyste alors tu me dois deux interprétations par mois. Et, dans le discours analytique, il n'y a rien de tout ça, c'est pourquoi Lacan peut dire à la fois que le semblant est spécialement nu, parce qu'il n'est pas appareillé dans des cérémonies, et c'est pourquoi il dit : c'est terrible quand la psychanalyse se rallie au semblant, parce qu'alors, quand elle se rallie au semblant, quand le psychanalyste se rallie au semblant, il est laps et relaps, et c'est pourquoi Lacan parle du semblant impudent, qui est celui du psychanalyste quand il se rallie au semblant.

Alors, c'est le semblant de la régulation quantitative des séances, la durée, le nombre des séances, tout ça c'est le semblant impudent, de nos confrères, de nos confrères de l'Association internationale, chez qui c'est normal de négocier les nominations des titulaires, de négocier les nominations de ceux qui sont en dessous.

L'A.E. ça n'existe pas, là-bas, c'est le titulaire, franchement, l'A.M.E., l'associé, on négocie ça, on le vend. Pour eux c'est normal, c'est les échanges normaux qu'il faut pour qu'un groupe se soutienne, où est le mal ? Et par, ce semblant, dit Lacan, la psychanalyse intimide tout ce qui du monde y met les formes.

Et c'est ça, c'est un savoir important de savoir y mettre les formes, de savoir y mettre les formes. « Y ». Dans le monde, introduire dans le monde des formes, s'adresser à chacun comme il convient, à sa place, c'est l'art suprême du japonais, puisque là, jusqu'aux plus petites inflexions varient selon la personne à qui on s'adresse.

Évidemment, chaque fois qu'il y a de la vérité, il y a manque à la courtoisie, c'est une loi et c'est là qu'il faut savoir modérer, mettre des freins, bien sûr.

Voilà. Je continuerais la fois prochaine, puisque je suis obligé de m'arrêter en chemin.

Fin du *Cours VIII* de Jacques Alain Miller du 26 janvier 2000.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Neuvième séance du *Cours*

(mercredi 2 février 2000)

IX

Quatre-vingt-douze bis Boulevard du Montparnasse. Je n'ai pas l'habitude de vous convier le mercredi soir à assister à un séminaire que je fais de temps en temps et qui, cette année, est dirigé par Eric Laurent et moi-même, mais je fais une exception parce que ce séminaire aura ce soir un invité et je me suis inquiété de la faible diffusion que nous avons pensé à donner à cette invitation, alors que ceux qui viendront prendront certainement un grand intérêt dans ce qui est pour nous un divertissement, un de plus.

Nous aurons ce soir un exposé sur le tableau du Titien *La Vénus d'Urbin*, Venus d'Urbino, qui se trouve aux Offices de Florence où j'aurais dans peu de temps l'occasion de le voir en chair et en os, si je puis dire.

Il est annoncé - j'espère que ça fonctionnera - des projections nombreuses de diapositives et ce sera quelqu'un de tout à fait remarquable, Daniel Arasse, qui n'est pas du Champ freudien, qui est un historien de l'art, qui va nous initier à ce qu'il a à dire de *La Vénus d'Urbin*. C'est quelqu'un dont le nom m'avait retenu il y a longtemps, parce que, en particulier, il avait écrit un ouvrage d'iconologie sous le titre *Du détail* et comme j'avais fait un sort, peu de temps auparavant, au détail, son livre n'était pas paru, je n'avais pas pu en bénéficier, je l'avais lu.

Et puis je me suis aperçu que beaucoup de thèmes qu'il abordait dans ses ouvrages avaient pour moi une résonance spéciale. Par exemple, au cours des voyages en Italie qui sont pour moi une pratique fréquente, comme pour d'autres, je faisais collection d'annonciations, cartes postales d'annonciations... J'avais d'ailleurs entraîné, dans cette collection, ma fille. Je trouvais toujours très amusant de voir ce qu'il y avait entre Marie et l'ange pour représenter la communication, la parole et donc c'était un jeu que de voir qu'est-ce qui venait se loger à cette place et aussi les attitudes des deux personnages et j'ai été ravi de pouvoir acheter le livre de Daniel Arasse paru récemment et consacré à l'annonciation.

Autre exemple, ça, ça se trouve en Livre de poche, il a consacré un ouvrage à la guillotine révolutionnaire, objet qui m'avait toujours frappé dans le cours de ma scolarité sur la Révolution française et un certain nombre de ses personnages. Eh bien il a fait un livre là-dessus.

Autrement dit, de loin, je me suis dit ce Daniel Arasse, qui doit avoir à peu près mon âge, je sentais une curieuse résonance, une étrange résonance. Alors je ne l'ai jamais rencontré, je ne lui ai jamais parlé, ça n'est même pas moi qui l'ai invité là, mais j'attends ça avec un certain sentiment d'étrangeté. Comment se fait-il que ce Monsieur écrit des livres d'art, sur des sujets qui sont vraiment intimes pour moi, et sans que je puisse là mettre en cause quelque pompage que ce soit. Donc, j'ai un petit sentiment de *Unheimlich,* de double, de double évidemment très supérieur, puisque lui, il met ça au travail.

Donc ça m'est d'autant plus agréable, donc au nom d'Eric Laurent et de moi-même, de vous convier ce soir à 21h15 au 92 bis boulevard du Montparnasse, pour voir monsieur Arasse et pour l'écouter et pour suivre ses projections de diapositives et ses commentaires. C'est une exception.

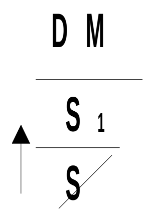
C'est notre dernière réunion de ce cycle, avant de nous retrouver la première semaine de mars et pour cette fois, j'ai renoncé à lutter avec mon symptôme. Je suis arrivé tranquillement en retard.

Je vais faire raisonner ici, un dit, qui, pas plus tard qu'hier, ma frappé. Amuse-toi bien ! Ah ! « Amuse-toi bien », c'est une parole qui a été dite à une personne qui vient me parler.

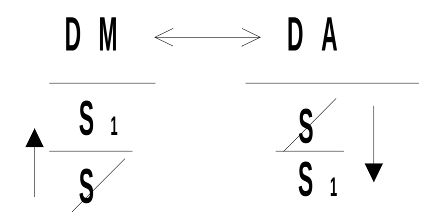
Et des personnes qui viennent parler à un analyste, on peut remarquer qu'elles viennent spécialement lui parler des paroles qui leurs ont été dites, et aussi d'ailleurs des paroles qui ne leur ont pas été dites quand elles les attendaient, quand elles auraient voulu que ce soit dit. L'expérience analytique est très occupée de ça, des paroles qui vous ont été dites, ou pas dites quand elles auraient du.

Eh bien là, à quelqu'un on a dit : « amuse-toi bien » et c'est quelque chose comme il arrive et comme on dit, qui l'a marqué. Et dans la psychanalyse, on cherche ces marques, ces marques-là, ces marques de paroles. On les retrouve, quand on les a oubliées ou quand on s'en est toujours souvenu, ça arrive aussi bien, eh bien dans l'expérience analytique, on trouve l'occasion de les expliciter, de les communiquer, d'en voir les conséquences à longue portée et, au moins pour ceux qui viennent en analyse, il n'y a pas d'exception. Et même là, si on faisait un sondage, je suis sûr que pour chacun d'entre vous, ce que je dis évoque quelque chose, ça fait même une cacophonie épouvantable, dans le silence. Dans l'expérience analytique, on a l'occasion de prendre ses distances avec ces marques là, c'est-à-dire de gagner une marge, au moins, par rapport à ces marques.

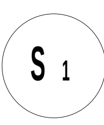
C'est ce que Lacan a mis en forme, de la façon la plus simple : dans le discours du maître, une marque distinguée a la faculté d'absorber le sujet.



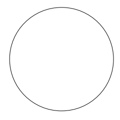
Ce discours là, est l'envers de la psychanalyse, pour autant que dans le discours analytique, le sujet a l'occasion de recracher la marque qu'il avait absorbée.



Entre les deux il y a, disons, un rapport d'envers. Quand le sujet est absorbé par sa marque, il ne s'en distingue pas, on ne voit que sa marque. Simplement, il faut arriver à percevoir et même à élargir la place de ce sujet qui n'est rien, à côté de sa marque. Vous avez la marque, vous ne voyez qu'elle,



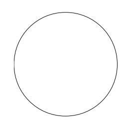
sauf que, qu'est-ce qui se passe si on l'efface ici sur le tableau ?



Il reste quelque chose dont il s'agit de savoir ce que c'est. Je dois dire que c'est possible, que dès lors qu'il n'y a plus cette marque, que là j'ai dessinée sous la forme d'un cercle, n'a pas lieu d'être, ça n'est pas non plus. Et quand on résonnait sur les classes logiques, il n'y a matière à former une classe que s'il y a quelque chose dedans, sans ça on vous dit : il n'y en a pas, il n'y a pas, il y a rien. Vous ouvrez la porte, oh ! il n'y a personne ici, bon, et vous refermez. Ou alors vous entrez vous-même et vous êtes ce qu'il y a dedans.

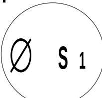
Et puis on s'en va si on referme la porte, et on s'en va. Ce qui a bougé dans cette conception avec la théorie des ensembles, c'est que même s'il n'y a personne ici, il reste le ici, il reste le

lieu où vous constatez qu'il y a rien. Ça veut dire que dans la théorie des ensembles, le vide est placé, le vide existe aussi, l'ensemble vide est une catégorie opératoire.



C'est ce dont Lacan a pris faveur pour qu'on apprenne à distinguer la marque de cette marge qu'est intrinsèquement le sujet.

Et c'est opératoire dans la théorie des ensembles, puisque l'ensemble vide compte comme partie de tout ensemble, mais pas comme élément, mais comme partie de tout ensemble,



de telle sorte que, disons-le comme ça pour le manifester, à côté de l'élément marque, vous avez toujours le fantôme de l'ensemble vide qu'on peut faire surgir à partir du moment où on considère les parties de l'ensemble.

C'est ce qui au moins nous aide à saisir que la petite lettre que nous attribuons au sujet, peut être approché au moins, situé à partir de cet appareil logique, que nous n'avons pas besoin là d'avoir recours à la métaphysique, à la mystique, à la théologie, il suffit de ce recours logique pour donner au manque un aspect non seulement pensable mais opératoire.

C'est, en effet, faire surgir, faire apparaître, nommer, manier, ce qui jusqu'alors était comme inconnu, invisible, oublié. Il n'y a pas simplement des personnes, il n'y a pas simplement des éléments, il n'y a pas simplement des inscriptions, il y a encore le lieu où ça s'inscrit et qu'il faut bien aussi conceptualiser et nommer et marquer le lieu, quelque chose de l'espace, de la même façon que nous approchons quand même du moment où nous allons essayer de faire une opération comparable avec le temps qui, lui aussi, a un statut, difficile, oublié, à l'occasion invisible.

Cette petite mise en place a un intérêt accru, si on peut bien se souvenir de l'équivalence que Lacan établit entre le discours du maître et le discours de l'inconscient.

$$DM \equiv DI$$

Dans l'un comme dans l'autre, c'est le même : S_1 est cette marque, qui commande et qui peut à un moment vous surgir sous la forme de cette parole : amuse-toi bien !

C'est très profond que de faire de l'inconscient un discours parce qu'on pourrait avoir tendance à penser que l'inconscient est de l'un tout seul, qu'il est à vous, qu'il est la propriété de l'unique, puisque ça semblerait être ce qui est du plus intime.

En effet, on se rend chez l'analyste pour l'opération analytique dont je disais la dernière fois qu'elle n'est pas une cérémonie, on s'y rend tout seul ! On fait une distinction sévère dans la psychanalyse entre la thérapie familiale et puis la psychanalyse.

Si vous dites : bon, je vous parle tellement de ma femme, je vais vous l'amener. Non ! non ! Si vous l'amenez, elle viendra toute seule de son coté.

Quand il y a des sujets qui ne savent pas traverser la rue, qu'il est dangereux de laisser traverser la rue, comme à des petits, il faut qu'ils soient accompagnés, ça fait déjà une difficulté : qu'est-ce qu'on va faire de l'accompagnant ? Est-ce qu'on le fait entrer, pour être poli, est-ce qu'on le laisse dans la salle d'attente, est-ce qu'on lui dit : allez faire un tour et puis revenez. Il y a vraiment une exigence, là, de solitude formelle.

Parfois il y a des sujets qui ne veulent pas être tout seul chez l'analyste, donc ils envoient toute leur famille, et puis ça finit par créer des problèmes j'en ai des échos assez lointains : il y a la maman, il y a ses deux filles, il y a le gendre. À force, le gars il croule là-dessous, il faut le comprendre. Et puis quand le papa surveille tout ça, qu'il est lui-même

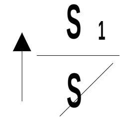
analyste, je ne peux pas vous dire ce que ça donne.

Alors maintenant, comme en plus, ça se passe très loin d'ici, mais comme il y a une sorte de folie qui a pris le milieu analytique lacanien – folie à laquelle j'y suis pour quelque chose - de s'unifier, de se vouloir un - rien que ce mot montre que c'est une folie - ça fait que ça produit une globalisation des ennuis. Et, pour l'instant je n'ai pas encore réussi à me défiler, après avoir largué ça, eh bien j'hérite d'un certain nombre de ces ennuis.

Donc, la solitude de l'analysant, faisant couple avec l'analyste, partenariat, ferait penser que l'inconscient est de l'un tout seul. *Incon-scient*, un con qui en plus sait des choses. C'est assez comme ça qu'on pourrait traduire le *Unbewust* de Freud.

Eh bien précisément le point de vue selon lequel l'inconscient est un discours nous oblige à réviser cette conception spontanée. Il dit : d'abord l'inconscient, c'est une combinatoire, parce qu'un discours est une combinatoire de terme et de place et en tant qu'il est un discours, comme tout discours, il est gouverné par un semblant : l'inconscient.

Il est gouverné par un signifiant maître, ou par un ensemble de signifiants maîtres, puisque S_1 peut aussi bien être le nom, la lettre, qualifiant, se référant à un ensemble de signifiants, un S_1 écrit comme Lacan l'évoquait une fois e-2s-a-i-n, un essaim de l'inconscient, qui sont des semblants. C'est là qu'il faut donner toute sa valeur à l'équivalence de ces deux discours.



L'équivalence, c'est le même, c'est deux noms pour la même structure de discours, pour le même discours et ça met en valeur que l'identification, le concept freudien qui est mathèmisé par Lacan sous cette forme, que l'identification, dans le discours du maître comme dans le discours de l'inconscient, cette identification est la même, c'est-à-dire que le sujet est toujours identifié dans le discours du maître, il est toujours identifié dans l'Autre (avec un grand A) et ça peut s'étendre jusqu'au discours universel.

C'est de là qu'il pêche, ou qu'il est pêché, croché, par un signifiant maître. Ce qu'il croche, c'est ce qui est dit, ce qui se dit; ce qui se dit dans la famille, ce petit morceau de particulier, dès qu'on dit la famille, il y a la société, il y a éventuellement l'état, il y a un ordre où cette famille a sa place, ou un désordre.

Et, par là, le S_1 ici, qui joue cette fonction éminente dans l'inconscient, sous la forme de ces paroles qui vous marquent, ce S_1, il est en même temps véhiculé et charrié dans le discours universel.

C'est un ambosepteur ce S_1, qui est d'un côté branché sur votre intimité et qui la dérange, on se demande ce qu'il vient faire là, il lui est justement plutôt extime, et puis de l'autre côté il est branché sur tout ce qui se raconte et qui fait rumeur. Le bataclan où la *Vénus d'Urbin* voisine avec la théorie des ensembles et donne la main à la philosophie, aux mathématiques, à la secte, enfin tout y est. C'est la réserve où tout entre, comme celle du bricoleur et quand vous êtes là, dans votre solitude obligée, tout ce remue-ménage entre avec vous, dans le cabinet de l'analyste.

C'est l'identification langagière, et ipso facto sociale, entre guillemets, parce que c'est justement dans l'expérience analytique qu'on peut avoir un petit aperçu sur le social et précisément sur le fait que pour qu'il y ait groupe social et même nation, classe sociale, il faut que se trouve opérée, pour un certain nombre de sujets, l'identification au même signifiant maître. Il y a d'autres signifiants maîtres qui sont différents bien sûr, mais il faut, pour qu'il y ait le social, qu'il y ait l'identification à au moins un signifiant maître valant pour tout ceux de l'ensemble.

Cette identification langagière est la condition condition pour que travaille cet ensemble de signifiants marqué S_2

et qu'il s'en produise ce que, depuis Lacan, nous indiquons comme petit *a*.

$$\frac{S_1}{\$} \quad \frac{S_2}{(a)} \downarrow$$

Commentons ce schéma bien connu sur le versant discours de l'inconscient. Alors où est l'inconscient dans le discours de l'inconscient ? Eh bien il est partout. Ici, c'est l'inconscient-sujet, celui qu'on connaît sous les espèces de la vérité, la vérité qui trahit votre intention. Inscrivons là le lapsus. La vérité qui fuse, en dépit que vous en ayez et qui affecte spécialement ceux pour qui l'identification sociale est spécialement prégnante. Le lapsus a tout son éclat dans la mesure où celui qui est le siège de ce lapsus est en fonction sociale. On prend l'exemple du président qui révèle la vérité de dessous alors qu'il est en fonction, chez Freud même. Chez d'autres, si ça n'était pas le président mais si c'est le bouffon, on appelle ça un mot d'esprit.

Donc l'inconscient-sujet. Mais en S_1, il y a l'inconscient-maître, l'inconscient saisi comme ce qui vous commande. C'est ce qui opère quand on repère, précisément ce que peut avoir de compulsif un comportement.

L'inconscient-maître, c'est ce que met en évidence spécialement, il a fallu que Freud crée un concept pour ça, celui du surmoi. Et quand il veut démontrer que l'inconscient, c'est du solide, que ça n'est pas le rêve de Freud, quand il veut donner à l'inconscient un caractère de réel, soutenable au regard du discours de la science, il n'a même pas le lapsus. Il dira, bon, c'était une référence, c'est un court-circuit, à peine apparu ça disparaît, c'est une coïncidence, une étincelle, c'est un neurone qui saute, ça ne compte pas, c'est la même chose que quand on fait une expérience de chimie, on la rate, c'est parce que le papier tournesol n'était pas à la bonne température, la cornue était fêlée : ce sont des petits accidents sur quoi on n'établit pas du réel ; non !

Non : quand Freud veut accréditer dans le public la notion que l'inconscient c'est du réel, il a recours à l'inconscient-maître, il met en évidence des actions compulsives, répétitives, où le sujet apparaît évidemment comme commandé par plus fort lui, comme moi quand j'arrive en retard, à ce *Cours.*

Là, à la fin de ce cycle, je dis : que ta volonté soit faite ! D'ailleurs, ça pourrait être un gain énorme, vous pourriez avoir double ration, c'est-à-dire, à partir du moment où j'accepterais ça, si je l'acceptais vraiment, est-ce que je l'accepte vraiment ? je me suis quand même promis, au cycle suivant d'être à l'heure, mais si je l'acceptais vraiment, c'est très simple, je demanderais à un collègue d'être là, lui, à 13h30 et puis de faire le lever de rideau, de parler de 13h30 à 14h, comme ça j'arriverais à l'heure et même en avance.

On fait ça au théâtre d'ailleurs, on fait des levers de rideau, parfois inoubliables. Moi, la première pièce que j'ai vue à la Comédie Française quand j'étais petit, c'était justement *Un Caprice* d'Alfred de Musset, eh bien des années plus tard, ça m'a rendu service, la semaine dernière.

Donc si j'acceptais vraiment « que ta volonté soit faite » à ce S_1 diabolique avec lequel je lutte pied à pied, je pourrais rendre utile cette demi-heure, enfin elle est utile de toute façon, ça permet de bavarder.

Alors, ensuite, bien entendu, il y a l'inconscient en S_2, l'inconscient à la place de l'esclave, ça, c'est l'inconscient qui travaille dont, à un moment Lacan fait même le caractère essentiel de l'inconscient *der Arbeiter*, en prenant, non sans dérision, le titre d'un ouvrage pas forcément recommandable, de Ernst Junger, *Le travailleur* et, en effet, on sait à quel point Freud a mis l'accent sur le travail du rêve, qui a d'ailleurs inspiré la dernière grande compagnie cinématographique de Hollywood où ils ont du tous passer sur le divan à un moment où l'autre, *Dream works*, c'est sous ce titre, freudien évidemment, que se sont produits un certain nombre des chefs-d'œuvres du cinéma américain

qui inondent la planète et y compris le dernier petit carré de résistants à la Astérix que représente la nation française, au milieu de cette domination du *dream work*, des *dream works*.

C'est l'inconscient que nous aimons celui-là, l'inconscient qui commande, en générale c'est dur, ça donne des exemples, on se demande comment y échapper, l'inconscient qui travaille, qui tricote, l'inconscient qui interprète, qui comprend de travers qui, avec un mot, arrive à faire naître une flopée de significations, on se dit mais comment il arrive à faire ça ? Ah ! quel artiste ! Récemment j'écoutais quelqu'un qui fait son analyse dans une autre langue, que j'arrive à peu près à comprendre, et donc il avait la notion d'une petite mouche dans un contenant de verre transparent et qu'il avait tout près de l'oreille. Et comme c'était dans la langue anglaise, c'était *a fly*. Avec ces trois lettres qu'est-ce qu'on ne trouve pas. On trouve voler, l'avion qu'il a des difficultés à prendre, on trouve, par métonymie, la petite abeille qu'on a dans la tête, comme nous nous disons une araignée dans le plafond. Et puis il avait la pensée que c'était plutôt ici que dans sa tête, donc on voyait, précisément il pouvait commencer à prendre un peu de distance, une petite marge, avec son signifiant maître.

Et puis *fly*, c'est aussi un argot pour la braguette. Et donc le fameux signifiant maître du phallus avait réussi aussi à se glisser dans *fly*. Et puis le verbe même *to fly*, depuis Erika Jung, Jones, a en effet aussi des valeurs érotiques, voilà. Il a fallu arrêter, trois-quarts n'y suffisaient pas.

Donc là, quand vous avez ça, si on était pas analyste on se mettrait à genoux devant la merveille de cette construction. Quel travail d'artiste comme on dit devant les petits napperons, c'est artisanal sans doute, plutôt que du grand art mais, et malheureusement, en effet, ça ne sort pas vraiment du cabinet de l'analyste sinon sous la forme de petits récits que comme ça été et que fera l'analysant ou l'analyste un jour. Ça c'est du travail, on peut dire.

Donc l'inconscient-vérité, l'inconscient-maître, l'inconscient-travail, qui sont une mise en forme par Lacan de ce que Freud a trouvé au fil du temps et pourquoi il a du inventer avec les moyens du bord les concepts qu'il nous a proposés et puis le quatrième de l'affaire.

Le quatrième de l'affaire, c'est la finalité du système, c'est ce que Freud a amené tout de suite et que Lacan n'a récupéré qu'un peu plus tard tout de même, après le début de son enseignement, à savoir que tout ça, l'articulation de l'inconscient vérité, de l'inconscient-maître et de l'inconscient-savoir, c'était fait pour jouir, c'était fait pour obtenir le *Lustgewinn,* un gain de plaisir.

L'inconscient freudien ne pense qu'à ça, ne travaille autant que pour délivrer ce gain de plaisir et essayer de le faire au moindre coût, question d'économie.

Donc tout cet attirail de signifiants, toute cette mécanique, maintenant on ne les voit plus vraiment travailler, les machines dont on se sert, l'ordinateur, parfois on entend un petit ronflement, on ne voit plus.

Donc pensez plutôt à la machine de Vaucanson, les machines à vapeur, les pistons etc. donc tout ça qui s'enclenche pour sortir quelque chose, précisément, qui n'est pas de l'ordre du signifiant, au moins c'est ce que dit petit *a*.

Ça n'est pas de l'ordre de S_1, de S_2 même de S barré qui est le manque de signifiant où peut s'en inscrire un, c'est quelque chose d'autre, quelque chose d'autre qui s'est d'ailleurs fait prendre pour le réel. On s'est dit voilà, tout ça, tout ce bataclan signifiant, pour ça : ça c'est le réel de l'affaire.

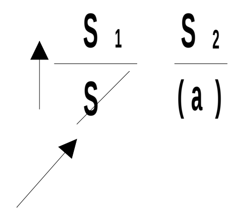
Justement, c'est ce qui est en question, parce que petit *a*, petit *a* mais il suffit de le regarder d'ailleurs, ce petit *a* mignon comme tout, là bien logé dans sa parenthèse, c'est une petite jouissance, petit *a*, c'est, comme Lacan le dit une fois, une lichette de jouissance et qui reste bien à sa place, regardez comme c'est…, là les signifiants sont à leur place, bien forcés, mais petit *a*, c'est la jouissance

bien à sa place qui arrive à point nommé, puis comme il faut voir ça aussi dans le discours du maître, eh bien c'est la production : on note les quantités produites, on en fait des caisses, on les envoie, c'est aussi bien le produit marchand, ce petit *a* qu'on empile, qu'on numérote, et puis qu'on produit éventuellement en flux tendu, et puis qu'on commandera demain grâce à l'appareillage électronique et aussitôt on le fabriquera pour vous et on l'amènera chez vous. On a trouvé même le moyen de produire en grandes quantités des produits de luxe, le luxe est devenu une industrie énorme et des gens qui savent y faire ont réussi à garder le trait du luxe en produisant ce luxe autant que le produit de grande consommation. Ils ont fait du luxe un produit de grande consommation en lui gardant la signification du luxe. Cette opération qui s'est réalisée durant ces vingt dernières années est une des opérations de marketing les plus intelligentes qu'il soit donné de voir.

Alors des petits morceaux de jouissance qui se promènent, et rien à voir avec la jouissance infinie, petit *a,* c'est de la bonne petite jouissance numérable et d'ailleurs qui a quelque chose évidemment de commun avec le signifiant, sinon on ne pourrait pas inscrire ça sur ce schéma.

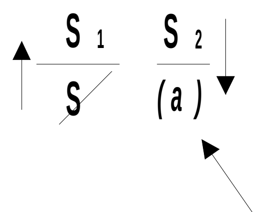
Ce que ça a de commun avec le signifiant, c'est précisément que ça peut se compter, que ça s'accumule et que tout en n'étant pas signifiant, eh bien on peut dire que ça au moins ça de commun avec le signifiant, c'est que c'est cerné du trait du semblant.

Ce qui veut dire que, ici, dans ce discours, mais dans les autres aussi, ce qui s'inscrit là, c'est un faux réel, évidemment substantiel, tout est là, si on prend les termes qui sont en dessous, les deux barres, ici on a sans doute un terme insubstantiel, le terme vide du sujet.



Et le mot même de sujet porte l'indication de cet en dessous, c'est l'*upokemeinon,* comme s'y réfère Lacan, upo c'est dessous.

Et par rapport à ce terme insubstantiel et vide, sans doute celui-ci est vide substantiel. Non pas *upokemeinon* mais *oussia,* ce qu'on a attrapé dans le latin par *substancia* et qui nous est arrivé comme notre substance.



Ce qui fait que, à la question « je suis », en effet il y a trois réponses qu'on donne à partir de ce schéma. La première réponse à « que suis-je ? », c'est la réponse de l'identification, c'est la réponse par le S_1, ça peut aller de « je suis fils de » jusqu'à « je suis professeur », « je suis adjudant », « je suis employé à la poste », etc. Des identifications où je suis celui qui a reçu la parole « Amuse-toi bien ! », la réponse par le signifiant identificatoire.

Ensuite il y a la réponse par S barré, c'est la réponse « je ne suis rien de tout ça », je suis seulement la possibilité et on accède à ça tout de suite par l'expérience analytique, je suis celui qui a la possibilité de nier ce qu'il vient de dire.

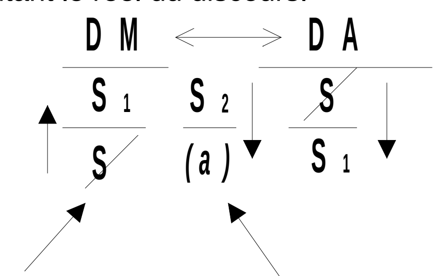
Ah, ça n'est pas donné quand c'est enserré dans certaines cérémonies, vous ne pouvez pas dire le contraire, une fois que vous avez dit : - Voulez-vous pour époux monsieur, Oui. - Alors je vous déclare unis par les liens du mariage, - Minute papillon ! J'ai changé d'avis. Alors là, il faut entrer dans toute une histoire forte longue, là vous n'avez pas la possibilité de changer d'avis

dans la minute, - Mais je me suis aperçu juste, - Ah ! non monsieur, non madame.

Donc, tandis que dans l'expérience analytique vous dites quelque chose de terrible, et ouh ! non… tout compte fait... Donc vous êtes déjà le sujet qui peut dire le contraire dans la seconde. Vous ne réveillez pas votre analyste pour autant et ça donne une extraordinaire liberté par rapport aux identifications, rien que ça.

Ensuite vous êtes aussi celui qui peut toujours en dire davantage, suffit de revenir à la prochaine séance. Vous êtes donc une sorte de plus-un. Eh puis il vous est aussi permis de vous taire, d'être une sorte de moins-un. Donc ça c'est la définition de votre « je suis » comme sujet barré. Et puis il y a votre définition par petit *a*, quelque chose qu'on pourrait formuler comme « je suis ce que je jouis », par exemple.

Mais, on pourrait d'ailleurs, pourquoi pas, ajouter la quatrième, la réponse par S_2. Je suis ce que je sais, pourquoi pas ? Je suis ce qu'on sait de moi, pourquoi pas ? Mais, toutes ces réponses, ça ne nous donne pas pour autant le réel du discours.



Dans le discours analytique, à la suite de Freud, Freud a commencé, comment est-ce qu'il a commencé ? Il a quand même commencé plutôt par apercevoir l'inconscient-vérité et l'inconscient-travail et puis, dans sa seconde topique, il a mis en valeur l'inconscient-maître, il a produit le concept du surmoi principe de ton inconscient, ressort de tes symptômes, agent du discours de l'inconscient.

Et Freud l'a fait valoir d'ailleurs comme l'emblème du discours de l'inconscient, comme son insigne. C'est la leçon qui est commune au discours du maître et au discours de l'inconscient : on gouverne l'homme par l'identification.

Alors, évidemment, la question se pose de qu'est-ce qui se passe si vraiment à la fin du discours analytique on arrive à produire S_1, on arrive à sortir le sujet de son absorption dans S_1, à produire S_1, à le séparer. Ça a donné en effet l'idée aux analystes qu'à la fin d'une analyse, on se retrouvait un sujet non identifié.

Lacan, quand on lui a proposé cette lecture l'a réfutée aussitôt en disant les sujets non identifiés, on ne s'en occupe pas dans l'analyse. Et ça dit très précisément les sujets non identifiés, ils n'ont pas d'inconscient, ils ne sont pas dans le discours de l'inconscient. Pour être dans le discours de l'inconscient, il faut avoir été happé par le discours universel et que de ce discours universel soit venu sur vous vous baptiser, vous transsubstantifier, un signifiant maître. Si c'est pas le cas, s'il y a quelque chose qui a raté dans cette capture initiale, si le signifiant maître a été mal accroché, mal épinglé, de travers, pas du tout, désolé, vous n'êtes pas dans le discours de l'inconscient, vous ne pouvez pas entrer dans le discours analytique. C'est la condition, il faut être entré dans le discours de l'inconscient pour être dans le discours analytique.

Il y a des conditions pour le baptême aussi, très larges d'ailleurs, c'est formidable, ils disent au début oh ! il faut vraiment que les gens soient prêts, qu'ils soient biens, etc., et puis pouh ! on comprend que c'est finalement : laissez venir à moi les petits enfants.

C'est déjà chez Tertullien, en Livre de Poche. Je n'ai pas cherché ça au fond des bibliothèques. Mais dans le discours analytique, c'est plus sévère, et à la fin de l'analyse vous n'avez pas du tout un sujet non identifié, faisons une différence ici avec le désidentifié. Le désidentifié veut dire que le sujet est passé par l'identification et puis qu'il s'en est séparé sous un mode à voir de près.

Ça, il s'en est séparé parce qu'il a fait l'expérience dans l'analyse, il fait l'expérience de lui-même comme S

barré. Il a fait l'expérience de son manque-à-être, c'est-à-dire de sa possibilité de mettre en question toutes les identifications et qu'il y est finalement conduit nécessairement ; on peut dire que c'est l'effet ironique de l'association libre. C'est le socratisme analytique spontané. C'est que quand vous n'avez pas quelqu'un pour vous visser les identifications, pour vous reconnaître comme l'employé des postes, le fils de untel, etc. quand ce quelqu'un là vous est soustrait, qu'il opère autrement qu'en vous disant bien entendu monsieur Untel, bien entendu madame, et que il bouge un petit peu, qu'il n'est pas à la place où il devrait être, à savoir d'acquiescer à votre identification, eh bien vous-même en retour, votre identification tremble, votre semblant identificatoire vacille, il ne reste plus tout à fait en place.

L'expérience analytique elle-même est socratique, Socrate se promenait en disant : ah, et tu dis ça et tu crois vraiment, tu dis que tu es ça, et vraiment tu est ça, oh ! oh ! comme c'est intéressant, etc. Il gâchait la vie de tout le monde.

Là, c'est le processus analytique lui-même qui, à un point ou un autre, attaque cette confusion où vous êtes avec votre identification.

Du coup, dans le discours analytique c'est S_1 ce qu'on produit, qui fait figure de réel. Et c'est bien pourquoi Freud, quand il veut accréditer l'inconscient au regard du discours de la science, ce qu'il amène c'est ça, c'est des faits de surmoi, où le sujet ne comprend absolument pas par quelle force il est agit.

Freud amène les actions compulsives. Donc, dans le discours analytique, ce qui fait figure de réel, c'est le signifiant maître, les signifiants maîtres. Mais gardons bien en mémoire : tout à l'heure j'ai dit c'est quand même un faux réel.

Il y aura, après la coupure des grandes vacances, une journée de l'Ecole de la cause freudienne sur cette affaire là, sous le titre de *Quand vacillent les semblants – Incidences du réel dans la clinique analytique* et je peux peut-être dire déjà comment ça va être illustré, puisqu'on m'en a fait la confidence, Catherine Boningue ici présente va enjoliver ces journées d'un tableau de Rembrandt qui, précisément, met en scène le moment fameux où, sur la paroi, s'inscrit le fatidique : *« Mene, mene, thekel, oupharsin »* auquel Lacan se réfère. Et à partir du moment où ces mots hébreux apparaissent sur la paroi, l'empereur sait que ses jours sont comptés, qu'il y en a plus pour longtemps, que c'est terminé cette histoire, et que, tout est appelé à disparaître, comme on dit dans les grands magasins…

Comme Lacan l'évoque : « si ça apparaît sur le mur pour que tout le monde le lise, ça vous fout un empire par terre.

On pourrait se dire, c'est là un fait de signifiant, mais précisément, ça illustre le retour du S_1 qui fait fonction de réel et qui l'emporte sur tous les semblants du pouvoir, puisque là on a représenté sur la toile exactement ces semblants du pouvoir qui défaillent au moment où apparaît la parole fatidique, écrite, et qui vaut comme réel par rapport à ces semblants.

Amuse-toi bien ! Il y a quelqu'un qui a vu en quelque sorte paraître ça sur la paroi et dans une circonstance bien faite pour se graver puisque c'était une parole de la mère dite sur son lit de mort et même la dernière parole de la mère.

Amuse-toi bien. C'est la parole qu'on dit à l'occasion aux enfants, pour les soustraire aux devoirs, pour leurs dire que là c'est la récréation, on autorise l'enfant à s'amuser, c'est le contraire de fini de rire, ça veut dire permis de jouir, amuse-toi bien.

Évidemment, quand ça vous est dit dans cette circonstance, cette parole aimable et permissive prend un tour plus grinçant. C'est un peu amuse-toi bien avec ce que je te laisse. Résultat : le sujet ne rigole pas.

Amuse-toi bien avant de mourir : c'est une parole qui révèle sa face de terreur, d'horreur, à l'occasion, qui est la parole même du surmoi puisque ça

n'est pas autre chose que : jouis ! qui ainsi résonne. Et ce jouis !, cette volonté de jouissance qui est là proposée est justement parente de la pulsion de mort.

Se faire dire amuse-toi bien par la mère sur son lit de mort et dont ce sera la dernière parole, je peux dire je ne le souhaite à personne.

D'ailleurs c'est peut-être seulement au terme d'une analyse qu'on peut supporter la parole amuse-toi bien, qui peut être une bonne parole, et d'ailleurs peut-être que si ce dit m'a frappé comme ça, c'est que cette année j'ai décidé de bien amuser, y compris ici, surtout ici où depuis quelque temps je ne m'amusais pas tellement bien et spécialement l'année dernière où j'ai eu le sentiment, au moins pendant la première moitié de l'année, de soulever l'expérience du réel, d'un poids énorme.

Ce que fait saisir les considérations que j'amène, c'est que l'essence du signifiant maître, le signifiant maître qui vient tout seul, lui, qui est prélevé sur un ensemble, et même s'il forme un S_1, c'est quand même un S_1 dépareillé, d'où les conflits de devoirs dont l'âme elle-même est agitée. Si tout ça se tenait, il n'y aurait pas ces conflits et c'est ce que Kant a essayé de résoudre avec son critère universel.

L'essence du signifiant maître, c'est quand même ce qu'on peut appeler son arbitraire : pourquoi celui-là plutôt qu'un autre. On dit arbitraire d'abord pour faire valoir qu'on n'en aperçoit pas la nécessité même si, ensuite, il en découle une chaîne nécessaire que met en évidence l'action compulsive comme le symptôme et c'est bien ce qui fait que cette essence du signifiant maître est excellemment mise en valeur par le caprice.

À propos du caprice, j'ai été comblé cette semaine, j'ai reçu un cadeau, grâce à ce que j'avais dit la semaine dernière, si ça avait toujours ces effets là, pourquoi pas, on m'a fait cadeau d'un livre pour enfants, en me recommandant d'ailleurs de le lire à la personne à qui j'avais emprunté le « pas question », et dans ce livre pour enfants on m'a signalé la page où figure en latin, le *sic jubeo hoc volo* de Juvénal, attribué à une mégère représentée de façon très vivante, comme on le fait pour les enfants.

Il faut dire que ce livre n'est pas de n'importe qui, il est du dessinateur scandinave Tomi Ungerer, dont j'avais jadis acheté, je crois, le premier volume sorti pour les enfants, j'avais perdu de vue sa production et sans plus de référence ce lecteur, sans doute plus de Juvénal que de Kant, glisse dans ce livre pour enfants cette parole latine et donc je remercie Marie-Hélène Brousse de ce cadeau et de cette surprise qu'elle m'a faite.

Autre, alors autre cadeau, plus intellectuel, enfin non matériel, une référence que m'a donnée Gregorio de Vito à une chanson - j'ai perdu son petit papier qui est arrivé par la poste – à une chanson argentine, je crois, où il est question du caprice. En revanche j'ai gardé un papier que m'a remis Francesca Biagi-Chai, d'une comptine italienne qui éclaire bien des choses et qui est la suivante :

Sotto ogni riccio ci stà un capriccio.
La Donna à riccio non la voglio no

Alors ça veut dire sous toute boucle il y a un caprice – *riccio* c'est la boucle – donc ça qualifie la tête bouclée - sous toute boucle il y a un caprice. La dame boucle, madame Boucle, *la dona à ricchio non la voglio* - je ne la veux pas ou je ne veux pas - ça n'est pas la tête hérissée que mentionne le dictionnaire historique Robert, ça n'est pas la tête hérissée du frisson, ici, c'est la tête bouclée qui est liée au caprice.

C'est plein d'esprit que la tête, on voit bien pourquoi ça se concentre sur la tête cette affaire là, de signifiant maître. Tout de suite on va vers la tête et quand on veut vous faire comprendre que vous n'êtes pas dans l'axe du signifiant maître, ce qu'on vous coupe, c'est spécialement la tête, en tout cas dans la tradition française. C'est ça qu'on supprime.

Et sur la tête, on va chercher pour représenter le caprice justement le cheveu capricieux, le cheveu qui n'en fait qu'à sa tête à lui, et tout ça s'incarnant dans madame Boucle, Mme

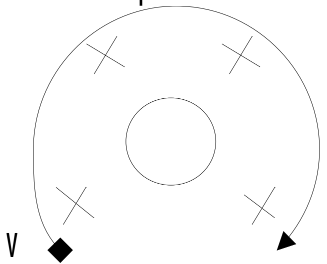
Boucle et sous chacune de ses boucles un caprice, *sotto ogni riccio ci stà un capriccio.*

Je passe sur ce que ça pourrait évoquer la référence que Lacan prend dans l'ouverture de ses *Écrits*, *The rape of the lock*, de Pope, *the lock* c'est *riccio,* c'est la boucle et là c'est à la belle Belinda qu'un impudent vient couper une boucle. Et alors on se bat autour de la boucle volée à Belinda et Pope mobilise tous les dieux de l'Olympe qui prennent parti pour ou contre Belinda et son voleur. Comme le dit Lacan, Pope met en valeur l'enjeu de dérision de toute épopée, à savoir qu'on se bat pour des riens. C'est vraiment sérieux quand on se bat pour des riens, c'est ce que montrent les guerres de religion. Les guerres de religion qui, quand elles existaient - elles existent encore dans quelques coins - ont le mérite de faire exister dieu.

Il y a aussi des guerres psychanalytiques qui ont peut-être eu le mérite de faire exister la psychanalyse, pour un certain nombre d'entre nous.

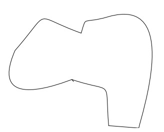
Mais enfin où est le réel dans tout ça : même là, ce sont des riens.

Le réel, il n'est pas là, *noche,* il n'est pas là *no che*, il n'est pas là ?*no ai :* rien, rien du tout. Tout ça, si on regarde de près, et même si cette place est par excellence celle du semblant et celle-là a l'air d'être place du réel, tout ça se sont des semblants et un discours est un appareil de semblants. Si on veut loger le réel quelque part, il faut faire comme Lacan en indique la voie, c'est pas là, c'est pas là, c'est pas là, il faut considérer que tout cet appareil et le circuit qu'on peut faire, celui-ci, on peut en faire d'autres, que tout ça est fait pour enchâsser et pour éviter un réel qui ne se trouve gentiment logé à aucune de ces places.

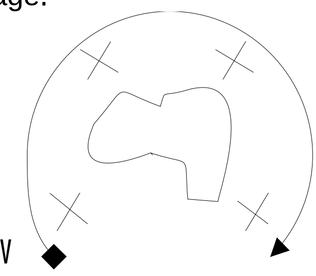


Qu'est-ce que ce serait un réel qui accepterait de faire la ronde : il faut être semblant comme des signifiants ou comme l'objet petit *a* pour accepter de faire la ronde.

Et en effet ils font la ronde autour de la chose, elle, qui ne fait pas la ronde, même si je l'a fait ronde ici, j'ai tort.



Faisons ça plutôt informe comme ça, plutôt quelque chose d'un peu baveux, là, le baveux ayant beaucoup servi à représenter le réel. Mais c'est encore une image.



À cet égard, le petit *a*, qu'on voudrait promouvoir à être le réel, il ne veut pas. D'ailleurs le petit *a,* c'est une défense contre l'infini de la jouissance, parce que la volonté de jouir, si on lui laisse libre carrière, elle révèle qu'elle n'est que pulsion de mort.

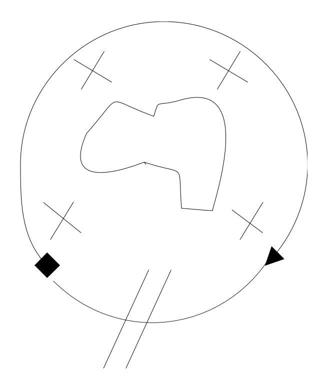
C'est ça que je trouve plutôt vache, le coup de la mère mourante à sa fille, lui avoir dit amuse-toi bien avant de mourir comme sous-entendu : avant de mourir comme moi. Elle a vraiment joué, la mère, un tour de cochon, parce que après, on ne peut pas la rattraper pour lui faire des reproches. C'est le dernier ravage, et après il faut ramasser les morceaux, la mère a joué à l'invité de pierre.

Le bon dieu est plus honnête, au moins il dit : ton temps est compté, tu es fini mon bon, et si le bon dieu n'était pas honnête il aurait dit : Amuse-toi bien !

Alors les discours, il faut les concevoir comme essayant d'entourer

la chose informe qui pourrait nous représenter le réel.

À vrai dire, on peut considérer que c'est bien pour cette raison que Lacan signale que, dans son imagerie aussi bien, ça ne se boucle pas, qu'il y a ici une discontinuité qui fait qu'on ne peut pas faire la ronde.



Et le réel de chaque discours, si on a à le situer, il est plutôt dans cet intervalle.

S'il faut donner une image du maître, et du maître et de son caprice, qui est aussi l'essence du signifiant maître, qui est là on ne sait pas pourquoi, pourquoi c'est cette parole là qui vous a chopé comme ça, le maître - le maître qui connaît le secret du maître - je le présenterais plutôt sous la figure souriante, souriante pour nous, lui il n'est pas souriant du tout, de *Humpty-Dumpty* dans *Alice au pays des merveilles*, non, de l'autre côté du miroir justement, *Humpty-Dumpty* qui est le maître, d'ailleurs on ne peut pas s'y tromper, il est en haut du mur, dans un équilibre qu'on pourrait croire instable, mais enfin il tient, quand Alice le rencontre. C'est le caprice incarné, *Humpty-Dumpty* ça fait bien voir d'ailleurs qu'Alice, justement, n'est pas le moins du monde capricieuse et c'est justement parce qu'elle est si peu capricieuse qu'elle fait voir le caprice des autres. C'est sur le fond d'Alice qu'on voit la folie du chapelier, l'inconduite du loir, la hâte immotivée, la hâte pathologique du lapin, ah d'ailleurs qui arrive toujours en retard. Ah bien voilà ! voilà, mais voilà, peut-être que je me suis identifié au lapin d'Alice, je vous assure que j'y pense à l'instant. Ah !

C'est parce qu'elle est vraiment une sorte de sujet barré qu'elle fait voir les caprices des autres et comment ils sont fixés sur leur jouissance à eux. Elle est même par excellence le sujet barré puisqu'elle incarne, comme le note Lacan, moins phi, qui était l'objet de Lewis Carroll, la petite fille et c'est sur fond qu'on a ce monde bariolé, baroque, où on voit chacun suivant sa volupté.

C'est un puissant effet de dérision qu'introduit *Humpty-Dumpty* de façon immortelle. Il met vraiment en valeur ce pouvoir régalien du signifiant dont parle Lacan dans les *Écrits*, la possibilité de l'anéantissement instantané de tout l'ordre symbolique, pour peu qu'on sache manier le *Witz*, que dit *Humpty-Dumpty* : - Lorsque moi j'emploie un mot, répliqua *Humpty-Dumpty*, d'un ton de voix quelque peu dédaigneux – on peut pas rendre ça en français il faut l'anglais, le ton de voix dédaigneux – lorsque moi j'emploie un mot il signifie exactement ce qu'il me plaît qu'il signifie, ni plus ni moins : exquise précision autour du caprice. Alice : « - La question, dit Alice, est de savoir si vous avez le pouvoir de faire que les mots signifient autre chose que ce qu'ils veulent dire. - La question, riposta *Humpty-Dumpty*, la question est de savoir qui sera le maître, un point c'est tout. »

Voilà le dialogue, prodigieux, qui démontre en effet à quel point le signifiant est là dominé par le signifiant maître, que l'ordre signifiant est dominé par le signifiant maître, par ce qui est l'essence du signifiant maître, son caprice.

Le discours universitaire, je vais dire un petit mot, je n'arriverais pas encore aujourd'hui où je voulais vous emmener depuis longtemps déjà, le discours universitaire a cette propriété qu'il met tout l'ordre du savoir en position de semblant et c'est à ce propos que Lacan dit que le mieux que puisse faire ce discours universitaire, c'est le mot d'esprit qui lui fait horreur.

Ça veut dire quoi ? C'est que, précisément, quand on fait passer le savoir tout entier en position de

semblant, en position maîtresse du semblant, ça a pour vérité S_1,

$$\frac{S_2}{S_1}$$

c'est-à-dire, précisément, l'arbitraire, le caprice et que ce avec quoi devrait se familiariser le discours universitaire, c'est précisément de laisser paraître quelque chose de sa vérité. C'est-à-dire de, sous le savoir, faire voir le *Witz.*

De la même façon que sous l'impératif catégorique, qui est vraiment l'incarnation par excellence de ce S_2, sous l'impératif catégorique de Kant, faire voir sa vérité dans Juvénal, comme après tout Kant ne l'ignorait pas.

$$\frac{\text{savoir}}{\text{Witz}} \quad \frac{\text{Kant}}{\text{Juvénal}}$$

Faire voir sous l'impératif, logique universelle, faire voir le caprice particulier et donc sous S_2, laisser voir le S_1 en position de vérité.

Il est frappant que dans le discours de la science, dont on croirait qu'il nous donne accès au réel dont il s'agit, dans le discours de la science aussi le semblant domine et on s'en aperçoit puisque que pour que ça marche, il faut que dieu soit un gars sérieux, il faut que Dieu tienne parole, Dieu ou ce qui en tient lieu. Il faut que Dieu ne soit pas humpt qui vend la mèche. Avec un humpt qui dit : c'est comme ça parce que ça me plait, on a du mal à faire le discours de la science.

Alors c'est vrai, le Dieu de Descartes aussi, les vérités éternelles c'est comme ça parce que ça lui a plu, c'est comme ça. Seulement, et Descartes le laisse, allez-y mon bon ! Simplement, une fois qu'il a choisi les vérités éternelles, il n'a plus le droit de changer d'avis. C'est ce que Descartes vient expliquer, il explique au Bon Dieu : non, non, une fois que vous avez choisi vos vérités éternelles, vous ne pouvez plus changer d'avis, parce que changer d'avis est moins bien que continuer dans le même sens, ça vous donnerait moins d'être, Bon Dieu.

Et donc, Descartes passe les menottes au Bon Dieu, il le laisse faire un truc et après il ne peut plus changer. Dieu aurait pu faire que deux et deux égale cinq, parfaitement possible, mais une fois qu'il a choisi que deux et deux égale quatre, interdit de changer d'avis.

Donc, il faut que Dieu soit un gars sérieux. Et on sait comment Lacan a mis en valeur que pour Einstein, dont, à très juste titre, la revue *Times magazine* a fait l'homme du siècle, Einstein - je craignais qu'il ne mette Franklin Roosevelt, à qui nous devons beaucoup certainement, mais enfin il a une station de métro, ça va, Einstein n'a pas de station de métro mais, en effet, c'est par le discours de la science qu'on nomme les siècles, enfin depuis que ça a émergé - et Lacan a souligné que, pour Einstein, il fallait à toute force que Dieu soit fiable, soit de bonne foi, c'est-à-dire que ça ne se fasse pas au hasard ou par caprice.

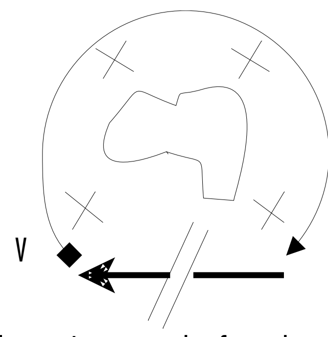
Alors formidable, avec sa relativité il a fichu par terre tout un monde de semblants, ça a été extraordinaire, vraiment, c'est tout à fait intéressant d'être là au début du XXI° siècle, mais le début du XX° siècle, il fallait s'accrocher, avec Freud qui larguait la psychanalyse dans le monde et puis la relativité qui a fait tanguer des évidences assises depuis des millénaires. Et c'est cet homme là, ce subversif là, qui pensait que pour que ça tienne, il faut que le réel obéisse à la loi, à une loi, qu'il fallait que le réel soit *lawlike*, comme on dit en anglais.

lawlike

Et, de ce point de vue, la mécanique quantique a menacé - et devant quoi Einstein avait toutes les réticences du genre je ne mangerais pas de ce pain là - la mécanique quantique menaçait bien davantage la notion du réel, dès lors qu'elle introduisait une fonction d'incalculable, d'aléatoire et que, en effet, la mécanique quantique a commencé à habituer à la notion d'un réel sans loi. On ne peut même pas lire sur le mur la formule, qui a fait voir au

moins qu'il se pourrait que la loi à quoi le réel obéirait ne soit qu'un semblant. Et c'est ça qui est capital, c'est la scission du réel et de la loi qui est tout ce qui anime le dernier enseignement de Lacan, que le réel, précisément, ça n'obéit pas. Alors qu'ici, tout le monde obéit à tout le monde, dans le discours, ici le sujet s'identifie au signifiant maître, lequel commande au savoir, lequel travaille comme un dingue pour produire petit *a*.

Le seul problème, c'est quand même ici, où ça se rompt, il y a quand même ici la vérité, qui est quand même ce qui n'obéit à personne ; dans chacun des discours, ce qui est à la place de la vérité, ici on a le faux et ici on a quand même ce qui n'obéit à personne.



Alors c'est un dysfonctionnement, si l'on veut. Et on peut dire - je n'aurais pas le temps de le développer aujourd'hui - que c'est là, dans cette intervalle qu'on peut avoir une petite entrevision de ce réel.

Je terminerai par ça, ce que j'ai aperçu concernant l'enseignement, et spécialement l'enseignement de la psychanalyse, c'est que l'enseignement, ça consiste à recouvrir S_1 par S_2, c'est-à-dire ça recouvre l'arbitraire par la cohérence, par la consistance, ça montre que ça se tient ; comme disait Alphonse Allais, ça se tient où ? Ça se tient. Ça ne se tient, d'ailleurs, qu'à une seule chose, ça se tient à un désir, ça se tient à une fantaisie, ça se tient à un plus-de-jouir, ça se tient…

Alors l'enseignement de la psychanalyse, bien sûr, ça n'échappe pas à promouvoir S_2 en position de semblant, mais il me semble que pour enseigner valablement ce qui touche à la psychanalyse, il faut l'enseigner sur le bord, entre S_2 et S_1, sur le bord où on fait communiquer le semblant maître, et la vérité du discours. Et même plus, il y a de la psychanalyse dans chaque discours, lorsqu'on connecte le semblant maître et la vérité du discours.

Je vous donne rendez-vous au mois de mars.

Alors en attendant, comme je n'ai pas eu le temps d'en parler, je vous recommande, je compte faire ça à nos premières retrouvailles, je vous conseille l'achat de Tertullien, *Le baptême*, premier traité chrétien, vous verrez que Tertullien est un fier lascar, je vous recommande la préface, qui est due au père – ça ne s'invente pas - le père Refoulé et c'est aux éditions Foi vivante. En effet cette référence me permettra d'introduire la séance analytique.

Fin du *Cours IX* de Jacques Alain Miller du 2 février 2000

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Dixième séance du *Cours*

(mercredi 3 mars 2000)

X

Qu'est-ce que la séance analytique ? C'est d'abord une question, cette question : qu'est-ce que la séance analytique peut nous poser ?

Cette question n'est pas une question secondaire, périphérique, accessoire si, du moins, on est réaliste. Réaliste s'entend dans des sens divers, pour simplifier je dirais : si on est réaliste au sens d'Éric Laurent.

Le sens d'Éric Laurent, comment le préciser, être réaliste au sens d'Éric Laurent - c'est une définition que je propose à mes risques et périls - consiste à ne pas traiter ce qui est empirique comme accessoire, ce qui est empirique, c'est-à-dire ce qui se rencontre dans l'expérience, dans le fait. Être réaliste au sens d'Éric Laurent, je me réfère à une petite note que celui-ci a écrite jadis, c'est toujours rapporter l'expérience à la structure, c'est-à-dire ne pas se satisfaire de considérer que l'expérience est toujours à distance de la structure sous prétexte de ce que ça ne se passe jamais comme c'était prévu. Mais c'est vrai, ça ne se passe jamais comme c'était prévu.

On en pourrait en faire une loi ou un principe. Mais le reconnaître, reconnaître que ça ne se passe jamais comme c'était prévu, ça n'est que reconnaître la contingence.

Alors est-ce que ça veut dire que l'imprévisible échappe à la structure ? Pas nécessairement. C'est qu'il n'est pas impensable de construire, d'inventer, une structure qui inclue la contingence.

C'est ce que mettent en valeur les deux statuts différents de l'inconscient, ce que Lacan appelait le discours du maître et le discours analytique. L'inconscient est structuré, l'inconscient est structure. Mais il n'est pas inclut du tout de la même façon dans le discours du maître et dans le discours analytique.

Dans le discours analytique, l'inconscient se présente sous les espèces de l'aléatoire, qui est un des noms de la contingence. Dans le discours analytique, de l'inconscient on ne sait rien à l'avance. C'est ce que comporte le conseil freudien de toujours aborder un cas en suspendant le savoir su, le savoir acquis.

Ce principe, qui fixe la position de l'analyste, position de non-savoir, c'est-à-dire de savoir suspendu, pas pour autant annulé, bien entendu, se répercute dans chaque séance où la position analytique, comme la position analysante, comporte la disponibilité à la surprise.

On peut dire même que c'est là que gît le réel propre au discours analytique, c'est-à-dire son impossible propre si on le cerne par le mathème

$$(\leftarrow)$$
$$S_2 \,//\, S_1$$

S_2 double barre S_1, la double barre ici voulant dire que cette flèche est impossible, celle qui verrait un signifiant se faire le maître du savoir. Et dans le discours analytique, l'inconscient est situé comme un savoir sans maître.

C'est très différent dans le discours du maître. Dans le discours du maître au contraire - lorsque Lacan le construit sous ce nom - il est légitime d'écrire S_1 flèche S_2.

$$S_1 \longrightarrow S_2$$

Il y a un signifiant qui commande le savoir. Et là, ce qui est mis en valeur au contraire, c'est la détermination du savoir. C'est le propre de ce que Freud alléguait pour fonder le réel de l'inconscient comme un réel pouvant se soutenir au regard du discours de la science, c'est le principe de l'action

compulsive. L'action compulsive, ça veut dire qu'on sait à l'avance que ça va se produire. Par exemple vous savez à l'avance que je vais arriver en retard.

À cet égard, c'est avant tout en temps que répétition que l'inconscient figure dans le discours du maître.

$$S_1 \longrightarrow S_2$$

Et la répétition est agrégée, mathémisée par cette écriture et l'action compulsive nous présente l'inconscient comme maître. Tandis que dans le discours analytique l'inconscient, c'est avant tout l'inconscient-vérité, le savoir inconscient à la place de la vérité, avant tout un inconscient qu'on déchiffre et on peut dire que le terme qui, là, domine, quand on insère l'inconscient dans le discours analytique et, pour être concret, dans la séance analytique, ce qui domine c'est l'interprétation.

$$(\leftarrow)$$
$$S_2\ //\ S_1$$

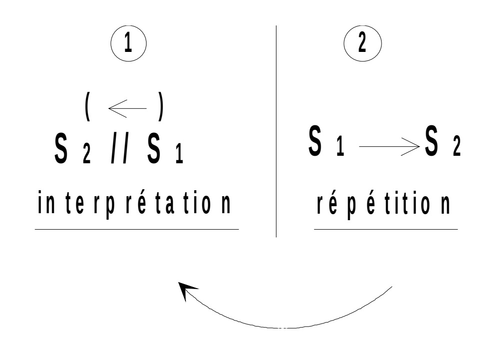
interprétation

Voilà ce que je désigne comme deux statuts différent de l'inconscient.

1	2
$(\leftarrow)$ $S_2\ //\ S_1$	$S_1 \longrightarrow S_2$
interprétation	répétition

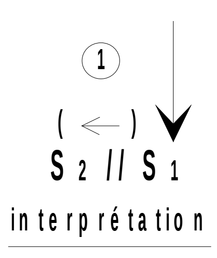
Ça suppose un statut du sujet qui est distinct de S_1, ça suppose qu'on décèle, à côté de S_1, invisible, fantomatique, l'ensemble vide du sujet, c'est-à-dire qu'on pose que le sujet comme tel est distinct de ses identifications.

Dans la séance analytique, on prend en effet le sujet comme tel, distinct de ses identifications et de ce fait même, on peut dire que l'inconscient migre de son statut de répétition à son statut d'interprétation.



Quand l'inconscient opère comme répétition, se met en valeur la causalité, tandis que dans le registre de l'interprétation, il y a toujours une rupture de causalité.

Le discours analytique produit des S_1 dont nous dirons ici que ce sont des interprétations dont l'effet de vérité, qui se produit de ce côté-ci, à gauche, est toujours aléatoire, indéductible.



C'est pourquoi on peut dire, conformément à ce schéma, que Lacan formule qu'une interprétation dont on comprend les effets n'est pas une interprétation analytique.

L'interprétation analytique qui a des effets, c'est un impensable, elle franchit cette double barre d'une façon qui reste toujours insaisissable. C'est vraiment opposé, c'est l'inverse de l'automatisme de répétition : ici défaillent les automatismes. Et j'oppose donc deux registres, la répétition, l'interprétation.

Alors si on se pose, de là, la question de la séance analytique, de quel côté est-ce qu'elle s'inscrit ? Elle s'inscrit d'abord du côté de la répétition et Lacan affecte à l'expérience analytique une régularité quasi bureaucratique, comme il s'exprime.

La séance analytique reproduit, parodie, essaye de s'égaler à, la répétition. Et d'ailleurs l'analyste, à l'occasion, est là pour s'inscrire comme S_1, celui qui commande que la séance

analytique soit de l'ordre de la répétition et même de l'automatisme, avec un certain : je n'en veut rien savoir. Il y a eu des inondations, un arbre est tombé sur ma voiture, il y a la grève, pouh ! tout ça allégation, rationalisation, faux prétexte, excuse, au regard de cette exigence.

Et donc, connerie nécessaire de l'analyste, il manie, maître aveugle, mais aussi la séance analytique, assise sur la répétition, il faut bien dire spéculant sur la répétition inconsciente, est aussi le lieu, ah le lieu merveilleux ! où s'accomplit l'inversion du statut de l'inconscient, cette inversion de la répétition à l'interprétation, l'inversion de la nécessité à la contingence. C'est-à-dire qu'elle est ce lieu où se produit l'événement de l'interprétation, on ne se pressera pas, d'ailleurs, d'affecter à l'analyste, l'événement !

Cette bipartition que je présente, que j'essaye, constitue le fondement de la définition que j'ai avancée le 19 janvier, dans la septième séance de ce *Cours,* en disant que la séance analytique est l'événement régulier institué par le discours analytique.

Il y a des événements réguliers, il y a des événements irréguliers. La régularité, qui dérange certains - il y a des patients qui détestent a régularité répétitive de l'analyse et qui ne peuvent s'analyser qu'en déboulant chez vous un autre jour, à une autre heure. Est-ce qu'il faut les mettre à la porte ? C'est selon, ce sont ceux qui éprouvent d'une façon spécialement vive l'antinomie entre l'interprétation et la répétition, qui font de la séance elle-même un événement irrégulier, imprévisible.

Évidemment, ça doit rester plutôt l'exception, en tout cas, normalement, l'analyste s'inscrit, je dis ça parce que je ne voudrais pas déclencher un mouvement « je viens quand je veux, comme je veux », mais enfin ça trouve à se situer dans cette tension-là. Normalement l'analyste, en effet, s'inscrit comme le maître de la répétition analytique.

Et c'est bien pourquoi, d'ailleurs, on est conduit à parler de l'analyse en termes de règle, on dit communément la règle de l'association libre, la règle de l'abstinence, autant de références qui sont, là, faites au discours du maître.

Et il arrive que cette répétition de la séance soit perçue par le sujet lui-même comme une compulsion. Et c'est précieux, le moment où le sujet peut formuler quelque chose comme « je ne sais pas pourquoi je viens ! » La face positive de cet énoncé c'est « fais là l'expérience dans l'analyse même de la répétition, fondement de la pratique. »

Si on est réaliste, au sens d'Éric Laurent, on doit se poser la question de savoir pourquoi une analyse se réalise, s'accomplit sous la forme de séances, d'une série finie de séances. De toute façon elle est toujours finie, ne serait-ce que par la mort des combattants.

On peut sans doute préciser qu'une analyse ne se réduit pas à la série des séances. Thème à développer, l'analyse se poursuivant hors séance , la présence de l'analyste continuant, se perpétuant au-delà de la rencontre, dans l'anticipation de la rencontre à venir, par là même il y a adage, comme l'évoque Lacan, du comportement de l'analysant au-delà de ce qu'il peut en savoir du fait que ce qui lui arrive, ou ce qu'il va faire est destiné à être rapporté dans le cadre de la séance analytique.

Ici une analyse ne se réduit pas à la série des séances, il n'en demeure pas moins qu'elle s'en supporte et que cette série des séances est bien une condition, me semble-t-il, sine qua none, de l'existence d'une analyse.

La séance est un événement régulier, sauf les cas où le sujet s'efforce d'en faire un événement irrégulier. Un événement régulier, c'est un événement attendu et donc il faut faire sa place à l'attente. Ça se règle couramment dans l'expérience analytique de la façon la plus inaperçue, simplement quand l'analyste dit : « je vous attends. » Ce « je vous attends » est de beaucoup de conséquences, parce que l'attente est la condition même de la surprise.

Évidemment, on peut dire mais c'est tout le contraire, la définition de la surprise, c'est ce qu'on n'attend pas. Si

c'est ce qu'on n'attend pas, c'est parce qu'on attend autre chose ou, éventuellement, parce qu'on n'attend rien, ce qui est encore une attente qui prend sa forme douloureuse dans l'ennui. Ah, l'ennui est un affect extrêmement complexe et qui n'est entré, d'ailleurs, dans la littérature qu'à un moment très précis que là, en improvisant, je situerai à Sénancourt. Avant Oberman de Sénancourt, je ne crois pas qu'on ait fait une littérature de l'ennui. Sénancourt, ce sont les podromes de l'explosion romantique.

Éventuellement, on peut attendre je ne sais quoi, mais il n'y a pas de surprise sans attente et le paradoxe de la séance analytique, c'est qu'on attend et même qu'on espère la surprise, on attend l'imprévisible et quand un patient vient et dit : « aujourd'hui je n'ai rien à dire » ouh ! il faut faire très attention ! ça semble au contraire annoncer, promettre, des merveilles, en tout cas ça met tellement l'accent sur entre guillemets la résistance, qu'on se dit qu'il y a quelque chose qui se cherche.

L'anticipation du rien à dire, à cet égard, vaut beaucoup mieux, après tout, que le jaspinage sur les événements indifférents de l'existence.

Donc il y a un nouage spécial entre la répétition et la surprise, dans l'expérience analytique. La répétition qui est la condition sine qua non pour que cette expérience ait lieu mais cette contrainte est imposée pour que, on ne sait quoi d'imprévu se manifeste. Et donc il y a là, dans ce rendez-vous, présentes les deux faces de l'événement, l'événement prévu et l'événement imprévu, qui tous deux supposent l'attente.

L'attente est toujours liée à une structure, elle est toujours dépendante, allons jusque-là, d'un écrit, d'un signifiant qui a valeur d'écrit, c'est-à-dire valeur de se perpétuer au-delà des circonstances qui ont amené à l'énoncer.

Il y a une très belle analyse de la temporalité par Heidegger dans un des cours qui a suivi *Zeit und Zeit* qui, sur des pages et des pages, commente, essaye de cerner l'essence de l'attente. Puis on attend, on attend qu'il donne la clef d'une analyse qui se fait attendre d'ailleurs. L'exemple qu'il prend c'est : je suis sur un quai de gare et j'attend le train qui doit arriver. Enfin pourquoi il attend le train comme ça Heidegger ? Il attend le train parce qu'il a connaissance de l'annuaire des chemins de fer et qu'ayant lu que le train de 8 h 45 doit se présenter, on suppose, il est là un petit peu en avance et peut-être que le train est un petit peu en retard sur son heure et il est là à pouvoir faire la phénoménologie de l'attente.

Peut-être que cet exemple trivial est suffisant pour dire que l'événement est toujours lié à un discours, précisément au discours qui dispose et qui dispose l'attente. C'est ce que formule Lacan, je cite : « Il n'y a - *c'est dit d'une façon un peu archaïque, respectons l'énoncé* - il n'y a événement*, dit Lacan,* qu'il ne se place d'un discours ». Et il faut toujours - je glose, un discours préalable, pour situer un événement, que cet événement soit régulier et réponde à l'attente, ou que cet événement se manifeste comme irrégulier et imprévu, qualificatifs qui ne peuvent lui venir que de l'attente induite, supposée par un discours.

Ce que Lacan dit là de l'événement, il l'a dit de l'acte. Et il y a évidemment un rapport entre l'événement et l'acte. Un acte, c'est un événement dont on pense que quelqu'un en est l'agent. Évidemment, la catégorie de l'événement déborde celle de l'acte puisqu'il y a aussi bien l'impersonnel de l'événement : ça arrive, il arrive que.

Un discours ne peut pas se passer d'événements. Un discours se traduit dans ce qui arrive, un discours prescrit ce qui arrive, ça paraît bizarre d'ailleurs ce « arriver ». Ce mot français vient du latin vulgaire, comme beaucoup de mots les plus distingués, il faut le lire pour s'y faire, ça vient de *ad*, a, d, et de *ripa*, la rive, le bord.

ad : à

ripa : rive

En latin vulgaire on disait *aripare*, pour toucher au port, toucher à la rive.

Ce serait même le sens propre de ce fameux arriver qui doit être dans vos oreilles, celui du Cid « Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port, j'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés dans le fond des vaisseaux qui lors fut trouvé. » Eh bien ce « arrivés » c'est au moins la thèse de *Robert*, ferait entendre le vieux « toucher à la rive », « toucher au port ». Quand on arrive, on arrive au port.

Évidemment il faut ajouter que non seulement le discours ne peut pas se passer d'événements mais qu'un discours est institué par un événement. Et c'est pourquoi, en tout cas concernant le discours analytique, Lacan évoque l'événement-Freud comme instituant le discours analytique.

Si on le prend au sérieux, le thème l'événement de discours n'est pas de placer, de procéder ici à une comparaison, induite par Lacan, entre le discours analytique et le discours de la religion.

Lacan y procède dans le *Séminaire XI* et il situe la comparaison au niveau de l'événement et précisément au niveau de cet événement spécial, codé, qui s'appelle un sacrement. Un sacrement, c'est une opération prescrite par le discours de la religion et dont Lacan dit même qu'elle y est, cette opération, volontiers oubliée. Page deux cent trente neuf : « Dans toute religion qui mérite cette qualification, il y a une dimension essentielle à réserver quelque chose d'opératoire, qui s'appelle un sacrement ». Cette dimension essentielle et opératoire, cette action, est celle que Lacan dit marquée de l'oubli dans la religion et sans doute parce que, de façon peut-être rapide, il la qualifie de magique, il évoque le fondement magique de la religion.

Sans doute avez-vous une meilleure idée de ce que c'est qu'un sacrement si vous vous êtes plongés dans le petit traité du baptême de Tertullien, premier traité chrétien sacramentaire, comme il dit.

Qu'est-ce qu'un sacrement ? Ce qui nous intéresse, c'est la différence entre le sacrement et la séance analytique. Un sacrement, c'est une pratique, c'est une sorte de séance religieuse dont on attends un effet mutatif sur le sujet, on ne serait pas le même après qu'avant.

Et c'est ainsi qu'on peut l'évoquer. On peut évoquer en particulier l'événement qui conclut l'existence, en particulier l'évènement de la mort, on peut entendre un prêtre, ça m'est arrivé hier, partageant l'assistance entre les baptisés et les non-baptisés, en invitant bien sûr les uns comme les autres à se recueillir, c'est moderne. Mais enfin, avoir été baptisé, c'est une distinction du sujet qui se réfère à un événement antérieur, qui est supposé mettre dans une posture, conférer une qualité distincte au cours de son existence et jusqu'à son état de dépouille.

Cet effet mutatif est quand même toujours, il me semble que je ne force pas, là, le point de vue elliptique de Lacan, de l'ordre d'une transsubstantiation, on change quelque chose à la substance de l'être.

On a commencé ça dans l'église sous une forme sauvage, spontanée. Il a fallu attendre le XII° siècle, siècle éminent, là, dans le millénaire antérieur, c'est là aussi que le discours de l'Université émerge, c'est éminent pour ce qui est de la formalisation des pratiques. Il a fallu attendre le XII° siècle pour que la pratique sacramentaire soit mise en forme, pour qu'on énumère les sacrements et qu'on explique bien comment il fallait s'y prendre et finalement ça remonte, sous des formes non codifiées, aux origines même de l'église.

Le discours de la religion dispose en effet des actes concrets, matériels, qui se trouvent investis d'une signification essentielle, mystérieuse. D'ailleurs, avant qu'on n'emploie le nom de sacrement, on disait le mystère. C'est au XII° siècle qu'on est allé chercher le mot *sacramentum* dans le discours juridique où ça qualifiait un geste sacré lié à un engagement. On est allé, lors de ce grand mouvement de mise en forme du XII° siècle qui s'est étendu à de très nombreuses pratiques, on est allé chercher le discours juridique, puisque le mystère paraissait

équivoque, obscur, on est allé chercher le *sacramentum* juridique, ce qui n'a pas empêché d'ailleurs qu'on continue de chercher des étymologies, d'ailleurs c'était un mot qu'Isidore de Séville considérait comme lié au secret, *sacramentum.*

Alors le fait d'investir un acte concret matériel, d'une signification surpuissante transforme cet acte lui-même en événement signifiant. Et c'est ce qui permet de dire du sacrement que celui qui l'accomplit, par un ministère, d'un homme, d'un homme ! Tertullien dit : « quand même les femmes ne vont ne vont pas avoir le culot de vouloir baptiser, qu'en définitive c'est Dieu qui accomplit l'événement du sacrement. », Le sacrement est un acte divin accomplit par le biais, par le relais de l'église.

Et c'est spécialement un événement qui concerne le corps, qui est fait d'une parole et d'un geste dirigé vers le corps et qui sont investis d'une valeur spéciale qu'on ne peut mieux qualifier qu'en disant qu'elle est sacramentaire.

Je dirais que c'est une définition à la Sganarelle, exactement, l'investissement d'un certain événement prescrit par un plus de signification.

Alors évidemment, on peut en faire une description cynique, empirique, en disant : on prend de l'eau, on fait quelques gestes, et puis on asperge etc. Il n'empêche qu'aujourd'hui encore, on vous rappellera que cette eau, comme fait Tertullien, c'est aussi l'eau originelle, c'est aussi l'eau du Jourdain et voilà que cette eau, même si c'est l'eau du robinet, comme vraisemblablement, est en même temps mystérieusement en communication avec une signification de l'eau dont Lacan laisse entendre que ça n'est pas autre chose qu'une croyance magique. Le cynisme de Lacan va jusque-là.

C'est simplement dire que le sacrement est un événement qui mobilise des éléments matériels, visibles, tangibles et qui conduisent à l'invisible, qui actualisent le mystère.

Alors le sacrement comme événement de discours a une structure, ça n'est pas dans tous les cas que l'eau du robinet prend cette valeur, il faut sans doute le signifiant matériel, et d'ailleurs au XII° siècle déjà, on qualifie *d'elementum*, l'élément, et puis il faut, deuxièmement, le ministère, le ministre, qui accomplit le sacrement, qui préside et qui se trouve mystérieusement *l'analogon* du Christ et puis il faut l'assemblée des fidèles qui assistent et qui témoignent.

L'arrière-plan, il y a un arrière-plan qui justement projette dans l'au-delà *l'elementum*, l'eau du robinet bête comme chou, l'arrière-plan qui projette dans l'au-delà, c'est que les sacrements répètent l'histoire du Christ, ce qu'il a accomplit, les événements de son histoire, de telle sorte que l'événement qui peut être par une description cynique réduit à presque rien, cet l'événement-sacrement commémore l'événement-Christ. C'est ce que dit Saint-Augustin : « Il y a sacrement dans une célébration quand mémoire est faite d'un événement ».

Finalement, donc, c'est codé et puis ça a dû être fondé. Quand on lit Tertullien, on voit la polémique qui a été nécessaire pour accréditer la notion qu'avec ces quelques manigances, ces quelques manipulations, en effet, on obtient un contact avec l'esprit.

Il dit très joliment, il avait beaucoup de verve Tertullien comme vous avez pu lire, il en avait même tellement qu'il a fini par retourner cette verve contre l'église : « Tout se passe avec la plus grande simplicité », dit-il, « sans mise en scène, sans apparat extraordinaire, bref sans autre luxe, l'homme descend dans l'eau, il y est plongé, tandis qu'on prononce de brèves paroles ».

Voilà ce qui nous donne les éléments qui entrent dans la composition du sacrement, une action matérielle et même corporelle, comme il dira, et puis on y ajoute de la parole.

« Il en ressort à peine plus propre ou pas du tout, aussi trouve-t-on incroyable qu'il puisse, par là, acquérir l'éternité. Mais ma parole, c'est sur l'éclat extérieur, l'apparat, le luxe, que les sollanités, les mystérieux, les idoles fondent leur autorité et la foi qu'on leur prête, oh ! misérable incrédulité, toi qui

refuse à Dieu ce qui lui revient au propre, la simplicité et la puissance. Quoi donc ? N'est-ce pas étonnant qu'un bain puisse dissoudre la mort, parce que c'est étonnant est-ce une raison pour ne pas croire ? Au contraire, c'est une raison pour croire encore plus. »

Nous avons ensuite les arguments les plus échevelés pour fonder ici la qualité de l'eau, la présence de l'eau, on la fonde aussi bien par le fait que les païens eux-mêmes reconnaissent que l'eau a des propriétés singulières. Page quatre vingt deux : « …chez les Anciens, celui qui s'était rendu coupable d'un homicide devait recourir à une eau de purification. Si donc ils révèrent la nature de l'eau, combien plus réellement les eaux procureront-elles ce bienfait par l'autorité de Dieu de qui elles tiennent toute leur nature. »

0n trouve une preuve même dans le fait que le diable, volontiers, se serve de l'eau « … les esprit impurs ne couvrent-ils pas les eaux, contrefaisant l'Esprit divin porté sur elles aux premiers jours du monde ? Les sources ombragées et les ruisseaux sauvages en savent quelque chose, et ces piscines thermales et ces aqueducs, ces citernes ou ces puits qui, dans les maisons ont la réputation d'ensorceler : ils le font précisément par la puissance d'un esprit mauvais. » À quoi bon rappeler tout cela ? Sinon que précisément l'eau se perpétue dans le christianisme et cette fois-ci ce sont « les eaux du Saint Ange de Dieu en vue de notre salut » etc.

On y ajoute l'antique discipline de l'huile, c'est-à-dire qu'on montre bien comment les éléments qui entrent dans le sacrement sont repris de pratiques anciennes, volontiers païennes mais qu'elles sont, là, dotées d'une signification toute nouvelle : [page 87] « Ensuite, à la sortie du bain, nous recevons une onction d'huile bénite, conformément à la discipline antique. Selon celle-ci, on avait coutume d'élever au sacerdoce par une onction d'huile répandue de la corne (…) Pour nous aussi l'onction coule sur le corps mais nous profite spirituellement, comme le rite lui-même du baptême est une action corporelle puisque nous sommes immergés dans l'eau et que son effet est spirituel. » Tout est là, c'est très bien dit. « Il s'agit d'une action corporelle ayant des effets spirituels ».

On peut dire c'est ça la définition minimale du sacrement et je n'ajoute pour la distraction la polémique finale de Tertullien qui explique à qui revient de procéder au sacrement : « … à l'évêque, s'il est là ; après lui au prêtre et au diacre, mais jamais sans l'autorisation de l'évêque (…) En plus, les laïcs en ont aussi le pouvoir. (…) Comme la Parole, (…) ainsi le baptême lui aussi vient de Dieu, tous peuvent le conférer. (…) *Tout est permis*, a dit l'apôtre très Saint, *mais tout n'est pas opportun*. Il suffit donc d'user de cette facilité lorsque c'est nécessaire. »

L'évêque, le prêtre et puis, si on ne peut pas faire autrement, le laïc, mais pas les femmes… « Mais l'effronterie de la femme qui a déjà usurpé le droit d'enseigner » - ça a déjà commencé - « n'ira pas jusqu'à s'arroger celui de baptiser, à moins que ne surgissent quelques nouvelles bêtes semblables à la première. (…) est-il vraisemblable que l'apôtre donne à la femme le pouvoir d'enseigner et de baptiser, lui qui ne donna aux épouses qu'avec restriction la permission de s'instruire ? Qu'elles se taisent, dit-il, et qu'elles questionnent chez elles leurs maris ». C'est une facilité là, c'est pour vous inviter à la lecture de ces ouvrages des pères de l'église.

Lacan, remarquons-le, c'est à ça qu'il se réfère, il qualifie tout de même cette opération là, c'est l'événement de discours prescrit par le discours de la religion, par l'oubli où cela tomberait dans la religion et il l'oppose à la psychanalyse, qui, elle, n'aurait rien à oublier. Il explique ce terme d'oubli, qui évidemment peut surprendre puisque le sacrement, loin d'être oublié, fait l'objet d'un discours tout à fait précis. Ce qu'il entend par là c'est que la psychanalyse n'a rien à oublier, dit-il, car elle n'implique nulle reconnaissance d'aucune substance sur quoi elle prétende d'opérer, même celle de la

sexualité. Et on voit bien pourquoi Lacan dans une page, quelques paragraphes, introduit cette comparaison, c'est pour mettre en valeur que la psychanalyse, elle, n'a de fondement que de paroles alors que le sacrement suppose une action corporelle, « plus - comme le note Tertullien - les brèves paroles qui s'ajoutent. »

Alors que dans la psychanalyse au fond, impute Lacan, il n'y a que la parole. On ne prétend pas opérer sur une substance qui se trouverait là transformée, on n'opère que sur le sujet barré. Et là la barre du S veut dire : ici il n'y a pas de substance ; c'est le pur effet de la parole.

L'opération psychanalytique et l'événement qu'elle détermine, à savoir la séance analytique, serait une opération de pure parole sans substance. Et c'est seulement quand elle l'oublie, laisse entendre Lacan, qu'elle vire à la cérémonie.

À ça d'ailleurs, on peut tout de même faire une objection : c'est que l'opération analytique ne porte pas seulement sur le sujet barré, qu'elle porte aussi du même coup sur la jouissance où sur le plus-de-jouir et, comme Lacan sera amené à le dire plus tard dans le *Séminaire XX*, la jouissance n'est pas sans substance.

Il le dit dans le *Séminaire XX* puisqu'il y amène la substance jouissante, que précisément l'opération analytique ne se suffit pas de ne se référer qu'au sujet barré, ne se suffit pas de se référer qu'au sujet de la parole.

Et, de fait, si on considère la psychanalyse par le biais de la séance, il apparaît qu'il faut au moins ça, le rendez-vous des corps, la séance analytique est un rendez-vous des corps, des corps en présence. Mais que malgré, enfin les folies qui ont pu venir ici et là à certains, on ne fait pas de psychanalyse par correspondance, et on ne fait pas non plus même par téléphone. Il y a un rendez-vous des corps qui, en effet, prête d'autant plus à ce virage à la cérémonie.

Même si la psychanalyse n'accomplit aucune transsubstantiation de la jouissance, mais plutôt ce qu'on pourrait appeler une transsubjectivation, pour qualifier la mutation subjective.

On peut ajouter, dans le chapitre des racines judéo-chrétienne de la psychanalyse, qu'on a pu dire que c'était le propre du judéo-christianisme, que d'avoir introduit une temporalité d'événement. Et en particulier le christianisme - ça a fait partie de son scandale initial, ça a fait partie de sa subversion initiale - le christianisme a introduit des événements essentiels dans un monde hellénique à qui cette catégorie était tout à fait étrangère, au niveau du divin.

Le christianisme a introduit l'événement, la décision et la crise. Il a introduit la notion d'événement sacré. La création du monde, la chute de l'homme, l'alliance avec Dieu, l'émergence des prophètes, l'incarnation du fils de Dieu, l'événement de la croix et du tombeau vide et de la Pentecôte, voilà autant de notions, une histoire scandée par des événements inoubliables et répétés à travers des siècles et des siècles et il faut bien dire que nous sommes, y compris dans la psychanalyse, dépendants de cette histoire événementielle et qui là était mise davantage en valeur par l'effort savant, universitaire, de séparer l'histoire événementielle des histoires de la longue durée.

Voilà un peu de quoi - loin de moi l'idée de transformer la séance analytique en événement sacré - mais, évidemment, de cette comparaison, il retombe quelque chose pour la psychanalyse sur la séance analytique.

Au fond ça nous aide, la référence au sacrement, à l'opération du sacrement, nous aide peut-être à ériger la séance analytique comme un événement essentiel du discours analytique et tenter de lui donner le statut qu'elle mérite.

Alors faisons maintenant retour aux effets de sujet qui, dans le discours analytique et dans sa réalisation sous

forme de séance, sont mis au travail, dans les faits, l'opération qui s'accomplit dans la séance analytique.

On peut dire qu'il s'accomplit dans la séance analytique une connexion saisissante avec les puissances invisibles de l'inconscient. Ça, ce serait la vision sacramentaire de la séance analytique.

On pourrait essayer ça, dans la séance analytique, il s'opère une mutation de l'inconscient sous la forme suivante : les effets de sujet sont mis au travail, c'est-à-dire invités à s'accumuler , à se constituer en savoirs. Alors que, à l'état sauvage, les formations de l'inconscient, les manifestations de l'inconscient, se présentent sous forme de surprise, d'événements erratiques et passagers, ou alors sous forme d'actions compulsives, prévisibles, dans la séance analytique, les effets de l'inconscient-sujet changent de statut, ils s'accumulent, se constituent en savoirs et on peut dire ça demande du temps. Et en particulier la temporalité, là, se modifie.

Cette introduction du savoir et du temps, c'est à partir comme de là même que Lacan a songé de définir le transfert, puisqu'en 1966 - vous le trouvez en note dans les *Écrits* - il définit le transfert comme l'immixtion du temps de savoir. C'est précisément dans la connexion du transfert et du temps que Lacan a cherché la définition du transfert, au point même de le faire équivaloir une fois au concept chez Hegel, un concept qui demande du temps pour se développer, du temps et pas seulement de la durée, si on entend par durée un temps continu.

La durée, c'est le temps du développement, comme continu. Le savoir demande du temps, et non seulement de la durée, parce qu'il demande des scansions. Des scansions : une scansion ça n'est pas simplement un arrêt, ça n'est pas simplement une pause, comme on est fatigué à gravir une pente on s'arrête, on casse la croûte… La scansion, ça comporte l'acquisition d'un résultat partiel, mais qui, comme tel, accomplit une mutation du problème initial.

Alors ça n'est pas un hasard si les *Écrits* de Lacan sont composés comme ils le sont, avec leur fondement, le fondement de la composition, c'est la chronologie et donc ce qui s'inscrit comme une infraction à cette chronologie, évidemment, tire l'œil.

Il y a une infraction patente, signalée par Lacan, qui est celle qui amène le Séminaire de « la Lettre volée » en tête des *Écrits*. Comme dit Lacan, c'est une façon de s'introduire à son enseignement par un texte qui donne de son premier enseignement une notion facilement accessible à partir de l'apologue littéraire. C'est la première partie des *Écrits*.

La seconde renoue avec l'ordre chronologique. Lacan a qualifié cette partie de ses *Écrits* « De nos antécédents », mettant en valeur qu'il situe lui-même le début de son enseignement à « Fonction et champ de la parole et du langage » qui fait la quatrième partie des *Écrits*. Et il y a donc quelque chose qui s'inscrit, décalé, entre ces antécédents et puis le commencement de son enseignement proprement dit. Il y a une troisième partie, qui est là en sandwich, et il vaut la peine de s'apercevoir de quoi elle est composée, cette troisième partie.

Elle est composée de deux articles qui sont l'article « Le temps logique », 1944 et l'« Intervention sur le transfert », en 1951. Et, là, ça échappe tout à fait à la prescription chronologique, ça répond à ce que Lacan évoque d'un rassemblement qui se motive d'une nécessité plus intime que celle de la chronologie.

Ces deux textes, qui sont comme les cariatides posées à l'entrée de l'enseignement de Lacan, « Le temps logique » et l'« Intervention sur le transfert », et qui marquent l'entrée dans la voie majeure de son enseignement, on peut dire que sous deux aspects différents, ils portent sur le même objet, à savoir le temps de savoir, sous l'aspect du temps logique et sous les aspects du transfert.

Le temps logique. Le temps logique nous présente un parcours scandé, pour arriver à une conclusion qui est d'ailleurs une action et ce qui reste en suspend tout au long de cette histoire, c'est à quel moment l'action va pouvoir s'accomplir, à quel moment la logique dont il est question, l'argumentation, la démonstration, la déduction, à quel moment elle va pouvoir prendre la forme d'une action ?

Ce parcours met en valeur la nécessité de conclusions intermédiaires auxquelles il faut préalablement arriver, conclusions intermédiaires qui modifient le problème initial.

Et, comme vous le savez, ce parcours est fait pour mettre en valeur, la dépendance du sujet à l'égard d'autrui, à l'égard des autres qui, dans cette histoire, sont des autres strictement équivalents au sujet lui-même, au point que le mot même de sujet d'ailleurs est absent, ce sont des autres, une population de raisonneurs, en l'occurrence de trois raisonneurs strictement équivalents, dont la différence est seulement numérique, c'est-à-dire qu'ils n'ont aucune propriété qui les individualise, sinon le nombre qu'ils sont. A, B, C. Ils n'ont aucune autre qualité qui les distingue que le fait d'être trois. Le raisonnement, d'ailleurs, vaut pour un nombre plus important et on peut soutenir que c'est dans ce « tous pareil » et donc dans l'équivalence quantitative de la durée du raisonnement que repose le caractère de sophisme de l'argumentation.

Il faudra revenir sur le mot de sophisme, le sophisme, ce n'est pas simplement une erreur, ce n'est pas simplement un raisonnement faux, le sophisme ça a toujours été, depuis l'Antiquité, une discipline. Le sophisme, c'est un stratagème, un stratagème sophistique qui a pour but, précisément, de mettre en valeur une défaillance de la logique. Le sophisme s'inscrit exactement en grand S de A barré.

C'est le point où l'ordre du discours est mis à l'épreuve, est mis en défaut par une articulation signifiante elle-même qu'il n'arrive pas à normaliser.

L'invention de sophismes, la présentation de sophismes, l'effort pour résoudre des sophismes est, depuis la plus haute Antiquité, un exercice qui a été valorisé comme tel pour réfléchir sur le logos.

À l'article du « Temps logique », Lacan lui-même fait répondre son intervention sur le transfert et son « Intervention sur le transfert » met aussi en valeur un temps logique, investi dans la cure analytique.

Là, Lacan dit sujet, terme qui manque dans l'article du « Temps logique ». On peut dire que c'est un progrès, on peut dire qu'il nous présente là la notion qui va, en effet, parcourir tout son enseignement, être un fil de son enseignement, la notion d'une cure analytique comme cure logique, comme cure démonstrative, débouchant sur une conclusion. Et quand, des années plus tard, Lacan reviendra avec la passe, quand il nommera la fin de l'analyse la passe, ça se fera au titre de démonstration accomplie dans une cure, dans une cure logique. Donc une invitation à attraper l'expérience analytique à partir d'une formalisation susceptible d'une démonstration. C'est une orientation non sacramentaire de la cure analytique.

La cure ne repose pas sur la mise en rapport avec des puissances invisibles, la cure est un processus logique, aboutissant à une démonstration. Cette logique, dans ce texte, s'appelle dialectique. C'est la première forme sous laquelle Lacan a approché la logique, il ne l'a pas approchée tellement sous la forme de la logique mathématique, il s'est soutenu, au fond, de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel.

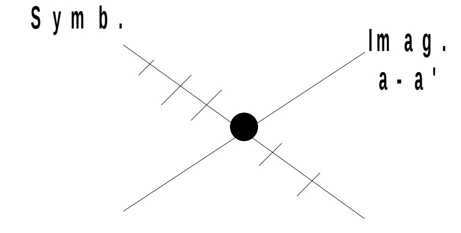
Et donc il nous narre la cure, une cure de Freud, celle de Dora, sous la forme d'une série de développements de la vérité et de renversement dialectique, c'est-à-dire sous la forme d'une série de transmutations logiques de la vérité où on voit la position du sujet successivement changer, ce qui lui permet de prétendre avoir défini le transfert en termes de pure dialectique.

Je relève d'ailleurs que page 225 des *Écrits*, il souligne que « le transfert n'est rien de réel dans le sujet » - de la même façon que dans sa « Proposition de 1967 », où il introduit la passe, il dira « le sujet-supposé-savoir n'est pas réel en effet. »

Seulement, disons que ce texte de l' « Intervention sur le transfert », qui nous promet une définition dialectique et donc logique du transfert, tourne court sur la définition du transfert et on le voit, comme ça, se bloquer là-dessus, il choisit de définir le transfert en termes dialectiques mais comme ce qui constitue un point mort de la dialectique.

« Le transfert, dit-il, correspond à un point mort de la dialectique, quand apparaissent dans un moment de stagnation de la dialectique les modes permanents de la constitution de ses objets par le sujet. »

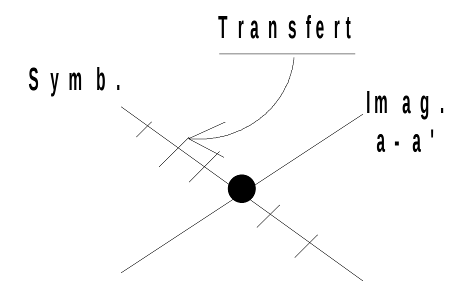
Autrement dit, on peut dire que ce texte, évidemment, est orienté par ce que Lacan finalement écrira sous la forme de ces vecteurs croisés, il met en valeur une dialectique logique, symbolique, qui progresse et il situe le transfert en termes dialectiques comme un point mort de cette dialectique dépendant de l'imaginaire.



Et c'est pourquoi il peut dire cette énormité au regard de son enseignement suivant, le transfert est une entité toute relative au contre-transfert. Et il donne cette formulation, parce qu'il pense le transfert à partir de *a-a* prime *(a-a'),* à partir de l'imaginaire, auquel cas il dit le transfert c'est l'envers du contre-transfert.

Et donc il réserve, il exclut du transfert tout ce qui est la logique de ces développements et de ces renversements de la vérité.

On peut dire que, au contraire, la doctrine du transfert chez Lacan, une fois son enseignement commencé, consiste à rapatrier le transfert sur l'axe symbolique.



C'est-à-dire, et c'est ça que veut dire le sujet-supposé-savoir, que le transfert est un phénomène de pure logique, que le sujet-supposé-savoir est un effet signifiant de signification et que la séance analytique comme telle participe d'une mise en forme signifiante du réel.

Eh bien je ne vais pas m'engager tout de suite dans le commentaire plus précis de ce temps logique, vous attendrez la semaine prochaine, et j'espère jouir de l'appui de quelqu'un pour aborder cette face de la question.

À la semaine prochaine.

Fin du *Cours X* de Jacques-Alain Miller du 01 mars 2000.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Dixième séance du *Cours*

(mercredi 3 mars 2000)

X

Qu'est-ce que la séance analytique ? C'est d'abord une question, cette question : qu'est-ce que la séance analytique peut nous poser ?

Cette question n'est pas une question secondaire, périphérique, accessoire si, du moins, on est réaliste. Réaliste s'entend dans des sens divers, pour simplifier je dirais : si on est réaliste au sens d'Éric Laurent.

Le sens d'Éric Laurent, comment le préciser, être réaliste au sens d'Éric Laurent - c'est une définition que je propose à mes risques et périls - consiste à ne pas traiter ce qui est empirique comme accessoire, ce qui est empirique, c'est-à-dire ce qui se rencontre dans l'expérience, dans le fait. Être réaliste au sens d'Éric Laurent, je me réfère à une petite note que celui-ci a écrite jadis, c'est toujours rapporter l'expérience à la structure, c'est-à-dire ne pas se satisfaire de considérer que l'expérience est toujours à distance de la structure sous prétexte de ce que ça ne se passe jamais comme c'était prévu. Mais c'est vrai, ça ne se passe jamais comme c'était prévu.

On en pourrait en faire une loi ou un principe. Mais le reconnaître, reconnaître que ça ne se passe jamais comme c'était prévu, ça n'est que reconnaître la contingence.

Alors est-ce que ça veut dire que l'imprévisible échappe à la structure ? Pas nécessairement. C'est qu'il n'est pas impensable de construire, d'inventer, une structure qui inclue la contingence.

C'est ce que mettent en valeur les deux statuts différents de l'inconscient, ce que Lacan appelait le discours du maître et le discours analytique. L'inconscient est structuré, l'inconscient est structure. Mais il n'est pas inclut du tout de la même façon dans le discours du maître et dans le discours analytique.

Dans le discours analytique, l'inconscient se présente sous les espèces de l'aléatoire, qui est un des noms de la contingence. Dans le discours analytique, de l'inconscient on ne sait rien à l'avance. C'est ce que comporte le conseil freudien de toujours aborder un cas en suspendant le savoir su, le savoir acquis.

Ce principe, qui fixe la position de l'analyste, position de non-savoir, c'est-à-dire de savoir suspendu, pas pour autant annulé, bien entendu, se répercute dans chaque séance où la position analytique, comme la position analysante, comporte la disponibilité à la surprise.

On peut dire même que c'est là que gît le réel propre au discours analytique, c'est-à-dire son impossible propre si on le cerne par le mathème

$$(\leftarrow)$$
$$S_2 \, // \, S_1$$

S_2 double barre S_1, la double barre ici voulant dire que cette flèche est impossible, celle qui verrait un signifiant se faire le maître du savoir. Et dans le discours analytique, l'inconscient est situé comme un savoir sans maître.

C'est très différent dans le discours du maître. Dans le discours du maître au contraire - lorsque Lacan le construit sous ce nom - il est légitime d'écrire S_1 flèche S_2.

$$S_1 \longrightarrow S_2$$

Il y a un signifiant qui commande le savoir. Et là, ce qui est mis en valeur au contraire, c'est la détermination du savoir. C'est le propre de ce que Freud alléguait pour fonder le réel de l'inconscient comme un réel pouvant se soutenir au regard du discours de la science, c'est le principe de l'action

compulsive. L'action compulsive, ça veut dire qu'on sait à l'avance que ça va se produire. Par exemple vous savez à l'avance que je vais arriver en retard.

À cet égard, c'est avant tout en temps que répétition que l'inconscient figure dans le discours du maître.

$$S_1 \longrightarrow S_2$$

Et la répétition est agrégée, mathémisée par cette écriture et l'action compulsive nous présente l'inconscient comme maître. Tandis que dans le discours analytique l'inconscient, c'est avant tout l'inconscient-vérité, le savoir inconscient à la place de la vérité, avant tout un inconscient qu'on déchiffre et on peut dire que le terme qui, là, domine, quand on insère l'inconscient dans le discours analytique et, pour être concret, dans la séance analytique, ce qui domine c'est l'interprétation.

$$(\leftarrow)$$
$$S_2 \; // \; S_1$$

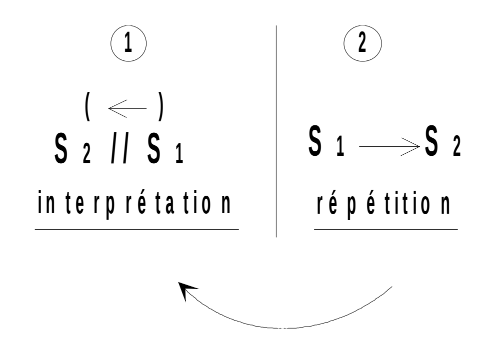
interprétation

Voilà ce que je désigne comme deux statuts différent de l'inconscient.

1	2
$(\leftarrow)$ $S_2 \; // \; S_1$	$S_1 \longrightarrow S_2$
interprétation	répétition

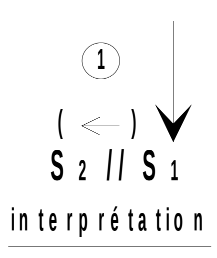
Ça suppose un statut du sujet qui est distinct de S_1, ça suppose qu'on décèle, à côté de S_1, invisible, fantomatique, l'ensemble vide du sujet, c'est-à-dire qu'on pose que le sujet comme tel est distinct de ses identifications.

Dans la séance analytique, on prend en effet le sujet comme tel, distinct de ses identifications et de ce fait même, on peut dire que l'inconscient migre de son statut de répétition à son statut d'interprétation.



Quand l'inconscient opère comme répétition, se met en valeur la causalité, tandis que dans le registre de l'interprétation, il y a toujours une rupture de causalité.

Le discours analytique produit des S_1 dont nous dirons ici que ce sont des interprétations dont l'effet de vérité, qui se produit de ce côté-ci, à gauche, est toujours aléatoire, indéductible.



C'est pourquoi on peut dire, conformément à ce schéma, que Lacan formule qu'une interprétation dont on comprend les effets n'est pas une interprétation analytique.

L'interprétation analytique qui a des effets, c'est un impensable, elle franchit cette double barre d'une façon qui reste toujours insaisissable. C'est vraiment opposé, c'est l'inverse de l'automatisme de répétition : ici défaillent les automatismes. Et j'oppose donc deux registres, la répétition, l'interprétation.

Alors si on se pose, de là, la question de la séance analytique, de quel côté est-ce qu'elle s'inscrit ? Elle s'inscrit d'abord du côté de la répétition et Lacan affecte à l'expérience analytique une régularité quasi bureaucratique, comme il s'exprime.

La séance analytique reproduit, parodie, essaye de s'égaler à, la répétition. Et d'ailleurs l'analyste, à l'occasion, est là pour s'inscrire comme S_1, celui qui commande que la séance

analytique soit de l'ordre de la répétition et même de l'automatisme, avec un certain : je n'en veut rien savoir. Il y a eu des inondations, un arbre est tombé sur ma voiture, il y a la grève, pouh ! tout ça allégation, rationalisation, faux prétexte, excuse, au regard de cette exigence.

Et donc, connerie nécessaire de l'analyste, il manie, maître aveugle, mais aussi la séance analytique, assise sur la répétition, il faut bien dire spéculant sur la répétition inconsciente, est aussi le lieu, ah le lieu merveilleux ! où s'accomplit l'inversion du statut de l'inconscient, cette inversion de la répétition à l'interprétation, l'inversion de la nécessité à la contingence. C'est-à-dire qu'elle est ce lieu où se produit l'événement de l'interprétation, on ne se pressera pas, d'ailleurs, d'affecter à l'analyste, l'événement !

Cette bipartition que je présente, que j'essaye, constitue le fondement de la définition que j'ai avancée le 19 janvier, dans la septième séance de ce *Cours,* en disant que la séance analytique est l'événement régulier institué par le discours analytique.

Il y a des événements réguliers, il y a des événements irréguliers. La régularité, qui dérange certains - il y a des patients qui détestent a régularité répétitive de l'analyse et qui ne peuvent s'analyser qu'en déboulant chez vous un autre jour, à une autre heure. Est-ce qu'il faut les mettre à la porte ? C'est selon, ce sont ceux qui éprouvent d'une façon spécialement vive l'antinomie entre l'interprétation et la répétition, qui font de la séance elle-même un événement irrégulier, imprévisible.

Évidemment, ça doit rester plutôt l'exception, en tout cas, normalement, l'analyste s'inscrit, je dis ça parce que je ne voudrais pas déclencher un mouvement « je viens quand je veux, comme je veux », mais enfin ça trouve à se situer dans cette tension-là. Normalement l'analyste, en effet, s'inscrit comme le maître de la répétition analytique.

Et c'est bien pourquoi, d'ailleurs, on est conduit à parler de l'analyse en termes de règle, on dit communément la règle de l'association libre, la règle de l'abstinence, autant de références qui sont, là, faites au discours du maître.

Et il arrive que cette répétition de la séance soit perçue par le sujet lui-même comme une compulsion. Et c'est précieux, le moment où le sujet peut formuler quelque chose comme « je ne sais pas pourquoi je viens ! » La face positive de cet énoncé c'est « fais là l'expérience dans l'analyse même de la répétition, fondement de la pratique. »

Si on est réaliste, au sens d'Éric Laurent, on doit se poser la question de savoir pourquoi une analyse se réalise, s'accomplit sous la forme de séances, d'une série finie de séances. De toute façon elle est toujours finie, ne serait-ce que par la mort des combattants.

On peut sans doute préciser qu'une analyse ne se réduit pas à la série des séances. Thème à développer, l'analyse se poursuivant hors séance , la présence de l'analyste continuant, se perpétuant au-delà de la rencontre, dans l'anticipation de la rencontre à venir, par là même il y a adage, comme l'évoque Lacan, du comportement de l'analysant au-delà de ce qu'il peut en savoir du fait que ce qui lui arrive, ou ce qu'il va faire est destiné à être rapporté dans le cadre de la séance analytique.

Ici une analyse ne se réduit pas à la série des séances, il n'en demeure pas moins qu'elle s'en supporte et que cette série des séances est bien une condition, me semble-t-il, sine qua none, de l'existence d'une analyse.

La séance est un événement régulier, sauf les cas où le sujet s'efforce d'en faire un événement irrégulier. Un événement régulier, c'est un événement attendu et donc il faut faire sa place à l'attente. Ça se règle couramment dans l'expérience analytique de la façon la plus inaperçue, simplement quand l'analyste dit : « je vous attends. » Ce « je vous attends » est de beaucoup de conséquences, parce que l'attente est la condition même de la surprise.

Évidemment, on peut dire mais c'est tout le contraire, la définition de la surprise, c'est ce qu'on n'attend pas. Si

c'est ce qu'on n'attend pas, c'est parce qu'on attend autre chose ou, éventuellement, parce qu'on n'attend rien, ce qui est encore une attente qui prend sa forme douloureuse dans l'ennui. Ah, l'ennui est un affect extrêmement complexe et qui n'est entré, d'ailleurs, dans la littérature qu'à un moment très précis que là, en improvisant, je situerai à Sénancourt. Avant Oberman de Sénancourt, je ne crois pas qu'on ait fait une littérature de l'ennui. Sénancourt, ce sont les podromes de l'explosion romantique.

Éventuellement, on peut attendre je ne sais quoi, mais il n'y a pas de surprise sans attente et le paradoxe de la séance analytique, c'est qu'on attend et même qu'on espère la surprise, on attend l'imprévisible et quand un patient vient et dit : « aujourd'hui je n'ai rien à dire » ouh ! il faut faire très attention ! ça semble au contraire annoncer, promettre, des merveilles, en tout cas ça met tellement l'accent sur entre guillemets la résistance, qu'on se dit qu'il y a quelque chose qui se cherche.

L'anticipation du rien à dire, à cet égard, vaut beaucoup mieux, après tout, que le jaspinage sur les événements indifférents de l'existence.

Donc il y a un nouage spécial entre la répétition et la surprise, dans l'expérience analytique. La répétition qui est la condition sine qua non pour que cette expérience ait lieu mais cette contrainte est imposée pour que, on ne sait quoi d'imprévu se manifeste. Et donc il y a là, dans ce rendez-vous, présentes les deux faces de l'événement, l'événement prévu et l'événement imprévu, qui tous deux supposent l'attente.

L'attente est toujours liée à une structure, elle est toujours dépendante, allons jusque-là, d'un écrit, d'un signifiant qui a valeur d'écrit, c'est-à-dire valeur de se perpétuer au-delà des circonstances qui ont amené à l'énoncer.

Il y a une très belle analyse de la temporalité par Heidegger dans un des cours qui a suivi *Zeit und Zeit* qui, sur des pages et des pages, commente, essaye de cerner l'essence de l'attente. Puis on attend, on attend qu'il donne la clef d'une analyse qui se fait attendre d'ailleurs. L'exemple qu'il prend c'est : je suis sur un quai de gare et j'attend le train qui doit arriver. Enfin pourquoi il attend le train comme ça Heidegger ? Il attend le train parce qu'il a connaissance de l'annuaire des chemins de fer et qu'ayant lu que le train de 8 h 45 doit se présenter, on suppose, il est là un petit peu en avance et peut-être que le train est un petit peu en retard sur son heure et il est là à pouvoir faire la phénoménologie de l'attente.

Peut-être que cet exemple trivial est suffisant pour dire que l'événement est toujours lié à un discours, précisément au discours qui dispose et qui dispose l'attente. C'est ce que formule Lacan, je cite : « Il n'y a - *c'est dit d'une façon un peu archaïque, respectons l'énoncé* - il n'y a événement*, dit Lacan,* qu'il ne se place d'un discours ». Et il faut toujours - je glose, un discours préalable, pour situer un événement, que cet événement soit régulier et réponde à l'attente, ou que cet événement se manifeste comme irrégulier et imprévu, qualificatifs qui ne peuvent lui venir que de l'attente induite, supposée par un discours.

Ce que Lacan dit là de l'événement, il l'a dit de l'acte. Et il y a évidemment un rapport entre l'événement et l'acte. Un acte, c'est un événement dont on pense que quelqu'un en est l'agent. Évidemment, la catégorie de l'événement déborde celle de l'acte puisqu'il y a aussi bien l'impersonnel de l'événement : ça arrive, il arrive que.

Un discours ne peut pas se passer d'événements. Un discours se traduit dans ce qui arrive, un discours prescrit ce qui arrive, ça paraît bizarre d'ailleurs ce « arriver ». Ce mot français vient du latin vulgaire, comme beaucoup de mots les plus distingués, il faut le lire pour s'y faire, ça vient de *ad*, a, d, et de *ripa*, la rive, le bord.

ad : à

ripa : rive

En latin vulgaire on disait *aripare*, pour toucher au port, toucher à la rive.

Ce serait même le sens propre de ce fameux arriver qui doit être dans vos oreilles, celui du Cid « Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port, j'en cache les deux tiers aussitôt qu'arrivés dans le fond des vaisseaux qui lors fut trouvé. » Eh bien ce « arrivés » c'est au moins la thèse de *Robert*, ferait entendre le vieux « toucher à la rive », « toucher au port ». Quand on arrive, on arrive au port.

Évidemment il faut ajouter que non seulement le discours ne peut pas se passer d'événements mais qu'un discours est institué par un événement. Et c'est pourquoi, en tout cas concernant le discours analytique, Lacan évoque l'événement-Freud comme instituant le discours analytique.

Si on le prend au sérieux, le thème l'événement de discours n'est pas de placer, de procéder ici à une comparaison, induite par Lacan, entre le discours analytique et le discours de la religion.

Lacan y procède dans le *Séminaire XI* et il situe la comparaison au niveau de l'événement et précisément au niveau de cet événement spécial, codé, qui s'appelle un sacrement. Un sacrement, c'est une opération prescrite par le discours de la religion et dont Lacan dit même qu'elle y est, cette opération, volontiers oubliée. Page deux cent trente neuf : « Dans toute religion qui mérite cette qualification, il y a une dimension essentielle à réserver quelque chose d'opératoire, qui s'appelle un sacrement ». Cette dimension essentielle et opératoire, cette action, est celle que Lacan dit marquée de l'oubli dans la religion et sans doute parce que, de façon peut-être rapide, il la qualifie de magique, il évoque le fondement magique de la religion.

Sans doute avez-vous une meilleure idée de ce que c'est qu'un sacrement si vous vous êtes plongés dans le petit traité du baptême de Tertullien, premier traité chrétien sacramentaire, comme il dit.

Qu'est-ce qu'un sacrement ? Ce qui nous intéresse, c'est la différence entre le sacrement et la séance analytique. Un sacrement, c'est une pratique, c'est une sorte de séance religieuse dont on attends un effet mutatif sur le sujet, on ne serait pas le même après qu'avant.

Et c'est ainsi qu'on peut l'évoquer. On peut évoquer en particulier l'événement qui conclut l'existence, en particulier l'évènement de la mort, on peut entendre un prêtre, ça m'est arrivé hier, partageant l'assistance entre les baptisés et les non-baptisés, en invitant bien sûr les uns comme les autres à se recueillir, c'est moderne. Mais enfin, avoir été baptisé, c'est une distinction du sujet qui se réfère à un événement antérieur, qui est supposé mettre dans une posture, conférer une qualité distincte au cours de son existence et jusqu'à son état de dépouille.

Cet effet mutatif est quand même toujours, il me semble que je ne force pas, là, le point de vue elliptique de Lacan, de l'ordre d'une transsubstantiation, on change quelque chose à la substance de l'être.

On a commencé ça dans l'église sous une forme sauvage, spontanée. Il a fallu attendre le XII° siècle, siècle éminent, là, dans le millénaire antérieur, c'est là aussi que le discours de l'Université émerge, c'est éminent pour ce qui est de la formalisation des pratiques. Il a fallu attendre le XII° siècle pour que la pratique sacramentaire soit mise en forme, pour qu'on énumère les sacrements et qu'on explique bien comment il fallait s'y prendre et finalement ça remonte, sous des formes non codifiées, aux origines même de l'église.

Le discours de la religion dispose en effet des actes concrets, matériels, qui se trouvent investis d'une signification essentielle, mystérieuse. D'ailleurs, avant qu'on n'emploie le nom de sacrement, on disait le mystère. C'est au XII° siècle qu'on est allé chercher le mot *sacramentum* dans le discours juridique où ça qualifiait un geste sacré lié à un engagement. On est allé, lors de ce grand mouvement de mise en forme du XII° siècle qui s'est étendu à de très nombreuses pratiques, on est allé chercher le discours juridique, puisque le mystère paraissait

équivoque, obscur, on est allé chercher le *sacramentum* juridique, ce qui n'a pas empêché d'ailleurs qu'on continue de chercher des étymologies, d'ailleurs c'était un mot qu'Isidore de Séville considérait comme lié au secret, *sacramentum.*

Alors le fait d'investir un acte concret matériel, d'une signification surpuissante transforme cet acte lui-même en événement signifiant. Et c'est ce qui permet de dire du sacrement que celui qui l'accomplit, par un ministère, d'un homme, d'un homme ! Tertullien dit : « quand même les femmes ne vont ne vont pas avoir le culot de vouloir baptiser, qu'en définitive c'est Dieu qui accomplit l'événement du sacrement. », Le sacrement est un acte divin accomplit par le biais, par le relais de l'église.

Et c'est spécialement un événement qui concerne le corps, qui est fait d'une parole et d'un geste dirigé vers le corps et qui sont investis d'une valeur spéciale qu'on ne peut mieux qualifier qu'en disant qu'elle est sacramentaire.

Je dirais que c'est une définition à la Sganarelle, exactement, l'investissement d'un certain événement prescrit par un plus de signification.

Alors évidemment, on peut en faire une description cynique, empirique, en disant : on prend de l'eau, on fait quelques gestes, et puis on asperge etc. Il n'empêche qu'aujourd'hui encore, on vous rappellera que cette eau, comme fait Tertullien, c'est aussi l'eau originelle, c'est aussi l'eau du Jourdain et voilà que cette eau, même si c'est l'eau du robinet, comme vraisemblablement, est en même temps mystérieusement en communication avec une signification de l'eau dont Lacan laisse entendre que ça n'est pas autre chose qu'une croyance magique. Le cynisme de Lacan va jusque-là.

C'est simplement dire que le sacrement est un événement qui mobilise des éléments matériels, visibles, tangibles et qui conduisent à l'invisible, qui actualisent le mystère.

Alors le sacrement comme événement de discours a une structure, ça n'est pas dans tous les cas que l'eau du robinet prend cette valeur, il faut sans doute le signifiant matériel, et d'ailleurs au XII° siècle déjà, on qualifie *d'elementum*, l'élément, et puis il faut, deuxièmement, le ministère, le ministre, qui accomplit le sacrement, qui préside et qui se trouve mystérieusement *l'analogon* du Christ et puis il faut l'assemblée des fidèles qui assistent et qui témoignent.

L'arrière-plan, il y a un arrière-plan qui justement projette dans l'au-delà *l'elementum*, l'eau du robinet bête comme chou, l'arrière-plan qui projette dans l'au-delà, c'est que les sacrements répètent l'histoire du Christ, ce qu'il a accomplit, les événements de son histoire, de telle sorte que l'événement qui peut être par une description cynique réduit à presque rien, cet l'événement-sacrement commémore l'événement-Christ. C'est ce que dit Saint-Augustin : « Il y a sacrement dans une célébration quand mémoire est faite d'un événement ».

Finalement, donc, c'est codé et puis ça a dû être fondé. Quand on lit Tertullien, on voit la polémique qui a été nécessaire pour accréditer la notion qu'avec ces quelques manigances, ces quelques manipulations, en effet, on obtient un contact avec l'esprit.

Il dit très joliment, il avait beaucoup de verve Tertullien comme vous avez pu lire, il en avait même tellement qu'il a fini par retourner cette verve contre l'église : « Tout se passe avec la plus grande simplicité », dit-il, « sans mise en scène, sans apparat extraordinaire, bref sans autre luxe, l'homme descend dans l'eau, il y est plongé, tandis qu'on prononce de brèves paroles ».

Voilà ce qui nous donne les éléments qui entrent dans la composition du sacrement, une action matérielle et même corporelle, comme il dira, et puis on y ajoute de la parole.

« Il en ressort à peine plus propre ou pas du tout, aussi trouve-t-on incroyable qu'il puisse, par là, acquérir l'éternité. Mais ma parole, c'est sur l'éclat extérieur, l'apparat, le luxe, que les sollanités, les mystérieux, les idoles fondent leur autorité et la foi qu'on leur prête, oh ! misérable incrédulité, toi qui

refuse à Dieu ce qui lui revient au propre, la simplicité et la puissance. Quoi donc ? N'est-ce pas étonnant qu'un bain puisse dissoudre la mort, parce que c'est étonnant est-ce une raison pour ne pas croire ? Au contraire, c'est une raison pour croire encore plus. »

Nous avons ensuite les arguments les plus échevelés pour fonder ici la qualité de l'eau, la présence de l'eau, on la fonde aussi bien par le fait que les païens eux-mêmes reconnaissent que l'eau a des propriétés singulières. Page quatre vingt deux : « …chez les Anciens, celui qui s'était rendu coupable d'un homicide devait recourir à une eau de purification. Si donc ils révèrent la nature de l'eau, combien plus réellement les eaux procureront-elles ce bienfait par l'autorité de Dieu de qui elles tiennent toute leur nature. »

0n trouve une preuve même dans le fait que le diable, volontiers, se serve de l'eau « … les esprit impurs ne couvrent-ils pas les eaux, contrefaisant l'Esprit divin porté sur elles aux premiers jours du monde ? Les sources ombragées et les ruisseaux sauvages en savent quelque chose, et ces piscines thermales et ces aqueducs, ces citernes ou ces puits qui, dans les maisons ont la réputation d'ensorceler : ils le font précisément par la puissance d'un esprit mauvais. » À quoi bon rappeler tout cela ? Sinon que précisément l'eau se perpétue dans le christianisme et cette fois-ci ce sont « les eaux du Saint Ange de Dieu en vue de notre salut » etc.

On y ajoute l'antique discipline de l'huile, c'est-à-dire qu'on montre bien comment les éléments qui entrent dans le sacrement sont repris de pratiques anciennes, volontiers païennes mais qu'elles sont, là, dotées d'une signification toute nouvelle : [page 87] « Ensuite, à la sortie du bain, nous recevons une onction d'huile bénite, conformément à la discipline antique. Selon celle-ci, on avait coutume d'élever au sacerdoce par une onction d'huile répandue de la corne (…) Pour nous aussi l'onction coule sur le corps mais nous profite spirituellement, comme le rite lui-même du baptême est une action corporelle puisque nous sommes immergés dans l'eau et que son effet est spirituel. » Tout est là, c'est très bien dit. « Il s'agit d'une action corporelle ayant des effets spirituels ».

On peut dire c'est ça la définition minimale du sacrement et je n'ajoute pour la distraction la polémique finale de Tertullien qui explique à qui revient de procéder au sacrement : « … à l'évêque, s'il est là ; après lui au prêtre et au diacre, mais jamais sans l'autorisation de l'évêque (…) En plus, les laïcs en ont aussi le pouvoir. (…) Comme la Parole, (…) ainsi le baptême lui aussi vient de Dieu, tous peuvent le conférer. (…) *Tout est permis*, a dit l'apôtre très Saint, *mais tout n'est pas opportun*. Il suffit donc d'user de cette facilité lorsque c'est nécessaire. »

L'évêque, le prêtre et puis, si on ne peut pas faire autrement, le laïc, mais pas les femmes… « Mais l'effronterie de la femme qui a déjà usurpé le droit d'enseigner » - ça a déjà commencé - « n'ira pas jusqu'à s'arroger celui de baptiser, à moins que ne surgissent quelques nouvelles bêtes semblables à la première. (…) est-il vraisemblable que l'apôtre donne à la femme le pouvoir d'enseigner et de baptiser, lui qui ne donna aux épouses qu'avec restriction la permission de s'instruire ? Qu'elles se taisent, dit-il, et qu'elles questionnent chez elles leurs maris ». C'est une facilité là, c'est pour vous inviter à la lecture de ces ouvrages des pères de l'église.

Lacan, remarquons-le, c'est à ça qu'il se réfère, il qualifie tout de même cette opération là, c'est l'événement de discours prescrit par le discours de la religion, par l'oubli où cela tomberait dans la religion et il l'oppose à la psychanalyse, qui, elle, n'aurait rien à oublier. Il explique ce terme d'oubli, qui évidemment peut surprendre puisque le sacrement, loin d'être oublié, fait l'objet d'un discours tout à fait précis. Ce qu'il entend par là c'est que la psychanalyse n'a rien à oublier, dit-il, car elle n'implique nulle reconnaissance d'aucune substance sur quoi elle prétende d'opérer, même celle de la

sexualité. Et on voit bien pourquoi Lacan dans une page, quelques paragraphes, introduit cette comparaison, c'est pour mettre en valeur que la psychanalyse, elle, n'a de fondement que de paroles alors que le sacrement suppose une action corporelle, « plus - comme le note Tertullien - les brèves paroles qui s'ajoutent. »

Alors que dans la psychanalyse au fond, impute Lacan, il n'y a que la parole. On ne prétend pas opérer sur une substance qui se trouverait là transformée, on n'opère que sur le sujet barré. Et là la barre du S veut dire : ici il n'y a pas de substance ; c'est le pur effet de la parole.

L'opération psychanalytique et l'événement qu'elle détermine, à savoir la séance analytique, serait une opération de pure parole sans substance. Et c'est seulement quand elle l'oublie, laisse entendre Lacan, qu'elle vire à la cérémonie.

À ça d'ailleurs, on peut tout de même faire une objection : c'est que l'opération analytique ne porte pas seulement sur le sujet barré, qu'elle porte aussi du même coup sur la jouissance où sur le plus-de-jouir et, comme Lacan sera amené à le dire plus tard dans le *Séminaire XX*, la jouissance n'est pas sans substance.

Il le dit dans le *Séminaire XX* puisqu'il y amène la substance jouissante, que précisément l'opération analytique ne se suffit pas de ne se référer qu'au sujet barré, ne se suffit pas de se référer qu'au sujet de la parole.

Et, de fait, si on considère la psychanalyse par le biais de la séance, il apparaît qu'il faut au moins ça, le rendez-vous des corps, la séance analytique est un rendez-vous des corps, des corps en présence. Mais que malgré, enfin les folies qui ont pu venir ici et là à certains, on ne fait pas de psychanalyse par correspondance, et on ne fait pas non plus même par téléphone. Il y a un rendez-vous des corps qui, en effet, prête d'autant plus à ce virage à la cérémonie.

Même si la psychanalyse n'accomplit aucune transsubstantiation de la jouissance, mais plutôt ce qu'on pourrait appeler une transsubjectivation, pour qualifier la mutation subjective.

On peut ajouter, dans le chapitre des racines judéo-chrétienne de la psychanalyse, qu'on a pu dire que c'était le propre du judéo-christianisme, que d'avoir introduit une temporalité d'événement. Et en particulier le christianisme - ça a fait partie de son scandale initial, ça a fait partie de sa subversion initiale - le christianisme a introduit des événements essentiels dans un monde hellénique à qui cette catégorie était tout à fait étrangère, au niveau du divin.

Le christianisme a introduit l'événement, la décision et la crise. Il a introduit la notion d'événement sacré. La création du monde, la chute de l'homme, l'alliance avec Dieu, l'émergence des prophètes, l'incarnation du fils de Dieu, l'événement de la croix et du tombeau vide et de la Pentecôte, voilà autant de notions, une histoire scandée par des événements inoubliables et répétés à travers des siècles et des siècles et il faut bien dire que nous sommes, y compris dans la psychanalyse, dépendants de cette histoire événementielle et qui là était mise davantage en valeur par l'effort savant, universitaire, de séparer l'histoire événementielle des histoires de la longue durée.

Voilà un peu de quoi - loin de moi l'idée de transformer la séance analytique en événement sacré - mais, évidemment, de cette comparaison, il retombe quelque chose pour la psychanalyse sur la séance analytique.

Au fond ça nous aide, la référence au sacrement, à l'opération du sacrement, nous aide peut-être à ériger la séance analytique comme un événement essentiel du discours analytique et tenter de lui donner le statut qu'elle mérite.

Alors faisons maintenant retour aux effets de sujet qui, dans le discours analytique et dans sa réalisation sous

forme de séance, sont mis au travail, dans les faits, l'opération qui s'accomplit dans la séance analytique.

On peut dire qu'il s'accomplit dans la séance analytique une connexion saisissante avec les puissances invisibles de l'inconscient. Ça, ce serait la vision sacramentaire de la séance analytique.

On pourrait essayer ça, dans la séance analytique, il s'opère une mutation de l'inconscient sous la forme suivante : les effets de sujet sont mis au travail, c'est-à-dire invités à s'accumuler , à se constituer en savoirs. Alors que, à l'état sauvage, les formations de l'inconscient, les manifestations de l'inconscient, se présentent sous forme de surprise, d'événements erratiques et passagers, ou alors sous forme d'actions compulsives, prévisibles, dans la séance analytique, les effets de l'inconscient-sujet changent de statut, ils s'accumulent, se constituent en savoirs et on peut dire ça demande du temps. Et en particulier la temporalité, là, se modifie.

Cette introduction du savoir et du temps, c'est à partir comme de là même que Lacan a songé de définir le transfert, puisqu'en 1966 - vous le trouvez en note dans les *Écrits* - il définit le transfert comme l'immixtion du temps de savoir. C'est précisément dans la connexion du transfert et du temps que Lacan a cherché la définition du transfert, au point même de le faire équivaloir une fois au concept chez Hegel, un concept qui demande du temps pour se développer, du temps et pas seulement de la durée, si on entend par durée un temps continu.

La durée, c'est le temps du développement, comme continu. Le savoir demande du temps, et non seulement de la durée, parce qu'il demande des scansions. Des scansions : une scansion ça n'est pas simplement un arrêt, ça n'est pas simplement une pause, comme on est fatigué à gravir une pente on s'arrête, on casse la croûte… La scansion, ça comporte l'acquisition d'un résultat partiel, mais qui, comme tel, accomplit une mutation du problème initial.

Alors ça n'est pas un hasard si les *Écrits* de Lacan sont composés comme ils le sont, avec leur fondement, le fondement de la composition, c'est la chronologie et donc ce qui s'inscrit comme une infraction à cette chronologie, évidemment, tire l'œil.

Il y a une infraction patente, signalée par Lacan, qui est celle qui amène le Séminaire de « la Lettre volée » en tête des *Écrits*. Comme dit Lacan, c'est une façon de s'introduire à son enseignement par un texte qui donne de son premier enseignement une notion facilement accessible à partir de l'apologue littéraire. C'est la première partie des *Écrits*.

La seconde renoue avec l'ordre chronologique. Lacan a qualifié cette partie de ses *Écrits* « De nos antécédents », mettant en valeur qu'il situe lui-même le début de son enseignement à « Fonction et champ de la parole et du langage » qui fait la quatrième partie des *Écrits*. Et il y a donc quelque chose qui s'inscrit, décalé, entre ces antécédents et puis le commencement de son enseignement proprement dit. Il y a une troisième partie, qui est là en sandwich, et il vaut la peine de s'apercevoir de quoi elle est composée, cette troisième partie.

Elle est composée de deux articles qui sont l'article « Le temps logique », 1944 et l'« Intervention sur le transfert », en 1951. Et, là, ça échappe tout à fait à la prescription chronologique, ça répond à ce que Lacan évoque d'un rassemblement qui se motive d'une nécessité plus intime que celle de la chronologie.

Ces deux textes, qui sont comme les cariatides posées à l'entrée de l'enseignement de Lacan, « Le temps logique » et l'« Intervention sur le transfert », et qui marquent l'entrée dans la voie majeure de son enseignement, on peut dire que sous deux aspects différents, ils portent sur le même objet, à savoir le temps de savoir, sous l'aspect du temps logique et sous les aspects du transfert.

Le temps logique. Le temps logique nous présente un parcours scandé, pour arriver à une conclusion qui est d'ailleurs une action et ce qui reste en suspend tout au long de cette histoire, c'est à quel moment l'action va pouvoir s'accomplir, à quel moment la logique dont il est question, l'argumentation, la démonstration, la déduction, à quel moment elle va pouvoir prendre la forme d'une action ?

Ce parcours met en valeur la nécessité de conclusions intermédiaires auxquelles il faut préalablement arriver, conclusions intermédiaires qui modifient le problème initial.

Et, comme vous le savez, ce parcours est fait pour mettre en valeur, la dépendance du sujet à l'égard d'autrui, à l'égard des autres qui, dans cette histoire, sont des autres strictement équivalents au sujet lui-même, au point que le mot même de sujet d'ailleurs est absent, ce sont des autres, une population de raisonneurs, en l'occurrence de trois raisonneurs strictement équivalents, dont la différence est seulement numérique, c'est-à-dire qu'ils n'ont aucune propriété qui les individualise, sinon le nombre qu'ils sont. A, B, C. Ils n'ont aucune autre qualité qui les distingue que le fait d'être trois. Le raisonnement, d'ailleurs, vaut pour un nombre plus important et on peut soutenir que c'est dans ce « tous pareil » et donc dans l'équivalence quantitative de la durée du raisonnement que repose le caractère de sophisme de l'argumentation.

Il faudra revenir sur le mot de sophisme, le sophisme, ce n'est pas simplement une erreur, ce n'est pas simplement un raisonnement faux, le sophisme ça a toujours été, depuis l'Antiquité, une discipline. Le sophisme, c'est un stratagème, un stratagème sophistique qui a pour but, précisément, de mettre en valeur une défaillance de la logique. Le sophisme s'inscrit exactement en grand S de A barré.

C'est le point où l'ordre du discours est mis à l'épreuve, est mis en défaut par une articulation signifiante elle-même qu'il n'arrive pas à normaliser.

L'invention de sophismes, la présentation de sophismes, l'effort pour résoudre des sophismes est, depuis la plus haute Antiquité, un exercice qui a été valorisé comme tel pour réfléchir sur le logos.

À l'article du « Temps logique », Lacan lui-même fait répondre son intervention sur le transfert et son « Intervention sur le transfert » met aussi en valeur un temps logique, investi dans la cure analytique.

Là, Lacan dit sujet, terme qui manque dans l'article du « Temps logique ». On peut dire que c'est un progrès, on peut dire qu'il nous présente là la notion qui va, en effet, parcourir tout son enseignement, être un fil de son enseignement, la notion d'une cure analytique comme cure logique, comme cure démonstrative, débouchant sur une conclusion. Et quand, des années plus tard, Lacan reviendra avec la passe, quand il nommera la fin de l'analyse la passe, ça se fera au titre de démonstration accomplie dans une cure, dans une cure logique. Donc une invitation à attraper l'expérience analytique à partir d'une formalisation susceptible d'une démonstration. C'est une orientation non sacramentaire de la cure analytique.

La cure ne repose pas sur la mise en rapport avec des puissances invisibles, la cure est un processus logique, aboutissant à une démonstration. Cette logique, dans ce texte, s'appelle dialectique. C'est la première forme sous laquelle Lacan a approché la logique, il ne l'a pas approchée tellement sous la forme de la logique mathématique, il s'est soutenu, au fond, de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel.

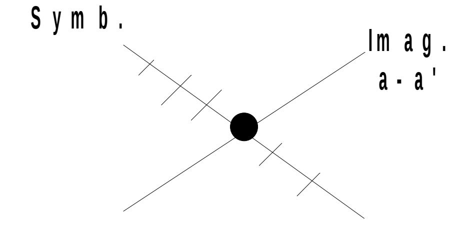
Et donc il nous narre la cure, une cure de Freud, celle de Dora, sous la forme d'une série de développements de la vérité et de renversement dialectique, c'est-à-dire sous la forme d'une série de transmutations logiques de la vérité où on voit la position du sujet successivement changer, ce qui lui permet de prétendre avoir défini le transfert en termes de pure dialectique.

Je relève d'ailleurs que page 225 des *Écrits*, il souligne que « le transfert n'est rien de réel dans le sujet » - de la même façon que dans sa « Proposition de 1967 », où il introduit la passe, il dira « le sujet-supposé-savoir n'est pas réel en effet. »

Seulement, disons que ce texte de l' « Intervention sur le transfert », qui nous promet une définition dialectique et donc logique du transfert, tourne court sur la définition du transfert et on le voit, comme ça, se bloquer là-dessus, il choisit de définir le transfert en termes dialectiques mais comme ce qui constitue un point mort de la dialectique.

« Le transfert, dit-il, correspond à un point mort de la dialectique, quand apparaissent dans un moment de stagnation de la dialectique les modes permanents de la constitution de ses objets par le sujet. »

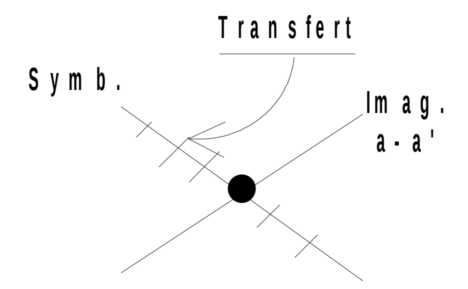
Autrement dit, on peut dire que ce texte, évidemment, est orienté par ce que Lacan finalement écrira sous la forme de ces vecteurs croisés, il met en valeur une dialectique logique, symbolique, qui progresse et il situe le transfert en termes dialectiques comme un point mort de cette dialectique dépendant de l'imaginaire.



Et c'est pourquoi il peut dire cette énormité au regard de son enseignement suivant, le transfert est une entité toute relative au contre-transfert. Et il donne cette formulation, parce qu'il pense le transfert à partir de *a-a* prime *(a-a'),* à partir de l'imaginaire, auquel cas il dit le transfert c'est l'envers du contre-transfert.

Et donc il réserve, il exclut du transfert tout ce qui est la logique de ces développements et de ces renversements de la vérité.

On peut dire que, au contraire, la doctrine du transfert chez Lacan, une fois son enseignement commencé, consiste à rapatrier le transfert sur l'axe symbolique.



C'est-à-dire, et c'est ça que veut dire le sujet-supposé-savoir, que le transfert est un phénomène de pure logique, que le sujet-supposé-savoir est un effet signifiant de signification et que la séance analytique comme telle participe d'une mise en forme signifiante du réel.

Eh bien je ne vais pas m'engager tout de suite dans le commentaire plus précis de ce temps logique, vous attendrez la semaine prochaine, et j'espère jouir de l'appui de quelqu'un pour aborder cette face de la question.

À la semaine prochaine.

Fin du *Cours X* de Jacques-Alain Miller du 01 mars 2000.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Onzième séance du *Cours*

(mercredi 8 mars 2000)

XI

Donc la séance analytique n'est pas une cérémonie. J'ai passé un certain temps à tenter de vous démontrer qu'il est important de le montrer dans la mesure où, par de nombreux traits, la séance analytique ressemble à une cérémonie.

Elle ressemble à une cérémonie parce qu'elle est déterminée, conditionnée, par un appareil de semblants et c'est au sein même de cette définition qu'il importe de la différencier de la cérémonie c'est-à-dire de souligner ce que, au sein même son cérémonial, la séance analytique vise comme ce que nous pouvons qualifier de réel.

J'ai opposé la dernière fois deux dimensions de l'inconscient qui sont l'inconscient-répétition et l'inconscient-interprétation et ce répartitoire est opérant sur la littérature analytique, comme sur l'enseignement de Lacan, qui appartient à cette littérature.

L'inconscient-répétition, c'est l'inconscient en tant qu'il se manifeste comme la répétition du même, celui qui se manifeste sous les espèces de « encore une fois », qui obéit à la récurrence du même, à la récurrence du plus-un.

Et c'est de ce côté-là, du côté de l'inconscient-répétition, que peut se déployait une ontologie de l'inconscient, de ce côté-là qu'on peut mettre en valeur ce qui, de l'inconscient, est réel et c'est de ce côté-là que Freud va chercher les arguments qui, à son gré, méritent à la psychanalyse d'être inscrite sous le chef du discours de la science.

L'inconscient-interprétation est tout autre chose. Là, l'inconscient se manifeste comme ce qui est à réaliser, dans la cure analytique. Et dès son texte fondateur, « Fonction et champ de la parole et du langage », Lacan le souligne par son titre du sujet de l'inconscient qui a à se réaliser ce qui veut dire : qui n'est pas déjà réel et qui n'a, en tant que tel, que le statut du virtuel, un virtuel qui se trouve actualisé dans la séance, dans la série des séances.

D'autres oppositions s'ensuivent. Du côté de l'inconscient-répétition, ce qui se fait valoir c'est le poids du passé. C''est ce passé qui fait être ou étant. Et c'est ainsi qu'on a saisi et que s'est répandu : la découverte freudienne, le poids du passé, qui se trouve, pour le sujet, être déterminant.

De l'autre côté, du côté de l'inconscient-interprétation, c'est le contraire, et je pourrais l'appeler, en parodiant le titre de Milan Kundera, « La légèreté de l'être » et non pas son poids.

Du côté de l'inconscient-interprétation, l'inconscient apparaît comme seulement éventuel et tendu vers le futur. Quand l'inconscient est abordé selon la perspective de l'interprétation, ce qui est mis en évidence, c'est bien plutôt que la détermination, c'est l'indétermination, qui commande.

Cette opposition, c'est aussi bien celle de l'existence de l'Autre et de son inexistence. L'existence de l'Autre a reçu dans l'élaboration freudienne son nom, l'Autre qui existe, c'est ce que Freud appelle le surmoi, principe de la répétition. Et à mesure que Freud promeut l'inconscient comme répétition, à mesure qu'il promeut l'instance du surmoi comme déterminant, il minore, logiquement, l'inconscient. Ce qu'il appelle surmoi, c'est un savoir déjà là, inscrit, constitué et qui se trouve, pour la conduite ou le comportement du sujet, déterminant.

L'inconscient-interprétation, au contraire, n'est pensable qu'à partir de

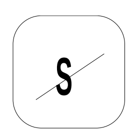
l'inexistence de l'Autre. C'est-à-dire, il ne s'agit pas d'un l'inconscient cristallisé comme surmoi, il s'agit d'un inconscient-sujet. Et l'inconscient-sujet, l'inconscient à la place du sujet, trouve à s'écrire :



S barré. Mais enfin, quand nous l'écrivons ainsi, déjà nous incluons le temps. C'est le tour inaperçu de cette graphie, c'est que dans un premier temps, nous écrivons cette lettre S et,

S

dans un second, nous la rayons, nous écrivons sa rature et ce symbole, en lui-même, on peut dire qu'il compense une temporalité scriptuaire.



Ça n'est pas équivalent à ne rien écrire du tout, ce qui pourrait passer pour être le résultat de l'opération. Cette opération est intrinsèquement temporelle : d'abord écrire la lettre et ensuite la rayer. Et cette écriture, en elle-même, inclut le temps.

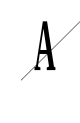
Et lorsque nous sommes là à la considérer, à la contempler, à l'adorer, nous oublions qu'il nous a fallu le temps pour la produire. C'est à ce niveau-là, que je disais être celui de l'inexistence de l'Autre, qu'est valable la formule de Lacan à propos de sa propre entreprise, quand il formule que ce qu'il est à construire, c'est une théorie qui inclut un manque qui se retrouve à tous les niveaux et qui doit s'inscrire, dit-il, ici, en indétermination, là en certitude, et former le nœud de l'ininterprétable.

Voilà les trois termes qui répartissent la dimension de l'Autre qui n'existe pas, l'indétermination, la certitude, et l'ininterprétable.

{ indétermination
certitude
ininterprétable

L'indétermination, c'est ce qui s'oppose à la détermination surmoïque de la répétition, c'est ce qui inscrit cette rupture de la causalité où nous reconnaissons le sujet. Et je l'ai écrit A barré.

{ indétermination
certitude
ininterprétable



C'est ce qui fait la place à l'imprévisible, à l'événement imprévisible, parce que l'événement imprévisible veut dire qu'aucun calcul ne le délivre et que, sans doute, il y a le cadre de l'expérience, le discours analytique et que le discours analytique est précisément fait de telle sorte qu'il admet l'événement imprévisible, c'est-à-dire la défaillance du calcul.

La certitude est corellée à l'indétermination, la certitude ne dément pas l'indétermination, la certitude est au contraire un autre mode du manque qui se détermine comme indétermination.

Ce que Lacan appelle la certitude en l'occurrence, ça n'est pas la conclusion mathématique, cette conclusion qui paraît sans rupture s'ensuivre des prémices et donc s'inscrire dans le cadre de grand A comme on s'imagine qu'est le quatre par rapport à deux plus deux. On s'imagine que le quatre s'en conclut automatiquement, sans rupture. Ce que Lacan appelle ici la certitude, qui est un autre mode du manque que l'indétermination, mais qui n'en est pas moins un mode du manque, la certitude suppose un franchissement de A barré.

Il y a quelque chose dans la certitude qui est de l'ordre de l'arbitraire ou de l'aléatoire, ou de l'acte, elle suppose franchit un saut. Et c'est en quoi elle fait série avec l'indétermination et c'est ce qui lui vaut de figurer au titre même du temps logique, dont le titre complet, je vous le rappelle, est « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée ». Ça veut dire qu'on a la certitude avant que d'avoir la démonstration, qu'on n'a la démonstration que d'avoir préalablement la certitude. C'est ce qui

est d'ailleurs d'évidence, la démonstration, ça n'est pas l'investigation, la démonstration s'ensuit de la certitude, qui vient avant. La certitude est préalable aux efforts, au travail de la produire comme conclusion.

Et c'est bien ce qui hante la réflexion des mathématiciens sur l'intuition, qui veut dire simplement qu'ils ont la certitude avant que d'avoir la démonstration et qu'ils ne sont motivés à s'évertuer à démontrer qu'à la suite d'avoir la certitude. La certitude n'est pas une conséquence, elle est une anticipation et que cette série de trois n'a de sens que dans la dimension de l'inconscient-interprétation. Chez Lacan, c'est ce dont je vois le témoignage dans le troisième terme de l'ininterprétable qui est le résidu de la connexion de l'indétermination et de la certitude.

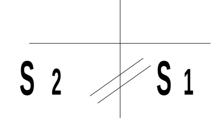
Alors je vous le présente ici comme une opposition statique, stagnante, l'inconscient-répétition et l'inconscient-interprétation, mais elle est, en fait, dynamique, c'est que la cure analytique, répartie dans la série des séances, consiste à plonger, si je puis dire, l'inconscient-répétition dans l'interprétation, à insérer le réel de l'inconscient-répétition dans la cure.

De ce fait, le savoir surmoïque, comme Freud l'a appelé, devient sujet, et sujet supposé, devient vérité, c'est-à-dire qu'il s'agit de l'interpréter. De ce seul fait, le dispositif psychanalytique affecte le savoir inconscient d'indétermination.

À l'état natif, le savoir inconscient est constitué dans son être de détermination. C'est comme ça que Freud le raconte, il raconte la détermination de l'action compulsive mais, du seul fait qu'on plonge ce savoir-là dans le dispositif analytique, on l'affecte d'indétermination, on le fait passer à l'état de sujet, on le fait devenir vérité et donc on desserre - au contraire de serrer - la détermination. Et c'est par là même qu'on peut isoler les points de certitude du sujet qui sont toujours aberrants, qui sont toujours marqués d'étrangeté.

C'est ainsi que Lacan percevait le lapin blanc, celui qu'Alice croise pour sa surprise, le lapin blanc qui file vers sa finalité mystérieuse. Lacan disait : ça, c'est l'expérience de l'absolue altérité du passant. Ça veut dire que l'Autre est vraiment Autre. C'est ce qu'on apprend dans la psychanalyse, quand on exerce comme analyste, comme tout ce qui affecte un sujet, ce qui le passionne, ce qui l'ordonne, ce qui fait son problème et son malheur, lui appartient en propre, n'est susceptible d'aucune généralité, que c'est vraiment à lui comme tel, que ce qui est simple pour l'un est compliqué pour l'autre, que ce qui va de soi pour l'un est l'extrême difficulté de l'autre, que pour l'un, parler aux autres est ce qu'il y a de plus facile et que pour l'autre, le public l'étouffe, l'asphyxie, le rend muet, que pour l'un, la femme est sa passion et que pour l'autre, son horreur et que de l'un à l'autre, il n'y a aucune commune mesure sur ce plan : L'absolue altérité de l'un par rapport à l'autre.

Les points de certitude de chacun sont vraiment ce qui est son propre et on peut toujours construire le concept de l'humanité comme telle, mais ce que ce concept n'efface pas, c'est cette divergence, cet isolement, cet enfermement dans son monde. C'est pourquoi on a inventé le concept du fantasme. Et c'est lorsque ces points de certitude sont isolés - écrivons les S_1 - c'est alors, cerné devant un sujet, l'ininterprétable.



L'ininterprétable, c'est la double barre qui sépare S_2 de S_1. L'ininterprétable, c'est l'impossible de la relation de ces deux termes, c'est ce qui, de S_1, résiste à être interprété, c'est ce qui est mis à nu dans la psychose. On peut voir le sujet occupé d'une expérience inoubliable, d'une expérience invariable échappant à l'interprétation. J'ai rencontré ça en public, dans un cas de présentation qui

sera publié, on voit le sujet attaché toute sa vie à l'expérience unique qu'il a connue et qui a résisté - c'est ce qui est beau dans ce cas - à dix ans d'analyse, dix ans qu'il a mis à en parler, à en faire sens et l'expérience, son expérience mystique, son expérience mégalomaniaque, son expérience de contact avec la divinité, est restée inchangée, intouchée. Elle a échappé, cette expérience qui le centre, qui le fixe, qui est la référence de son existence, cette expérience maîtresse, elle a échappé à toute variabilité de la vérité, elle a échappé à ce que Lacan appelait la *varité,* condensant dans ce mot la variabilité intrinsèque à la vérité.

L'analyse, qui a ses effets princeps chez le névrosé, consiste à soumettre ce qui commande, dans l'inconscient-répétition, à la variabilité de ? ?. c'est à dire à transformer la répétition, la nécessité de la répétition, dans la contingence de l'interprétation, c'est-à-dire à transformer l'inconscient-répétition en sujet-supposé-savoir et, par là même, à introduire la fonction temps dans l'inconscient.

Pour Freud, qui se réglait sur l'inconscient-répétition, l'inconscient ne connaît pas le temps : ça veut dire l'inconscient répète toujours le même, quel que soit le temps passé. Faisons attention que, pour Freud, singulièrement, l'inconscient connaît l'espace et c'est pourquoi Freud n'a pas cessé de dresser la cartographie des lieux psychiques. C'est pour ça que Freud nous a écrit des systèmes où on voit se disposer des instances, c'est pour ça qu'il a fait des topiques, comme on les appelle, c'est-à-dire qu'il a essayé de distribuer dans l'espace l'inconscient.

Lacan n'a pas fait de topique, il a fait des graphes, c'est-à-dire qu'il a essayé difficultueusement d'inscrire des parcours temporels.

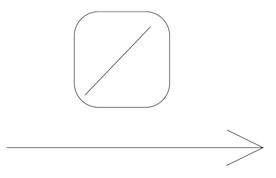
Mais Freud nous a fait la première topique : l'inconscient, le préconscient, le conscient, de façon à nous montrer le refoulé comme un terme qui veut passer d'un lieu à un autre et qui s'en trouve empêché.

Chez Freud, le refoulé, c'est un terme qui veut circuler et c'est d'ailleurs ce qui, si on regarde de près, implique tout de même le temps, et c'est ce que Lacan met en valeur quand il transforme le refoulé en non-réalisé, c'est-à-dire qu'il transforme le refoulé en *want to be*, demande d'être conscient.

Alors chez Freud ça se commente spatialement, c'est de là que vient le fameux problème de la double inscription. On se demande si le même terme peut être simultanément inscrit en deux lieux différents. Ce sont des problèmes d'espace. Freud nous a formés à aborder l'inconscient en termes d'espace.

La deuxième topique de Freud, celle du surmoi du ça et du moi, est aussi une spatialisation psychique qu'il nous a livrée sous la forme hideuse de l'œuf et qui devient, chez Lacan, graphe, avec des vecteurs, avec des points de départ et des points d'arrivée ce qui, sous une forme spatiale, met en valeur le temporel.

Évidemment, les rapports du savoir et du temps sont des rapports difficiles. Selon ce que l'on pourrait appeler le concept vulgaire du savoir, le savoir échappe au temps. Deux plus deux égale quatre nous communique la splendeur d'une vérité qui serait éternelle ou au moins omnitemporelle. Représentons le temps par sa flèche et inscrivons ici, au-dessus, surplombant cette succession, des vérités qui ne se modifient pas au cours du temps et disons que ces vérités qui ne se modifient pas au cours du temps, c'est ce que nous appelons le savoir.



Définissons le savoir par sa différence et son opposition avec le temps et si le terme d'éternité fait reculer, parlons, comme font les logiciens, d'omnitemporalité. Ça reste vrai pour tous les temps, pour tout

temps. En quelque moment qu'on se place sur la flèche du temps, la formule reste valide et le concept vulgaire du savoir comporte cette échappée hors du temps.

C'est ce qui permet de comparer l'inconscient à un livre qu'on feuillette, où tout est déjà écrit. Il s'agit, selon ses moyens, de lire. La lecture ne transforme pas le livre, le livre ne connaît pas le temps, comme l'inconscient.

C'est peut-être le principe de la bibliophilie, de vérifier ce qu'il y a d'intangible dans l'inscription et de la retrouver, de la quérir, à son origine. C'est ce qu'on pourrait, de l'anecdote que Lacan était bibliophile, comme ça a finit par se savoir, faire théorie, enfin lui-même m'en a fait la confidence, que depuis toujours il achetait les éditions originales. Il a d'ailleurs été assez bien orienté pour acheter des éditions originales de textes scientifiques, ce qui n'était pas à la mode dans les années cinquante, c'était très bon marché et puis, au fur et à mesure du temps, c'est devenu précieux et, en effet, il a fait collection des éditions originales d'ouvrages scientifiques qui ont marqué le progrès du savoir.

Mais c'est très discutable, ça peut être discuté qu'un livre ne connaît pas le temps, qu'un livre est indifférent à sa lecture. Est-ce qu'on ne peut pas imaginer un livre qui serait modifié par sa lecture ? Et d'ailleurs c'est ce qui se passe, un livre, une fois qu'on aurait lu le chapitre un, le chapitre deux ne serait plus le même. Après tout, c'est vrai de tous les livres, au moins si on considère que le sujet qui a lu le chapitre un n'est plus le même que celui qui ne l'avait pas lu et que, s'il lit alors le chapitre deux, il est modifié par le chapitre un.

Ça devient vraiment probant quand le chapitre un est arbitraire et quand on peut commencer n'importe où, c'est ce qu'a essayé un écrivain argentin qui s'appelle Cortázar, d'écrire un livre qu'on pourrait commencer par n'importe quel endroit et donc tracer un parcours spécial. C'est un roman qui s'appelle *Regulas*, qui est écrit dans cet esprit.

Notre Balzac a fait quelque chose de ce genre avec sa *Comédie humaine*, il a laissé finalement chacun y inventer son parcours et selon la façon dont vous vous y prenez, vous connaissez déjà Vautrin, vous ne le connaissez pas, et là, votre lecture a une incidence sur ce qui est écrit.

J'ai trouvé ça tout à fait affolant d'ailleurs, quand je m'y suis mis. Moi, j'ai trouvé la solution de lire la *Comédie*, de suivre, après avoir lu le *Père Goriot*, *Eugénie Grandet*, comme tout le monde, j'ai trouvé la solution de lire la *Comédie humaine* dans l'ordre que Balzac avait ordonné lui-même son ouvrage. Enfin ça n'était qu'un recul devant l'indétermination où la *Comédie humaine* met son lecteur.

Évidemment, on ne lit pas ça de la même façon selon le moment où on entre dans le circuit.

Alors le concept vulgaire du savoir, si je peux employer cette expression, qui est décalquée d'ene l'expression célèbre, dans certains milieux au moins, celle de Heidegger, qui parle dans *Zeit und Zeit* (à vérifier) du concept vulgaire du temps. Il a écrit des ouvrages entiers sur ce qu'il pouvait entendre par le concept vulgaire du temps. Il est plus simple de commencer par le concept vulgaire du savoir. Le concept vulgaire du savoir lie en définitive le savoir à la forme. C'est ça qui nous empêche de comprendre le transfert. Lier le savoir à la forme, c'est dire que le savoir échappe à l'événement, que le savoir n'est pas affecté par ce qui se passe. Et c'est ce que j'ai grossièrement porté au tableau, dans ce schéma binaire qui traduit cette indépendance du savoir par rapport au temps, par rapport à l'événement, l'autonomie de la forme de savoir par rapport à l'événement. Alors, si le savoir est indépendant de l'événement, il ne reste qu'à le contempler dans sa présence, dans sa contemporanéité à lui-même.

Oh je fais de la philosophie ! j'entends prendre à partie la philosophie du temps. Alors, à la notion que c'est la contemplation qui est articulée au savoir, c'est à cela que s'oppose le

concept du temps logique chez Lacan, le concept d'un temps qui serait lié au logos, et à l'*episteme,* un temps épistémologique.

Le temps épistémologique de Lacan, celui dont on fait l'expérience dans la cure analytique, n'est pas un temps psychologique. C'est ça la valeur de ce terme de Lacan, le temps logique, c'est s'opposer à l'appréhension du temps à partir de la psychologie, c'est-à-dire du temps vécu, du temps ressenti. Bien entendu que les affects modifient le temps, on sait ça depuis toujours et c'est parce que Lacan vise un temps logique distinct du temps psychologique qu'il fait référence à la dialectique dans son intervention sur le transfert, parce que c'est sous le nom de dialectique qu'a été tout de même pensé dans la philosophie le rapport intrinsèque du savoir et du temps.

C'est ce que Platon explique dans *La République*, à propos de la dialectique : « la méthode dialectique », dit-il, livre VII, 533, C, D, pour ceux qui voudront aller voir la référence, « la méthode dialectique est la seule qui, rejetant successivement les hypothèses, s'élève jusqu'au principes mêmes, pour assurer solidement ses conclusions ».

C'est que pour arriver au principe, à la thèse absolue, il faut néanmoins en passer par une succession et qu'il faut formuler des hypothèses pour pouvoir les rejeter et qu'à défaut de formuler ces hypothèses transitoires, on ne progresse pas et que cette succession est la condition pour parvenir à ce sur quoi on s'arrête.

Là déjà, on peut dire que c'est ça que Platon appelle la dialectique, c'est une succession qui est proprement d'ordre épistémologique et non psychologique.

Qu'est-ce que c'est que le temps psychologique ? Quand est-ce qu'on a - ça se traduit comme ça pour nous - quand est-ce qu'on a conscience du temps ? C'est la question que se sont posé les philosophes injustement méprisés qu'on appelle les empiristes, qu'est-ce qui donne le sentiment du temps, de la durée, eh bien la réponse qu'ils ont donnée depuis toujours, ça a commencé avec Aristote, ça se retrouve chez les empiristes anglais, ce qui donne le sentiment du temps, c'est la sensation de la succession, c'est la perception que l'un vient après l'autre.

À cet égard, la succession suppose d'abord la différence de l'un et l'autre, si on dit l'un vient après l'autre, il faut qu'il y ait un minimum de différence qui permette d'individualiser l'un et l'autre, donc il faut la différence et il faut même précisément un intervalle entre l'un et l'autre.

C'est ce que s'est trouvé résumé par le terme du changement. Il y a un traité du temps d'Aristote qui détermine notre conception de la conscience du temps, jusqu'à Husserl, jusqu'à ses *Leçons sur la conscience du temps* et le traité du temps d'Aristote se trouve dans sa *Physique* au Livre IV, que j'ai eu l'occasion de pratiquer pour l'agrégation de philosophie puisque c'était un des textes grecs qui alors était au programme. Dit Aristote : il n'y a pas de temps sans changement.

Ça veut dire que lorsque nous n'éprouvons aucun changement, que nous n'avons pas conscience du changement, il ne nous semble pas, dit Aristote, qu'est passé aucun temps. Lorsque nous ne distinguons aucun changement, que notre âme éprouve en permanence un seul et même état différencié, nous perdons conscience du temps.

Autrement dit, ça dit précisément ce qui sera commenté à travers les siècles, que la perception du changement détermine le sentiment du temps. Et les empiristes anglais, au fond, ne diront pas autre chose. Lock : « dès que les idées cessent de se succéder, cesse aussi la sensation que nous avions de la durée ». Hume, dans le traité de la nature humaine, « Un homme, profondément endormi ou puissamment occupé d'une pensée » - là il ne fait pas la différence entre l'obsessionnel et le penseur - « n'a pas conscience du temps, toutes les fois que nous n'avons pas de perceptions successives nous n'avons pas de notion du temps ».

Si on se règle ainsi sur la conscience du temps, la définition de l'instant s'ensuit, l'instant c'est seulement une durée où nous n'avons conscience d'aucune succession et c'est ce qu'indique Aristote quand il dit que nous ne prenons conscience du temps que lorsque nous distinguons ce qui précède de ce qui suit, nous distinguons un mouvement. Nous n'avons conscience du temps que quand nous avons la différence, l'intervalle et le mouvement de l'un à l'autre.

De ce fait, plus divers sont les changements et plus long peut apparaître le temps. Autrement dit, la durée est relative à la sensation du changement.

Cette doctrine empiriste de la conscience du temps se retrouvera chez les romantiques, c'est ce qui fait que Jean-Jacques Rousseau peut dire dans ses *Confessions* que l'homme qui a le plus vécu n'est pas celui qui a compté le plus grand nombre d'années, mais celui qui a le plus senti la vie.

Alors, en court-circuit, je peux vous introduire ce grand partage des philosophes entre les empiristes et les autres : les empiristes définissent essentiellement le temps par la sensation de la succession, ils définissent le temps par ce qui se passe successivement sur cette flèche du temps. Les autres, les idéalistes, les transcendaux, c'est ceux qui fond dépendre l'expérience de la succession et du changement d'une conscience originaire de la temporalité.

C'est-à-dire qu'ils disent : au fond on ne pourrait pas avoir l'expérience de la succession si on n'avait pas préalablement une conscience originaire du temps.

Et c'est ce qui conduit Kant a élaborer un concept du temps qui précède toute expérience de ce qui se passe, qui considère que l'événement est conditionné par l'a priori du temps.

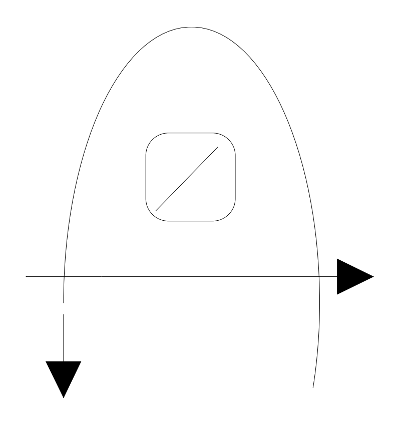
Il y a encore une troisième voie qui est de considérer que le temps est une illusion, que le temps n'est qu'un auxiliaire de l'imagination, c'est ce que fait Spinoza qui place le temps, comme le nombre, au rang des imaginaires.

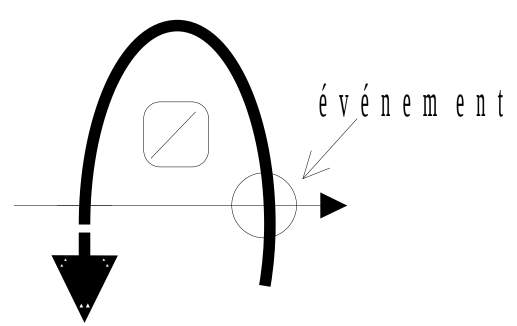
Voilà qui nous introduit de biais à la dialectique du temps et de l'événement. L'événement, c'est ce qui arrive, c'est ce qui se passe. Est-ce qu'il faut dire que l'événement, c'est ce qui se passe dans le temps ? Et c'est vrai que le temps apparaît comme le grand contenant, il n'est rien qui ne soit dans le temps. À ce moment-là, l'événement s'enlève toujours sur le fond du temps, comme une force. Et il y a des philosophies du temps dont on peut dire que la structure est prescrite par la *Gestalt-théorie,* par la théorie de la forme. De la même façon que toute figure se détache sur un fond, on peut dire que l'événement, c'est une forme qui se détache sur le fond du temps et que le temps lui-même, est en-deça de tout événement possible qui se produit dans le temps.

Dire les choses comme ça nous ramène à l'objection que Lacan faisait à la théorie de la forme, à partir d'un exemple, à partir de la contemplation du tableau d'Edward Munch qui s'appelle *le Cri* et où Lacan a porté ce commentaire que là le cri, la bouche béante qui crie, ne s'inscrit pas vraiment dans l'espace, c'est-à-dire n'est pas comme une forme qui s'enlève sur le fond de l'espace, mais qu'au contraire elle crée l'espace où elle s'inscrit.

Et, *mutatis mutandis*, c'est aussi bien ce que nous pouvons transposer s'agissant de l'événement : si l'événement a un statut qui lui est propre, c'est en tant qu'il crée le temps. Voilà un autre répartitoire, est-ce que l'événement s'inscrit dans le temps ou est-ce que l'événement crée le temps ?

Remarquez que le grand graphe de Lacan comporte un schéma temporel qu'on peut dire être centré sur l'événement. C'est un schéma qui inscrit la flèche du temps mais qui lui surimpose un vecteur rétrograde à contre-courant de l'unidimensionnalité du temps.





Chez Lacan, et pour nous, la flèche du temps a retrouvé une actualité singulière à partir de la parole qui semble impliquer un caractère unidimensionnel du temps, comme la phrase se développe successivement sur un axe unique, tendu vers l'avenir.

Je parle de quatorze heure à quinze heure et il y a là une durée qu'épouse le mouvement même de la parole. Saussure lui-même a inscrit la parole dans le temps, on peut même dire la parole, c'est le temps et là, on ne peut pas commencer où on veut, ce qui fait temporellement la différence essentielle de la parole et de l'écriture. L'écriture, vous commencez où vous voulez, en définitive, ça vous est livré dans sa coprésence, alors que la parole est impérative toujours, puisqu'il faut la suivre, comme on dit.

Et donc là, le structuraliste linguistique a renforcé cette unidimentionnalité du temps. Pensé à partir de la parole, le temps a une direction, sauf que Lacan y a ajouté une direction rétrograde, la direction rétrograde de l'effet de signification mais qui est propre à inscrire aussi bien l'effet de sens et l'effet de vérité et qui comporte que l'événement est susceptible de tout changer au niveau sémantique.

C'est un schéma de l'événement, à partir de ce qui a lieu, ici, au premier point de recroisement, où se situe l'événement, tout change, au niveau sémantique.

Ce schéma comporte que l'événement atteint la totalité, c'est-à-dire que l'événement a une capacité de reconfiguration de tout ce qui auparavant était virtuel. L'événement se produit dans un contexte mais, en même temps, il le transcande et il produit un sens irréductible à ce contexte et c'est là qu'il faut choisir ce qui est réel.

Qu'est-ce qui est réel ? Est-ce que ce qui est réel, c'est ce qui est hors du temps ? Est-ce que c'est la forme, l'*eidos* grec, platonicien ? Est-ce que c'est la forme liée à la contemplation, est-ce que c'est ce qui ne change pas, ou est-ce que le réel est à penser dans la direction de l'événement ?

Eh bien disons que dans la psychanalyse, dans la psychanalyse comme pratique, le réel est défini à partir de ce qui a lieu, c'est-à-dire à partir de l'événement.

Le binaire de la forme et de l'événement a donné lieu à un essai d'un érudit italien qui a été traduit en français, qui s'appelle Carlo Diano[5] et qui oppose le culte grec de la forme à ce qui a émergé au temps hellénistique de la valeur propre de l'événement.

L'événement, c'est notre mot à nous, le mot grec, c'est *tuche,* la *tuche* apparaît chez les grecs d'abord chez Hésiope. C'est la manifestation sublime de l'action divine et ensuite, on s'aperçoit chez Euripide que la *tuche,* c'est-à-dire l'événement dans son caractère imprévisible, a la puissance de mettre en cause le pouvoir des dieux, c'est-à-dire que dans un premier sens la *tuche,* c'est la manifestation du

5 Diano, Carlo, *Forme et événement : principes pour une interprétation du monde grec*, Eclat, col. Polemos, 1994.

grand Autre et puis il faut attendre le V° siècle pour qu'on s'aperçoive que la *tuche* s'inscrit dans grand A barré. C'est ce que dit Euripide : « Si la *tuche* existe, que sont désormais les dieux ? Et si se sont les dieux qui ont la puissance, la *tuche* n'est plus rien. »

Pour nous, ça se traduit dans l'opposition entre l'événement imprévisible et le calcul de l'Autre, ça n'est rien de plus que l'introduction, le scandale du hasard, c'est-à-dire de ce qui peut arriver sans être déterminé par les dieux, ce qui n'a pas d'autre cause que soi-même.

Pour le dire en termes latin, la *tuche* est l'événement imprévisible, c'est la présence de la *causa sui,* ce qu'on ne peut pas rapporter à un autre pour le déduire, pour le démontrer, pour le déterminer.

On a fini par en faire une déesse, la déesse fortune, la déesse même de l'illogisme, jusqu'à finir par la domestiquer lorsqu'on l'a transformée en destin. L'événement scandaleux a finit par s'éteindre dans le destin, la *tuche,* la déesse *tuche* a finit par être bridée par la déesse *Moïra,* la nécessité personnifiée.

On a, c'est la thèse de Diano en tout cas, on a de ce binaire le résultat dans la philosophie, l'événement, le binaire de l'événement, c'est-à-dire l'événement est-il séparé, est-il vraiment contingent, est-il l'avènement du tout autre, ou bien l'événement est-il toujours l'avènement, le moment d'un processus ? Il y a d'un côté pour les cyniques, le fait immédiat, l'événement brut, c'est le réel, tandis que pour les stoïciens, pensent-ils, l'événement répond toujours à une providence et par là même se trouve enchaîné dans la nécessité.

C'est là, c'est dans ce contexte prestigieux que s'inscrit de façon singulière le temps logique de Lacan. Ce temps logique, c'est le contraire du temps psychologique. Ce n'est pas la modification qui affecte un sujet dans son rapport au temps, ça laisse de côté le temps de l'attente, le temps de l'urgence, le temps de l'ennui, en tant que ce seraient des modalités affectives du sujet. Non pas que ces modalités affectives soient indifférentes, mais ça n'est pas ce qui est visé par le temps logique. Et ça ne peut pas être ce qui est visé par le temps logique, parce que Lacan entend que le sujet se constitue au cours de ce temps. Et donc il n'y a pas un sujet préalable, susceptible d'être affecté, il y a un sujet en voie de réalisation.

Lorsqu'il approche ce temps logique, Lacan se trouve se faire l'écho, le sachant ou ne le sachant pas, de la définition vulgaire du temps, parce qu'il le définit comme un mouvement, vous trouvez ça dans la seconde page de son intervention sur le transfert, mais un mouvement, dit-il, idéal.

Il l'appelle idéal parce que ce serait un mouvement que le discours introduit dans la réalité et c'est la valeur propre qu'il faut donner à ce terme d'idéal, un mouvement idéal, un mouvement dialectique comme mouvement idéal.

La valeur propre, c'est que le temps est l'effet du signifiant et que le sujet se trouve à devoir passer nécessairement par des énoncés destinés à être démentis. Et donc il se perpétue bien, dans ce concept, la notion de succession, mais il s'agit de succession de positions, de succession de thèses qui doivent être formulées pour être démenties, comme la lettre S doit être écrite pour être rayée.

Bon, eh bien je vais m'arrêter là-dessus, parce que c'est l'heure, et je vous éclaircirais ça la semaine prochaine.

Fin du *Cours XI* de Jacques-Alain Miller du 8 mars 2000

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Douzième séance du *Cours*

(mercredi 15 mars 2000)

XII

La séance analytique se présente comme un rendez-vous et vous me permettrez de m'amuser à considérer la séance analytique de l'extérieur. C'est un rendez-vous, c'est-à-dire qu'il s'agit que deux corps occupent le même espace durant un laps de temps, qu'ils voisinent dans l'espace durant une certaine durée. On pourrait dire, par approximation, que lorsque l'un fait défaut au rendez-vous, il n'y a pas séance analytique. C'est par approximation puisque lorsque celui qui fait défaut, c'est l'analysant, on considère suffisamment qu'il y a séance analytique puisqu'il la paye.

Ce rendez-vous concerne deux mobiles dans la mesure où l'analyste, lui aussi, peut se déplacer, peut aller et venir, n'être pas là. Donc lui aussi est tenu par le rendez-vous. Seulement les deux mobiles ne sont pas animés d'un mouvement réciproque. Une dissymétrie semble être nécessaire dans ce rendez-vous puisque c'est toujours l'un qui se rend auprès de l'autre et par là cet autre, l'analyste, prend figure de moteur immobile, c'est-à-dire qu'il anime l'autre à se mouvoir et à venir.

Il y a un impératif à l'œuvre, qui est préalable à tout autre, c'est l'impératif *Viens !* Et, lorsqu'on ne vient pas, lorsqu'on s'excuse de ne pas être venu, le blabla de l'analyste se réduit toujours à *Viens ! Quand est-ce que tu viens ?* Et donc, il vaut mieux réduire le blabla à ça, puisque c'en est la clé.

L'essentiel, cet impératif *Viens !* est préalable à *Parles ! Dis-moi tout ! Dis-moi tout ce qui te passe par la tête, dis-moi ce que tu veux, dis-moi la vérité et le reste !* Tous ces impératifs n'ont de sens que sur le fond qu'on a répondu à l'impératif *Viens ! Viens auprès de moi.*

De telle sorte que si on voulait faire la généalogie de ce qu'on appelle la position analytique, il faudrait la chercher du côté de l'arbre ou de la pierre, du lieu sacré qui motive une cérémonie qui doit se dérouler là, pas ailleurs, auprès de l'arbre, auprès de la pierre, dans ce périmètre.

Il arrive sans doute que l'analyste se déplace auprès de l'analysant. L'analysant est malade, il souffre dans son corps, il est aux mains des médecins, il ne peut pas se déplacer, il peut arriver que l'analyste démontre que lui aussi est un mobile et qu'il se rende auprès de l'autre. Ce déplacement est exceptionnel, il est évidemment chargé d'une signification de compassion dont il faut mesurer l'incidence dans la cure, la compassion peut virer à la persécution, comme on sait.

Dans la règle, l'analyste s'immobilise au même lieu, de la séance analytique. C'est dans cette veine qu'on a inventé un certain nombre de prohibitions, que le standard, ce qu'on a appelé ainsi dans la psychanalyse, fait peser sur les déplacements de l'analyste. On n'a pas pu formuler la prohibition : l'analysant ne devra jamais te voir hors de ton cabinet ! Ce serait un obstacle à la poursuite de la cure que de croiser l'analyste hors de son lieu, de vérifier qu'il est un mobile qui a ses intérêts, qui s'anime hors du lieu où il fait l'arbre et la pierre.

C'est dans cette veine qu'on a pu développer pour l'analyste un idéal d'immobilité qui s'est étendu à sa personne, aux traits de son visage même, comme s'il s'agissait de façon essentielle de soustraire l'analyste au mouvement.

On en a fait, dans cette même veine, un être impassible. C'est le modèle

végétal de l'analyste et ça peut même aller jusqu'à sa minéralisation, dont le progrès, parfois, est sensible dans sa personne.

La séance analytique est susceptible d'une description physique. Que dirait-on ? Que l'analyste a une puissance d'attraction, qu'il fait graviter des corps vers lui. Il n'y a qu'un pas jusqu'à dire que l'analyste est une attraction, c'est ce qui avait, je suppose, conduit Lacan à accepter de se produire sous le titre du *Phénomène lacanien.* Le phénomène lacanien, c'était un phénomène d'attraction.

On venait le voir et l'écouter comme ce qu'on appelle dans le show business une attraction. Quelqu'un est une attraction dans la mesure où il a attire dans son périmètre un grand nombre de corps.

C'est surtout ce qui consacre des chanteurs. On accourt par milliers, dit-on, pour assister à leur être-dans-le-monde, bien au-delà de ce que l'Université peut propulser auprès de quelqu'un.

Et si l'on fait de la séance analytique une description toute extérieure, on constate que le cours de la vie de quelqu'un est rompu périodiquement par ce déplacement auprès de. Et que ce déplacement implique par lui-même le renoncement à d'autres activités, induit une gêne dans la vie courante et, par-là même, attribue une valeur à cette rencontre.

Si l'on représente le temps par un vecteur, on peut y situer des laps de temps successifs qui sont consacrés à ce rendez-vous.



Essayons maintenant une description plus intérieure de la séance. Je dirais que les deux qui sont là en présence ne répondent pas au même temps, que la séance est le siège d'un dédoublement temporel.

L'analysant est livré à un temps subjectif, un temps tout à fait subjectif qui est son temps singulier, tandis que l'analyste, cela va de soi dans cette définition, est hors de ce temps là.

L'analyste reste dans le temps objectif, dans le temps commun et c'est ce que lui prescrit le standard. Le standard comporte que l'analyste soit celui qui peut dire le temps est passé, celui qui dit quand les 55 minutes, les 50 minutes, les 45, les 35 sont passées, votre temps est échu. Il n'est pas captif du temps subjectif de l'analysant. Il est, en quelque sorte, la voie de la montre et que donc lui, c'est ce qui n'est simplement que souligné, que l'analyste ne vit pas du temps de l'analysant, que lui est coordonné au temps commun, auquel l'analysant, lui, est soustrait, durant le laps de la séance.

Winnicott disait cela, avec le salubre cynisme de l'empiriste : pourquoi est-ce qu'on interrompt une séance ? Et il répondait : pour introduire le patient suivant. Réponse impeccable et que l'on peut gloser à l'aide de la métapsychologie qui nous permettrait de distinguer le temps qui obéit au principe du plaisir et celui qui répond au principe de réalité.

Il va de soi que nous ne pouvons pas nous satisfaire de cette différence sommaire entre le subjectif et l'objectif, mais que nous en faisons néanmoins usage pour introduire, à peu de frais, la notion que le temps n'est pas chose simple et qu'il est susceptible de se dédoubler. Mais là, nous l'apprenons d'une description élémentaire, si nous ne l'avons pas déjà appris des impasses et des paradoxes de la philosophie concernant le temps.

Considérons maintenant de plus près de quoi il s'agit dans ce que nous avons appelé sommairement le temps subjectif de l'analysant.

La séance analytique est organisée pour découper dans le continuum temporel une durée tout à fait spéciale ménagée à l'analysant. C'est une durée spéciale en ce que rien ne se passe, c'est un laps sans événement extérieur.

Il s'en produit toujours, il y a une sirène qui se fait entendre, le téléphone qui sonne, mais ces événements extérieurs sont, en quelque sorte, mis

entre parenthèses : à proprement parler, le temps de la séance, du côté de l'analysant, c'est un temps où rien ne doit se passer. Le sujet est normalement affairé, un sujet vaque à ses affaires, c'est un mobile et comme il est mobile, il doit se diriger, se conduire dans la réalité commune, être sur ses gardes, ne pas se faire écraser en traversant la rue.

Et donc, dans cette veine descriptive qui est aujourd'hui la mienne, parlons de son champ de conscience. Dans son champ de conscience pénètrent normalement un certain nombre d'*inputs* perceptifs qui déterminent de sa part, en *outputs,* des mouvements, des actions.

Si on prend ce point de vue drastique sur la réalité psychique, la séance est organisée pour produire une réduction de tous ces *inputs,* est organisée pour assurer une neutralisation du champ perceptif.

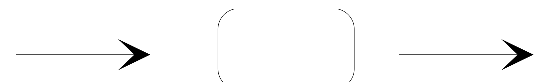
Je dis neutralisation pour ne pas dire annulation du champ perceptif. L'annulation du champ perceptif, c'est ce qui se produit si vous mettez le corps du sujet dans un caisson obscur et puis vous le laissez là mariner en le soustrayant à de très nombreuses données perceptives, pas au poids de son corps, mais ce pourrait être un caisson obscur où le sujet serait en état d'apesanteur. Jusqu'à présent, on ne pratique pas la psychanalyse ainsi, jusqu'à présent !

Là, dans une telle situation, on peut parler d'annulation du champ perceptif. Le sujet serait soumis ainsi à une déprivation sensorielle totale, aussi totale que possible. Mais lorsqu'on s'approche de ce genre d'état, qu'on peut organiser, on effectue un tel bouleversement de la phénoménologie de la perception que le résultat est une intensification de toutes les sensations corporelles et puis une variation importante de ces sensations et un sentiment d'étrangeté concernant le rapport au corps. Ce n'est pas du tout ce qu'on peut obtenir dans la séance analytique. Donc on n'utilise pas ce genre de caisson dans la psychanalyse. On utilise les divans, objet qui nous vient du XIX° siècle, mais qu'on continue allégrement d'utiliser dans le XX° parce que dont il s'agit n'est pas d'annuler le champ perceptif, c'est de le neutraliser au sens de le banaliser, ce qui est évidemment plus équivoque, ça n'est pas de l'ordre du total. Le banaliser veut dire qu'il n'y ait rien qui attire l'attention.

L'attention est une fonction ici psychologique tout à fait essentielle. Il s'agit d'obtenir une réduction de l'*input* perceptif et donc, pour ça, il ne faut pas trop en faire non plus. Le standard, là, va dans ce sens, quand le standard portait les analystes à respecter une mêmeté absolue de l'environnement et de leurs personnes, de la personne de l'analyste. C'est excessif d'exiger la mêmeté absolue parce qu'à ce moment-là, l'analysant est justement sur ses gardes de vérifier s'il n'y aurait pas un petit quelque chose qui aurait changé.

Donc évidemment dans cette dimension, tout est question de mesure, de tact, il s'agit d'obtenir un effet de banal. Évidemment, ça n'empêchera jamais le sujet hystérique d'être alerté à ce que vous auriez laissé traîner, qui n'était pas là l'autre fois, ah ah ! ! Vous avez… ah ah ! ! Ça, évidemment, c'est ce qui porte précisément le sujet hystérique, éventuellement, à démentir la banalisation du monde et à chercher les signes du désir, même infimes, qui traînent toujours ici et là.

Donc la séance analytique réduit cet *input* perceptif et elle, la séance, fait obstacle à l'issue motrice de l'input.



Elle met le sujet foncièrement en position qu'Aristote disait - Aristote n'a pas parlé de la psychanalyse… - akinétique. Aristote n'a pas parlé de la psychanalyse mais il a parlé du sommeil, c'est là que j'emprunte ce qualificatif d'akinétique.

Et donc, de façon ordinaire, le mobile analysant est réduit à l'immobilité du décubitus dorsal. Enfin,

que vous l'ayez en face de vous, assis sur un fauteuil ne change pas foncièrement cette akinésie.

Et donc, la séance analytique, si on la considère et on la décrit sur ce mode psychologique, est une opération sur le champ perceptif, sur le champ de conscience et précisément, c'est une opération sur l'attention.

On s'arrange, dans la séance analytique, pour que le champ de conscience du sujet ne soit pas sollicité par le monde extérieur, pour qu'il se trouve plongé dans un monde non événementiel de telle sorte que l'attention se trouve reportée tout naturellement sur le monde intérieur.

Tout ce qu'on articule sur le cadre analytique, en définitive se réduit aux moyens qu'on met en œuvre pour obtenir de l'attention qu'elle se reporte du monde extérieur au monde intérieur.

Et alors il se dégage, un fait étonnant, sauf qu'on a cessé depuis longtemps de s'en surprendre, à savoir qu'il existe, des événements de pensées et qu'une fois qu'on a réduit, minoré les *inputs* perceptifs, on voit apparaître automatiquement, un autre type d'*inputs* qui passent inaperçus d'habitude et qui sont des pensées qui ne sont pas provoquées par le monde extérieur, où il ne se passe rien, rien qui vaille l'attention, des pensées qui se manifestent au sujet et c'est disons, cette conception qui est celle qui organise la façon dont Freud nous présente la séance analytique, quelle est le lieu où la réalité psychique peut enfin se manifester comme telle et par les pensées qui alors entrent dans le champ de conscience.

La règle analytique, pour Freud, ça n'était pas autre chose que de recommander au sujet de laisser venir ses pensées et de les convertir aussitôt en énoncés à l'adresse de son analyste, de les convertir en message.

Alors ces pensées qui alors adviennent ou qui tombent, comme disait Freud dans sa langue, sont sans doute intimes puisqu'elles ne viennent pas de la réalité extérieure, elles viennent de l'intérieur, mais en même temps avec un caractère de saugrenu qui laisse voir qu'elles sont motivées par autre chose.

Et c'est ainsi que dans ce que la séance analytique dispose, les pensées, ces *inputs* différents de ce que le sujet reçoit dans son activité, apparaissent comme des messages reçus de l'intérieur, comme si le sujet était habité par un émetteur de pensées-messages.

Si on voulait donner une description phénoménologique de l'expérience de l'analysant, on arriverait à formuler ce que Lacan énonce à un tournant de son Instance de la lettre, qu'il y a *l'expérience d'un autre qui m'agite au sein le plus assenti de mon identité à moi-même.*

Je suis là, rien de ce que je perçois n'est de nature à me retenir, il n'y a là que moi et pourtant voilà que des pensées m'arrivent dont je suis le siège, le transmetteur et qui ne sont motivées que cette réalité psychique elle-même.

Et donc, la séance analytique, à la considérer de cette façon rasante, à ras des pâquerettes, induit une expérience de l'extimité, à savoir qu'au sein même de ce qui m'est le plus intérieur apparaissent des éléments dont je ne peux pas répondre et qui sont là, éventuellement qui s'enchaînent, qui me manquent ou qui au contraire affluent et qui me dépossèdent, là, de mon initiative.

C'est cette expérience en quelque sorte primaire de l'extimité, qui conduisait Freud à avoir recours à la métaphore de Fechner « une autre scène » où Lacan a vu les prémices de son grand Autre. C'est aussi bien ce qui induit la position de l'inconscient et aussi bien celle du surmoi. Le surmoi, c'est l'inconscient considéré sous sa face impérative : il me fait faire ça, il me fait dire. Cette face impérative peut se présenter sous sa face de prohibition, ne pas, qu'on a, on se demande pourquoi, spécialement valorisée, sa face *pericoloso sporgersi,* ou sa face positive injonctive : fais ceci !

On s'est demandé comment cette face impérative s'articulait avec l'impératif pulsionnel et, en définitive,

jusqu'à poser qu'entre le surmoi et la pulsion, il y avait précisément une affinité évidente que mettait en valeur le caractère de contrainte de l'action, empêchement, comme propulsion à agir. Et c'est en cela que la séance analytique induit une expérience qui répète celle du sommeil. Aristote a commit un traité sur la veille et le sommeil. D'une façon très suggestive pour nous, c'est déjà tout à fait remarquable d'avoir consacré un traité au sommeil, parce qu'il y a beaucoup de philosophes qu'on peut lire, si on ne connaissait la condition humaine que par leurs ouvrages, on ne devinerait pas qu'on dort.

Il qualifie le sommeil de *desmos*

desmos

que Heidegger traduit très bien comme un lieu d'assujettissement. Je regrette que Heidegger, après avoir fait cette remarque notable au sujet d'ailleurs, de ce qu'il dit : *il y en a certains qui parlent d'inconscient,* il dit ça dans les années 20, c'est un des très rares passages où il prend en compte, de façon voilée, la psychanalyse. Je regrette que Heidegger ait renoncé à une phénoménologie du sommeil.

Quoiqu'il en soit, la séance analytique est aussi un *desmos,* un lieu d'assujettissement et on a privilégié précisément, dans la psychanalyse, le lien du *desmos* de l'analyse, de la séance analytique, avec le *desmos* du sommeil, c'est-à-dire qu'on a donné au départ une valeur éminente au rêve. On lui a donné la valeur de message de l'extime. Ce qu'on a appelé l'interprétation des rêves, ça a été une exploration de cette extimité, la méthode pour s'y retrouver dans cette extimité, la faire sienne, se la réapproprier comme un mode d'expression et faire en sorte que le *Ich* advienne dans le domaine de l'*Es,* que, dans ce lieu d'assujettissement le *Ich* puisse néanmoins vivre.

Si la séance analytique est un *desmos,* si c'est le lieu où l'on retranche la réalité extérieure autant qu'on peut pour que la réalité psychique puisse se manifester, on comprend que la séance analytique a nécessairement une durée limitée et pas simplement limitée par la pression du patient suivant. C'est qu'on ne peut pas vivre en état de séance analytique. Je ne sais pas si vous avez jamais rêvé de ça, une séance analytique qui durerait toujours, une séance analytique qui durerait toujours conduirait à la mort.

Autrement dit, la durée limitée de la séance, voilà une façon de déjà l'approcher comme une durée nécessairement limitée, la séance analytique est nécessairement sporadique et la fin de la séance, on pourrait la formuler sous forme d'un impératif : refoules ! Remets-toi à refouler pour pouvoir vaquer à tes occupations.

Parfois, des sujets ont de la peine à quitter la réalité psychique pour la réalité extérieure. C'est pourquoi on leur dit *faites bien attention,* quand on repère une certaine lenteur à émerger de ce qui a été installé par la séance analytique où un certain nombre, de phénomènes de l'équilibre se manifestent dans le moment de sortir de la réalité psychique, vertiges, une adhérence continuée à l'espace de la séance. Et donc la fin de la séance, ça consiste pour l'analyste à reconduire le sujet à la réalité commune.

Donc la séance analytique, c'est essentiellement une mise en contact transitoire du sujet avec ce que Freud appelaient la réalité psychique.

La séance analytique permet de constater, c'est pourquoi il y a chez les analystes souvent une fatigue devant les objections faites à l'inconscient ou à la pratique de la psychanalyse. C'est du genre : *commencez par vous y mettre et vous en parlerez après !* On peut passer pour obscurantiste, mais enfin qui vient de l'évidence induite par la séance analytique, que cet émetteur extime a une réalité et qui se mesure, qui s'apprécie, à l'aune de sa constance, de sa permanence, de la permanence de ses messages.

C'est ce que Lacan appelait le disque, le discourcourant. Évidemment

un disque, ça s'écoute, ça s'écoute dans le temps, et donc il y faut la succession du temps. Mais en même temps dans le disque, tout est là, tout est inscrit et donc le disque apparaît comme hors le temps.

Et c'est un phénomène dont témoignent les sujets, d'une séance à l'autre, que c'est comme si le temps écoulé entre les séances n'existait pas. Et on s'émerveille, à l'occasion, qu'on reprenne à la séance suivante exactement au point où on avait arrêté la séance antérieure.

Ça fait déjà de l'effet quand c'est du lendemain par rapport à la veille, mais quand il s'écoule un mois, deux mois, six mois entre les séances et que c'est exactement pareil, là, la notion qu'il y a un disque et qu'il a une réalité objective devient très difficile à nier.

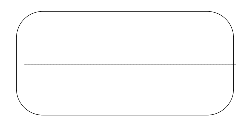
Autrement dit l'inconscient-disque apparaît comme détemporalisé. Ce qu'on appelle l'inconscient, c'est un ensemble d'éléments détemporalisés, énoncés, images, situations, actions typiques, éléments qui se trouvent conditionnés dans la vie du sujet. Ces événements sont toujours intempestifs, c'est-à-dire désaccordés. Ce que Freud nous a appris à reconnaître et que Lacan a inscrit dans la rubrique des formations de l'inconscient, ce sont toujours des événements intempestifs, quand ils se manifestent.

La séance analytique, en même temps qu'elle met le sujet en contact avec cet ensemble détemporalisé, constitue une opération de retemporalisation parce que là, on écoute le disque. Il est très difficile de donner son statut à ce que je vous ai glissé là comme hors le temps. Très difficile à penser et ça nous introduit à ce qui s'est commenté répétitivement, passionnément parfois, comme les paradoxes du temps.

Le temps ? C'est un objet très difficile à penser. C'est toute la question, est-ce un objet ? C'est un objet de pensée qui est toujours apparu à ceux qui ont fait profession de penser comme spécialement rebelle au concept.

Le temps a volontiers été éprouvé comme une défaite de la pensée. Il y a en effet quelque chose dans l'être du temps qui est insaisissable. Mais comment vous le faire toucher du doigt sans verser dans une érudition dont il n'y a que faire ici ? Peut-être en saisissant d'abord le temps comme le contenant universel de l'être. Ça s'est formulé de façons diverses chez les philosophes, que tout ce qui est est dans le temps. Le temps a été thématisé chez Aristote par exemple, to-n-o, c'est ce dans quoi tout ce qui est se trouve.

On peut se représenter le temps comme le contenant de tout ce qui est et qui est contraint de s'y succéder, d'y devenir.



Un contenant

D'où de profondes réflexions sur le fait que tous hors du temps s'annulent, qu'aucun temps n'est hors du temps.

Mais cet axiome qui fait de tout être un être dans le temps laisse dépourvu ou embarrassé, quand il s'agit de penser le temps en tant que tel, l'être du temps.

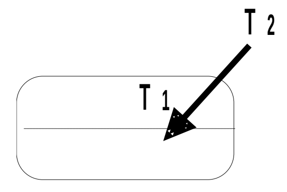
On ne pouvait pas imaginer le casse-tête en quoi consiste de réfléchir sur : le temps est-il dans le temps ? Est-ce que le temps est temporel lui-même ? Est-ce qu'il est intra-temporel ?

C'est le problème même du cadre, du cadre où s'inscrit ce qui est dans le temps. C'est ce qui a conduit dans certaines philosophies du temps, à distinguer sévèrement d'un côté ce qui est dans le temps et le temps lui-même.

C'est ce qui a animé toute la critique des empiristes qu'on a fait des empiristes. On leur a reproché de confondre le temps avec ce qui est dans le temps.

Au fond, la philosophie a fait du temps un problème en essayant de penser le temps hors du temps, c'est-à-dire conduite à dédoubler le temps. On

est conduit à toujours distinguer l'intra-temporel, que je marque ici T1 et puis le temps lui-même auquel je mets, pour l'ordonner, l'indice 2, T2.



On peut répartir les discours philosophiques selon qu'ils considèrent qu'en définitive ce T2 n'est qu'une illusion et ce sont volontiers les philosophiques qui font du temps un être. Si tout ce qui a un être est dans le temps, si le temps est un être, il doit être lui-même dans le temps. Alors que T2 est toujours susceptible, soupçonné, d'être un non-être, de n'être qu'un néant. Autrement dit les discours philosophiques se laissent répartir selon qu'ils posent une auto-inclusion du temps ou qu'ils essaient d'élaborer un mode d'être spécial pour le temps en tant que tel.

Il y a un certain nombre de philosophes qui n'ont pas du tout reculé à considérer que T2, c'était un non-être. Pour Parménide ou pour Spinoza, le temps comme tel n'existe pas. Kant a trouvé une autre solution, il a dédoublé le temps éminemment. Il a pensé T2 comme la condition de possibilité des phénomènes, comme la condition de possibilité de l'intra-temporel, spécialement dans sa polémique avec les empiristes, que l'idée du temps ne vient pas de ce qui est dans le temps, mais qu'on peut avoir la perception du temps que parce qu'on l'a a priori, c'est-à-dire comme fondement de toutes les intuitions temporelles. Et donc le hors du temps de T2, il l'a conceptualisé comme une condition de possibilité, du déroulement temporel, comme une forme pure des phénomènes. Évidemment ça a été susceptible, dans les deux siècles qui se sont écoulés depuis cette élaboration, de deux lectures, cette notion d'une forme pure a priori du temps. C'est qu'on a pu faire du temps ou bien une pure règle a priori, c'est-à-dire comme un savoir qu'on a déjà avant toute perception, que tout ce qui se présentera sera temporel, comme le savoir anticipant que tout phénomène se présentera sous forme temporelle. Ou bien on a cherché à inventer une conscience originaire de la temporalité.

Autrement dit, on a pu donner à Kant sur le temps comme sur toutes ses élaborations ou bien une lecture de type logicienne, de type logique, à savoir : c'est une règle a priori, c'est une anticipation fondamentale, on sait, avant tout phénomène particulier, qu'il se déroulera dans le temps, ou bien une lecture de type phénoménologique, à savoir : il y a une conscience originaire de la temporalité avant quoi que ce soit qui se présente comme étant dans le temps.

C'est façon dont nous, le logicisme de cette approche, ce qu'elle peut avoir de logicien. Platon avait rencontré le phénomène du paradoxe du temps déjà dans le Parménide, le paradoxe que le temps comme tel n'est pas temporel. Aristote, dans son traité du temps, le livre IV de *La physique*, que j'ai eu d'ailleurs jadis à m'appuyer pour l'agrégation de philosophie, Aristote centre tous les paradoxes du temps sur l'équivoque du maintenant.

Il découvre que le maintenant, le pur présent instantané, c'est à la fois toujours le même et il est en même temps toujours autre, identique et différent et que donc il a un trait singulier de mode d'être.

La singularité de l'être du temps, chez Aristote, il le pense à partir du paradoxe du maintenant, c'est-à-dire le paradoxe du schifteur maintenant, comme il disait auparavant.

Il recule à en faire un *hypokéimenon,* il recule à en faire un substrat physique. Il recule à en faire un sujet logique, pour lui le maintenant c'est un pseudo-être.

Je passe là-dessus parce que je ne peux pas défalquer le fait que ça n'est pas une littérature que la majorité de mes auditeurs ici ait pratiquée ou des problèmes qui les aient fait palpiter.

Donc je ne vous donne que des articulations essentielles de la question,

et même le moyen de vous extraire de vos émois, tout à fait éventuels, sur la question. Le temps, ce qui se dégagerait d'une enquête un peu approfondie sur les tourments de la pensée à propos du temps, pourrait trouver à se pacifier en considérant que le temps a une structure russellienne. Que le temps est équivalent a la structure d'un ensemble de Russel, c'est-à-dire qu'il n'est ni en lui-même, ni hors de lui-même et qu'il est à la fois les deux et qu'il n'y a pas de philosophe qui n'ait été conduit à la fois à vouloir réunifier le temps et à le stratifier. Il y a des philosophies qui le stratifient, qui le dédoublent, il y a des philosophies qui essayent de le penser, ils le dédoublent mais ça demande d'élaborer un mode d'être tout à fait singulier, pour T2, ou bien ils unifient ces deux temps et alors ils engendrent un être paradoxal dont ils ne parlent qu'en termes contradictoires, y compris Heidegger. Heidegger, quand il est vraiment sur la piste du temps, il dit à la fois dans un langage kantien le temps est une condition de possibilité pour qu'il y ait quelque chose comme de l'être et puis il dit en même temps, ce qui n'est pas du tout la même chose, qui est contradictoire, le temps est proprement le *Dasein* lui-même.

Autrement dit ou bien on dédouble, ou bien on crée un être en lui-même contradictoire. Reste que, rien ne démontre qu'on ait jamais pensé le temps effectif, *Wirklich* autrement que comme succession et c'est un fait qu'il n'y a pas de repère supérieur pour la succession qui soit supérieur à celui de la chaîne signifiante elle-même.

C'est ailleurs ce qui avait conduit le philosophe Derrida dans sa lecture du livre IV de *La physique* à constater que finalement Aristote, à partir du paradoxe du maintenant, il ne faisait pas autre chose que décrire la chaîne signifiante et le paradoxe intrinsèque au signifiant. Analyse à quoi Derrida a été conduit, ça paraît évident, par son approche de Lacan. Donc il avait mis en valeur dans la théorie aristotélicienne du temps, en fait l'instance de la lettre, opérante.

Et c'est un fait, en tout cas c'est par-là que nous nous procédons, que le temps est toujours articulé au signifiant et c'est pourquoi on peut ordonner les philosophies à un paradoxe comme celui de Russel. Les paradoxes du temps se prêtent à être ordonnés par un paradoxe purement signifiant et par une disposition purement signifiante comme celle qui engendre le paradoxe de Russel.

C'est ainsi qu'on doit compléter la démonstration de Lacan qui concerne l'espace en la transposant sur le temps. Qu'est-ce que démontre Lacan ? Il démontre que parler génère le grand Autre et le génère comme un lieu. C'est que parler suppose une position de la parole, parler se pose toujours en vérité et de se poser en vérité, la parole se déporte d'elle-même vers un autre lieu, vers le lieu de l'Autre qui est à la fois le lieu de son adresse et le lieu de son inscription.

Le concept même du grand Autre, chez Lacan, suppose un dédoublement de l'espace, suppose la position d'un autre lieu. Si on voulait le dire en termes philosophiques, c'est un effet pur de la chaîne signifiante en tant qu'articulée dans la parole. Le chaîne signifiante, selon Lacan, dans sa démonstration, pose une extériorité, pose un ailleurs, elle fait exister l'Autre, elle le fait exister comme lieu de la parole. Je ne fais que vous restituer ce que nous annonons tous à partir de « Fonction et champ de la parole et du langage », c'est que la fonction de la parole s'enlève sur le champ du langage et ce champ a valeur de lieu de l'Autre. C'est ailleurs un lieu qui se trouve matérialisé par l'écriture en tant qu'elle demande une surface d'inscription, tandis qu'inversement, dans l'écriture s'évanouit l'adresse de la parole, d'où la délocalisation de l'adresse qui s'ensuit.

Eh bien, concernant le temps, elle peut prendre le même départ que celui que nous indique Lacan concernant l'espace. De la même façon qu'il y a le lien du grand Autre, il y a le temps du grand Autre.

C'est ce qu'on a approché déjà dans le standard, quand on a mis l'accent sur le fait que le temps de la séance analytique était le temps de l'Autre et l'indépendance de la durée de la séance par rapport à votre temps comme sujet a mis l'accent sur l'altérité, l'altérité du temps et donc on a souligné, en particulier, la régularité aveugle du temps, absolu, du type Turing. Là, ce qui opère, se serait la succession des séances qui pourrait être présentée comme une bande de Turing, pas de Moebius, de Turing, où l'unité centrale serait contrainte d'aller toujours de l'avant et de marquer plus un.

Il y a une perspective, en effet, qu'une analyse se déroule sur une bande de Turing et c'est ce qui justifie qu'une séance manquée soit considérée comme une séance faite. Le plus souvent c'est vrai, parce que le temps de la séance que vous manquez, le plus souvent, comme par miracle, vous le consacrez à un moment ou à un autre à penser à cette réalité psychique à quoi vous auriez été voué pendant, auprès de l'analyste.

Mais si une séance manquée est considérée comme une séance faite, c'est parce qu'on dédouble le temps, c'est parce qu'on distingue tout à fait le temps empirique où on vient ou on ne vient pas et le temps comme tel de l'analyse où la petite case inscrite sur la bande de Turing reste là, que vous y ayez inscrit des signifiants ou que vous ne les ayez pas inscrits. La bande a son objectivité propre et l'analyse consiste à installer cette bande de Turing.

Il arrive qu'un patient attende, et puis il se fait impatient, ce qui est contre sa définition, et il s'en va. Mais, à ce moment-là, il laisse son vide, il laisse son vide comme le cambrioleur laisse sa trace après être passé. Finalement il y a des sujets qui adorent se faire voir et puis disparaître. C'est tout à fait indicatif de leur mode d'être dans l'analyse.

Ce dédoublement du temps qui est le débat philosophique sur le temps, toute la théorie de Bergson consiste à dédoubler le temps, à montrer qu'il y a un temps qui est modelé sur l'espace et puis qu'il y a un temps pur.

Le dédoublement du temps est une opération philosophique constante au cours des siècles, ce dédoublement du temps nous le rencontrons aussi bien chez Lacan et il a introduit un mode du temps qui lui est propre, qu'il a appelé le temps logique et qui se distingue du temps empirique, c'est la version lacanienne de T2, Lacan aussi a stratifié le temps.

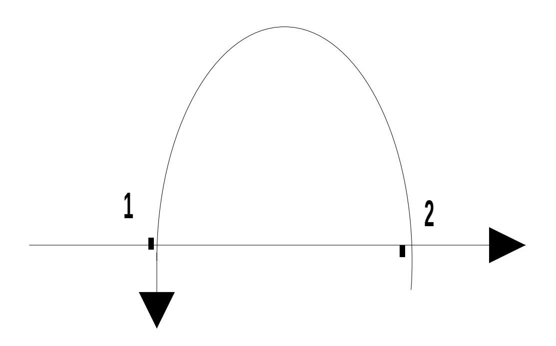
Évidemment, ça peut paraître être une psychologisation du temps, dans la mesure où on peut penser qu'attendre, se dépêcher, ce sont des valeurs qui ne trouvent à s'inscrire que par rapport au temps objectif et qui inscrivent l'affectivité du sujet par rapport au temps objectif.

Or, Lacan prétend que le sujet qu'il met en scène est un sujet de pure logique, et donc que cette logique intègre le temps. Il est clair que la logique n'intègre le temps qu'à condition d'intégrer l'Autre.

Par là même, il introduit un nouveau type de conclusion logique qui n'est pas une conclusion logique intemporelle, atemporelle, qui n'est pas articulée à la vision simultanée des éléments, comme il évoque pour caractériser ce qu'il appelle la logique classique, mais une conclusion intrinsèquement temporelle, liée à un acte.

C'est déjà faire apercevoir que dans ce que nous appelons la logique classique, il opère comme une suspension du temps et que l'attrait propre de la logique vient de ce qu'en définitive, on l'a toujours située hors du temps, on a fait des mathématiques comme la façon de faire l'expérience de la vérité hors du temps.

C'est ce qui est, singulièrement par Lacan et pour l'expérience analytique, démenti et qui obéit déjà, même si ça n'est pas apparent, à la singulière temporalité que comporte le schéma rétroactif de Lacan qui est à devoir guider toute lecture du *Temps logique,* si on admet de repérer ici sur le vecteur qui se présente ici comme une ligne droite, la flèche du temps.



Il est clair que ce schéma de la rétroaction comporte une réélection des rapports de l'antérieur et du postérieur, c'est-à-dire qu'en lui-même ce schéma s'inscrit en faux contre la nomination univoque de la succession. Ce qui paraît comme antérieur et postérieur sur le premier vecteur trouve un ordre inverse sur le second vecteur.

Si ici ce point, celui qui est rentré en premier sur ce vecteur et ce second point en second, sur l'autre vecteur ils inversent leur rapport de succession. Et par là même, on trouve la même chose sous le titre de Lacan « La topologie et le temps. » La topologie, c'est ce qui permet de penser en effet cet échange entre le dessus et le dessous, l'intérieur et l'extérieur et, appliqué au temps l'antérieur et le postérieur. Donc déjà sur ce schéma, nous avons une topologisation du temps qui suppose de s'écarter de ce qui a été véhiculé pendant des siècles comme l'évidence psychologique pour introduire une mise en forme signifiante du réel qui nous fait valoir des relations qui démentent l'évidence simple de la succession.

La fois prochaine, je rentrerais plus décidément dans ce *Temps logique* et je serais très content d'avoir l'aide de Pierre-Gilles Guéguen qui m'a apporté un commentaire sur le temps, et je lui demanderais de bien vouloir le partager avec nous au début du cours prochain.

Fin du cours XII de Jacques-Alain Miller du 15 mars 2000.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Treizième séance du *Cours*

(mercredi 22 mars 2000)

XIII

6

Comme je vous l'ai annoncé la dernière fois, nous commencerons cette séance par la contribution de Pierre-Gilles Guéguen, qui s'intitule *Le temps de Freud et celui de Lacan*.

Je ne vous laisse pas le temps, d'habitude, de me poser des questions, il faudra que je sache exactement pourquoi, mais je n'ai aucune résistance à offrir Pierre-Gilles Guéguen à vos questions et aux miennes.

Donc nous allons l'écouter, nous pourrons débattre de ce qu'il apporte et je pense avoir le temps, à la suite, au moins de commencer à mettre les jalons nécessaires pour progresser sur le concept de temps logique à partir du texte de Lacan. J'ai essayé d'en tirer autre chose que ce que l'on en tire d'habitude et je pense pouvoir commencer à l'apporter à la fin de cette séance. Je donne la parole à Pierre-Gilles Guéguen.

Pierre-Gilles Guéguen :

Il est de l'expérience la plus commune que l'analyse est un procédé lié au temps, à la durée. Durée des cures qui se sont allongées déjà du vivant de Freud, mais aussi durée des séances, au point que Lacan refusa, au prix de son exclusion de l'IPA, de céder sur la pratique de la séance à durée variable qu'il avait instaurée contre la technique de ritualisation du temps des séances qui prévalait alors.

La scansion inattendue accélérait la séance, donnait un prix à chacune comme promesse d'une rencontre longtemps retardée et souvent préparée, faisait de chaque séance, non un espace de jouissance corrélé au droit du patient à occuper le temps de l'analyste mais plutôt l'occasion d'une rencontre avec l'Inconscient et la vérité[1].

Le déroulement d'une analyse s'éprouve en effet aussi bien pour l'analysant que pour l'analyste, comme une série de séances, de scansions, d'accélérations, de ralentissements, phases prises dans une durée non homogène, rythmée par des moments marquants (des « tensions temporelles », des « moments de suspens », des « moments de conclure » pour reprendre des termes utilisés par Lacan). Si nous considérons, avec le Lacan de « La chose freudienne » que l'analyse touche au « joint à la vérité[2] » alors nous acceptons également qu'elle suit un progrès temporel. Ceci veut dire que, dans la durée, l'analyse accompagne et permet le progrès du dévoilement de la vérité. Une cure psychanalytique est en effet une enquête sur la vérité de la position de jouissance du sujet même si ce n'est pas la seule définition qu'on puisse en donner. Il en résulte, dans la règle, que l'analyse commence, se déploie puis aboutit à une fin qui, quelle que soit sa nature, laisse l'analysant avec quelques années de plus qu'au moment de sa demande initiale. À cet égard, qu'il y ait eu ou non de l'analyse, le temps s'est écoulé. Une temporalité linéaire, chronologique et biologique s'est déployée. Pour autant, il n'est pas dit que la temporalité logique de la cure ait abouti. Freud soutenait que l'Inconscient ne connaît pas le temps, et se heurtait à l'impasse de l'analyse interminable, Lacan donne une autre version de la temporalité et conclut à l'analyse avec fin. Freud et Lacan sur la

6

question de la temporalité ne s'opposent pas mais Lacan, en prolongeant Freud forge son propre abord du concept de temps et en fait un usage à sa main.

La position de Freud ne variera pas : l'Inconscient, travailleur infatigable, ne connaît pas le temps. Durant toute sa vie, envers et contre tous, Freud soutient ce point de vue contre ceux qui veulent faire de la psychanalyse une herméneutique. S'il tient tant à cet axiome c'est qu'il est pour lui essentiel dans l'édifice de la psychanalyse pour la distinguer des psychothérapies, pour maintenir à sa manière que la psychanalyse porte en elle une question sur l'être. Freud en effet, comme Lacan, s'est aventuré au-delà des limites thérapeutiques de l'expérience. Alors même que le sujet souffrant qui apporte sa plainte croit au début pouvoir résoudre par la guérison le problème qu'il vient poser à l'analyste, l'analyse le déporte au-delà en posant la question de son être de jouissance.

Le temps joue sa partie dans l'analyse, et Freud en fait très tôt l'expérience : il constate (et d'abord à ses dépens), que c'est seulement dans son rapport à l'Inconscient que le temps du sujet se brouille. Il le découvre avec la psychopathologie de la vie quotidienne. Le Président, pressé d'en finir, déclare la séance levée alors même qu'elle devait commencer : éblouissant ratage du devoir mais réussite de la jouissance.

Freud d'ailleurs témoigne avoir eu affaire lui-même à cet effet selon lequel « le temps fait symptôme », selon le très beau titre choisi pour les journées de l'ECF en 1993, et ceci dans plusieurs pages de la Science des rêves. Le rêve dit « du conseil municipal » qu'il qualifie de rêve de père mort, en offre un exemple tout à fait bienvenu[3]. Freud en effet rêve qu'on lui réclame le paiement d'une note d'hôpital pour son père qui a eu une attaque. Or, dans le songe, on est en 1851 et Freud pense qu'à ce moment son père était déjà mort. Il le trouve cependant couché dans la chambre adjacente : non seulement son père n'est pas mort, mais il lui dit qu'il s'est marié en 1851. Freud pense alors dans le rêve qu'en effet, il est né un an après ce mariage, soit en 1856, passant ainsi par-dessus une période de 5 ans qu'il néglige... Nous retiendrons de l'analyse que Freud en apporte, qu'il associe à ce laps de temps un reproche à son égard, émanant d'un confrère, et portant sur la trop longue durée d'une cure qui avait commencé cinq ans auparavant[4].

Déjà il était manifeste que l'Inconscient ne veut rien savoir de la hâte de l'homme pressé. Il officie à son heure.

Chronos et Logos

Les premiers temps de la psychanalyse sont d'abord marqués par l'effort de Freud pour ordonner les souvenirs de ses patients et les siens propres dans une temporalité chronologique, dans une linéarité discursive, dans une histoire.

Tout au long des « Etudes sur l'hystérie par exemple », il recherche l'événement source, l'événement traumatique dont la réalité pour lui ne fait d'abord pas de doute. En 1897, année où il met sur pied sa théorie du fantasme puis en 1899, l'année où il écrit sur « Les souvenirs-écrans », il lui faut cependant remanier sensiblement sa théorie et supposer que l'événement en question, soit n'a pas eu lieu, soit a été refoulé dès l'origine. Cette nouvelle conception de l'analyse donne toute son ampleur à la théorie de la temporalité d'après-coup, exposée par Freud à Fliess dès l'année 1896. Il déclare en effet dans la lettre 52[5] qu'il faut toujours supposer à la défense pathologique (qu'il oppose à la défense normale contre le déplaisir) d'avoir été mise en œuvre après-coup lors qu'un événement, second dans le temps, a rappelé l'inscription originelle d'une satisfaction inacceptable par la conscience. L'événement source était toujours de nature sexuelle, il aura été originairement refoulé et produira, lors d'un rappel ultérieur, soit une

compulsion - c'est-à-dire un symptôme - (s'il est traduit avec plaisir dans l'Inconscient puis le CS) soit, s'il est traduit avec déplaisir, un refoulement, forme de défense pathologique. Dans cette lettre[6] Freud se livre également à des essais de périodisation et de datation de l'origine des différentes névroses. Il tente à l'époque de tenir compte des élucubrations théoriques de Fliess dont il se dégagera plus tard. Néanmoins la datation de périodes de formation possible des névroses ou des psychoses sera pendant longtemps l'un de ses soucis (On en trouve la trace particulièrement dans les « Trois essais sur la sexualité infantile » où la question du développement est importante notamment pour tenir compte de la phase de latence observable chez les enfants à la période qui précède la puberté.)

Lacan a porté une attention précise à cette lettre 52 et souligné le fait qu'à partir de la théorie de la double inscription, elle donnait à la cure analytique une dimension complexe, celle d'un temps fonctionnant dans une chronologie à deux sens, progrédient mais aussi rétroactif (temporalité de *Nachträglich*[7]) puisqu'il faut supposer qu'une inscription première s'est effacée définitivement mais qu'une seconde la rappelle à la mémoire sous la forme d'un fantasme dont le contenu sexuel est déterminant dans la formation de la névrose du sujet. Il faudra selon Freud, l'interprétation et donc le placement dans une temporalité chronologique de ce moment oublié pour que par l'analyse, les souffrances névrotiques acceptent de se dissiper. Ce point est particulièrement notable dans l'analyse de l'Homme aux loups où Freud traque le fantasme de scène primitive jusqu'à « exiger une objectivation totale de la preuve.[8] » Lacan reprendra et prolongera en l'infléchissant, ce rapport de Freud à la temporalité. C'est le cas par exemple dans « Fonction et champ de la parole et du langage » lors qu'il déclare : « Il ne s'agit pour Freud d'aucune mémoire biologique, ni de sa mystification intuitionniste, ni de la paramnésie du symptôme, mais de remémoration, c'est à dire d'histoire, faisant reposer sur le seul couteau des certitudes de date la balance où les conjectures sur le passé font osciller les promesses du futur[9] » ou encore quand il considère que « l'Inconscient est ce chapitre de mon histoire marqué par un blanc ou occupé par un mensonge.[10] »

Pour Freud, la période de son élaboration qui se situe entre 1905 et 1915 pose à nouveau la question de la temporalité de manière aiguë. Il s'agit de ne pas perdre de vue l'origine sexuelle des névroses et de s'opposer au point de vue de Jung, qui voudrait faire prévaloir une origine archétypique des névroses et des psychoses et corrélativement effacer leur rapport à la jouissance sexuelle.

Freud refuse de céder sur son étiopathologie sexuelle et il s'en tiendra toujours à cette position : c'est affirmer que l'être humain recherche toujours sa satisfaction, et, plus précisément, sa satisfaction dans le mystère du sexe. La théorie des stades (oral anal puis génital) lui permet de garder à la fois une théorie du désir indestructible en tant que recherche de satisfaction et d'admettre en même temps la perte progressive d'une jouissance infantile supposée perverse polymorphe. Que le passage du temps permette en principe d'observer que chaque être humain connaît ces stades, ne dit cependant rien de la causalité des fixations ni du passage d'un stade à un autre. Alors que les kleiniens insisteront à la suite d'Abraham sur la valeur de cette périodisation, Lacan la conteste en signalant que jamais la sexualité n'atteint à l'idéal génital. Il s'agit toujours d'une satisfaction de bord d'organe (même dans ses formes les plus abouties) soit d'une satisfaction de corps[11].

Le point de vue de Freud sur le problème du temps dans l'analyse dans cette période de son élaboration est particulièrement bien développé lors de deux séances du mercredi à Vienne en octobre 1910. Le 18 octobre a lieu une réunion où sont assemblés entre

autres, Tausk, Stekel, Federn, Sachs et Sabina Speilrein autour de Freud. Tausk se livre à l'analyse d'un rêve qui ne nous est pas rapporté mais qui soulève la question du temps. On comprend à demi-mot que la satisfaction du rêveur, qui semple aboutir à une pollution nocturne concerne des objets du passé[12]. Tausk signale que dans le rêve, s'il s'agit bien d'une réalisation de désir, la pulsion cherche à se satisfaire indépendamment du temps. Tausk remarque justement que « Nous observons cette exclusion de l'élément temporel à l'endroit où l'affect qui a agi dans le rêve fait son apparition. L'affect se rapporte à la représentation à laquelle il appartient comme à un objet actuel du monde extérieur ; il ne tient pas compte du fait que l'objet réel des désirs du rêveur appartient au passé. » Tausk signale par ailleurs que cet aspect des choses a déjà été traité par Freud dans sa théorie de la régression.

Freud intervient dans la discussion pour donner les indications suivantes :

« Nous avons été amenés à voir que l'Inconscient est intemporel. Le rêve ne l'est pas entièrement parce qu'il est un processus qui se situe entre l'Inconscient et le Conscient… . La dimension du temps est liée aux actes de conscience. » Manière freudienne de dire que : dans la réalité « que le sujet doit composer selon la gamme bien tempérée de ses objets, le réel, en tant que retranché de la symbolisation primordiale, y est déjà. » (*Écrits*, p. 389, « Réponse au commentaire de Jean Hyppolite »)

Deux semaines plus tard, la réunion du mercredi est consacrée à la « prétendue intemporalité de l'Inconscient. » C'est Steckel qui prend le premier la parole pour signaler que, dans la réalité, le névrosé tend à annuler la valeur du temps et à rester fixé à des objets d'amour infantiles. Il signale aussi que le névrosé ne donne pas au temps sa vraie valeur (qu'il arrive par exemple en avance ou en retard à sa séance) ; Il interprète la tendance cette tendance à annuler le temps par le fait qu'ils ne veulent rien en savoir à cause de l'Inconscient qui, lui, veut l'ignorer. Ainsi la discussion est légèrement déplacée de l'analyse des formations de l'Inconscient à l'examen de la pantomime du névrosé. Sur ce point Lacan reprendra à plusieurs moments de son enseignement ces aspects symptomatiques de l'usage du temps par le névrosé.

Federn ramène la discussion à son point d'entrée du 18 octobre, en posant que dans ses couches les moins profondes « préconscientes » dont le rêve est un exemple, la temporalité consciente n'est pas ignorée puisque nous déchiffrons les rêves à partir du conscient tandis que dans ses couches les plus profondes elle l'est.

Sachs introduit là, en citant Schopenhauer, le fait que le désir, en tant que volonté est indestructible, et comme tel, intemporel, immortel, éternel, tandis que dans le conscient il y a la marque du temps à ceci près toutefois que « le concept d'intemporalité ne peut totalement être rejeté : l'Inconscient prive pour ainsi dire les représentations de leur valeur temporelle. » (*Minutes*, vol III, p. 297). Freud donne son accord à ces remarques et conclut la réunion en donnant son point de vue. Il insiste sur le fait que la thèse selon laquelle l'Inconscient ignore le temps n'est pas une thèse empirique. Elle relève indique-t-il de la métapsychologie c'est-à-dire qu'elle est obtenue par déduction à partir d'une série de constatations convergentes : (fausse orientation des rêves dans le temps, fait que la condensation est possible, absence des effets du passage du temps pour le névrosé, attachement aux objets, tendance des névrosés à se fixer.)

Ainsi en 1910 Freud présente-t-il l'essentiel de sa conception des relations entre l'Inconscient et le temps dans la droite ligne de ce qu'il avait dégagé dans l'Esquisse d'une psychologie scientifique, dans la Science des rêves, ou encore dans « Les fantasmes hystériques dans leur relation à la bisexualité. » En dépit des variations concernant la nature et la

datation de l'événement source, il s'agit toujours comme Freud l'a découvert avec les premières hystériques de lever dans la cure l'amnésie qui frappe les pensées Inconscientes refoulées et qui du fait du refoulement contraint le sujet à une répétition de la fixation infantile de jouissance. Lever le refoulement, c'est introduire le sujet à la chronologie, lui redonner une prise dans son histoire. C'est ainsi en effet que Freud en traite dans les cas qu'il a publiés. L'Inconscient ne connaît pas le temps parce qu'il s'agit pour Freud que l'Inconscient soit toujours rapporté au même référent, à la question de l'origine de l'*Urverdrängt.* C'est ce qu'il cherchera à transmettre à travers le mythe de l'*Urvater* de « Totem et Tabou » ou encore dans sa recherche à la limite de l'angoisse, du père primitif dans « Moïse et le monothéisme »[13].***

En 1915 dans la « Métapsychologie », l'argument de Freud concernant le temps se fait plus complexe : dans l'article intitulé « Complément métapsychologique à la théorie du rêve » en particulier, il distingue deux régressions temporelles : l'une est libidinale et favorise le retour à la satisfaction hallucinatoire, l'autre est dite narcissique et concerne le moi. En prenant appui sur l'introduction du narcissisme, il s'agit pour Freud de souligner le fait que le rêve est une production de jouissance destinée à satisfaire l'égoïsme du moi tout autant qu'une réalisation du désir Inconscient qui aboutit à la satisfaction proprement sexuelle. La régression libidinale est dite temporelle parce qu'elle renvoie à des désirs primordiaux et, finalement, à la satisfaction hallucinatoire par la retrouvaille avec l'objet de toujours perdu, soit à cette zone où l'Inconscient plonge dans le temps indéterminé. C'est le sens que Freud donne au souvenir-écran et à l'analyse fameuse du rêve de la monographie botanique quand il la reprend en 1915 dans « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort. »

Dans « Fugitivité », ainsi que dans les « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » qui précèdent de peu les textes de la « Métapsychologie », Freud avait déjà indiqué que ce que l'Inconscient refuse dans le temps c'est surtout sa finitude, que ce qui est insupportable et d'ailleurs inenvisageable pour chacun, c'est sa propre mort, la représentation de la mort propre étant toujours du côté du narcissisme du moi et non pas du côté de la coupure qu'instaure la mort dans la vie. « Fugitivité » reprend ce thème : « la libido se cramponne à ses objets et ne veut pas renoncer à ceux qu'elle a perdus, lorsque le substitut se trouve disponible. C'est bien là le deuil.[14] »

Ainsi le sujet ne veut-il rien perdre d'une satisfaction primordiale au départ hallucinée. C'est le thème que Freud a toujours plus ou moins présenté en montrant que la vie, et donc la castration qu'elle impose en exigeant du sujet une satisfaction obtenue de l'Autre et non plus narcissique était toujours une perte de jouissance. Le sujet névrosé, au départ pervers polymorphe, mais aussi narcisse, se refuse à y souscrire, même si cette perte doit lui donner l'accès à une autre forme de satisfaction. Il y a donc un refus général, mais d'autant plus important que le sujet est névrosé, à accepter les expériences de perte, d'accepter la réalité de la mort pour lui et pour les êtres qu'il aime. Mais ce que montre aussi « Fugitivité » c'est que tout en refusant l'être pour la mort, le sujet refuse aussi la jouissance du présent : le poète de fugitivité et sa belle compagne ne jouissent pas de la beauté du paysage sous le prétexte qu'il est condamné à disparaître. Dans ce texte, la nostalgie prédomine, à la fois refus du passage du temps et refus de jouir de l'instant présent. Ainsi la temporalité se conjugue t-elle pour Freud avec la castration. Cette intrication est d'ailleurs paradoxale, car ce qui est refusé du réel de l'expérience du sujet comme mortel, lui revient dans la vie comme angoisse de mort. C'est dans « Subversion du sujet et dialectique du désir » que Lacan peut rendre compte de ce qui chez Freud

reste un peu ambigu concernant la castration et son assomption.[15] (*Écrits*, p. 827) C'est ainsi qu'il montre que la castration n'est pas privation de jouissance mais transformation de la jouissance : « La castration veut dire que la jouissance soit refusée pour qu'elle puisse être atteinte sur l'échelle renversée de la Loi du désir. »

L'« Au-delà du principe de plaisir » écrit en 1920 pour tenir compte de la pulsion de mort donne l'occasion à Freud de réaffirmer son point de vue :

« Certaines données recueillies par la psychanalyse nous permettent d'engager la discussion sur la proposition kantienne selon laquelle le temps et l'espace sont des formes nécessaires de notre pensée. L'expérience nous a appris que les processus psychiques Inconscients sont en soi « intemporels. » Cela signifie d'abord qu'ils ne sont pas ordonnés temporellement, que le temps ne les modifie en rien et que la représentation du temps ne peut leur être appliquée[16] » Et, de nouveau, Freud attribue à la conscience et au préconscient le jugement concernant le temps et signale que l'Inconscient n'entre nullement dans la course de ce point de vue.

Toutefois la préoccupation dominante de Freud dans les dernières années de sa vie sera encore une préoccupation temporelle : celle qui concerne la butée des analyses sur la répétition, la réaction thérapeutique négative et surtout l'impossibilité de mener les analyses à leur terme.

Temps logique et temps chronologique

« Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée » a une valeur tout à fait centrale dans l'enseignement de Lacan. Ce n'est pas seulement parce que c'est le seul texte des *Écrits* consacré au temps, c'est aussi parce qu'il a une portée essentielle et déterminante sur la suite de ce que Lacan élaborera. Il s'agit d'une reprise de la thématique freudienne du temps, une reprise qui est aussi un remaniement : à le lire dans l'après-coup, on peut y voir le tour de force que Lacan accomplit pour ressaisir dans une inventivité nouvelle, la formule selon laquelle « l'Inconscient ne connaît pas le temps. » (Lacan lui-même nous invite à cette lecture quand il signale dans « Fonction et champ » en reprenant les termes du temps logique, que Freud lui-même « annulait les temps pour comprendre au profit des moments de conclure qui précipitent la médiation du sujet vers le sens à décider de l'événement originel.[17] »

Le texte du temps logique se termine sur l'idée que « l'assertion subjective anticipante est une forme fondamentale d'une logique collective. » Le terme de logique collective a là tout son prix car, comme Lacan l'indique, ce travail devait paraître dans la revue « Les Cahiers d'art » en 1945, qui avait interrompu sa publication pendant la période 1940-44 pour des raisons « signifiantes pour beaucoup de gens. »

Par ailleurs le texte, appuyé sur un paradoxe logique, est écrit dans une perspective qui tranche par rapport aux « Propos sur la causalité psychique » qui le précède immédiatement dans les *Écrits*. Il forme, et c'est le choix de Lacan, avec l'Intervention sur le transfert, la troisième partie des *Écrits*. Ces deux textes en effet font appel à la logique et, tirent parti de la dialectique hégélienne. Sans qu'encore le concept de sujet soit mis en question par Lacan, il s'agit pourtant pour lui d'une entrée dans la « technique » psychanalytique. L'ère de Lacan psychiatre, sympathisant de l'Evolution psychiatrique est close ; Les « Propos sur la causalité psychique » marquent le détachement de Lacan par rapport à la phénoménologie.

Le temps logique situe Lacan dans son époque : Il ne pouvait pas ignorer l'ouvrage de E. Minkowski[18], mais il n'en fait pas état car celui qui est son interlocuteur caché mais aussi son adversaire désigné c'est Sartre dont la thèse « L'Etre et le Néant » était sortie chez Gallimard en 1943. Il l'évoque

indirectement lorsqu'il déclare : « Nous ne sommes pas de ces récents philosophes pour qui la contrainte de quatre murs n'est qu'une faveur de plus pour la fin du fin de la liberté humaine »[19]. Notons enfin que le texte, discrètement certes mais de manière indubitable fait référence à l'époque et à ce qui s'y était révélé de « barbarie » pour reprendre le terme encore non usé à l'époque, par lequel se conclut l'article.

Lacan perçoit le danger de la version personnaliste de la psychanalyse qu'incarnera Daniel Lagache, et reste fidèle dans « Le temps logique », à un goût, (si nous donnons à ce terme une valeur forte qui l'avait amené à écrire « Les complexes familiaux »), qui le fait pencher davantage vers la sociologie d'un Durkheim que vers la psychologie, et qui lui permettra de trouver avec Saussure, Jakobson et Lévi –Strauss le moyen de hausser la psychanalyse au-dessus de l'ornière de la psychologie où, depuis Freud elle risquait de tomber.

Sartre dans sa thèse reste limité par les bornes que lui assigne la perspective philosophique prise sur le sujet. Le type de rapport à l'Autre qu'il décrit est déterminé par les notions de « projet » ou de « situation » ; L'acte n'y est pas mis en rapport avec un savoir qui ne se sait pas lui-même, le rapport au temps sartrien en est affecté. Le futur est gros de toutes les possibilités, comprimé de temps où tous les projets sont concevables, le sujet décide seul face aux autres : la conscience non-thétique de soi est transparence. Tout au contraire Lacan, dans son apologue des prisonniers, construit un Autre dont les desseins, tout déterminés qu'ils soient (c'est la donne de deux noirs et un blanc à partir de la « situation » de départ) ne sont déductibles que par une logique où tous les partenaires sont dans la position de deviner le désir de cet Autre qui les surplombe sans qu'aucun n'en détienne la clé. Il n'y a donc aucune conscience non thétique de soi mais un Inconscient, désir de l'Autre : Lacan donnera plus tard une autre formulation de l'Inconscient qui conviendrait bien pour en décrire la nature dans le cadre de l'apologue des trois prisonniers : « c'est quelque chose qui se dit, sans que le sujet s'y représente ni qu'il s'y dise, - ni qu'il sache ce qu'il dit[20] » Le sujet de Lacan comme le sujet sartrien suppose la transcendance du je, mais du fait de l'Inconscient, seul Lacan permet de saisir que le je et le moi ne sont pas du même registre. Le je qui décide dans l'apologue des trois prisonniers n'est pas le moi. On trouve un éclairage de cette distinction dans « La chose freudienne »[21] : « Que le moi soit le siège de perceptions… Nous le voulons bien, mais il reflète en cela l'essence des objets qu'il perçoit et non pas la sienne en tant que la conscience serait son privilège puisque ces perceptions dont pour la plus grande part inconscientes. » De ce fait le rapport du sujet au futur n'est pas fait de tous les possibles : il est le fruit d'une décision qui dépend de chacun des autres en rapport à la donne de l'Autre : C'est ainsi que Lacan évite l'écueil des philosophes et même des meilleurs, en privilégiant une logique collective qui réussit à prendre en compte les particularités, et que nous opposerons à la collectivisation des logiques individuelles qui, elle, nie la différence[22].

C'est pourquoi Lacan déploie la logique de cet apologue en insistant sur la façon très particulière dont chacun peut déduire quel destin l'Inconscient lui a fait. La vérité ne s'y manifeste que dans le rapport de chacun à chacun des autres. Elle répond à une forme d'incomplétude puisque : « On n'est que seul si l'on n'est tous à toucher au vrai, aucun n'y touche pourtant sinon par les autres. » La vérité n'est donc là que comme place vide seulement susceptible de se manifester si tous y touchent : elle ex-siste, transcendante.

C'est donc à une logique qui inclut en son centre un manque, un vide, que Lacan suspend le moment de conclure et sa précipitation dans l'acte. C'est dans ce mouvement vers quelque chose qui n'est pour aucun si elle n'est pour tous que se manifestent pour lui

les tensions temporelles, la hâte à conclure qui succède aux motions suspendues dans le procès conclusif. Ce que Freud mettait à l'origine Lacan le mettra à cette place qu'il désignera dès Subversion du Sujet par le mathème S de A barré.

C'est une logique collective nous indique-t-il, en spécifiant que cette logique collective est appelée pour compléter la logique classique. La logique classique en effet est une logique propositionnelle toute fondée sur l'opposition du faux et du vrai alors qu'ici il ne s'agit pas tant de déclarer d'une proposition si elle est vraie ou fausse que de convoquer la vérité à partir de la possibilité qu'elle ne soit pas. Dès lors le temps se détache, non pas comme une suite infinie d'instants tous égaux à remplir, ou comme un « tout est possible » du projet sartrien, mais comme l'avènement d'un arrachement sur le fond d'une jouissance à abandonner pour en conquérir une autre.

Alors voilà c'est le commentaire donc que j'avais fais donc de cette deuxième partie du Temps logique.

Jacques-Alain Miller : - Il y a encore toute une partie de l'exposé de Pierre-Gilles Guéguen qui porte sur le *Séminaire XI* et je propose que nous fassions une pause sur le *Temps logique*.

J'ai vraiment été heureux de lire votre travail qui a apporté de nombreuses références sur Freud, que je n'ai pas amenées, je n'étais pas allé regarder les *Minutes…* en particulier, et je trouve tout à fait passionnantes les discussions que vous avez rapportées, qui avaient lieu aux séances du mercredi. On assiste à l'embarras des élèves de Freud devant son assertion concernant dans le temps.

Et vous notez que Freud a donné, dans ce contexte au moins, son accord aux remarques de Steckel ou de Sachs qui essayent de penser le paradoxe ou le scandale de l'intemporalité de l'inconscient.

Et vous notez que Freud tempère leur zèle, qui les porte à la description, en notant qu'en fait, l'intemporalité de l'inconscient, ça n'est pas une thèse qu'on pose à partir de l'observation du comportement, si intéressante soit-elle, ça n'est pas une thèse qui s'impose d'observer, comme le fait Steckel, la tendance du névrosé à annuler le temps, que c'est une thèse foncièrement métapsychologique, acquise, vous le rappelez, par déduction.

On voit là nettement Freud mettre de côté tout ce qui est de l'ordre de la psychologie du temps, qui est un domaine évidemment extrêmement riche, qui a été exploité par les philosophes. Il y a des remarques qui ont toujours été faites sur la variation psychologique du sentiment du temps : rapidité subjective de l'expérience ou bien sa lenteur, le temps de l'attente, le temps de l'ennui, on peut chercher la qualité temporelle des différentes modalités de l'expérience humaine.

Freud à la fois accueille ces observations, qui peuvent être faites sur le comportement de l'analysant dans la vie, dans la cure, pour s'installer dans une autre dimension, la dimension métapsychologique.

On pourrait dire en raccourci d'ailleurs, que lorsqu'on a fait la phénoménologie du temps, les philosophes le rapportent en définitive à l'instance de la conscience, que la dimension temporelle a pour pivot le champ de conscience.

Et on pourrait dire en raccourci qu'à partir du moment où on supprime le champ de conscience, ou en tout cas on examine la subsistance d'objets psychiques hors du champ de conscience, eh bien on supprime par là même la dimension temporelle. Donc on pourrait mettre en valeur les affinités de la conscience et du temps et, par court-circuit, acquérir la thèse des affinités de l'inconscient et de la négation du temps, de l'intemporalité.

Mais ça fait du temps, pour la psychanalyse même, un objet de pensée tout à fait valorisé. L'annulation supposée du temps dans l'inconscient,

si on regarde de près, ça ne veut pas dire du tout qu'on n'a pas à s'occuper du temps, ça met le temps au contraire comme objet dans une position de refoulement majeur.

Et c'est là je trouve remarquable que vous ayez formulé cette conjugaison de la castration et du temps, et qui est tout à fait manifeste puisque Freud élabore les affinités de l'angoisse de mort, c'est-à-dire de la finitude temporelle de l'être humain, les affinités de l'angoisse de mort avec l'angoisse de castration. C'est ce que vous avez souligné et ça élève le temps à la dignité psychanalytique de la castration, si je puis dire. Il y a quelque chose qui, dans le temps, non seulement est difficile à penser, voir impensable, mais il y a quelque chose dans le temps qui est horrible à penser.

Dans la philosophie, on peut dire que le temps n'a pas cessé de délivrer, de produire, d'inciter, de susciter des objets de pensée paradoxaux.

- **Pierre-Gilles Guéguen :** - Y compris la pulsion de mort.

- **JAM :** - Et la pulsion de mort elle-même est un objet paradoxal, bien sûr, dans la philosophie le statut du maintenant, chez Aristote, le statut de l'instant, l'être qu'il faut reconnaître au passé, l'être qu'il faut reconnaître au futur, apparaissent tout à fait problématiques, sont l'objet d'élaborations contradictoires et éventuellement chacune difficilement cohérente.

Donc à quoi reconnaît-on, finalement, de l'être ? Est-ce qu'on le reconnaît à ce qui est passé, est-ce qu'on le reconnaît à ce qui est présent, est-ce qu'on le reconnaît à ce qui est futur ?

Donc, le temps ne cesse pas de délivrer, en effet, et pour les formes les plus élaborées de la réflexion, la philosophie, des objets paradoxaux et même des objets en quelque sorte sophistiques, si je puis dire.

Alors, Lacan a fait une entrée sensationnelle, quand même, dans cette problématique, avec « Le temps logique », d'abord parce qu'il ne s'est pas du tout occupé, enfin pas évidemment, du temps et de l'inconscient ; et pas du tout, comme les philosophes, de la consciente solitaire aux prises avec le temps, ou pivot du temps. Il a introduit, au contraire, d'abord du multiple. Ça n'est pas la conscience solitaire et son temps et son sentiment du temps, c'est d'emblée une réflexion, une démonstration sur le temps qui porte sur des sujets multiples, chose qui n'a absolument pas été amenée, je crois, jamais à propos du temps et il l'a saisi - je ne crois pas qu'il soit l'inventeur de cet apologue, mais il en a vu la ressource.

Et puis ce sont des sujets, ce qui met en scène les prisonniers, ils ne sont pas aux prises avec leur sentiment du temps, pas du tout, il n'en est pas question une seconde, ils sont aux prises avec un problème à résoudre, avec la nécessité d'atteindre une conclusion et d'atteindre une conclusion proprement logique, non pas probable.

Alors la question c'est, sur ce problème, comment est-ce qu'on résout ce problème, ce qui est posé au départ c'est : comment chaque sujet peut-il résoudre ce problème ? Ce que Lacan amène, c'est qu'il n'y a pas de solution à ce problème si on intègre pas des données temporelles.

Et donc là, il y a une intégration du temps à la démonstration logique, ce qui est déjà évidemment, peut être considéré comme un coup de force, bien qu'il soit, dans le texte de Lacan, amené de façon très motivée.

Et donc tout l'accent est porté sur un temps épistémique et pas du tout sur un temps libidinal. Et donc il y a une grande opposition qu'on peut faire entre le temps logique ou épistémique et le temps libidinal, mais c'est aussi ce qui permet à Lacan, dans le passage que vous avez cité dans *Encore*, de dire : finalement, sous le temps logique épistémique, ce qui est présent, c'est un temps libidinal.

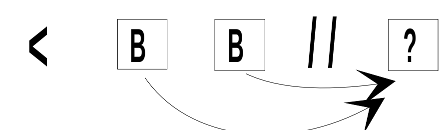
Alors il ne reste pas beaucoup de temps, là, ce qui nous obligera, comme prévu, à poursuivre la prochaine fois, à la fois votre dernière partie et mes considérations sur cet article, mais vous pourrez déjà réfléchir sur l'accent que

Lacan met dans le passage que vous dites sur « être objet petit *a* sous le regard des autres. »

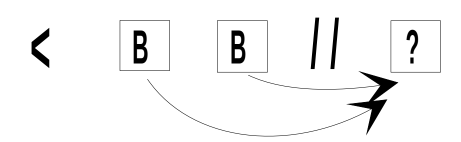
L'intérêt de Lacan pour cet apologue antécède quand même Sartre, Lacan a prit de l'intérêt à cet apologue dès 1933, on en a le témoignage par une page qui a été retrouvée de Lacan et qui a figuré dans une exposition consacrée à Lacan, on voit que c'est plus ancien que *L'être et le Néant*, son intérêt pour ça et que ça a été un objet de débat familier, chez Lacan, plusieurs soirs de suite, dans des discussions auxquelles George Bataille participait.

- Pierre-Gilles Guéguen : - C'est à lui qu'il est fait référence dans la note du *Temps logique* où Lacan dit avoir soumis ce texte à des gens qui pourtant s'y connaissaient et qui n'arrivaient pas à trouver la solution ?

- JAM – Voilà. Donc il y a vraiment eu une petite société de pensée informelle qui s'est penchée sur le problème.



Alors en effet, le problème à partir duquel Lacan développe cette affaire, comporte qu'il y a pour le sujet un monde, il y a ceux qui voient, lui voit quelle est l'identité colorée des deux autres, il voit, en l'occurrence, qu'ils sont blancs, mais il y a un point d'ignorance, un point de non-savoir de lui-même, qui est sa propre identité de couleur.



On saisit déjà que, pour lui, les deux autres ont un savoir qu'il n'a pas, ont le savoir de ce qu'il est et que, en revanche, à lui-même, tout ce savoir est soustrait. Et donc on peut dire déjà : les deux autres, pour lui, ils ont leur signifiant, à savoir le signifiant blanc - je suppose que tout le monde a lu le texte de Lacan, c'est déjà une deuxième lecture - chacun lui apparaît avec son signifiant, tandis que lui-même est dépourvu de la connaissance de cette marque.

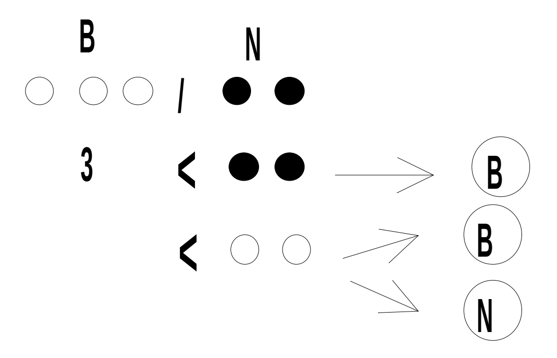
Donc il y a déjà, en effet, une dissymétrie de chacun par rapport aux autres. On peut mettre l'accent, concernant la démonstration de Lacan, ou sur le fait que chacun est pareil, et c'est pourquoi Lacan peut dire : ce sont des sujets de pure logique et celui dont il reconstitue le raisonnement est un sujet de pur logique identique aux autres, mais un deuxième point de vue met, en effet, en valeur cette dissymétrie et en quel sens chacun est un moins-un par rapport aux deux autres. Ça, c'est un premier abord.

Qu'est-ce que je peux amener dans le temps bref qui reste ? Peut-être simplement qu'il faut déjà raisonner, si on essaye d'entrer davantage dans le *Temps logique,* il faut raisonner comme il m'était arriver de le faire à propos, si vous vous souvenez des alpha, bêta, gamma, delta de Lacan. Vous vous rappelez peut-être du moment où la première fois je l'ai présenté, il m'est arrivé de le faire une deuxième fois, j'ai obtenu un certain nombre d'effets, en tout cas certain nombre de compréhensions, en réduisant les éléments en jeu. Il est certain que dans l'effet de surprise que produit le graphe de Lacan qui présente, dans *La lettre volée,* à propos de la détermination et des impossibilités qui surgissent, il entre pour beaucoup une certaine complication du matériel et qu'il y a des effets que Lacan obtient en prenant des groupes de trois etc. qu'on peut obtenir également avec des groupes de deux. C'était la démonstration que j'avais faite et qui faisait aussitôt valoir en court-circuit des relations qui sont beaucoup plus opaques si on a plus de chiffres.

Alors ici de quoi s'agit-il, dans l'anecdote connue des trois prisonniers, où il y a le directeur, en effet, grand Autre, je l'avais souligné, il les confronte à un problème ? Ils sont là tous les trois et ils doivent pouvoir sortir de la pièce en disant quelle est la

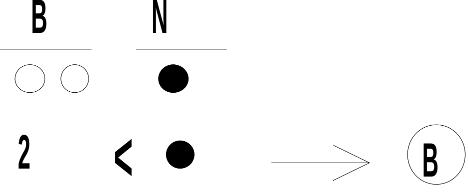
couleur du disque qu'ils ont dans le dos, sans qu'ils échangent aucun signe pour s'en informer.

Alors tout repose sur le fait tout de même qu'ils sont trois, qu'il y a cinq disques, divisés en deux catégories, il y a trois disques blancs et il y a en deux noirs.

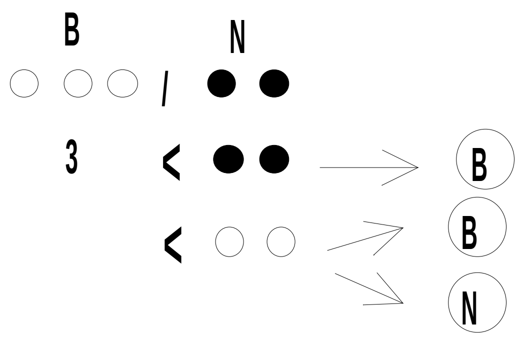


Et ces données ne sont pas factices puisqu'elles impliquent, si on y songe, qu'il y a une seule configuration qui permettrait à l'un de sortir tout de suite. La configuration c'est si un avait devant lui deux noirs, ce qui viderait la catégorie de disques noirs, à ce moment-là tout de suite, il supprimerait ce point d'interrogation et il aurait le savoir, il pourrait dire : je suis blanc.

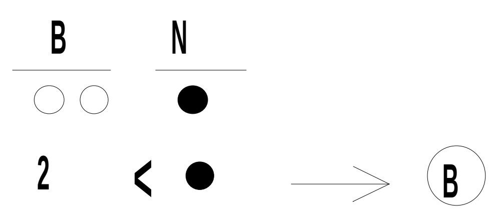
En fait, le malin directeur de prison, met chacun devant la situation où il voit les autres avec deux disques blancs. Donc, s'ils voient deux disques blancs, ce que chacun voit dans le monde est compatible ou avec le fait qu'il soit blanc ou avec le fait qu'il soit noir.



Deux hypothèses sont possibles et, du point de vue logique, on ne peut pas aller au-delà de ça. Avec le savoir qu'il y a trois disques blancs et deux disques noirs, si vous êtes celui qui a devant lui des gens avec deux disques noirs, il y en a un qui fiche le camp tout de suite. On ne sait pas ce que font les autres, en tout cas il y en a un qui appelle, qui tire la sonnette et qui dit : « Moi je veux sortir. »



En revanche, cette situation est formellement compatible avec ces deux hypothèses, on ne peut pas trancher. On le voit très bien si on réduit les termes du problème en disant : qu'est-ce qui se passe avec deux prisonniers seulement ? Deux prisonniers, mais on obtient l'effet paradoxal de Lacan, si on a cette fois-ci deux disques blancs et un seul disque noir.



C'est encore plus simple. À ce moment-là, chacun ne voit devant lui qu'un disque. Si vous voyez que le collègue a un disque noir, eurêka ! vous pouvez dire que vous êtes blanc et vous le dites tout de suite après. Chacun se tourne, il y en a un, voyant du blanc, qui ne sait pas s'il est lui-même noir, tandis que celui qui voit que l'autre est noir, il s'en va tout de suite.

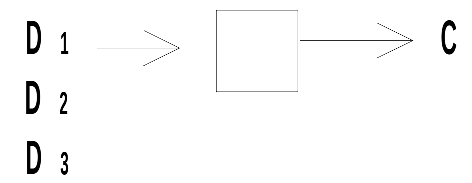
Seulement là, on comprend beaucoup mieux que l'autre tient quelque chose, c'est-à-dire le moment où il voit que l'autre déduit tout de suite alors que lui reste sur place, aussitôt il se met à tirer la sonnette aussi en disant : « - Moi aussi je sais. » Et donc on s'aperçoit qu'il y a un sujet qui raisonne, enfin il raisonne ! comme dit Lacan : immédiatement il sort.

Tandis que l'autre, il faut qu'il ait vu le premier faire quelque chose pour pouvoir aussi se mouvoir et éventuellement la règle c'est : le premier sort de Singsing et le deuxième reste à Singsing jusqu'à la fin de ses jours, sauf à s'échapper par des

moyens réprouvés par le directeur de la prison.

Rien qu’en simplifiant le problème ici, on s'aperçoit qu’il y a un temps qui s'introduit puisque le deuxième prisonnier, dans cette configuration, ne peut conclure qu’après le premier. Le deuxième a besoin que le premier ait conclut, ce qui est vraiment absolument élémentaire.

De quoi peut-on s'apercevoir à cet égard ? C’est là qu'on voit exactement où se situe ce que Lacan reconnaît être un sophisme. Parce que, qu'est-ce c’est qu'un problème logique et découvrir sa solution ? Pour constituer le problème, vous avez un ensemble de données, D1. À partir de ces données, ça rentre dans la machine de pensées, vous faites un certain nombres d’opérations, par exemple il y a quatre couleurs, faut-il plus de quatre couleurs pour colorier une carte de géographie ? C’est très compliqué et, comme on ne trouvait pas, deux gars on a mis ça dans un ordinateur, ils ont étudié toutes les configurations possibles, ça a pris à l'époque un temps fou à calculer, mais ils ont réalisé l’exhaustion de toutes les configurations et ils ont donné une conclusion certaine.



Donc ce qui constitue un problème au sens logique, c’est réunir l'ensemble des données, la question, et puis, après une élaboration, obtenir une conclusion.

Alors, ici, quel est l'ensemble des données ? L'ensemble des données du problème des prisonniers, c'est le nombre des disques blancs et des disques noirs et la donnée perceptive de ce que vous voyez. Et de là, il faut faire la conclusion.

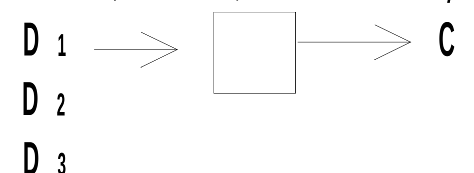
Dans le cas des deux prisonniers dont un est noir, il y en a un seul qui peut arriver à une conclusion. Le deuxième arrive aussi à une conclusion mais, comme nous disons, après. Ça veut dire quoi ? C'est-à-dire qu’il arrive à une conclusion non pas du tout à partir de D1. Il arrive à une conclusion à partir de D2, d’un autre ensemble de données, il arrive à cette conclusion à partir du savoir du nombre des disques et de leur répartition, à partir de ce qu'il a vu que l'autre était un noir, plus la donnée supplémentaire que l'autre part.

Autrement dit, au niveau du deuxième prisonnier, c'est un autre problème, ça n'est plus le problème initial, c'est un problème qui intègre une donnée nouvelle, à savoir que le compagnon a pu sortir. C'est un problème simplifié.

Donc comment je vous invite à relire le *Temps logique,* et c'est à ce niveau là qu’est le sophisme, c’est que dans le *Temps logique,* qui est d'un cran plus élevé que celui-là - il faudrait réfléchir sur le un prisonnier, mais enfin là, ça se bloque - mais sur le problème d’un cran supérieur que Lacan proposera, qui aussitôt produit une multiplication des relations.

Mais dès que l'on passe à l'échelle supérieure, ça se multiplie, ceci dit, ce qui fait le sophisme de son problème de Lacan, c'est que dans le *Temps logique,* vous avez en fait deux reformulations du temps, c’est-à-dire que vous avez D1, D2, et D3.

Et donc, en fait, dans le *Temps*



logique, vous avez trois problèmes qui ont l’air de n’en faire qu’un. C’est-à-dire un problème qui est en fait modifié par l'observation du milieu, c'est-à-dire les données perceptives initiales, vous avez au début la donnée perceptive, chacun voit deux blancs parce que le directeur a distribué trois disques, ça c'est le problème D1, et le problème D1, tel quel, on a raison de dire qu'il est insoluble. Si vous avez seulement comme information : il y a trois disques blancs, deux disques noirs, et vous voyez deux disques blancs devant vous, vous ne pouvez pas conclure. Le

problème, avec l'ensemble des données D1, n'est pas soluble.

Et toute l'astuce là, c'est d'introduire de nouvelles données qui font passer à un ensemble D2, qui reste encore insoluble, et d'arriver à l'ensemble D3 qui, lui, est soluble.

Je ne sais pas si je me fais bien comprendre ? Ça a été un peu long. Ça, c'est le point de départ de l'intuition qu'il faut avoir là-dessus, et c'est là, c'est à cet endroit là qu'est le sophisme. Parce que le sophisme, c'est qu'on croit avoir toujours affaire au même problème qu'au début, de pure logique, alors que le problème a été transformé.

Alors pourquoi on ne s'aperçoit pas qu'il a été transformé ? Quand je vous montre cet exemple, là, tout le monde s'aperçoit que le problème est transformé, ça n'est pas la même chose d'avoir l'autre gus en face de vous qui a son disque blanc, ça n'est pas la même chose d'être dans cette situation et puis après il a disparu et donc vous pouvez conclure tranquillement. Là vous vous apercevez de la modification des données parce que le compagnon est déjà sorti.

En revanche, vous ne vous apercevez pas de la modification des données dans l'autre situation, parce que, quelle est la donnée fondamentale ? C'est que justement personne ne sorte. C'est le non-évènement, le fait que les gens restent et ne sont donc pas dans la configuration où ils voient deux noirs qui permet de progresser dans le raisonnement. Là, je m'approche de la chose, n'est-ce pas.

Ce qui voile la modification des données du problème, c'est que précisément l'événement, c'est le non-évènement, c'est que personne ne sorte et à ce moment là, du fait que personne ne sorte, on commence à voir qu'on n'est pas soi-même un noir.

Là, la mécanique est plus complexe, elle est justement à double détente, cette mécanique et si on ne s'en aperçoit pas quand on le voit, c'est parce que là, l'événement, c'est un non-évènement. C'est comme dans Sherlock Holmes, ce qui met Sherlock Holmes sur la piste, c'est justement que le chien des Baskerville n'avait pas aboyé. C'est toujours beaucoup plus difficile de s'apercevoir de ce qui ne s'est pas produit que de ce qui se produit. Ceci dit là, le non-évènement modifie les données initiales du problème pour en produire un autre.

Là, ce sont des considérations sur la logique du problème qui sont réapplicables au processus de déchiffrement et de découverte de l'inconscient.

C'est là que je vous ai interrompu puisque vous alliez entrer là-dedans. Quand vous prenez le *Séminaire XI,* Lacan s'occupe de l'inconscient en tant qu'il s'agit de le déchiffrer.

Voilà, alors je vous donne ces petites clefs pour que vous vous entraîniez pour la fois prochaine, étudiez le sophisme du *Temps logique* à partir de cette clef, de la modification invisible du problème qui est le sophisme lui-même.

Fin du *Cours XIII* de Jacques-Alain Miller du 22 mars 2000

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Quatorzième séance du *Cours*

(mercredi 29 mars 2000)

XIV

Donc il convenait, pour cette réunion où je vais devoir expliquer ou, selon un terme employé par Lacan *expolier* le temps logique, que je batte mes records en fermant le temps chronologique.

La difficulté n'étant pas, au point où on était arrivé, de saisir le mécanisme à double détente de ce sophisme, c’est-à-dire le double sophisme qu'il inclus - Lacan annonce un nouveau sophisme, dans le sous-titre de son article, vous en avez deux pour le prix d'un - la difficulté n'était donc pas pour moi de saisir le mécanisme à double détente de ce sophisme, mais c'était de trouver la façon de l'exposer aussi clairement que j'en ai l'habitude, au moins que je m’y efforce. Donc je crois y être arrivé in extremis.

Donc le temps logique va nous retenir aujourd'hui au moins pour commencer, et nous viendrons ensuite à la conclusion suspendue l'exposé de Pierre-Gilles Guéguen.

« Le temps logique », l'article de Lacan, nous propose donc une intégration qui paraît excessive, présomptueuse, du temps dans la logique.

Je dis qu'elle paraît présomptueuse parce que normalement la variable temps n'entre pas en ligne de compte, en logique, c’est-à-dire dans la dimension propre au raisonnement. La variable temps n'entre pas dans ce qui est proprement le raisonnement de type mathématique.

Évidemment, le temps entre en physique, on peut exposer le temps physique, quand on calcule la vitesse de propagation de la lumière, quand on en fait une constante universelle, cette donnée intègre le facteur temps.

Si ça paraît trop compliqué, l’eau est portée à ébullition après un temps Tn lorsqu'elle est chauffée à n degrés. Ou, pour prendre l'exemple de Bergson, le sucre met un certain temps pour se dissoudre dans le café matinal du philosophe, et c'est de cet exemple que Bergson tire des conséquences qui sont restées immortelles, enfin, à peine un siècle d’expérience de cette immortalité mais la parole de Bergson, l'axiome qu’il faut attendre que le sucre fonde est porté au rang des axiomes fondamentaux. C'est un absolu. On peut croquer le morceau de sucre, ou le donner à son chien, le philosophe attend que le sucre fonde.

Évidemment, là, ça ne se présente pas sous la forme d'un nouveau sophisme, ni même d'un sophisme dans le sophisme, ça se présente comme une vérité qui peut être atteinte par chacun à condition d'attendre un peu : attends un peu que ton sucre fonde !

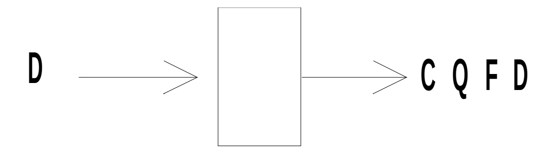
Donc, s’il y a un temps, c’est le même temps que celui qui figure dans les recettes de cuisine. Coupez votre oignon en petits morceaux, faites revenir à feu doux pendant dix minutes, une demi-heure. Loin de moi l'idée, d'ailleurs, de mépriser cette donnée fondamentale puisque si je ne fais pas la cuisine, c'est que je suis trop impatient. C'est qu’on ne peut pas faire la cuisine si on ne sait pas attendre.

C'est une remarque de Lacan, celle-là privée, que tous les gens qu'il admirait le plus savaient faire la cuisine, Jakobson, Lévi-Strauss. Donc, il n’y a pas lieu de se vanter.

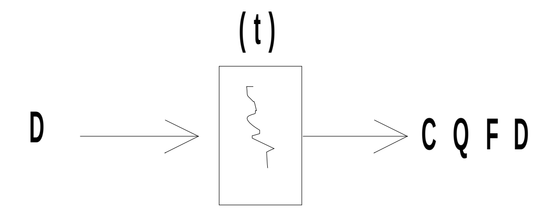
Alors, pour en revenir aux problèmes de type mathématiques, logiques, ça ne fait pas partie de la recette pour trouver la solution que de dire faites revenir à feu doux, allez dormir un petit peu.

Au niveau psychologique oui, c'est tout à fait conseillé, par exemple, d'aller dormir pour au matin trouver la solution, en a des témoignages de grands mathématiciens. Témoignages d'autres, que vous y pensez tout le temps, eh puis c'est justement au moment où vous cherchez à attraper l'autobus - quand les autobus avaient encore les plates-formes - et puis que vous manquez la marche par exemple, et hop, ça peut se trouver que ce soit le moment de l'Euréka, ça se sont des considérations extrinsèques au rapport du problème et de sa solution.

Le rapport du problème à sa solution est un rapport qui s'établit fondamentalement dans un temps suspendu, c'est-à-dire vous entrez les données dans la machine qui travaille, il faut un certain temps pour travailler eh puis il sort CQFD.



Qui peut éventuellement être que le problème n'est pas soluble : pas tout à fait ce qu'il fallait démontrer, mais ça vaut autant. C'est capital aussi bien de démontrer l'impossibilité de résoudre. Ce qui se déroule dans la machine se déroule dans un temps suspendu.



Par exemple vous avez au XVII° siècle un toulousain, membre de la magistrature, qui formule un problème et c'est à la fin du XX° siècle qu'il y a un gars pour dire Euréka j'ai trouvé !

Ça ne compte pas qu'il a d'abord dit Euréka !, qu'il s'est mis le doigt dans l'œil, comme c'est arrivé et qu'il lui a fallu réparer sa démonstration pour qu'enfin elle soit universellement admise, c'est-à-dire par une vingtaine, une cinquantaine d'autres gars au maximum, qui ont refait la démonstration. Et l'humanité entière, qui a délégué ses pouvoirs, qui a constitué ces vingt gus en instance du jugement mathématique, admettent que le problème a été résolu.

Oh ! bien sûr, il s'est passé des tas de choses entre Fermat et Andrew Wiles, ça n'a pas chômé dans les mathématiques, ça a connu plusieurs bouleversements, plusieurs inventions essentielles, des progrès, des dispersions, une énorme population d'êtres mathématique nouveaux s'est présentée pendant ce temps là, il n'empêche que c'est le problème de Fermat qui a été résolu.

Ça pourrait paraître comme une sorte de communication mystique, puisque ça n'est évidemment par le même gars qui a posé le problème et celui qui l'a résolu, à moins de croire à la réincarnation, ça n'est pas le même problème puisqu'en plus, on n'a pu le résoudre qu'en appendant ce problème à un autre, qui avait l'air au départ tout à fait différent, il a fallu démontrer que résoudre l'autre problème était équivalent à résoudre celui de Fermat, donc c'est dans un champ des mathématiques tout à fait différent et inexistant au temps de Fermat qu'on a obtenu la solution du problème de Fermat. C'est-à-dire que, formellement, c'est bien le même problème.

Et donc, bien qu'il soit impossible que Fermat ait eu ces instruments mathématiques à sa disposition, il n'y a pas de doute sur le fait que c'est bien le même problème qui a été résolu, il n'y a pas de doute sur l'identité du problème et le fait que la solution, même acquise par un chemin impensable pour Fermat, est la solution qui correspond au problème.

J'évoquais déjà la dernière fois, pour le problème des quatre couleurs, le fait que, précisément, on soit passé par un important temps d'ordinateur, qui serait aujourd'hui certainement beaucoup plus court, ce fait, que ce soit passé par l'ordinateur pour réaliser l'exhaustion des configurations possible, très légitimement a été admis comme une

voie de démonstration parfaitement probante par l'instance judicative mathématique, ce qui n'empêche pas qu'on peut toujours se dire est-ce qu'on ne pourrait pas acquérir la solution par une autre voie que celle de l'exhaustion de la combinatoire.

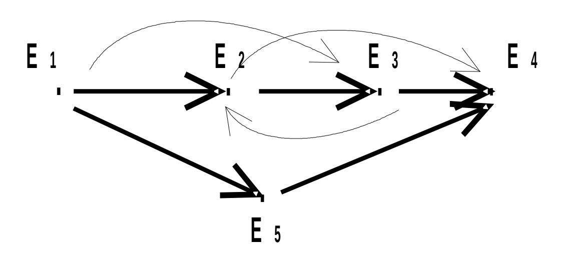
Le problème, d'ailleurs, se pose aussi à propos du problème de Fermat, parce que le petit malin, grand malin avait dit : j'ai la solution mais je n'ai pas la place dans la marge pour l'écrire. Il écrivait dans les marges de Diophante ses réflexions pour lui-même et puis il a dit ça, il reste la question de : est-ce que Fermat avait lui-même vraiment la solution de son problème, auquel cas il faudrait faire comme pour la musique ancienne sur instruments anciens, il faudrait jouer de la mathématique avec les moyens de Fermat, donc une autre façon d'acquérir la solution et ça n'invalide pas du tout la solution acquise au bout de trois quatre siècles.

Cela dit, cette sensationnelle suspension du temps dans l'opération de raisonnement mathématique, de nature à faire rêver, qui ferait rêver un Borges mathématicien, lui a rêvé sur la littérature, mais ce qui a lieu en mathématiques, de ce point de vue là, est tout de même congruent avec sa méditation, son fantasme, cette sensationnelle annulation du temps que je vous mets en scène n'empêche pas qu'il y a une présence du temps bien connue même au niveau élémentaire. Quand on raisonne, même sur les exercices qu'on vous propose à l'école, c'est bien connu, il y a des problèmes qu'on ne peut pas résoudre d'un seul coup, mais qu'il faut des paliers intermédiaires, et on vous dit essayes de résoudre d'abord ceci et une fois que tu auras résolu ceci, tu pourras résoudre cela.

Autrement dit, ça, cet ordre, méthodique, par lequel il convient de procéder, n'est pas du tout inconnu en mathématiques, le faire de commencer par là et puis de continuer par là-bas.

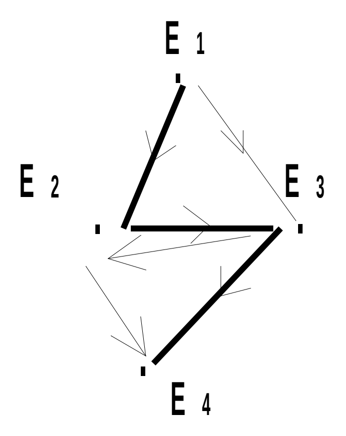
Mais, est-ce que c'est du temps ça ? Tout le monde est d'accord pour dire que ce sont des étapes du raisonnement. Eh bien qu'il y ait des étapes du raisonnement suffit à dire que c'est du temps, si on définit le temps comme une succession, succession orientée, ordonnée, premièrement, deuxièmement.

Autrement dit un problème peut être posé et sa solution raisonnée être décomposée en plusieurs étapes de raisonnement, première, seconde, troisième, la quatrième où on compte.



Et puis il peut aussi se faire qu'on saisisse qu'on peut avoir un court-circuit en passant par l'étape, là marquée E5 et ça permet de conclure aussitôt, donc de réduire les étapes E2 et E3.

Il peut aussi se faire que on puisse d'emblée s'attaquer à E3 pour revenir à E2, et de là aller à E4. Par exemple si c'est ça, le dernier dessin que j'ai mis au tableau, le plus simple est encore de s'apercevoir que c'est un graphe et que, entre les sommets E1 et E4, on peut suivre aussi bien ce chemin-ci, que ce chemin-ci.



Alors ça, bien piger ce que c'est qu'un graphe, ça consiste à s'apercevoir que c'est du temps logique, un graphe.

Vous allez me dire que ça n'est pas du temps, que ce ne sont que des

étapes et que ce qu'on appelle le temps logique n'est qu'un temps logicisé, c'est-à-dire le temps comme étape d'un raisonnement.

Et, en effet, ça n'est pas le temps dont vous avez, comme vivant conscient de soi et par là même du sucre qui fond dans la tasse de Bergson, enfin pas dans celle de Bergson, dont vous n'avez justement pas l'expérience, celle du sucre qui fond dans votre tasse, celle que vous avez ici.

Je dis que vous avez ici puisque j'avais déjà appris par une communication qu'à ce *Cours* on dort, j'ai appris par une autre communication que dans ce *Cours* on mange et donc, certainement, il y en a d'autres qui boivent, donc il y avoir quelque part une tasse de thé avec un sucre dedans qui fond.

Évidemment le temps logique, ce n'est pas le beau temps, ce n'est pas le temps de la palpitation, sauf à l'extrême fin du second sophisme caché dans le premier, le temps logique c'est le temps, d'entrer ? ? dans la logique, et donc il a une petite tête de logique, bien entendu. Bien entendu que c'est un temps naturalisé dans la logique, si je puis dire, un temps avec une nouvelle identité, de temps, une identité qui correspond au passage d'un somment à un autre d'un graphe.

Oh ! Vous allez dire ! Alors ça qu'est-ce que c'est qu'un temps comme ça, on n'en veut pas ! Alors d'accord !

Donc, pour être conciliant - jusqu'à un certain point, comme toujours - admettons qu'il y a une différence qu'impose précisément une petite réflexion sur un graphe, il y a une différence entre le temps et la durée.

Je vous laisse la durée, avec le sentiment de la durée, je vous laisse le sucre, je garde le graphe. Mais je garde le mot de temps, pour le raisonnement. Ce n'est quand même pas moi qui ait mis dans la langue, pour qu'on dise au premier temps, au second temps, dans un premier temps de la pensée, ou dans un second temps de la pensée, etc.

Ça, ça n'est pas de l'ordre du sucre qui fond ou du cerveau en ébullition comme nous tout à l'heure. Donc le temps logique, en effet, se distingue de la durée psychologique. Ça, ça n'est pas sorcier mais ça montre ce qu'il a de vicié, la nocivité du sophisme qui voudrait faire considérer le problème de la séance analytique à partir de la durée. On a les oreilles qui bourdonnent avec cette affaire de la durée des séances !!! Et là, faire la différence entre le temps et la durée, est tout à fait opératoire et essentiel.

J'ai eu le plaisir qu'on m'apporte une donnée, cette semaine, je la dois à Barbara Gorczyca qui doit être ici, peut-être, ah, oui, qui m'a confié son amitié avec un spécialiste de Raymond Queneau et que ce spécialiste, interrogé par elle, avait reconnu dans l'auteur anonyme de la note que Lacan place dans le *Temps logique,* qui là nous propose en même temps un petit schéma, c'est-à-dire la note de la page 202, 203, Lacan fait allusion aux réunions d'un petit cénacle, d'un petit collège intime où les esprits choisis ont été mis dans une panique confusionnelle par le problème des trois prisonniers, Lacan donc dit qu'un petit billet lui a été transmis, dont il nous fait profiter. Le spécialiste de Raymond Queneau dit reconnaître dans ce passage le style particulier de Raymond Queneau et la pièce à l'appui, c'est un article dont Barbara Gorczyca m'a rafraîchit le souvenir en rapportant un exemplaire, un article de Raymond Queneau publié dans le recueil intitulé *Bords* où figure un petit article minuscule sur la cinématique des jeux.

C'est un article qui, en dépit de la chronologie, ou plutôt selon une chronologie à peu près inverse, termine le recueil, article dont il précise qu'il est paru en 1948 et qu'il l'avait écrit en 1944. Rappelez-vous l'article de Lacan, son témoignage dans les *Écrits* que l'article lui a été demandé en 45. Et la dernière phrase de cet article, est la suivante : - C'est ainsi que le problème des « trois noircis » - entre guillemets - se résout par un raisonnement en trois temps. Il n'est pas douteux que cette

dernière phrase se réfère au problème des trois prisonniers et qu'il y a une liaison possible, en tout cas qui vient à l'appui de l'évaluation de l'expert quenaldien, je ne sais pas comment on dit.

Cet article de Queneau, qui était mathématicien en même temps que poète, s'intéresse – ce n'est pas un article fondamental du tout, mais il s'intéresse aux jeux, alors qu'il ne connaissait pas encore, il le précise dans une note postérieure, la théorie des jeux de Von Neumann et Morgenstern qui paraissait juste en 1944, je n'ai pas vérifié la date précise. Il propose d'examiner les jeux du point de vue du temps, il y a à supposer que cette idée lui vient de ce qu'il a cueilli dans les réunions du collège intime qui se réunissait à ce propos.

Ces réunions avaient vraisemblablement lieu à la même époque ou le cher Georges Bataille carburait sur ce que le cher Blanchot appelait la communauté inavouable où ils fondaient leur mutualité sur le meurtre d'une femme. Bataille arrivait à exciter tout un petit monde avec ce projet qui était bien fait pour flatter certaines positions subjectives. Dans le même temps, le collège intime de Lacan se réunissait sur un problème de logique temporelle.

À partir de cette idée, Queneau dit très bien que le temps dont il s'agit dans les jeux n'est pas une durée mais un temps discontinu, un ordre de succession, mais même ainsi dépouillé de toute qualité psychologique ou affective, il n'en est pas moins du temps.

Et c'est là-dessus qu'il appuie en effet, on dirait aujourd'hui si on le fait que la théorie des graphes - il n'a pas l'usage du mot comme il le signale dans sa note postérieure, ce n'était pas encore sorti pour lui - n'est pas purement et simplement géométrie puisqu'elle suppose, dit-il, un mobile qui se déplace d'un somment à un autre sommet qui lui est associé. Il n'appelle pas ça la théorie des graphes, il appelle ça une cinématique, introduisant le mouvement et en effet, à partir de la notion de graphe, on peut démontrer un nombre très considérable de propriétés, on peut dénombrer les chemins possibles sur un graphe, c'est-à-dire les chemins que décrit un mobile et cette description par le vide est soumise à un certain nombre de contraintes et c'est dans l'ordre de ces réflexions qu'on a intégré des problèmes qui étaient déjà présents dans la mathématique amusante jusqu'à devenir des problèmes de mathématique sérieuse.

C'est une dimension propre où on rencontre par exemple le problème de Postumus, connu de Queneau à cette date, d'où Lacan a tiré son architecture des alpha, bêta, gamma, delta et à partir de là, comme jadis je l'avais montré, était arrivé à son graphe. Le graphe du séminaire des *Formations de l'inconscient* procède directement de la réflexion de Lacan sur « La lettre volée » et - c'est ça dont il faut s'apercevoir - la première entrée dans cette dimension, c'est son article sur « Le temps logique ».

Ce qui compte pour un temps, c'est le déplacement d'un sommet à un autre et Queneau l'appelle joliment le temps abstrait discontinu. Nous verrons tout à l'heure que si on prend très au sérieux la discontinuité du temps, évidemment il y a quelque chose qui saute du sophisme de Lacan, qui saute du second sophisme et qui glisse dans le premier.

Un temps discontinu, parce qu'on considère par la durée là le déplacement d'un sommet à un autre se font, on ne s'occupe pas de savoir si d'un sommet à un autre c'est en pente alors c'est dur à gravir et qu'ensuite c'est en descente alors on peut y aller plus vite etc. ça c'est le Tour de France cycliste, qui est un graphe. Le Tour de France cycliste est un graphe sur la carte de France puisque parfois on saute la ville qui n'a pas allongé assez de picaillons à l'organisation pour passer à une autre, on déplace le peloton dans un car, comme ça… mais c'est un graphe à la condition qu'on ne s'occupe pas de savoir si c'est le Pic du Midi ou si c'est la Beauce.

C'est par là que ce temps est abstrait, c'est pur ordre de succession qui est en jeu. Donc je crois que ces considérations, pas à pas, démontrent assez la parenté du problème du temps logique avec la construction du graphe.

La séance analytique, pour en remettre un petit coup là-dessus, c'est la séance logique, pour Lacan, c'est-à-dire qu'au sens de Lacan, une séance va d'un déplacement logique vers une conclusion, un déplacement orienté par ce qu'il a appelé la passe, ce qui veut dire qu'une analyse se conclut, comme un problème.

On pourrait même dire que s'il a mis l'accent sur les entretiens préliminaires, c'est qu'il avait l'idée qu'il faut d'abord rassembler des données.

Alors il y en a certains qui disent oh ! là là ! C'est une séance courte ! Ils y en a d'autres qui veulent se faire bien voir, qui veulent démontrer aux autres qu'ils sont bien propres sur leur personne, qui disent : mais pas du tout, ça n'est pas la séance courte c'est la séance variable ! Ne dites pas séance courte, dites séance variable ! Je n'invente pas. Il y a une dame qui est à elle toute seule une compagnie, Roudinescompagnie, qui explique qu'il ne faut pas confondre ! Il y a les blancs et les noirs, il y a les lacaniens noirs qui pratiquent la séance courte et les lacaniens blancs qui pratiquent la séance variable.

Tout ça ne démontre de la compagnie qu'à quel point elle accepte les valeurs, le langage, les concepts des autres. Qu'il s'agisse de courte, de variable ou de fixe, c'est ne considérer la séance que sous l'aspect de la durée, plus ou moins longue la même différente durée. Elle considère ça sous l'aspect de la quantité et ce qui est cohérent avec ça, c'est, en effet, que si on considère la séance à partir de quantité, il faut réglementer le nombre des séances, là c'est cohérent, c'est cohérent dans la connerie mais c'est cohérent ! Est-ce qu'une connerie cohérente est supérieure à une connerie incohérente ? Il faudra y penser, on peut dire que la connerie incohérente manifeste quand même une rémanence d'intelligence, mais c'est une rémanence d'intelligence qui vient de quand même avoir, en effet, ouvert Lacan. Mais pour autant, la connerie incohérente permet de démontrer n'importe quoi.

Alors ça n'est pas dire que la séance est à penser, *sub specier aeternitatis*, mais que la séance est à penser sous son aspect de temps logique, tout à fait abstrait de la durée.

Ce n'est pas le lieu, parce que je vois que je traîne, de parler des conséquences extrêmement néfastes, voire dangereuses surtout pour le praticien, néfastes pour le patient, dangereuses pour le praticien, de la séance longue et fixe.

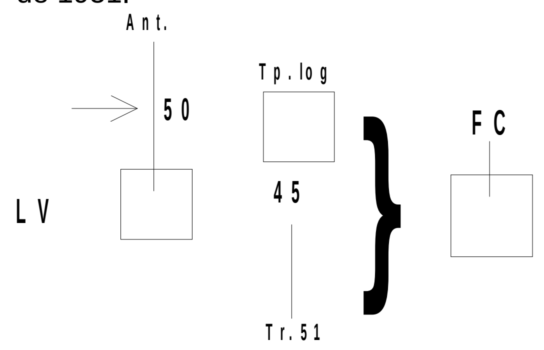
En effet, ça amoindrit, ça tamponne, ça diffère l'effet logique pour le sujet, l'effet logique de la séance, ça le précipite, pour remplir le temps, dans une expérience de la durée qui est, à ce moment là décorée de manifestations narratives, d'embarras psychologiques. C'est une expérience d'ordre psychologique et qui tamponne, qui amortit la logique du parcours et la modulation du temps logique qui est alors mise en valeur c'est : je patauge. C'est ce que Lacan appelait macérer dans votre marais. Et la séance psychologique est dangereuse pour le praticien. Je voudrais arriver à leur dire ça aux autres parce qu'ils m'invitent, pardonnez-leur, ils ne savent pas forcément ce qu'ils font.

Je voudrais arriver à leur dire ça un jour à la fin de l'année, pour leur bien, que c'est anti-hygiénique pour le praticien, il n'y a qu'à les voir. C'est-à-dire que eux aussi ils doivent remplir la séance, alors ils font autre chose, j'en ai eu le témoignage récemment par quelqu'un qui a hanté ces milieux, qui a recueilli les confidences des uns et des autres. Il y en a un qui a un ordinateur spécialement choisi pour ne pas faire de bruit et puis pendant les cinquante-cinq minutes, il tapote sur son ordinateur. Il y en a un, célèbre, qui gênait quand même un peu ses analysants en se limant les ongles, il paraît que tout le monde sait ça dans un certain milieu. Moi j'ai le témoignage

de quelqu'un qui a été chez un autre, qui dormait tout simplement et qui, à la différence de l'ordinateur faisait du bruit. Ça ne l'a pas dérangé jusqu'à une certaine date.

J'ajouterai à la suite ce que j'ai déjà narré ici, le récit de monsieur Rony Schaeffer, au congrès de Barcelone où j'ai été, et qui consistait à expliquer à l'analyste les méthodes pour ne pas se laisser envahir l'espace psychique par le patient. Avec, à la clef, une description horrible des ravages psychiques produits chez le psychanalyste par le patient, ce qui m'avait d'ailleurs fait lui dire dans la discussion que ça me faisait penser à *Star Wars,* et le patient étant Dark Wader, mais ce n'est pas une idiosyncrasie du type, ce sont les conséquences pathologiques de la séance longue à durée fixe, chez l'analyste. Je crois que c'est une donnée qu'il faut prendre en compte pour comprendre la trajectoire de l'institution fondée par Freud.

Alors on va entrer maintenant un peu plus décidément dans l'article de Lacan, article dont je vous ferais simplement remarquer qu'il le place lui-même entre l'avant et l'après, comme il le signale. Dans les *Écrits,* vous avez « La Lettre volée » – en hors-d'œuvre - et puis vous avez les antécédents de Lacan qui vont chronologiquement, jusqu'en 1950, vous avez « Fonction et champ de la parole et du langage », ça, ça commence après et puis, en décrochage par rapport à la chronologie, vous avez *Le temps logique,* qui est de 1945, flanqué, comme je l'avais dit, de son *Intervention sur le transfert* qui elle, est de 1951.



J'avais déjà signalé tout l'intérêt qu'il y a à ce couplage de l'article du *Temps logique* avec le transfert, et, dit Lacan, cet article et sa localisation aussi dans ce recueil, démontre que l'après faisait antichambre pour que l'avant puisse prendre rang.

Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire qu'il considère qu'une fois qu'il avait produit *Le Temps logique* en 1945, l'après s'est fait attendre jusqu'à 1953, parce que il fallait d'abord que l'avant puisse complètement se développer.

Cette position décrochée de l'article du « Temps logique » lui sert à indiquer qu'il y a bien un temps logique dans son enseignement et qu'il faut d'abord avoir complètement développé un point pour pouvoir en développer un autre. Il faut d'abord avoir, par exemple, fait l'exhaustion d'une question, l'avoir retournée dans tous les sens et la regarder sous tous les angles pour qu'on puisse passer à autre chose.

Et alors il y a quelque chose qu'on a finit par appeler ma lecture de Lacan ! eh bien si c'est une lecture, ça n'est pas une lecture chronologique, même si chaque fois je vous ai appris à faire attention à quel moment Lacan a dit cela, ce n'est pas une lecture chronologique, c'est une lecture qui respecte le temps logique de l'enseignement de Lacan.

Alors, un petit mot sur la question de la liaison avec le transfert. C'est pour se mettre à résoudre un problème, pas simplement dans la psychanalyse, pas simplement son problème, pas seulement ses difficultés qui ont une chance de trouver une mise en forme signifiante grâce à ce que l'on appelle les entretiens préliminaires. Les entretiens préliminaires sont destinés à transformer les difficultés, parfaitement légitimes, constantes, qu'on peut avoir dans l'existence, de transformer ses données en problème.

Mais ce n'est pas simplement dans la psychanalyse qu'on se met à résoudre le problème par le transfert, à cause du transfert. C'est pour se mettre à la tâche de n'importe quel problème

de logique et de mathématiques qu'il faut un fait de transfert.

C'est saisissant dans ce qu'en a raconté Andrew Wiles. C'est que, bien orienté dès sa petite enfance, vers l'age de dix ans, il est allé acheter un bouquin où il y avait les grands problèmes de mathématiques, il a vu tous les grands esprits qui s'étaient attachés à résoudre le problème de Fermat, à démontrer le théorème, et puis il a vu que ce n'était pas encore fait, il s'est dit moi Andrew Willes, dix ans, comme ça, je serais celui là, et puis, un peu blanchi sous le harnais, même au point d'avoir dépassé l'age de la médaille Phields, il a réalisé son rêve de petit garçon.

Mais laissons ces données biographiques. Pour se mettre à résoudre un problème, il faut d'abord d'abord avoir confiance que le problème vaut la peine, il faut avoir confiance que le problème a une solution, il faut avoir confiance que le problème est valable et donc il faut quand même supposer qu'il y a une solution, ne serait-ce que la solution qu'il n'y en a pas, que la solution est impossible.

Autrement dit la position même d'un problème met à l'horizon le sujet-supposé-savoir la solution. C'est ce qu'exprimait à sa façon Hilbert dans sa leçon célèbre sur les problèmes futurs des mathématiques, qui a dominé le début du siècle en mathématique. Il faisait le liste des vingt trois problèmes à résoudre. Et après avoir marqué l'importance essentielle de la démonstration d'impossibilité de la solution, « dans la mathématique moderne, *dit-il,* la question de l'impossibilité de certaines solutions joue un rôle prépondérant, c'est à ce point de vue que d'anciens et difficiles problèmes tels que ceux de la démonstration de l'axiome des parallèles, la quadrature du cercle et la de résolution par radicaux de l'équation du 5eme degré, ont reçu une solution parfaitement satisfaisante et rigoureuse, bien qu'en un sens toute différente de celle qu'on cherche primitivement.

Le fait remarquable dont nous venons de parler - celui-ci - et certains raisonnements philosophiques ont fait naître en nous la conviction que partagera certainement tout mathématicien mais que jusqu'ici personne n'a étayée d'aucune preuve – *prudent* - la conviction, dis-je, que tout problème mathématique déterminé doit être forcement susceptible d'une solution rigoureuse, que ce soit par une réponse directe à la question posée ou bien par la démonstration de l'impossibilité de la résolution, c'est-à-dire la nécessité de l'insuccès de toute tentative de résolution. Cet axiome, la possibilité de résoudre tout problème, est-ce une propriété caractéristique et distinctive de la pensée mathématique ou serait-ce peut-être une loi générale du mode d'existence de notre entendement ? » Il conclut son introduction par cette notation pleine d'écho pour nous : « Nous mathématiciens, nous entendons toujours résonner en nous cet appel, voilà le problème, cherches-en la solution, tu peux la trouver par le pur raisonnement, jamais en effet mathématicien ne sera réduit à dire : *ignoradumus* », nous ignorerons.

D'où l'effet de penser qu'ils ont été fier, tout un temps, heureux - d'où l'effet de panique confusionnelle dans laquelle les a mis le théorème de Gödel. C'est parce que Hilbert avait fait apparaître ce qu'il ne fallait pas dire, à savoir l'existence du sujet-supposé-savoir en mathématique, qui est ici exactement formulé, que la démonstration par Gödel qu'il y a des vérités mathématiques qu'on ne peut pas démontrer, évidemment, a produit une commotion, un traumatisme qui a été aussitôt recouvert, bien sur, par : après tout ça n'est qu'une démonstration d'impossibilité, et là, là, encore, on ne peut pas négliger la différence des temps. Au premier temps, ça a bien été un démenti à l'*ignoradumus*, ça a été fonder un *ignoradumus* fondamental dans les mathématiques, même jamais aussi bien dégagé jusqu'alors, dans aucune discipline.

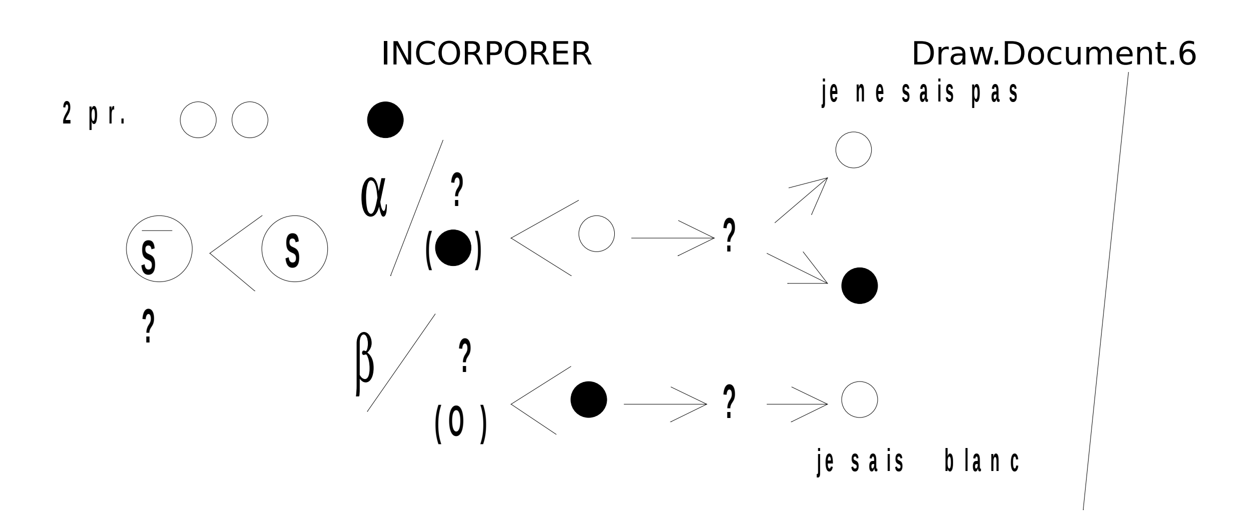
Alors, ici, évidemment, celui qui pose le problème dans l'exemple de Lacan c'est le Directeur de prison, comme c'est le prof qui vous met l'exercice, comme c'est soi-même qui se pose le problème, on peut dire que le sujet-supposé-savoir, c'est l'effet de signification qui est précisément induit à partir du moment où on se soumet au problème, qu'on fait le S_2 esclave du problème, qu'on élève le problème à résoudre comme le signifiant maître, qui fait travailler, et alors, ce qui va avec, c'est l'effet de sujet-supposé-savoir.

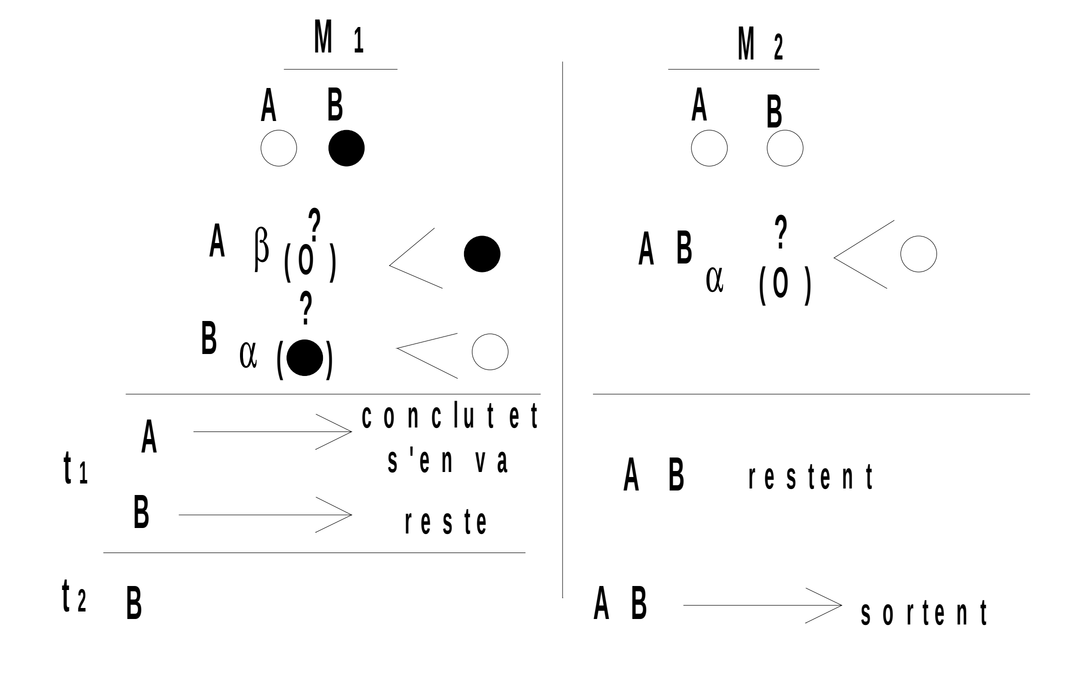
C'est bien pour ça si Fermat, ça a aussi intéressé, c'est qu'on pensait que Fermat avait la solution. Et lui, il a dit simplement : écoutez je ne peux pas l'écrire parce qu'il n'y a pas assez place au lieu de l'Autre. On s'imagine toujours que le lieu de l'Autre… Non ! il y a une crise du logement aussi au lieu de l'Autre ! Il n'y a plus de place au lieu de l'Autre comme éventuellement il n'y a plus de temps assez pour, comme chante Guy Béart, il n'y a plus d'après à Saint-Germain-des-Près, ça, ça concerne une proposition fort importante.

Venons à la détermination du problème proprement dit. Évidemment le fait que ce soit une prison est tout à fait emblématique puisque, en effet, quand on rentre dans le problème, on est déjà dans la prison signifiante, que vous aménagez ce problème.

Je laisse de coté les considérations sur la nature du sophisme que j'ai déjà évoquées et je reprends la simplification que j'ai introduite la dernière fois du problème de l'après. Ce qui vous amène tout de suite trois prisonniers, cinq disques, deux motions suspensives, je simplifie les données du problème et j'étudie le problème à partir seulement du problème de deux prisonniers qui permet finalement d'aller assez loin dans la démonstration des effets de Lacan.

Deux prisonniers avec comme données de départ, il y a deux disques blancs et un disque noir. Étudions le problème du *Temps logique* à partir de ces données. Pour chacun des deux prisonniers la situation peut-être écrite ainsi.


INCORPORER
Draw.Document.6
2 pr.
je ne sais pas
α
β
?
S
?
(0)
je sais blanc


M1
M2
A B
A β
B α
A B α
(0)
t1
A
conclut et s'en va
B
reste
A B restent
t2
B
A B
sortent

Pour chaque prisonnier, j'écris ici un signe qui veut dire voilà, voilà ce qu'il voit, voilà son monde, plus précisément voilà la configuration subjective de son monde. Enfin la configuration subjective de son monde, à vrai dire, c'est toutes les positions mais là, la configuration subjective de son monde est déterminée par deux positions, à savoir ce qu'il voit, et le voyant donc il le sait - je mets un S - il sait si l'autre est blanc ou noir, on suppose qu'ils ont l'amabilité de se tourner puisqu'ils ont ça dans le dos. S'il y a un prisonnier qui dit je ne me tournerais sous aucun prétexte, ? ? ? il y ait des glaces ??? et puis, d'autre part, le disque que lui a dans le dos, je le marque avec savoir surmonté d'une barre qui veut dire la négation.

Donc une configuration subjective quand il y a deux prisonniers qui ont des marques dans le dos, une configuration subjective déterminée par une formule avec un symbole binaire, à savoir le disque qu'il a dans le dos qu'il ne connaît pas, point d'interrogation, le disque de l'autre qu'il voit.

Étant donné les données du problème, il y a deux configurations subjectives possibles, à savoir la configuration alpha, ça veut dire le sujet toujours ne sait pas ce qu'il a dans le dos, et il voit l'autre blanc ou la configuration bêta et il voit l'autre noir.

Dans le cas où il voit l'autre blanc, qu'est-ce qu'il doit conclure ? Il ne sait pas si lui-même est blanc ou noir, donc il dit : je ne sais pas. Au contraire, si le sujet est dans cette configuration, dans la configuration bêta, là il peut conclure qu'il est blanc. Il n'y a pas plus simple, plus simple c'est un seul gars qui a un disque dans le dos et qui ne sait lequel c'est.

Là, il y a un je sais, un je sais qui d'ailleurs a comme conséquence immédiate un je vois. Alors ça, c'est indépassable, une fois que vous avez écris ça, vous pouvez poser votre craie et vous en aller et d'ailleurs je suis presque à la fin et je vais durer au delà, comme ça je vous verrais partir les uns après les autres.

Ça c'est indépassable et on sait que la seule configuration qui permet de conclure, c'est la configuration subjective bêta, qui permet une conclusion immédiate, à savoir : je suis blanc. Le résultat des courses dans la configuration bêta, s'il y a un des sujets, il ne peut y en avoir qu'un seul, qui soit dans la configuration bêta, le noir dit : moi je ne sais pas, le blanc dit : je sais que je suis blanc, et le noir qui est ici, et qui ne le sait pas, ne peut pas conclure.

Le résultat des courses, c'est qu'il y a un gagnant et un perdant. S'il y en a un qui a la configuration bêta, il y en a un qui est gagnant, il y en a un qui est perdant, c'est absolu et c'est indépassable.

Évidemment, on peut s'arrêter là. Étudions maintenant non pas les configurations subjectives mais les configurations objectives, partons un peu au-delà. Les configurations objectives, c'est le monde où on sait quel est le disque que les deux ont, c'est le monde du directeur de la prison, c'est le monde même pas du sujet-supposé-savoir, c'est le monde du sujet qui sait, le sujet-supposé-savoir réel.

Les configurations objectives, il y en a deux seulement, M1 et M2, la configuration objective, c'est : ou bien il y a un blanc un noir, ou bien il y a deux blanc. Il ne peut pas y avoir deux noirs puisqu'il n'y a qu'un seul disque noir, donc voilà les deux configurations objectives possibles.

Dans ce cas-ci, A, quel est le monde de A ? A ne sait pas s'il est blanc, il voit le noir, donc A est dans la configuration bêta, tandis que B ne sait pas qu'il est noir, il voit l'autre blanc, il est dans la configuration alpha. C'est le cas que nous avons étudié, dans ce cas-là il y en a un qui peut conclure et il y en a un qui ne peut pas. Celui qui est blanc peut conclure à partir de la configuration bêta, mais l'autre ne peut pas conclure.

Dans ce cas-ci, les sujets A et B sont dans la même configuration, c'est-à-dire de voir un blanc et d'ignorer qu'ils le sont. Ils sont tous les deux dans la configuration alpha. Ce qui veut dire

qu'ici à la fin des courses, il y en a un qui a - lequel s'en va ? - il y a A qui s'en va, A conclut et s'en va et A et B restent.

Alors, on peut dire au revoir, là on a tout fait. Maintenant, ça devient intéressant si on a le droit de continuer, au-delà de ce point-là. Si on a le droit de continuer, vous pouvez dire pas du tout, voilà le problème, voilà comment ça se présente, là il y a toute la combinatoire des positions, avec le monde objectif le monde subjectif, et comment ça… il y a tout, donc on rend son tablier.

Mais peut-être qu'on aurait le droit de continuer. On a le droit de continuer si on introduit le temps, le temps logique, qui est quand même une donnée supplémentaire. On introduit un temps qui n'est pas la durée, c'est simplement le droit de raisonner au-delà de ce point-ci. Et qu'est-ce que ça veut dire raisonner au-delà de ce point-ci ? C'est faire une étape suivante du raisonnement.

Alors dans ce cas-là, qu'est-ce qui se passe dans au temps suivant, voilà la conclusion au temps t1. Si vous avez le droit de continuer, à ce moment là, B ayant vu que A partait, en conclut qu'il est noir et à ce moment-là il s'en va aussi. Si l'autre a pu se décider à partir et qu'il n'est pas resté comme dans le cas M2, alors c'est que moi-même je suis noir. C'est ce que j'avais mis en scène la dernière fois.

Donc au temps t2, B peut partir aussi. De ce coté-ci, les deux restent et donc chacun des deux peut se dire « je ne suis pas noir sinon l'autre serait parti au premier temps », et donc chacun des deux peut conclure qu'il est blanc et les deux sortent.

Autrement dit, si nous acceptons d'introduire le temps logique dans le problème, ce qui veut dire faire un deuxième temps de raisonnement, c'est qu'il y a un temps, parce que si on ne l'introduit pas on reste collé là, mais ce n'est pas la durée, si on introduit le temps logique, alors au deuxième temps de toute façon les deux sont sortis, on sait ça. Et donc on peut dire qu'on a là un problème qui est soluble pour les deux participants au temps deux, quand ils sont tous les deux blancs, au temps deux, ils peuvent sortir.

Et quand on est dans la configuration M1, au premier temps il y en a un qui sort, le blanc, et au deuxième temps il y a l'autre qui sort. Le problème de Lacan, c'est la même chose, simplement comme il y a trois personnages qui sont blancs, on sait déjà : au troisième temps les trois vont sortir.

Simplement, le fait d'avoir simplifié les données du problème permet de s'apercevoir de ce qui pourrait être l'essence du temps logique, au sens du premier sophisme.

C'est la merveille puisqu'un problème insoluble, dans la configuration M2, c'est un problème insoluble, se convertit en problème soluble. Le problème dont les données empêchent A et B de savoir ce qu'ils sont, c'est pour ça qu'ils restent comme des couillons, ce problème-là, par l'introduction du temps logique, devient soluble.

C'est un miracle, ce n'est pas un miracle du hurlement mais enfin c'est le miracle de l'*Eurêka,* c'est le miracle du hurlement *Eurêka j'ai trouvé !*

La conversion du problème insoluble en problème soluble, constitue une surprise. Alors où est-ce qu'est le sophisme ? Le sophisme, c'est d'avoir permis un après de la conclusion. C'est-à-dire je conclus : « Pas si vite papillon ! et le coup d'après qu'est-ce que tu conclus ? »

Autrement dit, c'est d'avoir permis la conclusion t2, la conclusion au temps t2. La conclusion au temps t1 c'est la conclusion : « Tais-toi », tandis que la conclusion est possible pour les deux au temps t2.

Je vous ai déjà mis en valeur où est exactement le point sophistique de l'affaire, c'est un sophisme parce que vous autorisez que la conclusion du temps t1 se convertisse en donnée supplémentaire du problème. Et donc le problème que vous arrivez à résoudre au temps t2 n'est plus le même que le problème du temps t1. Le problème que

nous posions au temps t1 c'est : que puis-je conclure quand il y a deux disques blancs, un disque noir et que je vois que l'autre a un disque blanc, réponse : rien.

Le sophisme, c'est que le deuxième problème que vous arrivez à résoudre, c'est le problème suivant : que puis-je conclure quand je vois que l'autre a un disque blanc et qu'il n'est pas sorti. C'est ça la donnée supplémentaire : qu'il n'est pas sorti. Et donc c'est ce « n'être pas sorti » que vous introduisez dans les données du problème et donc vous faites les malins parce que vous avez résolu le problème au temps t2, simplement le problème au temps t2 n'est plus le même qu'au temps t1, contrairement au problème de Fermat, beaucoup plus compliqué.

Sachant qu'il y a cette configuration, et que A est parti, B peut-il savoir ce qu'il est ? Oui. Sachant que les données du départ, sachant que l'autre est parti le premier peut-il savoir ce qu'il est ? Oui, il sait qu'il est noir. Mais si l'autre n'est pas parti, on peut aussi conclure, on peut conclure que tous les deux sont blancs, c'est-à-dire que moi-même je suis blanc. Autrement dit, dans le premier cas, on peut conclure, à partir du départ de l'autre, qu'on est noir, mais à partir du non-départ de l'autre, on peut conclure qu'on est blanc.

C'est beaucoup plus frappant évidemment dans le deuxième cas, puisque là c'est le non-événement, le fait qu'il ne se passe rien qui autorise une conclusion. Mais le fait qu'il ne se passe rien, le non-évènement est un évènement, le fait qu'il ne se passe rien, eh bien par là-même, il se passe quelque chose.

Alors ça suppose, et c'est de ça que Lacan va faire surgir son second sophisme à l'intérieur du premier, mais pas tout de suite, pas si vite papillon, tout ça repose sur le fait que la conclusion doit se manifester comme mouvement. Dans le cas M1, le mouvement de A se traduit pour B par : Ah ! Eh bien alors il sait ce qu'il est et donc je sais ce qu'il est, je sais qu'il sait, si je vois A partir, alors je comprend qu'il sait ce qu'il a dans le dos. Mais si je le vois qui ne bouge pas, qu'il reste immobile, je sais alors qu'il ne sait pas, donc il est dans la même position que moi, et donc je sais que je suis blanc.

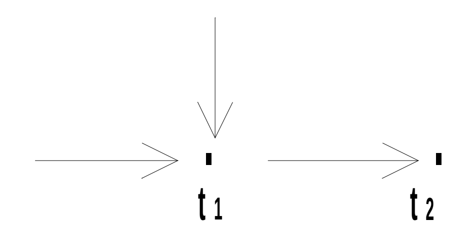
Qu'il y ait mouvement de l'autre ou pas, je peux conclure dans les deux cas, dans le cas où l'autre s'en va, je conclus que je suis noir, dans le cas où il s'en va pas, je conclus que je suis blanc, comme lui.

On voit bien qu'il est essentiel, là, que je voie ce que l'autre fait. Imaginons la même histoire mais si le directeur de la prison avait dit : bon, quand vous aurez trouvé ce que vous êtes, vous me le direz à l'oreille. À ce moment là, ça ne marche plus, si on le lui dit qu'à l'oreille, chacun va ignorer ce que l'autre sait ou ne sait pas. Il faut que l'autre manifeste qu'il a atteint ou n'a pas atteint sa conclusion par son mouvement ou par son immobilité.

Autrement dit, si on ajoutais une clause de confidentialité : quand vous saurez vraiment ce que vous avez dans le dos, à ce moment-là vous me le direz à l'oreille, cette clause de confidentialité annulerait la manifestation de la conclusion en mouvement, donc en données de type perceptif, pouvant entrer dans le raisonnement.

J'espère que je ne suis pas compliqué parce que vraiment, on ne peut pas faire plus simple, c'est du fait que l'autre s'en va que je conclus que je suis noir, et c'est du fait qu'il reste, que je vois qu'il reste alors que si il savait, il sortirait, que je peux conclure que je suis blanc. Il faut qu'il y ait un mouvement perceptif.

Alors, évidemment, ce dont il s'agit peut être présenté sur un graphe, à savoir, on peut sur un graphe isoler la conclusion au temps t1, et puis la conclusion au temps t2.



Il y a dans certaines configurations, il peut y avoir une conclusion au temps t1, dans la configuration M1 et sinon on ne peut conclure qu'au temps t2. Donc on peut faire un graphe qui représente un temps et puis l'autre.

Alors simplement la remarque de Lacan, et c'est là qu'on commence à voir s'introduire des éléments un petit peu différents, c'est que les deux conclusions ne sont pas du même type. La conclusion qu'on peut avoir au temps 1, quand on voit que l'autre gus est noir, ça, c'est une conclusion immédiate, on voit que l'autre est comme ça, on s'en va. Tandis que la conclusion au temps 2 est évidemment une conclusion médiate, ça n'est pas une conclusion qui s'obtient devant la seule évidence perceptive du disque noir de l'autre. La conclusion au temps 2, elle est devant l'évidence perceptive que l'autre est blanc - au temps 2 - et l'évidence perceptive de son non-mouvement au temps 1.

Et c'est pourquoi là, il y a une différence structurelle entre les deux types de conclusions, entre la conclusion que je peux tirer de voir que l'autre est noir, je conclus que je suis blanc je fous le camp, tandis que la seconde conclusion, elle est médiée non seulement par une seconde évidence perceptive, à savoir l'immobilité au temps 1, mais aussi par le raisonnement que je dois construire : que si l'autre n'a pas bougé, c'est donc que je n'étais pas noir.

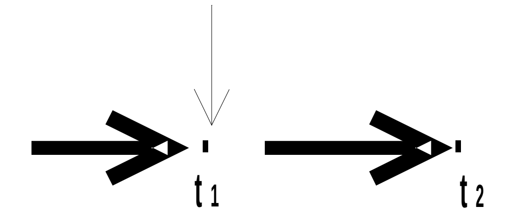
Là déjà, vous voyez se distinguer deux types de conclusion, la conclusion immédiate et la conclusion médiate, la conclusion qui se fait dans l'instant de voir et la conclusion qui demande un certain temps pour comprendre, au plus ras des pâquerettes.

Il faut déjà s'apercevoir de ça quand on sera dans le sophisme développé, c'est que ce que Lacan appelle l'instant du regard, le temps pour comprendre et le moment de conclure, ce sont trois types de conclusion, trois modalités différentes de conclusion.

Mais simplement avec cette différence là, il y a déjà quelque chose de sensationnel qui s'introduit, si on fait bien attention. Il s'introduit deux qualités du temps qui sont différentes, deux qualités qui ne sont pas affectives, qui ne sont pas libidinales, qui ne sont pas des modifications affectant la durée, mais qui peuvent être définies de façon purement logiques, conclure au temps 1, ça n'est pas la même chose que conclure au temps 2, et la conclusion elle-même est, par structure, différente dans un cas et l'autre.

C'est ça que Lacan appelle, dans le texte, les moments de l'évidence. C'est qu'il y a une évidence au temps 1, celle que l'autre soit noir, la conclusion du temps 1, ou la conclusion, l'évidence qu'on obtient au temps 2. Ce sont deux moments différents de l'évidence dont la valeur logique est intrinsèquement différente ou, comme il s'exprime : « l'instance du temps se présente sous un mode différent en chacun de ces moments. »

Ça le conduit aussi à une sorte de polémique interne dans son article contre - et d'allure qui pourrait paraître bergsonienne - contre le temps spatialisé. Parce que quand on prend cette perspective, évidemment, il y a quelque chose de trompeur à le présenter comme une pure succession.



Bien sur qu'on peut faire un simple graphe pour dire il y a la conclusion au temps 1 ou il y a la conclusion au temps 2. Mais si on s'occupe du type de conclusion qu'on obtient, évidemment il y a quelque chose de trompeur dans cette représentation, parce que c'est comme si on faisait simplement un tableau des possibilités synchroniques, alors qu'ici, si on spatialise et donc si on rend homogène - spatialiser c'est rendre homogène le temps 1 et le temps 2, alors que le

temps 1 et le temps 2 sont de structures internes temporelles différentes. Bien sûr que c'est le temps 1 et le temps 2, c'est comme ça que je les désigne, donc quand je peux mettre t1, t2, je les rend homogènes, mais il reste qu'intrinsèquement, entre les deux, il y a une différence de structure et Lacan va jusqu'à l'appeler une discontinuité tonale, une autre tonalité temporelle, une différence de modulation du temps.

C'est très fort d'avoir réussi à introduire ça sans introduire la psychologie. On peut discuter du temps pour comprendre, à cet égard, mais évidemment il utilise le caractère média de la conclusion au temps 2 pour montrer qu'à partir du moment où il faut prendre en compte plus qu'une seule donnée, ça introduit une complication intrinsèque qu'on peut relever, qui donc introduit le temps pour comprendre.

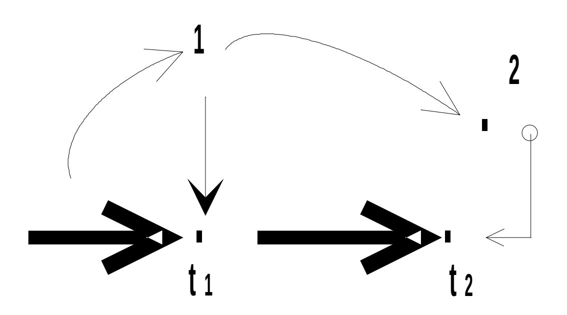
Alors autre notation que Lacan amènera plus tard à partir du schéma plus complexe qu'il introduit : ici nous avons une véritable dynamique, dit-il, parce que chacun de ces moments se résorbe dans le passage au suivant, dit-il, et seul subsiste le dernier qui absorbe le premier. Quand il y en a trois, on se perd, quand il y en a deux on ne peut plus se perdre.

Qu'est-ce que ça veut dire ? C'est sa façon d'exprimer que la conclusion t2, c'est une conclusion mouvementée. Qu'est-ce que ça veut dire : chacun de ces moments se résorbe dans le passage au suivant et seul subsiste le dernier. Ça veut dire que la conclusion obtenu au temps t1 devient une donnée pour conclure en t2.

C'est même l'essence du sophisme, c'est justement qu'on a intégré une donnée subreptice, et on pourrait se dire : ah ! c'est là, que, ah, là là, c'est là que, ça ça pas le droit, allez, terminé !

Mais Lacan utilise ça au contraire pour dire que ce qui permet justement le sophisme, c'est qu'il faut d'abord avoir produit la conclusion t1, qui à ce moment là se convertit en données pour la conclusion du temps t2, c'est-à-dire comme résorption du temps premier dans le second qui devient avec la position du nouveau problème qu'on résout en t2.

Et donc il dit : là, il y a un véritable mouvement et même il va jusqu'à parler de succession de réel. Qu'est-ce que ça veut dire la succession de réel ? Ça n'est pas la succession simplement formelle du temps discontinu de l'abstrait, c'est une succession réelle, c'est sa façon de traduire cette intégration sophistique de la conclusion comme donnée du problème suivant. Il va jusqu'à parler de genèse, de mouvement logique pour traduire qu'il faut faire le parcours et que ça n'est pas à penser, que ça n'est pas statique. C'est statique quand vous dites, si vous commencez à faire comme ça, évidemment ça vous introduit un graphe, et vous vous dites eh bien il faut passer par ici ou on pourrait peut-être passer par là pour atteindre ce point-ci.



Dans un graphe spatial, les lieux sont déjà là et c'est pour ça qu'on dénombre les chemins possible entre les points du graphe. Vous avez les sommets et puis vous vous demandez quelle est la trajectoire que je vais bien pouvoir faire entre ces sommets qui sont là ? mais ici ce n'est pas de ce modèle où ce serait déjà là, il faut être en t1 pour pouvoir passer en t2.

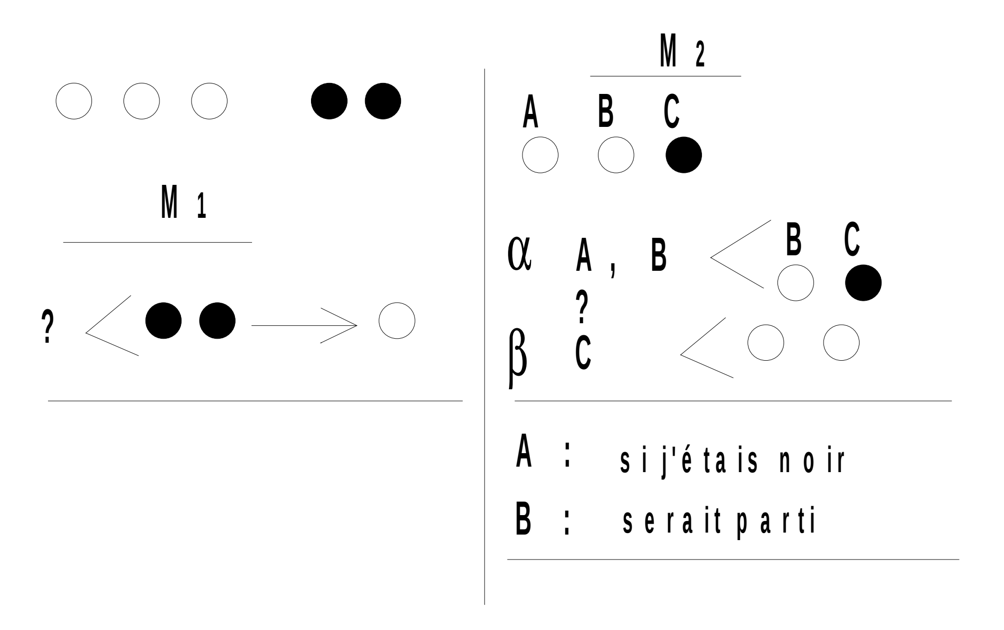
Autrement dit là, il y a une instabilité qui est en fait… ce que Lacan appelle la succession réelle, le mouvement, il ne fait que traduire de façon positive ce qu'on pourrait présenter comme la pure et simple fallace du problème, à savoir le fait que la problème se modifie entre

t1 et t2. Donc, d'un certain point de vue, c'est un sophisme puisqu'on continue de croire que c'est le même problème alors que c'est un problème différent. Mais c'est précisément ce phénomène que Lacan traduit en disant : dans ce cas ci, il y a une présence réelle du temps.

Autrement dit, il y a d'un coté, sans doute, la combinatoire des configurations, qui est une combinatoire objective et synchronique, comme on peut la ?? à priori et ça, c'est le sujet-supposé-savoir en quelque sorte, mais il reste qu'il faut attendre que le temps t1 soit échu, de la même façon qu'il faut attendre que le sucre fonde. C'est-à-dire qu'on récupère quelque chose même du réel du temps, là, dans le problème, sauf que c'est sous une forme purement logifiée et c'est ce qui fait que le sujet est suspendu à voir le mouvement ou le non mouvement de l'autre.

Et c'est en quoi on peut dire, phrase de Lacan dans la *Proposition sur la passe de 1967,* le sujet-supposé-savoir n'est rien de réel dans le sujet, ce qui est réel dans le sujet, c'est cette trajectoire et cette modification du problème au fur et à mesure qu'il parcourt la chaîne de ses positions.

Le *Temps logique* de Lacan, au moins sa première partie, là vraiment, ça n'est pas compliqué avec le petit appareil que nous nous sommes forgés en simplifiant le problème.



M 3

A B C

A B
α
?
(0)

Le *Temps logique* de Lacan, c'est le passage à une conclusion à trois temps. On a les trois disques blancs et les deux disques noirs, continuons de raisonner comme nous l'avons fait, et la configuration conclusive immédiate, qui permet la conclusion au temps t1, il y a une seule configuration qui permet ça, on va l'appeler M1 ici, la seule configuration qui permet une conclusion immédiate, c'est si vous voyez deux noirs, à ce moment là vous pouvez tout de suite conclure que vous êtes blanc. C'est exactement du même modèle que tout à l'heure avec deux, dans la situation où vous voyiez un seul noir. Donc ça, c'est la configuration permettant la conclusion au temps t1.

Ensuite il y a une configuration objective, il faut un peu de hâte, alors ensuite vous avez la configuration M2, celle où il y a deux blancs et un noir, qui là donne des sujets, on va les mettre ABC, alors le monde que voit A et B, c'est un monde où il y a un blanc un noir, là c'est la configuration, nous en avons une idée, ensuite nous avons la configuration bêta, celle que voit C, qui lui voit deux blancs. Alors là, ici on pouvait conclure au temps 1, dans cette configuration il y avait, dans la configuration deux noirs un blanc, le blanc pouvait conclure au temps t1, dans cette configuration personne ne peut conclure au temps t1, au temps t1 personne ne part, tandis qu'au temps t2, si on m'autorise un temps t2, A et B peuvent raisonner.

Comment raisonnent A et B, qui ne savent pas ce qu'ils sont, comment raisonne A ? A voit B et C dans cette position, donc au temps 2, il peut se dire : si j'étais noir, à ce moment là B, au temps précédant aurait vu deux noirs et il serait donc partis en t1. Donc A se dit : si j'étais noir, B serait parti, s'il n'est pas parti, c'est que je suis blanc, et donc il part à ce moment là en compagnie de B qui a fait le même raisonnement. Et le pauvre C, c'est le cas de le dire, il ne peut partir qu'au temps trois, ayant vu les deux autres partir.

Alors de là, ça n'est pas compliqué de déduire, qu'est-ce qui se passe, dans la configuration M3, qui est celle que choisit Lacan, où les trois sont blancs ? Il faut qu'ils constate qu'au premier temps, ils savent bien qu'on peut pas ??, au second temps ils se demandent si les deux autres vont partir, et là, celui qui reste saura qu'il est noir, et au troisième temps les trois peuvent partir. C'est exactement le même problème qu'avec deux, sauf qu'il faut un temps de plus pour le raisonnement.

Autrement dit là, on est déjà content, déjà contents parce que on a bien désambiguïé le problème, simplement ça n'est pas tout, c'est même là seulement et c'est déjà un sophisme, j'ai expliqué exactement à quel point se place le sophisme, mais ça n'est pas tout, c'est que Lacan là dessus, il commence et il rallonge le problème, il rallonge ce problème qui est un problème évidemment de rallongement, il rallonge le problème, alors que déjà ici on a un sophisme qui repose sur la conversion des conclusions à donner. Donc, dans le cas des trois prisonniers sur une double modification du problème, puisqu'on ajoute deux données supplémentaires, à savoir l'immobilité au temps t1 et l'immobilité au temps t2.

La rallonge lacanienne, véritable fiction pourrait-on croire, puisque c'est l'idée, donc là ils ont conclu, ils s'en vont. C'est à ce moment là que Lacan commente : ils s'en vont, ils s'arrêtent, ils s'en vont de nouveau et ils s'arrêtent, et finalement ils s'en vont.

Et donc comment est-ce que Lacan introduit un deuxième problème à l'intérieur du premier et qui se situe exactement à l'articulation de la conclusion et de l'acte ? Il appelle ça l'acte, on peut dire une action, un mouvement.

Parce que ce qui est présent, en effet, c'est que la conclusion logique doit se traduire en mouvement perceptible et c'est ça que Lacan exploite, il exploite ce qui se passe après, tout de même en se posant la question en haut de la page 202 : « Est-il justifié d'intégrer à la valeur du sophisme les deux *motions*

suspendues qui sont apparues après ? », j'ai pas dit encore comment il les fait apparaître. Mais il se demande tout de même si c'est justifié d'ajouter, de regarder, encore, de construire ce qui se passe une fois qu'ils ont conclu. En bon français, on appellerait ça une valse-hésitation des sujets qui, une fois qu'ils ont conclu, ne sont pas sûrs de ce qu'ils ont fait et on y retrouve quelque chose, Lacan emploie le terme de doute, mais aussi d'hésitation, on y retrouve quelque chose de ce qu'il appellera dans la dernière page des *Écrits* page 877, le pas-hésitation de la névrose.

Alors, comment elles apparaissent ces deux hésitations, ou comment apparaissent ces deux arrêts momentanés ? Lacan note bien que ce qu'ils visent apparaît après la conclusion du procès logique, c'est-à-dire une fois qu'on est passé par la conclusion au temps t1, au temps t2, et au temps t3, eh bien on n'est pas sorti d'affaire, il y a encore deux hésitations, et même deux conclusions supplémentaires.

Pour ça, pour bien comprendre de quoi il s'agit, il faut revenir au problème des deux prisonniers, au problème simplifié où on voit simplement, dans le monde objectif, on est tous les deux blancs et on voit que l'autre est blanc. Donc au temps t1, personne ne bouge puisque si l'autre est blanc, je peux très bien être blanc moins aussi ou être noir.

C'est au temps t2 qu'on s'en va. Ah ! c'est là qu'est le problème. Comment je raisonne au temps t1 ? Je me dis l'autre ne bouge pas, c'est donc qu'on est blancs tous les deux, que moi aussi je suis blanc bien que je ne vois pas mon disque, l'autre ne bouge pas, je m'en vais, merde l'autre bouge, et donc je m'arrête. C'est là que Lacan introduit la suspension.

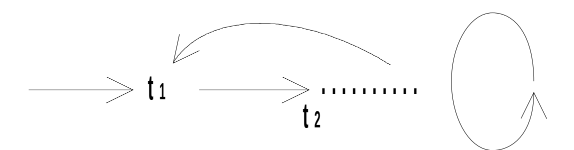
Mais alors là, c'est un tout nouveau problème. J'ai conclu au temps t1, à partir de là j'ai conclu au temps t2 à partir du fait qu'au temps t1 l'autre ne bouge pas et voilà qu'il se met à bouger. Donc je m'arrête en me disant : peut-être que ça n'a pas été synchronisé, peut-être que j'ai conclu trop vite. Supposons que l'autre est paraplégique, etc., il doit partir, il est plus lent que moi, il faut qu'il prenne un certain nombre d'instruments etc. ou il faut que quelqu'un vienne l'aider, donc je m'arrête et donc c'est là que Lacan introduit un élément tout à fait nouveau qui est le doute sur la conclusion logique et comment je peux douter d'une conclusion logique de deux et deux égal quatre, je ne doute pas même si toute la salle s'en va, je peux continuer, d'ailleurs je ne sais pas si vous êtes blancs ou si vous êtes noirs, mais ça commence à se dégarnir, mais enfin il y a encore du monde !

Donc, comment est-ce que peut s'introduire dans une conclusion logique parfaitement impeccable ce doute ? Il s'introduit parce que, dans les données qui permettent la conclusion logique au temps t2, j'ai introduit une donnée perceptive du temps t1, et cette donnée perceptive peut être douteuse si les temps ne sont pas parfaitement synchronisés.

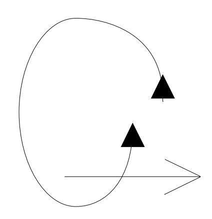
Alors évidemment, ça ne se produit pas - ce que ne dit pas Lacan - ça ne se produit pas s'il y a quelqu'un pour dire : le premier temps est passé, premier round, si quelqu'un dit premier round, on ne peut pas douter du temps où on est. C'est dans la mesure où la discontinuité n'est pas complète qu'on peut nous demander si on a pas conclu trop vite.

Alors ça veut dire quoi ? Ça veut dire que ça s'introduit à partir du moment où nous avons donc vu la conclusion au temps t1, nous sommes arrivés à la conclusion féconde, pour deux prisonniers seulement au temps t2, on ne commence à bouger ici, ça suppose déjà qu'il manque le temps instantané, c'est pas si vous y allez vous sautez dans ce sas et vous êtes dehors, auquel cas on ne peut pas s'arrêter, c'est bien simple, c'est pas simplement une image, c'est-à-dire qu'il faut que dans le mouvement, il soit inclus que l'on peut arrêter ce mouvement, c'est-à-dire que ce mouvement soit progressif et lui-même prenne une certaine durée, élément sur lequel Lacan passe artistement, mais à

partir de là, vous reconsidérez la donnée que vous avez intégrée au temps t1, là vous avez un effet rétroactif qui vous fait douter que ça ne serait pas le moment t1. Ça vous fait douter de la donnée que vous venez d'intégrer que l'autre ne bouge pas puisque vous le voyez bouger.



Alors ? Eh bien on peut dire là que nous ne sortirez pas. L'autre ne bouge pas j'avance, oh ! merde, il bouge aussi alors je m'arrête, ah bon il s'arrête il ne bouge pas, ah ! bon, et vous entrez donc à ce temps là, vous entrez dans un cercle, c'est-à-dire que chaque fois que vous bougez, parce que l'autre ne bouge pas, l'autre se met à bouger vous vous arrêtez, il s'arrête aussi, bon vous repartez, il repart aussi, donc vous vous arrêtez, il y donc un temps complètement circulaire.



Là, vous tournez en rond, dans ce temps là. Maintenant, un pas de plus avec Lacan, encore un effort pour être lacanien. Le moment où vous êtes arrêté, en vous demandant si vous ne vous étiez pas trompé, si l'autre avait continué, là vous pouviez être sur d'être un noir, parce que si seulement la sortie de l'autre était fondée seulement, ça ça n'est possible que dans le cas 3, était fondée seulement sur une évidence perceptive, il aurait un temps d'avance sur vous. Du fait qu'il s'arrête en même temps que vous, vous pouvez conclure que lui non plus ne se fonde pas sur une évidence perceptive. Si, du fait qu'il s'arrête, donc là il y a deux points de vue sur le problème, si on prend un point de vue seulement formel, le problème est insoluble de nouveau, c'est-à-dire qu'il est circulaire et qu'on ne peut que tourner en rond dans je ne bouge pas donc je bouge, donc je ne bouge pas et donc je bouge ; mais si vous tenez compte de ce qui a lieu, à savoir que l'autre fait exactement ce que vous faites, vous pouvez conclure que vous êtes pareils.

C'est-à-dire que l'autre non plus ne s'est pas basé sur une évidence d'une conclusion immédiate mais sur une conclusion médiate et à ce moment là vous pouvez filer, au bout d'une seule hésitation quand il y a deux prisonniers, et donc, de la même façon, quand il y en a trois, il y a deux hésitations, pour obtenir la configuration conclusive, absolument conclusive.

C'est ce qu'il faut comprendre du passage un petit peu compliqué, parce que c'est ça que Lacan explique page 200, 201, et là je le prends dans les trois prisonniers, mais disons la dernière motion où il s'ébranle : « (…) s'il était un noir, B et C n'eussent pas dû s'arrêter absolument [ils auraient dû filer], au point présent une seule hésitation est suffisante, à ce que de l'un à l'autre, ils se démontrent que certainement ni l'un ni l'autre ne sont des noirs ».

Là, je n'ai plus le temps de rentrer dans le détail mais il y a évidemment un moment qui est circulaire du point de vue formel et dont on ne peut sortir, de ce circulaire, qu'à condition de sortir sans s'arrêter, sans plus s'arrêter, parce que si vous vous arrêtez, ça recommence. Donc là, nous avons une conclusion d'un troisième type qui s'introduit, c'est-à-dire pas simplement l'opposition entre conclusion médiate et conclusion immédiate, il y ici une conclusion qui constitue elle-même sa propre évidence. C'est-à-dire que là, le mouvement de partir est lui-même la donnée indispensable pour que vous ayez le droit de partir. C'est précis ce que je dis là, même si j'improvise.

Et là, ça n'est pas l'instant de voir, ça n'est pas le temps pour comprendre, c'est le moment de conclure où vous

accouchez par votre propre mouvement de la donnée qui légitime logiquement votre mouvement.

Alors là, évidemment, on est tout à fait sorti de la logique parce que, comme le détaille Lacan, il faut se dépêcher. Si on ne se dépêche pas de faire ça, on ne pourra plus le faire. Et donc là, le temps presse de ne pas s'arrêter dans l'hésitation, donc là s'introduit l'urgence, et là, en effet, c'est cet élément là, mais il faut d'abord être passé par le premier sophisme, avoir détaillé les trois temps de la conclusion, au temps t1, au temps t2, au temps t3, au temps t4 de la première hésitation, au temps t5, la seconde hésitation et à ce moment là, on a une chance de pouvoir partir, à condition de ne pas regarder en arrière. Donc il y a un temps où il faut regarder, la deuxième fois on regarde mais après, c'est terminé, il faut plus regarder en arrière et à ce moment là, on peut conclure.

C'est ça que Lacan appelle la certitude, il y a déjà une anticipation de certitude à la fin du procès logique, au temps t3, mais là, il y a une certitude accouchant des propres données qui la fonde. Et c'est là qu'on peut dire l'acte fonde la certitude, c'est là qu'on peut dire : ça n'est pas une certitude contemplative où on regarde les données qui sont déjà là et, voyant les données qui sont déjà là, on conclut en s'en allant, c'est que là on fait partie, dans son mouvement de conclusion, des données qui justifient le fait de partir et si on ne part pas, eh bien cette donnée ne va jamais s'inscrire de façon à justifier qu'on parte.

Donc si on ne part pas, on aura raison de ne pas partir, mais si on part on aura raison de partir. Et donc là, à la fin, on est en quelque sorte aspiré dans le tableau logique lui-même, vous avez laissé, c'est bien fait pour vous, vous avez laissé gentiment la logique et la logique, vous avez commencé par accepter le temps du raisonnement t1, t2, on vous a mené par le bout du nez jusqu'au t3 et après vous avalez le t4 et le t5 eh bien c'est fini c'est vous qui êtes avalé par la logique, la logique bizarroïde de Lacan, qui vous montre précisément que là il y a une conclusion qui n'est valable qu'à condition que vous payez de votre personne et qu'il ne vous suffit pas de regarder les données, instant de voir et de réfléchir avec votre caboche, temps pour comprendre, mais qu'il faut en plus y mettre du votre, et si vous n'y mettez pas du votre, vous ne pourrez jamais conclure, vous ne pouvez conclure qu'à condition d'ajouter comme une donnée de la situation votre propre action, à savoir ce que tout le monde sait, c'est-à-dire que c'est pas du tout en étant spectateur, il y aura toujours une donnée qui vous manquera, à savoir votre propre action comme engendrant sa certitude.

Bon, j'arrête là à quatre heures cinq, et nous ne sommes pas au bout. Nous avons progressé jusque là, je vous laisse le soin maintenant de suivre les articulations de la deuxième partie de l'article de Lacan que j'espère avoir le temps de prendre à la rentrée, et on poursuivra sur la conclusion de votre article également, à notre rentrée qui est le 26 avril.

Donc je vous donne rendez-vous au 26 avril, vous avez tout le temps de travailler le temps logique.

fin du *Cours XIV* de Jacques-Alain Miller du 29 mars 2000

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Quinzième séance du *Cours*

(mercredi 26 avril 2000)

XV

Vu le laps de temps qui s'est écoulé depuis la dernière fois, je suppose que vous avez eu le loisir pour reprendre l'écrit de Lacan concernant le *Temps logique* et d'y retrouver les linéaments que j'avais pu indiquer la dernière fois que nous nous étions rencontrés. Et comme je vous avais exposé ces linéaments d'une façon un peu précipitée et enthousiaste et que le temps écoulé en a peut-être effacé certaines des arrêtes, je vais les exposer à nouveaux, très posément, pour, à chaque pas, tirer les leçons que ce texte subtil, à tiroirs, nous ménage.

Comment l'élément temporel s'introduit-il dans la logique ? Il ne s'introduit pas, d'emblée au moins, comme la simple durée. La première leçon que nous avons déjà recueillie de la construction de Lacan, c'est la distinction à faire du temps et de la durée. C'est même l'opposition conceptuelle qui organise cette construction jusques et y compris lorsqu'elle glisse du temps à la durée, jusques et y compris lorsqu'elle introduit de la durée dans le temps logique, moment qui, du point de vue logique, est éminemment sophistique.

C'est une distinction, je l'ai souligné, qui nous importe pratiquement, dans la mesure où l'on s'est hypnotisé, concernant l'expérience analytique, sur la durée de la séance au détriment de la constitution logique de la séance.

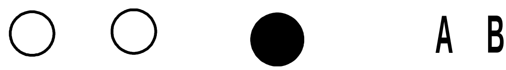
Comment donc le temps s'introduit-il dans la logique, par le biais de ce sophisme raffiné ? Il s'introduit exactement parce que le problème dont il s'agit n'est pas soluble absolument, c'est-à-dire n'est pas soluble à partir de ses données initiales.

L'extraordinaire tour de passe-passe qui s'accomplit sous nos yeux qui n'y voient que dalle, c'est que ce problème insoluble devient soluble, comme par miracle. Et, plus fort encore, il devient soluble au moment précisément où il s'avère insoluble.

Pour simplifier l'abord de ce problème, j'ai pratiqué une réduction méthodique des données initiales dont la question reste de savoir quels effets dégagés par Lacan seraient perdus dans cette réduction. Il apparaît d'ores et déjà qu'un très grand nombre des effets de Lacan peuvent être obtenus à partir de données plus réduites.

La réduction en question consiste à diminuer le nombre des prisonniers de l'histoire d'une unité pour obtenir ce qui est le minimum, à savoir deux prisonniers, et de diminuer en conséquence le nombre des disques de deux unités convenablement réparties, à savoir disposer trois disques dont deux blancs et un noir, A et B étant les noms des deux prisonniers.

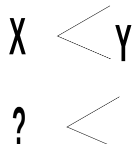
J'ai introduit, pour analyser la structure logique du sophisme, un prédicat à deux places, un prédicat que je pourrais appeler situationnel, un prédicat de perspective, que je dessine comme on fait du symbole qui se lit X plus petit que Y, auquel je donne une autre valeur.



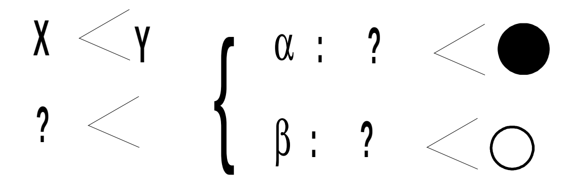
Donc, voilà les deux places du prédicat, deux places connotées, une place antérieure et une place postérieure. Dans la position antérieure, on situe dans tous les cas le sujet de pure logique qui est mis en scène dans le sophisme et qui est à chaque fois repéré par son ignorance quant au disque qui l'affuble. C'est-à-dire pour chaque sujet de pure logique est qualifié, dans le sophisme, par la part

de non-savoir qui l'affecte et qui fait que l'on a toujours à gauche du symbole le point d'interrogation qui indique que, pour le sujet, il ignore de quel disque il est affublé, c'est-à-dire qu'il ignore la couleur de son disque.

À droite du symbole, j'indique ce qui fait son monde, la configuration de son monde, la donnée perceptive à laquelle il a accès.



Cette disposition permet, dans le cas présent, avec la donnée de départ qui est celle-ci, le nombre de disques, le nombre de prisonniers, permet de repérer que deux configurations sont possibles, à savoir cette configuration-ci ou celle-là, la configuration alpha ou la configuration bêta.



Lorsqu'on a écrit au tableau ces deux formules, on a la combinatoire de toutes les configurations possibles sur la base des données de départ. À vrai dire, les données initiales du problème sophistique sont constituées en deux parts. Il y a les données que l'on peut dire de structure, celles que j'ai posées d'abord au tableau : nombre de disques, couleur des disques, nombre de prisonniers, à quoi s'ajoute une donnée d'expérience qui est apportée par la donnée perceptive qui vient à la connaissance du sujet lorsqu'il regarde ce que ses compagnons, dans ce cas son compagnon unique, a dans le dos.

A B + Expérience
X Y
?
α : ?
β : ?

L'ensemble des données initiales est constitué de deux sortes de données, la donnée de structure à partir de laquelle nous pouvons déjà établir notre combinatoire des configurations possibles que le sujet de pure logique peut rencontrer, à quoi s'ajoute la donnée d'expérience qui conduit à sélectionner dans le fait une de ces deux configurations, à savoir le prisonnier voit si son compagnon porte un disque noir ou un disque blanc.

Dans l'histoire, l'explication que donne le directeur de la prison porte sur les données de structure, on leur explique de quel matériel on dispose et puis, il s'ajoute ce que chaque prisonnier constate de la couleur du disque que porte son compagnon ou ses compagnons. C'est à ce moment-là seulement, lorsque la donnée d'expérience est ajoutée que vraiment on dit : *let's go*, on y va, et commence ce que Lacan appelle le procès logique, qui doit délivrer une conclusion.

Si nous supposons effective pour le prisonnier A la configuration alpha, voilà donc A dans l'ignorance de sa propre couleur, en face il a un monde où il constate que l'autre a un disque noir. Lorsqu'un des deux prisonniers, qu'on appelle ici A, est dans cette configuration, elle lui permet une conclusion immédiate quant à sa propre couleur. Puisqu'il n'y a qu'un seul disque noir disponible, si c'est l'autre qui l'a, donc lui est blanc.

A B + Expérience
X Y
?
α : ?
β : ?
A/? → A est blanc
A/? → insoluble

Là, en revanche, s'il est dans la configuration bêta, c'est-à-dire si l'autre a un disque blanc, en fonction des données de départ, il ne peut pas savoir s'il a un disque blanc ou un disque noir. Dans ce cas-là, le problème pour lui est insoluble. Lorsqu'on a dit ça, on a tout dit. Il y a, étant donné les données de structure que nous avons au départ, deux configurations possibles, pas une de

plus, et, de ces deux configurations, il y en a une seule qui permet à un des deux prisonniers de conclure, et la configuration bêta ne permet à aucun des deux prisonniers de conclure.

Et après ça, on peut chasser les mouches que Lacan essaye de nous apporter, l'essaim d'abeilles à nous faire tourner en bourrique, il n'y a rien de plus, il n'y a pas de chausse-trappe, il n'y a pas de double-fond, là, c'est fini.

C'est fini si l'on considère qu'un problème de logique, comme Lacan a le toupet d'intituler sa première partie, si l'on admet qu'un problème de logique doit être résolu à partir de ses données initiales, comme tout un chacun l'entend. Lorsqu'on a à passer des examens, qu'on vous fourni un problème de logique de mathématiques pures, on vous donne les données initiales, et puis, on vous laisse mariner avec ces données initiales, à voir si vous trouvez la réponse.

En particulier, on ne s'occupe pas de ce que fait le voisin. Si on copie sur le voisin, ça n'est pas de jeu, en tout cas ça n'est pas de pure mathématique, c'est de la combine. Il peut se faire que le professeur, voyant mariner les élèves, ajoute une indication supplémentaire sur la façon dont il faut s'y prendre. Cela ne fait pas partie de la configuration logique par excellence, à savoir : vous avez des données, il s'agit que, de ces données, vous trouviez une solution. Et, dans ce cadre de pensée, là, tout est dit. Ce cadre de pensée est, on va dire, la conception vulgaire de la logique que l'on peut entretenir.

De ceci, Lacan tire la leçon pour nous qui figure page 202 des *Écrits*, à savoir que les formes de la logique classique, comme il s'exprime, n'apportent jamais rien qui ne puisse déjà être vu d'un seul coup.

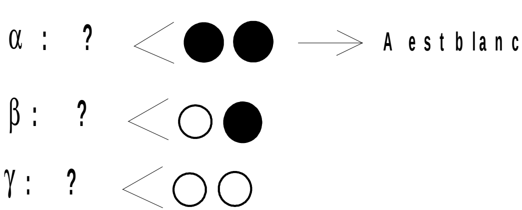
On considère, en effet, comme données les données initiales et rien d'autre, elles sont supposées, sinon simultanées, du moins elles nous sont données dans leur synchronie, et ce que Lacan fait apercevoir, justement par tout ce que le sophisme va ajouter, va modifier de ce cadre, c'est que ça constitue en effet une limitation temporelle. On se limite à ce qui est donné d'un seul coup au départ, ici il est sensible que ce départ est déjà constitué de deux parties distinctes, à savoir de structure et d'expérience, et c'est cet ensemble qui constitue les données initiales.

Lacan indique d'ailleurs à ce propos qu'il y a une corrélation entre la limitation temporelle à laquelle on s'oblige, de ne prendre en compte que les données initiales, et ce qu'il appelle le prestige éternel de ces formes logiques, la projection dans l'éternité ou l'omni-temporalité, qu'il sera toujours vrai que, dans l'arithmétique, deux plus deux égal quatre, ça ne varie pas, et il nous fait valoir que cet imaginaire d'éternité est strictement déterminé par la limitation à laquelle on s'oblige que les données soient d'un seul coup fournies dans leur synchronie au sujet.

Si vous voulez bien, quand on réfléchit sur les trois prisonniers, c'est pareil, à savoir on peut également, à partir des données de structure, déterminer la combinatoire des possibles.

Quand il y a trois prisonniers, trois disques blancs, deux disques noirs, on sait, de ce seul fait, que l'on a une combinatoire de trois configurations possibles, alpha, où le sujet voit deux noirs, bêta où le sujet voit un blanc un noir, et gamma où le sujet voit deux blancs. Cette configuration est si l'on veut a priori par rapport à la configuration effectivement réalisée.

Trois Prisonniers



On sait d'ailleurs davantage, au départ aussi, c'est que, dans cette combinatoire, il y a une seule configuration permettant une conclusion immédiate, c'est la configuration alpha. Lorsqu'un sujet, les trois prisonniers se retrouvent dans cette configuration, là en effet, comme dans le sophisme

réduit que je faisais, là aussi il peut conclure qu'il est ? ?, alors que les deux autres configurations, bêta et gamma, sont insolubles lorsqu'on est en face de ce monde. On peut dire que c'est très généralement la propriété de ce type de distribution qu'il y ait à chaque fois une seule configuration immédiatement conclusive.

Il est certain, par exemple, que si cette famille de problèmes ne comportait pas chaque fois dans sa combinatoire une configuration immédiatement conclusive, même le type de considération sophistique qu'ajoute Lacan ne serait pas opérant. Il faut qu'il y ait toujours, dans la combinatoire des configurations possibles, une configuration permettant la conclusion immédiate. On peut dire que le sophisme est toujours adossé à ce qui sert de référence, à savoir la configuration de conclusion immédiate.

Et d'ailleurs, le fonctionnement même du sophisme suppose toujours que, par un processus réglé, on réduise toutes les configurations possibles à la configuration immédiate ou à l'équivalent de la configuration immédiate.

C'est simplement pour vous faire remarquer que l'on peut en effet réduire les données de structure, mais il faut les réduire de la bonne façon, c'est-à-dire en préservant l'existence de cette configuration de conclusion immédiate.

La seule question maintenant sur quoi on se centre, en revenant à nos deux prisonniers, c'est : comment peut-on faire que la configuration insoluble, à savoir la configuration bêta, devienne soluble ?

Encore une fois, elle est absolument insoluble dans le cadre de pensée antérieure. Avec les données de structure plus la donnée d'expérience formant l'ensemble des données initiales, cette configuration est insoluble. Elle ne devient soluble que si j'apprends que la configuration de l'autre est soluble ou insoluble pour cet autre, et si je raisonne en tenant compte de ce fait nouveau. Donc, en effet, on sort tout à fait de l'épure, là, c'est-à-dire qu'il est question d'introduire un fait totalement nouveau, qui est le suivant : si A, dans cette configuration insoluble, apprend que B a pu conclure, lui, A, en déduit que B était dans la configuration alpha. Si A voit que B conclut, si A apprend que B conclut, c'est donc que B était dans la configuration qui permettait de conclure.

Et dès lors, tout en restant quinaud, A en déduit que lui-même est noir. En revanche, si A apprend que B n'a pas pu conclure, pas plus que lui-même, alors A en déduit qu'il est blanc lui-même.

Je vais être encore plus simple. A est dans cette configuration, il ne peut pas conclure, maintenant s'il apprend que B, lui, a pu conclure - donc, là, c'est insoluble -, mais s'il apprend que B a pu conclure, alors il peut conclure qu'il est noir. En revanche, s'il apprend que B n'a pas pu conclure, il sait qu'il est blanc.

A / ? < ○ → insoluble

B a pu conclure → A est noir

B n'a pas pu conclure → A est blanc

De bien se centrer sur ce temps, cela permet de saisir à quelle condition se produit le miracle qui change un problème insoluble en un problème soluble. Le problème insoluble devient soluble si le sujet est autorisé à faire entrer dans les données du problème la solubilité ou l'insolubilité du problème pour l'autre.

Qu'est-ce que ça demande comme modification du cadre de pensée ? Ça demande qu'on aille au-delà de ce qui est vu du premier coup, ça demande que s'enregistre le résultat, c'est-à-dire la conclusion ou la non-conclusion des données initiales chez l'un ou chez l'autre, ce qui, après tout, est introduire dans le problème de logique un élément qui est couramment pratiqué dans la partie de cartes. Dans la partie de cartes, vous pouvez savoir quelles cartes ont déjà été jouées dans les levées précédentes, pas forcément

toutes, mais vous pouvez connaître un certain nombre des cartes qui ont déjà été jouées, et qui sont donc devenues indisponibles pour l'autre, depuis la dernière distribution de cartes, et avant la prochaine distribution de cartes. Là, dans cette suite de problèmes que constitue une partie de cartes, vous disposez d'informations sur les coups qui ont été joués précédemment, au moins certaines informations sur ces coups.

Donc, ici, la transformation miraculeuse du problème insoluble en problème soluble suppose que vous ayez connaissance du fait que l'autre a pu jouer la carte de la conclusion ou n'a pas pu jouer la carte de la conclusion.

Et il est notable que la carte de la conclusion, selon qu'elle a été jouée ou n'a pas été jouée, est susceptible, dans ces données initiales, de se traduire aussitôt en termes de couleur, vous donner la couleur que vous ne connaissiez pas et qui était la vôtre. C'est-à-dire ici le fait que l'autre conclut ou non se démontre strictement équivalent à vous indiquer laquelle des deux couleurs alternatives est la vôtre.

Donc, il est sensible, là, que cette matrice permet en un point, et si l'on autorise à prendre en compte ce fait nouveau, cette matrice permet en ce point, à deux faits d'ordre tout à fait différents, de devenir équivalant. La couleur que vous avez, vous l'avez une fois pour toute dans cette histoire. Eh bien, il se trouve que cette matrice fait que quelque chose qui se passe chez l'autre se traduit immédiatement pour vous en termes de quelle couleur vous êtes. Si l'autre conclut, vous savez que vous êtes noir, et s'il ne conclut pas, vous savez que vous êtes blanc.

Cela fait une différence, parce que, dans le premier cas où l'autre a conclu, vous pouvez conclure que vous êtes noir, mais après lui, tandis que s'il ne conclut pas, vous pouvez conclure que vous êtes blanc, et vous le faites en même temps que lui qui est blanc aussi.

Vous voyez déjà qu'avec très peu d'éléments, on a beaucoup de réflexions à se faire sur ce qui opère le miracle du sophisme. C'est ce qui nous permet de remettre à sa place fonctionnelle l'énoncé du problème. L'énoncé du problème nous indique précisément comment chaque sujet apprend si le problème est soluble ou non pour l'autre. Il est convenu, dit l'énoncé du problème, que, dès que l'un d'entre vous sera prêt à formuler une conclusion logique, pas une conclusion de hasard, etc., il franchira cette porte. Donc, là, l'indication « le problème est soluble pour moi ou n'est pas soluble » est donnée par chacun aux autres, ou à l'autre, par une action, dont on ne peut pas voir qu'elle est profondément équivoque, mais par une action physique, le franchissement d'une porte, et qui a en effet une valeur de communication. Lacan, dans le texte, essaye d'amincir cette évidence qu'il faut restituer. En effet, ce n'est pas dans sa tête que chacun conclut, ou on ne dit pas : le jeu est fini, dites-moi maintenant ce que vous avez conclu, auquel cas on resterait en effet bloqué dans le cadre initial, mais la conclusion elle-même est mise en scène puisqu'elle demande une action, et dont on va voir que Lacan l'a fait complexe, cette action de franchir une porte, la traversée de la porte.

Donc, comme c'est à chacun qu'il est formulé que, dès qu'il aura la conclusion logique, il aura à franchir la porte, il franchira la porte, cela comporte précisément que si l'autre ne franchit pas la porte, il n'est pas en mesure de conclure d'une façon logique, à savoir que la configuration dans laquelle il est insoluble. Et donc, c'est pas ce biais, très précisément du franchissement de la porte ou non, que chacun apprend ce qu'il en est de la solubilité logique du problème pour l'autre. C'est à cette place, donc, que ça s'inscrit. Ça rend manifeste pour les autres si le sujet est devant une configuration soluble ou insoluble, dans le cas de deux.

C'est évidemment obscurci dans l'énoncé du problème, on est piégé par cet énoncé qui précise, tel que Lacan le restitue : il ne vous est pas permis de vous communiquer l'un à l'autre le

résultat de votre inspection. C'est-à-dire A ne peut pas dire à B : je te trouve blanc, et toi comment tu me trouves ?

En effet, on ne communique pas le résultat de l'inspection des couleurs, c'est-à-dire il est interdit à chacun de dire quelle est la configuration, qu'est-ce qu'il rencontre à la droite du signe, à la droite du symbole prédicatif. Mais il est permis et il est même obligé à chacun de montrer si le problème est soluble ou insoluble pour lui.

Donc, certes, la couleur ne peut pas communiquer la couleur aux autres, mais ce qui peut communiquer, c'est la solubilité ou l'insolubilité du problème. Et, comme on voit dans le problème réduit, il y a un moment où communiquer le caractère soluble ou insoluble du problème est strictement équivalent à communiquer à l'autre sa couleur.

C'est-à-dire communiquer à l'autre : je ne peux pas conclure, c'est lui révéler dans quelle configuration on est soi-même, c'est-à-dire c'est lui révéler quelle est sa couleur. Il y a un point où ça se conjoint absolument et, on le voit immédiatement dans l'exemple de deux.

On voit que dans le cas de deux, le seul fait de manifester que le problème est soluble pour moi, c'est lui dire : tu es noir. Le seul fait de lui manifester que le problème est insoluble pour moi, c'est lui dire : tu es blanc.

Autrement dit, nous avons un point où - comment le dire ? - l'indication de solubilité est équivalente à l'indication perceptive, à l'indication de couleur. Il y a donc un point, c'est celui-ci, où se vérifie l'équivalence entre l'indication de solubilité, IS, équivalente à indication perceptive, IP.

$$\mathbf{IS} \equiv \mathbf{IP}$$

Cela constitue, en effet, comme un transport logique où l'action ou l'inaction de l'autre - action ou inaction fait partie de l'action possible de l'autre - où l'action de l'autre est immédiatement équivalente à une indication perceptive. Et, quelle que soit la complication du problème par ajout du disque et des prisonniers, tout repose sur la réduction possible à l'équivalence entre l'indication de solubilité et l'indication perceptive. Il y a un point où ces deux ordres de données communiquent, et donc, il y a un point qui permet, par l'observation de l'autre, de l'action de l'autre, de résoudre quelque chose qui permet de résoudre le non-savoir essentiel du sujet.

Vous voyez qu'il est utile de réduire les données du problème pour atteindre ces vérités élémentaires qui sont voilées, devant lesquelles on est obnubilé par la complexité plus grande qui est aussitôt introduite par trois prisonniers.

Ça nous permet de repérer, d'énumérer, d'essayer d'énumérer de façon exhaustive les éléments supplémentaires qui sont apportés et qui modifient à la fois les données initiales et le cadre de pensée dans lequel on résout, ou on pensait résoudre le problème.

D'abord, premièrement, il y a un élément proprement sophistique. L'élément sophistique - je l'ai déjà indiqué la dernière fois -, c'est que l'ensemble des données initiales est élargi subrepticement à une donnée supplémentaire. Ce que j'exprimais en court-circuit en disant : le problème qu'on se trouve en mesure de résoudre n'est pas le problème qui a été posé initialement. C'est un deuxième problème qui, lui, est soluble parce qu'il intègre une donnée supplémentaire sans laquelle le problème resterait insoluble, à savoir l'action de l'autre qui se trouve, quand il y a deux prisonniers, immédiatement traductible en indication perceptive.

Évidemment, cette donnée supplémentaire, dans la configuration bêta où le prisonnier a devant lui un blanc, passe d'autant plus inaperçue qu'il s'agit d'une absence de mouvement, une absence de franchissement de la porte. Mais cette absence a une traduction positive, à savoir le problème n'est pas soluble pour moi, et la transmission, la

communication de ce fait que le problème n'est pas soluble pour B est justement la donnée supplémentaire qui permet à A de résoudre le problème qui était avant, pour lui, insoluble.

Le non-mouvement permet une conclusion sur le fait qu'il n'a pas pu conclure et, par là même, m'indique que ma couleur est blanche. Deuxièmement – et c'est bien par là que cet exercice a retenu Lacan -, il y a un élément intersubjectif, très pur, très élémentaire, puisque ma possibilité de conclure est strictement suspendue à ce que fait ou ne fait pas l'autre, ce qui est, en effet, un type d'élément qui est tout à fait absent de la logique classique, où c'est l'ensemble inerte des données initiales qui doit permettre ou non la conclusion. Et là, voilà que l'on amène un autre type de données qui dépend de la considération de l'observation de ce que fait un autre. Et voilà que je ne peux poursuivre le procès logique qu'à intégrer comme une donnée essentielle ce que fait ou ne fait pas l'autre.

Et donc là, un élément intersubjectif qui permet en effet d'inscrire les considérations de Lacan dans le registre d'une logique intersubjective, c'est-à-dire une logique où la conclusion dépend de ce que fait ou ne fait pas l'autre ou les autres.

On peut prendre là-dessus des contre-exemples simples. Imaginons qu'avec ces données du problème, l'autre prisonnier, ce soit une statue. Vous pouvez tout à fait, à la statue, mettre un disque d'une couleur ou d'une autre, mais, à partir du moment où c'est une statue, qu'elle ne peut pas manifester, la statue peut raisonner - je ne vois pas pourquoi elle ne pourrait pas raisonner - mais, à partir du moment où elle ne peut pas manifester en se déplaçant à quelle conclusion elle est arrivée, eh bien, ça ne marche pas. Et on s'aperçoit par là même que le monde de la logique classique, c'est un monde où ce sont les statues qui font de la logique, si je puis dire. C'est une logique de statue.

Évidemment, cela devient très inquiétant quand les statues se mettent à bouger. Si vous voulez en avoir une représentation, je vous conseille de vous rendre au théâtre de l'Odéon où se donne actuellement une fort intéressante représentation du *Dom Juan* de Molière, mis en scène par notre amie Brigitte Jaques, et où vous voyez comment est résolu le problème de la statue qui bouge, puisque c'est un élément essentiel de l'histoire de *Dom Juan* qu'à la fin, en effet, la statue bouge. Là, en l'occurrence, c'est d'abord une statue couchée qui simplement fait un tout petit mouvement du chef, qui est suffisant, en effet, pour que Sganarelle et les spectateurs s'émeuvent aussitôt de voir cette très simple indication qui serait d'ailleurs, dans le cas, suffisante pour que les statues puissent entrer dans le sophisme des prisonniers.

Évidemment, quand les statues se mettent à bouger, c'est la fin des fins, c'est vraiment au moment du Jugement dernier que cela se produit. Et puis, quand on est un peu plus loin dans la déstructuration des choses, ce ne sont plus les statues, mais les aimables prisonniers qui gambadent comme ils veulent, ou presque comme ils veulent, dans le sophisme de Lacan.

D'ailleurs, ce que fait très bien comprendre cette pièce, c'est à quel point ce qui domine le personnage de Dom Juan - et c'est pour ça que cette statue se met à s'animer -, ce qui domine, c'est le problème de la réciprocité, et qu'en effet Dom Juan est essentiellement celui qui ne paye pas ses dettes. On voit, très bien montrée, accentuée – c'est une représentation de style lacanien, à cet égard -, comment Dom Juan a affaire à une série de créanciers qui viennent lui demander de rembourser. Il s'en va finalement sans rembourser tout le monde. C'est ça le pied de nez final, et qui avait été coupé par Molière très rapidement pour pouvoir survivre à la censure, c'est la grande réplique de Sganarelle à la fin : *Mes gages ! Mes gages ! Mes gages !* Dom Juan est parti sans payer ses dettes à Sganarelle.

Troisièmement, l'élément temporel. L'élément temporel est nécessaire à ce

que je puisse prendre en compte ce que fait l'autre, confronté au même problème que moi, à savoir déduire sa propre couleur. Et donc, on peut dire qu'ici le temps logique est essentiellement déterminé comme un temps intersubjectif, c'est un temps rendu nécessaire par la prise en compte de ce que fait l'autre. Donc, la logique dont il s'agit est essentiellement une logique intersubjective, c'est un temps de logique intersubjective.

Remarquons bien que nous avons, dans tous les cas de cette famille de problèmes, premièrement, une combinatoire abstraite, la combinatoire des possibles, ensuite une combinatoire concrète, qui est faite de la configuration qu'il y a pour moi. La combinatoire abstraite est celle que l'on déduit des données de structure, ensuite il y a toujours une combinatoire concrète qui est faite en deux parties, d'une part la configuration effective, à savoir ce que je sais, ce que je ne sais pas, par exemple, pour A, dans le cas intéressant, il voit que l'autre est blanc, et il y a une deuxième partie qui sont les configurations possibles, pour l'autre, ici le sujet A voit B blanc, et font partie de cette combinatoire concrète les configurations possibles du point de vue de B.

B, donc, ne sait pas ce qu'il est et on suppose qu'il voit A ou bien noir ou bien blanc. Voilà dans le cas de deux et dans le cas, pour ce qui est réalisé, c'est cette configuration effective, une configuration effective détermine toujours un certain nombre de configurations possibles tel que A peut les reconstituer pour B. D'accord ?

configuration effective

A / ? < B / ○

configurations possibles

B / ? < A / ● / ○

α : ? < ● soluble au 1er temps

β : ? < ○ soluble au 2eme temps

Et puis, troisième élément, il y a une typologie des configurations qui permet d'ordonner la combinatoire abstraite, c'est-à-dire qu'on sait qu'il y a alpha, configuration soluble au premier temps pour le sujet, et on sait, par l'analyse précédente que nous avons faite, que la configuration bêta est insoluble au premier temps pour le sujet, et est soluble au second temps, une fois qu'il a pu enregistrer ce qui s'est passé au premier temps. Voilà ce que j'appelle la typologie des configurations en fonction de leur solubilité au temps Tn. Il y a une configuration soluble au temps un, c'est, dans le cas de deux, la configuration alpha, et la configuration bêta, qui est insoluble au temps un, est soluble au temps deux.

Il suffit, maintenant qu'on est armé de cette réflexion sur un exemple réduit, de l'appliquer au cas des trois prisonniers, où nous avons déjà la combinatoire abstraite ici, qu'il faut compléter pour obtenir la typologie que nous cherchons.

3 P.

configuration effective — configurations possibles

α : ? ⟨ ● ● → soluble au 1er temps

β : ? ⟨ ○ ● → soluble au 2eme temps

γ : ? ⟨ ○ ○ → au 3e temps

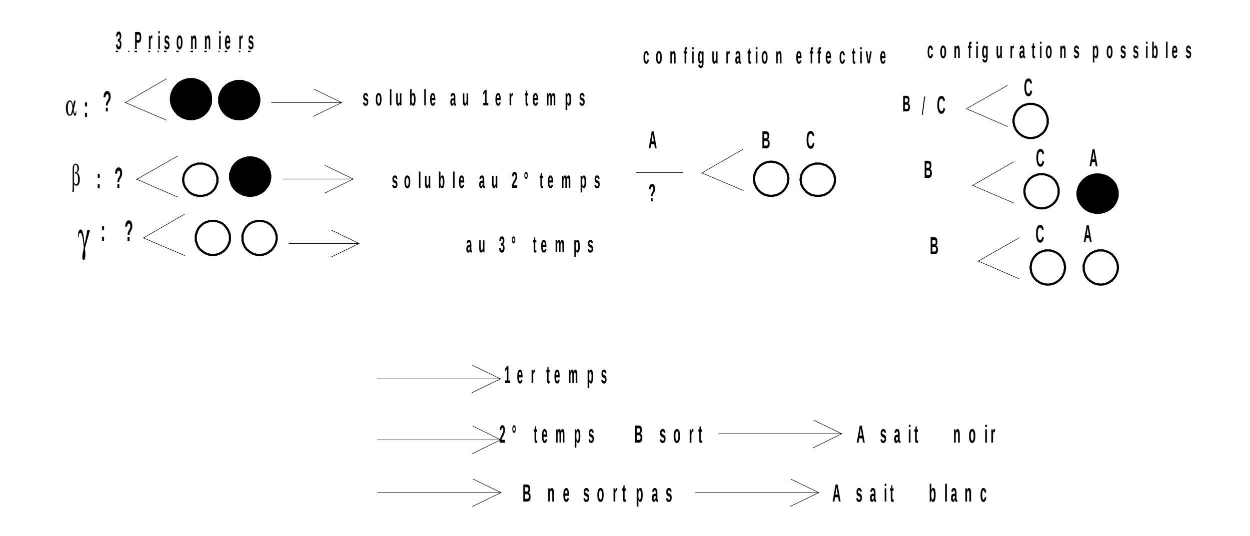
A / ? ⟨ B ○, C ●

B / ? ⟨ C ●, A ●

⟨ C ●, A ○

→ B conclut au 1er temps → A t2 = N

→ B ne conclut pas au 1er temps → A t2 = B



On peut dire très simplement que, dans le cas des trois prisonniers, dans la configuration alpha c'est soluble pour le sujet au premier temps, la configuration bêta, je l'ai déjà posée, avant de le démontrer, qu'elle est soluble au deuxième temps, et la configuration gamma est soluble au troisième temps.

Faisons cette démonstration d'abord. Je pense qu'ici la conclusion pour vous-mêmes est immédiate. S'il n'y a que deux disques noirs, on constate que ces deux disques noirs sont déjà employés, il ne reste pour le sujet qu'un disque blanc, et donc, c'est soluble pour lui dès le moment où il a fait sa petite inspection. Ça marche d'ailleurs au premier temps : c'est un monde de statues. Vous obtenez la conclusion au premier temps même si les deux autres sont des statues, et d'ailleurs, ils sont des statues puisqu'ils ne bougent pas, et qu'ils ne se ? ? ?.

Donc, dans tous les cas de ce type de problèmes, le niveau de conclusion immédiate est un niveau qui s'accommode très bien du caractère de statue éventuel de vos compagnons, puisque, quoiqu'ils fassent - et comme statue, ils ne peuvent pas faire grand-chose -, ils ne peuvent pas sortir et c'est vous qui sortez. Conclusion au premier temps.

Maintenant, démontrons en quoi la configuration bêta est soluble au deuxième temps pour le sujet. Incarnons ça. Voilà le sujet A, qui a devant lui un monde où il y a B blanc, et C noir.

Comment raisonne le sujet A pour trouver ce qu'il est ? Il raisonne - ça c'est la configuration effective -, il raisonne sur les configurations possibles de B, c'est-à-dire du blanc. B, il ne connaît pas sa propre couleur, se trouve dans tous les cas dans un monde où il y a un noir, puisque C est noir, il le voit aussi. Il peut se trouver devant la configuration telle que A est noir, et ? ? celui-là, il ne connaît pas sa propre couleur, ou il peut se trouver devant un monde où A est blanc. Si B se trouve devant cette configuration-ci, A est de la configuration alpha, et à ce moment-là B conclut au premier temps.

En revanche, si B se trouve devant cette configuration, B ne conclut pas au premier temps. Alors, si B conclut au premier temps, au deuxième temps A sait qu'il est noir, si B a conclu au premier temps, c'est qu'il s'est trouvé devant deux noirs. A ce moment-là, A conclut au temps suivant, en T2, et d'ailleurs, C conclut qu'il est noir de la même façon. Donc, si B conclut en T1, A peut conclure en T2, et il conclut qu'il est noir. Si B ne conclut pas au premier temps, A peut conclure au temps deux qu'il est blanc.

Autrement dit dans les deux cas, au temps T2, c'est soluble. Dans les deux cas, le sujet A s'est trouvé devant cette situation, au temps deux il sait ce qu'il est, selon ce qu'a fait B, selon ce qu'a fait le blanc. Si le blanc est sorti au premier temps, au second, B sait qu'il est noir, et si B n'est pas sorti, A sait qu'il est blanc.

Autrement dit, la configuration bêta est soluble au deuxième temps. Quand vous êtes devant cette configuration, en observant ce que fait ou ne fait pas le blanc, vous savez ce que vous êtes. Autrement dit là, le blanc vous indique, par son action ou non, ce que vous êtes.

Il reste ensuite la conclusion au temps trois, où cette fois-ci la configuration effective, c'est B et C sont blancs et le sujet le sait.

Alors qu'est-ce qui se passe dans ce cas-là ? Là, les deux sujets sont strictement équivalents, donc c'est B ou C, ça revient au même. B ou C qui sont devant un monde où il y a C blanc. Au premier temps, de toutes façons, on ne peut pas conclure. Quand il y a au moins un blanc, on ne peut pas conclure au premier temps qui demande qui est le noir. Donc, A sait que ni B ni C ne peuvent conclure au premier temps, puisqu'il y a disons [déjà un blanc ? ?]. D'accord ?

Au deuxième temps, si ils sont dans la configuration où A est noir ? Là, cette configuration nous la connaissons, à ce moment-là si A est noir on sort. On sort

parce que cette configuration est soluble au deuxième temps.

En revanche, si C est blanc, A est blanc aussi, au deuxième temps B ne sort pas. Donc, selon le deuxième temps, si B sort, c'est-à-dire si le problème est soluble pour lui, B sort et d'ailleurs C sort en même temps. Quand B sort, A sait qu'il est noir, on retrouve le même, il sait qu'il est noir. Et si B ne sort pas, A sait qu'il est blanc, et donc, au temps suivant, il sort, en fonction de ce que B a fait ou n'a pas fait au deuxième temps. Au troisième temps, on est dans la configuration où on a deux blancs, au troisième temps, de toutes façons, on sait ce qu'on est. On le sait en même que les autres quand on est blanc, et on le sait avec un temps de retard, puisque les autres sont sorti au temps précédent, parce que ils étaient eux dans cette configuration-là. Mais, au troisième temps dans tous les cas on sait ce qu'on est, quand on est au départ dans cette configuration.

Donc, ici, nous avons le principe d'un raisonnement par récurrence, c'est-à-dire, sur la base de cette matrice, on peut continuer en quelque sorte indéfiniment jusqu'à épuisement des combattants. On remarque ici qu'on retrouve toujours, ici c'est au temps deux que l'indication de solubilité qui est donnée par le départ ou non de B et de C se traduit en termes d'indication perceptive, c'est-à-dire indique, sans qu'on puisse se tromper, si on est blanc ou noir.

Donc, ici, dans le cas précédent, c'était l'indication de solubilité donnée au temps un qui était équivalent à l'indication perceptive, ici l'indication de solubilité est donnée au temps deux, et donc, c'est au temps trois que l'on peut effectivement partir.

Donc, dans cette matrice, il y a toujours un moment où l'indication que l'autre donne, ou que les autres donnent dans ce cas-ci, l'indication que l'autre donne s'il peut conclure ou non, est strictement traductible en termes d'indication perceptive pour le sujet.

Normalement, ça s'arrête là. On a déjà fait tout un trajet dans le sophisme, on a déjà ajouté l'élément intersubjectif, la liaison avec l'autre, on s'est déjà donné le droit de continuer de raisonner au-delà des données initiales, en intégrant le comportement des autres dans le raisonnement, et puis, on a ajouté l'élément proprement sophistique, à savoir qu'on prend en compte ici une fois, deux fois, le fait que les autres ne bougent pas.

Alors, évidemment, vous voyez tout de suite que c'est compliqué de prendre en compte une fois et deux fois quelque chose qui ne se produit pas.

Ce qui se passe quand on donne le départ : à la une, à la deux, à la trois ! On ne bouge pas la première fois, on ne bouge pas la deuxième, on bouge la troisième. Là, dans le continuum temporel, une fois on ne bouge pas, deux fois on ne bouge pas, à la trois on bouge.

Beaucoup de choses reposent sur comment on compte le temps de l'immobilité, comment on arrive à diviser le temps de l'immobilité.

Normalement cela s'arrête là, et c'est déjà pas mal. Il y a une typologie des configurations, les données sont telles qu'il y a toujours une configuration… Premièrement, dans cette famille de problèmes, il doit toujours y avoir une configuration permettant une conclusion immédiate en fonction de l'expérience. Cela suppose qu'il y ait toujours un disque noir en moins par rapport au nombre des prisonniers.

Autrement dit, le schéma logique de l'histoire, c'est soit petit n le nombre de prisonniers, le nombre des disques blancs doit toujours être égal à n, et le nombre des disques noirs doit toujours être égal à n moins un. Cela doit toujours être égal à n moins un, parce que c'est la seule condition qui permet à la configuration de conclusion immédiate d'exister. C'est là-dessus que s'adosse le raisonnement. Ce fait-là permet, en effet, que surgisse une situation où, pour tout prisonnier visible, le prisonnier visible est noir.

$(\cdot 1) < \forall x \quad pv \quad N \quad pv .$

Il faut un certain pour tout X, c'est ça qui définit cette configuration. C'est pour tout X, moins un, le prisonnier qui n'est pas visible pour lui-même. En fait, l'existence d'un disque noir en moins fait que, donc, si vous avez même un million de prisonniers qui ont tous le disque blanc, ça permet à un de conclure que lui il a le noir. Ce pour tout X moins un est la base logique de la possibilité même de la solubilité du sophisme.

C'est aussi ce qui permet qu'il y ait toujours un temps ou IS est équivalent à IP. Cette équivalence entre l'indication de solubilité et l'indication perceptive se produit toujours au temps n moins un et la conclusion au temps n, dans l'énumération qui est ici adoptée.

C'est déjà assez beau comme ça, c'est déjà assez sophistique, puisqu'on a pratiqué tout cet élargissement, que là j'ai soigneusement détaillé pas à pas sans qu'on y voie rien, puisque tout ça est amené dans l'énoncé du problème, or ça continue par un deuxième sophisme que Lacan y surajoute, et le second sophisme exploite ou introduit une ambiguïté temporelle. Vous en percevez la structure si je l'énonce ainsi, en prenant les deux prisonniers simplement : au temps T1, je constate que l'autre ne sort pas, le fait que l'autre ne sorte pas m'indique que je ne suis pas noir, que je n'ai pas le seul disque noir, c'est-à-dire le fait qu'il ne sorte pas me donne l'indication de solubilité décisive qui me permet de le traduire immédiatement en termes de couleur, et donc le fait qu'il ne sorte pas me met en mesure de sortir. Très bien.

Et l'autre, qui était d'ailleurs comme moi-même, blanc, sort également. Ce que Lacan introduit alors, c'est le doute, l'hésitation, la motion suspensive, tout se fout par terre. De quelle façon ? Premièrement, ma conclusion logique en T2 est fondée sur la non-sortie de l'autre en T1, comme il ne sort pas je sors. Deuxièmement, l'autre qui est blanc comme moi sort lui aussi en T2, troisièmement, c'est là le moment sophistique, Lacan dit : si l'autre sort aussi, alors j'hésite, alors je m'arrête dans mon mouvement. Et pourquoi j'hésite ? Eh bien, je suis sorti parce qu'il ne sortait pas, si maintenant l'autre sort, ça invalide la prémisse sur laquelle j'étais sorti. Est-ce que c'est bien saisi, ça ? Lacan introduit qu'on ne tire pas le rideau au moment où chacun se décide à sortir.

On ne tire pas le rideau et, à ce moment-là, les deux sortant en même temps, je constate que la prémisse sur laquelle je m'étais fondé pour conclure est incertaine puisque l'autre bouge. Ça veut dire que je me demande si je ne suis pas sorti trop vite, si, alors que moi j'ai considérai que l'autre ne sortait pas et donc je sors, en T2, l'autre n'est pas en train de sortir en T1, parce qu'il n'y a rien dans l'histoire qui synchronise le temps logique. Il peut bien y avoir une horloge, mais il n'y a rien qui m'assure au moment où je sors, moi, pour avoir constaté que l'autre ne sortait pas, rien ne m'assure que l'autre n'a pas mis un peu plus de temps que moi pour parvenir à la même conclusion. Et donc, me voyant démenti par son mouvement, je m'arrête. C'est une fiction bien entendu, mais dont tout le *Temps logique* dépend, enfin c'est articulé à tout le temps.

Troisièmement, je m'arrête, j'hésite, si j'étais sorti trop vite. Quatrièmement, je m'arrête et l'autre s'arrête aussi. Cinquièmement, alors je peux conclure en toute sécurité, dit Lacan.

En effet, je peux hésiter sur à quel temps logique est-ce que l'autre est sorti. Est-il sorti vraiment comme moi en T2 ou est-il sorti comme moi en T1 ? ce qui m'empêcherait de sortir en pensant que je suis noir.

Mais si l'autre était sorti, parce qu'il me voyait noir et se savait blanc, il ne se serait pas arrêté, parce que, dans tous les cas, la sortie de configuration immédiate ne dépend pas de ce que je fais, mais dépend du monde des statues. Et donc, si l'autre s'arrête en même temps que moi, là je peux redémarrer en sachant que je ne me tromperai pas.

Cela repose évidemment sur l'introduction de très nombreux éléments supplémentaires, mais qui ont le mérite de faire voir qu'il y a une différence profonde, temporelle, entre la conclusion acquise au niveau de conclusions immédiates et les conclusions acquises de façon médiates, parce que la conclusion acquise de façon immédiate ne dépend pas de ce que l'autre fait. Donc, même si j'hésite – prenons ça comme ça –, même si moi j'hésite quand je vois l'autre démarrer, le seul fait qu'il hésite aussi m'indique qu'il est aussi dans une conclusion médiate et non pas immédiate. Donc, une seule hésitation suffit pour désambiguer ce qui peut flotter d'ambiguïté sur la première sortie. Ça, c'est le second sophisme qu'amène Lacan, à savoir qu'il va énumérer non seulement les temps du raisonnement, que nous avons vus, mais qu'il va montrer qu'il se répercute dans le mouvement même de la conclusion, à savoir, quand il y a deux prisonniers qui sont blancs, ils ne peuvent atteindre une certitude complète, une certitude accomplie, qu'après un temps d'hésitation.

Et quand il y a trois prisonniers, ils ne peuvent l'atteindre qu'après deux temps d'hésitation, et ainsi de suite, c'est-à-dire un nombre d'hésitations qui est toujours égal à un de moins que le nombre des prisonniers, et qui est égal au nombre de temps médiats, jusqu'à ce que l'on revienne supposément au plus bas niveau.

Il faut essayer de défaire ce sophisme.

Premièrement, il faut bien voir le privilège de la configuration alpha. La configuration alpha, celle de conclusion immédiate, a le privilège de pas dépendre de ce que fait l'autre, elle ne dépend pas de la donnée supplémentaire introduite par son action, alors que toutes les autres, les conclusions qui s'ensuivent des autres configurations dépendent de l'interprétation qu'on donne de l'action de l'autre. Deuxièmement, c'est une ambiguïté temporelle qui motive chez le sujet une hésitation, mais le fait même de cette hésitation chez l'autre suffit à lever l'ambiguïté. S'il hésite, c'est que sa conclusion était bien motivée comme la mienne par l'action de l'autre que je suis pour lui.

Autrement dit, la configuration alpha donne une conclusion toujours stable, temporellement stable, qui vaut une fois pour toutes. Là, le type part et ne regarde plus rien. Tandis que les autres configurations, qui sont médiates, sont temporellement instables.

Cela suppose, troisièmement, que ce que Lacan appelle le franchissement de la porte, la sortie destinée à manifester la conclusion n'est pas instantanée, cela suppose qu'il y a un espace à franchir, un mouvement à faire qui prend du temps au sens de la durée. Et là, évidemment, ça n'est pensable qu'en termes de durée. D'ailleurs, Lacan est obligé d'introduire là le mouvement, il introduit le mouvement sous le nom de motion, la motion suspendue. Il introduit du mouvement, donc il introduit de la durée et de l'espace à franchir qui peut être interrompu et puis on reprend le mouvement. Donc, il introduit là, vraiment, le déplacement du corps vivant. C'est-à-dire hop ! on lève la jambe, ah ! on voit que l'autre… Ou on fait un pas, et on voit le pas de l'autre, peu importe comment on se le représente, brusquement il s'introduit non pas du tout du temps logique, mais de la durée.

Quatrièmement, l'ambiguïté temporelle même sur laquelle joue Lacan, cette ambiguïté qui fait que je peux douter que l'autre sorte au même temps logique que moi, suppose justement que la différence entre le temps logique T1 et le temps logique T2 ne soit pas objectivée dans l'histoire.

Prenons deux contre-exemples à propos de la sortie et de l'ambiguïté temporelle. Pour la sortie, par exemple si j'indiquais que j'ai conclu non pas en traversant l'espace jusqu'à la porte et en ayant le temps de suspendre mon mouvement une fois, deux fois, neuf cent quatre dix neuf fois, si on est un peu plus nombreux. Si au lieu d'indiquer la conclusion comme ça

simplement comme dans les jeux télévisés, je poussais un petit bouton et ça faisait dring, si donc c'était instantané, là, l'indication de solubilité serait immédiate, cela veut dire que la sortie serait instantanée, et donc le type d'hésitation ne se produirait pas : ou on appuie ou on n'appuie pas, ce serait binaire et instantané. Donc Lacan, pour compliquer le sophisme, ajoute de l'espace, de la durée et du mouvement. Il ajoute tout ça en parlant de motions suspendues.

Deuxième contre-exemple, on pourrait tout à fait réduire l'ambiguïté temporelle si le temps logique était objectivé, c'est-à-dire marqué par une petite clochette et on saurait que, au temps un, ou, comme je le disais la dernière fois, par des rounds, on saurait quand est passé le temps un de conclure, quand est passé le temps deux de conclure. Ce sont autant d'éléments qui ne figurent pas dans cette histoire.

Si on admet les nouvelles données que Lacan ajoute, pour redoubler le sophisme, on s'aperçoit que l'interprétation de l'action de l'autre est toujours ambiguë et que ce que ça introduit, d'une façon extrêmement finalement subtile, c'est un décalage possible de l'effectuation du temps logique chez les sujets. Cela introduit la possibilité d'un décalage, mais on ne s'en aperçoit pas parce que, justement, ils ne sont pas décalés.

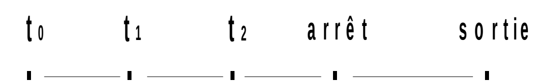
C'est-à-dire que les trois blancs vont faire tout ensemble. C'est pour ça Lacan peut dire : vous voyez ce sont des sujets de pure logique, mais ils fonctionnent comme des sujets de pure logique à ceci près qu'ils doivent supposer qu'il puisse y avoir un décalage du temps de raisonnement de chacun. Si l'on avait des petites machines mobiles, si chacun était des ordinateurs marchant avec des petites pattes, etc., comme on a vu, évidemment cette possibilité ne serait pas prise en considération comme elle est ici.

Lacan insiste sur l'urgence et la précipitation où se trouve engagé chacun des sujets, mais cette urgence, de peur d'être en retard, a comme fondement la crainte d'avoir été en avance dans son raisonnement, et c'est la crainte de s'être précipité qui ensuite le précipite dans la crainte de ne pas se précipiter assez.

Et donc, même si le décalage du temps logique est annulé, il n'en reste pas moins qu'il a été possible.

Remarquons qu'ici nous introduisons un nouveau type de données qui est cette fois-ci hésiter ou ne pas hésiter, ou s'arrêter ou ne pas s'arrêter, et, si l'on introduit ce nouveau type de données, on entre dans le sophisme des temps d'arrêt, un temps d'arrêt est suffisant pour ramener au cas de la configuration alpha, afin de l'exclure. Donc, il y a autant de temps d'arrêts qu'il est nécessaire pour être ramené la configuration alpha à l'exclure.

Il faut donc s'apercevoir ici qu'on a non seulement le temps logique au niveau du raisonnement en deux temps, T1, T2, pour arriver à la conclusion mais les deux temps du raisonnement conclusif se reportent sur l'action conclusive, c'est-à-dire sur ce que Lacan nous présente d'une façon habile et sophistique comme la conclusion-mouvement. Les deux temps du raisonnement conclusif donnent lieu à une division de la conclusion-mouvement par un arrêt. En l'occurrence on a un schéma de cet ordre



Donc, disons au temps zéro, la perception des données, au temps 1, aucun des deux n'est parti, au temps 2, la conclusion sur ma couleur « je suis blanc », et ensuite, un mouvement scandé par un arrêt, et, au-delà de cet arrêt, le redépart et la sortie. On a donc ici le temps progrédient que l'on a suivi dans le raisonnement jusqu'en T2, et suivi par un temps de vérification dont on peut dire qu'il est au contraire régrédient, et que l'on aura autant d'arrêts qu'il est nécessaire pour revenir

à la configuration alpha et pour l'exclure.

Lacan pose la question de savoir s'il est légitime, page 202, d'intégrer à la valeur du sophisme les motions suspendues qu'il fait apparaître après.

Il pose la question pour dire d'abord qu'elles n'apparaissent qu'après la première conclusion, une fois atteinte la conclusion, au terme de ce qu'il appelle à un moment la première phase du procès logique, celle qui va jusqu'à T2, et il dit que c'est légitime d'aller au-delà de T2, il va jusqu'à dire que ce mouvement et ces arrêts sont internes au procès logique puisqu'elles dépendent de la conclusion qu'on a atteint logiquement.

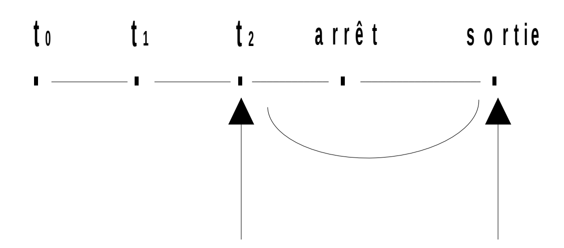
C'est dans la mesure où on a conclu en T2 qu'alors est prescrit cet arrêt, un arrêt dans le cas de deux prisonniers, deux arrêts dans le cas de trois.

Évidemment, c'est sophistique, puisque d'un côté elles sont logiques en effet, parce que si l'on admet le cadre du problème, le nombre des arrêts est strictement déterminé par les données logiques du problème. Ce ne sont pas les arrêts psychologiques, ce sont des arrêts qui reproduisent exactement les temps du raisonnement, qui les répercute, donc. En ceci, elles sont logiques, néanmoins, donc elles obéissent en effet à une nécessité logique, mais, en même temps, c'est sous réserve de l'introduction des données spécifiques qui sont introduites, à savoir du mode d'expression de la conclusion.

Lacan introduit une conclusion qui dure, une conclusion qui se manifeste dans la durée, et qui n'est pas instantanée. Ça, évidemment ça n'appartient pas de façon intrinsèque à la première phase du procès logique.

Qu'est-ce que ça fait alors apparaître ? Ça fait apparaître qu'en T2, je suis bien arrivé à une conclusion parfaitement légitime. N'empêche que cette conclusion parfaitement légitime a néanmoins besoin d'être vérifiée au temps d'arrêt, et que, si elle est déjà certaine en T2, elle ne devient quand même effective qu'au moment de la sortie, après avoir traversé un temps d'arrêt, après avoir traversé un temps de doute ou d'hésitation.

C'est dans cet écart, que Lacan manifeste et met en valeur par ce rallongement du problème, qu'en effet se produit le phénomène d'anticipation.



C'est ce qui permet à Lacan de faire surgir cette catégorie inconnue au bataillon logique, à savoir la certitude anticipée. En T2, je suis déjà certain, n'empêche que cette certitude doit traverser le doute et l'hésitation pour devenir une certitude effective. C'est ce qu'il met en valeur dans le titre même de ce texte « L'assertion de certitude anticipée ». Évidemment, on peut discuter, puisqu'on pourrait dire : en T2, on a la conclusion, on n'a vraiment la certitude qu'au moment de la sortie après avoir traversé ce temps d'hésitation, mais ne chipotons pas sur toutes les formes, il faut bien dire, de l'arbitraire des conditions qui sont là ajoutées par Lacan. Nous avons là en effet comme l'image d'un décalage temporel où l'on n'atteint qu'une certitude vérifiée qu'à condition de l'avoir posée à la fin de la première phase du procès logique.

Et donc, on a besoin d'un second tour inverse, on a besoin ici de revivre, dans les mouvements du corps mêmes, de revivre les temps de la conclusion logique, et d'en faire, là, l'épreuve éventuellement souffrante dans la suspension.

Fin du *Cours XV* de Jacques-Alain Miller du 26 avril 2000

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Seizième séance du *Cours*

(mercredi 03 mai 2000)

XVI

Donc, je m'acharne sur le temps logique, à moins que ce soit lui qui s'acharne sur moi et je ne l'abandonnerais que quand j'en serai venu à déplier ses paradoxes et les conclusions que Lacan arrive à tirer de ces paradoxes, lorsque j'arriverai à le faire de la façon la plus simple, la plus élémentaire, et donc je poursuis jusqu'à ce que je puisse me dire valablement à moi-même : stop, ça suffit comme ça.

De ce fait, fait antichambre ce que j'ai pu développer pendant l'intervalle des vacances de Pâques en d'autres lieux, au Brésil où je me rends habituellement à cette époque, sur l'érotique du temps. J'espère que je pourrais commencer à entrer dans ce chapitre la prochaine fois.

Je me suis donc arrêté la dernière fois au moment où nous allions découvrir à nouveau l'équivoque majeure du temps logique, ce qui en fait un sophisme, et ce que le génie de Lacan, son *ingenium*, son *Witz*, transforme en ressort d'une nouvelle aperception du temps.

J'ai abordé ce sophisme par l'envers dans la mesure où j'ai fait apparaître sa nature, sa nature sophistique. Elle apparaît, et donc, du même coup elle s'évanouit, si les temps du raisonnement, ses étapes, sont objectivées.

En effet, dans le cas des deux prisonniers, nous avons - je l'ai dit la dernière fois - des données initiales, de structure et d'expérience : le fait qu'ils sont deux, qu'il y a trois disques, dont deux blancs un noir, et puis, la situation qui est pour chacun, et chacun ne le sait pour lui-même, qu'il a en face de lui blanc. Voilà ce qui fait les données initiales et puis la petite histoire du directeur de la prison.

$D_1 : D_i$ → □ → Conclusion : pb est insoluble

Seconde déduction

$D_2 : \{ D_i, D_1 \}$ → □ → Conclusion : pb est soluble "je suis blanc"

$D_3 : \{ D_i, D_1, D_2 \}$ → □ → Solution

Nous savons que si l'on part de ces données initiales, D avec l'indice petit i et que l'on commence à calculer à partir de ces données initiales, à savoir que l'on reconstitue la combinatoire des cas possibles, que l'on défalque ce qui n'est pas la situation, que l'on préserve ce qui est la situation, etc., on tombe sur une conclusion qui est que, avec ces données, le problème est insoluble. Cette conclusion est absolue, *ne varietur,* n'est pas susceptible d'appel, et, comme les deux sont dans la même position, elle est valable pour l'un comme pour l'autre.

Voilà la déduction un. Comme je l'ai indiqué, il y a, si l'on poursuit dans le temps, une seconde déduction, en fait, dont on va dire approximativement les données initiales cette fois-ci comportent les premières, mais aussi la première déduction, et alors, la conclusion est que le problème est soluble : je sais ce que je suis, je suis blanc.

Voilà en quelque sorte l'envers du sophisme pris au niveau des deux prisonniers, à savoir qu'il y a un premier problème, en effet insoluble, et puis, qu'il y en a un second, qui est différent et qui, lui, est soluble, et, par récurrence, lorsqu'on est dans le cas

des trois prisonniers, on peut dire : c'est seulement une troisième déduction, celle dont les données intègrent les données initiales, la première déduction et la seconde, qui se trouve constituer un problème soluble.

Comme je l'ai déjà indiqué, cet envers du sophisme, qui n'en est pas un, cette fois-ci, suppose que chaque déduction est parfaitement individualisée, ce qui est ici marqué par la numération que j'affecte à chacune, et chaque déduction, chaque moment de la déduction finale est intégré, à titre de données, dans la suivante.

Cela suppose aussi une objectivation de chacun des temps du raisonnement. C'est ce que j'exprimais par le contre-exemple de ce qui se produit, dans le sophisme, si les temps sont marqués par une petite clochette comme des rounds d'un match de boxe.

Ce contre-exemple constitue des temps objectivés du raisonnement, c'est-à-dire des temps, des scansions de ce raisonnement, qui ne dépendent pas du rapport intersubjectif, c'est-à-dire qu'ils sont scandés par l'Autre avec un grand A.

Pouvez-vous conclure au temps un ? Non. Pouvez-vous conclure au temps deux ? Non. Et, à ce moment-là, pouvez-vous conclure au temps trois ? Oui. Cela suppose que le mouvement soit objectif, c'est-à-dire qu'il soit marqué, de façon indiscutable, non par aucun des partenaires, ni par le rapport des partenaires, qui dans ce cas-là précisément ne le sont pas, ils sont chacun aux prises avec leurs données, mais que ce temps soit marqué par une instance supérieure, comme figure dans l'histoire d'ailleurs le directeur de la prison.

A contrario, cela fait surgir les conditions du sophisme lacanien, à savoir que précisément la limite objective entre les déductions, entre chacun des temps du raisonnement, entre chacune de ces étapes, cette limite y est effacée, c'est-à-dire que chacun temps du raisonnement n'est pas marqué à l'avance, l'étape n'est pas objectivée. Le sophisme repose sur le fait que chaque étape est subjectivement évaluée.

Dans le cas des deux prisonniers, je ne peux pas conclure, parce que je vois que l'autre est blanc, je vois que l'autre ne conclut pas non plus parce qu'il ne s'en va pas. À ce moment-là, je me dis : je peux sortir. Personne n'est venu ici dire : pouvez-vous conclure au premier temps ? Non. Pouvez-vous conclure au second ? Oui. Tout repose sur l'évaluation que l'autre n'est pas encore sorti, qu'il n'est pas sorti tout de suite. Là, évidemment, nous entrons dans un autre monde, le seul fait qu'on ait soustrait la limite objective du premier et du second temps du raisonnement nous déplace dans une configuration tout à fait différente et nous oblige à voir l'élément qu'il faut mettre en valeur entre D1 et D2.

La déduction un, c'est une chose, c'est le fait que moi voyant l'autre, pas les deux prisonniers, l'autre blanc, je ne peux pas conclure ce que je suis, je peux être blanc ou noir, puisque les disques restent disponibles. Ça vaut pour moi, ça vaut pour d'autres, parce que nous sommes, mais qui le sait, dans la même position, subjectivement ça, ça ne vaut pour moi. Donc, pour pouvoir avancer vers la seconde déduction, j'introduis ici une donnée qui est que l'autre ne bouge pas, cette donnée qui est pour moi l'indice que le problème est pour lui aussi insoluble.

D_1 : D_i → ☐ → Conclusion : pb est insoluble

Seconde déduction

$\frac{D_{is}}{D_2}$: $\{D_i, D_1\}$ → ☐ → Conclusion : pb est soluble "je suis blanc"

D_3 : $\{D_i, D_1, D_2\}$ → ☐ → Solution

C'est parce qu'il s'introduit ici une donnée intersubjective - je vais écrire encore D avec « IS » -, la donnée intersubjective, qu'alors je peux procéder à ma seconde déduction. Cette donnée intersubjective, c'est que l'autre ne bouge pas, ce que je traduis

en disant que les données initiales lui posent comme à moi un problème insoluble. C'est ça qui me permet de penser qu'il n'est pas devant un noir, que je serais, mais que lui aussi est devant un blanc.

Autrement dit, comme il n'y a personne pour marquer les temps, tout repose sur l'évaluation que je fais que l'autre n'est pas devant une situation perceptive qui lui permet de conclure immédiatement, et donc, parce qu'il reste immobile, je bouge, et c'est alors que je constate qu'il se met à bouger lui aussi.

Le fait qu'il se met à bouger lui aussi met en question la validité de la donnée intersubjective sur laquelle j'avais conclu. Il est donc essentiel ici d'isoler que le sophisme met en jeu deux sortes de données distinctes, il met en jeu le disque, qui est une donnée inerte, sur laquelle on m'attire l'attention, en plus - il y a des disques noirs et il y a des disques blancs -, donc, être noir ou être blanc, c'est une propriété, un prédicat, un attribut qu'on a une fois pour toutes. Ce serait un contre-exemple que d'introduire des disques variables, des disques susceptibles de passer du blanc au noir, et qu'il faudrait savoir attraper au bon moment. Non. Dans le sophisme, la donnée perceptive de la couleur est une donnée stable, inerte, mais il y a une autre sorte de donnée qui est être immobile ou être en mouvement. Et ça, c'est une donnée mobile. Il y a donc une catégorie de données inertes, binaires, blanc ou noir, une fois pour toutes, et puis, il y a une autre catégorie de données, qui sont aussi binaires, être immobiles ou être en mouvement, seulement ces données ont la propriété singulière qu'elles peuvent changer : on peut être à un moment immobile et, à un autre moment, en mouvement.

C'est le fait de ce second type de données qui va introduire un facteur de perturbation dans l'ordonnance temporelle. C'est une perturbation qu'on n'a pas quand les temps sont marqués à l'avance de façon objective par l'Autre majuscule. À ce moment-là, à chaque temps on peut savoir si l'autre est en mouvement ou immobile. Cette donnée peut sans doute changer au temps suivant, mais, pour un temps objectif donné, on sait si vous avez la solution ou si vous ne l'avez pas.

Autrement dit, le marquage objectif des temps opère spécialement sur cette donnée de type deux, parce qu'elle la désambigüe à chaque temps objectif. Donc, la donnée de type deux est un signe inversable, alors que le signe de couleur, lui, est fixe, déterminé. Cette donnée dont le signe est inversable devient invariable pour chaque temps donné. Si on lui met son indice temporel, elle ne varie pas à ce temps-là.

On peut dire : au premier temps, l'autre a été immobile, donc, au second temps je peux sortir, quand il y a deux prisonniers, parce que bien que cette donnée soit mobile, la nocivité de sa mobilité pour la déduction logique est annulée par l'objectivité du marquage du temps.

Quand il n'y a pas le marquage objectif du temps, je ne peux pas éviter la question de savoir au bout de combien de temps - ce qui introduit la durée - puis-je conclure que l'autre était devant un problème insoluble. Et donc, là, par quelque bout que vous preniez la question, précisément le temps logique qui n'est pas objectivé se trouve sous la dépendance d'une évaluation de la durée. Le jeu propre de ce sophisme, c'est un jeu qui circule précisément entre le temps logique et la durée et qui finit d'ailleurs par montrer comment le temps logique est susceptible d'annuler la durée, mais au bout d'un certain parcours.

En attendant, la question « combien de temps ? » est fatale, c'est-à-dire quelle est la quantité de durée temporelle, quelle est l'étendue de durée temporelle, quelle est l'extension du laps de temps, qui vous permet de dire que l'autre n'a pas pu conclure ?

Vous fixez cette durée pour considérer que vraiment la donnée supplémentaire est acquise, et, à ce moment-là, comme par hypothèse, l'autre est strictement semblable à

vous, il se met à bouger, c'est-à-dire que votre donnée se trouve invalidée.

Autrement dit, dans le cas des deux prisonniers, mon raisonnement de sortie repose sur l'immobilité de l'autre, et, de ce fait même, il est invalidé par son mouvement.

Qu'est-ce qu'on peut dire sur l'évaluation de cette durée indéterminée qui me permettrait de conclure que le problème est insoluble pour l'autre ?

Cette durée, qui n'est pas strictement évaluable, peut être néanmoins posée comme distincte du nôtre. En effet, si l'autre, celui que je vois, est noir, comme il y a un seul disque noir, je sais instantanément que je suis blanc. On est ici dans un cas de déduction instantanée. Donc, si ça dure plus qu'un instant, si l'autre, plus qu'un instant, reste sur place, c'est qu'il ne peut pas faire une déduction instantanée, c'est donc qu'il doit prendre en compte mon immobilité à moi, c'est donc que le problème est pour lui insoluble directement, donc c'est que je suis blanc.

Autrement dit, la durée qu'il faut prendre en compte puisque le temps n'est pas marqué objectivement, cette durée peut être qualifiée de le « plus qu'un instant ». Si de la durée s'introduit, si l'autre ne prend pas ses jambes à son cou, s'il est obligé d'abord de s'assurer de ma propre immobilité, alors je peux conclure. Mais évidemment, si l'on accepte de rentrer dans ce dédale, on est là sur un bord, on est là dépendant d'une évidence extrêmement mince, qui est la différence entre une sortie instantanée et une sortie qui prend un peu plus de temps que l'instant. On est là dépendant d'une évaluation, encore une fois, qui n'a rien d'objectif, c'est quand même une évaluation subjective qui repose sur le « plus qu'un instant ».

Nous sommes obligés de prendre en compte des termes extrêmement fuyants, qui normalement n'entrent pas en ligne de compte dans un raisonnement logique. À partir du moment où nous poursuivons et nous prenons en compte ce que fait l'autre ou ce que font les autres, aussitôt on rentre ici dans quelque chose d'impalpable, dans lequel le génie de Lacan est entré superbement, et de montrer qu'il y a une raison qui opère, y compris là dans l'impalpable et le fugace et la fulguration, que tout ça, mais oui, s'ordonne néanmoins, et en particulier dans le cas présent, à la différence minuscule, infinitésimale, entre l'instantané et le un peu plus que l'instant.

Ça fait bien voir la différence : quand vous avez en face de vous le gars qui est noir, ça vous suffit, vous n'avez rien à observer de plus, vous ne vous demandez pas si lui sort ou non. Dans le cas où on a en face de soi un noir, on regarde l'autre, mais on ne regarde pas l'autre en tant que tel, on se contente de regarder une chose inerte, qui est son disque, ça suffit, on ne le regarde pas comme un autre susceptible de mouvement. Comme il n'y a qu'un seul disque noir, il suffit de voir le disque noir, et puis, on se tire. Donc, ça marcherait aussi bien avec une statue. Mais dans la situation où on voit un blanc, certes on regarde son disque, mais on doit regarder aussi son mouvement, c'est-à-dire qu'il faut qu'on puisse acquérir la donnée supplémentaire de son immobilité.

Ça, c'est une donnée supplémentaire qui est susceptible de changement, parce que l'autre est susceptible de bouger, et à ce moment-là…

L'évaluation de la durée est subjective et elle reste foncièrement ambiguë, parce que le moment où l'autre se met en mouvement, je peux me demander si je ne me suis pas trop dépêché moi de conclure à partir de son immobilité, puisque la donnée se trouve annulée.

Évidemment, si le temps était marqué objectivement, ce n'est pas une objection que je me ferais, mais comme le temps n'est pas marqué objectivement, mon évaluation reste ambiguë parce qu'elle est invalidée par le fait que la donnée intersubjective change. Je partais du fait que l'autre ne bougeait pas et il bouge. C'est ce qui autoriserait alors de retrouver la

conclusion classique, à savoir que je n'ai pas le droit de bouger puisque le problème est insoluble pour moi, et je n'ai pas le droit de prendre en compte l'immobilité de l'autre, parce que cette donnée est susceptible d'être modifiée et donc les données initiales, si on les prend en compte, sont creusées par un trou, le trou que fait la donnée changeante.

Ce serait une façon de vérifier le bien-fondé de la conclusion classique. Ça n'est pas ce que fait Lacan puisqu'il invite au contraire à prendre en compte ce que fait l'autre, y compris dans sa portée invalidante. Très bien, vous avez conclu que l'autre restait immobile et que donc le problème était insoluble pour lui, donc vous sortez. En effet, ça vous fait un problème puisque aussitôt l'autre se met à bouger. Très bien : vous vous arrêtez, et puis après, dit Lacan ? Est-ce que vous vous arrêtez et vous concluez que vous ne pouvez rien en tirer ? Non. Vous avez conclu, vous constatez qu'une donnée essentielle est en train de changer, à savoir que l'autre bouge. Très bien, vous vous arrêtez parce que vous ne savez plus. Mais maintenant vous savez quelque chose de nouveau, vous savez que l'autre s'est mis en mouvement et qu'il s'est arrêté. Et ça, c'est une donnée tout à fait essentielle. S'il s'est mis en mouvement et s'il s'est arrêté, c'est donc que son mouvement ne reposait pas sur une évidence perceptive mais prenait en compte votre mouvement à vous.

C'est donc que l'autre était arrivé à sa conclusion non pas par l'évidence perceptive mais en prenant en compte ce que vous-même vous faisiez. Et donc, le seul fait que l'autre ait bougé et se soit arrêté est la preuve *ne varietur* que vous êtes blanc et que vous pouvez sortir en lui disant.

Autrement dit là, nous avons cette rallonge, ce que j'appelais la seconde phase du sophisme, voire le second sophisme, qui procède au-delà de la première conclusion. Là où l'on s'arrêterait de réfléchir après la première conclusion, comme on fait quand les temps sont bien marqués, Lacan invite à continuer de raisonner sur votre incertitude. C'est-à-dire qu'il amenait l'objection, en effet, la donnée se modifie, donc vous ne savez plus, très bien, vous vous arrêtez. Mais le fait que l'autre s'arrête aussi devient la preuve de comment il était arrivé à sa conclusion et que sa conclusion était justement une conclusion médiate.

Autrement dit, là, dans votre raisonnement pour arriver à la première conclusion, vous étiez obligé de prendre en compte ce temps supplémentaire de réflexion, ce « plus qu'un instant », dont nécessairement vous êtes amené à douter parce que c'est une donnée subjective et ambiguë.

Mais en revanche, au-delà de ça, il n'y a plus de donnée psychologique, il suffit qu'il y ait l'arrêt de l'autre pour que, là, vous soyez à nouveau certain. Autrement dit, au-delà de la conclusion à laquelle vous être arrivé, on ne prend plus en compte la durée, on prend seulement en compte le fait que l'autre se soit arrêté en même temps que vous, ce qui indique que votre mouvement, qui est la seule donnée qui a changé, a introduit chez lui une incertitude. Et donc, dans son raisonnement, il prenait en compte ce que vous faisiez ou ne faisiez pas. Mais dans cette constatation, il s'inscrit seulement le fait que l'autre était conduit à s'arrêter, et là, il vous donne une information certaine, à savoir qu'il était arrivé à sa conclusion, pas par les voies de la perception directe, parce que là il aurait filé, mais, comme vous-même, par une voie indirecte. Et donc, l'arrêt désambigüe la durée de l'immobilité que vous aviez prise en compte la première fois et qui vous avaient permis de conclure une première fois.

On atteint déjà un résultat tout à fait étonnant du seul fait d'avoir accepté de raisonner sur ce qui se passe après la conclusion, d'accepter de raisonner sur des choses aussi incertaines que ce que fait l'autre ou ce qu'il ne fait pas, et qui est ici incertitude qui est réduite au binaire. On s'aperçoit que l'ambiguïté temporelle, est-ce qu'on a attendu

assez longtemps pour s'assurer que le problème n'était pas soluble ? On s'aperçoit que l'ambiguïté temporelle est soluble. Elle est soluble par la seule existence du temps d'arrêt, c'est-à-dire que votre conclusion, devenue douteuse par le mouvement de l'autre, devient certaine avec le temps d'arrêt, et donc, le noyau de ce que Lacan met en valeur et que nous atteignons ici, jusqu'à présent seulement avec les deux prisonniers, quand il soustrait toute scansion objective marquée par l'autre. Le noyau, c'est le paradoxe des deux conclusions. Vous avez une première conclusion que l'on atteint en D2, le problème est soluble : « je suis blanc », ensuite on peut essayer de l'aligner, justement, pour voir à quel moment on n'y arrivera plus

Ensuite, la deuxième déduction repose essentiellement sur l'existence de cette donnée intersubjective numéro un, à savoir l'autre ne bouge pas.

D_2 : { D_i, D_{is1} } ⟶ □ ⟶ Conclusion : pb est soluble "je suis blanc"

D_{iS1}

D_3 { D_i, D_{is} } ⟶ insoluble

D_{iS2}

D_4 ⟶ Je suis blanc

Donc, le problème est soluble, je suis blanc, je me mets à bouger, et alors, la donnée intersubjective numéro un s'évanouit c'est-à-dire l'autre se met à bouger. Première donnée : l'autre est immobile, je conclu que je suis blanc, voilà que l'autre se met à bouger, de ce fait nouvelle déduction, D3, qui doit intégrer que l'autre ne bouge pas, et alors, de nouveau, c'est insoluble. Et ensuite, donnée supplémentaire, la donnée intersubjective deux, c'est que l'autre a bougé et s'est arrêté. Alors ça autorise une nouvelle conclusion, à savoir que l'autre n'avait pas bougé en fonction d'une évidence perceptive mais qu'il avait bougé en fonction de mon propre mouvement et à ce moment là, je redis « je suis blanc ».

Le paradoxe des deux conclusions, c'est qu'il y a une conclusion en D2, avant que je ne bouge, et puis il y a une conclusion en D4, après que nous ayons tous les deux bougé.

Le sophisme de Lacan est fait pour manifester l'écart entre ces deux conclusions. Cet écart intensifie la perturbation qui introduit dans le raisonnement logique la prise en compte de l'autre. La première conclusion est encore fragile, la première conclusion est à la merci, parce qu'elle repose sur cette donnée intersubjective qui est : l'autre reste immobile, je constate que l'autre reste immobile. La première conclusion reste à la merci de l'autre et de ce qu'il fait, alors que la seconde conclusion, tout à fait certaine, surmonte l'incertitude qu'introduit l'action de l'autre. La conclusion numéro deux, celle qui se produit en D4, surmonte la vacillation introduite par l'inversion du signe de la donnée intersubjective.

La démonstration, c'est que l'on peut arriver à travers ce maquis, de la donnée intersubjective vacillante, changeante, qu'on peut arriver néanmoins à une conclusion entièrement validée. Souvent femme varie, bien fol qui s'y fie ! Dans le cas présent, le fait que l'autre se soit mis en mouvement, à condition que ce soit un sujet de pure logique et non pas de pur caprice, le fait que l'autre ait perturbé les données se trouve entièrement réduit à la fin, et malgré l'incertitude qu'introduit le mouvement de l'autre, qui n'est pas bien à sa place et invariable, comme le disque blanc et le disque noir, etc., eh bien, malgré ça on arrive à raisonner.

Ce clivage de la conclusion, c'est celle qui inspire à Lacan de les qualifier, de les adjectiver. Pour la conclusion en D2, il l'appelle la conclusion de certitude anticipée, et, pour la seconde, en utilisant une expression qu'il emploie à un moment dans le temps logique, on peut parler de la certitude confirmée.

Le trait singulier, et là, le vocabulaire de Lacan reste sans doute volontairement un peu flottant dans le texte, c'est évidemment comment qualifier la validité de la première conclusion, puisque cette conclusion se trouve mise en cause aussitôt.

Néanmoins, c'est seulement à accepter cette conclusion et à agir sur la base de cette conclusion qui anticipe sur sa propre certitude, c'est seulement à agir sur cette base que l'on a une chance d'atteindre la conclusion en D4.

Tout repose là sur ce miraculeux temps d'arrêt, parce que l'existence d'un temps d'arrêt est exclue pour celui qui verrait un noir et qui partirait sur cette base-là. Si c'était un départ conditionné par cette évidence immuable, peu importe ce que fait l'autre, je pars. Il faut aussi s'apercevoir que l'existence d'un temps d'arrêt dans cette configuration met le sujet en position équivalente à la situation de conclusion immédiate quand on voit un disque noir. Du seul fait qu'il y a le temps d'arrêt, vous savez ce qu'il en est pour vous. Autrement dit, vous vous retrouvez dans une situation que l'on peut qualifier de désubjectivée, une situation extérieure à l'intersubjectivité.

Quand vous prenez votre décision sur la base que l'autre a un disque noir, vous ne vous occupez pas du fait que l'autre peut bouger ou non, vous ne vous occupez que du disque noir, c'est une situation tout à fait désubjectivée, hors des paradoxes de l'intersubjectivité, et finalement vous retrouvez cette même configuration après le temps d'arrêt.

Le temps d'arrêt vous met dans une position équivalente, c'est-à-dire vous regagnez cette désubjectivation, et cette fois-ci, comme dit Lacan, au plus bas, c'est-à-dire que plus rien de ce que fait l'autre ne peut vous troubler.

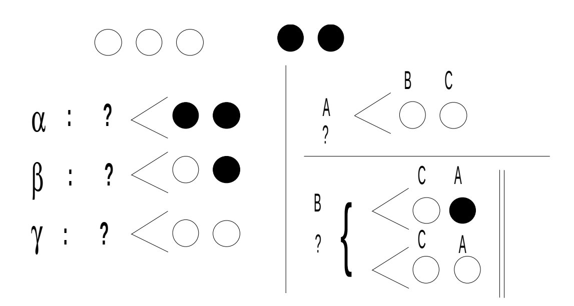
Autrement dit, la situation instantanée qui vaut dans le cas du disque noir que vous voyez chez l'autre, dans cette situation vous ne le voyez pas précisément, mais vous l'atteignez en fait du fait du temps d'arrêt. Le temps d'arrêt vous remet en position de conclusion instantanée. C'est clair ? À la fin, on voit comme réapparaître glorieux ce pur instant.

Le seul fait que l'autre s'arrête et même, dit Lacan, hésite, c'est-à-dire suspend son mouvement, ce seul fait vous permet cette fois-ci de conclure avec la même immédiateté que celle qu'aurait eu le fait de voir sur l'autre un disque noir.

En y allant bien lentement, bien posément, on a déjà acquis un certain nombre des bases solides dans ce sophisme, on est bien formé à ce sophisme, assez formé pour examiner maintenant le cas des trois prisonniers, dans lequel Lacan précipite d'emblée.

Les trois prisonniers, selon une certaine perspective, c'est la même chose, puisque c'est un problème que l'on peut obtenir par récurrence, à partir du problème des deux prisonniers. Simplement, on met plus un prisonnier pour en avoir trois, et il faut mettre plus de disques un blanc et un noir, et donc on aura trois blancs deux noirs.

Donc c'est la même chose, c'est la même structure. Mais il y a en même temps une différence qualitative entre le problème des trois prisonniers et le problème des deux prisonniers. Car, dans ce cas-là, la possibilité de la configuration permettant la conclusion instantanée n'existe pas dans le fait.



Avec les trois prisonniers, comme nous l'avons vu la dernière fois, nous avons une combinatoire subjective de trois possibilités, alpha, où on voit deux noirs, bêta où on voit un blanc un noir et gamma ? ? où on voit deux blancs. Dans le fait - ça c'est la combinatoire abstraite -, le sujet A, qui ne sait ce qu'il est, voit deux blancs. Donc, il sait que B voit ou bien un blanc un noir qui serait lui-même A ou que B voit deux blancs. Il reste incertain cette ? ?. Mais aucune de ces deux configurations, ici c'est la configuration bêta, ça c'est la configuration gamma, A sait parfaitement que la configuration alpha est exclue, il sait bien qu'aucun des

deux autres ne voient deux noirs, puisque lui-même voit deux blancs, donc il sait que B et C voit au moins un blanc dans l'affaire.

Autrement dit, dans le cas des trois prisonniers, on ne peut pas simplement évaluer si un autre s'en va immédiatement, A ne peut pas évaluer si un autre s'en va immédiatement ou pas, il sait que, de toute façon, ils sont obligés d'y penser, donc il n'y a pas l'assise que nous avons dans le paradoxe de deux prisonniers, de la sortie instantanée. De toute façon, ça va prendre un certain temps, et donc, d'emblée on est dans l'évaluation subjective inquiétante.

Donc, en voyant deux blancs A sait déjà que personne des deux autres ne va sortir en un instant, et donc, on n'est pas exactement dans le cas des deux prisonniers où on avait la possibilité, ou on sort en un instant ou on sort en un peu plus qu'un instant. De toute façon, on va sortir dans un peu plus, et la question devient de savoir si on sort juste dans un peu plus ou de dans un peu plus d'un peu plus. Il faut à A le temps de voir si B et C partent ou non. Pour savoir ce qu'il est, il faut qu'il ait le temps de voir si B et C se trouvent dans la situation bêta ou dans la situation gamma.

Si B voit un blanc noir, on lui laisse le temps de raisonner. Et comment il raisonne ? Il doit prendre en compte, lui, si A est noir, le départ ou le non départ de C, et constatant que C ne part pas plus que lui-même, alors il part en même temps que C. C'est-à-dire qu'aux yeux de A, B est dans la situation que nous avons vue avec les deux prisonniers, B est dans la situation d'examiner si C part en un instant. Si B voit que C ne part pas en un instant, il se dit : C n'est pas devant moi noir, donc, il le constate, et à ce moment-là il peut partir en même temps que l'autre, sachant qu'il est blanc. Et c'est du fait que ni B et C ne partent, que, à ce moment-là, A peut partir.

Évidemment là, comme aucun des temps du raisonnement n'est marqué, les possibilités d'embrouilles sont considérables. Quand ils se mettent à partir, B peut se demander si C ne part pas au temps 1, et A peut se demander si B et C ne sont pas en train de partir au temps 2, puisque aucune des frontières n'est marquée.

Autrement dit, A, dans la configuration dite, est obligé de regarder ce que font B et C, et A sait que B regarde si C part, et que C regarde si B part. Et si ni B ni C ne partent alors A part à ce moment-là.

Donc la différence ici, c'est que dans le cas des deux prisonniers, A a seulement B à regarder. Et là, il part tout de suite ou il ne part pas tout de suite. C'est encore simple. Tandis que dans le cas des trois prisonniers, le sujet A doit regarder B et C se regardant l'un l'autre. On suppose qu'ils doivent se regarder l'un l'autre un peu plus longtemps que dans le cas des deux prisonniers pour arriver à dénouer leur raisonnement.

Donc, là la donnée intersubjective est extrêmement équivoque. Comme on suppose que les trois sont des sujets de pure logique, on admet qu'ils concluent en même temps et que, donc, ils se mettent en branle, en mouvement en même temps.

À ce moment-là, nous entrons dans la considération des temps d'arrêt qu'ils vont connaître, puisque chacun est parti en constatant que les deux autres ne partaient pas, et que donc se reproduit le phénomène qu'on avait vu sur deux, à savoir de l'invalidation de la donnée antérieure.

Dans le cas des deux prisonniers, c'était simple, parce que le seul fait de s'arrêter, toc, vous permettait de partir aussitôt. D'accord ? Je l'ai souligné. Donc là, le simple arrêt était parfaitement désambiguïsé, parce qu'il y avait deux possibilités : ou sortie directe ou sortie médiate. Mais ici l'arrêt n'a pas la même vertu, dans le cas des trois prisonniers, parce qu'il y a deux possibilités dont aucune ne comporte la sortie immédiate. Donc, d'accord ? ils s'arrêtent. Pourquoi ils s'arrêtent, les autres ? Ils s'arrêtent, aux yeux de A, éventuellement si lui-même est noir, il repasse par cette hypothèse, s'il est noir, B et C s'arrêtent, disons B s'arrête

en se demandant si C n'est pas en train de faire une sortie de type immédiat, de type instantané.

Donc, en fait, B s'arrête en se demandant s'il ne serait pas noir, comme le serait A. Tout ça, ce sont des suppositions de A, que B s'arrêterait, parce que A étant noir, lui l'étant aussi, C est en train de fiche son camp sur cette base-là.

Là-dessus, B est rassuré parce que C s'arrête. Si C s'arrête, l'arrêt de C a la même valeur que ce qu'on avait vu pour deux prisonniers, à savoir il est rassuré sur le fait que ce n'est pas une conclusion immédiate de C. Mais ça ne résout pas la question pour A. Et donc, A est obligé encore de voir si, après ce premier raisonnement, B et C s'en vont. C'est-à-dire ce qui prouverait que lui est noir, et que les deux autres après le temps d'arrêt désambigüant, peuvent s'en aller.

Autrement dit, l'hypothèse pour A : si je suis noir, il suffit à B et C de s'arrêter une fois pour savoir ce qu'ils sont. Et donc, ils regardent, si B et C partent avant lui, si B et C repartent, et si B et C ne partent pas après leur temps de réflexion, alors il peut partir.

Tout ça est un peu comprimé dans le texte de Lacan, mais quelques mots de Lacan indiquent que c'est ainsi que ça se passe. Ça oblige à distinguer deux éléments dans cet arrêt. Il y a le fait de l'arrêt. A constate que B et C s'arrêtent. Le fait de constater, pour B, que C s'arrête, si A était noir, ça lui permettrait de repartir tout de suite, c'est-à-dire on serait dans la situation des deux prisonniers. Et donc, il faut encore que A constate non seulement que B et C s'arrêtent, ce qui était le type de constatation qu'on faisait dans le cas des deux prisonniers, il faut encore qu'il constate que cet arrêt dure, c'est-à-dire la durée se réintroduit au niveau de l'arrêt, la durée nécessaire pour constater, pour pouvoir conclure qu'il n'est pas noir.

Autrement dit, le raisonnement qui permet à A, B et C de repartir suppose un arrêt qui se décompose en deux parties : le fait de l'arrêt, s'arrêter, et la durée de cet arrêt. C'est-à-dire qu'il faut que chacun s'assure que les autres ne sont pas dans le cas où un arrêt permet aussitôt la conclusion désubjectivée, mais il faut encore que l'arrêt permette de vérifier que, malgré l'arrêt, ils sont encore à s'assurer que les autres ne bougent pas. Autrement dit, c'est un arrêt qui a deux parties : le fait de l'arrêt et puis la durée, l'épaisseur de ce temps d'arrêt.

C'est là l'élément nouveau qui est introduit par les trois prisonniers. Le premier élément nouveau, c'est d'abord que A n'a pas simplement à considérer ce que fait l'autre ou ce qu'il ne fait pas, il a à considérer ce que font deux autres, qui sont dans une situation réciproque. Et, comme a dit Lacan plus tard, le plus important du *Temps logique,* c'est de se rendre compte que c'est simplement avec le minimum de trois prisonniers que vraiment s'introduit le temps pour comprendre. Le temps pour comprendre étant ce dont Lacan qualifie cette considération de cette paire d'autres qui se trouve bloquée et animée par leurs considérations respectives.

Donc ça, c'est le premier élément nouveau qu'introduit les trois prisonniers : il y a un temps que vous devez prendre en compte, la relation mutuelle et réciproque de deux autres. Et puis, deuxièmement, dans le cas de deux prisonniers, ce qui fonctionne, c'est le seul fait de l'arrêt qui suffit à prouver que l'autre n'est pas en situation de conclusion immédiate, et qui donc me permet d'atteindre une conclusion désormais indifférente à son mouvement. Quand on est deux, je constate que l'autre s'arrête parce que je bouge, là je peux y aller absolument sûr. Alors que là, le fait même de l'arrêt ne suffit pas. Il faut encore que je constate que cet arrêt dure, que ça dure plus qu'un instant.

A ce moment là, les trois repartent. Quel est le raisonnement de Lacan à ce moment-là, page 201 ? « L'objection logique va se représenter avec la réitération du mouvement - *le fait que*

les trois se remettent en marche après l'arrêt - et va reproduire chez chacun des sujets le même doute et le même arrêt. »

Et Lacan approuve : « assurément, c'est ainsi. » Pourquoi est-ce qu'assurément les trois de s'être remis en marche assurément s'arrêtent à nouveau ? Pourquoi ils reviennent ? Pourquoi le mouvement des autres introduit à nouveau une ambiguïté temporelle ? C'est parce que le deuxième arrêt, en effet, comporte une évaluation de durée, comme je l'ai signalé. Or l'évaluation de la durée, comme on l'a déjà vu, c'est toujours subjectif, puisque les temps ne sont pas objectivement marqués. C'est ça qui fait la différence entre le fait de l'arrêt et la durée de l'arrêt. Le fait de l'arrêt - je constate que les autres s'arrêtent -, ça c'est un fait, dans le sophisme, mais pris comme objectif. On constate qu'ils s'arrêtent. Là on est dans une certitude d'ordre comptable, alors que la durée de l'arrêt est un phénomène subjectif, toujours ambigu. Le fait qu'il y ait même cette durée reste incertain, parce que les temps ne sont pas marqués. Donc, c'est la présence du facteur durée dans le premier arrêt qui me fait douter quand je vois les autres se mettre en marche, me fait douter qu'ils sont peut-être en train de sortir parce que je suis noir.

Si l'on admet le sophisme, qu'est-ce qui se passe au moment du second arrêt ? S'il se passe la même chose qu'au premier arrêt, c'est indéfini, on ne pourra jamais en sortir, sauf à se cogner contre la porte…

La démonstration de Lacan, c'est justement qu'au second arrêt il ne se passe pas la même chose qu'au premier. Au second arrêt, tout le monde s'arrête - A s'arrête, donc les autres aussi –, A s'arrête parce qu'il se demande si B et C ne sont pas en train de sortir au temps 2 du raisonnement, parce que lui est noir.

Mais alors il se dit : si j'étais noir, ce qui aurait été probant pour eux, ça n'aurait pas été toute la durée de l'arrêt, mais le seul fait de l'arrêt puisqu'il suffit à désambiguer. Donc, si j'étais noir, les deux autres seraient en situation de sortie désubjectivée, de sortie non intersubjective, de sortie immédiate et donc, après s'être arrêtés une fois, ça suffirait pour désambiguer la situation, ils ne s'arrêteraient plus. S'ils s'arrêtent une deuxième fois c'est que, quand ils sont sortis, c'était une sortie qui tenait compte de mon mouvement, quand ils sont sortis du premier arrêt, ça tenait compte de mon mouvement, et donc, cette fois, la deuxième fois, ce qui joue c'est le seul fait de l'arrêt.

Au deuxième arrêt, A se dit que, si j'étais noir, il aurait suffit à B et C de s'arrêter une fois pour être sûr qu'ils étaient blancs et ils ne s'arrêteraient plus. Donc s'ils s'arrêtent une deuxième fois, le seul fait de l'arrêt, cette fois-ci, suffit à conclure de façon certaine.

Autrement dit, les deux arrêts sont structurellement différents. Le premier arrêt c'est le fait de l'arrêt plus sa durée qui me permettent de repartir. C'est l'ambiguïté de cette durée qui m'arrête, à partir du moment où les deux autres bougent, mais la deuxième fois, c'est le seul fait de l'arrêt qui me permet de filer vers la sortie.

Ça n'est évidemment pas entièrement déplié dans ces termes par Lacan, c'est pourtant ce que l'on va vérifier ensuite et la seule façon de l'entendre, pour démontrer que l'intersubjectivité est susceptible de délivrer une objectivité logique, et ça repose sur le fait de l'arrêt comme comptable, c'est-à-dire l'objectivation numérique de l'arrêt en tant que différent de l'évaluation subjective de la durée.

0n peut dire, si on admet ces données, que le procès logique qui aboutit à la conclusion finale, à la deuxième conclusion, passe par deux arrêts que Lacan qualifie de scansions suspensives, motions suspendues, qui sont évidemment tout à fait différentes de l'immobilité du départ. Ce n'est pas l'immobilité, c'est la suspension du mouvement. L'arrêt suppose qu'il y ait eu un mouvement antérieur.

Dans le cas des trois prisonniers, il est très clair que l'immobilité du départ est parfaitement ambiguë et qu'elle se

désambigue en deux temps d'arrêt. Ce qui n'est pas mis en valeur par Lacan, puisqu'il les qualifie de la même façon de motion suspensive, c'est bien sûr que chaque arrêt est différent puisque le premier arrêt est nécessairement un arrêt qui dure, alors que le second est un arrêt instantané.

Il est clair qu'ici, on peut même dire dans le cas des trois prisonniers que l'on a trois certitudes successives. La première certitude, fragile, qui vous met en mouvement une première fois, à ce moment-là se glisse l'incertitude que vous produit le mouvement des autres, vous vous arrêtez une première fois, ça dure et vous acquérez une deuxième certitude qui vous met en mouvement, et enfin la certitude se répète une troisième fois après le deuxième arrêt, mais là elle se maintient comme stable.

Donc, vous avez une vérification progressive de la conclusion par l'acte, jusqu'à une conclusion - pourquoi la conclusion est définitive ? Elle est définitive quand elle ne tient plus compte des mouvements de l'autre, quand les mouvements et arrêts-mouvements se sont produits en nombre suffisant pour que vous n'ayez plus à considérer l'autre.

Un certain enchaînement réglé des mouvements de l'autre se termine, comme dit Lacan, par une conclusion désubjectivée au plus bas degré. Le plus bas degré, ça veut dire que les mouvements de l'autre n'ont plus d'importance.

On voit que la conclusion qu'on acquiert à la fin, la conclusion qui vous met en mouvement pour la première fois, elle n'est pas désubjectivée au plus bas degré. Elle est désubjectivée au degré deux, mais elle est tout de suite mise en question par le mouvement des autres. Ensuite, elle est désubjectivée au niveau un, par le premier arrêt, et enfin elle est désubjectivée totalement à zéro, la désubjectivation zéro, à la conclusion définitive.

Sur quoi repose ce nid d'équivoques qu'est ce sophisme ? Il repose essentiellement sur le mixte qui vous est présenté entre le temps logique au sens des temps du raisonnement, des étapes du raisonnement, et la durée.

L'évaluation de la durée, je l'ai signalé, est toujours prise comme subjective et ambiguë, et puis, finalement, à la fin, elle est même éclipsée. Mais en même temps cette durée, on ne peut pas dire qu'elle est absente du sophisme, au contraire elle est opératoire. La durée, même si le sujet la met en doute, le fait que le premier arrêt a duré est évidemment mis en doute par le fait que le sujet s'arrête. Il n'empêche que l'évaluation de la durée est opératoire pour le mettre en mouvement. La durée est même opératoire pour l'arrêter, le sujet, et elle est opératoire pour le faire repartir. Il faut chaque fois constater qu'on n'est pas dans une situation d'instantanéité, et c'est le fait de ne pas être dans une situation de conclusion instantanée, pour les autres ou pour soi-même, qui permet de repartir.

La durée, même si à la fin elle est éclipsée, ou même si elle est éclipsée par le comptage des arrêts, la durée n'en reste pas moins opératoire pour les mettre en mouvement.

C'est là que les Athéniens s'atteignirent, c'est-à-dire que c'est avec ça que Lacan nous donne une nouvelle aperception du temps. On pourrait dire : ça ne tient pas debout, c'est un château de cartes, un peu plus longtemps, un peu moins longtemps, impossible de le savoir. C'est pourtant de ça que Lacan nous tire une nouvelle distribution du temps, ce qu'il appelle d'ailleurs « les instances du temps ». Le pluriel a ici toute son importance.

J'ai passé un peu de temps pour saisir la valeur exacte de ce qu'il détaille, page 204, passage dont je me suis servi au début à la grosse, en parlant de la discontinuité tonale du temps, des modulations du temps. Ce que Lacan dit est beaucoup plus précis. En fait, page 204, dans le paragraphe où figure cette expression, il distingue trois approches possibles du temps. La première, celle qui est à son comble quand on individualise les déductions et quand on objective les étapes du raisonnement, consiste à ordonner les

étapes du raisonnement. À y confondre le temps - qui cette fois-ci n'a rien à voir avec la durée - avec les étapes d'une déduction logique. À ce moment là, on étale sur un plan une succession chronologique, on raisonne d'abord à partir de ces données, ensuite à partir de celles-ci, etc. Donc, Lacan dit, dans une expression un peu bergsonienne, que ça constitue une spatialisation du temps.

Deuxièmement, dit-il, on peut mettre en valeur des modes différents du temps. Je crois qu'ici il faut s'apercevoir qu'on donne au temps des qualités différentes, mais au même temps. Il dit : « On peut mettre en valeur des discontinuités tonales », comme des différences de couleur entre ces temps. Comme il dit : « Là, on préserve la hiérarchie de ces moments du temps. » Disons, en première approximation, que l'on pourrait là distinguer le temps de l'acquisition des prémisses, le temps de la conclusion, avec éventuellement la perplexité qui s'attacherait au moment où l'on acquiert les prémisses sans avoir la conclusion et éventuellement la satisfaction qui s'attacherait au moment où on atteint la conclusion. Ce n'est pas le seul sens que l'on peut donner, mais disons la psychologie, les dispositions affectives, donnant une tonalité particulière aux différents moments du raisonnement logique. Un certain nombre de psychologues, en effet, se sont attachés à ça, à mettre en valeur la satisfaction s'attachant à la conclusion, la perplexité, etc. Autrement dit, là, on préserverait l'ordonnance logique et on donnerait des couleurs psychologiques au temps.

Troisièmement, ce que Lacan appelle les modulations du temps - et c'est ça que lui veut tirer de ce sophisme -, les modulations du temps ne sont pas simplement des modes du temps, les modulations introduisent des temps disjoints, des temps différents. Non pas des modes psychologiques de la même instance du temps, mais des temps de structure différente, intrinsèquement différente. Il me semble alors que Lacan peut parler non pas des modes de l'instance du temps mais des instances du temps, au pluriel, pluraliser l'instance du temps.

C'est alors, à ce titre là que, sur la base de ce sophisme, il introduit sa tripartition de l'instance du regard, du temps pour comprendre et du moment de conclure. L'instance du regard, c'est ce que nous avons trouvé et qu'il qualifie d'ailleurs de base du mouvement. C'est en effet aussi bien pour les deux prisonniers que pour les trois la référence, à savoir le mouvement de l'autre a-t-il été instantané ?

Cette référence est directe dans les cas des deux prisonniers, c'est A se ? ? sur B, elle est indirecte dans le cas des trois prisonniers, c'est-à-dire A regarde B examinant si C sort dans l'instant du regard. Mais même dans le cas des trois prisonniers, où aucune situation ne répond à l'instant du regard, c'est quand même la référence que A, dans son hypothèse, doit prendre, eu regard à la cogitation de B.

Cet instant que l'on pourrait prendre pour un non-temps, quand on dit « c'est immédiat », c'est ce que Lacan isole dans la fonction de l'instance du regard comme une modalité temporelle propre, qui n'impose pas la considération de l'autre. C'est une modulation du temps où l'on a affaire qu'à des statues - et c'est dans ce temps-là que se déroulent même les processus logiques - où on ne prend pas compte le mouvement de l'autre. Sauf si l'autre vous amène un résultat essentiel, eh bien ça change les données du problème et c'est un nouveau problème. Mais c'est une modalité temporelle propre, où on ne s'occupe pas du mouvement de l'autre.

Ce que Lacan appelle le temps pour comprendre, c'est un temps où l'on prend en compte le mouvement ou l'inertie d'au moins une paire de semblables. Et là, vous remarquerez que, page 205, Lacan est obligé de mettre le mot « durée ». Il évite, pendant tout son texte, de mettre le mot durée, qui est pourtant opératoire. Mais là, page 205, il est obligé de dire « la durée d'un temps de méditation des deux blancs », un temps de méditation que l'on trouve aussi bien dans la

première phase du mouvement logique que dans la deuxième phase du mouvement logique.

C'est un temps, en effet, qui n'existe pas dans le cas des deux prisonniers. Dans le cas des deux prisonniers, vous vous occupez simplement de savoir l'autre bouge ou non, si l'autre file instantanément ou pas. C'est seulement dans le cas des trois prisonniers que vous êtes dans la position de considérer que les deux autres réfléchissent nécessairement, et réciproquement, puisque tous les deux sont blancs, même s'ils ne le savent pas, puisque chacun ne sait pas quelle est sa couleur. Donc, c'est seulement dans le cas des trois prisonniers que vraiment il y a le temps pour comprendre.

Et c'est vraiment dans le cas des deux prisonniers que vous avez cette fonction multipliée de la durée, parce que, dans le cas de deux, vous avez la durée équivoque en effet que vous prenez en compte pour votre première conclusion, cette durée est aussitôt réduite par le seul fait du premier arrêt. Donc, dans le cas des deux prisonniers, la durée ne fait qu'une apparition vraiment minuscule, la durée ne fait son apparition qu'entre le temps supplémentaire où vous observez que l'autre ne bouge pas et puis ça s'évanouit dès le premier arrêt, vous filez. C'est seulement dans le cas des trois prisonniers que vous avez une durée qui s'étend, et où le troisième est à considérer ce que les deux autres pareils, les deux semblables, sont en train de traficoter dans leur tête.

Comme dit Lacan, A objective, dans ce temps, quelque chose de plus que les données de fait, et il objective, dit-il, dans son sens. Ça veut dire quoi ? Il objective le temps de méditation, de réflexion, des deux autres. Et le sens du temps pour comprendre, c'est cette méditation. C'est le sens de l'attente.

Lacan s'exprime dans ces termes : « L'objectivité de ce temps vacille avec sa limite. » D'après moi, c'est une expression un tout petit peu contournée pour éviter le mot durée. En effet, le temps pour comprendre est un temps - comme il le souligne de façon ambiguë, voilée -, c'est un temps qui peut se dilater mais qui peut aussi se réduire presque à la limite de l'instant du regard.

Le temps pour comprendre est en quelque sorte coincé entre l'instant de référence, l'instant du regard, et puis ce qu'on va voir être la modulation spéciale de la conclusion. Et donc, le sens de ce temps, qui est à la fois objectivé mais, dire qu'il est objectivé mais il vacille quant à sa limite, c'est dire : ce temps doit avoir lieu, logiquement ce temps doit avoir lieu, c'est pour ça qu'il est objectif au niveau du raisonnement logique, il faut un temps indirect, c'est une étape propre du raisonnement, mais évidemment sa durée est incertaine, alors qu'au niveau de l'instant du regard, la durée, elle, est certaine, puisque c'est la conclusion immédiate. Donc ici, il y a bien une étape du raisonnement, c'est ce que Lacan veut dire en disant que ce temps a une objectivité, il a l'objectivité d'une étape de raisonnement logique, et en même temps, il est d'une durée incertaine, chacun des deux sujets étant suspendu par une causalité mutuelle, à savoir est-ce que l'autre s'en va, est-ce que je peux m'en aller ? et mon départ dépend de ce que j'observe du mouvement de l'autre ou du non mouvement.

C'est à cet égard que Lacan parle d'un temps qui se dérobe. Il me semble que sur ce temps qui se dérobe, c'est en effet l'impossibilité d'une mesure objective de la durée qui est là en question.

Le troisième moment, le moment de conclure, on peut dire qu'il a aussi un sens différent du premier. Le sens du premier c'est l'attente, alors que le sens du moment de conclure c'est l'urgence.

En effet, il faut que A tienne compte du fait de l'évaluation que font les deux autres. Si les deux autres voient en lui un noir, c'est là une donnée de fait, et donc, ils peuvent conclure avant lui, car lui a à faire à une hypothèse : si je suis noir. Et c'est dans ce cas, comme les temps ne sont marqués, que Lacan dit, page 206 : « Dans ce cas ils le

devanceraient d'un battement de temps. » Autrement dit ici, s'il était noir, chacun des deux autres ne serait pas devant deux blancs, il serait devant un blanc un noir, et ils gagneraient une étape de raisonnement, ce qui se traduirait par le fait qu'ils iraient plus vite. S'ils ne concluent pas avant lui, c'est-à-dire s'ils ne sortent pas, alors il peut sortir, mais ce que Lacan ajoute, c'est que, si les autres ne sortent pas, il faut qu'il sorte. Il faut qu'il sorte parce que s'il ne sortait pas, les autres sortiraient avant lui.

C'est-à-dire qu'ici l'urgence est introduite par la disparition du marquage objectif du temps. Nous nous disons tranquillement : si les deux autres ne sortent pas alors je sors, mais ce n'est pas seulement ça. C'est si je sors pas à ce moment-là et que les autres sortent, je ne pourrais plus conclure.

Donc, il y a un moment où le sujet ne doit pas se laisser devancer dans sa conclusion, sinon il ne pourra pas faire cette conclusion. Étant donné que sa conclusion repose sur une donnée transitoire, je constate qu'il ne part pas, si à ce moment-là tu fais ta conclusion, il faut la faire, il faut la traduire, il faut l'agir. Autrement dit : la modulation propre de ce temps de conclusion, ce n'est pas la sérénité de la conclusion, ce n'est pas la satisfaction de la conclusion, ce n'est pas : refais bien tous tes calculs pour être sûr que tu ne t'es pas trompé. Ça, c'est autant de modes psychologiques du temps que l'on pourrait introduire au moment d'avoir la solution. Quand tu as ta conclusion, tu repasses bien toutes les étapes de ton raisonnement, tu recopies ça au propre, et tu rends ta copie. Non. Ici c'est une conclusion qui s'obtient à cause de certaines données qui vont être modifiées. Un instant plus tard, les données étaient modifiées, au sens de l'imparfait mis en valeur par Guillaume. Un instant de plus, les autres partaient avant toi, et s'ils partaient avant toi, c'est ton raisonnement qui s'écroule, puisqu'il n'y a pas de barrière du temps, il n'y a pas de mesure objective du temps.

Autrement dit, nous sommes là exactement dans le temps de l'urgence, parce qu'il s'agit d'une conclusion qui ne peut être faite qu'à un moment donné. Et donc, le moment de conclure, il faut bien comprendre sa valeur maintenant, il ne se situe pas dans l'objectivité du temps où vous auriez une petite case qui serait : monsieur, le moment est venu de conclure. Il n'y a pas le grand Autre vous délimitant la place et le moment où vous êtes invité à conclure, s'il vous plaît, et donc, il y aurait une case objective et la conclusion viendrait s'y inscrire. Au contraire, ici, la conclusion est intrinsèquement liée au moment où elle est atteinte et si, à ce moment, elle laisse passer l'occasion de conclure, si le sujet laisse passer l'occasion de conclure, il ne peut plus conclure valablement.

Autrement dit, ce que Lacan essaye ici d'extraire de ce sophisme, c'est une urgence qui a un statut objectif, c'est-à-dire une urgence du procès logique lui-même. Là, le sujet n'a plus le droit d'attendre pour conclure, et donc, là, le temps presse, non pas au sens psychologique, mais parce que les données mêmes du problème obligent à ne pas prendre du retard, parce que le retard engendrait l'erreur. S'il se trouvait que les autres partaient avant lui (le sujet), il ne pourrait plus conclure valablement qu'il est blanc, il serait obligé de conclure qu'il est noir. De ce fait, à la différence du temps précédent, on peut dire que le sujet logique est un sujet qui est en compétition avec les deux autres, et qui donc est isolé en face de leur réciprocité, et Lacan va même jusqu'à y voir l'exemple de la naissance du sujet logique hors du a-a', du temps pour comprendre.

Nous avons ici trois temps de structure différente : le temps de l'instant, qui marque le début, la base du processus logique, l'urgence finale, et, en quelque sorte coincé entre l'instant et l'urgence, nous avons ce temps pour comprendre qui pourrait être indéfini - chacun se demandant si l'autre bouge, dépendant de la reconnaissance que l'autre fait de lui. Et

Lacan dit à un moment : ce temps pour comprendre est comme aspiré entre l'instant et l'urgence, et avec le mouvement de la conclusion, il éclate comme une bulle. En effet, le temps pour comprendre, c'est comme cette bulle de temps, de réciprocité et de blocage mutuel, qui se trouve perforée par l'urgence de conclure au bon moment… Un peu tard.

A la semaine prochaine.

Fin du *Cours XVI* de Jacques-Alain Miller
3 mai 2000

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Dix-septième séance du *Cours*

(mercredi 10 mai 2000)

XVII

On me demande de vous transmettre un communiqué de la part de l'administration. Il y aura un changement d'amphi le 24 mai, ce n'est pas la semaine prochaine mais la suivante, donc j'aurai à me présenter, vous aussi, à l'amphi T, qui se situe au 292, rue saint Martin, à l'accès numéro 11, il compte 300 places contre 460 ici. Mais enfin, il faudra que je vous le rappelle aussi la semaine prochaine. Bon nous y avons déjà été l'année dernière, c'est de l'autre côté de la cour, c'est la même entrée.

Bien. Mes chers… mes chers quoi ? mes chers auditeurs, ou mes chers compagnons, compagnons qui êtes très patients, est-ce que je viendrai cette fois-ci au bout de la bête ? Je m'y suis déjà repris à trois fois pour essayer de la terrasser, et, comme je ne l'ai pas achevée la dernière fois, elle a repris du poil de la bête - c'est le cas de le dire -, et donc je me suis encore acharné sur elle pour essayer d'en finir, de déboucher sur les espaces promis de l'érotique du temps.

Avant, il faut terrasser cette sphinge du sophisme du *Temps logique,* c'est-à-dire parvenir à une clarté, une clarté qui ne laisse plus cette bête tapie dans l'ombre, qui ne laisse plus de sortie possible, que ce Minotaure soit pattes en l'air, évacué de l'arène. Pour l'instant, ce n'est pas encore tout à fait accompli.

Je n'ai pas encore relu les décryptages qui ont été faits des séances précédentes, je me promet de la faire et de voir pourquoi mon propre chemin dans ce labyrinthe a pris ce temps-là, qu'est-ce qui a scandé, en définitive, les moments de mon temps pour comprendre.

Le nerf du sophisme, quel est-il ? Premièrement, on a, le sujet de pure logique a — c'est une expression de Lacan qui qualifie, dans sa singularité, chacun de ceux qui nous sont présentés comme des prisonniers ; chacun est un sujet de pure logique qui ne se distingue de l'autre que par une pure différence numérique ; on fait abstraction des qualités éventuelles de raisonnement, de stabilité émotionnelle des uns et des autres —, le sujet de pure logique, donc, premièrement, a à compter les temps du raisonnement de l'autre, et les étapes de ce raisonnement, les pas que l'autre fait dans le raisonnement logique, et ce, alors que ces pas ne sont pas objectivés, comme je l'ai amplement souligné la dernière fois.

Deuxièmement, du fait que ces temps ne sont pas objectivés, ils sont seulement évalués, et ils sont évalués par la durée supposée à leur accomplissement. Le mot de durée est soigneusement contourné par Lacan dans son texte et ne figure que de très rares fois.

Troisièmement, du fait que ces pas sont seulement évalués, leur discrimination les uns par rapport aux autres — c'est-à-dire la possibilité de dire premier temps du raisonnement, deuxième temps du raisonnement, troisième temps du raisonnement —, leur discrimination est ouverte toujours à une ambiguïté. C'est-à-dire que l'évaluation temporelle, l'évaluation de la durée, est équivoque. Je dis que ce sont là des données fondamentales de l'expérience subjective que rapporte, que met en scène, et que développe le sophisme de Lacan.

Ce sont des données aussi fondamentales que les données

explicites, même dramatiques, que comporte l'énoncé initial du sophisme qui est mis dans la bouche du soi-disant directeur de prison.

J'attire votre attention sur un certain nombre de données, que j'appelais des données de structure, des données d'expérience, et qui comportent donc qu'il y aura des données d'expérience, mais on trouve pas explicitées, ni dans l'énoncé du directeur de prison, ni par Lacan, les données que je viens de rappeler, et qui sont pourtant fondamentales dans l'existence, l'insistance, le tourment, la persécution, dont nous sommes l'objet de la part de ce sophisme. Je parle pour moi seul, enfin à travers moi, vous aussi.

Ce ne sont pas des données pourtant absentes puisqu'elles sont latentes, elles ne pas thématisées et une étude attentive permet de les thématiser, de les expliciter.

C'est sur la base de ces trois données que j'ai rappelées que Lacan procède à la démonstration suivante. Il procède essentiellement à deux démonstrations. Premièrement, en dépit de l'équivocité de l'évaluation, néanmoins une conclusion se produit. Deuxièmement, en dépit de l'équivocité même de cette conclusion, cette conclusion est néanmoins objectivable. Voilà les deux démonstrations de Lacan. La première consiste à montrer que les prisonniers, comme sujets de pure logique, n'ont pas à rester quia, qu'ils ne sont pas là simplement à se considérer indéfiniment, mais qu'ils peuvent conclure, ils doivent conclure, contre l'objection, que Lacan rappelle en note, mais qui se réduit, je l'ai dit, à Raymond Queneau, et, deuxièmement, que cette conclusion atteinte est elle-même infectée d'équivocité, mais que, néanmoins, par un second processus logique ou par une seconde phase du processus logique, cette conclusion suspecte peut néanmoins être objectivée, doit être objectivée, pour des sujets de pure logique, c'est-à-dire valable pour tous, valable sans condition, valable définitivement.

J'ai indiqué la dernière fois que le sophisme comporte, de façon essentielle, une division de la conclusion, et qu'il se présente d'abord une conclusion anticipée et, secondairement, une conclusion confirmée. C'est un des apports logiques essentiels de ce texte que cette notion, qui n'y est pas thématisée, de la conclusion divisée, de la conclusion, disons en première approximation, en deux temps.

J'ai marqué la dernière fois que la première de ces deux conclusions est suspendue à ce que l'autre fait ou non. Elle est essentiellement, ou même exhaustivement, fondée, sur la base des données de structure et d'expérience, sur le non-mouvement de l'autre ou des autres - aussi nombreux que soient ces autres. Qu'il y ait seulement le deuxième prisonnier, qu'il y ait B et C, qu'il y ait le nombre que vous voulez - Lacan va jusqu'à quatre -, la première conclusion est toujours basée sur le non-mouvement de l'autre et sur l'évaluation de la durée du non-mouvement de l'autre. Elle est basée sur l'intégration de ce non-mouvement, cette immobilité, parmi les données du problème.

La première conclusion est toujours de la forme logique suivante : si l'autre ne bouge pas, donc. On peut même dire plus exactement, pour emporter tous les cas : si maintenant l'autre ne bouge pas, donc.

Cela dit - je l'ai souligné amplement-, cette conclusion est fragile puisqu'elle est mise en cause, et même invalidée, dès que l'autre bouge. Elle est invalidée par l'inversion du signe de ce prédicat : être immobile, être en mouvement.

Et ici, on peut toujours penser -, toujours, dans tous les cas, construit par récurrence -, que l'on entre dans un cercle infini, que le signe du prédicat oscillera indéfiniment entre mouvement et immobilité, et donc que la conclusion ne sera jamais stabilisée, qu'à peine on obtiendra cette première conclusion il faudra y renoncer, et ainsi de suite.

Néanmoins, comme le montre Lacan, il n'en va pas ainsi, on n'entre pas du tout dans un cercle indéfini si l'on prend au sérieux la possibilité de la première conclusion. Il n'en va pas ainsi

- j'ai essayé de le montrer pas à pas la dernière fois - dans la mesure où l'ensemble « mouvement, arrêt » - c'est une paire ordonnée, l'autre s'avance puis s'arrête, il s'arrête lorsque la conclusion sur laquelle il est parti se dérobe en raison du mouvement des autres - dans la mesure où l'ensemble « mouvement, arrêt » de l'autre, que Lacan appelle sa motion suspendue, dans la mesure donc où cet ensemble qui constitue la motion suspendue désambigüe le sens de son mouvement.

{ mouvement, arrêt {

Cette propriété est mise en valeur dès le cas de deux prisonniers. Vous vous souvenez du raisonnement : du fait que l'autre ne sort pas tout de suite, je conclus que je ne suis pas noir donc blanc, je sors ; à ce moment-là, constatant que l'évidence sur laquelle je m'étais basée, à savoir que l'autre ne bougeait pas, est invalidée parce que l'autre aussi se met en mouvement, ma conclusion se dérobe, je m'arrête. Alors, constatant que l'autre s'arrête dans son mouvement, je dois conclure que son mouvement n'était pas fondé sur l'évidence perceptive de ma couleur mais sur la donnée de mon immobilité, sur la donnée de ma propre attente. Dès lors, le seul fait que l'autre se soit arrêté, le seul fait qu'il se soit produit « mouvement, arrêt » de l'autre, suffit à m'imposer la conclusion : s'il s'est arrêté, c'est parce que je suis blanc comme lui. Et dès lors, après avoir marqué comme l'autre un temps d'hésitation, un temps d'arrêt, je m'élance, je n'hésite plus, et je sors, bon. Et là, comme je l'ai souligné la dernière fois, j'atteins une conclusion immune à l'action de l'autre. Ma première conclusion se fondait sur le fait que l'autre ne bougeait pas, donc c'était à la merci qu'il se mette à bouger, ma première conclusion était dépendante de l'autre, alors que ma seconde conclusion, après le temps d'arrêt qui a été marqué est, immune à l'action. C'est ce qui permet de dire que la conclusion numéro un est subjective, et même intersubjective, tandis que la conclusion numéro deux ne l'est plus, elle est objectivée.

C'est ça qui intéresse Lacan, là, dans ce sophisme du Temps logique, cette transmutation de la conclusion, son changement de statut, l'émergence de cette division de la conclusion, qui n'invalide pas le fait que la première soit une conclusion, mais qui ménage un intervalle conclusif, où la première conclusion est soumise encore à un processus logique elle-même. Il y a un processus logique propre à la conclusion et qui se loge dans l'intervalle des deux conclusions.

Si l'on y songe - et combien on y songe -, c'est un thème à considérer, à creuser, à élargir, il y a des échos à aller chercher, c'est même un fil conducteur, il y a là tout un panorama qui se découvre pour nous à partir de ce thème : la désubjectivation de la conclusion.

Je pourrais risquer là un apologue - rien de plus - qui repose sur cette évidence – j'ai seulement mis un peu de temps pour m'en apercevoir de façon articulée -, c'est que la passe n'est pas autre chose que la double conclusion de l'analyse. Cette structure, la structure de la double conclusion, de l'intervalle conclusif nécessaire à produire une conclusion désubjectivée, c'est le nerf même de ce que Lacan a amené sous le nom de la passe. D'une part, la conclusion dans l'analyse, qui est évidemment de nature subjective, qui n'est pas la conclusion de l'analyste, enfin dans la pure logique que Lacan présente de la passe. C'est pas à l'analyste de désigner pour la passe, laissons de côté les données de fait qui peuvent amener l'analyste à suppléer une défaillance du sujet située en ce point. Mais il y a d'abord la conclusion subjective dans l'analyse, et puis Lacan fait surgir l'évidence qu'elle doit être complétée d'une conclusion dans la procédure, elle, désubjectivée. La procédure de la passe est montée à la fin de l'analyse pour obtenir une désubjectivation de la conclusion.

Essayons de voir dans quelle mesure ça marcherait de faire entrer la passe dans le sophisme des trois prisonniers. Est-ce qu'on ne pourrait pas se représenter comme ça la chute du sujet supposé savoir ? Le passant dit en quelque sorte à l'analyste : je sais ce que maintenant tu ne sauras pas, ne serait-ce que du fait que je m'en vais. Mais c'est plus que ça. Je sais maintenant quelque chose que je ne peux plus te dire.

Si l'on fait de la passe la seconde phase du processus logique, on est bien obligé de structurer de façon compatible la première phase, à savoir l'analyse elle-même. Est-ce que l'analyse répond au modèle des deux prisonniers ? L'analyste - admettons, pourquoi pas - est supposé voir le disque de l'analysant, alors que l'analysant lui-même ne le voit. Le problème, c'est qu'il ne voit pas non plus le disque de l'analyste, contrairement à ce qui a lieu quand il y a deux prisonniers. Il ne voit pas le disque de l'analyste parce que l'analyste n'a pas de disque. L'analyste ce n'est pas le semblable, c'est l'Autre. Le grand autre veut dire qu'il n'a pas de disque, qu'il est simplement celui qui est supposé savoir ma couleur, la couleur de mon disque.

Cela introduit là un élément qui en lui-même passe entre deux prédicats, c'est-à-dire qui analyse le concept même du prisonnier entre ce qu'il voit et ce qu'il donne à voir. Nous avons ici un partenaire en effet qui ne donne pas à voir son disque.

Dès lors, on peut dire en effet que ce partenaire autre se soutient simplement du non-savoir de l'analysant, du non-savoir la couleur de son disque qui définit l'analysant, et que l'autre n'est, s'institue seulement de la possibilité de savoir, au terme d'un processus logique, la possibilité pour moi de savoir à la fin la couleur de mon disque. Et cette instance du sujet supposé savoir est bien entendu présente dans le sophisme des trois prisonniers. C'est ce qui soutient chacun des prisonniers dans son processus logique, dans l'expérience, il pourrait y en avoir un disant : « Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ? Non seulement je suis prisonnier, mais il faut encore que je me casse la tête », et qui déciderait de se croiser les bras Transfert négatif au directeur de la prison. Alors que toute cette histoire suppose que l'on fait confiance au directeur de la prison, chose tout à fait, pour les prisonniers… Cela répond à ce que l'on appelle aujourd'hui « le syndrome de Stockholm », à savoir : on aime celui qui vous séquestre. Donc, une des bases, peut-être fondamentale, du sophisme des trois prisonniers, c'est que y opère en effet ce syndrome de Stockholm qui fait qu'ils font confiance au directeur de la prison. Ils ne se disent pas : « On se casse la tête comme ça, il nous dit il va nous faire sortir, peut-être pas du tout, il nous laissera prendre l'air, et puis, hop ! il nous ramènera en taule. »

Autrement dit, il y a bien le sujet supposé savoir qui opère dans cette histoire. Et il opère dans l'analyse. Il naît seulement de la persuasion où je suis que, en effet, je vais pouvoir savoir la couleur de mon disque alors même d'ailleurs que l'autre ne me montre pas la couleur du sien.

Là, c'est le sophisme de la psychanalyse même, puisque la psychanalyse comporte qu'en effet j'arriverai, dans ces conditions abracadabrantes, à savoir la couleur de mon disque, et, comme l'autre qui n'est même pas soutenu dans son être par un disque bel et bien existant, qui a une couleur identifiable, cet Autre s'évanouit lorsque j'atteins le savoir qui me faisait défaut, dans le cas présent résumer la couleur de mon disque.

C'est évidemment très sophistique, puisque comment puis-je deviner ma couleur lorsque je suis le seul prisonnier ? La psychanalyse, dans cet ordre d'idée, ce serait, au-delà du cas limite - j'ai bien marqué que Lacan, en attirant l'attention sur les trois prisonniers et les cas suivants fait oublier qu'on peut raisonner aussi sur le cas des deux prisonniers, et qui est la limite inférieure où le sophisme se déploie -, et si l'on traverse cette limite

inférieure vers un seul prisonnier, comment peut-il diable deviner la couleur de son disque ?

Je ne vais pas vous raconter ce qu'est une analyse, beaucoup en ont l'idée ici. Mais, par exemple, j'invente d'autres prisonniers, je rêve d'autres prisonniers, je raconte comment ça se passe, comment ça se passerait s'il y avait d'autres prisonniers, étant donné comment ça s'est passé déjà auparavant. Et puis, surtout - il reste quand même ça -, je joue ma partie avec le directeur de la prison. Même s'il n'y a qu'un seul prisonnier, il reste quand même le directeur de la prison, en l'occurrence Monsieur psychanalyste, celui qui a dit : « Tu pourras sortir d'ici quand tu sauras », et qui, d'ailleurs, si tu veux sortir d'ici avant que tu saches, te retient. Celui qui a dit en définitive : « Tu peux savoir, il est permis pour toi de savoir », celui qui a dit « scilicet ». Et comme, en tant qu'analysant, j'ai accepté ce challenge, je le constitue en sujet supposé savoir.

C'est parce que, même quand il n'y a pas d'autres prisonniers, je peux quand même jouer ma partie avec le directeur, le directeur de la cure, celui qui dirige la cure, comme dit Lacan, c'est parce que je peux quand même jouer dans le désert de prisonniers où je suis quand même ma partie avec le directeur que j'arrive à me faire une idée du disque que j'ai dans le dos.

Cela suppose que le directeur me donne ce que l'on appelle des interprétations, et qui sont des indices sur la couleur de mon disque, ce que l'on appelle en anglais, dans les romans policiers, des clooses, des clooses destinés à permettre la conclusion. C'est du genre de ce que l'on a à cache-tampon : c'est chaud, tu brûles, là c'est froid, c'est glacial. (*rires*) C'est grâce à ces indices soustraits au directeur que le prisonnier accède à une conclusion, et donc il sort de sa prison. La prison qui était incarnée par le cabinet de l'analyste, si l'on veut.

J'ai vu récemment, ce dimanche, sur Internet, le New York Times Magazine on line, je ne me le suis pas procuré sur le papier. Semble-t-il, dans son numéro dominical, il livrait des photos de cabinets d'analyste. On dit que la psychanalyse est en difficulté aux Etats-Unis. Il n'empêche le dimanche on offre à voir au bon peuple des cabinets d'analyste, neuf photos en couleurs, qui m'ont produit un grand malaise, je dois dire. Je me suis bien dit, d'ailleurs, que je ne laisserais pas photographier le mien. Il y en a un d'ailleurs qui a fait pousser des plantes partout, de l'herbe, même sur les murs il y a de l'herbe (*rires*). Au contraire, il y en a un autre, c'est parfaitement aseptisé, anonyme. Et c'est commenté avec esprit par un psychanalyste britannique.

On voit, ce sont des petites cellules, comme ça. On aperçoit ici en effet cette équivoque que le directeur de la prison est lui-même en prison, en quelque sorte. Cela ressemble à des petites cellules de prisonniers, avec des petites choses comme ça pour se soutenir le moral, quelque chose comme ça.

Si le cabinet de l'analyste est une prison, c'est plutôt une prison pour l'analyste, l'analysant ne fait que passer. En fait, la prison de l'analysant c'est pour nous son fantasme, c'est de cette prison-là qu'il s'agit qu'il sorte.

Le désir qui soutient l'opération, c'est qu'il y aura un moment où les murs vont s'évanouir, comme dans les histoires baroques, les parois vont devenir de verre, ou même le sujet va devenir une sorte de passe-muraille, ce que l'on appelle la traversée du fantasme, qui est la sortie de la prison fantasmatique.

Jusqu'à s'apercevoir que c'était son non-savoir qui faisait toute la substance de sa prison et du directeur de celle-ci. Donc, finalement, on voit bien l'analysant s'en va sur un certain « tu n'existes pas ». Mais, c'est une phrase à la lettre imprononçable, car justement il n'y a plus de *tu* à qui l'adresser. Logiquement, la dernière parole, le dernier mot, qui comporte cette annulation du sujet supposé savoir, ce dernier mot, on ne peut pas le dire à l'analyste, logiquement. Dans les faits, bien sûr, on peut lui dire. On peut lui dire : « Cela n'a été que ça, pas très fort, hein. » (*rires*). On peut lui dire des

tas de choses, mais, logiquement, ce dernier mot on ne peut pas le dire.

Il faut dire aussi qu'il a passé son temps, ce sujet là, ce prisonnier-là, à chercher sa vérité, la vérité de ce qu'il est, qui est imagée par la couleur du disque, à chercher sa vérité à partir des autres, à partir de ce que les autres lui ont dit ou lui disent, à partir de ce que les autres lui ont fait, lui font, lui feront. Donc, il n'a jamais atteint là qu'une vérité tremblante, vacillante. D'une façon générale, il faut dire - toujours dans le cas de cet apologue -, que le prisonnier pensait tout du long être le noir de l'affaire dans un monde de blancs. Il a pensé tout du long que c'était structuré sur le modèle moi tout seul et puis les autres, auxquels il a affaire. Et, dire qu'il a pensé tout du long avoir le disque noir, c'est dire que, éventuellement, il a été le coupable, le coupable d'autant plus qu'il est le seul prisonnier, et que tous les autres sont dehors à se gamberger pendant ce temps là, bon. Il faudrait arriver à situer ici exactement la place du Masque de Fer. Vous connaissez la légende du Masque de fer ? Là, en général.. en général ? On ne peut pas faire de catégorie générale avec le Masque de Fer, il n'y en a eu qu'un, et on n'est même pas sûr qu'il ait vraiment existé. Mais, en général, on est Masque de fer, on vous met le Masque de fer, ça veut dire que l'autre sait très bien qui vous êtes, et c'est pour cette raison que l'on vous prive d'une part de la jouissance de votre identité. Il y a un petit côté masque de fer virtuel dans la position de l'analysant.

Si, dans l'expérience, le sujet, toujours, avec son disque noir - croit-il -, puisqu'il ne le voit pas, et que ça se ramène en définitive à s'attribuer le disque noir, ce qui fait que les autres sont déjà sortis depuis longtemps, à part l'analyste, quand il sort, il sort avec le disque blanc, il sort blanchi, si je puis dire, il sort lavé de son péché, il sort foncièrement comme étant comme tous les autres. Il rejoint les autres dehors. C'est la différence, si l'on veut, entre la prison de Lacan et la caverne de Platon. Dans la caverne de Platon, on y est avec tous les autres, captif des apparences, et seul le philosophe arrive à se glisser hors de la caverne de Platon. Tandis que, dans la prison de Lacan, on y est seul, on y est seul avec son grand Autre, qui n'est que la projection, l'exfoliation de son propre non-savoir, et avec des ombres de petits autres que l'on traîne avec soi, depuis toujours. Et puis, de la prison de Lacan, on en sort pour être avec tous les autres, pour être dans la *Wirklichkeit*, l'effectivité du discours universel. C'est donc d'un mouvement inverse qu'on est là animé.

Tout ça, que je viens de dire, d'essayer de vous faire passer, pour en arriver à la passe, en tant qu'elle obéit à la même logique que le sophisme.

Vous êtes arrivé à la conclusion, à votre conclusion, plus rien à dire à celui-là qui n'existe pas, mais il faut encore que votre conclusion soit désubjectivée, coco. Et c'est pourquoi Jacques Lacan a inventé de vous mettre avec deux autres, le premier passeur, le second passeur. Il a inventé de vous insérer dans un ternaire, pour que vous repartiez pour un tour, dans la seconde phase logique du processus qui, si brève soit-elle par rapport à la première phase qui est l'analyse elle-même, est pourtant nécessaire pour obtenir la désubjectivation de votre conclusion.

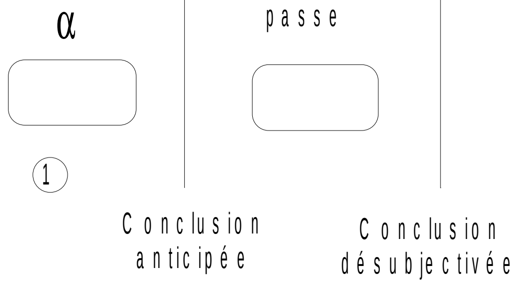
Évidemment, ce n'est pas tout à fait le sophisme des trois prisonniers, puisque là il faut qu'il y en ait un qui explique aux deux autres comment il est arrivé à sa conclusion subjective. Cela le différencie évidemment des deux autres. Néanmoins, il n'est pas excessif de rapprocher cette situation de la passe - le passant, les deux passeurs - du sophisme des trois prisonniers dans la mesure où il est essentiel pour Lacan que les trois soient pareil, en tant qu'ils sont tous les trois définis par le même prédicat d'être des analysants. Trois analysants ensemble, et il s'agit que l'un démontre à chacun des deux autres que, que un de ces analysants démontre à chacun des deux autres analysants, que lui a sur lui-même le savoir que eux

cherchent sur eux-mêmes, c'est-à-dire qu'il leur démontre qu'il est bien sorti de sa prison, de la prison de son fantasme. Alors que chacun d'eux est encore dans la sienne, de prison.

C'est pourquoi la passe suppose l'accord des directeurs de prison, elle suppose un certain accord de directeurs de prison pour que un prisonnier prélevé sur trois établissements pénitentiaires différents entre dans cette opération. Il faut, pour que A puisse faire la passe, que B et C soient encore chacun dans le sienne de prison, mais sur le point de conclure, sur le point de sa conclusion subjective de sortie. C'est qui définit le passeur.

Il s'agit donc de vérifier si les deux autres prisonniers laisseront le troisième les devancer dans le mouvement de sortie, s'ils accepteront que cet autre-là, A, sorte avant eux de sa prison, c'est-à-dire s'ils accepteront de lui céder le pas.

Et donc, c'est ça. La passe ça comporte en effet… L'analyse, c'est la première phase du mouvement logique, le sujet atteint une conclusion anticipée, et au cours d'une deuxième phase, la passe, la procédure de la passe, il s'agit que l'on obtienne une conclusion désubjectivée. Et donc, formellement sur ce point, en effet, ça se regroupe avec le sophisme des trois prisonniers.



La passe c'est en ce sens une épreuve de sortie qui ne commence qu'à la condition que le sujet ait conclu pour lui-même. Et l'épreuve, ça consiste à rencontrer des gars qui lui disent, implicitement : « Que peux-tu me dire pour que je te laisse me devancer ? Et qui peuvent éventuellement conclure, ces passeurs, que « tu n'es pas plus avancé quant à ton savoir sur toi que moi-même ». Ou même : « Tu es encore moins avancé que moi dans ce savoir ».

C'est pourquoi il est, pour Lacan, dans la passe, tout à fait fondamental que le passant ait affaire à des semblables, qu'il n'ait pas affaire au directeur ou au directoire de la prison.

Cela nous permet de réacquérir ici la nécessité de ce qui a été l'idéal de Lacan : que se soient les passeurs qui décident.

Je m'en suis allé à travers le monde, accompagné d'un certain nombre de collègues, à expliquer finalement assez bien la passe pour que, ailleurs, on ait désiré aussi instituer la passe. C'est maintenant une pratique délocalisée qui inspire très loin du lieu où Lacan l'inventa, jusqu'au point d'ailleurs où ce qui se produit dans ce monde revient sur la France, sur Paris, en exigeant que l'on se mette au pas de ce qu'on pratique ailleurs. Belle histoire ! Il faut constater que, jusqu'à présent, nulle part - pas Lacan lui-même -, on a pu aller jusqu'à laisser les passeurs décider de la passe. Mais la logique que j'expose, évidemment, comporte que la conclusion de vérification soit atteinte par les passeurs, en laissant l'autre les devancer. Et c'était sans aucun doute l'idéal logique de Lacan quant à la passe. C'est ainsi que l'on peut déchiffrer les indications qui nous restent sur son premier mouvement qu'il a dû ravaler devant les hauts cris du Comité des directeurs de prison. La mutuelle des directeurs de prison (*rires*) a dit : « Si on laisse les prisonniers s'entendre ensemble pour sortir, on sera au chômage. » Et donc, bien entendu, on a rajouté des fonctions, on a fait sa place à la mutuelle en disant : « Bien ! les prisonniers - ceux qui restent - devront vous raconter toute l'histoire afin que vous soyez d'accord. Toute l'histoire, essentiellement la deuxième phase du processus logique. C'est-à-dire ils devront vous raconter comment ils ont été convaincus dans un sens ou dans un autre. Parce que, même avec le rajout de la mutuelle directoriale, ce que Lacan entendait

que les passeurs transmettent, c'était leur conclusion.

Il faut bien dire que, dans la pratique, ça c'est dégradé. C'est la même chose, si vous essayez de faire l'expérience des trois prisonniers, il n'y a aucune chance qu'elle aboutisse si vous ne marquez pas objectivement les temps au moins. Aucune chance. En tout cas, trois prisonniers, c'est râpé.

Évidemment, le processus logique de la passe tel que Lacan l'a inventé, il faut bien dire qu'il s'est dégradé, lui-même a dû en autoriser une certaine dégradation, et puis, au lieu que les passeurs transmettent ce qu'ils ont à transmettre, à savoir leur conclusion, ils ont eu tendance à transmettre les données, les données objectives du cas, moyennant quoi, évidemment, l'accent s'est déporté sur le jury, il a pris plus d'importance. La nature, le support logique même de la passe a été atteint.

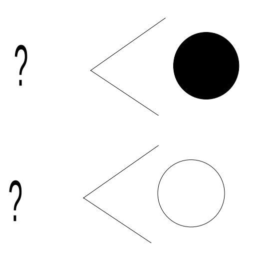
Il faut bien dire que, pour que le support logique de la passe soit – si c'est concevable – restitué, l'essentiel ce sont les passeurs. Il faut des passeurs de pure logique, si je puis dire. Il faut des passeurs de pure logique qui peuvent apprécier si le passant est aussi de pure logique. Ce sont les passeurs, en effet, comme le soulignait Lacan, qui constituent l'épreuve de la passe, pas les jurys. C'est le plongement du passant dans un ternaire où il est l'un d'un groupe de trois, où les deux autres sont des passeurs, c'est de ce plongement-là, de son articulaire avec la paire de passeurs, avec B et C, qu'il y a la passe.

Le jury, dans cette optique – exigeante, bien sûr – devrait seulement sanctionner la conclusion des passeurs, devrait seulement la scander, l'enregistrer, l'évaluer, mais, pour pouvoir l'évaluer, il faudrait qu'on lui en présente une. Donc, il aurait à valider le résultat de l'épreuve, alors que, tel que c'est partout pratiqué, et sans doute depuis toujours, c'est le résultat de l'épreuve ne se constitue qu'à l'issue du passage par le jury.

Donc, le problème qui est alors posé et qui fait, si l'on veut, de la passe de Lacan un sophisme, le problème qui est posé est celui de la sélection des passeurs, et on peut dire que c'est la pierre d'achoppement à laquelle peut-être, au bout d'un temps suffisant de pratique, on arrive et qui demanderait à être reconsidéré, à être étudié, cette sélection des passeurs.

C'est justement pour pallier la délicatesse ou la défaillance de cette sélection que le jury s'est partout avancé, mais par là même modifiant la nature de l'épreuve.

Revenons, après ce petit apologue, revenons à - ah ! si je n'y arrive pas encore aujourd'hui ! - revenons au sophisme lui-même pour essayer d'en terminer. Si l'on part des deux prisonniers, vous savez qu'il y a une seule des configurations qui est décisive, pour reprendre le terme de Raymond Queneau, c'est celle où moi qui ne sait pas quelle est la couleur de mon disque, je vois que l'autre a un disque noir, moyennant quoi je sais que j'ai un disque blanc.

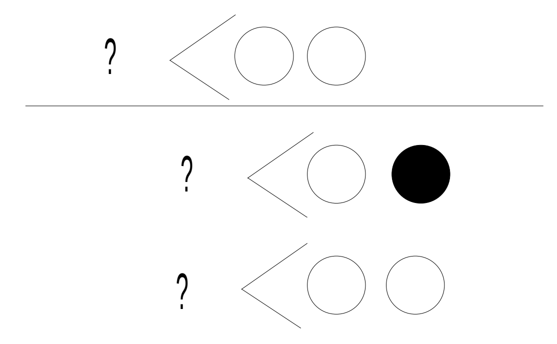


Là, la configuration est décisive parce que la conclusion est en quelque sorte instantanée. En revanche, si je vois un blanc, alors, pour savoir ce que je suis, si je suis blanc ou noir, il faut que je considère l'autre. Si l'autre s'en va tout de suite, alors je sais que j'étais noir, pour qu'il puisse s'en aller tout de suite. En revanche, s'il y a durée, si l'autre attend avant de s'en aller, il attend de voir si je bouge, alors je peux conclure que je suis blanc.

Evidemment, s'il attend, s'il ne bouge pas je m'en vais, mais, dès qu'il bouge, comme je l'ai souligné, ma conclusion est invalidée. Je m'arrête mais je constate qu'il s'arrête en même temps, et donc, cette fois-ci, je peux tout de suite faire ma deuxième conclusion, à savoir je sais que, s'il

s'arrête que sa conclusion n'était pas due à la configuration décisive qui faisait de moi un noir, je sais que je ne suis pas noir, et, cette fois-ci, je m'élance d'un seul coup vers la sortie. Donc, là vous avez déjà avec les deux prisonniers, la présence de la division de la conclusion. La première conclusion qui était basée sur le fait que l'autre ne bouge pas, qui a été invalidée aussitôt que j'ai agi sur cette base par le fait qu'il a bougé, mais son arrêt, l'ensemble mouvement-arrêt de l'autre, m'a permis cette fois-ci de m'élancer, et donc, une seule motion suspendue a résolu le problème, c'est-à-dire a transformé ma conclusion première subjective, et qui reposait sur l'appréciation de ce que faisait l'autre, a transformé ma conclusion en un autre type de conclusion, une conclusion objective où je n'ai plus à tenir compte de ce que fait l'autre.

Cette division-là est déjà parfaitement constituée au niveau des deux prisonniers. Évidemment, c'est plus complexe quand il y a trois prisonniers qui introduisent une étape de plus dans le raisonnement, et qui introduisent aussi une motion suspendue supplémentaire, par récurrence, et c'est ça que Lacan développe. Dans le cas des trois prisonniers, ce que je vois c'est que les deux autres sont blancs, sans savoir ce que je suis moi.



Donc je me dis, que ces deux autres voient ou bien un blanc un noir, si je suis noir, ou bien deux blancs. Ce que je sais d'emblée quand moi je vois deux blancs, c'est qu'il n'y aura pas de sortie instantanée. Ça, je le sais, moi, parce que je vois les deux blancs, je sais qu'aucun ne va filer tout de suite. La question est de savoir, n'est-ce pas, quand B et C, les deux autres, verront qu'il n'y a pas de conclusion instantanée, est-ce qu'ils sortiront ? S'ils sortent, alors c'est que je suis noir, parce qu'ils sortiront en se disant, quoi ? A est noir, si j'étais noir aussi, le troisième l'aurait su tout de suite et aurait filé, et c'est pas ce qu'il a fait. Donc, le sujet sait qu'il n'y a pas de sortie instantanée, ce qu'il doit observer c'est : qu'est-ce que B et C feront lorsqu'ils auront vu qu'il n'y a pas de sortie instantanée, est-ce que là ça leur permettra de sortir ?

Donc, si B et C ne sortent pas après le « tout de suite », c'est-à-dire après avoir éliminé l'hypothèse du départ du troisième, c'est que je suis blanc. Autrement dit, comme il n'y a pas de temps objectivé, s'ils ne sortent pas avant moi, alors je sors. Déjà, la formule montre ce qu'elle a de fragile, si je puis dire. Mais cela indique bien qu'il y a trois sorties différentes. Il y a la sortie, la première, celle qui n'a pas lieu dans le cas où je vois deux blancs, il y a la sortie tout de suite, appelons-la la sortie subito. Elle ne se produit pas. Ensuite, il faut voir si se produit la sortie post-subito. Je constate qu'elle ne se produit pas, alors je sors de la sortie post-post-subito. Evidemment, vous voyez sur quoi ça repose, ça repose sur une certaine durée où j'évalue… Ce qui a l'air plus objectif, c'est la différence entre subito et post-subito. Ce qui est évidemment beaucoup plus complexe, c'est la différence entre post-subito et post-post subito, parce que quelle est la différence objective entre post-subito et post-post subito? Vous voyez là je commence à trouver un langage plus simple.

Au fond, les classiques comme Queneau en l'occurrence, qui s'opposent, qui disent bon « il faut laisser cette histoire, on ne pas la résoudre parce que vous n'arriverez jamais à faire la différence entre post-subito et post-post-subito, ça ça n'existe pas ». Lacan dit au fond, ça se produira à un moment donné, ça se produira, et ça se produira en même

temps pour tous, puisque ce sont des sujets de pure logique. Il faut voir à quoi sert à ce moment-là l'axiome « ce sont des sujets de pure logique ». Là, j'ai mis du temps à m'apercevoir de ce truc-là, parce que le fait de dire « ce sont des sujets de pure logique » ça réintroduit un synchronisme obligé entre les trois, et donc ça compense le caractère non objectif des temps du raisonnement. Dire qu'ils sont de pure logique veut dire : ils vont agir toujours ensemble. Et donc, on ne sait pas combien il leur faut de temps pour raisonner, mais ça sera le même temps. Et donc, finalement ça introduit un synchronisme qui réobjective la durée, sans qu'on s'en aperçoive. Là, je l'ai coincée celui-là (*rires*).

Les hésitations sont les suivantes. Je m'arrête, donc j'ai conclu. Je m'arrête parce qu'ils ont bougé, s'ils ont bougé, je me demande, dans mon langage, mon métalangage, là, que j'ai fini par… Est-ce les deux autres sortent en post-subito ou en post-post-subito ? C'est pour ça que je m'arrête, parce que cette évaluation-là, elle est discutable, hautement discutable. Seulement, à ce moment-là, je constate qu'ils s'arrêtent aussi. S'ils s'arrêtent, alors à ce moment-là je me dis - je vais très vite parce que je suis un sujet de pure logique- : si c'est en post-subito qu'ils sont sortis, alors le seul fait que B se soit arrêté démontre à C que lui-même n'est pas noir, c'est-à-dire qu'on se retrouve dans la situation des deux prisonniers à ce moment-là, entre B et C, et réciproquement pour B, et donc, ils doivent repartir aussitôt, c'est-à-dire s'ils sortent en post-subito parce que A est noir, un seul arrêt suffit à désambiguer leur sortie. Et donc, ils doivent repartir avant moi. En revanche, si leur arrêt dure, c'est que le seul fait de l'arrêt ne suffit pas à confirmer leur conclusion, et je démarre à nouveau.

Autrement dit, je me remets en marche après ce premier temps d'arrêt qui a duré. Alors ils démarrent aussi les autres, et ça ça m'oblige à m'arrêter de nouveau, parce que là la question que je me pose, c'est : sortent-ils du seul fait de l'arrêt précédent ou est-ce qu'ils sortent en raison comme moi de la durée de l'arrêt ?

Et c'est en raison de cette incertitude que je m'arrête, de cette incertitude qui repose sur la différence entre le fait et la durée de l'arrêt. C'est à ce moment-là que je constate qu'ils se sont arrêtés eux aussi. C'est donc que le seul fait du premier arrêt n'a pas suffi à lever l'équivoque de l'évaluation temporelle et qu'ils s'étaient comme moi basés sur la durée de l'arrêt. Et cette fois-ci je démarre pour ne plus m'arrêter.

Je vois encore des regards d'incompréhension qui me navrent (*rires*). Je crois qu'il faudra que je m'y résolve. Comme ça fait au moins la quatrième fois que je redis ça de façon différente en cernant les choses de plus en plus près, je ne sais pas si je peux trouver des catégories encore plus simples, parce que l'énoncer comme ça fait surgir des termes qui ne sont pas explicités, thématisés, chez Lacan.

Disons que l'objectivation totale de la conclusion suppose l'élimination du facteur durée, et donc, je l'ai soumis la dernière fois, l'arrêt, un arrêt c'est deux choses, la motion suspendue de Lacan c'est deux choses en fait, c'est un être ambiguë. Bien sur, c'est précédé du mouvement, mais, dans un arrêt, il y a le mouvement qui le précède, l'arrêt lui-même comme fait numérique, s'arrêter une fois, s'arrêter deux fois, et puis il y a la durée de l'arrêt, combien de temps on s'arrête. C'est-à-dire, si on s'arrête une fois pour repartir tout de suite, c'est-à-dire s'arrêter pour faire une sortie subito c'est pas la même chose que de s'arrêter pour faire une sortie post-subito. Et donc, la différence entre subito, post-subito et post-post-subito vous la retrouvez dans les motions suspendues, sous les espèces redépart en subito ou redépart en post-subito, et encore, vous n'en avez pas plus que ça parce qu'il n'y a que trois prisonniers.

Mais si vous voulez, ces mêmes scansions se retrouvent dans la seconde phase, et quand vous avez quatre prisonniers, vous avez le redépart en post-post-subito. Et, comme dit Lacan, bien que formellement on puisse, ça rend très

difficiles dès qu'il y a plus de trois prisonniers, c'est quand même très difficile de penser que ce soit objectivable. Enfin, à un moment il y a quand même : les gens vont rester là sans savoir quoi faire.

Autrement dit, la différence entre le fait de l'arrêt et la durée de l'arrêt est la suivante, c'est que la durée dans le sophisme de Lacan -, on pourrait s'arrêter là -, la durée n'est pas une donnée numérisée. Elle serait une donnée numérisée que si il y avait une montre qui fonctionnait dans l'affaire pour dire : le round est terminé.

Donc, la durée n'est pas une donnée numérisée, la seule donnée numérique c'est le fait de l'arrêt, n'est-ce pas ? Donc, le temps est en quelque sorte divisé en deux. Il y a la partie non numérique du temps qui est la durée et la partie numérisée qui est un temps d'arrêt.

Et c'est là que l'on compte combien de fois ils s'arrêtent. Pour les deux prisonniers, ils s'arrêtent une fois, et ça suffit à désambiguer l'affaire, je vous l'ai montré. Dans le cas des deux prisonniers, ils vont s'arrêter deux fois, et, avec deux, on arrive à la conclusion objective. Donc, on compte les fois où ils s'arrêtent.

Donc, les motions suspendues sont différentes dans chaque cas. Dans le cas des trois prisonniers, la première motion suspendue dure, alors que la seconde dure, c'est-à-dire la sortie se fait en post-subito alors que de la deuxième motion suspendue le redépart se fait en subito.

Et ça, Lacan le signale, en disant que, à la fin, on retrouve l'instance du regard, on retrouve la sortie en subito, simplement après le compte deux.

Autrement dit, là il y a une transmutation. S'arrêter et se mettre en mouvement, c'est réversible. Mais le fait pur de s'arrêter, c'est irréversible comme réalité comptable.

Autrement dit, il y a un point - c'est ça que Lacan introduit - où le temps vire à la comptabilité. Le virage à la comptabilité dont Lacan parlera dans d'autres contextes, ici on le trouve très précisément, ça vire à la comptabilité. Et c'est de là que Lacan tire sa doctrine du temps, que le temps, bien sûr, c'est pas une simple succession chronologique, mais que le temps ça n'est pas simplement une réalité qui est susceptible de prendre différentes qualités psychologiques, bien qu'il y ait une psychologie du temps.

Sa conclusion, ce qu'il essaye de démontrer, c'est qu'il y a des temps différents qui sont des structures logiques et subjectives distinctes. Il se sert de ce que l'on rencontre au cours de cette exploration pour montrer qu'il n'y a pas simplement, comme on sait avec la psychologie, des différences qualitatives des temps, mais qu'il y a des différences structurelles des temps.

Si l'on prend la configuration de référence, celle qui permet la conclusion instantanée, là, quand on dit « il y a un noir, je vois noir, je suis blanc », quel est le sujet ici en cause ? Si on se pose la question, quel sujet suppose ce type de configuration et de conclusion ?

Ici, le sujet dont il s'agit, le sujet qui conclu « je suis blanc » à partir du fait qu'il voit le disque noir de l'autre, des deux prisonniers, là le sujet, comme je l'ai souligné, n'a pas à tenir compte de ce que font les autres. Autrement dit, si l'on veut c'est purement objectif, c'est déjà une conclusion tout à fait désubjectivée au départ

Et donc, Lacan dit : à ce niveau-là, nous avons un sujet impersonnel, ou disons que, dans cette configuration, il est impersonnalisé, parce qu'il fonctionne seulement à partir des données objectives. Il résonne en tant que *on*, c'est-à-dire en tant que n'importe qui. N'importe qui quand il connaît les règles de départ et qu'il voit que l'autre est noir, sait qu'il est blanc. Ça ça vaut pour n'importe qui.

Et donc, ici ce qui est présent à ce temps du raisonnement, c'est le sujet de la logique classique, ou ce que même Lacan appelle à un moment le sujet de la connaissance. Il dit précisément, page 207, dernière phrase : « Le sujet noétique », de noèse. Ce sont des termes qui sont en cours à cette date justement, dans la

phénoménologie que Husserl a mise en circulation.

Autrement dit, à ce temps correspond un sujet impersonnalisé dans le *on*. Tout le monde doit raisonner de la même façon, objectivement et sans s'occuper de ce que font les autres, c'est ce qu'au fond on fait tout naturellement dans la logique. On peut dire : qu'en est-il du temps alors ? Logiquement ici le temps est annulé. Il n'y a pas d'intermédiaire de raisonnement, on peut se contenter de se référer aux données. Mais au fond, Lacan y introduit néanmoins une instance du temps qui correspond au sujet en question, parce qu'il faut quand même aller des données à la conclusion. L'écart serait aussi mince qu'on veut, il y a quand même un statut différent de « je vois le disque noir de l'autre » et « je suis blanc ». Et donc, c'est entre la donnée et la conclusion qu'il loge ce qu'il appelle l'instance du regard.

C'est-à-dire, il y a néanmoins ici un intervalle, qu'on peut supposer aussi infime que l'on veut, et il y a donc – comme il s'exprime – une instance du temps qui creuse cet intervalle. Et au fond le regard qu'il mobilise à cette occasion c'est au fond ce qui comble cet intervalle, ce qui à la fois le creuse et comble cet intervalle. Et donc, en quelque sorte, y compris dans cette structure du temps, il y a comme un trou, même imperceptible, que vient combler si je puis dire l'objet petit *a* du regard, où vient s'inscrire l'objet petit *a* du regard. Et c'est ce trou invisible que le regard porte toujours avec lui-même. Et aussi qu'il faut examiner du côté subjectif et du côté temporel.

La seconde instance du temps qui est structurellement distincte, c'est celle que Lacan fait surgir à partir de cette étape où A doit regarder ce que font B et C. A sait qu'il a affaire à deux blancs, et il regarde ce que ces deux semblables-là - entre eux, parce que lui il ne sait pas s'il est semblable à eux. Mais il sait que les deux autres sont semblables entre eux, ils sont tous les deux blancs, et qu'aucun ne sait de lui-même qu'il est blanc. Donc, il regarde ce qu'ils font, c'est-à-dire combien de temps ils vont mettre à sortir, ils regardent s'ils vont sortir en post-subito, ou en post-post-subito.

Autrement dit, comme s'exprime Lacan, il prend pour donnée – il ne s'exprime pas comme ça, Lacan, mais c'est plus clair – autre chose que la couleur de leur disque, il prend en compte leur comportement. Lacan ne dit pas : prendre pour donnée, il dit : il objective. Ici, le verbe objectiver il en fait une donnée.

A considère exactement la durée de leur réflexion, à savoir sortent-ils ? Ils ne sortent pas en subito, il le savait déjà. Est-ce qu'ils sortent en post-subito ou en post-post-subito ? Autrement dit il considère la durée de leur réflexion et c'est un des rares endroits où Lacan dit le mot durée parce que là vraiment il arrive pas à l'éviter.

Page 205, il parle de la durée du temps de méditation de B devant C et de C devant B. C'est ça le temps pour comprendre. C'est ça l'objectivité même du temps pour comprendre, c'est qu'il y a un temps où, sous l'œil de A, B regarde C, et C regarde B, bouche bée.

C'est là que Lacan fait bien valoir une différence entre le sens et la limite de ce temps. Comme il dit, le sens est au fond clair, puisque A sait ce qu'il observe. Il y a une intention claire, il observe comment ils se comportent, c'est-à-dire est-ce qu'ils vont partir en post-subito ou en post-post-subito. C'est compliqué à observer.

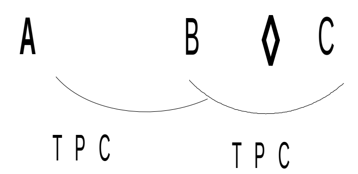
Et, si l'on veut, ce sens-là est objectif, c'est-à-dire il observe leur temps pour comprendre. Et le paradoxe est à la fois un temps dont le sens est objectif, à savoir ils doivent attendre un certain temps, c'est obligé, mais, comme s'exprime Lacan, la limite elle n'est pas objective, et c'est bien tout le problème puisqu'il n'y a pas d'objectivation des scansions du temps. Et donc, comme il s'exprime, la limite est vacillante, elle est aussi vacillante que la différence entre post-subito et post-post-subito.

Ça met bien en valeur que la durée est affaire d'évaluation alors que, si vous voulez, quand on en est à compter

les temps d'arrêt, il n'est plus question d'évaluation, il est question de compter. Donc, on échappera tout à l'heure à ça.

Alors évidemment le synchronisme qui est obtenu par l'axiome « ce sont des sujets de pure logique », et c'est là aussi qu'il y a un élément sophistique, puisque là on va dire : ils vont se décider, ils vont se déterminer en même temps. Mais on introduit ce synchronisme à partir de l'axiome « ce sont des sujets de pure logique », ce qui veut dire que finalement à chaque moment ce sont des sujets impersonnels, pas simplement même à l'instant du regard, ça ne vaut pas que pour le temps instant du regard le caractère impersonnel. Puisqu'ils sont des sujets de pure logique, au fond ils agissent toujours en même temps. Cela dit, il y a une forme subjective propre qui correspond à ce temps pour comprendre.

C'est-à-dire que, en face de A, il émerge deux sujets réciproques, B et C, qui se considèrent, et ce sont, comme s'exprime Lacan, des sujets indéfinis sauf par leur réciprocité. Leur propriété essentielle c'est que B regarde C et C regarde B sous l'œil de A.



Ça c'est une forme subjective, souligne Lacan, distincte de la première. C'est une forme subjective tout à fait distincte de celle de regarder simplement la couleur du disque de l'autre, et puisqu'il est noir, m'en aller. Là c'est une forme subjective distincte puisque ce que je fais, ce que B fait dépend de ce que C fait, et réciproquement.

Autrement dit, ici on atteint la forme subjective de la réciprocité, et donc, dans le premier temps, dans l'instant du regard le *Je*, le sujet est annulé, ramené à zéro, impersonnalisé, devient n'importe qui, alors que dans le temps pour comprendre, le sujet est réciproque, et donc se pose comme l'Autre de l'autre, avec un petit a. B regarde ce que fait C et C regarde ce que fait B, sous l'oeil du troisième.

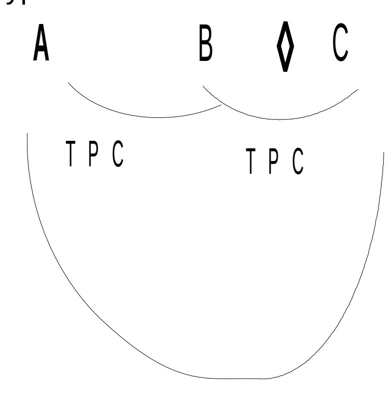
C'est là exactement que se situe le génie de Lacan, c'est vraiment de dégager dans cette succession de raisonnements une structure temporelle propre accordée à une structure subjective propre, en pratique, en une coupe tout à fait surprenante. C'est-à-dire, ça, vraiment, ajouter le sujet là-dedans et chercher sous quelle forme il émerge de façon essentielle, c'est une coupe tout à fait surprenante. C'est comme la viande n'est pas coupée de la même façon en France et en Argentine, par exemple. Donc, la première fois que vous y allez, vous avez une surprise, parce qu'on vous propose des morceaux dont vous n'avez jamais entendu parler. Ils coupent ça autrement. Eh bien Lacan coupe les concepts d'une façon absolument surprenante et nouvelle. Et donc, là vous avez une coupure, une tranche de sujet, qui est là, une fois qu'on l'a coupée comme ça, mais que vous n'aviez jamais goûtée avant.

Troisième structure temporelle. Elle concerne le fameux moment de conclure, qui concerne le sujet qui considère les deux autres. Le temps pour comprendre ça concerne B et C en tant qu'ils se regardent sous le regard de A. Je dis toujours sous le regard de A parce que, bien sur, en fait comme A est blanc B considère les deux autres. Mais sous le regard de A ce qui l'intéresse c'est comment ils se regardent ensemble.

Le moment de conclure concerne le sujet qui considère les deux autres et qui conclut sur lui-même : si eux ne bougent pas, alors moi, il fait un raisonnement de cette forme. Si eux ceci, moi cela.

Et alors, ce que souligne Lacan à ce moment-là, c'est dans cet écart-là que se situe le moment de conclure. B et C sont occupés par leur temps pour comprendre. Mais A est lui aussi engagé dans un temps pour comprendre par rapport à l'ensemble BC, il y a aussi un temps pour comprendre de A.

Et, page 206, là je fais retour sur le terme de Lacan pour vérifier que le mot terme permet de désambiguer ce dont il s'agit. Ce temps, dit-il, le temps de comprendre de B et C, celui où ils se disent : tiens, selon le raisonnement de A, où B se dit C ne part pas en subito, et où C se dit : tiens, B ne part pas en subito, ce temps, pour que les deux blancs comprennent la situation qui les met en présence d'un blanc et d'un noir – ou qui les mettrait, parce que là c'est le conditionnel -, il apparaît au sujet qu'il ne diffère pas logiquement du temps qu'il lui a fallu pour la comprendre lui-même, puisque cette situation n'est autre que sa propre hypothèse.



Ça, ça qualifie le rapport de ces deux temps pour comprendre. A considère le temps pour comprendre des deux autres, mais le temps pour comprendre des deux autres, lorsqu'il dépasse la limite post-subito, à ce moment-là il comprend que c'est le même temps, que lui aussi est blanc et qu'il faut aux deux autres le même temps qu'à lui-même, qu'ils ont tous les trois au-delà du post-subito. Si cette hypothèse est vraie… Il se dit : S'ils étaient noirs, s'il était noir lui-même, ils concluraient avant lui, c'est-à-dire s'il était noir il conclurait en post-subito et lui au temps d'après. Si cette hypothèse est vraie, dit Lacan, « les deux blancs voient réellement un noir, ils n'ont donc pas eu à supposer la donnée. Il en résulte donc que, si le cas est tel, les deux blancs le devancent du temps de battement qu'implique à son détriment d'avoir eu à former cette hypothèse même. »

Lacan se place exactement sur cette limite, qui même fait rire, entre le post-subito et le post-post-subito. Si cette hypothèse est vraie, ils partent avant moi, il ne faut donc pas qu'ils concluent avant moi. S'ils concluent avant moi, si je reste sur le carreau en quelque sorte, alors cette hypothèse est vraie.

Autrement dit, je dois conclure à ce moment-là, et il s'agit ici d'une pression objective du temps. C'est-à-dire une fois que j'ai vérifié que l'on a dépassé le post-subito, alors il faut que je conclue, la conclusion est alors prise dans une structure temporelle objective qui comporte l'urgence. En quelque sorte, la structure du temps pour comprendre elle comporte l'attente. La structure objective de l'instant du regard, elle comporte : je ne m'occupe de rien, et je file, elle comporte l'instant. La structure du temps pour comprendre elle comporte le temps d'attente. Alors que la structure temporelle objective de la conclusion, elle comporte l'urgence à conclure, et c'est ça que Lacan appelle le moment pour conclure. Et donc, ça concerne - je n'ai vu ça peut-être aussi clairement avant. Ce qu'il appelle le moment de conclure, concerne la conclusion anticipée, ça concerne la conclusion numéro un. Ça ne peut concerner que cette conclusion, parce que la deuxième conclusion elle est objectivée, tandis que cette conclusion elle dépend de ce que font les autres, et, tandis que la dernière n'en dépend plus, la conclusion numéro deux dépend plus de ce que font les autres. Donc, ce qu'il appelle le moment de conclure c'est une propriété de la conclusion numéro un, de la conclusion anticipée. Et c'est le point culminant de la tension temporelle, c'est-à-dire c'est le point culminant où va s'ensuivre la détente de l'acte, à savoir se mettre à marcher, devoir s'arrêter etc. Le moment de conclure c'est le point culminant de la tension temporelle, d'où s'ensuivra la détente, et le déroulement scandé de cette détente.

Alors, au moment de conclure en même temps, correspond une forme

subjective propre, une émergence de la subjectivité sous une forme distincte.

Dans le temps d'avant, dans le temps pour comprendre, la subjectivité émerge sur l'aspect de ces deux crétins qui regardent chacun ce que fait l'autre.

Dans le moment de conclure, la subjectivité émerge sous la forme de : il faut que moi je me dépêche, c'est-à-dire là c'est un sujet isolé, logiquement isolé qui se pose et, comme dit Lacan, qui s'isole par un battement de temps logique de la relation de réciprocité. Là, dans l'expression que Lacan met en italique « battement de temps logique », il y a évidemment toute l'ambiguïté entre la durée et le temps logique.

Donc, ce qu'il appelle le moment de conclure concerne exactement le passage entre la conclusion numéro un et le déclenchement de l'acte. C'est ce qui l'autorise à écrire qu'alors l'acte anticipe sur sa certitude, c'est-à-dire que l'acte se déclenche au sommet de la tension temporelle, alors que le raisonnement sur lequel il se fonde n'est pas entièrement objectivé, puisqu'il comporte la référence à ce que font les autres.

Donc, ce qui intéresse Lacan comme moment de conclure c'est le moment où l'on conclut alors qu'on dépend encore de ce que font les autres. On est encore dans l'urgence de faire, de ne pas se laisser devancer par l'autre. C'est ça même qui qualifie l'acte, c'est qu'il opère non pas à partir d'une conclusion désubjectivée, mais à partir d'une conclusion qui est encore retenue dans l'intersubjectivité. Et donc, l'acte au sens de Lacan dans ce texte se situe entre les deux conclusions et comporte évidemment un risque, et comporte une urgence.

Autrement, en court-circuit, parce que j'arrive à la fin et je ne vais pas pouvoir développer, on peut tout à fait ici mettre en cause et situer S de grand A barré.

$$S(\not{A})$$

Mais d'habitude on s'occupe de S de grand A barré, disons qu'on ne fait qu'une statique de S de grand A barré. Il y a le savoir et puis il y a une zone de non-savoir, et ce non-savoir est définitif. Eh bien, ici on a au contraire une dynamique de S de grand A barré, une dynamique temporelle de S de grand A barré. Ce n'est pas simplement qu'on ne peut pas tout savoir, c'est que, quand on arrive à la première conclusion, en effet on conclut sur la base d'un savoir qui n'est pas entièrement désubjectivée, on conclut sur la base d'un savoir qui n'est pas objectif, si vous voulez, qui comporte donc une zone d'incertitude : je ne sais pas ce qu'ils vont faire. Mais c'est précisément ce « je ne sais pas ce qu'ils vont faire » qui m'oblige à agir moi. Donc là, le non-savoir dont il s'agit est au contraire un facteur de précipitation, et c'est en quoi il y a moment de conclure, pour aller en effet vers un état où le savoir sera entièrement objectivé, où ma conclusion sera objectivée comme elle l'est à la fin de ce circuit d'hésitations. Mais S de grand A barré, dans ce texte, la fonction S de grand A barré du savoir qu'on a, du savoir qui n'est pas tout à fait objectivé, de la zone non objectivable du savoir, à un moment donné, entre dans un continuum temporel, pas un continuum mais une dynamique temporelle qui conduit à la fin à la désubjectivation.

Autrement dit, ici, nous n'avons pas affaire à un non-savoir absolu, paralysant - je ne sais pas ce que ce sera, et c'est terminé. On voit comment Lacan entend S de grand A barré, qui est d'ailleurs sur son grand graphe à la place d'une scansion. Ce n'est pas un lieu, S de grand A barré, c'est une scansion, c'est lié à une fonction temporelle, ce n'est pas une fonction paralysante : continuez d'apprendre et vous reviendrez à ce moment-là, ou : ça vous ne le saurez jamais, pas la peine d'essayer de le savoir.

Ici S de grand A barré, au contraire, est le ressort même de l'acte qui laissera une chance alors à une objectivation.

Autrement dit, et je vois que je suis pas encore arrivé à en réduire, à en comprimer toutes les données d'une façon entièrement satisfaisante, ce qui

va me faire repartir encore un tour, que, ici, S de grand A barré, c'est la motivation, la cause, le ressort qui conduit le sujet à faire l'appoint de son acte, et que S de grand A barré ça n'est pas une barrière, ça n'a aucun caractère définitif ici, S de grand A barré c'est au contraire ce qui le propulse, dans le mouvement même qui va vérifier l'aventure de son acte, ce que son acte avait d'aventureux, tout en étant rigoureux.

Bien, je crois que la bête a encore… une semaine devant elle. Pas plus.

Fin du *Cours XVII* de Jacques-Alain Miller du 10 mai 00

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Dix-huitième séance du *Cours*

(mercredi 17 mai 2000)

XVIII

Le moment de conclure. Je ne voudrais pas faire le fanfaron mais, au terme de ces multiples reprises, je crois pouvoir vous apporter les dépouilles de la bête.

En tout cas, je suis maintenant à l'égard de ce sophisme dans une tranquillité d'âme, une sérénité qui me paraît de bonne augure. Il faut encore que je voie si ça passe l'épreuve de vous le présenter.

En même temps, je ne suis pas persuadé que je peux, à ce propos, compter sur vous complètement pour me dire, pour me faire voir si j'ai atteint la clarté, la splendeur de la vérité, si je puis dire, parce que je suppose que vous en avez déjà tellement marre que vous me direz : oui, oui, oui ! c'est fini, c'est gagné, même si la bête remue encore. Or cette bête-là, on la tue complètement ou tout est à reprendre, c'est comme l'hydre dont les têtes repoussent.

On sait que Jacques Lacan s'est penché sur le problème, a même réuni un petit cénacle d'esprits distingués, dont vraisemblablement Raymond Queneau, pour étudier ce sophisme au début des années trente, et il n'en a donné un écrit de lui qu'en 1944. Je ne dis pas que pendant plus de dix ans il a travaillé ce sophisme, mais en tout cas il s'est ménagé un long temps pour comprendre, pourrait-on dire par approximation, comme je vous le montrerais, avant de prendre une position définitive.

J'ai constaté que, au cours de cette ascèse logique, en effet, il faut se ménager des stations, laisser l'ouvrage, le remettre sur le métier, pour s'y retrouver. Lorsqu'on est concentré sur la chose pendant sept ou huit heures d'affilée, la cafetière commence à chauffer un peu, on n'y voit plus tout à fait clair, et il faut laisser, en effet, déposer, avant de reprendre l'affaire.

J'ai l'impression d'avoir trouvé, pas plus tard que ce matin, les formules simples, posées, que j'ai trouvées satisfaisantes.

Peut-être y a-t-il un rapport avec le fait que j'aie passé la plus grande partie de la nuit à rédiger tout à fait autre chose, à savoir une lettre interminable pour nos collègues du Venezuela traversant un moment critique dans le processus de formation de leur école. C'est un exercice qui demandait une bonne connaissance des différents documents qu'ils s'étaient adressés les uns aux autres dans la dernière semaine. Mais, évidemment, toute l'étude que j'avais pu faire devant vous du *Temps logique* m'a été, pour cette rédaction, et pour le moment de sa rédaction, qui pressait, de la plus grande utilité. J'ai donc eu le sentiment de mettre en acte, en temps réel, le savoir apparemment abstrait qu'ici j'avais essayé d'articuler.

Donc, d'une certaine façon j'ai été dans le temps logique pendant sept heures de temps sans toucher à ce sujet, et puis, en définitive, il m'est venu, pour vous parler, des formules simples qui me paraissaient permettre de cerner exactement ce qui fait l'os du propos de Lacan, à savoir le troisième des temps qu'il distingue et qui est le moment de conclure.

J'ai indiqué la dernière fois que le plus propre, au sens du plus particulier, de ce que Lacan apportait, là où ce que j'appelais ce génie était patent, inaccessible à simplement la mise en forme que j'avais éprouvée auparavant devant vous, le plus lacanien du *Temps logique,* c'était que Lacan pratiquait des

coupes subjectives dans le processus logique. A savoir que, dans ce processus qui demande de passer par un certain nombre d'étapes du raisonnement, il situait des positions subjectives d'un sujet, selon son expression, d'un sujet de pure logique.

Il faut bien prendre la mesure de ce que ceci implique et qui a un retentissement immédiat sur la théorie du temps, le sujet du sophisme, si je puis dire, est un sujet de pure logique. Qu'est-ce que ça veut dire exactement ?

Le sophisme met en scène, disons-le ainsi, trois fois le même sujet, c'est-à-dire que l'on suppose à chacun les mêmes capacités, capacités intellectuelles, capacités motrices, puisqu'il s'agit de sortir, de se déplacer, on pourrait même dire les mêmes capacités émotionnelles, consistant à ne pas perdre la tête. Si vous imaginez qu'il fallait prendre en compte que, quand on présente le problème, il y a en a un qui se met à pleurer (*rires*), le deuxième est quadriplégique, alors que le troisième serait un athlète du pentathlon, et en plus un vainqueur des olympiades de mathématiques. Aussitôt, ça invaliderait le fonctionnement du sophisme. Donc, quand on dit sujet de pure logique, on entend qu'on ne va pas introduire ces variables-là, on va les supposer tous les trois athlètes, si je puis dire, on va leur supposer la même stabilité émotionnelle qui permet de ne pas mettre en valeur que justement aucun ne s'énerve, aucun n'essaye de casser la figure du directeur, et qu'ils raisonnent de façon similaire.

Ça, c'est un excursus. Il y a au fond de nombreuses histoires de trois dans l'imaginaire et la symbolique universelle. Il y a par exemple les trois petits singes que l'on trouve fréquemment représentés dans les netsukes. Ils mettent en valeur les trois propositions de la sagesse : ne rien entendre, ne rien voir, et surtout ne rien dire. Évidemment, si on mettait ces petits singes dans cette histoire, elle ne pourrait pas fonctionner, parce que celui qui ne peut pas voir il ne verrait pas les disques, celui qui ne veut pas entendre il ne pourrait pas avoir la communication du problème, et puis celui qui ne peut rien dire, il ne pourrait pas satisfaire à la dernière des conditions qui figure dans l'histoire, à savoir raconter au directeur comment il est arrivé à sa conclusion. Voilà, si on mesure la petite sculpture familière de cette sagesse tripartite, le sophisme ne fonctionnerait pas.

On pourrait aussi comparer, avec des effets intéressants, l'histoire des Horaces et des Curiaces avec le sophisme des trois prisonniers. Là, c'est deux fois trois, avec les Horaces et les Curiaces. Les Curiaces sont les plus forts, comme vous le savez, puisqu'ils étendent sur le carreau deux des Horaces. Reste le troisième, le plus malin, qui se met à courir et, en courant, ce qu'il obtient, c'est une différenciation des Curiaces entre le plus blessé, le moins blessé, et l'autre qui est quand même fatigué d'avoir couru à la suite du troisième Horace. Là, ce ne sont en effet pas du tout des sujets de pure logique, mais ce sont plutôt des sujets de pure barbarie.

Nous, avec nos trois prisonniers, on a des Horaces dont chacun, en un certain sens, lutte avec les deux autres, et surtout où chacun lutte avec et contre le temps logique. Simplement, dans l'histoire de pure logique, qui est une histoire du XX° siècle… Les Horaces et les Curiaces, ça remonte à Tite-Live et ça a connu une nouvelle édition au XVII° siècle, par Corneille - c'est un tout autre contexte. Dans l'histoire, qui pourrait devenir un mythe, pourquoi pas, du sophisme de Lacan, les trois triomphent ensemble. L'histoire nous raconte le triomphe logique des trois ensembles, ce qui permet de remarquer en passant ce trait de l'histoire, sophistique, qu'il ne s'agit pas d'un jeu à somme nulle. Ce que l'on appelle dans la théorie des jeux le jeu à somme nulle, c'est un jeu où ce que l'un gagne, l'autre le perd. Et donc, vous êtes en concurrence obligée avec l'autre ou les autres, avec l'adversaire.

Par exemple, le poker, c'est un jeu à somme nulle. Vous ratissez les

adversaires ou c'est eux qui vous ratissent. En revanche ici, nous sommes dans un modèle de jeu dit à somme non nulle. Ici, chacun joue essentiellement contre l'Autre majuscule du problème lui-même et ils peuvent très bien gagner - c'est ce qui se passe dans la solution lacanienne -, ils peuvent très bien gagner tous les trois la liberté que leur concède l'Autre, donc ils gagnent sur l'Autre la liberté qu'il est obligé de leur concéder comme un gain de jeu.

Ce serait évidemment différent si l'on avait un autre problème - il en faudrait une autre formulation ou une autre distribution des disques -, où par exemple il serait inclus qu'un seul sur les trois gagne sa liberté. C'est d'ailleurs ce qui se passerait si les deux autres avaient un disque noir – auraient donc été distribués tous les disques noirs - et qu'il y en aurait un qui aurait le disque blanc et qui le saurait immédiatement à voir que les deux autres sont noirs. Si l'on avait fait une histoire du modèle : un seul gagnera sa liberté, le deuxième aura une réduction de peine et le troisième restera en taule jusqu'à la fin de ses jours, ce serait une autre histoire. Cela consisterait en ce que ne fait pas cette histoire du XX° siècle. Le XX° siècle est déjà une époque fort reculée puisque c'est déjà plus que naguère, c'est jadis, mais on voit bien la différence de cette époque avec le XVII° siècle, où d'autres histoires, c'est-à-dire que, ici, précisément, on ne les fait pas se battre entre eux, même si l'on installe par l'histoire une tension intersubjective entre eux.

Faire se battre les prisonniers entre eux, c'est une jouissance romaine ! C'est ce qu'organisaient les Romains dans leur cirque en faisant se battre les gladiateurs, et là soutiraient une jouissance formidable à voir les prisonniers s'égorger entre eux.

Il en reste d'ailleurs quelque chose de cette problématique barbare dans l'histoire des Horaces et des Curiaces, puisqu'on prend bien soin de nous expliquer les liens de famille qui sont établis entre les uns et les autres, et le plaisir consiste à introduire la guerre dans ce petit nid d'amour.

À cet égard, évidemment, l'histoire des Horaces et des Curiaces, c'est le contraire de *Roméo et Juliette* où, au départ, nous avons la guerre entre les Capulets et les Montaigus, et puis là, au contraire, la pièce raconte comment on essaye d'introduire l'amour dans ce contexte martial, dans ce contexte de compétition à l'italienne, des républiques italiennes.

La guerre des familles dans cette histoire est établie d'ores et déjà. C'est dans un second temps - c'est pour ça que je dis : structurellement c'est l'inverse des Horaces et des Curiaces -, c'est dans un second temps, dans *Roméo et Juliette,* que l'on introduit l'amour et que, finalement, le problème posé ne trouve de solution que dans la mort.

Pour vous faire attendre un peu la dépouille de la bête, je dois évoquer, comme je suis parti, à savoir de ce foisonnement d'histoires de trois, le thème des *Trois coffrets,* l'article de Freud de 1913, qui prend son départ du marchand de Venise, où le sujet est mis en demeure de choisir entre trois coffrets, où se trouve dans l'un le portrait de sa dulcinée, il doit être assez malin pour choisir le coffret troisième, celui qui paye le moins de mine, pour pouvoir obtenir la belle. Freud fait le rapport avec le Roi Lear et ses trois filles, le roi Lear cette fois-ci se trompant de favoriser les deux aînées - les deux aînées brillantes, Goneril et Régane -, alors que c'est la troisième, la discrète, Cordélia, qui sera la fidèle. Et Freud de nous amener le choix de Paris entre Héra, Athéna et Aphrodite, qui aura la pomme, et il y mêle Cendrillon où le Prince charmant choisit la fille à la chaussure - ce n'est pas une chaussure ! -, au soulier de vair, la pauvre Cendrillon miteuse, délaissant les deux sœurs méchantes. Voilà encore des histoires de trois, d'une autre époque, et Freud n'hésite pas à aligner, dans cet ensemble, *La Belle Hélène* d'Offenbach, et il cite, pour mettre en valeur précisément le troisième : « La troisième, ah ! la

troisième… La troisième *ne dit rien*. Elle eut le prix tout de même. »

À quoi s'ajoute encore un conte de Grimm, *Les douze frères*, et Freud d'interpréter la troisième, celle qu'on choisit, comme étant fondamentalement une représentation de la mort qui peut se trouver métaphorisée par l'amour, et donc la mort peut se trouver aussi bien incarnée par Aphrodite, métaphorisée par Aphrodite, de la même façon qu'il met en valeur que le choix qui est au centre de ces histoires - qui est-ce qu'on choisit ? – vient en fait à la place de la nécessité du destin où l'on ne peut pas choisir.

Freud interprète ce corpus qu'il rassemble au nom du trois et du choix du ou de la troisième, il interprète ce corpus des histoires de trois à partir de deux métaphores, la mort métaphorisée par l'amour, le destin, la force du destin - pour parler comme Verdi -, la force du destin métaphorisée et inversée par la thématique du choix.

En fait, on voit bien que ce que privilégie Freud là comme étant au plus du secret de cette mythologie, c'est le *Roi Lear* et c'est à ça qu'il s'abandonne pour terminer son étude de ce sophisme, à savoir que c'est l'histoire du vieil homme et des femmes, et que cette femme en définitive, c'est des figures, des versions de la mère, la mère qui a porté l'homme, la compagne aimée qui est sur le modèle de la mère et finalement la mort qui est le retour dans le sein de la terre nourricière.

On ne peut pas s'empêcher de penser, de rêver, quand on termine ce très court texte, que là Freud nous dit quelque chose de lui-même. On a aussi, dans ce texte-là, un fragment d'auto-analyse de Freud et de ce rapport finalement spécial qu'il a eu avec la féminité.

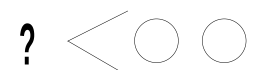
On peut évidemment faire rentrer le sophisme de Lacan dans le cadre des histoires de trois, sauf qu'évidemment ici, les trois, il n'y a pas de sujet extérieur qui les juge. Là, chaque fois, nous avons le choix fait sur les trois par un autre qui surplombe la situation, pour dire : oui, non, elle se trompe en choisissant ou dit vrai, là, c'est vraiment une histoire, l'histoire des trois prisonniers, où le ciel est vide. Le savoir, le choix que l'on a à faire entre noir et blanc, personne ne l'indique, personne n'est dans la position suprême de l'indiquer. Ce choix doit s'élaborer à travers un processus intersubjectif, dans un monde sans Dieu. C'est une histoire du XX° siècle, une histoire où déjà, si je puis dire, le ciel est vide.

En plus, c'est, par rapport aux autres, une histoire étonnamment ségrégée. C'est une version que je n'ai pas encore amenée, c'est quand même trois types ces trois prisonniers, on n'a pas inclus comme problème supplémentaire la belle prisonnière, qui ferait qu'on introduirait là un autre élément du genre : si tu trouves la solution, tu me le diras à moi, ou au contraire les deux gars perdant leur temps à la regarder, pendant quoi, elle, elle fait le calcul qui convient. On rit, parce que, évidemment, introduire cet élément-là dans l'histoire fait justement voir à quel point c'est une histoire où les éléments imaginaires, dans lesquels nous pataugeons à plaisir sont réduits, annulés, ramenés à zéro.

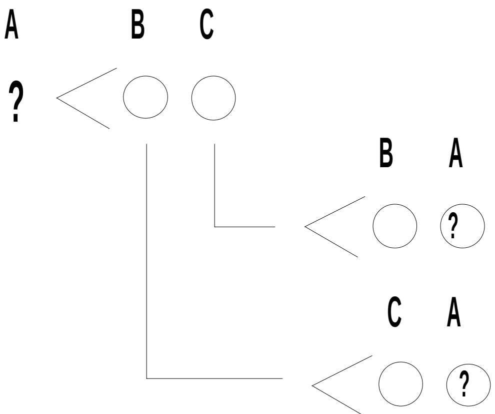
Évidemment, sans doute que ça ne peut être que des prisonniers puisqu'il y a vraiment un moment de l'histoire, une des modulations du temps, où ce qui vaut, ce qui opère c'est le *pour tout x*, C'est un moment fondamental et qui est prélevé sur cette logique normale, de la norme, de l'universel, qui est celle dont Lacan fera plus tard celle qui est propre à la sexuation masculine.

Si nous prenons nos trois sujets de pure logique, ils sont de pure logique parce que leur différence est seulement numérique. C'est simplement qu'il n'y en a pas un, il y en a trois, taillés sur le même patron et que l'on peut les compter, les ordonner, un, deux, trois. Et, si vous ajoutez cette ordonnance, vous, en les affectant d'ordinaux ou en les affectant – ce qui revient au même – de lettres de l'alphabet dans l'ordre canonique de l'alphabet, A, B, C, vous obtenez une différentiation relative à votre intervention dans l'histoire, mais en eux-mêmes ils sont les mêmes.

En même temps, faisons attention que chacun est un centre de perspective et ce centre là - j'ai eu l'occasion, dans un autre contexte, de parler de centre, ou de décentration post-moderne -, il reste que, l'on peut détruire tous les centres qu'on veut, il est tout à fait fondamental dans l'histoire que chacun est un centre de perfective. C'est ce que je traduisais par mon petit symbole qui indiquait quel était le spectacle du monde qui s'offrait à chacun et qui fait que chacun, sait quelque chose des deux autres, ou que chacun même sait tout ce qu'il y a à savoir des deux autres, pour ce qui est du disque qu'ils ont, et qu'en même temps il ne sait pas quelque chose sur lui-même.



Donc, il sait ce qu'il voit, il y a quelque chose qu'il ne sait pas sur lui-même, qui est ce qu'il a dans le dos, et puis, il y a qu'il sait quelque chose de ce que les autres voient, mais seulement partiellement. Ça, ce phénomène-là, du savoir partiel, ça ne se produit que quand il y en a au moins trois. Quand il n'y en a que deux, cet élément disparaît. Quand il n'y en a que deux, vous savez quel est le disque de l'autre, vous ne savez pas quel est le vôtre. Lui, il sait quel est le vôtre, il ne sait pas quel est le sien. C'est une situation exactement réversible.



Quand il y en a trois, évidemment il y a un élément nouveau qui s'introduit, c'est que vous savez, pour chacun de ces deux-là, une partie de ce qu'ils voient. On va leur donner des lettres, deux lettres, A et C. De B vous savez qu'il voit C blanc, et, point d'interrogation, vous ne savez pas comment il vous voit. Et vous savez que C voit B blanc et de même vous ne savez pas comment il vous voit.

Je vous ai assez remâché le sophisme pour vous rendre compte de l'importance que joue dans l'affaire ce savoir partiel. Ce savoir partiel qu'a le sujet moins un, que nous pouvons appeler moins-un parce qu'il ne se voit pas lui-même, il a un savoir partiel sur ce que voit chacun des deux blancs, à savoir que chacun voit au moins un blanc. Ça, c'est un phénomène qui ne se produit pas quand il y a deux prisonniers.

Le nerf du raisonnement que Lacan expose, c'est que A - A c'est n'importe lequel, c'est le moins un de l'affaire, celui qui ne sait pas sur lui-même - raisonne sur le raisonnement de l'autre, c'est-à-dire qu'il raisonne sur le raisonnement d'un des deux autres blancs et donc sur chacun des blancs. Il raisonne sur le raisonnement que fait l'autre à partir des données perceptives de l'autre que lui-même, A, ne connaît que partiellement.

Ce qu'il sait, ce qu'il doit savoir, c'est que les deux autres vont agir ensemble. B et C ont à faire au même monde, à un monde où il y au moins un blanc et où lui, A, figure dans ces deux mondes de configuration de perspective.

Donc, le sujet sait que les deux autres agiront de toute façon ensemble, et donc on est dans un monde où - c'est ce qui est poignant dans l'histoire -, chacun comme sujet est ce qu'on appelle en anglais *the odd man out,* c'est-à-dire où chacun est l'homme impair exclu, si on traduit mot à mot, où chacun est l'impair qui ne rentre pas dans l'affaire.

C'est ça qui nous touche dans les harmonies néanmoins sémantiques et dans l'imaginaire de l'histoire, c'est que c'est une affaire d'exclusion, d'exclusion entre les mêmes. C'est une affaire où on part d'une situation de ségrégation objective, où chacun est tout seul par rapport aux autres et où la solution du problème, c'est justement d'assumer d'être pareil. Il y a ces harmoniques, ces harmoniques humanistes de Lacan à la fin du *Temps logique,* au moment où s'achève la deuxième guerre mondiale. Les harmoniques qui marquent une sorte de bonheur hégélien de la réconciliation finale, mais qui a demandé la dure ascèse temporelle pour passer d'une situation où chacun est l'exclu par rapport aux autres, jusqu'à se rendre compte que tout le monde est pareil, et que chacun est l'exclu par rapport aux autres, et que ce qui fait une communauté, c'est finalement que chacun partant de sa douleur, de sa situation objective - de pure logique, pas de douleur, d'accord -, mais que chacun partant de sa situation objective d'exclu par rapport aux autres, se trouve finalement réconcilié à travers un processus où chacun a dû faire ce qu'il avait à faire, et où si un s'avère ne pas être un sujet de pure logique, mais un couillon, un émotif, un handicapé, ça ne marche pour personne, ça va louper, le truc va louper.

D'où les harmoniques humanistes de cette fin, mais qui resteront, chez Lacan, jusqu'au bout. Quand Lacan nous dit dans *Télévision*, à la fin de son petit apologue de la sainteté, que ça ne fait pas une solution d'être un saint tout seul, mais qu'il n'y a pas de solution si ça n'est que pour quelques-uns, c'est-à-dire qu'il prend une position anti-élitiste, si je puis dire, le fondement de ça, c'est le *Temps logique* - c'est évidemment remanié dans le cadre d'une théorie qui a laissé depuis longtemps de côté ses oripeaux humanistes-, mais c'est bien la même inspiration qui fait que cet exemple est fait pour démontrer qu'on ne se sauve pas tout seul.

Le temps logique est ici une histoire d'exclu, et où chacun est l'exclu des autres, cette histoire, prise dans le temps logique, elle est d'une autre époque, d'une autre configuration que celle des méthodes de salut personnel. Comment moi je fais pour maîtriser mes passions ? Comment je fais pour être toujours d'humeur égale ? Comment je fais pour ne pas me laisser faire par les coups du sort ? Enfin, tout ce qui a traîné de stoïcisme miteux à travers les siècles, et repris avant tout dans ce qui est de l'ordre de comment, moi, je prends la poudre d'escampette, pour aller me goberger dans mon tonneau -ça revient au même -, dans mon tonneau, dans ma thébaïde, dans mon château, dans ma maison de campagne, dans mon petit chez moi, dans mon cocon, avec ma télé, et le reste, que le monde ne parvienne chez moi que sous ces espèces de représentatifs où il suffit de tourner le bouton pour ne plus en entendre parler.

Là, au contraire, le temps logique, c'est en effet une histoire collective, mais dont le ressort est le sujet comme sujet de pure logique.

Déjà, dans les données de l'histoire, tellement élémentaire, on est mis devant l'évidence que la pure logique est compatible avec cette différentiation qui oppose le moins-un à tous les autres, et que donc, en effet, la fonction de moins-un peut être constituée, si on amène le sujet ici comme centre perspectif, déjà au niveau de la pure logique, la différentiation est constituée, le moins-un est déjà constitué au niveau de la pure logique si l'on y amène le sujet.

J'ai dit tout à l'heure : ce n'est pas la même chose que les Horaces et les Curiaces, parce que là, vous avez une paire de trio, alors que, dans l'histoire,

vous n'avez qu'un seul trio. En fait vous en avez deux. C'est comme les Horaces et les Curiaces. Vous avez les trois prisonniers et les trois disques.

Évidemment, tout joue sur les rapports des trois prisonniers et les trois disques, et un disque donc caché à chacun. Ça n'est pas le même, mais en fait dans l'histoire, c'est le même, c'est le disque blanc.

Et donc là aussi, le disque blanc est substantiellement le même et il est simplement numériquement différent, parce qu'il y en a trois et il est affecté à A, B et C. Le disque représente, si l'on veut, l'identité de pure logique de chaque sujet.

C'est bien de ça qu'il s'agit. Il s'agit de venir au bout du troisième disque, celui que, vous, vous avez dans le dos. Vous voyez les deux là qui sont blancs. Celui qu'il faut arriver à trucider, c'est le troisième disque, celui que vous avez dans le dos, le troisième Horace. Sauf que votre disque, il reste bien tranquillement dans votre dos. Il ne se met pas à prendre la poudre d'escampette, il ne prend la poudre d'escampette qu'avec vous-même.

Autrement dit, dans cette histoire, il y a bien la fonction du troisième, il y a la fonction du moins-un, mais il y a bien la fonction du troisième. Il s'agit de venir à bout du mystère que représente le troisième disque, celui que vous avez, et que vous ne voyez pas. Donc, en effet, vous comptez un disque blanc, deux disques blancs, et trois, ah ! je ne sais pas s'il est blanc ou s'il est noir.

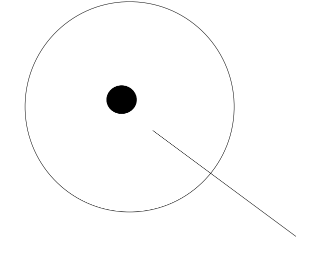
Autrement dit, c'est bien le problème des trois disques, comme il y a les trois coffrets, avec : le troisième est aussi une fonction distinguée, pas seulement le moins-un. Il s'agit au fond de percer à jour ce damné troisième disque que vous avez dans le dos. C'est d'ailleurs la place normale des disques - on appelle ça comme ça -, il s'agit de le percer à jour sans le voir, c'est-à-dire il s'agit, si l'on veut, de mettre du savoir à la place du voir, de parvenir, par les médiations du savoir, à supplémenter cette immédiateté du voir qui, dans ce cas-là, ne vous est pas donnée.

C'est vraiment une métaphore, si on veut s'exprimer ainsi, où, au voir, se substitue le savoir. Un processus épistémique vient se substituer à la donnée perceptive.

C'est dire que chacun des prisonniers est un coffret lui-même, un coffret qui contient un disque qu'il ne connaît pas. Si l'on veut, les autres, il peut les lire à livres ouverts, il a ouvert le coffret - très important ce qu'il y a dans les coffrets depuis toujours. Il y avait d'ailleurs, dans la représentation de la Vénus d'Urbin, que nous a commentée, pour certains, un soir passé, Daniel Arasse. Il donnait la plus grande importance au coffre que l'on ouvre au fond de la pièce et il voyait d'ailleurs l'image que l'on voit au premier plan comme la figure qui est en fait dessinée dans le coffre ouvert au fond de la pièce.

Dans l'histoire des trois prisonniers, chacun est un coffret pour lui-même. Les autres sont des coffrets ouverts, il sait ce qu'ils ont dans le dos, tandis que lui, il est à lui-même un coffret fermé, donc, il peut toujours se demander quel est l'enfant qu'on va lui faire dans le dos, si je puis dire.

Ce ne sont pas simplement des petites anecdotes, parce que ça veut dire que son propre disque est pour lui-même constitué comme un objet petit *a*. Bien sûr que le disque n'est qu'une simple fonction signifiante binaire. Il est noir ou il est blanc et il est pris dans les calculs, d'accord. Mais, en tant qu'il est caché, et que donc il ne peut entrer dans les calculs du sujet qu'en tant que non-savoir, en tant que signifiant à lui-même caché, et qui en plus recèle le secret de son identité, ce disque a la structure de l'objet petit *a*, à savoir qu'il est caché à l'intérieur du coffret que chacun constitue.



Alors, bien sûr, sa substance n'est pas une substance mystérieuse, ce n'est rien d'autre que du signifiant, mais, du fait d'être voilé, il bloque les calculs, et même, s'il n'y avait pas Lacan, s'il n'y avait que Raymond Queneau et les autres, eh bien, on dirait qu'on ne peut pas calculer du tout, dans ce cas-là, avec les trois prisonniers à disques blancs. C'est bien ce qu'on a passé son temps à démontrer, que précisément cet élément-là, on n'arrive pas à le faire entrer dans le calcul. Et c'est pour ça qu'on laisse ça de côté.

Lacan, dans cette histoire, nous montre comment on peut calculer avec un problème qui comporte une fonction, on va dire, similaire, équivalente, à celle de l'objet petit *a*, en ceci que c'est un élément qui ne peut pas entrer dans les calculs au même titre que les autres. Il ne peut pas entrer dans un calcul classique. Il faut un calcul sur mesure.

Alors, oui, on s'imagine, là, le grand problème classique, c'est toujours finalement de savoir ce que l'autre a dans le ventre, ce qu'il a dans la tête. Ici, à l'époque de la psychanalyse - c'est quand même ce que nous avons de commun avec le XX° siècle -, à l'époque de la psychanalyse, le grand problème du sujet exclu, c'est de savoir ce que lui-même il a dans le ventre.

Et ça, de savoir ce qu'on a dans le ventre, on ne peut pas savoir ça tout seul. On ne peut pas savoir ça dans la solitude bénie du sage, à la campagne, dans sa médiocrité dorée.

De toute façon Horace, là Horace le poète, n'a jamais été tout seul dans sa campagne, c'est les professeurs de Lettres, lisant Horace pour fuir leur épouse, qui ont fait ce portrait d'Horace. pas du tout. Mais, précisément, pour savoir ce qu'on a soi-même dans le ventre, il faut les autres. Ça, c'est l'époque de la psychanalyse.

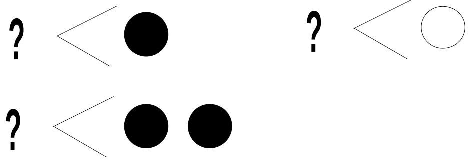
Il faut que j'accélère. Le sujet de pure logique apparaît là, dans la zone qui est celle de l'apport le plus propre de Lacan, le plus vraiment lacanien, comme l'effet des configurations logiques successives.

Ce qu'il faut voir, c'est ça. On peut dire le sujet de pure logique... Bon ! Le sujet émotionnel - commençons par là -, bien sur qu'il faut les autres, il faut l'autre qui le fait pleurer, qui le fait rire, qui le fait sauter de joie, là on s'en rend bien compte. On se dit : le sujet de pure logique, il se moque de tout le monde. Pas du tout !

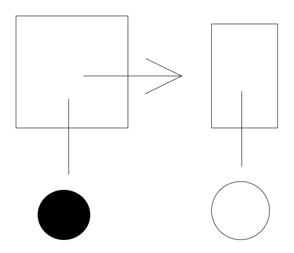
Le sujet de Lacan, si on le prend comme il faut, c'est un sujet qui est strictement défini par la configuration logique à laquelle il se rapporte. C'est acquis. Nous avons par exemple, pour prendre le plus simple, deux prisonniers. L'un voit le noir, l'un voit le blanc.



Ce sont les deux possibilités. Si je vois un noir, aussitôt je sais que je suis un blanc. Quand il y a la configuration des trois, si je vois deux noirs, aussitôt je sais que je suis un blanc, puisqu'il n'y a de disponible que deux disques noirs.

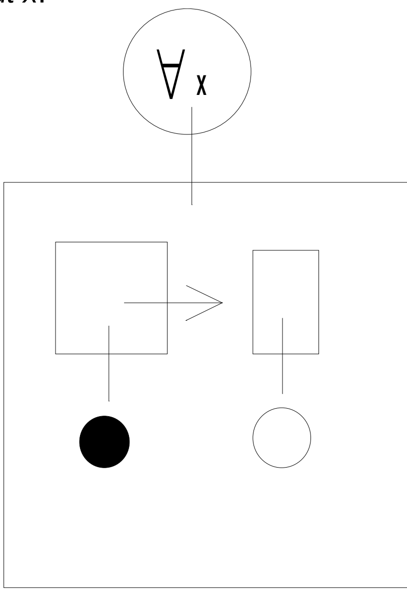


Eh bien - je l'ai dit un peu vite la dernière fois, parce que j'étais encore pris par l'histoire -, Lacan affecte cette configuration d'un sujet. C'est-à-dire il détaille ce que comporte, ce que nous traduisons par une sorte, le sujet peut sortir tout de suite, ou le sujet ne peut pas sortir tout de suite, il le détaille en marquant qu'il y a une donnée, par exemple : il n'y a qu'un seul disque noir dans le jeu, je vois un disque noir - la donnée perceptive : voir un disque noir, conclusion, je suis blanc. Ça, c'est une configuration purement signifiante qui va vous donner une perspective structurée à une conclusion.



Dans ce cas-là, cette chaîne signifiante réduite, on peut dire qu'elle reste valable à tout moment. L'enclenchement du un sur le deux, de la donnée « voir un noir » à la conclusion « je suis blanc », c'est une chaîne signifiante qui résiste à tout dans le cadre du problème.

Autrement dit, là, on peut dire que cette chaîne signifiante est valable pour tout sujet, à n'importe quel moment, de telle sorte qu'on peut même la formuler d'une façon parfaitement abstraite si, dans la configuration donnée, on voit un noir, on sait qu'on est blanc. C'est une forme logique pure, en effet. On peut donc dire ici que cette configuration logique, c'est-à-dire cette chaîne signifiante est vraiment valable *pour tout x*.



Ça, c'est le moment du *pour tout x*. Donc, le sujet confronté à cette structure signifiante se trouve résorbé dans le *on*, dans le n'importe qui, à n'importe quel moment. C'est une des racines de la jouissance que donne le raisonnement mathématique. A savoir, cela induit dans le sujet son *on.* Ça lui permet d'être absorbé dans le *on*. Et là, cela permet de poser un principe.

Maintenant, comme je l'ai fait la dernière fois, quel est le temps qui est en rapport avec ça ? Et ça aussi, c'est la question de Lacan. Eh bien, le temps dont il s'agit, dans cette affaire, il a le même statut que le sujet. C'est ça que nous fait apercevoir l'histoire du *Temps logique*. C'est que le temps est lui-même un effet de la structure signifiante. Ça, ça n'a pas été dit. Le temps est un effet de la structure signifiante. Le temps, ce n'est pas le contenu universel. : on va débiter des petits morceaux sous l'égide du *time is money.* Le temps est un effet de structure.

Ce que Lacan là fait monter, c'est la notion de temps subjectifs différenciés, articulés à la logique du signifiant.

Autrement dit, c'est ça que l'on peut appeler des structures temporelles. Cela signifie qu'une structure signifiante détermine une position subjective, comme nous le savons - le sujet est l'effet du signifiant -, les structures signifiantes déterminent également une modulation temporelle. À cet égard, il faut dire : le temps est l'effet du signifiant. Et quand on atteint ça, déjà on respire mieux. Bien entendu, il faut encore se casser la tête pour mettre ça en scène. Il faut surtout se casser la tête pour savoir comment faire un missile pour faire péter une bonne fois la connerie du standard à la mode... Qu'est-ce que je dis ? Mettre nos collègues au pas de ce dont il s'agit dans la psychanalyse.

Deuxième coupe subjective. Le sujet, en tant que moins-un, considère ce que fait le couple des deux autres. Comme je l'ai expliqué, A considère B et C, et pour A, le sens de ce qu'il voit, c'est que B regarde si C s'en va, et C regarde si B s'en va.

Finalement, c'est, dans la parenthèse de la perspective de A, la même situation que celle que l'on trouve lorsqu'on a deux prisonniers. À savoir, quand vous voyez que l'autre est blanc, vous attendez de voir s'il fiche son camp tout de suite, auquel cas vous saurez que vous êtes noir. Et

s'il ne fiche pas son camp tout de suite, vous saurez que vous êtes blanc comme lui.

Donc, là, dans la parenthèse du regard de A, ce qu'il y a c'est : B regarde C, et C regarde A. Moment essentiel pour l'homme. C'est pour ça que vous avez beaucoup d'endroits, des endroits innombrables, par exemple les Cariatides, il y en a une là qui regarde l'autre des siècles, comme ça. C'était déjà comme ça chez les Grecs, jusqu'à ce que les Turcs fassent sauter le Parthénon (*rires*), sans ça on n'aurait pas réussit à les arracher. Parce que chacune regarde l'autre, et comme ils n'ont pas lu le *Temps logique,* ils ne peuvent pas bouger. Parce que sans ça les statues se mettraient à se mouvoir. Le *Temps logique,* c'est un truc à faire bouger les statues.

Donc, si C ne part pas, B doit partir, si B ne part pas, C doit partir, et alors A pourra partir après eux, sachant qu'il est noir et que les autres sont sortis en post-subito, et lui pourra sortir en post post-subito, comme je disais la dernière fois.

Donc, le jeu, ici, c'est : si l'autre ne s'en va pas, je m'en vais, et l'autre aussi, et réciproquement. Alors là, quel est le sujet en question ? Qui est l'effet de la structure signifiante : regardez ce que l'autre fait ou ne fait pas pour pouvoir faire quelque chose ? Ça, c'est une structure logique, un moment du processus logique, qui détermine un certain statut du sujet, à savoir le statut du sujet dédoublé, du sujet duel, où l'on ne regarde pas les disques, on regarde l'autre, ou les autres, s'il y a plus de monde. On est donc là, en effet, dans la situation duelle, que Lacan écrira plus tard et simplifiera a-a'.

a ———— à

Là, c'est un autre moment du *Temps logique* qu'on a mis en scène. Je vous amenais les Cariatides. D'ailleurs, est-ce qu'elles se regardent, celles qui restent ? Je ne crois pas. Elles regardent en face. Elles évitent la Gorgone de l'Autre. Elles regardent bien en face, celles qui restent, là, dans le petit temple de l'Acropole.

C'est ce qu'exploitent, par exemple, les frères Marx. Je crois qu'il y a un des films, je ne sais plus lequel, où Harpo se retrouve devant le miroir. Il ne se reconnaît pas. Il lève la main, et il a peur parce que l'autre fait ça. Il revient, et puis, petit à petit - j'invente, parce que j'ai complètement oublié - et puis, à un moment, il s'aperçoit que l'autre fait exactement ce qu'il fait, alors, il fait ça : je suis moi. Il doit y avoir une autre chute, et ce n'est peut-être pas du tout chez les frères Marx. Si ça n'a pas été tourné, il faut le faire.

C'est donc là : on a peur de l'autre dans le miroir, on est deux… Et d'ailleurs, ils sont deux, de pure différence numérique. L'un est les pieds sur terre et l'autre est dans le miroir, ça fait deux. Ça, ce sont en quelque sorte des sujets de pure logique aussi. Mais enfin, avec la représentation imaginaire, on fait ce qui est de l'ordre… ça ça nous représente scientifiquement : se faire peur à soi même. Position subjective et d'une importance que l'on ne saurait trop souligner.

Alors, ici, quel est le temps dont cette structure signifiante est affectée ? J'espère avoir fait assez le clown pour que vous voyiez que là le temps a une détermination tout à fait précise, tout à fait différente de celle que l'on rencontre dans le premier exemple, qui est : là ce qui est fondamental de ce temps, c'est l'attente. Il faut attendre ce que fait l'autre. Et il faut attendre parce que la configuration logique comporte le temps d'attente. Vous n'attendez pas parce que vous êtes un misérable procrastinateur. Vous n'attendez pas parce que vous attendez toujours mieux. L'attente est strictement déterminée par la composition du signifiant.

Et donc, cette modulation du temps qui s'appelle l'attente n'est pas un temps psychologique, mais un temps strictement déterminé par la structure signifiante.

Donc, c'est attendre ce que l'autre va faire, grand, grand moment de l'existence humaine, qui peut être réduit

à l'instant d'un regard et qui peut durer toute une vie.

Le troisième, le moins-un de l'affaire, attend lui aussi d'ailleurs ce que vont faire les deux autres pour savoir ce qu'il peut faire lui. Ça, ça a toujours été présent chez Lacan. Je n'ai pas vérifié la référence à cause de mes occupations de la nuit, mais je crois que, dans un des derniers de ses écrits épistolaires à ses élèves au moment de la dissolution, il a écrit : *Je sais ce qu'attendre signifie.* Eh bien, maintenant nous le savons avec lui. Il me semble que, quand Lacan a dit ça, ce attendre, c'était précisément l'attente en tant que moment structuralement déterminé dans le temps logique.

Cela nous éclaire aussi le temps pour comprendre. On croit que le temps pour comprendre de Lacan… Cela eu du succès la tripartition de Lacan, c'est du temps pour comprendre ! mais bien entendu, moi il me faut beaucoup de temps pour comprendre Lacan ! C'est bien normal qu'il ait inventé le temps pour comprendre. Mais le temps pour comprendre n'est pas le temps pour que s'accomplissent les processus mentaux, qui sont dans la bande dessinée de [Lil Abner ?] - cela ne vous dit pas grand-chose, je ne sais pas si elle se poursuit encore, on ne voit plus ça -, célèbre bande dessinée américaine qui se passe chez les bouseux du *Middle West,* et, représentés comme tels, on fait rire la Nation avec ça, et puis, quand là-bas on a une idée, le dessin c'est : il y a un truc qui s'ouvre dans le crâne, une petite fente, on voit l'idée qui rentre dans le crâne, après on vous représente, vue par coupe, le chemin que suit l'idée dans le crâne, et hop ! il se passe quelque chose. On voit ça aussi dans les dessins animés. Alors, on s'imagine que le temps pour comprendre c'est ça, le temps qu'il faut que pour la petite pièce qu'on a mise dans la fente finisse par produire un certain nombre d'actions diverses, etc.

Pas du tout, pas du tout, du tout ! Le temps pour comprendre est constitué de deux moments. Petit a - ce n'est pas l'autre petit *a -,* petit a : le temps d'attendre ce que l'autre va faire, premièrement. Petit b - vous notez ? -. Je rigole, mais je suis content d'arriver à cette décantation. Je peux mettre mon énergie à représenter les choses parce que la structure conceptuelle signifiante m'est enfin claire. Donc, je suis content. Petit b : le temps de constater que l'autre lui aussi attend ce que je vais faire. C'est ça qui fait le temps pour comprendre. Ce sont ces deux moments-là. Et c'est ce que Lacan dit, page 205, dans cette phrase belle comme l'aube, enfin pas tout à fait !

Cette phrase belle comme l'aube, pour vous dire d'où ça vient, c'était, si mon souvenir est bon, une phrase d'Althusser, dans un de ses articles – un article antique -, où il célébrait un dicton, apparemment assez plat, de Mao Tsé Toung. Et, dans un de ses moments d'élation, il avait écrit cette phrase : *pure comme l'aube*. Et donc, c'était devenu, entre les potaches que nous étions, élèves d'Althusser, la plaisanterie : oh ! ta phrase est belle, et pure comme l'aube. bon, cela m'est revenu. Page 205 : « L'évidence de ce moment suppose la durée d'un *temps de méditation* que chacun des deux blancs doit constater chez l'autre. » C'est là que l'on voit qu'évidemment il faut le petit a et le petit b.

Le temps pour comprendre, ce n'est pas simplement : minute papillon, je réfléchis ; je suis dans mon temps pour comprendre, où ce serait justement purement solipsiste, comme on dit quand on a lu le vocabulaire de la langue. Ou je serai uniquement affairé de ce qui se passe dans ma cafetière, comme je l'appelai. C'est : je comprends que l'autre attend comme moi ce que son autre - c'est-à-dire moi – va faire.

Et là, dans la phrase de Lacan, évidemment, il emploie le mot constater mais il emploiera plus tard le mot comprendre, et c'est plutôt pour des raisons stylistiques, me semble-t-il, que dans la phrase on trouve *constater*. Évidemment, c'est entre deux, entre la durée et la logique, que ça se situe.

Alors, le troisième, le moins-un qui considère les deux autres, lui aussi attend que s'accomplisse le temps pour comprendre des deux autres. Lui aussi il attend. Il attend de voir s'ils vont sortir en post-subito ou pas. C'est-à-dire B et C attendent de voir si l'un ou l'autre va sortir en subito, et le petit malin de moins-un, qui sait qu'ils ne pourront pas sortir en subito parce qu'ils sont tous les deux blancs, donc ils ont au moins un blanc dans le collimateur, lui, il attend de voir s'ils vont sortir en post-subito. Et, comme dit Lacan : « Ce temps - le temps où le moins un attend les deux autres - ce temps ne diffère pas logiquement du temps qu'il lui a fallu pour comprendre lui-même la situation. »

Autrement dit, le temps pour comprendre, ça a simplement un cran de plus chez le moins-un qui va devoir vérifier… Les autres doivent vérifier le subito et lui il doit vérifier le post-subito. Mais ça continue d'être logiquement du temps pour comprendre, c'est toujours du temps d'attente, d'une attente structurale.

C'est pour ça que ça ne diffère pas logiquement. Cela peut différer en durée, bien sûr. Cela peut différer de la durée du post-subito au post-post-subito, mais cela ne diffère pas logiquement parce que son temps, là, a la même modulation temporelle de l'attente.

Donc, s'il est noir de fait, les deux autres n'ont pas besoin de le supposer noir, donc ils peuvent conclure avant lui. C'est-à-dire qu'ils sortiront post-subito, et, comme il n'y a pas de division objective du temps, Lacan dit : il le devance d'un battement de temps.

C'est-à-dire, la différence n'étant pas marquée objectivement entre les temps du raisonnement par la clochette ou le round, comme il n'y a pas de différence objective des temps du raisonnement, tout ce que l'on peut dire, c'est : ils sortent avant lui. C'est ça qu'il attend de voir s'ils vont sortir avant lui.

Donc, ici, la modulation temporelle. Le temps logique impliqué par la configuration signifiante, par la chaîne signifiante précise qu'il y a à ce moment là, c'est l'attente. C'est ça que Lacan appelle le temps pour comprendre.

Troisième coupe subjective : le moment de conclure. C'est là que les Athéniens s'atteignirent. Le moment de conclure, c'est le moment où se produit une inversion de modulation temporelle, c'est-à-dire où l'attente s'inverse en hâte, en urgence. Et ça tient à ce que, ce que j'ai fait passer vite là, mais ce sur quoi il faut s'arrêter, tranquillement, simplement sur la proposition suivante, merveilleuse, pure comme l'aube : s'ils ne sont pas sortis avant moi, alors je dois sortir. Tout est là. Il faut bien comprendre ça.

D'abord, ici, quel est le sujet, relatif à ce moment de conclure en post-post subito ? Le sujet, c'est un sujet, cette fois-ci, de la concurrence, de la rivalité avec l'autre, comme il se passait d'ailleurs dans la petite parenthèse.

Quand il y a des temps objectifs, c'est-à-dire quand on marque les temps du raisonnement par la petite clochette, le round, etc., là, il y a attente. Vous voyez l'autre blanc, pour savoir si vous êtes noir ou blanc, vous attendez de savoir si l'autre sort ou pas. Le premier temps, et après vous savez, s'il n'est pas sorti, c'est que vous êtes blanc aussi, s'il est sorti, c'est que vous êtes noir.

Donc, l'attente existe même quand les temps du raisonnement sont objectivés. Quand les temps sont objectivés, au premier temps, si vous êtes deux, l'autre est blanc, premier temps, vous attendez, deuxième temps, vous sortez tranquillement. Vous savez. Le fait qu'il est resté au premier temps fait que vous avez votre conclusion dans la poche, *in the pocket*. Et donc, vous sortez, tranquillement, en sachant ce qu'il en est. Vous sortez avant que la petite clochette retentit, mais vous n'avez pas à vous inquiéter ! Vous êtes tranquille, vous avez votre raisonnement.

Quand les temps ne sont pas objectivés, alors là, c'est une autre affaire. Bien sûr, il y a l'attente, le temps d'attente est toujours là, mais il y a un temps, une modulation temporelle supplémentaire qui s'introduit, que vous

n'avez pas du tout quand les temps sont marqués objectivement.

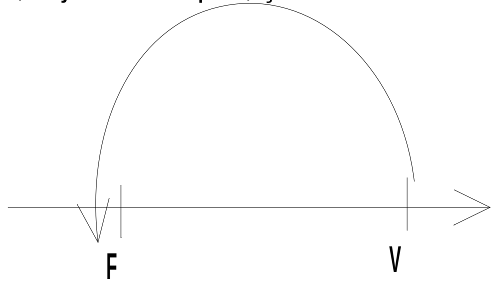
Il s'introduit une concurrence temporelle. L'autre sort-il avant moi ? Les deux autres sortent-ils avant moi ? J'attends de voir. Ah ! s'ils ne sont pas sortis avant moi, alors je dois sortir. Je dois sortir, parce que, si je ne sortais pas, ils me devanceraient, ils sortiraient avant moi. Je vais vous détailler ça.

Quelle est la prémisse du raisonnement ? Là, nous avons un raisonnement, une implication logique, si… alors, d'accord ? Quelle est la prémisse du raisonnement ? C'est : ils ne sortent pas avant moi, et la conclusion c'est : je sors. Tout le ressort du *Temps logique,* qui m'échappait à cerner, qui m'échappait de bien dire, tout le ressort joue là-dessus. C'est-à-dire que le moment de conclure, au sens de Lacan, suppose une configuration logique, une structure signifiante d'implication, que l'on peut représenter par l'implication logique, où la conclusion a une incidence sur la prémisse.

La prémisse, c'est : ils ne sortent pas avant moi. J'essaye de l'expliquer, c'est pour ça que je me dis que je dois y être. Je ne sais pas si, vous, vous allez saisir, mais je dis que je pourrais même l'expliquer à Quine comme ça – et qu'il ne pourrait pas s'en tirer avec ses trucs habituels, et qu'il ne dirait pas : on amène des tas de saloperies dans le raisonnement logique, allez ôtez-moi ça et laissez-moi tranquille. Non ! pris comme ça, même lui - enfin, j'imagine, c'est un interlocuteur. La valeur de vérité de la prémisse, à savoir ils ne sortent pas avant moi, dépend de l'effectuation de la conclusion, parce que, si je ne sors pas, ils seront sortis avant moi. D'accord ? C'est-à-dire la valeur de vérité de la prémisse dépend de la valeur de vérité de la conclusion. C'est quelque chose comme ça qu'il faut pour représenter le moment de conclure.

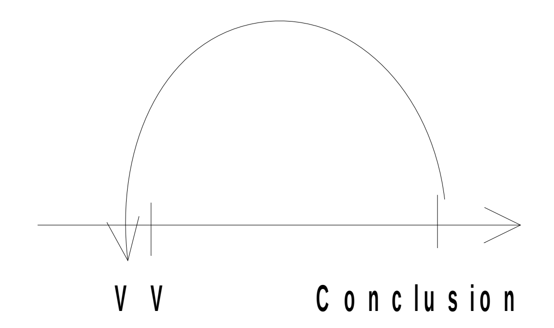


On se représente ici l'axe chronologique, ici le moment de la prémisse : ils ne sortent pas avant moi. Admettons que ce soit vrai. Alors, au moment de la conclusion, je sors. C'est vrai aussi, mais, si je ne sors pas, alors ils seront sortis avant moi. Autrement dit, si je ne sors pas, ça devient faux.



Autrement dit, dans ce cas-là, lorsqu'on est en présence d'une boucle signifiante de cet ordre, entre prémisse et conclusion, lorsqu'on installe une saloperie pareille, un mécanisme rétroactif entre prémisse et conclusion, à ce moment-là on ne peut pas attendre pour conclure. Quand on installe cette machine, cet homéostat temporel, cet homéostat qui fait une boucle entre prémisse et conclusion, on ne peut pas attendre pour conclure, et donc, quand il y a cette structure signifiante-là qui est installée, il se produit un effet temporel spécial qui est un effet d'urgence.

On peut même dire ça comme ça : la prémisse « ils ne sont pas sortis avant moi, donc etc. », qui est fondamentale dans le raisonnement, cette prémisse, sa valeur de vérité est en suspens jusqu'à ce que je sois sorti. C'est-à-dire que l'on peut même dire : dans l'axe temporel au départ, la prémisse « ils ne sont pas sortis avant moi », la valeur de vérité, on ne la connaît pas encore, la valeur de vérité de « ils ne sont pas sortis avant moi » sera donnée par le fait que je vais sortir et qu'à ce moment-là ils ne seront pas sortis avant moi.



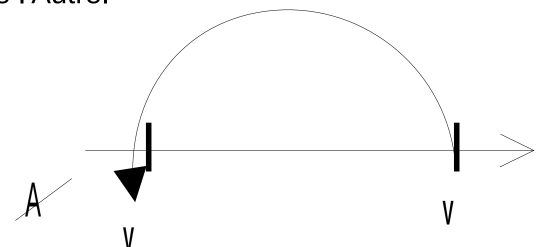
La valeur de vérité est en suspens jusqu'à ce que j'aie conclu, et à ce moment-là, une fois que j'aurai conclu, la prémisse à partir de laquelle j'ai conclu deviendra vraie. Ça c'est vraiment précis : suspendre la valeur de vérité, c'est-à-dire seulement pressentiment de sa valeur de vérité, une position de la valeur de vérité sous réserve que je sorte. Là, cette prémisse sera vraie à condition que je sorte et à ce moment-là, elle deviendra vraie définitivement.

Donc, là, on a un devenir vrai qui est sur la boucle rétroactive de conclusion à prémisse. Cela veut dire qu'ici la prémisse ne devient vraie que par la conclusion que l'on tire de la prémisse. Donc, c'est : la conclusion fait la vérité de la prémisse. Voilà ! on est dans un cadre où l'on agit en fonction d'une donnée qui ne deviendra vraie que par ce que l'on fera. C'est toujours très excitant pour l'esprit, et donc, c'est justement parce que c'est excitant que l'on a du mal à le déplier complètement.

Ça veut dire que si je ne fais rien, je ne peux rien faire, mais ça le dit logiquement. Ça montre pourquoi, si je ne fais, je ne peux rien faire. Ça veut dire que c'est ma conclusion qui crée les conditions de sa propre vérité.

Ça, c'est la structure même de l'anticipation, c'est-à-dire de ce que Lacan met en valeur dans le titre même du sophisme, la conclusion anticipée. Et la question est de savoir si l'on sait faire des conclusions anticipées ou si l'on ne sait pas. Ça veut dire aussi que j'agis, quand c'est installé, ce mécanisme-là signifiant, le sujet est déterminé à agir en fonction de données toujours incomplètes, c'est-à-dire en anticipant sur ce qui deviendra vrai du fait de son action. Toutes ces belles formules, au moins elles s'appuient sur un fonctionnement logique élémentaire.

Autrement dit, nous avons en fonction ici - je le mets ici - un Autre qui est incomplet - c'est l'ensemble des données, le savoir préalable -, qui est incomplet, et qui, en tant que tel, ne permet pas de conclure. Incomplétude de l'Autre.



Parce qu'il comporte un élément indécidable, à savoir cette prémisse « ils ne sortent pas avant moi », un élément indécidable donc, ici « est-ce que c'est vrai ou est-ce que c'est faux ? », un élément indécidable dont je déciderais de la vérité par ma conclusion. Et donc, voilà ce que Lacan a inventé, une conclusion qui décide. Au fond, c'est la libération des conclusions. D'habitude, les conclusions sont prisonnières, comme les trois prisonniers. Les conclusions, qu'est-ce que vous voulez, les conclusions en ont assez. Elles ont trouvé avec Lacan le mouvement de libération des conclusions. D'habitude, les conclusions sont esclaves. On dit toujours : elles suivent, les conclusions vont suivre, et on considère que le comble de la conclusion, c'est la conclusion automatique, celle qui n'a rien à dire. Allez, à la queue comme tout le monde !

Au contraire, Lacan a montré - ah ! il n'a pas inventé comme un poète, il faut voir comment les poètes inventent -, il a inventé la structure signifiante qui comporte la conclusion anticipée, c'est-à-dire la conclusion qui n'est pas esclave. C'est la conclusion du type qui comble le manque de l'Autre, ou disons même la conclusion qui se produit dans

7 **vv** veut dire valeur de vérité

le manque de l'Autre, et qui vient ajouter le signifiant qui faisait défaut.

C'est alors que l'on peut dire : tu as eu raison, mais tu as eu raison, non pas parce que tu as contemplé l'Autre pour dire : tac tac, voilà la conclusion automatique de ce que je dois faire, tu as eu raison parce que ton action a même comblé l'Autre, le grand Autre, le savoir préalable, ta conclusion s'est ajoutée après coup au savoir préalable pour faire que ton action était vraie et indiquée. Attention ! il ne faut pas que les conclusions se mettent à partir dans tous les sens maintenant, parce qu'on n'en sortira pas. Attendez, conclusions ! Une conclusion anticipée, quand même bien élevée, une conclusion anticipée à la Lacan n'est pas une conclusion aventurée. Ce n'est pas n'importe laquelle, et puis on verra bien. C'est une conclusion qui dépend de l'exploration de la structure de l'Autre, qui dépend de la structure signifiante de l'Autre.

Une fois que j'ai exploré cette structure, j'anticipe que mon acte sera validé par mon acte. J'anticipe que ma conclusion sera validée par ma conclusion elle-même, via la prémisse.

Évidemment, dans ce cas-là, il y a ce qu'on peut appeler, dans le langage de l'idéalisme transcendantal, une auto-position de la conclusion. C'est la méthode de Cyrano de Bergerac pour aller dans la lune : je me mets sur ça, je me tire par les cheveux, et après je continue, et ainsi de suite.

C'est une auto-position de la conclusion. Cela veut dire - pour le prendre dans le détail - : si je ne conclue pas de fait, en anticipant, je ne peux pas conclure de droit. Et donc, bien sûr, il y a un clivage ici, il faut que je conclue de façon anticipée pour pouvoir conclure de façon confirmée, c'est ce que met en valeur le sophisme. Donc, il y a bien deux statuts : conclure de fait, obtenir la validation après-coup.

La traduction temporelle de cette structure signifiante, c'est l'urgence. C'est-à-dire je ne peux pas attendre, sinon ils seront sortis avant moi. Et donc, cette boucle, dans le cas de ce sophisme, comporte l'urgence. La structure même du signifiant fait que la conclusion ne peut être produite que dans l'urgence, sinon elle ne peut pas l'être.

Autrement dit, ici, ce n'est pas une urgence : je me dépêche parce que j'ai pris un rendez-vous trop tôt, ou l'enseignant traîne trop. Ce n'est pas du tout ça. Ici l'urgence, la hâte est prescrite par la structure signifiante elle-même. Et donc, il y a du manque dans le signifiant, en effet, et la hâte de la conclusion est ce qui vient supplémenter le manque signifiant. C'est en quoi la hâte a le statut d'un objet petit *a*.

Voilà ce qu'est le moment de conclure au sens de Lacan. Ce n'est pas qu'on a d'abord réfléchi dans son temps pour comprendre et qu'à un moment on se dit : il est quand même temps d'en finir. C'est au contraire l'inversion subite, logiquement déterminée, de l'attente en hâte, c'est-à-dire exactement la détente, l'inversion en détente - pas la relaxation -, en détente, qui est d'ailleurs ce que Freud visait en disant, concernant l'interprétation, que le lion ne saute qu'une fois.

Bon. Moi, j'ai dû sauter six fois de suite, mais je pense que, quand même, cette fois-ci, le lion est abattu.

Alors, la fois prochaine ça sera pour moi un peu de détente. Éric Laurent a bien voulu accepter de venir parler du temps logique dans un autre texte de Lacan - je peux l'indiquer tout de suite pour que vous puissiez allez y voir -, dans *son Hommage à Marguerite Duras*, il y a des références au temps logique, et c'est ce que nous amènera Éric Laurent la prochaine fois, puisqu'il est en train de travailler ce texte. Donc amphi T accès 11, au rez-de-chaussée la semaine prochaine.

Fin du *Cours* XVIII de Jacques-Alain Miller du 17 mai 2000

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

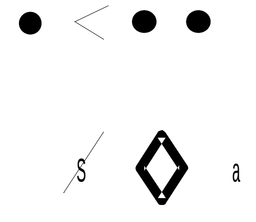
Dix-neuvième séance du *Cours*

(mercredi 24 mai 2000)

XIX

Eric Laurent va donc nous entretenir aujourd'hui du temps logique dans le petit écrit de Lacan, qui est intitulé « Hommage fait à Marguerite Duras du Ravissement de Lol V. Stein ». « Le ravissement de Lol V. Stein » est le titre d'un roman de Marguerite Duras, et l'écrit de Lacan a été publié, sauf erreur, en décembre 1955 dans les Cahiers Renaud-Barrault, qui étaient à l'époque publiés par la compagnie de théâtre de Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud. On trouve dans cet écrit diverses allusions aux travaux de Madame Michèle Montrelay qui était une psychanalyste de l'Ecole Freudienne de Paris, élève de Lacan, et le roman de Marguerite Duras est disponible dans la collection de poche Folio, numéro 810.

Dans ce petit écrit, Lacan met en évidence une structure ternaire qui nous illustre une variante des trois prisonniers, si l'on veut, si Eric Laurent veut, un homme deux femmes. En effet, la structure de base est faite, si on veut la représenter sur le modèle de ce que j'avais proposé pour le sophisme sous cette forme



qui ici s'incarne avec des personnages, une femme épie, fait le guet, considérant le couple d'un homme et d'une femme. Lacan reconnaît dans le couple homme/femme considéré par la troisième, reconnaît là la structure du fantasme S barré poinçon petit *a*. Et à partir de là, il définit ce qu'il appelle dans cet écrit un être-à-trois, avec des traits d'union.

On y trouve une référence à ce sujet de pure logique qui est l'acteur du sophisme des trois prisonniers, une référence que l'on peut reconnaître dans cette définition que Lacan inclut dans son petit écrit : « Un sujet est terme de science comme parfaitement calculable ». Ne serait-ce que cette simple phrase établit une relation avec la scène des trois prisonniers.

Je donne maintenant la parole à Eric Laurent, qui, je crois, laissera ensuite le temps, contrairement à moi, le temps qui nous permettra de le commenter, et si c'est plus long, on le fera la semaine prochaine.

Éric Laurent : ce texte donc difficile à trouver dans les cahiers Renaud-Barraut et publié dans *Ornicar ?*, ce qui fait qu'il est donc, donc ce commentaire du texte de Marguerite Duras a été sollicité ou incité par Michèle Montrelay, mais Lacan connaissait Duras et son cercle depuis longtemps, ils avaient perdu de vue depuis un moment et ça a été sans doute l'occasion de retrouvailles, donc par l'intermédiaire du texte.

Ravissement, le docteur Lacan s'y arrête d'emblée, puisque le terme est en effet un terme qui vient de la mystique. Le terme introduit à la fin du XIIIeme siècle, en français a exprimé jusqu'à l'époque classique le fait d'enlever quelqu'un de force, valence aujourd'hui réalisé aujourd'hui dans le rapt et en mystique, dans le contexte mystique, le mot désigne une forme d'extase dans laquelle l'âme se sent saisie par dieu, comme par une force supérieure, à laquelle il ne peut résister. Et il s'est répandu ensuite, à partir du XIII°, dans l'usage commun, avec le sens affaibli, d'état d'une personne

transportée d'admiration ou de joie. Et en particulier à partir de la Renaissance.

Au fond on voit dans l'évolution meme du sens du mot le trajet qu'évoque Lacan, on évoque l'âme, d'abord, avec ce ravissement, mais c'est la beauté qui opère. Et il va s'affronter à cette opération de la beauté, au long du texte de différentes façons. Cherchant non pas à faire du ravissement de l'âme, de *psuke* du symbole, mais la mettre en schéma, en logique. Une logique subjective qui va articuler les temps du fantasme où les temps d'ajointement du sujet et de son corps. On pourrait l'appeler les temps de l'âme.

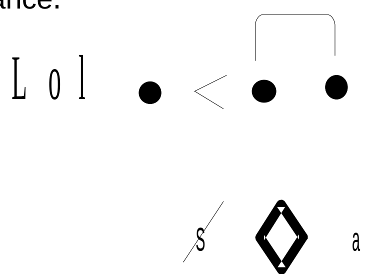
Il y a d'emblée un double mouvement qui va définir cette approche. Un nœud logique, si on peut prendre cette expression, se fait où à la fois dans un double mouvement, le ravissement est expulsion du sujet de son corps, en meme temps que celui qui assiste à ce mouvement se trouve, s'en trouve lui-même contaminé.

On trouve dans ce texte une série de scènes en effet qui peuvent y figurer et c'est pour cela que je voulais présenter ce texte et puis une fois que Jacques-Alain Miller avait présenté les temps du temps logique avec cette représentation schématique il me semblait possible de reprendre cela pour aborder le texte là de 1965.

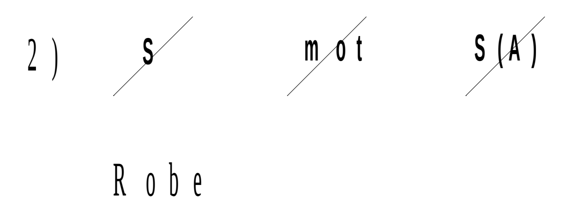
D'emblée la question est de savoir dans ce texte si le sujet se compte à deux, ou s'il se compte à trois. Lacan évoque le lecteur qui essaye de s'identifier à Lol dans un rapport duelle, qui cherche à la suivre, et à cet égard d'ailleurs le texte de Michèle Montrelay qui avait présenté un topo là-dessus au Cours de Lacan, commence par ça, une identification en somme. Et il note qu'à deux, à ainsi la suivre, on la perd, aussi de moins s'identifier à la perte de l'héroïne au fond on perd la structure de ce qui se passe. L'un de nous deux est-il passé au travers de l'autre dit-il, et qui d'elle ou de nous s'est laissé traversé. C'est une figure de rhétorique que Lacan utilise dans d'autres textes, par exemple dans « La jeunesse de Gide » lorsqu'il suit Gide dans les dédales dit-il de l'abîme, enfin, du corridor où la mort s'est engouffrée pour lui, et il évoque à ce moment là les pas à mesure de quels pas filait sa marche et quelle ombre jamais profilée que d'une embrasure désigne la promeneuse redoutable, à ne jamais laisser que déserte, cette pièce d'avance qu'elle garde. Figure de rhétorique, magnifique, où le sujet est ainsi là encore ou bien devancé ou bien traversé par celui auquel il veut s'identifier, que ça n'est pas par cette voie là qu'il est possible de suivre le chemin dans lequel l'œuvre nous entraîne.

Donc ce sujet à deux, il faut le délaisser pour la forme à trois, pour l'etre-à-trois, le se compter trois. Cette façon de se compter trois se présente dans le texte de différentes façons. Elle se présente au moins de deux, fondamentales. La première donc, celle qu'a dessiné déjà au tableau Jacques-Alain Miller, c'est le sujet ou en tout cas celle qui se nomme Lol vit une expérience qui est une expérience cliniquement de dépersonnalisation. Elle voit donc le ravissement de deux, en évidence sous les yeux de Lol troisième. C'est ce que Lacan appelle l'événement.

Ensuite, on entre dans une phase qui est à la fois de suspend, d'arrêt, une phase où s'enchaînent ou se nouent deux choses. D'abord le fait que ce qui est détaché c'est que dans cette première scène où cette jeune femme présentée comme telle se voit soufflé son fiancé par une femme, catégorie femme fatale, catégorie on le précise c'est une mère, mais c'est une mère qui a tous les oripeaux de la femme fatale, elle arrive et donc lui souffle, lui dérobe le fiancé.



À partir de là il y a d'une part une atteinte sur le système symbolique, une atteinte sur l'Autre. Ce que Lacan désigne un peu plus tard forme un au-delà dont elle n'a pas su trouver le mot, elle franchit donc une limite et passe dans cet au-delà dont elle n'a pas su trouver le mot.



C'est, en effet, le texte là de Duras le souligne. Elle dit page 53, de mon édition : cela aurait été pour toujours, pour sa tête et pour son corps leur plus grande douleur et leur plus grande joie confondus, puisque dans leur définition devenue unique mais innommable, faute d'un mot.

Un peu plus loin pages 54,55, elle dit : Si Lol est silencieuse dans la vie c'est qu'elle a cru l'espace d'un éclair que ce mot pouvait exister, faute de son existence elle se tait. Ce mot on n'aurait pas pu le dire mais on aurait pu le faire résonner (raisonner ?) autant de façon en somme de décrire en effet ce qui serait le signifiant d'un manque de mots de l'Autre, la rencontre avec du sujet avec la dimension du mot qui manque à jamais. Une frontière donc là se franchit.

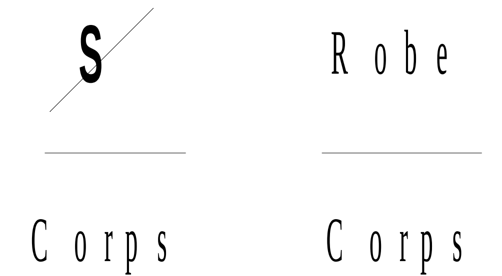
Et d'autre part, il y a face à cet abîme qui s'ouvre se trouve ce manque, il y a un fantasme. Lacan dit : pour qu'un fantasme où Lol s'attache le temps d'après. Le fantasme dont le support est une robe et en effet c'est là encore suivre, disons suivre le texte de duras, qui page 55, décrit une fois franchit la barrière décrit si l'on veut la prison extime où se trouve enfermé le sujet. Elle dit : Il aurait fallu murer le bal, en faire ce navire de lumière avec ces trois passagers - puis commence l'énoncé du fantasme de la robe - il l'aurait dévêtue de sa robe noire avec lenteur et le temps qu'il l'eu fait une grande étape du voyage aurait été franchie. Il n'est pas pensable pour Lol qu'elle soit absente de l'endroit où ce geste a eu lieu. Ce geste n'aurait pas lieu sans elle – un peu plus loin – le corps long et maigre de l'autre femme serait apparu peu à peu et dans une progression rigoureusement ? ? et inverse, Lol aurait été remplacé par elle auprès de l'homme de ? ? Remplacé par cette femme au souffle ? ?

Là, ce texte est bien l'énoncé en effet d'un fantasme, où la robe fonctionne comme support, si on veut comme support du calcul de la place du sujet. La robe fonctionne comme une sorte de disque mais de disque particulier, de disque qui n'a plus de topologie de disque, un disque qu'on ne peut pas contempler en paix.

Il est support, néanmoins, étoffe, mais il introduit dans sa contemplation meme, il aspire le sujet, d'une façon particulière et en change son statut.

Nous allons voir, Lacan décrit cette topologie, mais c'est bien un fantasme avec la valeur de motion suspensive, qu'a le fantasme dans sa statique, Lacan dit tout s'arrête. Et ce tout s'arrête en effet recommence à jamais est souligné par un certain nombre d'artifices rhétorique dans le texte de duras qui cherche à transmettre la valeur en effet de statique du fantasme, de stase, de toujours recommencer, dans l'opération qui se trame. Et cette opération donc Lacan la résume, nous la qualifie, faisait un pas de côté par rapport au fantasme – n'est-ce pas assez pour que nous reconnaissions ce qui est arrivé, ? ? et qui révèle ce qu'il en est de l'amour, soit de cette image de soi dont l'autre vous revêt, qui vous habille, et qui vous laisse quand vous en êtes dérobé quoi être sous.

Donc on a dans avec ce fantasme de la robe, disons l'opération par laquelle le sujet et le corps disons se remplacent l'un l'autre, se recouvrent, un corps finit par en remplacer un autre ou si on veut la robe remplace le corps.



C'est un corps particulier, c'est un corps qui a une surface étrange puisque ce corps dit Lacan est une enveloppe qui n'a plus ni dedans ni dehors et quand la couture de son centre se retourne tous les regards dans le votre.

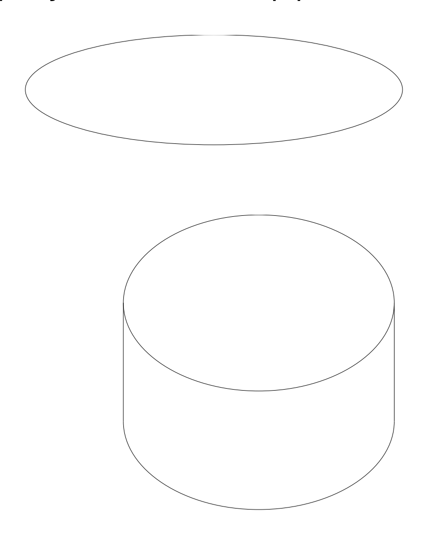
Ce qui est central, pour définir cette topologie du corps c'est la place ou la place qu'occupe ou qui occupe l'objet regard. L'opération du regard, la topologie du regard qui se met en place, est une topologie qui ne peut se comprendre sans référence à l'objet ou au cross-cap, tel que Lacan le résume, le présente, nous le présente dans *l'Etourdit*. on a une opération qui commence d'abord par le fait que elle n'est le centre de rien, ensuite, du centre des regards elle va se retrouvé transformé en un non-regard, pendant que le regard passe lui à l'extérieur, tous les regards.

a) Centre des regards
b) Non-regard
c) Tous les regards

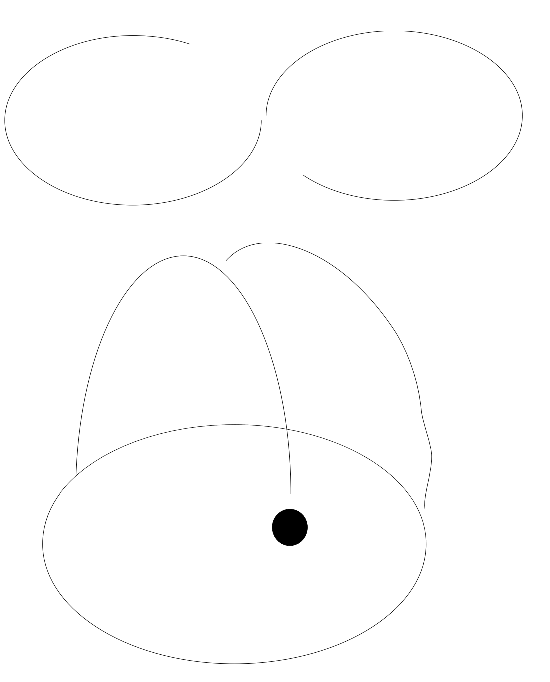
Parce qu'en effet cliniquement à partir de là, elle est décrite par l'auteur comme cherchant, dans une sorte d'errance, à récupérer du regard alors qu'il est passé à l'extérieur dans les gens qu'elle croise. Et Lol est décrite comme s'isolant et puis ensuite après une péripétie, au contraire, accentuant sa déambulation, sa marche récupérant le regard qu'elle prélève.

En ce point elle a franchit disons les rapports qu'entretiennent d'habitude le regard et l'image, puisque le stade du miroir définissait un ajointement entre l'être vu et le corps, décernait un corps qui faisait contenant, qui faisait boite à regards. Alors que là au contraire son corps se trouve dépossédé du regard, pour qu'elle trouve à l'extérieur.

Alors l'opération, c'est une opération de type moebius, envers endroit, zone en une seule surface, le tout monté sur soit un disque, soit une sphère, pour que ça fasse cross cap plutôt



la façon dont la bande de moebuis est montée sur une sphère et donne une figure, que je dessine mal, mais peu importe, une figure d'une mitre, il faut imaginer pour ceux qui ont vu dans les musées comme ça une mitre,



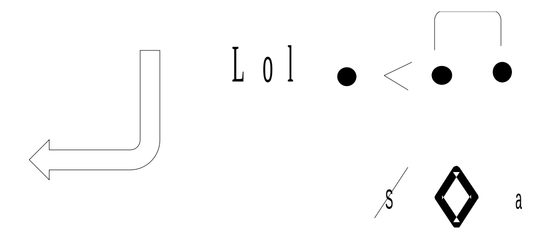
Voilà c'est cet objet là où l'ouverture a une structure de bande de moebuis et le point de croisement entre l'envers et l'endroit se trouve ici figuré maladroitement.

C’est ce que donc dans *l’Etourdit*, Lacan dit ainsi – une surface déjà piquée d’un point que j’ai dit hors ligne, de se spécifier d’une double boucle, cette surface on peut qu’elle est faite de ligne sans point, par où partout la face endroit se coud à la face envers. C’est partout que le point supplémentaire, celui qui est là, c’est partout que le point supplémentaire peut être fixé dans un cross cap.

Alors c’est ce qu’il rend compte du fait que avec la topologie du regard on ne peut pas se tenir dans la vision de pure logique, qui était celle des trois prisonniers. Une fois que le sujet ne peut plus regarder ni être regarder après avoir été le centre de regard et avoir tout perdu, il ne peut plus être regardé il lui reste la vision, il devient pas aveugle pour autant, mais cette vision néanmoins la prive du regard qui revient à ce moment là de l’extérieur par cette opération, disons topologique. Et il y a donc dans ce deuxième moment, moment d’articulation du sujet au regard, à un fantasme, moment de statique, on a ce moment donc isolement puis déambulation à travers la vie. C’est un deuxième point. C’est après que dans un troisième temps, on a la mise en place d’une scène dans laquelle le sujet Lol va en effet observer encore deux autres, un autre couple ? ? qu’elle a vu, une amie et justement qui était là, donc une sorte, ouvertement un double d’elle-même, elle était là lors de la scène un, et l’amant de service de la personne en question, dont on nous fait comprendre que c’est une habitude chez elle de, enfin d’avoir un amant à ses côtés et donc il y a un côté présenté comme interchangeable, qui organise la scène de Lol.

Alors à la fois le roman se débrouille pour nous montrer que tout est agencé par Lol, qu’elle a repéré le couple d’amants, qu’elle ensuite, qu’elle va retrouver, qu’elle a reconnu la Tatiana et qu’elle va la chercher chez elle, qu’elle va s’introduire, se mettre sous le nez d’elle meme et de l’amant de la façon à être connu d’eux. et c’est après être connue qu’elle, enfin, après elle les avoir repéré qu’elle se fait reconnaître. Mais donc elle répète d’abord le guet puis se fait connaître et c’est là dans, disons dans cette mise en scène que Lacan se refuse à situer comme répétition. Ça a tout son intérêt puisque ça vient juste après le *Séminaire XI,* où il vient de différencier transfert et répétition. Et là il refuse de considère que la scène deux est répétition. Il dit c’est un nœud c’est quelque chose qui se referme. Ça n’est pas quelque chose qui se répète mais qui se referme, il se fait quelque chose. Plutôt non pas répétitions signifiantes mais il se présente un objet, il y a de la jouissance qui se localise.

On verra d’autres sens que la chose peut avoir. C’est là que dans disons cette réédition pas répétition, cette réédition dans ce nœud qui se refait, dans cette récupération du regard, qu’on va voir, c’est là s’introduit en dérivation un autre ternaire, puisque celui ne concerne pas Lol il y a immixtion du temps propre, de la temporalité propre, du ternaire qui est celui du brave garçon de l’affaire, enfin, de l’homme de l’opération Hold.



Il joue le rôle de l’homme, de l'homme qui passe son temps à voir et être vu mais qui n’y voit que du feu. Et d’abord il est présenté comme, Lacan dit il occupe surtout la place du sujet, c'est-à-dire il est la place du lieu de l’angoisse. Puisque jusque ici ce qui est frappant, c’est qu'en effet Lol se présente hors angoisse. Il n’y a, elle est hors souffrance, hors angoisse, hors corps. L’opération de dépersonnalisation qui a eu lieu à la scène un effectivement la laisse ainsi.

Le temps du sujet, il y a d’abords angoisse lorsqu’il aperçoit en face en effet de la chambre où il va coucher avec sa maîtresse qui n’est pas encore là, il aperçoit Lol, qui s’est présenté à lui de façon à ce que il la reconnaisse. Et elle fait beaucoup d’efforts.

Ça angoisse, parce qu'au fond il se demande, voire même il panique, le texte de Duras, Lacan le suit parfaitement. Premier temps, angoisse voire panique. Deuxième temps, il se rassure en imaginant qu'elle le voit, c'est-à-dire qu'il invente un temps de réciprocité.

Là c'est un temps de dissymétrie, et là, c'est un temps de, il imagine ce temps de réciprocité. Au fond, il a, se restitue une image, sous le regard de ce qui l'inquiétait. Il se trouve d'abord sous le regard de quelque chose comme la mante religieuse, et ? ? ?. Là il imagine qu'elle le voit et troisième temps, c'est là, où donc son fantasme opère, c'est qu'il donne à voir.

Dissymétrie

1) Angoisse

2) Réciprocité



3) Donne à voir
présente le regard

Et, on va voir, il donne à voir, soit il présente le regard. Il donne à voir, c'est-à-dire en se demandant au fond ce qu'elle lui veut, l'interprétation qu'il donne c'est : elle veut donc la voir elle.

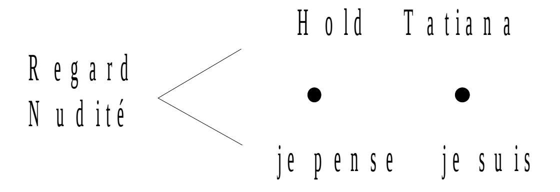
Et, il montre à la fenêtre donc, ? ? ? puisque justement, dans la scène où ils s'étaient rencontrés, Lol avait donné des indications sur la fascination qu'elle avait de la nudité ?.

Ça n'est pas du tout une opération de type madone de Dresde (à vérifier), ça n'est pas du tout la fascination sur la féminité en tant que forme harmonieuse, en tant que forme établie. C'est précisément, c'est centré sur la nudité.

C'était un point, la nudité, d'où on peut dire à l'envers, elle est, d'où Lol est vue. Alors, au fond, d'un schéma où on a la vision, qui est en jeu, il y a une bascule, une fois que il y a cette immixtion du fantasme proprement de Lol et sa fonction. Elle est vue à partir de là, c'est le regard.

Lol, au fond, se retrouve dans la position. Ce regard c'est si l'on veut la nudité,mais c'est aussi bien le point où elle, est prise. Et, de ce point où elle ne voit rien, d'où elle est vue, de cette énigme de la féminité, là au sens de ce qui n'a aucune forme. Et il y a le dédoublement, entre un *je pense* et un *je suis*, selon, disons, les termes que Lacan avait mis en place dans le *Séminaire XI,* ou dans la logique du fantasme.

Le *je pense* c'est, au fond, comme prothèse, comme ego, son *je pense* c'est Hold, qui se retrouve narrateur du roman,



mais, dit Lacan, pris dans cet espèce de *je pense*, de mauvais rêve qui fait la matière du livre. Le livre en effet a beaucoup de procédés, qui sont de l'ordre des procédés du rêve. L'aspect courir, ne pas trouver, ne pas pouvoir bouger, le ralentissement, l'étrangeté, enfin, il y a là des procédés rhétoriques qui donnent en effet à tout le livre une atmosphère, dit Lacan, de mauvais rêve.

Et, il y a le je pense dont se trouve affublé le narrateur, pris dans cette tonalité de l'enfer, et sa conscience d'être, la conscience d'être ici, c'est celle de Tatiana, qui se retrouve l'objet de cette pensée là.

Alors, c'est là si on veut le troisième temps, le troisième temps qui implique une bascule par rapport, il faudrait le dire le temps, non parce que le troisième ça serait ça. Je dirais plutôt quatre, on en est là, où c'est vu du regard, où la mise en place de cet être

à trois avec un je pense, un objet et Lol, si on veut le corps de Lol, cet être à trois, qui nous présente un équilibre précaire, parce que l'équilibre précaire, va se rompre lorsque, au lieu de passer son temps à ce qu'il doit faire, c'est-à-dire lui montrer le regard, donner à voir et présenter le regard, au lieu de s'occuper de l'objet, Hold se met à s'occuper de Lol elle même. Et il veut essayer de la comprendre. Et il la ramène donc, dans les lieux où ont eu lieu la scène un, qui l'accompagne comme une sorte d'ego de suppléance, en commentant, en faisant un discours, qui accompagne, et il pousse donc le soin jusqu'à souhaiter lui faire l'amour, mais dans une étreinte qui est de l'ordre du soin. Et effectivement, au lieu de s'occuper de ce dont il doit s'occuper, l'objet, il s'occupe côté son *je pense* se rapproche du corps de Lol, à ce moment là déclenchement. Et on a la folie, alors que jusque là ça tenait, dans une prothèse fragile mais qui tenait, on a à ce moment là la bascule, et qui est la sorite disons de la prison extime, en laquelle jusque là se déplaçait Lol, prison d'une remémoration immobile, eh bien il y a traversée.

C'est, les différents temps, donc, alors je voyais effectivement des parentés avec les trois temps du sophisme des prisonniers, revu par le regard. Premier temps, là. Deuxième temps, le temps du fantasme et de sa statique. Troisième temps dynamique du fantasme, avec en trois temps, et puis donc dernier temps, cet être à trois qui est vraiment un des plus proche de la conclusion, enfin disons c'est un troisième temps instable, puisque là il suffit d'une motion dans le mauvais sens, de celui qui est dans cette position, ambiguë du *je pense*, une motion dans le mauvais sens pour que la conclusion se fasse du mauvais côté.

Alors on pourrait dire, qu'il y a encore une sorte de fantasme dans le fantasme, avec cette introduction de la parenthèse Hold qui se trouve charger de la dynamique du fantasme quand, avant les choses sont statiques. Il y a encore des emboîtements qui sont à distinguer.

Il y a encore un emboîtement supplémentaire, c'est l'emboîtement supplémentaire du ternaire, que Lacan désigne comme le ternaire entre le livre, l'œuvre, l'auteur, Duras, et Lacan, l'interprète. Là encore dans ce ternaire Lacan prend des précautions infinies pour dire qu'il ne s'occupera pas de la psychologie de Duras, qui est très méritoire, puisque quand même c'est celle à trois, Lacan sans doute devait le savoir par un biais ou par un autre, était la matière même de la vie érotique de Margueritte Duras. Et Duras, madame Duras, peut s'étendre là-dessus tant et plus, mais donc avec beaucoup de tact Lacan ne touche pas à ce point, et, par contre, définit l'opération analytique, au fond définit, c'est un texte à cet égard programmatique, ce que devrait être l'interprétation psychanalytique sur le texte, qui est précisé dans des bornes de méthodes. Premièrement introduire un sujet en tant que calculable, et là on voit la façon dont c'est défini. Deuxièmement ne pas apporter les dispositifs techniques qui apparaissent, ne pas les rapporter à une névrose, ou à une forme clinique d'emblée, mais sans l'instruire.

Le point va plus loin, puisque l'opération que Lacan définit, est articulé entre, disons, savoir et pensée, c'est le point, de même que c'est entre savoir et pensée.

L'artiste dit-il a un savoir, qui ne s'encombre pas d'une pensée. Et que au fond d'avoir ce savoir, particulier, il pourrait, lui, lui en restituer la pensée. C'est ce qu'il, donc, il dit restituer un *je pense*. Mais le problème c'est de ne pas, dit, la pensée même où je lui restituerais son savoir, ne saurait encombrer de la conscience d'être dans un objet. Donc, la pensée même où je lui restituerais son savoir, c'est exactement ce qu'il a fait, puisqu'il a restitué la pensée d'où le supposé savoir de l'artiste, puisque la manœuvre analytique consiste à mettre l'artiste en position de supposé savoir, ça ne veut pas dire pour autant se mettre à genoux, que l'artiste soit supposé

savoir n'implique nullement ensuite des évanouissements généralisés, des il sait mieux que nous, etc. il suffit simplement, rattrapé par la pensée, et par ce dispositif, quelque chose de ce savoir qui était supposé.

Mais il faut procéder de telle façon, à ce qu'on ? ?pas l'encombrer de la conscience d'être dans un objet. Et il dit d'ailleurs il n'y a pas à s'en faire, puisque si la sublimation est réussie en somme, cet objet elle l'a déjà récupéré par son art.

Au fond ça met à l'abri du type d'effet ce que qu'avait produit on le sait Sartre commentant Genet. Il avait tellement bien commenté Genet, que ça avait coupé le sifflet à Genet, qui avait trouvé que c'était dégoûtant de le commenter comme ça. Au fond qu'il l'avait enfermé dans un objet, il en avait fait une vie sartrienne, et ensuite Genet avait beaucoup fait d'ailleurs pour bien montrer que c'était pas du tout comme ça, et que sa vie ça avait rien à voir avec ce que Sartre avait dit. Mais il s'était retrouvé enfermé dans. Lacan avait dit à cet égard que elle va pas être encombré dans un objet puisque cet objet est déjà récupéré.

Et, c'est là une conception en effet de la sublimation, une théorie là que Lacan amène, théorie de la sublimation en général, si l'on veut opère non pas une assertion de certitude anticipée, mais une sorte de récupération anticipée de son objet, puisque il l'a déjà récupéré par son art, avant que cela soit vérifié par l'interprétation analytique. Puisque au fond l'interprétation de Lacan vérifie qu'elle a en effet récupéré l'objet, puisque démontrant la place de l'objet regard et la façon qu'il emporte.

Alors, cela, cette théorie là de la sublimation, que Lacan amène, et qui fait que toute la fin disons de l'article en général est lié à la théorie que Lacan vient de mettre en place dans le Séminaire XI et au fond Jacques-Alain Miller dans son article sur « Les paradigmes de la jouissance », souligne que dans le Séminaire XI une opération particulière a lieu, que grâce à l'aliénation séparation Lacan récupère, remet en marche la significantisation de la jouissance, qui avait été celle du paradigme un.

Au fond, le fait que Lacan ramène là, d'une théorie générale de la sublimation et la façon dont l'analyste peut interpréter dessus, ça confirme, disons ça s'inscrit dans la ligne de ce Séminaire XI. Dans lequel l'inconscient, quelque chose de l'inconscient fonctionne comme le corps et qu'au fond à mettre en place le dispositif, ce dispositif quasi, enfin quais logique, que met en place l'artiste, pour récupère l'objet qui peut se perdre et bien il est structuré de la même façon que la pulsion. Ce qui donne une satisfaction à l'artiste, qui lui est particulière.

Et là, Lacan embraye dans une comparaison entre, qui en veut deux modes de la sublimation. La sublimation telle qu'une homonyme de Marguerite Duras, Marguerite de Navarre, a déployé, et puis celle de Duras et là c'est en effet la poursuite de la même opération, de la même opération disons que le Séminaire XI avait mis en place. Qu'est-ce donc que l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre puisque Lacan y fait référence.

D'ailleurs Marguerite de Navarre ça tombe très bien avec Duras, Duras est un pseudonyme des terres de la famille et Duras a fait partie à un moment de la Navarre. Et donc Marguerite de Navarre, Reine de France, sœur plus exactement du roi de France, et Reine de Navarre, Marguerite a écrit cet ouvrage à une époque, qui d'ailleurs contemporaine en français de l'introduction du terme de ravissement, puisque ravissement est daté de 1553 dans ses emplois, et c'est exactement la période dans laquelle Marguerite écrit son texte. Elle s'était en effet à écrire, elle qui était mystique, passionnée par les débats autour de la religion nouvelle, passionnée par le cercle des réformés, Lefèvre d'Etaples, etc., donc elle s'était mise à écrire, mis en éveil dit Lucien Febvre, par la traduction de Boccace en français, Boccace Bocacio, n'est-ce pas, qu'achève Antoine Le Masson (à vérifier) qui est publié en 1544. Bon. Il

a, il veut écrire un Décameron, un Décameron français mais qui se distinguerait du Décameron italien par un trait, le Décameron est écrit deux siècles avant n'est-ce pas mais c'est la traduction de, qui se produit au même moment.

Après que la France ait été intéressée à l'Italie par un certain nombre d'invasions diverses. Et le trait de différence c'est qu'il ne contiendrait pas de nouvelles inventées, mais rien qui ne soit une véritable histoire. Et donc le projet était de réunir d'abord autour de François 1er, de réunir dix des courtisans de la Cour les plus éminent, garçons et filles, enfin dames et messieurs, que chacun en auraient choisi dix et qu'avec tout ça s'en aurait fait cent, qui auraient donc été le projet de recueillir des histoires de couples vraies, des histoires d'amour contemporaines, et le projet était même d'en bannir les poètes et écrivains, pour être bien sur que ce soient des histoires vraies, que ce soient des histoires de courtisans, au sens ça ? ?.

Ce projet bien sur, étant que le courtisan a beaucoup de qualités mais pas celle de la persévérance et du travail, ce projet passe dans les sables mais il est poursuivit par elle toute seule, qui se charge du projet, qui devait être celui de la Cour de France, et elle réussit pas tout à fait à en recueillir autant mais presque, qui seront publiées après sa mort.

Et là, Lacan se sert de ce recueil qui ramasse des histoires vraies et les met en série, des histoires d'impasse dans l'amour, pour interroger plus loin ce qu'on appelle sublimation. Et il oppose la convention technique de l'amour courtois à ce qu'est devenu le roman. Et pour ça, il se réjouit d'un point de ce que sa conversation avec Duras avait amener. Duras lui avait dit, dans cette conversation de deux heures dans un café vers minuit, il lui avait donc que elle avait été frappé du fait que toutes les lectrices se reconnaissent dans la forme d'amour de Hold (?), que c'était une femme d'amour authentique. Et Lacan s'en réjouit puisqu'au fond et de la façon suivant : je m'en réjouis comme d'un preuve, que le sérieux garde encore quelques droits après quatre siècles où la momerie s'est appliqué à faire vivre dans le roman la convention technique de l'amour courtois à un conte de fiction.

Donc il oppose, c'est une constante chez lui, l'amour courtois comme technique érotique, pratique, qui est loin de l'escapisme si l'on veut, du roman. Le roman faisait virer à la fiction les histoires d'amour idéales, au fond, au moins le sérieux, puisque le sérieux ça va toujours avec série, la série de cent histoires d'amour qui ne marchent pas ou d'impasses diverses ou certaines qui marchent plus ou moins, cet examen sérieux lui paraît évidemment l'exemple à suivre et que c'est au fond la technique érotique de l'amour courtois, ce qu'elle avait de sérieux, c'est que ceux qui écrivaient étaient pris eux-mêmes, les œuvres qu'ils écrivaient faisaient parties de la technique érotique et qui une façon de présenter l'être-à-trois, puisque dans l'amour courtois il y a la dame sans merci, ce qui n'empêche pas d'avoir des relations avec des partenaires divers et il y a le sujet. Ça se présente d'emblée dans une dimension d'être-à-trois, où s'articulent ainsi, disons ce que Lacan dit un peu plus bas : le désir en que qu'il est de l'Autre est l'objet qui le cause, comment le sujet arrive-t-il à articuler, disons il est une place dan le fantasme du sujet en tant qu'il est articulé à l'Autre, et de l'objet.

Alors, cette série ou cette présentation de la technique érotique Lacan à ce moment là joue du rapprochement qu'il vient d'effectuer en se servant comme souvent chez lui, il prend chez Lucien Febvre qui commentait le texte de Marguerite de Navarre, il prend la nouvelle que Lucien Febvre considère la plus opaque, la moins réussie. La nouvelle numéro dix.

Qui est l'histoire d'un chevalier, qui d'un côté est présenté comme ayant un amour impossible envers une princesse, qu'il ne peut pas épouser et qui la sert avec un calcul, le fait que ça soit impossible stimule son ingéniosité. Il épouse une femme de la cour pour

être à côté, sa femme n'est qu'un instrument pour être à côté de la maîtresse, adulée mais inaccessible. Il fait tout ça jusqu'à ce que les circonstances font qu'il peut coincer la femme inaccessible. Et là, il la coince, il y va. Il joue son va tout, et, très habilement, la femme inaccessible se débrouille pour qu'il ne puisse pas arriver tout de même à ses fins. Mais à partir de là il est exilé, il ne lui reste rien d'autre à faire grosso modo que de mourir glorieusement sur le champ de bataille.

Et là, les commentateurs, que se soient Lucien Febvre ou encore la commentatrice plus récente, puisque de l'édition Garnier Flammarion, qui est une édition de 82, considère elle aussi que cette nouvelle est tout de même tirée par les cheveux, c'est cette nouvelle où il y a encore le plus de contamination par la chevalerie.

Eh bien Lacan dit pas du tout, pas du tout. Cette histoire là, au fond si Febvre avait lu Margueritte Duras, il verrait que dans ces histoires d'amour qui ne marchent pas, il ne faut pas simplement inclure le calcul de l'intérêt du sujet, de ce que ça tourne ou même que ça tourne bien ou mal selon son intérêt. Ou que, poursuivant son intérêt, il rencontre sa déroute, mais que des sujets peuvent sciemment choisir la voix suicidaire.

Et que, évidemment, ce que choisit, si on veut, sur des registres différents, aussi bien Hold que Lol, la voix suicidaire. Et, en ce point, dit-il, l'historien aurait pu lire le roman du temps présent, pour saisir à la fois que ces chevaliers, enfin, que ce monde des héros de la Renaissance, est aussi bien celui d'aujourd'hui.

Et en ce sens le rapprochement entre, d'un côté le monde des héros de Margueritte de Navarre et de la Renaissance et puis ce monde des personnages communs, de Duras, où se sont des gens, Lacan le dit, de notre commun. Ils sont actualisés pour l'être.

Au fond, c'est le rapprochement entre d'un côté la version héroïque de la sublimation, et la version courante, toute commune, et même, Lol Stein peut produire une littérature très exaltée, mais Lacan termine ses considérations sur la référence à un autre roman de Margueritte Duras, qui s'intitule *Dix heure et demie du soir en été*, qui lui, n'a jamais prêté au débordement de la critique, à propos de Lol Stein, parce que les personnages sont encore plus, si je puis dire, ramenés près de nous, dans une intrigue néo-policière, une intrigue qui cependant est parfaitement similaire à celle du ravissement de Lol Stein, puisque nous avons deux femmes et un homme et que la scène clé du roman c'est une femme qui regarde par un dispositif inventé quelconque, enfin regarde sur le balcon d'en face, regarde son amie, la femme en même temps qu'elle-même adule, se faire prendre par l'homme qui est son mari.

Et on a la même scène avec traversant le champs, si je puis dire, un meurtrier qui passe par là, et on voit que la femme qui est là, séparée des deux, comme Lol qui regarde les deux, elle est là avec sa bouteille d'alcool, et se demande au fond est-ce qu'elle va continuer à se suicider à l'alcool, est-ce qu'elle va au contraire à avoir des impulsions meurtrières et aller liquider l'autre ? Et le roman hésite entre, au fond, entre les différentes identifications ou solutions possibles au drame. Et tout ça ramené, justement, dans le commun.

Et c'est au fond, le trajet que décrivait Jacques-Alain Miller dans son paradigme trois, de, que c'est le trajet qu'opère le Séminaire XI. C'est que on part dans le Séminaire VII, dans *L'éthique de la psychanalyse*, auquel Lacan fait référence, là, et renvoie *l'Heptaméron*, on part de ces grands héros et les grands chevaliers, grandes dames, tous plus héroïques les uns que les autres, à on passe à l'objet *a*, la présentation de cet objet qui n'arrive jamais à se loger, dans l'union de l'homme et de la femme, et qui, dans le fantasme, circule à différentes places, mais qui construit en tout cas un être-à-trois, qui ne se réduit pas à l'être à deux, mais que cela c'est le sort commun.

Et que, au fond, Lacan poursuit ainsi, enfin, ou introduit, la psychanalyse et sa casuistique dans cette série des cours d'amour, du recueil des récits, qui à une époque donnée, sont ceux des histoires d'amour, qui peuvent exister, qui tournent bien, qui tournent mal, qui tournent très mal, et qui toutes désignent un point d'impasse.

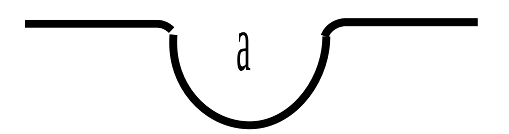
Et que, au fond, c'est cette structure là, où la psychanalyse, comme, si on veut, littérature érotique, ou plus exactement technique érotique, à proprement parler, prend le relais. Et se termine à ce moment là, Lacan termine cette installation de la psychanalyse, dans une perspective, une perspective athée, puisque, au fond, nous, nous ne pouvons pas, pas plus que l'auteur, soutenir que le discord du fantasme et de l'objet, cet ajointement et ce discord, on ne peut pas nous le ramener au discord de l'âme et du corps, de la psukè et du corps.

Et c'est pour ça que, nous ne pouvons pas, pas plus que l'auteur, sans doute Margueritte, se soutenir du mythe de l'âme personnelle. Normalement l'âme personnelle, c'est elle qui est chargée du boulot. L'âme personnelle, c'est elle qui, après Aristote et Platon, est chargée d'accorder notre corps avec l'Autre. Elle s'en occupe, qu'elle soit la forme du corps, version aristotélicienne, ou version platonicienne.

Et c'est pour ça que Lacan termine par les grandes vertus théologales, les vertus théologales, la charité, l'espérance et la foi, vous le savez si vous lisez la littérature chrétienne, les vertus théologales adaptent les facultés de l'homme, dans la participation de la nature divine. Elle le réfère directement à Dieu. C'est elle qui nous branche directement sur l'Autre et s'en occupe. Elle fonde, anime et caractérise l'agir moral du chrétien, je cite des autorités éminentes.

Bref, ces vertus théologales ce sont celles qui chevillent l'âme au corps. Eh bien justement, nous, nous ne pouvons pas faire entrer ces petites chevilles là, dans les petits trous, mais par contre Lacan s'en approche, ce que nous faisons, nous occupons bien plus des noces de la vie vide avec l'objet indescriptible.

La vie vide et l'objet indescriptible, c'est une formule merveilleuse, et au fond cette formule merveilleuse, le mathème en est celui qu'a donné donc Jacques-Alain ?dans ce paradigme, la vie vide c'est le vivant, lui aussi saisi sous la métaphore du vase, la vie vide.



Et l'objet indescriptible c'est l'objet *a* qui n'a pas de nom, et qu'en effet voilà pour nous les seules chevilles et les seuls petits trous dont on va s'occuper, et qui vont nous permettre de faire tenir ensemble tous ces trucs impossibles. Et en effet de lire sans trop de mauverie, les histoires d'amour que nous recueillons, qui sont celles tout le temps de notre temps.

Applaudissements.

Jacques-Alain Miller : Je remercie Eric Laurent pour cette lecture que, pour ma part, j'ai toujours du mal à faire, parce que je dois avouer que - c'est une limite de ma part -, je ne suis pas très sensible au style de Margueritte Duras.

Lacan disait de Etienne Gilson que son style lui était plus-de-jouir, et je ne peux vraiment pas dire ça du style de Margueritte Duras pour moi. Il n'est pas plus-de-jouir. Cela m'est très difficile, ça m'est presque plus de ras–le-bol.

Je sais que c'est très apprécié, et j'ai fait jadis l'effort d'essayer de lire *Le ravissement de Lol V. Stein*, avec une irritation que n'apaise pas non plus le texte de Lacan. Je l'ai lu pour comprendre le texte de Lacan, je l'avoue, le texte de Lacan qui n'est pas non plus de mes préférés. Donc, je suis vraiment heureux que tu ais frayé la voie. Je trouve à Lacan dans ce texte, si je peux me permettre, vraiment, des

grâces un peu pachydermiques à l'égard de Margueritte Duras. J'ai le sentiment que peut-être qu'elle n'en mérite pas tant, tout en reconnaissant, avec moi-même, la solidité, au fond, de ce qu'elle présente et de ce dont Lacan reconstitue en effet la structure.

Reprenons la discussion. J'ai relu le texte de Lacan et j'ai des souvenirs de Lol V Stein. Et reprenons-le avec enthousiasme (*rires*), que mérite la construction de Lacan, la construction de ce texte, la construction de Lacan que tu as reconstituée.

Lacan dit quand même, c'est peut-être une épine quand même qu'il glisse dans le bouquet qu'il offre, bien que ce ne soit pas un madrigal… Dans le bouquet qu'il offre d'ailleurs à qui ? Il faudrait en discuter.

L'épine, c'est qu'il dit tout de même le plus intéressant - elle ne nous le dit pas, mais elle me l'a dit, Margueritte Duras, en privé, à savoir l'héroïne devient folle. Lacan dit : c'est ça la vrai fin du roman. Donc, il rallonge le roman de Margueritte Duras de ce rajout. Elle devient folle, et, au fond il dit : c'est une fin qui est quand même un peu supérieure à la fin que Margueritte Duras a écrite.

Donc, il ne se gêne pas pour formuler cette critique, qui figure dans le texte. « Lol devient folle, dont en effet l'épisode porte des signes, mais dont j'entends faire état ici que je le tiens de Margueritte Duras. C'est que la dernière phrase du roman, ramenant Lol dans le champ de seigle » - d'où elle voyait la scène – « me paraît faire une fin moins décisive que cette remarque. »

Donc, il complète le texte de cette remarque orale de Margueritte Duras et qui, au fond, après coup, donne en quelque sorte la clé ou le point de capiton de l'histoire.

Qu'est-ce qui rapproche, au fond, puisque c'était ton point de départ, cette histoire, ce roman, du sophisme des trois prisonniers ?

Certainement la structure ternaire de la scène, des deux scènes, y compris la troisième, puisque Lacan distingue trois ternaires.

Donc, c'est le ternaire, c'est aussi la place qu'y joue le regard. Et on peut dire que dans les deux récits, dans le sophisme comme dans le roman, il y a une prison. Dans le premier cas c'est la prison du directeur de la prison, dans le roman de Margueritte Duras, c'est la prison où est Lol elle-même, et c'est aussi la prison où elle arrive à entraîner son amie Tatiana et l'amant de celle-ci, le fameux Jacques Hold.

Donc, on peut dire qu'il y a une prison, il y en a deux. Mais enfin, dans le sophisme des trois prisonniers, les prisonniers veulent la même chose, ils veulent la liberté. On peut dire qu'ils sont le siège du même désir, et, en plus, dans une structure où chacun peut réaliser son désir. Puisque, comme je l'avais souligné, dans le sophisme des trois prisonniers c'est un jeu à somme non nulle, à savoir que tous peuvent gagner, et non pas que ce que l'un gagne l'autre perd. C'est la propriété du jeu des trois prisonniers.

Alors que, dans la prison de Lol V. Stein, il y a un désir qui tient le haut du pavé, c'est celui de Lol V. Stein, d'un seul des trois. Certes, ce désir est en collusion avec le désir de l'homme, comme désir de l'Autre, c'est-à-dire qu'elle épie le désir de l'homme pour la femme, le désir de l'homme pour l'autre femme. Et puis, ce qui reste en rade, il faut bien dire, c'est ce qui serait le désir propre de cette autre femme, de Tatiana, qui se trouve à la fin du roman vraiment le déchet de l'opération. À savoir que progressivement la maîtresse de Jacques Hold, pour le dire crûment, se rend compte que son amant ne lui fait l'amour et ne lui dit des paroles d'amour admirables que pour Lol. Elle se rend compte qu'il y a un tiers, qui est présent, et que, au fond, il ne s'intéresse à elle, il ne lui fixe des rendez-vous à des heures bien précises que parce qu'il y a en jeu le désir de Lol. Il lui fixe des heures précises pour que Lol puisse les voir tous les deux. Et donc, cette Tatiana se retrouve à la fin du roman décomposée, hagarde, de comprendre que la passion érotique, authentique qu'a cet homme pour elle, est néanmoins adressée à une autre.

Là, on n'a pas du tout la merveilleuse symétrie, entente, harmonie, de ces trois types qui foutent le camp ensemble, et qui vont devenir trois hommes dans un bateau, qui vont devenir les compagnons de la bonne fortune, qui vont sortir en bande pour aller chez les filles, comme à la fin de *L'éducation sentimentale*, sans se déranger les uns les autres, qui va être l'équipe guérilla qui va faire sauter des pylônes derrière les lignes de l'ennemi. Tout ça c'est la sortie des trois prisonniers. C'est la sortie des types qui vont faire la fête, ou qui vont faire la guerre, et puis qui se tiennent, ceux qui chantent, comme Georges Guéthary, « Avoir un bon copain. " Voilà l'atmosphère humaniste des trois prisonniers.

Là, il faut bien dire, on est dans une histoire glauque, c'est le moins que l'on puisse dire, où l'on ne sait pas qui est qui, comme le dit Lacan. Il y a cette Lol, on la suit, elle se retrouve derrière vous, on ne sait pas qui est passé à travers qui. Ce n'est pas avec ça qu'on fait des opérations de commando. Là, il faut bien savoir qui est devant, qui est derrière, qui est sur le côté. Ici, cette femme se satisfait profondément de voir l'homme jouir d'une autre femme qui ne sait pas qu'elle est là. Et il faut vraiment qu'elle reste dans cette position, sinon c'est le déclenchement de la folie. En effet, la première histoire, l'histoire des trois prisonniers, ce n'est pas une histoire clinique, c'est une histoire politique. Tandis que là, nous sommes jusqu'au cou dans une dimension clinique qui est aussi proche que possible, au moins si l'on passe au troisième ternaire, c'est-à-dire le ternaire que dit Lacan où est Marguerite Duras, qui est aussi près de possible, sinon de la perversion, au moins de la perversité féminine. C'est le moment où l'hystérie prend sa tournure de perversité, qui a toujours en effet occupé Marguerite Duras, qui l'a amenée à s'intéresser à l'histoire du petit Grégory, forcément sublime, qui l'a amenée aussi à avoir une profonde sympathie pour les côtés peut-être les plus douteux de grands personnages de l'Histoire. Je n'ai pas lu sa biographie, étant donné mon peu de sympathie pour le personnage, mais je vais le faire maintenant. Elle a eu, semble-t-il, avant de présenter comme un modèle de résistante des compromissions assez avancées avec l'occupant.

Il y a là, pour moi - c'est une limite personnelle -, ce n'est pas de l'irritation, finalement, c'est pas du ras-le-bol, c'est un peu de répulsion. Un peu de répulsion, mais qui n'enlève rien à tout l'intérêt qu'on peut y prendre, au contraire. Simplement il faut surmonter ça.

Il y a ici beaucoup d'admirateurs du docteur Lacan, je m'en suis aperçu, puisqu'une simple réserve que je pouvais faire a suscité des objections. Il y a sans doute aussi beaucoup d'admirateurs de Marguerite Duras. Tout le monde a lu le roman ? Oui, tout le monde l'a lu. C'était pour savoir ce s'il faut redonner de la narration du roman.

Le premier ternaire, la scène inaugurale, c'est quand même la scène d'un traumatisme. La jeune Lol, à dix-neuf ans, aux bras de son fiancé, se le faisait voler, dérober, par une autre femme, la femme fatale, a dit Eric Laurent, qui est une héroïne par ailleurs de Marguerite Duras, Anne-Marie Stretter, et je crois que c'est elle dont Lacan dit qu'elle est le non-regard. Je ne crois pas que ce soit Lol qui soit non-regard, c'est la femme qui dérobe son fiancé à Lol. Je le prends de la page 16 de mon édition où Marguerite Duras dit de Anne-Marie Stretter, celle qui capte le fiancé : « Avait-elle regardé Michael Richardson » - le fiancé en question – « en passant, l'avait-elle balayé de ce non-regard qu'elle promenait sur le bal ? »

Donc, le non-regard me paraît concerner Anne-marie Stretter, la voleuse du fiancé, et celle que Lacan appelle la femme de l'événement. C'est la première scène.

Eric Laurent : Lol dit ? ? ce n'est pas Lol qui regarde, quand il commente le truc, si on veut.

Jacques-Alain Miller : Je lis : « La femme de l'événement est bien facile à reconnaître de ce que Marguerite Duras la dépeint comme non-regard. Donc, à ce niveau là, c'est, me semble-t-il, Anne-Marie Stretter.

La deuxième scène qui a frappé, c'est Lol, dans le champ de seigle, regardant un petit rectangle illuminé, où paraissent successivement Jacques Hold et sa maîtresse Tatiana, qui se trouve être la meilleure amie de Lol et celle qui était auprès d'elle pendant qu'elle se faisait rapter son fiancé.

Ça, c'est la deuxième scène et Lol obtient de Jacques Hold qu'il répète cette scène, c'est-à-dire de savoir à quelle heure ils vont se retrouver pour qu'elle puisse voir ça.

Et ce qui suit, c'est le rapprochement de Jacques Hold de Lol, et c'est là que Lacan dit : « C'est là qu'elle devient folle. » Il s'est trop approché d'elle lui-même, et elle demandait à rester seule dans son ravissement. Il fallait que lui il règne dans le tableau, il ne fallait pas qu'il en sorte pour s'approcher d'elle, et cette approche, en plus compréhensive, pour être avec elle dans sa fascination et sa douleur, la déclenche.

Maintenant, il y a beaucoup de temps qui s'écoule entre la scène numéro un et la scène numéro deux. Je n'ai pas la mémoire du roman à ce point, mais beaucoup de temps s'écoule - dix ans - entre la scène numéro 1 où elle est traumatisée et la scène numéro 2 dans ses différentes éditions. Et la thèse de Lacan - enfin la thèse du roman aussi, ce que présente le roman -, c'est : il y a quelque chose dans la première scène qui s'est presque accompli, qui ne s'est pas accompli. C'est là que Lacan dit : là tout s'arrête.

C'est ça qui fait qu'ensuite Lol est quelqu'un qui cherche quelque chose. Elle le cherche dans ses déambulations, et elle distingue ce Jacques Hold et elle en fait son instrument, pour accomplir ce qui ne s'est pas accompli la première fois.

C'est ça qui, semble-t-il, fait la connexion entre la première et la deuxième scène. Cette première scène elle n'est pas traumatisante, comme on pourrait le penser au premier abord, parce qu'elle s'est fait voler son fiancé. Ça c'est l'apparence de la chose. Elle est traumatisante pour autre chose, et elle est inaccomplie pour autre chose. J'aime bien cette formule de Lacan : « Là tout s'arrête », parce que c'est, comme on dit, un arrêt sur image.

Cela s'arrête sur l'image de son fiancé et la femme non-regard partant. Dans le roman même, il est dit : « Tout aurait été différent si elle était partie avec eux. » Tout aurait été différent si elle avait assisté, pour le dire simplement, avec les minutes qui restent, si elle avait assisté au déshabillage de l'autre femme. Et là, tout s'est arrêté avant qu'elle assiste à l'épiphanie, au déploiement de la splendeur supposée du corps de l'autre femme qui avait causé du désir de l'homme.

Vous pouvez penser que je brode, mais c'est absolument ce qui est dit par le roman, page 49, et c'est ce qu'imagine Jacques Hold. Il y a toute une phrase… dans mon édition de poche pages 47 à 51 ; Duras parle explicitement de triangulation : « Le bal muré dans sa lumière nocturne les aurait contenus tous les trois et eux seuls. Que se serait-il passé ? » – tout est au conditionnel – « il lui a manqué un mot. Faute de son existence elle se tait, cela aurait été un mot absence », que Eric Laurent a écrit au tableau et a rayé – « Il n'est pas pensable pour Lol qu'elle soit absente de l'endroit où ce geste » – de dévêtir l'autre – « a eu lieu. Ce geste n'aurait pas eu lieu sans elle » – et là c'est beau, elle passe au présent –, « elle est avec lui chair à chair, forme à forme, les yeux scellés à son cadavre. Elle est née pour le voir. Le corps long et maigre de l'autre femme serait apparu peu à peu. (…) Remplacée par cette femme, au souffle près. Lol retient ce souffle : à mesure que le corps de la femme apparaît à cet homme, le sien s'efface, s'efface, volupté, du monde. »

C'est ça qui n'a pas été accompli. C'est d'assister à l'apparition du corps dénudé de l'autre, et dénudé par

l'homme. Et par-là même elle est en déficit de ce corps, et ajoutons, pour aller vite, de ce corps c'est ce qui lui aurait à elle donné un corps, qui lui aurait donné à elle un corps de désir, qu'elle aurait en quelque sorte... A ce moment-là, elle se retrouve dénudée, mais dénudée comme sujet, elle se retrouve dans sa vacuité, et c'est à ce moment-là qu'elle devient errante, en cherchant l'équivalent de ce corps.

Et elle cherche l'équivalent de ce corps dans le regard des hommes, qui regardent les femmes. C'est très précis dans le roman, elle suit… Et dans l'intervalle entre la scène 1 et la scène 2, ce qu'elle fait c'est qu'elle déambule dans la ville, épiant les hommes qui regardent les femmes.

Alors que, ensuite, lorsqu'elle a attrapé Jacques Hold, et qu'elle en fait son homme de paille, de façon hystérique, elle en fait son homme de paille pour capturer Tatiana, sa meilleure amie, alors c'est Jacques Hold qui se met à la suivre. Cette inversion-là, elle suit, on la suit, est une inversion qui est présente dans le roman.

Elle s'est emparée… Cela raconte aussi la façon dont une femme, la femme soi-disant délaissée, mais ce n'est pas qu'elle a été délaissée par son fiancé qui fait l'histoire, ce n'est pas l'histoire d'une femme trompée, c'est une femme en attente de capter l'instant magique où se révèle l'objet du désir de l'homme. Et où se révélerait, non pas à son profit, si on peut dire, non pas en tant qu'elle serait cet objet, mais en tant qu'une autre serait cet objet.

Si je peux faire un rapprochement, qui sera, je pense, parlant pour Eric Laurent spécialement, il se trouve que nous avons été de conserve dimanche, dans la ville de Turin, à une exposition - nous ne sommes pas rendus dans cette ville pour cette exposition mais pour des finalités supérieures du Champ freudien, mais il n'est pas interdit à cette occasion de partir en goguette, non pas voir les filles, mais une exposition sur une fille magistrale de l'Histoire, à savoir la comtesse de Castiglione, celle que Cavour en toutes lettres a stipendié pour séduire Napoléon III. Et, comme on apprend dans les classes, s'il y a aujourd'hui l'unité italienne, c'est parce qu'elle a – c'est une des raisons au moins – fort bien fait son travail auprès de l'Empereur, et qu'elle en a d'ailleurs elle-même été très satisfaite, puisqu'elle a, comme le voit dans l'exposition, conservé sa robe de nuit de leur première rencontre au lit.

On dit : « La comtesse de Castiglione et son temps », parce qu'elle n'a eu qu'apparaître partout pour être reconnue comme la plus belle femme de son temps. Elle a mis tout le monde KO, les hommes, les femmes, un seul cri, c'est la plus belle. On a la lettre de l'Impératrice Eugénie évoquant les beautés du second empire, dont elle-même, et disant : il y a une qui nous surpassait toutes c'était la comtesse de Castiglione.

On voit qu'elle, en effet, a aussi un rapport avec le corps de la femme, le sien qui fait l'universelle admiration. Elle est en effet captivée par le spectacle de sa beauté captivant l'homme. Mais il faut voir quelles modalités elle donne à ça, à savoir que le S barré homme qui regarde cet objet petit *a*, cet objet superbe, pour elle c'est un sujet barré, c'est-à-dire un pas grand-chose, c'est-à-dire qu'elle, elle a attrapé son objet petit *a*. Et donc, il y a une citation qui est en grand sur les murailles - en plus tout ça se tient dans le palais du Comte de Cavour, où on a la citation de Cavour disant : « Je vais lancer dans les pattes de Napoléon III cette beauté de chez nous, et j'en attends les meilleurs effets, etc. Il y a une lettre superbe de la comtesse de Castiglione, répondant à un de ses admirateurs, et disant : « Je doute beaucoup que vous puissiez m'imaginer sans mes habits » - l'autre avait du être un peu audacieux – « parce qu'il est tout à fait impossible que quiconque puisse imaginer la perfection des formes d'une Florentine d'ancienne famille. » Donc, elle dit vraiment : « Bien sûr, vous m'admirez mais alors vous vous êtes un zéro, un zéro pointé, vous êtes un moins que

rien, de sujet barré. » Elle n'ajoute pas « de sujet barré » parce qu'elle ne fait pas de théorie dans ses lettres.

On voit en effet qu'à la fin, une fois qu'elle a passé peut-être ses plus belles années - je n'ai pas repéré la date exactement, il faut que je lise le catalogue -, à quoi elle passera son temps ? A se photographier, à se faire photographier dans toutes les poses et les tenues, en prenant des airs de la vengeresse, de la Vénus. Sa satisfaction étant là pur regard, elle s'offrant pour être vue, mais en ayant fait l'impasse sur l'homme qui regarde. Vous voyez, je parlerais tout de suite de la comtesse de Castiglione avec plus d'enthousiasme que de Lol V. Stein. Encore que c'est une opération en effet très singulière, mais on voit bien, d'une certaine façon - faisons de la clinique - l'identification narcissique n'est pas accomplie chez Lol V. Stein, que pour trouver son corps, et même l'image de soi, il faut qu'elle passe par l'Autre, et même l'image de soi, il faut qu'elle passe par l'autre, et même, au-delà de son image de soi, pour trouver son être, il faut qu'elle passe par l'autre, alors que la comtesse de Castiglione n'a besoin de personne. C'est comme la phrase dit : « Le célibataire fait son chocolat lui-même », la comtesse de Castiglione fait son regard elle-même, elle n'a besoin de personne pour faire son regard.

Il y a donc en effet à comparer avec la madone de Dresde…

Il est quatre heures moins vingt, on enchaînera la fois prochaine encore sur Lol V. Stein, que je vais relire, et on essayera de faire une jointure avec le thème du temps, parce que le temps nous est compté.

Fin du *Cours* 19 de Jacques-Alain Miller du 24 mai 00

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Vingtième séance du *Cours*

(mercredi 31 mai 2000)

XX

Il fallait que nous fussions trois, un, deux, trois, il fallait que nous finissions par être trois. Et nous sommes. En effet j'ai reçu il y a quelques jours une notre de Guy Trobas, collègue, vieil ami, sur un point du « Temps logique » que je n'avais pas été amené à commenter devant vous, exactement concernant l'angoisse dans le « Temps logique » signalé par Lacan, et la pertinence de cette note m'a fait demandé à Guy Trobas de l'étoffer pour pouvoir vous présenter ici sa perspective et que elle entre ainsi dans notre débat. Notre débat qui en est, si vous voulez bien vous en souvenir, au moment où Lol V. Stein, puisque Eric Laurent la dernière fois nous a apporté une construction concernant le temps logique dans Lol V. Stein. Comme nous n'avions pas achevé notre dialogue la dernière fois je lui ai demandé de compléter ici notre ternaire, en lui signalant l'intérêt de Guy Trobas pour le terme de l'angoisse dans « Le temps logique », et que ce terme figure deux fois dans le texte de Lacan de l'hommage à Marguerite Duras.

Voilà qui nous permet de enrichir, compliquer notre problématique. Je vais commencer par apporter quelques compléments à mon petit speech final de la dernière fois, après quoi Eric Laurent complétera ce qui lui paraîtra opportun et nous entendrons Guy Trobas pour une demi-heure environ, et on reprendra l'ensemble dans un trilogue final et si ça n'est pas terminé cette fois-ci, nous aurons la fois prochaine.

Une petite annonce, avant de commencer. J'ai eu l'occasion d'évoquer ici à divers reprises, à l'improviste parfois les rapports du discours psychanalytique et du droit. C'est à ce titre, scientifique, que je vous communique l'information suivante. Une cause sera plaidée jeudi prochain, au Palais de justice de Paris, l'adresse est boulevard du palais, le Palais de justice étant une construction importante et dans un lieu voué au droit depuis des siècles. Une cause donc qui intéresse la psychanalyse. En effet, *l'Association Mondiale de psychanalyse* a été, a l'avantage, si je puis dire, d'être poursuivie, en tant que tel, et en la personne de son Délégué général, qui se trouve être moi-même, pour avoir publié dans son annuaire une préface, où j'exprimais le sens d'un combat, d'un combat que je présentais à l'occasion comme étant le mien depuis 1964, combat qui se poursuit sous d'autres formes ici, combat contre la bête cachée dans le texte du « Temps logique » par exemple, depuis 1964, c'est-à-dire depuis que mon sort, mon lot s'est trouvé lié à l'enseignement de jacques Lacan. Cette cause sera plaidée jeudi prochain, le 8 juin au Palais de justice donc, à 13h30. et j'y serais, là. Oh je n'y suis pas obligé ! et comme c'est une plainte civile il n'y a pas de témoin, on entends seulement les artistes du barreau, les maîtres du barreau mobilisés par les deux parties. La salle est petite à ce qu'on m'a dit mais les audiences sont publiques, comme ce cours lui-même. Et, l'évènement a toutes raisons de vous intéresser. C'est pourquoi je vous communique les lieux et l'heure.

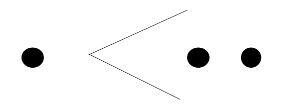
Alors la salle du Palais de justice qui verra se dérouler l'événement, est une salle consacrée aux affaires de presse, enfin elle s'appelle salle de la première chambre supplémentaire. Voilà.

Alors passons maintenant à Lol V. Stein et aux trois prisonniers. Je vous rassure tout de suite, l'affaire en question ne peut comporter aucune

incarcération de personnes (*rires*). Bon, on m'a recommandé de ne pas faire de plaisanterie à ce sujet, je ne vais pas plus loin.

Ça m'a simplement occupé ce matin, dans le temps que je donne d'habitude à la préparation, exclusivement à la préparation de ce cours, puisqu'il a fallu, il a fallu, c'est un plaisir, de discuter de l'affaire avec l'avocat chargé d'être mon porte-parole, et celui de l'Association en question. Donc, ça m'a occupé.

Donc Eric Laurent nous a amené le rapport de Lol et des trois prisonniers, l'histoire de Lol et des trois prisonniers, sous une forme en effet secrète, à être disposée à l'aide du petit opérateur dont je me suis servi pour les trois prisonniers.



Et qui ici inscrit le rapport de l'un au couple. Et le rapport de l'un au couple qui dans le roman s'incarne sous la forme donc Lol vissée, fascinée, par le spectacle des agissements du couple de personnages nommé jacques Hold, de sa maîtresse Tatiana, qui fut, qui est sa meilleure amie, le rapport de l'un au couple est évidemment le rapport œdipien par excellence.

C'est ce qui au fond peut être donné comme la structure de la scène œdipienne qui joue dans Freud le rôle de ? ?.

Le un fasciné à la fois par ce qu'il y a et par ce qu'il n'y a pas, dans ce couple, entre ces deux là, fascinée d'abord disons par ce qu'il n'y a pas, à savoir le rapport sexuel. Et c'est ce « il n'y a pas de rapport sexuel » qui est au principe meme de la fascination. Et on pourrait l'étendre à dire la fascination de toute image. Qu'on s'abîme dans la contemplation de ce qu'il y a, voire dans son angoisse, qu'en référence, que dans un rapport avec ce que foncièrement, structurellement il n'y a pas. Le grand incognito si je puis dire. Et ce qui apparaît de premier plan c'est ce qu'il y a à la place, et d'une certaine façon tout ce qu'on voit est à la place. Tout ce qu'on voit est vu à la place de, ce qui ne peut pas se voir.

Et spécialement, ça affleure spécialement dans le cas de la fascination, quand le regard ne peut pas se détacher de, et ce qu'il y a à la place c'est ce que diversement on peut appeler le phallus, la forme phallique, susceptible de toutes les métonymies et donc grande représentation, il faut le dire la représentation sublime est empruntée au corps de la femme, dans son éclat. Mais ça peut assez dire aussi quand l'accent n'est pas mis sur la forme mais plutôt sur *l'unforme* de ce qu'il y a à voir, ça se dit l'objet petit *a*. On peut meme donc instaurer une dialectique dans ce qu'il y a à voir, entre la forme qui flatte l'œil, et la chose équivoque, indicible, la forme dépourvue de contour, *l'unforme* qui trouble, perturbe, ou se glisse dans l'image bien formée. C'est par exemple cette dialectique que Lacan met en évidence dans le tableau fameux des *Ambassadeurs* où se qui est offert à voir est sujet à être troublé par une chose bizarre et qui ne trouve elle-même sa forme que dans un autre espace, et d'une autre perspective.

Dans les trois prisonniers, où est l'incognito ? dans les trois prisonniers l'incognito c'est pour chacun lui-même, les autres ils voient leur disque, tandis que pour lui-même, à lui-même ce disque est voilé. Il est donc dans la position d'incognito. Et, dans le cas de Lol, qui est l'incognito ? on pourrait penser que c'est elle-même aussi, et qu'elle serait là captive, à guetter, mot qui est dans Duras, que reprend Lacan. Et que elle on ne la voit pas. Mais ça n'est pas exact, Duras prend soin de signaler que jacques Hold à la fenêtre la voit, sait qu'elle est là.

D'ailleurs, enfin, je me suis mis à aimer Lol V. Stein (*rires*), depuis la semaine dernière, c'est à force d'y penser, au fond et puis à voir que c'était extrêmement composé, et surtout que la structure qui était mis en évidence était tout à fait fondamentale. Enfin,

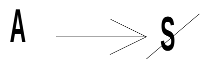
laissons de côté les affects douteux que pouvaient susciter certains épisodes et l'imposture dans le mode de l'auteur, enfin je suis prêt à mettre bas les armes et à me laisser moi aussi séduire par l'art de cette construction.

En fait l'incognito est entre les deux. Et meme l'incognito est l'un des deux partenaires et c'est pourquoi Lacan nous invite à ne pas identifier la position de Lol à celle du voyeur. Et à ne pas croire que le regard soit à cette place là. C'est là que son emploi du mot regard, à Lacan, est un emploi tout à fait spécial, un emploi technique, du mot regard, auquel il donne une signification qui lui est propre. Parce que dans la langue, que parle ? ? le regard est attiré par, tel spectacle, le regard est fasciné par tel spectacle. Le regard se porte sur. Je porte le regard sur, Eric Laurent et Guy Trobas, bien entendu. Le regard là c'est simplement le mouvement de vos mirettes.

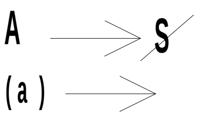
Or, Lacan, n'appelle regard dans ce sens, ce qui est fasciné par. Il appelle regard le fascinant et non pas le fasciné et c'es pourquoi il peut faire reconnaître si je puis dire l'origine du regard dans la tache, dans ce qui fait tache dans le spectacle du monde. Et ce pourquoi le regard au sens commun se porte électivement. Eventuellement dans un esprit critique, madame arrive, dans ses plus beaux atours, et le monsieur dit il y a une tache ici, bon. La dame n'est pas contente et le monsieur ne peut pas s'empêcher de dire qu'il y a la tache là, pour rendre service sans doute (*rires*). Mais c'est que le « ne pas pouvoir s'empêcher », le « c'est plus fort que moi » signale le fait qu'il est d'abord regardé, lui, par la tache. Moyennant quoi, d'être regardé par elle, eh bien il a les yeux dessus, si je puis dire.

Ça, c'est à ça que peut nous servir aussi, que peuvent nous servir ces exercices, c'est à être un peu plus lacanien, encore encore un effort pour être lacanien ! et que, l'initiative, est dans l'Autre. Le regard c'est pas voir, ça n'est pas regarder, bouger ses mirettes, le regard est d'abord dans l'Autre. c'est un principe dont il faut suivre les conséquences, jusqu'au bout.

C'est-à-dire que le rapport fondamental c'est celui qui inscrit l'Autre à la place de la détermination et le sujet barré par cette détermination elle-même, à la place du déterminé.



Et en l'occurrence, pour Lacan, s'agissant du regard l'initiative est à l'autre su je puis dire. Et ça peut s'écrire à cet égard petit *a* divisant le sujet.



Moyennant quoi dans sa division le sujet l'éprouve à ne pas pouvoir s'empêcher de regarder. Mais d'abord parce que ça le regarde, expression que Lacan met en valeur dans son texte sur duras.

Autrement dit, la tache c'est le petit *a* incognito diviseur et fascinant. Et c'est en quoi parmi les trois prisonniers chacun quand il est le moins un de l'affaire, chacun étant le moins un de l'affaire par rapport aux deux autres, au fond est celui qui pour lui-même fait tache et il fait meme tache aveugle comme on dit. Puisque il n'a pas son propre dos dans son champ visuel. Et c'est toujours très inquiétant, enfin pas toujours très inquiétant, dans certaines circonstances c'est très inquiétant le fait anthropologique que on a pas des yeux dans le dos, la plupart du temps ça n'est pas inquiétant. Mais il arrive que dans certaines circonstances, enfin, par exemple vous allez, vous êtes invités par un copain de la maffia dans un petit restaurant de Las Vegas, et vous faites bien attention comment vous vous asseyez, bien le dos au mur, pour que au milieu de vos papotages on ne puisse pas vous lâcher un pruneau, bon. Moyennant quoi on peut faire sauter tout le restaurant, bon. C'est une

autre méthode, bon, mais enfin on voit, là, que le fait de ne pas avoir des yeux dans le dos est extrêmement inquiétant. Il y a peu ayant à faire une présentation de malades, à l'hôpital psychiatrique, on m'a signalé que le patient avait expressément demandé qu'il n'y ai personne dans son dos. Ce qui avait l'air, enfin, d'indique rune certaine inquiétude mais enfin d'ordre délirant.

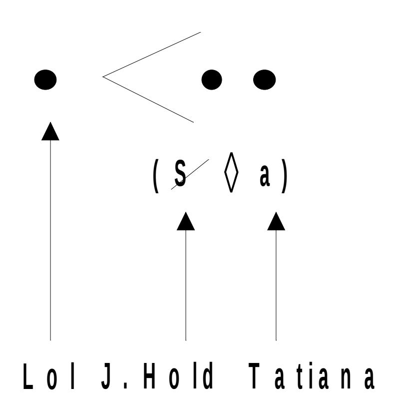
Donc ce fait, au fond, ce que traduit au fond cette impossibilité de voir une partie de soi meme qui se trouve là livré à l'autre, c'est au fond déjà, c'est déjà présent votre statut d'objet petit *a*. En tant que, ça, dans les trois prisonniers, c'est déjà constitué au nom d'un non-savoir, voilà quelque chose que chaque prisonnier comme moins un, ne sait pas. Et encore plus inquiétant que les autres, eux, savent de moi quelque chose que j'ignore. Si je suis A, B et C, eux, savent quelque chose que j'ignore. et donc il y a déjà dans la situation des trois prisonniers, si on accentue cet élément là, il y a un pathétique qui ne demande qu'à surgir. Et que développe un des points de son exposé, que développe Guy Trobas, en relevant que Lacan parlant des trois prisonniers des années plus tard, enfin, indique d'un mot cette difficulté pathétique.

Alors une des formes, disons l'origine du regard c'est la tache, et c'est ce qui met potentiellement chacun en position d'être sous le regard du monde, le regard n'est pas que ma propriété, au contraire le regard est dehors et je suis cerné par un monde omnivoyeur, comme s'exprime Lacan dans le *Séminaire XI* et au fond en se glissant dans des analyses phénoménologiques de Merleau-Ponty qui lui était arrivé de reprendre précisément, donc l'origine c'est la tache, le regard c'est déjà une métonymie de la tache, une variation de la tache et il y a encore si je puis dire un troisième stade, qui est le stade de la beauté et alors que la tache peut être l'élément déguelasse du spectacle, mais par là meme celui qu »il faut reconnaître, le regard, la beauté est la forme sublime de la tache, et donc on peut la mettre comme un troisième stade après la tache et le regard.

Et Lol V. Stein se situe au fond, enfin disons Lol V. Stein c'est un roman de la beauté, de la captation par la beauté, par la beauté regard. Et Lacan meme, à la fin de son texte dit que Lol V. Stein s'inscrit précisément dans la zone où le regard se retourne en beauté, avec référence à l'entre-deux-morts, avec référence à la positon d'Antigone, qu'il a élaboré dans *l'Ethique de la psychanalyse*, comme étant celle de l'entre-deux-morts.

Alors, Lol on peut dire est par la beauté transportée, arrachée à elle-même, comme le disait Eric Laurent la dernière fois, expulsée de son propre corps. C'est ce que signale au fond dès son entrée en matière, qu'Eric Laurent a cité la dernière fois, c'est la beauté qui opère. Il y a dans Lol V. Stein, dans *Le ravissement de Lol V. Stein* une opération de beauté, une opération dont la beauté est l'agent et c'est sous le fouet de la beauté sur bourreau sans merci si je puis dire, en parodiant Baudelaire, que se déroule le pathétique de l'aventure, en meme temps que l'image de Lol nous ravit, c'est par là qu'elle est ravisseuse, dit Lacan, et que derrière elle, duras pour Lacan, nous ravit et la ravisseuse et nous les ravits, le ravit est d'ailleurs un personnage typique de Marseille en particulier. Dans les santons de Marseille, vous avez un personnage, il m'est arrivé de l'acheter jadis, un personnage qui s'appelle Lou ravi et ce personnage représente comme ça ébaudit par le spectacle... bon.

Alors qu'est-ce qui captive Lol ? ce qui la captive c'est le couple, c'est ce qu'il y a, ce qui a lieu dans le couple, où Lacan reconnaît les fonctions du sujet barré et de l'objet petit *a*.



Et au fond sans équivoque il situe l'homme de l'affaire, l'étalon, celui qui sert d'instrument à Lol, comme le sujet barré, jacques Hold et l'objet petit *a* de l'affaire, l'amie Tatiana. Lol est dans le troisième terme de cet ensemble, et à cet égard, disons, on a une structure qui est profondément, qui répond profondément au désir hystérique. A savoir une femme faisait d'un homme son homme de paille, auprès d'une autre, qui concentre le mystère de la féminité, et dans cette disposition in pourrait resituer à la place de Lol le personnage de Dora et voir ici l'ineffable couple de Monsieur et Madame K.

Mais, plus précisément, et en s'appuyant de façon parfaitement exacte sur le roman de Marguerite Duras, Lacan montre que c'est Tatiana, le corps de Tatiana, qui est là, qui centre la captivation de Lol, que c'est déjà au départ cette nudité jamais vue de la femme qui lui enlève son fiancé, qui laisse Lol inconsolable comme s'exprime Duras, c'est de ne pas avoir vu le geste de l'homme dénudant la femme qui la laisse pantelante et vissée à cette place, j'ai cité déjà la dernière fois le passage : il aurait fallu murer le bal, en faire ce navire de lumière sur lequel chaque après-midi Lol s'embarque, mais qui reste là, prêt à quitter à jamais un mari et prêt à quitter avec ses trois passagers et j'ai vu Lol inconsolable, encore inconsolable, il n'est pas pensable pour Lol qu'elle soit absente de l'endroit où ce geste a eu lieu – le geste de dénuder l'autre femme – elle est né pour le voir et etc., bon.

Et au fond c'est cette absence de voir, cette absence d'assister à cette épiphanie qui a fait événement, qui a fait l'événement. C'est un terme qui est dans Lacan, c'est un terme que Eric Laurent a souligné et il est dans Duras, tel quel, page 17, à propos de la première, le moment du rapt du fiancé, Lol a déjà Tatiana à ses côtés, comme sa meilleurs amie, « Tatiana la trouva elle-même changée. Elle guettait l'événement, couvait son immensité, sa précision d'horlogerie. » Là c'est un drôle de mot, événement, et nous avons aussi le mot fascination. « Si elle avait été l'agent même non seulement de sa venue mais de son succès, Lol n'aurait pas été plus fascinée. »

Et nous avons encore page 20 « Lol resta toujours là où l'événement l'avait trouvée lorsque Anne-marie Stretter – c'est la ravisseuse du fiancé – lorsque Anne-Marie Stretter était entrée derrière les plantes vertes du bar. »

Voilà le mot événement qui est là, repris par Lacan, et au fond dix ans s'écoulent, dix ans où il ne se passe rien, Duras dit dix ans de mariage. Ça fait penser d'ailleurs à telle nouvelle de Balzac où en effet, je crois que c'est *La femme abandonnée*, je crois, où à un moment Balzac dit – c'est pas le style de Duras – nous nous permettrons de passer sans rien dire sur un intervalle de dix ans où ils vécurent parfaitement heureux. Voilà, en une phrase, dans Balzac, on saute par dessus l'intervalle où il ne se passe rien, comme dit très bien Tolstoï au début d'*Anna Karenine*, les familles heureuses n'ont pas d'histoire, et donc, bon. Donc là une parenthèse de dix ans et puis Lol reprend, reprend une quête, retrouve Tatiana, et au fond s'accomplit, quelque chose s'accomplit de ce qui était, s'était avéré interrompu dans le premier épisode.

Et là Eric Laurent a signalé comment Lacan, enfin ne se laisse pas prendre par la main par nos bonnes grosses structure à tout faire. Lacan écrit : on pensera à suivre quelques clichés qu'elle répète l'événement. Il a été d'ailleurs pas pour rien Lacan lui-même dans la promotion de tel cliché, enfin en

tout cas c'est devenu cliché à partir de ponctuations qu'il a mis. Après quoi on s'est mis à appliquer ça à l'aveuglette, et il signale qu'ici « notre point de vue ce n'est pas l'événement qui se refait là, dit-il c'est un nœud » et vous passez par quelques détours, donc il faudra attendre un petit peu de temps pour comprendre pourquoi ici il fait entendre parler de nœud qui se refait, et pas en terme de répétition. Bon, je veux dire là, vendons la mèche sans plus attendre. C'est que il faut s'apercevoir que quand on parle de répétition, quand on dit eh bien ça a eu lieu une première fois alors ça se répète une seconde et puis la suite, il faut voir une chronologie bien tranquille, pour pouvoir dire ça se répète il faut disposer de la flèche du temps, il faut disposer d'un avant et d'un après, qui sont bien gentiment à leur place et que si on regarde d'un peu plus près, précisément, il n'est pas du tout sur que nous soyons dans un temps où l'avant et l'après ait cette tranquillité.

Et, c'est précisément ce qu'on apprend dans le temps logique, en particulier. C'est que, pour fabriquer de l'avant et de l'après il faut en mettre un coup et que, si je puis dire, ce coup coûte cher, précisément le coup, la fabrication de l'avant et de l'après ça coûte de l'angoisse.

Donc, Lacan met plutôt l'accent sur la structure que sur la chronologie, en la matière. Une structure qu'il qualifie un être-à-trois. Et au fond il nous dit pas simplement que Lol est un de ces trois, sinon que Lol est suspendue à l'être-à-trois, qu'elle ? ?

Cet être-à-trois disons c'est une dérision, c'est une très belle expression, l'être-à-trois, c'est certainement une structure plus complexe que moi et ma moitié. C'est plus complexe on peut pas dire moi et mon tiers. Moi et mes deux tiers. L'être-à-trois, enfin posons le déjà comme une dérision de la trinité. Ce qui est quand meme, c'est quand même le best-seller du ternaire. Le père, le fils et le saint-Esprit. Et ici c'est Lol, le nigaud et la meilleure amie, voilà une autre trinité. Enfin on a pas, à ma connaissance on a pas élevé de temple à la trinité de la folle, du nigaud et de la meilleure amie mais ici nous avons, qui sait, si dans l'esprit de la secte du Phénix, de Borges, si on aurait pas pu finir par élever quelques lieux de méditations sacrée en l'honneur du ravissement de Lol V. Stein. Il suffirait d'en faire un, d'ailleurs, il y en aurait d'autres, bon.

Alors, ici, alors évidemment, un vain peuple pourrait réduire ça au terme de ménage à trois. Le ménage à trois c'est le ravalement de cette forme magnifique et que ? ? a élevé jusqu'au sacré que cette entente, de cet être-à-trois.

Alors, c'est ce que vous retrouvez aussi sous d'autres formes, dans la belle bouchère, Lol est la belle bouchère et lui, là, nous avons le mari, et la meilleure amie, qui se retrouve dans l'histoire. Donc, forme éminement hystérique, bon.

Alors Hold, lui est le sujet divisé de l'affaire, Lacan y reconnaît son sujet divisé. Et il dit, ce qui est exact, c'est lui la voix du récit, il est au fond le personnage qui écrit le roman que nous lisons, ce que nous lisons comme roman de Duras, est selon le roman ce sont les mémoires, c'est le récit de jacques Hold. Mais Lacan, il faut qu'on fasse attention à ceci, que c'est pas le seul montreur de la machine, qu'il est un ressort de la machine elle-même. Là on ne peut pas s'empêcher de faire la comparaison avec ce que nous avions vu d'ailleurs avec Eric Laurent, à propos du bunraku, où il y a d'un côté le personnage manié par plusieurs montreurs, enfin plusieurs manieurs de la marionnette, et puis à quoi s'ajoute la voix du récitant, qui lui est off. Alors qu'ici nous avons une voix du récit mais qui provient d'un des rouages même de la machine. C'est-à-dire nous n'avons pas le récitant du bunraku mais c'est un élément même du trio qui est là.

Alors c'est celui, en tant que sujet divisé, c'est celui dont Lacan souligne l'angoisse et nous voilà un peu raccroché du terme que nous amène, souligne Guy Trobas. Il est angoisse, et Lacan souligne que est-il sa propre angoisse ou est-il l'angoisse du récit, il

établit là une différence que nus pouvons faire valoir, bien.

Disons que l'angoisse est par excellence l'affect du sujet divisé. Et c'est là qu'il faut bien situer le rapport de cette angoisse avec, cette angoisse du sujet, le rapport de cette angoisse du sujet avec l'objet petit *a*. Au fond l'objet petit *a* c'est plutôt par excellence le pare angoisse, précisément en tant que cause du désir.

Le remède à l'angoisse c'est le désir et c'est bien ce qu'on observe dans l'expérience analytique meme, où si l'analyse cesse de se mettre en position de cause, petit *a*, il obtient ou doit obtenir un soulagement d'angoisse à la place du sujet. Et quand il l'obtient pas c'est une indication clinique que peut être, enfin qu'il a sa valeur propre à, enfin à distinguer comme telle. Ceci dit, Lacan indique que au fond ce petit *a* il est angoisse à l'occasion. alors comme voir ça pour introduire le travail de Guy Trobas, on peut faire la jonction, la jonction peut être multiple avec le texte sur Lol V. Stein, c'est la même que de dire que c'est le désir de l'Autre qui angoisse le sujet. Le désir de l'Autre c'est que l'Autre ait un manque, et qu'au fond que l'Autre soit animé du désir de combler son manque. Et voilà que ce désir se tourne vers moi, tourne son radar vers moi, voilà qu'il se peut que je sois ce qui manque à l'Autre. et s'il y a une chose que je ne sais pas, c'est que je ne sais pas ce que je suis dans le désir de l'Autre, je ne sais pas en quoi je peux le satisfaire, ou en quoi je peux manquer à le satisfaire. Et par là meme l'énigme du désir de l'Autre c'est l'énigme de mon propre statut en tant qu'objet petit *a* cause de ce désir énigmatique.

Et, disons que c'est l'élément inquiétant qu'il y a foncièrement dans la disposition des trois prisonniers. Je ne sais pas ce que je suis pour eux, je ne sais pas de quelle façon je m'inscris dans la vision qu'ils ont de moi, est-ce que je m'inscris comme noir ou est-ce que je m'inscris comme blanc, eux le savent et moi je ne le sais pas.

Alors, il y a une façon de résoudre la question, c'est en effet d'assumer dans la joie le fait d'être ce que l'Autre désire, d'être la cause de son désir. C'est la solution foncièrement érotomaniaque. Et c'est là que s'inscrit ce que Lacan distingue comme une des deux grandes formes de l'amour, la forme érotomaniaque de l'amour. L'amour au fond, dans cette forme, c'est ce qui permet d'assumer d'être ce que l'Autre désire, et meme quand on est la comtesse de Castiglione, on peut se permettre de dire : je suis ce que tous les autres désirent et ils ne m'auront pas, tintin ! ! je me photographie, je me jouis moi-même à me photographier ! et vous n'aurez que, à travers les siècles, vous n'aurez que la petite monnaie de mon image, bon. Et je fais une exception pour napoléon III, parce que c'est l'Empereur, bon. Mais pas vous ! voilà ! (*rires*).

Alors, il est d'ailleurs, enfin, c'est quand même, elle a gardé dans une boite précieuse, qu'on voit à Turin, elle a gardé dans une boite précieuse sa chemise de nuit de sa première nuit avec l'Empereur, une dépouille, enfin, je suppose qu'elle était identifiée d'une certaine façon de la présence de l'Empereur dans cette chemise de nuit, ça parcoure des siècles d'ailleurs, jusqu'à des événements récents, où alors là s'est produit, c'est examiné par le F.B.I., etc., et au fond elle a ? ? j'ai eu la peau de la bête ? ? ?

Alors, en revanche, c'est là qu'on comprend l'angoisse de Jacques Hold, qui sert à quelque chose à Lol, mais vraiment là, et parce que il devient la marionnette de Lol et dès les premières lignes il présente ce qu'il appelle l'écrasante – ça c'est très beau comme expression – l'écrasante actualité de Lol dans ma vie. Et c'est au nom de l'écrasante et actualité de Lol qu'au fond il nous livre ces lignes que nous lisons, c'est les lignes d'un écrasé, écrasé par l'actualité du désir de Lol qui lui reste néanmoins opaque et qu'il essaye dans ce roman, passionnément de déchiffrer, étant par là meme dans la positon du romancier classique, à savoir celui qui, sauf qu'ici on voit l'effort. Balzac fait aucun effort, enfin, Balzac il boit des cafés, il se met à sa

table, puis, et puis dès qu'il se met à gratter il sait tout.

Fin de la 1ere partie du cours 20 du 310500

Début de la 2eme partie du cours 20

Et on est encore d'ailleurs, aujourd'hui, c'est pas qu'il est le sujet-supposé-savoir, il est le savoir, le savoir sur toutes choses qu'il y a en ce monde, y compris ce qu'il y a dans chaque tête de chacun de ses personnages. Position d'omnisavoir que Jean-Paul Sartre, existentialiste, critiquera, moquera dans un article célèbre sur l'art du roman, au détriment de François Mauriac et qui se terminait par la phrase : monsieur Mauriac, dieu n'est pas un romancier et monsieur Mauriac non plus. Il a bien vu, c'est-à-dire s'il y a en effet du tout-savoir, bon, sauf que Balzac oui est un romancier, enfin, il n'y a qu'un existentialiste qui soit un romancier mais manque de pot il n'est pas romancier non plus, pour d'autres raisons.

Mais, ici, si vous voulez, précisément, ce qui est beau, c'est que il est dans la position du romancier essayant de reconstituer les pensées de l'Autre et les seules pensées qui l'intéresse c'est les pensées de Lol et donc, c'est dans cet effort même que s'écrit ce qui nous est livré sous la forme d'un roman.

Et, au fond, c'est habité par la question, angoissée : que suis-je dans le désir de Lol ? et la réponse évidemment est : tu n'es que son instrument pour saisir Tatiana. Ecoutez, comme j'entend bien donner la parole à Guy Trobas, je crois qu'on va voir un autre visage de l'angoisse à travers son exposé, cette fois-ci directement lié au sophisme des trois prisonniers, et donc je lui donne la parole.

Guy Trobas : Chacun aura été sensible, je pense, à la touche d'allégresse qui a marqué les propos de Jacques-Alain Miller lors de son avant dernier Cours, celui du 17 mai dernier.

Pour ma part, celle-ci a eu pour effet de me transférer une certaine agitation dans les méninges, une agitation travailleuse, au point que j'ai voulu lui en transmettre les résultats, en forme d'interrogation, sur un aspect subjectif, du temps logique.

Cet aspect est celui qui permet de les réintroduire, le registre de l'affect, donc du libidinal. Dans sa réponse Jacques-Alain Miller m'a proposé de reprendre ce questionnement pour vous, en le développant un peu, ce dont je le remercie à nouveau vivement.

Alors, le point de départ de ma réflexion m'a été donné par cette décomposition du temps pour comprendre que Jacques-Alain Miller a mis en relief à partir du texte de Lacan. C'est une décomposition d'autant moins évidente que la durée pendant laquelle les deux autres protagonistes, les deux blancs, suspendent leur décision par un moment de méditation, qui peut être, note Lacan, aussi bref que l'instant du regard, donc ces deux temps ne livrent pas dans leur obligation de différence une hétérogénéité objectivable qui orienterait le temps pour comprendre.

Je rappelle ici ces deux moments, noté petit a, et petit b par Jacques-Alain Miller, petit a c'est le temps d'attente, ce que l'autre va faire, petit b c'est le temps de constater que l'autre lui aussi attend ce que je vais faire. Notons au passage deux choses, la première est la précision que ces formulations, lesquelles, vous le remarquez font venir au premier plan l'attente, la précision que ces formulations nous apporte sur ce que Lacan appelle la tension temporelle, amenant le mouvement logique du sophisme.

Celle-ci, cette tension temporelle, est non seulement faite de l'urgence de la situation concluante, mais aussi de la nécessité que dans cette urgence la hâte finale soit précédée d'un temps d'attente, en fait de deux.

Il est facile d'imaginer que la structure de cette tension temporelle malmènerait la subjectivité névrotique et je verrais bien là un motif à la ? ? sous-jacente de Lacan, quand introduisant le problème il nous dit qu'il s'agit de trois détenus de choix.

La seconde chose que je voudrais signaler, c'est combien les deux formulations précédentes, nous éclairent sur l'opposition que fait valoir Lacan entre structure spatiale du procès logique, du dilemme des trois prisonniers, et une structure temporelle. La première qui est manifeste dans la conjoncture où deux disques noirs et un disque blanc sont disposés et qui perdurent dans le temps du regard les deux autres conjonctures, est une structure dont la logique implique nulle intersubjectivité.

Par contre, dans ces deux autres conjonctures, les moments a, petit a de petit b du temps pour comprendre mettent parfaitement en relief en quoi cette structure temporelle est absolument consubstantielle du virage à l'intersubjectivité dans le procès logique. C'est-à-dire du moment où le sujet se détache du signe porté par les autres pour basculer vers les représentations, vers les signifiants du calcul dont ils sont animés à partir du constat de l'absence des disques noir.

Je reviens à présent sur la décomposition du temps pour comprendre, spécialement sur son moment petit *a*, qui a donc stimulé ma cogitation.

Plus précisément c'est cette attente, n'est-ce pas, le temps d'attente de ce que l'Autre va faire, dit Jacques-Alain Miller, c'est cette attente qui m'a fait m'interroger sur ceci que peut-être nous avons là le moment où, dans le virage précédent, dans le mouvement de ce sujet dit par Lacan de pure logique, émerge cependant un affect, pas n'importe lequel, l'affect radicalement corrélé à notre structure subjective, à savoir l'angoisse.

Alors ce qui me semble, peut déjà induire, éveiller une telle hypothèse, c'est qu'après Freud, qui avait déjà noté la valeur théorique à propos de l'angoisse du symptôme nucléaire de la névrose d'angoisse, c'est-à-dire de l'attente anxieuse, Lacan a lui aussi mis en valeur ce registre. Tout particulièrement dans ses séminaires sur l'identification et sur l'angoisse, il précise l'articulation entre cette dernière et l'attente. C'est dans la mesure où le désir de l'Autre met le sujet en position d'attente, par rapport au point où ce désir l'implique, sans le reconnaître, que se trouve suscitée l'angoisse dans le dit-sujet.

C'est d'ailleurs dans le séminaire l'angoisse, à la leçon du 27 février 63 que Lacan mentionne justement la dimension temporelle de l'angoisse, cette mention qui va dans le sens de notre propos, n'est d'ailleurs pas la première, car il y en a une autre, qui m'était restée opaque, jusqu'à ce séminaire sur l'angoisse, elle se trouve page 109 des *Ecrits*, dans « L'agressivité en psychanalyse », texte qui suit de trois ans le temps logique. Dans un passage de ce texte Lacan propose en effet pour ce qui est dit-il de notre praxis, la catégorie de l'espace, qui est celle de l'inertie du moi et des scotomes inertes des symptômes, il oppose donc cette catégorie d'espace à la dimension temporelle dont répond l'angoisse. Donc en 1948.

S'agissant donc de l'hypothèse que j'ai avancé, dont vous voyez le ressort avec l'incidence supposée de l'attente, un argument s'en allait contre sa valeur subjective d'angoisse. En effet, ce que les autres vont faire, l'attente de ce que les autres vont faire, ce que les autres vont faire ne s'articulent pas à priori dans le registre du désir de l'Autre et de son opacité énigmatique pour le sujet.

C'est en effet ce qu'on peut objecter à mon hypothèse avec Lacan qui nous précise bien pages 205-206 des *Ecrits*, que dans l'intersubjectivité dont il s'agit, dans le temps pour comprendre, les sujets, engendrés, sont des sujets je le cite : des sujets indéfinis sauf par leur réciprocité, c'est-à-dire des sujets non particulier. Ce sont des semblables, ou comme le dit Lacan ? ?208, l'un ne se reconnaît que dans l'Autre. en d'autres termes chacun peut prêter à l'autre le

meme calcul logicien et c'est pour cela que le moment B qui suit, le moment B du temps pour comprendre, le constat que l'autre lui aussi attend ce que je vais faire, est somme toute la simple déduction spéculaire, transitiviste, du moment petit a. donc cette transparence si on peut dire du désir de l'autre semble ici faire obstacle à l'émergence de l'angoisse.

La porte se referme-t-elle alors sur l'hypothèse avancée ? ce n'est pas sur, quelque chose dans cet écrit de Lacan la laisse pour le moins entrebâillée, quelque chose que j'y ai retrouvé, pour l'avoir cherché dans l'après-coup de mon hypothèse, à savoir qu'il introduit lui-même dans ces sujets dont la logique ne semble répondre que des effets du signifiant, il introduit lui-même à un moment donné le registre de l'angoisse.

Ce n'est pas au mouvement du temps pour comprendre, encore moins chose à laquelle on pourrait penser, en raison du calme grave, dramatique de la situation, ce n'est pas là qu'il l'introduit, mais il l'introduit comme corrélat du mouvement logique lui-même dans son troisième temps, plus précisément sur le versant de la hâte, du moment de conclure. Je vous lit le passage, n'est-ce pas, page 207, qui intervient à titre d'approfondissement de l'originalité de l'assertion par le sujet qui conclut par son mouvement logique.

Donc je le cite : « Progressant sur les relations propositionnelles des deux premiers moments, *apodose* et *hypothèse*, la conjonction ici manifestée se noue en une *motivation* de la conclusion, « *pour qu'il n'y ait pas* » - Lacan ouvre une parenthèse – (de retard qui engendre l'erreur), où semble affleurer la forme ontologique de l'angoisse, curieusement reflétée dans l'expression grammaticale équivalente, « *de peur que* » (le retard n'engendre l'erreur).

Vous remarquerez que l'expression « où semble affleurer la forme ontologique de l'angoisse », par sa nuance n'est-ce pas entre le phénomène et l'ontologique, n'exclut pas que l'angoisse consubstantielle donc à l'être du sujet, ici, qu'il soit pur logicien ou non, n'exclut pas que l'angoisse puisse exister ici, voire opérer, inaperçu, dans les temps logiques précédents.

Ceci étant la question se pose de ce qui peut motiver cet affleurement dans l'assertion dite conclusive. Il est clair que nous sommes là renvoyé à la modification de la détermination subjective des trois acteurs dans cette modulation temporelle nouvelle, donc du moment de conclure.

Je ne vais pas reprendre le commentaire qu'a fait sur ce point Jacques-Alain Miller, il y a deux semaines, mais simplement rappeler que dans ce troisième temps, logique, chacun des sujets se trouve manifestement précipité dans quelque chose, qui n'est plus objectivable, et qui s'appelle rivalité, concurrence. Une rivalité, une concurrence, qui joue par rapport à ceci, que chaque sujet à être devancé par les autres est rejeté, enfin risque d'être rejeté dans l'erreur ou l'indétermination, ne pouvoir reconnaître s'il n'est pas un noir.

Il y a là comme le note Lacan , page 206, une urgence du mouvement logique, une urgence de ne pas attendre plus pour conclure sa logique assertive. C'est aussi bien, souligne-t-il, le culmen de la tension temporelle. Une certaine évidence peut nous pousser à considérer que c'est à cette apnée de la dite tension qu'est du l'affleurement de l'angoisse.

Mais il me semble que l'on peut faire valoir un autre angle d'approche que celle-ci, ou de celui-ci, de cet affleurement, à partir de ce que Lacan fait valoir page 208 sur le « *je* », j-e, sur le sujet de l'assertion subjective qui est donc l'assertion qui est en jeu dans le moment de conclure.

Ce sujet nouveau en quelque sorte, ce « *je* » en tant que sujet de l'assertion conclusive, s'isole écrit Lacan, s'isole par un battement de temps logique de l'autre, c'est-à-dire d'avec la relation de réciprocité. Ce « *je* », ce sujet de l'assertion, s'isole de la relation de réciprocité. En d'autres termes Lacan fait reposer en ce point où s'affirme la

relation justement de rivalité, il fait reposer là-dessus la possibilité de dégagement de chaque sujet, n'est-ce pas, du transitivisme spéculaire indéterminé, du temps logique précédent.

Il y a là comme l'indique l'expression justement d'assertion subjective et non pas objective, il y a là n'est-ce pas une véritable émergence du sujet, tout au moins pour Lacan, dans ce texte, une véritable ignorance du sujet dans sa particularité cette fois-ci, qui rompt à la transparence des calculs que chacun peut supposer dans les autres. Comme l'écrit Lacan page 207 : « (…) le jugement qui conclut le sophisme ne peut être porté que par le sujet qui en a formé l'assertion sur soi, et ne peut sans réserve lui être imputé par quelque autre.

Voilà le calcul se brise. Enfin le calcul qui aboutit à l'assertion objective. Et bien si justement il ? ?à ce niveau, que peut être introduite la considération du désir de l'autre. Dans ce troisième temps du sophisme et ceci dans la mesure meme où la dite particularité de chacun des sujets – de chacun des protagonistes – n'en fait plus pour les autres un semblable mais bel et bien un grand Autre.

Sans doute pourrions nous dire que ce qui désigne dans le temps logique cet autre, ce qui lui donne consistance, et qui au-delà implique son désir, à ce moment de l'enseignement de Lacan, c'est ce que Lacan nomme rivalité, jalousie ou concurrence. En ce sens il paraît soutenable de poser que ce n'est pas le culmen comme tel de la tension temporelle qu'il faut entendre comme motivant l'affleurement de l'angoisse, ce qui serait un point de vue peut-être un peu trop économique, du fait de ce terme de culmen, mais plutôt le crescendo de l'urgence concurrentielle, n'est-ce pas, en tant qu'elle trouve à s'y réincarner, dans ce crescendo, le désir de l'Autre qui est sous-jacent. Près de trente ans plus tard dans son séminaire *Encore*, page 47, n'est-ce pas cette perspective que Lacan met en valeur, dans, revenant sur son temps logique, il note que chacun n'intervient dans ce ternaire, qu'au titre de cet objet petit *a* qu'il est sous le regard des autres.

Et si à présent en partant de cette subjectivation d'une concurrence avec l'Autre dans la fonction du temps logique, une phrase de Lacan page 208, nous relevons, comme Jacques-Alain Miller l'a montré, que tout le ressort du temps logique joue là-dessus, au fond ne sommes-nous pas autorisé, à déduire que non seulement le registre de l'angoisse est mis en jeu au temps pour comprendre, mais aussi manière de rectifier mon hypothèse de départ, finalement dès l'instant du regard.

Et donc, si à présent, comme je le disais en partant de cette subjectivation d'une concurrence avec l'Autre, dans la fonction du temps logique, nous relevons, comme Jacques-Alain Miller l'a montré, que tout l'effort du temps logique joue là-dessus, ne sommes-nous pas autorisé à déduire que ce registre de l'angoisse apparaît à chacun de ces temps, logique.

Pour conclure après cette interrogation j'introduirais encore un questionnement, celui-ci concerne le moment de conclure, dans lequel il me semble correct d'introduire aussi une certaine décomposition. Il y a la précipitation du mouvement logique, qui aboutit au jugement assertif, précipitation dans laquelle affleure l'angoisse au point où la tension temporelle trouve sa plus grande densité intersubjective. Mais il y a aussi la manifestation du jugement n'est-ce pas, sous la forme de la hâte qui anticipe sur sa certitude et vient, lequel ? ? nous dit Lacan, décharge cette tension. Il est logique de poser que ce moment est aussi celui qui ouvre à la résolution de l'angoisse. la question peut alors être soulevée de l'articulation, pas entre la certitude de l'angoisse et l'acte qui engendre la certitude dans le temps logique. Là-dessus, contre les réflexions, pourrait être relancer par ce que nous dit Lacan, n'est-ce pas, dans sa leçon du 19 décembre 62, dans le Séminaire l'Angoisse, à savoir que c'est justement

peut-être de l'angoisse que l'action emprunte sa certitude.

Un dernier mot sur l'arrière plan de cette lecture que je vous ai proposé, celui-ci est simple à énoncé, mais bien plus difficile à conceptualiser dans ses tenants et aboutissants, si comme l'a annoncé Jacques-Alain Miller dans une formule frappante, en tout cas qui m'a frappé, le temps est lui même un effet de la structure signifiante, c'est bien parce que cette structure est animée par l'objet petit *a*, sans doute en dernier instance, est-ce que ce semblant ontologique que nous devons faire reposer le temps logique.

C'est en tout cas la perspective que j'ai voulu donner avec cette mise en relief de l'angoisse, qui habitait ce temps logique.

Applaudissements.

Jacques-Alain Miller : On est toujours là vous voyez, faut pas confondre, je crois, les incendies avec les boules puantes. Donc prenons notre temps, bon.

Je remercie beaucoup Guy Trobas de sa ponctuation qui peut en effet s'appuyer sur une conception constante de Lacan, qu'on trouve déjà comme il est allé le chercher dans son écrit sur l'agressivité en psychanalyse, un de ses exposés d'après-guerre, devant le groupe analytique et qui lie de façon essentielle l'angoisse et le temps. Et il y a une appartenance essentielle de l'angoisse et du temps.

Et c'est lié disons, à la jonction de l'angoisse et du désir de l'Autre, c'est pas une appartenance circonstancielle, c'est que l'angoisse est impensable sinon comme phénomène temporel.

Et pourquoi ? entant qu'elle est liée au désir de l'Autre elle prend la forme si on veut lui donner une forme d'énoncé, la forme que va-t-il faire ? mais avec l'accent supplémentaire c'est pas l'attente tranquille de qu'est-ce que l'autre va faire ? est-ce qu'il va partir ou est-ce qu'il va rester ? c'est ce qu'on a dans les trois prisonniers. Evidemment si j'étais est-ce que l'autre va partir ou est-ce qu'il va me fendre la tête en deux, là ça commencerais à être autre chose. Au fond dans le sophisme des trois prisonniers, il est entendu que chaque prisonnier ne songe qu'à calculer, à jouir en calculant dans sa tête et à prendre la poudre d'escampette. On dit c'est des prisonniers donc on comprend que leur désir est su par tout le monde c'est de prendre la poudre d'escampette. N'est-ce pas ? d'ailleurs c'est pas comme ça lorsqu'on nous représente dans des scénarios, au cinéma, des prisonniers qui prennent la poudre d'escampette en général ils s'interfèrent parmi eux des beaucoup d'autres désirs que celui de prendre la poudre d'escampette. ils oublient de prendre la poudre d'escampette pour prendre la femme du voisin et à ce moment là ça met à mal, on se rend compte que leur désir n'est pas univoque. Au fond, dans ce récit, en effet, le désir est univoque chacun ne pense à l'autre que comme un moyen épistémologique de sortir, que de l'inscrire comme un élément de son calcul logique pour sortir. Lol V. Stein elle n'inscrit pas les autres comme des éléments de calcul épistémique pour sortir, elle en fait des éléments de sa jouissance insituable, bon.

Fin de la 2eme partir du cours 20.

Début de la 3eme partie du cours 20

Donc, lorsque le désir de l'Autre on ne sait pas lequel il est, alors on est en

effet suspendu à ce qu'il va faire. Et, plus précisément à ce qu'il va me faire. Et dans tous les sens on peut prendre ce « ce qu'il va me faire », c'est-à-dire qu'est-ce qu'il va me faire à moi qui peut me faire du mal, parce que son désir peut comporter ça, du mal pour moi, de la brutalité, de la violence, bon. Et puis, qu'est-ce qu'il va me faire au sens de quel être son acte va-t-il me conférer ? Et donc, horreur, enfin, angoisse, est-ce que par exemple je serai pour l'Autre qui s'approche un aliment ? Est-ce que c'est l'être d'aliment que il va m'infliger en me considérant comme bon à manger. Et, brusquement, bon, et ce sont des épisodes d'ailleurs à la fois dont on fait du rire dans les *comics* ou dans les films, etc., brusquement l'oiseau s'aperçoit, en effet, alors ou il ne s'aperçoit pas justement dans les histoires de Fifi et Sylvestre. Fifi n'est qu'un aliment pour Sylvestre, et Fifi pas du tout pense qu'ils sont là pour deviser etc, est absolument aveugle et absolument pas angoissé. Fifi, il n'est pas angoissé par le désir de dévoration de l'autre qu'il ne perçoit même pas, bon.

Alors, au fond, c'est dans ce « que va-t-il me faire » que gît l'angoisse et donc l'élément temporel de l'angoisse, à savoir c'est le moment d'après, je ne le sais pas encore mais je vais le savoir. Et tu vas voir ce qu'il va t'arriver, comme dis l'autre, bon.

Alors donc il y a quelque chose dans l'angoisse en effet qui comporte le « l'autre est sur le point de », « un instant plus tard et ça y est », avec aussi le « être indéfiniment sur le point de », dans le « allons, allons, marchons, partons », etc et puis on va sur place, ou les déménageurs qui sont là, nous déménageons etc, et ils ne déménagent rien du tout, toute la pièce se passe dans la déclaration des déménageurs qui vont déménager la maison et puis la maison reste en place.

Alors, à cet égard, au fond il y a un élément qui est souligné, vous essayez d'introduire l'angoisse dans le temps pour comprendre, à cause du terme d'attente et d'attente anxieuse qui est la piste sur laquelle nous a mis Freud.

Alors, évidemment, comme c'est à facettes il faut qu'on arrive à s'entendre, parce que. Au fond il y a un quand même, on ne peut pas confondre l'attente des deux qui attendent que l'autre fassent quelque chose, jusqu'à se rendre compte que le binaire, enfin l'autre, est aussi en train d'attendre ce que lui-même va faire et puis le troisième. Le troisième, même s'il a lui aussi un temps pour comprendre, il n'est pas dans la même position, parce qu'au départ, dans les trois, au fond il est en train d'attendre ce que les autres vont faire, et au fond il ne peut rein faire d'autre que d'attendre. C'est-à-dire là, lui il sait qu'il ne peut pas partir, étant donné qu'il a en face de lui deux blancs, donc il attend de voir si les autres, eux, peuvent partir parce que lui serait noir. Mais ça il faut qu'il attende. Là, il y a une durée, si je puis dire, incompressible, une attente incompressible. Il faut attendre. Prenez votre tour, prenez votre tour, il y a la queue Monsieur, on ne peut pas, bon. Et là il y a la queue au guichet du temps logique. Faut qu'il attende, faut que le troisième qui a en face de lui deux blancs, il faut qu'il attende son tour. Et donc là il se tourne les pouces. Il n'est pas, à mon avis, il n'est pas dans l'angoisse, parce que il faut qu'il attende ce que les autres vont faire. Et simplement, il y a un moment où cette attente là, où il est quand même à se tourner les pouces, à savoir Messieurs avez vous fini votre temps pour comprendre. Il y a un moment où il bascule, il y a une bascule de l'attente, disons, et où il se trouve dans la position les autres ne sont pas partis avant moi, donc il faut que je fonce et que je parte pour qu'ils ne partent pas avant moi. Ce n'est pas la même chose.

Donc là, c'est là qu'on a l'effet de la conclusion, du moment de conclure. Lorsque le sujet, qui avait commencé à se tourner les pouces, logiquement je me tourne les pouces non pas parce que je suis cossard, mais en fonction du temps logique, à un moment le sujet,

structuralement cossard, se trouve aspiré dans la scène, et cette fois-ci il faut qu'il bouge et à toute blinde.

Donc, c'est ça l'effet spectaculaire que Lacan obtient, c'est, il vous donne le sentiment de cette aspiration dans la scène du sujet. Au début lui il est devant les deux qui comprennent, qui prennent tous leur temps pour comprendre, c'est, si vous voulez, la figure qui visiblement est fascinante aussi pour Lacan, que vous avez sur *les Ambassadeurs*. Il y a le gros, il y a le petit, ils sont là, dans leur temps pour comprendre, avec tous les instruments pour comprendre qu'il y a sur les étagères. Et puis, il y a un moment, vous qui êtes là à reconfigurer, pfuit ! vous êtes comme l'étoile filante qui s'inscrit sous la forme anamorphique en dessous.

Et donc, aspiré, vous êtes obligé, c'est pas simplement de toi aussi il est question, de *res sagitur*, mais aspiré dans la salle, ça ne peut plus attendre.

Alors, évidemment, il y a quand même, bon, il y a un temps d'attente pas du tout angoissant, du genre il faut que jeunesse se passe, donc on attend que la jeunesse finisse ses conneries pour arriver à la sagesse de l'âge mur. Tandis que là, il y a un « je dois agir », bon. Et c'est là, alors ça c'est un acte en effet créateur de vérité, puisque, comme je l'avais décomposé, c'est un acte qui rend vrai la prémisse à partir de laquelle se fait l'acte. Je l'ai décomposé logiquement, c'est un acte qui rend vrai la prémisse qui permet de faire l'acte. Et donc il y a un temps où il faut faire l'acte, sinon la prémisse qui permet de le faire ne sera jamais vraie.

Alors, là on voit que, évidemment, ça complique de beaucoup l'idée qu'on a, bêtement, parce que les mots sont bêtes, foncièrement, de la dépendance à l'égard de l'Autre. On dit dépendant, est-on trop dépendant, je dépend, bon, la dépendance à l'égard de l'Autre. On voit ça sur le mode de la chaîne, je suis attaché, je ne peux pas me tirer, bon.

On croit que la dépendance c'est ça, enfin c'est un des modes de la dépendance en effet. Là, c'est quand même autre chose, c'est je dépend de ce que l'autre va faire. Et au fond, là je dépend d'un vouloir opaque, je dépend d'un caprice qui n'a pas de loi.

Alors ceci dit, l'attente, elle n'est pas forcément anxieuse. Ce n'est pas le statut propre de l'attente d'être anxieuse. Pour donner un exemple, toujours dans l'ordre cinématographique, un film que je me suis trouvé voir d'ailleurs, et que tout le monde va voir paraît-il *Le goût des autres,* c'est très occupé par ça. Il y a le personnage du chauffeur de maître et du garde du corps de maître, au fond on nous les montre ils passent leur temps à attendre. Les deux passent leur temps à attendre le troisième qui est le maître. Et le maître se goberge, va voir sa femme, va voir sa copine etc, enfin il est le maître et les deux autres, pas anxieux pour deux sous, ils poireautent. Les deux autres vivent l'attente sur le mode nous poireautons.

Voilà, donc, c'est un mode de l'attente sans angoisse. C'est l'attente, je m'emmerde, quand est-ce qu'il va avoir fini de faire ses petits plaisirs etc ? Moyennant quoi, le moment drôle, et ce que fait l'autre et ce qui lui arrive finalement ça ne change pas leur statut de chauffeur et de garde du corps. Et donc évidemment, à la première occasion, pendant que le garde du corps regarde ailleurs, le patron se fait casser la figure, complètement dans la rue et le garde du corps arrive et se met à courir à toute blinde, et ça ne sert à rien, mais il reste garde du corps, ça ne le touche pas dans son être.

Donc là, au fond, ils sont attachés comme salarié chauffeur et salarié garde du corps au patron, mais ce qui arrive au patron dans ses petits plaisirs, ça leur est profondément indifférent, eux ils ont leur objet, leur femme, c'est différent.

Donc, là au fond, c'est l'ennui, c'est l'attente comme ennui. C'est très différent de le moment où je suis à attendre, ou ce que va faire l'autre peut me changer dans mon être, m'atteindre dans mon être. Et donc là c'est lié disons à une imminence, c'est lié foncièrement à l'imminence, c'est-à-dire, c'est tout près de se passer. Et

donc là, en effet, on a le phénomène anxieux mais qui est essentiellement lié à l'imminence de ce qui peut avoir lié.

Et, alors, je pense que l'angoisse dans le temps logique, que Lacan signale, en effet, je ne crois pas qu'elle soit présente dans ce qu'il dégage comme forme pure du temps pour comprendre. Dans le forme pure du temps pour comprendre, c'est le troisième regardant les autres en train de voir si l'autre va bouger et fond condamné à attendre là, ils sont condamnés à attendre, on est tranquille quand on est condamné à attendre, parce qu'on sait ce qu'on a à faire. A, quand il y a deux prisonniers, A il n'a pas à s'angoisser, il a simplement à attendre si B s'en va. Si B s'en va avant lui. Si B s'en va avant lui il sait ce qu'il est, il est couillonné, mais c'est comme ça parce qu'il n'avait pas le bon disque.

Tandis que, donc là c'est un temps d'attente, obligé, c'est un temps d'attente il faut y passer. C'est très différent lorsque, alors ça c'est la forme pure, logique, du temps pour comprendre, qu'on ne peut pas comprimer. En revanche lorsque émerge le temps pour conclure, c'est tout à fait différent. Dans le moment de conclure c'est mon acte qui rend vrai la situation, c'est-à-dire c'est mon acte, l'autre n'étant pas parti avant moi, je pars. Mais évidemment à ce moment là il faut que je me dépêche de partir pour qu'il ne soit pas parti avant moi.

Et donc c'est là qu'il y a à la fois un je pars de peur qu'il ne parte, et le moment de la concurrence que vous avez signalé, mais qu'il y a dans l'acte la résolution de l'incertitude et donc ici on voit se coller de très près, l'angoisse et puis la résolution de l'angoisse, dans la certitude.

Tandis que dans la fermeture du temps pour comprendre au fond, il faut que j'attende, il y a un il faut que j'attende, qui lui n'est pas angoissant en tant que tel, et ce qui est angoissant c'est le il faut que j'agisse très vite. Et, donc, alors il faut encore ajouter que se qui se présente comme concurrent se résout quand meme comme coopération, c'est-à-dire comme le signale Lacan finalement je ne peux trouver la solution que si chacun a bien joué son rôle.

Donc voilà, enfin une réflexion que je voulais apporter à votre… est-ce que Eric Laurent voudrait dire sur le sujet, nous sommes toujours…

Eric Laurent : Oui, trois points. Le premier c'est que, au fond, la suite du temps logique qui m'avait aussi retenu c'est dans *Encore*, le moment où, à propos de l'évocation, si on veut de l'Autre de la science, l'un du calcul universel, il réintroduit le temps, la temporalité propre, le lien de cette substance particulière qu'est la psychanalyse et du temps.

Alors, je n'avais pas compris, au fond ce passage là, qui m'était fort opaque et je ne dirai pas que je l'ai tout compris mais en le relisant je le comprend mieux, une fois que…

Jacques-Alain Miller : Qu'est-ce que Lacan dit précisément ?

Eric Laurent : On pourrait reprendre sur la question, mais si tu veux c'est une fois que toi même, tu fais le, ayant saisi, enfin ayant montré comment ça se suspend, comment l'acte doit s'accomplir pour valider les prémices, comment le savoir lui-même devient tout entier appendu à un acte, à un acte qui implique, étant donné tout savoir, je dois calculer ma place par rapport à ce savoir, et est-ce que je ne serai pas l'objet qui manque au désir rangé dans ce savoir, qu'il n'y a pas de désir, qu'il n'y a pas d'Autre sans un désir de l'Autre.

Et, autrement dit, c'est comment, disons, la place où se dégage une sorte de féminisation du temps logique. Comment la féminisation du temps logique qui d'abord se présente en effet comme les hommes, les hommes et sur ce point homogène dans leurs désirs. Et ensuite en deux étapes, disons ou après dans le *Séminaire XVII* où Lacan parle de l'effet féminisant de l'objet petit *a*, et ensuite dans *Encore* où il amène le temps logique au moment où il situe, disons, la substance, la

substance jouissante comme profondément lié à la jouissance de l'Autre, à la jouissance de la femme, à l'autre jouissance.

Alors, ces étapes-là, je me demandais au fond comment ça se faisait, je comprend mieux maintenant, avec ce que tu disais sur l'effet féminisant de l'objet *a*, c'est ne suis-je pas ce qui manque à l'Autre ? effet féminisant de l'objet *a*, et qu'au fond l'autre de la science, qui amène là dans ce chapitre dans *Encore*, l'autre de la science radicalisant la coupure avec le savoir, il radicalise la question qu'est-ce que ce savoir veut de moi ? Et est-ce que je ne suis pas ce qui lui manque, à cet être.

Et que, disons, la dématérialisation, en ce sens, la dématérialisation du disque ou la façon dont se disjoint le disque, le corps, et les disques et les corps. La dématérialisation successive, je vois Lol Stein, l'histoire de Lol Stein comme une des étapes, vers la féminisation du temps logique. Dans Lol Stein on a son être de pur regard d'où le corps, enfin on se demande, elle jouit de quoi, effectivement d'une position féminine, l'organe peut très bien être celui d'un homme, l'autre homme, et l'autre corps c'est celui de Tatiana, donc une sorte de cette dématérialisation de sa jouissance à elle, qui s'opère, et qui est entièrement suspendue à une sorte d'acte qui se réalise, au nœud qui se refait comme un nœud même temporel.

Et au fond, les étapes entre le temps logique, Lol Stein, puis la reprise dans *Encore*, de cette question sont autant de chemins vers cette substance toute entière où se noue l'angoisse, le temps et la jouissance qui se retrouve suspendue au temps, suspendue à l'acte qu'il faut. Encore faut-il conclure que, par exemple je suis, je cause le désir de l'Autre.

Encore faut-il, disons, il faut l'acte analytique, de se mettre en acte, à cette place là, pour que s'engendre la prémisse, par exemple de type, alors il y a un savoir qui justifie que cette place soit occupée.

Guy Trobas : Je voudrais, enfin, simplement, de ce que Eric a dit, ce que vous avez dit vous-même, tout à l'heure…

Jacques-Alain Miller : Oh, eh bien nous nous faisons tous écho !

Guy Trobas : à savoir, que, oui c'est vrai, la position de l'analyste par certain côté soulage de l'angoisse, mais on voit bien que précisément dans l'acte analytique le désir de l'analyste, venant en quelque sorte en x du désir de l'Autre, au contraire amène une tension angoissante, bien souvent dans les liens analytiques, une tension dans le sujet. Là très souvent, en lui-même, angoissant d'ailleurs parfois même pour l'analyste, à mesure qu'il n'anticipe pas…

Jacques-Alain Miller : Oui, je crois que, en effet, l'expression que souligne Eric Laurent, la féminisation par l'objet petit *a*, c'est une autre version de la forme érotomaniaque de l'amour. L'objet petit *a* comme tache, on l'a vu, c'est ce qui fascine mon regard. Et donc, au fond, Lacan définie la position féminine, par excellence comme celle là, celle d'être le centre du regard, comme pour Lol.

Et donc, au fond, assumer la position de l'objet petit *a*, c'est assumer la féminisation qui va avec, si je puis dire l'exhibition. Et même, et c'est pour ça que toutes les virilités démonstratives, je roule des mécaniques, je me mets des casquettes de cuir, des vestes de cuir (*rires*), des pantalons de cuir et puis j'ai une grosse moto et…

Au fond plus on rajoute les signes emphatiques de la virilité, en fait ont un effet féminisant. C'est-à-dire l'attrape regard de la virilité emphatique, par l'effet féminisant de l'objet petit *a*, au fond, prennent le caractère de mascarade, bon.

Alors, à cet égard, aussi on peut dire d'une façon générale, au fond la question c'est : quelle solution trouver au désir de l'Autre ? il y a, le désir de l'Autre se présente au fond, on peut dire que son effet subjectif le plus

palpable c'est l'angoisse, à savoir que me fait, que suis-je dans ce désir ? Que me fait le désir de l'Autre, que me fait-il ?

Et, au fond, l'amour sous la forme érotomaniaque c'est la solution la meilleure, c'est-à-dire, je suis la cause du désir de l'Autre. C'est très simple je suis la cause du désir de l'Autre, il m'aime.

Et, au fond, c'est donc, ça se joue sur le pivot du désir entre angoisse et amour. Et, avoir la, enfin, la solution amoureuse est certainement la plus, c'est celle qui est dans l'ordre du pare angoisse, la mieux constituée. Et on voit ça, ce qui faudrait encore montrer, c'est pourquoi chez Lol V. Stein cette structure qui a l'air hystérique, en fait débouche sur tout à fait autre chose. Elle débouche sur autre chose, c'est que, ça débouche sur autre chose on peut dire quand le nœud se refait, simplement parce que là elle a un accès direct à la chose dont il s'agit. C'est-à-dire qu'elle nage dans sa jouissance, elle a franchit la barrière qui interdit d'obtenir la chose.

Maintenant je trouve très juste l'évocation d'Eric Laurent sur le « que le savoir me veut-il ? », on voit que c'est quelque chose comme ça qui aspire le sujet dans le discours scientifique. Andrews Wiles, celui qui a résolu le théorème de Fermat après trois siècles. Au fond il a raconté comment ça s'est passé pour lui. C'est-à-dire le moment où il s'est dit – moi j'avais lu des choses comme ça, je lis ça, je dis comme c'est intéressant, je referme le livre, je pense à autre chose, par exemple au temps logique de Lacan, etc., bon. Mais, au fond, Andrews Wiles raconte que à l'age de dix ans il est allé lire un manuel sur les célèbres problèmes non résolu dans les mathématiques, il a vu la théorie des grands esprits qui s'étaient penchés sur le théorème de Fermat, en se cassant le nez, et il s'est dit à dix ans, c'est moi qui résoudrait ça. Et au fond, un peu après 40 et après une épopée intellectuelle dont on a le récit, il a réussit à satisfaire son vœu d'enfant. Et au fond on voit que, enfin il a vu cette théorie de mathématiciens, ces portraits en série et au fond il s'est trouvé aspiré, c'est comme si les mathématiques avaient besoin de lui. Et donc en effet c'est, que décrivait Eric Laurent, là sous une forme un peu imagée, être aspiré pour devenir.

Mais au fond je m'aperçoit quand j'ai commencé là, cherchant à dire, à qualifier dans des termes, d'en trouver les termes pour qualifier ce qui m'amène la semaine prochaine, moi j'aurais pu plaider pour moi-même d'ailleurs, mais enfin je ne me fais pas tout à fait confiance évidemment pour le faire et pour, il faut savoir parler au juge, c'est ça l'essentiel, l'avocat est préposé au désir des juges, je ne suis pas sur comment il faut parler aux juges pour leur plaire, je suis meme, je pense que je risque de ne pas leur plaire, moi. Mais, au fond c'est ça quand j'ai dit que j'ai trouvé comme formule mon lot s'est trouvé lié à l'enseignement de Lacan, c'est quelque chose comme cela, c'est qu'à un moment il y a quand même eu un petit bougé, un petit trou, dans l'affaire, dans lequel j'ai au fond été aspiré, à un moment donné, et, au fond j'arrête pas de devoir le payer, comme ça, à travers les décennies. Il y a un phénomène au fond, on peut pas vraiment s'arrêter quand on est aspiré de cette façon là. Alors il faudrait que je retrouve, selon nos coordonnées, il faudrait que je retrouve le temps logique de l'affaire, hein, ça serait intéressant. Et est-ce que, oui vous m'encouragez à cela, à quel moment, c'est clair pour le Séminaire de Lacan, c'est clair que c'est parce que les autres n'arrivaient pas à le faire que je me dis… il m'a poussé, et d'autres dans le circuit avec lesquels je ne me sentais pas du tout en concurrence, je laissais faire, et c'est vrai que, Lacan m'a poussé là-dedans, donc, en tout cas c'est intéressant… mais enfin je ne vais pas tout vous dire non plus (*rires*), il commence à me faire le coup, là, de mais oui comme c'est intéressant ! (*rires*).

Bon en tout cas je vous remercie beaucoup, je remercie mes deux compères, je vous remercie en tant que trois compères, et cet être-à-trois se

retrouvera, si vous le voulez bien, l'être-à-trois se retrouvera la semaine prochaine pour poursuivre ses acrobaties ? ?

Applaudissements.

Fin du Cours 20 de Jacques-Alain Miller du 31 mai 00

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Vingt et unième séance du *Cours*

(mercredi 7 juin 2000)

XXI

Une dynamique s'est instaurée. Eric Laurent nous a apporté une lecture de Duras avec Lacan. Eric Laurent n'est pas encore là. Quand il arrivera, veuillez lui signaler de venir s'asseoir. Guy Trobas, ici présent, a ponctué la présence de l'angoisse dans le sophisme des trois prisonniers, il soulignait le rapport de l'angoisse et du temps. Et puis, voilà que j'ai reçu un courrier électronique intitulé « Lol et la différence féminine », qui m'a paru pertinent et original, et qui se terminait par le post-scriptum suivant - c'est *in cauda benenum.* Post-scriptum : « On se demande jusqu'où ira votre lignée d'homosexuée sur le podium. » Trobas : « Jusqu'où ira ? ! ! ! » - « On se demande jusqu'où ira votre lignée homosexuée – notez Trobas - sur le podium, ou sur scène, qui va d'un homme à deux, et de deux hommes à trois » – c'est très exact – « pour discuter justement de la différence féminine. Sans que vous remarquiez ce point aveugle, si bien décrit par Roland Barthes, dont il fait la remarque que chaque personne défend son propre sexe dans ce qu'il écrit. » On peut discuter. « C'est aussi drôle que triste de voir discuter une femme par un homme multiplié et tellement savant. Ce n'est pas mal d'être marginal, croyez-moi, on voit des choses qu'on ne peut pas voir, qu'on voit, on dit des choses qu'on ne peut pas voir ou dire, au centre. À vous, etc. ».

Il y avait dans ce post-scriptum une pointe de défi, et j'ai pensé que je ne pouvais pas vous faire manquer ça, et donc j'ai demandé à l'auteur de développer son point de vue. Comme vous le voyez, c'est une femme, et je me suis dit que si elle était la seule, ça ferait croire à *La* femme, donc, il en fallait une autre, et, pour une fois, j'ai demandé une contribution, je l'ai demandée à Catherine Lazarus-Matet, qui a bien voulu, entre dimanche soir et ce matin, la préparer sur Lol V. Stein.

Je me suis même dit, qu'il fallait que je rachète les malheureux propos dépréciatifs que j'avais à un moment lâchés sur l'œuvre de Marguerite Duras, et que l'intérêt foisonnant sur la question justifierait qu'on improvise, ou bien dans 15 jours, ou bien à la rentrée, un petit colloque Lol, qui nous permettrait de continuer d'en disserter, et ce d'autant plus que j'avais omis de vous le dire la dernière fois, à la sortie de l'exposé d'Eric Laurent, m'arrêtant sur le chemin du retour à un kiosque à journaux, même précisément celui du Sénat, où je m'arrête parce que le kiosquier est un ancien de ce *Cours*, et que, donc, je lui commente à la sortie ce que j'ai pu dire, et puis lui-même actuellement est en train de lire un Cours ancien de moi.

Et il se trouve que, passant à ce kiosque, j'ai croisé, ce qui ne m'était pas arrivé depuis vingt ans - là on se dit qu'il y a un dieu quelque part -, j'ai croisé Michèle Montrelay. Et donc, je lui ai dit : « Nous venons de parler de vous. » Peut-être que je pourrais la convaincre aussi d'assister, de participer à notre petit colloque Lol, puisque elle a joué un rôle important, décisif, pour l'intérêt que Lacan à l'époque a eu pour ce roman.

Pour être complet, je veux faire un sort à ce que j'ai reçu par un autre courrier électronique, que je m'apprêtais à citer la dernière fois – je n'en ai pas eu le temps – que m'avait adressé Catherine Bonningue, et qui me signalait ceci. Je vais commencer, en essayant de ne pas être trop long, par une petite introduction sur les thèmes que nous avons abordés les

fois précédentes, en m'appuyant au départ sur ce que signale Catherine Bonningue. Elle m'écrit, elle m'écrivait : « Vircondelet, dans sa biographie de Duras, cite Lacan, qui dirait du Ravissement de Lol V. Stein qu'il révèle une connaissance originelle du trouble de l'aliénation – mentale -, et relate mieux que tous les rapports psychiatriques « un délire cliniquement parfait ». Et elle me signale, en effet, qu'à la fin du roman, il lui semble, dit-elle, qu'il y a ce que Lacan appelle des signes de la folie de Lol, que Duras lui a confirmés de vive voix – « La police est en bas », dit Lol - Je ne la contredis pas, dit le narrateur, Jacques Hold – On bat des gens dans l'escalier, dit Lol - Je ne la contredis pas, etc. » Bien à vous.

Et en effet, quand on se reporte à ces dernières pages, dans cette ligne, on s'aperçoit que, évidemment, il y a là les éléments tout à fait certains du délire de Lol. C'est au moment où elle est avec ce Jacques Hold, l'amant de Tatiana, où ils sont là tous les deux, cette fois-ci, où l'homme, dit-il, l'oblige à se déshabiller – « La voici nue, elle ne bouge pas, elle me suit des yeux comme un inconnu lorsque je me déshabille à mon tour. - Qui est-ce ? La crise est là ». Et c'est alors qu'en effet on a ce dialogue – « La police est en bas. Je ne la contredis pas. – On bat des gens dans l'escalier. Je ne la contredis pas ». Et elle-même dit, on suppose d'elle-même – Qui c'est ? – et alors l'homme lui dit la parole qu'il devine qu'elle voudrait entendre : « - Elle gémit, me demande de le dire. Je dis : - Tatiana Karl, par exemple. »

C'est-à-dire qu'il l'appelle du nom de l'amie, et on a l'esquisse, la notation, qu'il y a un moment où, je cite : « Il n'y a plus eu de différence entre elle et Tatiana Karl. La désignation qu'elle faisait d'elle-même, les deux noms qu'elle se donnait : Tatiana Karl et Lol V. Stein. »

C'est-à-dire qu'à la pointe, il reste après deux petites pages, on a l'air de rentrer dans l'ordinaire, mais il y a l'indication, au fond fort précise, on peut dire d'un moment nietzschéen, de Lol V. Stein. Le point où Nietzsche en était arrivé quand il signait ses lettres : le crucifié, Dionysos, et son nom propre se multipliait dans l'histoire, et ici, on a l'indication de ce moment.

Cela me paraît donc en effet une indication tout à fait précieuse et qui donne une perspective proprement clinique à ce qui nous est présenté dans le texte de Duras.

Il faut que je fasse un petit sort à la référence qui m'est venue d'évoquer approximativement la dernière fois, concernant le moment où Balzac saute par-dessus les années sans avoir rien à décrire, moment que m'avait évoqué les dix années de bourgeoisisme tranquille de Lol V. Stein, et finalement, c'est dix ans où il y a plus que je ne disais, et que développe Catherine Lazarus-Matet dans son exposé.

C'est bien dans *La femme abandonnée.* Vous connaissez l'histoire de *La femme abandonnée*, madame de Beauséant, les deux personnages de cette nouvelle, au fond brève, madame de Beauséant et Gaston de Nueil. Madame de Beauséant que l'on connaît du *Père Goriot*, elle est la cousine, si je me souviens bien, de Rastignac, et, dans *le Père Goriot,* elle fait la leçon à Rastignac en lui expliquant comment la société fonctionne et comment il faut s'y placer.

Moyennant quoi, dans *La femme abandonnée*, elle va se retirer de tout. Elle est courtisée par le jeune Gaston de Nueil, plus jeune qu'elle. Elle dit non. Elle lui envoie une lettre et elle part, dans une calèche. Et lui part après elle. Il la suit jusqu'au lac de Genève. C'est un lieu choisi sans doute par Balzac parce que c'est le symbole de là où il ne se passe rien, là où c'est pas la mer, pas la mer qui est présente dans Lol V. Stein, et que Lol V. Stein ne regarde que, sur une glace, sur le mur, qu'elle regarde indirectement, elle ne se tourne pas vers la mer. Mais là, c'est la surface tranquille du lac de Genève, et donc, fuyant les assiduités du jeune gandin, la vicomtesse prit une petite maison sur le lac.

« Quand elle y fut installée, Gaston s'y présenta par une belle soirée à la nuit tombante. Jacques, valet de

chambre essentiellement aristocratique, ne s'étonna point de voir monsieur de Nueil et l'annonça en valet habitué à tout comprendre. » Voilà ce que c'est qu'un valet essentiellement aristocratique, c'est celui qui ne pose pas de question et qui n'a pas de temps pour comprendre. Il n'a pas de temps pour comprendre parce que ce sont les maîtres qui décident.

« En entendant ce nom en voyant le jeune homme, madame de Beauséant laissa tomber le livre qu'elle tenait - elle devait être en train de lire Lol V. Stein -, sa surprise donna le temps à Gaston d'arriver à elle et de lui dire d'une voix qui lui parut délicieuse – comment prendre une voix délicieuse ? – : avec quel plaisir je prenais les chevaux qui vous avaient menés ? » Il y a un point d'interrogation. C'est difficile de savoir comment on dit cette phrase. Il y a les petits chevaux, là, qui pour articuler plus tard, les petits chevaux qui mènent à madame de Beauséant et derrière elle Gaston de Nueil.

Alors, nous y sommes, nous sommes à pied d'œuvre, un paragraphe de Balzac pour dire qu'il ne va pas nous raconter ce qu'il appelle tous les petits protocoles de boudoir. D'ailleurs, à la fin de la nouvelle, le temps se précipite, on le sent bien, il y a des coupes temporelles. Donc, déjà là s'esquisse la première coupe temporelle. Bon, ils se parlent. Comme dit Balzac, pour introduire précisément la coupe temporelle : « Une Italienne, une de ces divines créatures dont l'âme est à l'antipode de celle des Parisiennes. » Ça c'est le même cliché que Stendhal distribue à plaisir et que de ce côté des Alpes on trouverait profondément immorale, disait en lisant les romans français - romans français qui sont plein de « et je te dis, elle dit au revoir monsieur, etc. » « Je ne vois pas pourquoi ces pauvres amoureux, français, passent autant de temps à arranger ce qui doit être l'affaire d'une matinée. »

Et donc, Balzac s'appuie sur l'autorité de cette italienne pour réduire le temps qui passe, et donc dire seulement : « Madame de Beauséant et monsieur de Nueil demeurèrent pendant trois années, dans la villa située sur le lac de Genève que la vicomtesse avait loué. «

L'accord là est pris dans une parenthèse. Il n'y a rien a décrire. « Ils y restèrent seuls sans voir personne, sans faire parler d'eux, se promenant en bateaux, se levant tard, enfin heureux comme nous rêvons tous de l'être. » Le terme de bonheur fait l'objet d'une dizaine de pages de Lol V. Stein qui sont relevées par Catherine Lazarus. Comme c'est Balzac, on vous décrit la maison, on vous décrit le lac et les nuages et puis on vous ne dit rien, parce qu'il n'y a rien à dire, de cet accord parfait. « Cette petite maison était simple, à persiennes vertes, entourée de larges balcons orné de tentes, une véritable maison d'amants, maison à canapés blancs, à tapis muets, à tentures fraîches, où tout reluisait de joie » - les objets. « À chaque fenêtre, le lac apparaissait sous des aspects différents ; dans le lointain, les montagnes et leurs fantaisies nuageuses, colorées, fugitives ; au-dessus d'eux un beau ciel ; puis devant eux, une longue nappe d'eau capricieuse, changeante ! Les choses semblaient rêver pour eux, et tout leur souriait. »

Voilà, ce dont j'avais gardé le souvenir du temps suspendu où s'inscrivait l'histoire. Et, au fond, ça se répète, ça se remet en mouvement, il y a un paragraphe de mouvement. « Les intérêts graves les obligent au bout de trois ans à quitter ce petit paradis. » Et donc, un paragraphe pour dire il faut vendre les terres, on en rachète, et tout. Et puis ils recommencent, la même vie, cette fois-ci en France, et c'est là qu'il y a la phrase, deuxième scansion, cette phrase extraordinaire, qui m'était restée tout de même : « Pendant neuf années entières ils goûtèrent un bonheur qu'il est inutile de décrire. »

Voilà la réduction, alors que, sans ça on observe à la loupe certains moments privilégiés, où la relation se noue et va se dénouer. Il est là, le temps immobile de l'accord parfait, *a a'*, de la réciprocité des sentiments.

Tout ce temps suspendu est fait pour introduire la fin soudaine. « Pendant quelques mois arrive dans la contrée une jeune héritière de vingt-deux ans. La mère de monsieur Nueil qui n'apprécie pas sa liaison passionnée avec cette femme plus âgée, le pousse à épouser cette jeune femme. Madame de Beauséant écrit une lettre, très belle, à Gaston et celui-ci se dit : « Bon, il est temps de faire une fin ». Il épouse l'héritière et, au bout de sept mois, s'ennuie à mourir avec elle, regrette, reparaît auprès de madame de Beauséant, la femme abandonnée. Madame de Beauséant lui dit : « Si vous faites un pas de plus, je me jette par la fenêtre. » Il prend ça au sérieux, il part, rentre chez lui, prend un fusil, se tue. Et la nouvelle se conclut. Il reste encore une page de méditation sur l'événement, mais tout est fait pour amener la soudaineté, l'instant de la mort. Balzac, dans son dernier paragraphe, philosophe sur précisément sur les rapports que peut avoir une femme avec le couple, formé par son amant et une autre femme.

C'est Lol V. Stein au XIXème siècle. Et Lol V. Stein au XIXème siècle c'est : on n'est pas d'accord. On n'est pas d'accord pour cette histoire. Quant à madame de Beauséant, elle ne crut sans doute pas que le désespoir de son ami alla jusqu'au suicide, après l'avoir largement abreuvé d'amour - ça c'est le style de Balzac - abreuvé d'amour pendant neuf années. « Peut-être pensait-elle avoir seule à souffrir. Elle était d'ailleurs bien en droit de se refuser au plus avilissant partage qui existe, et qu'une épouse peut subir, par de hautes raisons sociales, mais qu'une maîtresse doit avoir en elle, parce que dans la pureté de son amour, en réside toute la justification. »

Autrement dit, une épouse peut supporter, pour de hautes raisons sociales, de partager son homme avec une autre, mais une maîtresse qui a vécu, si on compte bien, douze années de bonheur parfait, s'il faut ajouter les trois ans de Genève et les neuf ans de la vallée d'Auge, douze ans de bonheur parfait avec un homme, ne peut pas accepter de le partager. Et ça, au fond, c'est la noblesse du grand et bel amour hors des liens du mariage.

Et évidemment, en relief, en contraste, l'arrangement spécial qui fascine Lol est évidemment d'une tout autre dimension, puisque là au contraire visiblement elle perd les pédales quand elle-même est à la place de Tatiana. Elle ne se soutient que lorsque l'homme dont il s'agit, l'homme qui a retenu son attention – terme à souligner - est avec une autre, prend une autre.

Evidemment, Lol V. Stein s'est imposée parmi nous, introduite sur la scène par Eric Laurent. Lol V. Stein a déplacé les trois prisonniers. C'est vrai que Lol V. Stein, Tatiana, Jacques Hold, ont d'autres charmes que ces trois sujets de pure logique, qu'on doit en plus imaginer les cheveux taillés courts par le coiffeur de la prison et, pourquoi pas, en costume de bagnard. Alors que, avec Lol V. Stein, viennent les longs cheveux noirs brillants, les robes, les bals, l'Hôtel des Bois, et d'autres choses autrement pathétiques.

Mais permettez-moi de faire un petit retour sur la question des trois prisonniers et sur la question qu'avait soulevée Guy Trobas, à savoir le rapport du temps à l'angoisse et, par rapport à quoi, il y a à penser sans doute le rapport du temps à la jouissance, qui, dans le cas de Lol V. Stein, se montre, cette jouissance, ayant lieu dans un temps suspendu et même hors temps.

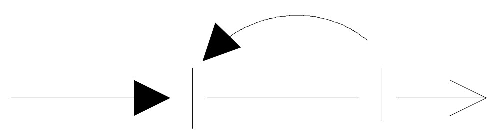
L'angoisse, comme le marque Lacan, comme l'a souligné Guy Trobas, l'angoisse est voisine de la hâte. Par là même, l'angoisse est parente de l'acte. Et, si on voulait le dire d'une façon un brin mythologique, on dirait l'angoisse est mère de l'acte. C'est en tout cas ce que Lacan signale, pas seulement dans le texte des prisonniers, c'est un fil qui court tout le long de son enseignement, je crois, et qui fait bien voir la différence de l'acte et de l'action.

L'acte se différencie de l'action en ceci qu'il comporte toujours un franchissement, c'est-à-dire qu'il y a acte quand a émergé un obstacle,

l'appellerait-on obstacle épistémologique, c'est-à-dire quand a émergé une barrière, et c'est ce qui donne finalement à l'acte toujours son caractère transgressif. Au point que j'avais pu développer jadis, en m'appuyant sur telle proposition de Lacan, que le comble de l'acte, le paradigme de l'acte, c'est l'acte suicide, que tout acte comporte intrinsèquement un suicide du sujet, de celui qui en est l'agent, parce que ce que l'on peut décorer du nom d'acte, c'est ce qui, une fois accompli, fait que le sujet ne sera plus jamais le même qu'avant. Et donc, en ce sens, l'existence temporelle du sujet, en tant que scandée par des actes - et y en a-t-il tellement ? - est un suicide, une succession de suicides.

Il ne sera plus jamais le même après parce qu'il sera celui qui aura fait ça. Et donc, c'est là que s'inscrit à mon sens exactement l'angoisse. L'angoisse s'inscrit sur le seuil de l'acte. Et c'est même de la libido qui est là présente, dans cette angoisse, sous la forme d'angoisse, qui est ce qui propulse le sujet dans ce saut mortel, dans le volcan, pour prendre l'image d'Empédocle, que Balzac lui-même utilise pour au fond nous faire voir que toute son œuvre, c'est son suicide. C'est Balzac lui-même dans une lettre à la comtesse Hanska qui compare son travail à l'acte d'Empédocle.

Pour structurer la chose, il faut dire que l'acte est ce qui introduit aussitôt une boucle temporelle. Avant l'acte, qui s'inscrirait ici, je suis à la fois retenu et aspiré par le savoir que j'aurai été à la fin des fins celui qui aura fait cet acte.



L'angoisse s'inscrit en quelque sorte à la porte de la boucle rétroactive qui ici prend la forme du futur antérieur.

J'aurai été celui là. C'est ce que Lacan explique fort bien d'emblée, dans son Rapport de Rome. Si vous voulez aller voir page 301 des *Ecrits*, quand il fait un sort à ce temps du verbe qu'est le futur antérieur. Dans les termes qu'il emploie à l'époque : « Ce qui se réalise dans mon histoire » - c'est-à-dire le sujet en tant qu'il se réalise dans ce qui n'est pas une chronologie ou un développement, mais une histoire qui suppose ses boucles – « n'est pas le passé défini de ce qui fut, puisqu'il n'est plus » - là il souligne, employant lui-même le temps dont il parle, que dans le *ce fut,* ça veut dire *ça n'est plus*, et donc il s'agit d'un passé qui est déjà révolu – « ni même le parfait de ce qui a été dans ce que je suis » - et donc il distingue du *ce fut* le *ça a été* qui donnerait l'indication d'une continuité entre le passé et le présent -, « mais c'est le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir. » Donc, ce n'est pas le passé pur et simple, ce n'est pas le passé en tant qu'il se continue dans le présent, c'est le futur en tant qu'à partir de ce futur se détermine la modification même dans laquelle je suis entraîné, à partir de laquelle se détermine l'acte même que je suis en train d'accomplir.

C'est pourquoi, par ailleurs, Lacan a pu dire, je crois dans son séminaire de *L'éthique de la psychanalyse*, et il m'est arrivé jadis aussi de le commenter, que tout acte s'accomplit dans une perspective de Jugement dernier. La perspective de Jugement dernier, c'est celle qui s'inscrit au point où la boucle rétroactive se lance et vient croiser votre misérable présent. C'est-à-dire qu'un acte suppose qu'on en réponde. Et donc, dans l'idée de responsabilité il y a cette réponse à apporter au jugement.

Le Jugement dernier ce n'est pas de ces petits procès par lequel un vain peuple essaye de ligoter l'acte de l'autre. Mais, en effet, il présente comme une esquisse, une ébauche de ce que le sujet coupable de l'acte aura à dire quand il comparaîtra devant son créateur, représenté - c'est ce que nous avons à notre disposition - par une chambre, par une cour.

Tout l'avantage, d'ailleurs des cours de justice, c'est qu'elles existent, alors que le créateur, en effet, il y a un certain nombre de doutes qu'il s'intéresse beaucoup aux raisons que

vous pouvez avoir d'avoir fait. Pour une raison dirimante, c'est qu'il n'est pas du tout sûr qu'il existe, et que, s'il existe, il s'intéresse à vous, comme s'intéresse à vous votre prochain.

Mais, évidemment, ça ne change rien à l'affaire. Lacan ne dit pas d'ailleurs que l'acte se fait pour en répondre au Jugement dernier, mais dans la perspective du Jugement dernier. Et le seul fait qu'il y a le futur antérieur, et qu'il y a cette boucle, fait qu'il y a la perspective du Jugement dernier. Même si c'est devant personne que vous allez en répondre. Et que si vous êtes faraud, vous direz : « J'en réponds devant moi-même. » Quand l'Autre n'existe pas la perspective du Jugement dernier n'en demeure pas moins inscrite dans la structure de la temporalité subjective.

Et, à cet égard, en effet, c'est une zone où, vaille que vaille, on s'avance seul, comme le souligne Lacan. On s'avance seul dans cette zone où il s'agit pour le sujet de sa propre modification par son acte.

Evidemment, la perspective, c'est en effet le point où le sujet ne sera plus l'agent d'aucun acte, c'est-à-dire le point qui est isolé par Mallarmé dans son « Tombeau d'Egard Poe », sous les espèces du premier vers, « Tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change ».

Cela dit bien que, tout le long du temps, au fur et à mesure que l'on accomplit des actes, si l'on a ce malheur ou cette chance, on peut dire tel qu'en un autre le temps le change. Et puis, c'est seulement à la fin que le même émerge, c'est-à-dire que le sujet devient son propre signifiant, devient le signifiant qui le représente. Mourir, à cet égard, en effet, c'est pour le sujet s'éteindre dans le signifiant qui le représente. Comme quoi, en tant que sujet, eh bien, ça continue. C'est bien d'ailleurs ce qu'explique Mallarmé. C'est que, une fois qu'il est changé en lui-même dans l'éternité, par l'éternité, il se passe encore des tas de choses, et le poète – comment dit-il exactement ? – « suscite avec un glaive nu son siècle épouvanté ». Ça se passe. Comme ça a été signalé, Mallarmé a facilité la lecture de ce poème, qui a été fait pour l'inauguration du monument d'Edgar Poe à Baltimore, et il en a lui-même donné une traduction anglaise parfaitement limpide, et qui est donc un modèle de comment Mallarmé concevait ses poèmes avant de les chiffrer, si l'on veut, avant de les poétiser. Par exemple ici, il y a une vers assez mystérieux, et il dit : ça veut dire qu'on continuera toujours de reprocher à Edgar Poe d'avoir écrit ses poèmes quand il était ivre mort.

Donc, le sujet se survivant sous les espèces de son signifiant auquel il est définitivement identifié, il se passe encore pas mal de choses par la suite.

Je n'aurai pas rempli tout ce que j'ai annoncé au début de l'année, bien sûr, je m'en aperçois maintenant. On voit bien la valeur que prend ce terme que je voulais commenter de la fidélité. C'est que la fidélité, c'est un effort pour se changer en signifiant avant mort, si je puis dire. C'est-à-dire d'être identifié à un signifiant, une fois pour toutes, avant mort. Et puis, quand ça vous arrive, en effet ça vous indique un chemin, et, quand on s'en écarte, comme on voit dans l'histoire de Gaston de Nueil, il n'est pas sûr qu'on puisse y survivre soi-même.

Alors, l'angoisse à cet égard s'inscrit dans le pré-acte, avant que tout le tralala du futur antérieur, avec le bataclan du Jugement dernier, arrive à la rescousse, dans votre existence de vers de terre.

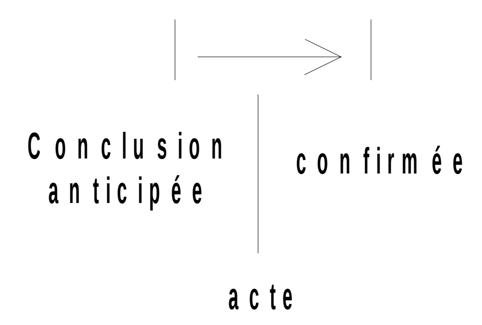
À cet égard, l'angoisse de rester pour toujours celui qui aura fait ça, qui traduit éventuellement l'inhibition devant l'acte, est aussi bien la condition de l'acte. L'angoisse à cet égard est la condition de l'acte. Et on peut dire qu'il n'y a pas d'acte digne de ce nom qui ne s'enlève sur fond d'angoisse. Et, à l'occasion, le signal d'angoisse est le signal qui a un acte à faire. Il vaut mieux faire le bon, mais l'acte qui vous soulagera de l'angoisse.

Ce fond d'angoisse, bien sûr, il est attaché à cet élément que Lacan a appelé petit *a*, pour dire qu'il y a là l'inscription, la présence, l'action, l'incidence, de quelque chose qui est

hors signifiant, qui, pour un temps, vous met devant un autre, qui de toute façon n'existe pas, même si vous en retrouvez la perspective sous les espèces du Jugement dernier. Mais, au moment où l'acte est à faire, c'est précisément dans un vide de l'autre qu'il s'inscrit.

C'est ça qui fait la valeur, mais aussi les limites de la déduction. La déduction, quand c'est possible, c'est formidable, ça vous dit : suivez le guide. Mais ce que Lacan isole dans le sophisme des trois prisonniers, c'est au contraire une conclusion dont la validité n'est posée que sous réserve de l'acte qui la confirme. Voilà la formule qui me paraît capter, capturer ce moment étrange, exquis et difficile que j'essayais d'isoler.

C'est, en effet, dans l'intervalle entre la conclusion anticipée, dont vous pouvez poser la validité à condition de faire l'acte qui va permettre de la confirmer.



Et donc l'acte est appelé ici pour remplir le signifiant qui manque à l'Autre. Et là, il faut que vous fassiez ça aussi vite que possible. C'est là que vient les formules grammaticales que Lacan a distingué, que nous a lu Guy Trobas, *de peur que* et *pour qu'il n'y ait pas ceci*.

Là, dans cet intervalle, il faut que je m'y mette, c'est-à-dire je suis concerné. C'est à cette condition qu'il y a acte. Il n'y a pas d'acte collectif, c'est à moi de faire les choses. Et c'est là que s'inscrit en quelque sorte cet appel, cette aspiration par l'Autre, parce qu'il lui maque quelque chose, et que l'on peut prendre comme une vocation, c'est-à-dire un appel d'une voix, et que l'on voit aussi bien, enfin qu'on verrait au niveau élémentaire dans une forme de la psychologie de la forme, de la *Gestalt*, où il faut ajouter un trait pour que surgisse le pattern qui était antérieurement incomplet.

Et à ce moment-là, en effet, d'une certaine façon ça saute sur vous, pour vous avaler, cet autre-là avec son manque, la situation saute sur vous, et, corrélativement, c'est là le moment où, vous, vous avez à sauter.

Donc, il y a un élément en effet qui est présent dans le sophisme des trois prisonniers, qui est cet élément de course de vitesse qui surgit à un moment, après en quelque sorte la course de lenteur. Parce que - je ne vais pas reprendre tout le raisonnement, je l'ai fait assez souvent - Guy Trobas l'a fait -, il ne faut pas qu'ils partent avant moi. Et c'est là qu'il y a acte et urgence. Si on veut séparer les pas, il y a d'abord, premier pas, la constatation « ils ne sont pas parti avant moi », les deux autres, ils n'ont pas pu conclure avant moi. Ça, c'est une constatation.

Deuxièmement, il y a une conclusion : « Je suis blanc comme eux ». Mais, troisièmement, alors maintenant, il faut que je démarre tout de suite sinon ils partiront avant moi. Voilà les trois moments.

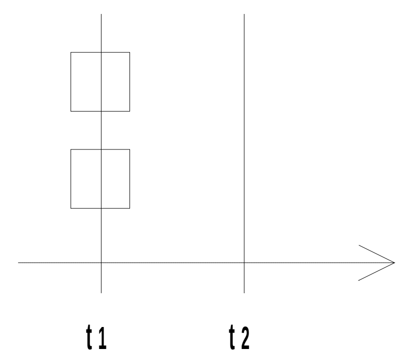
Donc, c'est entre la conclusion et ce troisièmement, où l'acte se lance, qu'il y a la hâte, et qu'il y a aussi la peur, l'effroi. C'est ce que traduit si bien l'expression anglaise *to run scared*, courir effrayé.

Là, évidemment, si les temps étaient bien marqués de l'extérieur, s'il y avait un Autre qui existait pour marquer les temps, on pourrait prendre tout son temps, parce qu'il y aurait d'abord la constatation, ensuite la conclusion, et à ce moment-là le temps, suivant soigneusement marqué, on n'aurait qu'à procéder. C'est-à-dire si les temps étaient marqués de l'extérieur, le passé serait bien distingué du futur, il y aurait un passé définitif, un « ce fut », « ce fut tel qu'ils ne sont pas partis avant moi », « après quoi ,je pars tranquillement », c'est-à-dire le passé et le futur seraient étanches. L'introduction de temps

objectivement marqués introduirait une étanchéité entre le passé et le futur et donc le temps se présenterait, si je puis dire, sous forme atomique, sous forme granulaire. Vous auriez l'élément de temps passé, conclu, et puis après la suite. Et donc, l'avant et l'après seraient bien distincts, ça serait spatialisé, à ce moment-là vous n'auriez pas les phénomènes que signale Lacan. Vous auriez quand l'avant se conclut et quand l'après commence. Tout est dû ici au fait qu'ils ne sont pas partis avant moi, cet avant-là ne peut pas être conclu avant que vous vous partiez. Et donc là, il y a un shifter temporel, avant moi, qui suppose votre mouvement, comme l'ici et le maintenant supposent votre position à vous dans l'espace et dans le temps. Et donc, avec l'avant vous êtes concernés et cet avant ne sera conclu que le moment où, vous, vous vous mettrez à bouger. Tant que vous ne vous êtes pas mis à bouger c'est en suspens.

Si on veut encore aller un peu plus loin dans les choses, il faut dire que tout tient ici au fait qu'il y a deux mobiles indépendants en jeu. Il y a le mobile qui est constitué par la paire des deux autres qui sont blancs, et qui raisonnent de la même façon et au même rythme puisqu'ils sont des sujets de pure logique. Donc ça c'est un mobile, là l'un est dépendant de l'autre. Et puis, le second mobile c'est vous même, dont vous ne savez pas ce que vous êtes, et ces deux mobiles sont indépendants l'un de l'autre.

Si l'on représente ici de façon linéaire le temps, on peut dire, au temps t1, en effet, le premier mobile n'est pas parti avant le second, mais cela ne vous donne aucune assurance sur ce qu'il va se passer en t2. Et donc, à partir du moment où c'est essentiel pour notre raisonnement qu'ils ne soient pas partis avant vous, il faut que vous partiez. C'est-à-dire, à ce moment-là, il faut que vous démarriez sans perdre une seconde, et il faut que vous fonciez.



C'est pourquoi - je reviens sur ce que j'avais souligné en réponse à Trobas -, c'est qu'il y a attente et attente, il n'y a pas qu'une seule attente. Il y a l'attente anxieuse en effet, c'est-à-dire l'angoisse d'avant le moment qui va être là, c'est-à-dire l'angoisse de l'imminence. Et puis, il y a l'attente paisible. L'attente paisible, c'est quand c'est à l'autre de décider ce qu'il veut. C'est celle que j'illustrais par l'attente du chauffeur et du garde du corps dans le film *Le goût des autres*, ils ne sont pas marqués de la moindre angoisse. C'est le chauffeur du patron. Il va où le patron veut, c'est le garde du corps du patron il suit le corps du patron. D'ailleurs, le drôle c'est qu'il le suit pas, et que le patron se fait casser la figure, moyennant quoi il reste garde du corps. Bon, le patron s'est fait cassé la figure.

Là, nous avons une illustration parfait du rapport du maître et de l'esclave. Et d'ailleurs, le maître c'est lui qui vaque à sa jouissance, et puis, les esclaves ils ont aussi leurs petites jouissances disjointes, qu'on nous montre. Mais il y a quelque chose dans l'existence humaine qui s'appelle quand même poireauter et qui est distinct de l'attente anxieuse, qui n'a rien à voir avec la valeur anxieuse de l'attente.

C'est là-dessus que Lacan l'a dégagé cette attente paisible, si l'on veut, ou l'attente structurale de l'obsessionnel, et qui l'a inscrite précisément dans la dialectique du maître et de l'esclave. Il attend la mort du maître. Bien sûr, il est incertain, il ne sait pas quand cela va arriver, il renonce à la jouissance en attendant. C'est ce que dit Lacan dans les *Ecrits*, c'est parce qu'il méconnaît que, dans

ce temps d'attente, il y a quand même des tas de petits plaisirs qu'on se réserve, au point que plus tard il dira il dire : cet esclave, c'est de son côté finalement qu'il y a la jouissance, il n'y a pas du tout renoncé, c'est plutôt le maître en prenant des risques… Et d'ailleurs, dans le film c'est bien le cas, c'est le maître qui est raide amoureux d'une personne inaccessible, et comme il y a quand même un happy end, la personne inaccessible il finit par y accéder.

Donc, ici, cette attente-là, sur quelque chose sur quoi on n'a pas de prise, c'est pas anxieux. L'anxiété elle vient quand il y a ce rapport noué qui figure sur ce schéma. C'est là que pour Lacan en effet il y a un rapport foncier essentiel entre l'angoisse et le temps. Guy Trobas a bien souligné dans le passage où dans « L'agressivité en psychanalyse » - c'est même construit là-dessus -, Lacan signale, enfin il dit : « Le symptôme aura l'espace et l'angoisse aura le temps », si je puis dire. Le symptôme c'est des affaires d'objets internes à l'intérieur de l'espace du corps, etc., tandis que l'angoisse est essentiellement « l'angoisse si humainement abordée par Freud », comme il dit en 1948, « se développe dans la dimension temporelle », et il promet d'ailleurs de mettre en jeu Bergson et Kierkegaard. Bergson, on comprend pourquoi. Kierkegaard, c'est je suppose pour sa doctrine de l'instant, que je n'ai pas eu cette année l'occasion de développer. Et Lacan évoque la crainte de la mort, du maître absolu selon Hegel, dans le même contexte, et il est sûr qu'il faut ajouter à l'angoisse de mort, à quoi Freud a fait un sort, l'angoisse du temps. D'ailleurs, l'angoisse de mort pourrait être subsumée sous la catégorie de l'angoisse du temps, et ça nous permettrait de faire un sort à cette angoisse bien contemporaine, en tout cas, bien contemporaine surtout parce qu'elle donne lieu à toute une industrie qui n'en est encore qu'à ses débuts, l'industrie destinée à fournir des objets pare angoisse du vieillissement. C'est quand même un secteur qui est seulement en train de prendre son essor. Evidemment, le vieillissement c'est une modification du corps, mais qui, à la différence des modifications dues à l'acte, sont des modifications sans acte.

On aime penser, on aimait penser jadis au XIXeme siècle que c'était lié à l'acte, à savoir voilà le vieux jouisseur exténué par ses excès et qui se traîne calamiteux, etc. En fait, c'est voiler qu'il s'agit là de modifications sans acte, et qui sont difficiles à subjectiver. Qui sont difficiles pour que le sujet s'y retrouve, quand vient à faire défaut des repères essentiels de son existence. C'est ce qui nous introduirait à ce qu'il nous faudrait traiter dans ce cadre, qu'il nous faudra traiter dans ce cadre : l'extimité du corps pour le sujet, le caractère extime du corps par rapport au sujet. Évidemment, *Le ravissement de Lol V. Stein* nous présente les difficultés du rapport du sujet avec cet extime.

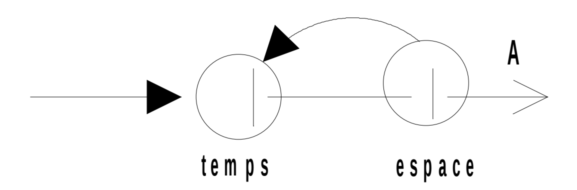
Toute la conception de Lacan à propos de l'agressivité, où il y souligne ce rapport de l'angoisse et du temps – je vais vite - est orientée par la notion que ce qui est foncier chez le sujet, c'est le mécanisme paranoïaque, et il le montre aussi bien à propos du symptôme qu'à propos de l'angoisse.

Le mécanisme paranoïaque, disons simplement que ça prend la forme éminente de l'Autre me veut du mal, et ici ça prend la forme : les autres vont partir avant moi, et à ce moment-là, moi je vais rester, ça va me laisser tomber.

A cet égard, cet autre qui vous veut du mal, c'est disons la figure paranoïaque du manque de l'Autre, que l'Autre vous veut quelque chose, et de toute façon, à moins de penser, de croire que c'est de l'amour qu'il a pour vous, c'est vous ne savez pas ce que vous êtes dans ce désir, et donc il y a le soupçon nécessaire que ça ne vous veut pas du bien.

Ça a une conséquence très importante. C'est qu'en effet, du côté de l'espace, Lacan a donné à ça un nom qui roule encore, dans l'histoire de la psychanalyse, le lieu de l'Autre. Le lieu c'est attraper l'Autre dans l'espace, et ça parle, mais le lieu de l'Autre, ça

pourrait faire croire que l'Autre est dans son lieu, on salut, et puis on fait ses petites affaires à côté. Ça c'est le garde du corps et le chauffeur. L'Autre fait ce qu'il veut, et puis nous… Or, le lieu de l'Autre, c'est pas ça, et il n'y a pas à approcher seulement l'Aure en termes d'espace. Il faut au contraire approcher l'Autre en termes de temps aussi bien. Et d'ailleurs, Lacan le dit en toutes lettres, si vous allez voir son propre commentaire - je l'ai déjà signalé - de son grand graphe, quand il écrit à ce point de rebroussement le lieu de l'Autre, il signale que le point qui est en face, dans son schéma, c'est une scansion. Et en disant scansion il inscrit ici une valeur temporelle.



Disons que ce que j'évoque implique qu'il n'y a pas simplement le lieu de l'Autre, il y a le temps de l'Autre. Et même, pour compléter la formule qu'avait relevé dans ce que j'exposais Guy Trobas, à savoir que le temps est l'effet d'une structure signifiante, je dirais : le temps est le temps de l'Autre. Elaborer le temps, c'est l'élaborer comme temps de l'Autre. L'Autre n'est pas immobile, l'Autre n'existe pas, ne se pose pas seulement comme lieu, précisément parce que l'Autre n'existe pas ou est marqué d'un manque. Quand nous disons : il comble un manque, cela ça suppose qu'il se mette en mouvement. Le moment d'angoisse c'est le moment où l'Autre a à se mettre en mouvement, l'Autre se met en mouvement. De telle sorte que, en effet, les trois prisonniers on s'aperçoit qu'ils sont dans une situation paranoïaque, à savoir une situation de concurrence, cette situation de concurrence que tout le discours aujourd'hui, le discours économique est pour mettre le sujet dans une telle situation. C'est ce que disait très bien le génial Andrew Grove, celui qui a créé de rien la société Intel, qui est *inside* de tous les ordinateurs, qui produit ces *chips,* qui depuis 1972 ou 71, le premier article que j'ai lu et que j'avais rapporté aussitôt, que ça ferait qu'on aurait tous des ordinateurs chez soi. Oh ! quelle histoire, à l'époque c'étaient des machines énormes. Eh bien ce gars, il a fait ses mémoires sous le titre *Seuls les paranoïaques survivent*, et ça, c'est la situation de concurrence dans laquelle sont ces sujets qui se demandent si c'est l'autre qui va partir avant et produire le machin, le bitoniau qui va aller plus vite que les autres bitoniaux, et ça arrive une fois tous les ans et demi, selon un principe empirique que l'on a constaté depuis trente ans et, évidemment, à la fin des trois prisonniers, sublimation, ils étaient tous les trois blancs, ils sortent tous ensemble et en plus on peut bénir ça en disant : finalement, ils peuvent être libres tous les trois, on ne peut pas s'en tirer tout seul, on ne peut s'en tirer que si chacun fait exactement ce qu'il doit faire à part soi, et tout ça, belle harmonie ! C'est un texte qui est publié dans la liesse de la libération de la France et qui en porte les marques.

C'est pas inintéressant de regarder les trois prisonniers comme ça, parce que ça nous montre ce qu'il en est de la clinique de Lol V. Stein, à savoir quand la paranoïa se pose là. Il y a une clinique de Lol V. Stein, à savoir elle est appendue en effet à un épisode hors temps, pas l'événement qui, lui, est bien situé dans le temps, le moment où elle s'est fait soutirer son fiancé, ça c'est fixé dans le temps, c'est événement, mais ensuite elle est suspendue à un épisode qui évidemment est hors temps, et il y en a des marques dans le roman. Et Lacan signale très bien, au moment où il félicite Janet d'avoir isolé les sentiments de persécution et d'avoir montré que ces sentiments de persécution sont des moments de relations sociales. Dans sa thèse à l'époque, c'est tout le monde est paranoïaque dans les relations sociales, à un moment ou un autre, il n'y a pas de société sans moment paranoïaque. Lacan, en même temps

qu'il félicite Janet de ça, il signale que Janet n'a pas isolé un trait essentiel, c'est que, dans la paranoïa, il y a la stagnation d'un de ces moments phénoménologiques. Et, dit-il, « une stagnation semblable en étrangeté à la figure des acteurs quand s'arrête de tourner le film ». L'arrêt sur image, qui est précisément là où se condense la jouissance de Lol V. Stein, et donc sous les espèces d'une fixation formelle qui introduit, comme le signale Lacan, une rupture de plan et une délocalisation du spectacle.

Autrement dit, en effet si on veut voir ça de l'œil froid, plus ou moins froid, de l'œil froid du clinicien, on a un sujet qui subit ce que Lacan appelait une captation spectaculaire, une absorption spectaculaire.

Ce qui amusant dans l'histoire, c'est que l'on voit bien, elle est normalement au principe d'une concurrence agressive, et Lacan signale sous forme de triade : autrui, moi et l'objet, c'est le principe de la rivalité et de ses formes éventuellement de jalousie, de persécution etc. Autour de l'objet, je suis rivale de l'autre qui veut la même chose, avec les déplacements possibles sur, finalement, aimer l'autre qui veut la même chose que moi, etc.

Lacan signale ça comme une triade. Dans les trois prisonniers, nous avons cette triade, mais tout à fait arasée, puisqu'ils sont pareils. Mais c'est ce que nous retrouvons sous une autre forme dans l'être-à-trois de Lol, où nous avons aussi, elle, le sujet homme, et l'objet femme.

Je pourrais reprendre pour cet être-à-trois, que Lacan signale en 1955, la formule qu'il a en 1948 : « La triade qui étoile l'espace de la communion spectaculaire. Or, cette communion spectaculaire, c'est vraiment la meilleure façon de traduire quel est le contenu du ravissement de Lol V. Stein.

Simplement, loin que chez Lol ce soit vécu sous la forme de la concurrence, c'est vécu sous la forme du ravissement. Et c'est au moment où elle se retrouve seule avec l'homme qu'à ce moment-là on voit, alors dans le texte de Duras - le texte extraordinaire de Duras -, qu'on voit en effet surgir le délire paranoïaque dénudé.

Nous irons un peu au-delà de trois heures et demie, je vais finir ça et je vous donne la parole. Je veux en rester surtout aux trois prisonniers, aux trois prisonniers où l'angoisse se situe exactement entre le moment où tout le monde est immobile, c'est-à-dire le mobile combiné des deux, et A qui ne sait pas qui il est encore, parce qu'il n'a rien fait, et puis le mouvement où il doit se précipiter à toute vitesse, pas tranquillement. Personne ne peut faire ça à pas comptés.

Il faut démontrer, à ce moment-là il faut courir comme un dératé. Mais ça ne vous rappelle rien, ça, cette liaison étroite non seulement de l'angoisse et du temps, mais de l'angoisse et du mouvement ? Mais c'est exactement à ce point-là que s'inscrit l'angoisse du petit Hans, l'angoisse majeure, paradigmatique dans l'histoire de la psychanalyse. C'est ça que son papa arrive à isoler quand il lui dit : « Mais quand exactement tu as peur du cheval ? » Et là, petit a, petit b, petit c, petit d, Hans, retranscrit par son papa, l'explique, et Lacan lui fait un sort. C'est « le moment où le cheval va virer ». Le petit Hans a plus peur quand le cheval va vite que quand le cheval va lentement. Et à ce moment-là, Lacan nous donne un commentaire formidable de la liaison de l'angoisse et du mouvement, qui nous aide en effet à comprendre le point qui a été ponctué si exactement par Guy Trobas, page 348 du Séminaire IV. Hans a peur quand le cheval vire, *umwendet*. Et alors, commentaire sur le type de mouvement dont il s'agit, fort précis, qu'il ne s'agit pas d'un mouvement uniforme, où, la vitesse étant fixée une fois pour toutes, on peut calculer la trajectoire du mobile, auquel cas on est tranquille. Le grand Autre est là. Enfin, on est tranquille ! Si on sait calculer, parce que, dans l'examen d'entrée en sixième - quand il y en avait un -, il y avait des problèmes comme ça : supposons un mobile, un train qui va à telle vitesse, il fallait savoir où ça arrivait, on se perdait toujours en

chemin. Mais, disons que ça a fait un exercice bien tranquille. Tandis qu'ici précisément pour Lacan, ce n'est pas un mouvement uniforme, c'est un mouvement accéléré. C'est-à-dire il y a un moment où le facteur vitesse entre en ligne de compte. « Dans un langage plus moderne » - il ne s'agit pas du tout du mouvement uniforme - « on dira qu'il y a une accélération, c'est ce que le petit Hans nous dit, le cheval en tant qu'il traîne quelque chose après lui est redoutable quand il file, plus quand il démarre vite que quand il démarre lentement. »

Et Lacan signale, avec une précision admirable, que, pour qu'il y ait accélération, il faut qu'on sente qu'il y a une inertie vaincue par le mouvement. Et alors il ajoute : « Tout ça c'est le cheval qui est parmi tous les animaux celui à qui on attribue une subjectivité. » Il exagère peut-être un peu, mais enfin il dit : « Un animal destiné à la différence des autres animaux à se savoir exister. » Il dit que, pour Hans en tout cas, il y a du sujet dans le cheval, c'est-à-dire qu'il y a un écart entre l'élément sujet, vide, qui lui au fond filerait comme la lumière, et puis, il doit traîner quand même son propre corps, il voit traîner son corps d'être vivant - c'est ça que veut dire se savoir exister, qu'il y a un décalage entre son être vivant et puis ce qu'il y a en lui de sujet. Et donc, il sait qu'il doit y aller, mais il faut encore qu'il tire encore son propre corps et puis tout ce que les humains mettent derrière lui : madame de Beauséant, Gaston de Nueil, et tout ça. Là où surgit l'angoisse, c'est dans cette lutte aussi du sujet avec l'inertie qu'il traîne avec lui. Et c'est ce rapport d'inertie et d'exigence de rapidité qui est évidemment le point où l'angoisse s'inscrit, c'est-à-dire : irais-je assez vite pour gagner de vitesse ? Et Lacan signale aussi bien que cette angoisse est non seulement celle d'être entraînée par ce mouvement, c'est celle d'être laissé tomber en arrière, et ce laisser tomber, en effet, le pauvre sujet il ferait choux blanc, celui des trois prisonniers, s'il n'arriverait à vaincre sa propre inertie, c'est-à-dire à supprimer là le poids que constitue pour lui son être d'être vivant.

Donc, encore les chevaux, les chevaux là qui sont quand même liés, dans la phrase délicieuse, quand Gaston de Nueil vient auprès de madame de Beauséant et lui dit sur un ton délicieux – on ne saura jamais lequel, évidemment, ça ne peut pas se traduire ou se transmettre par la littérature, vous pouvez apprendre la phrase par cœur pour le redire, de toute façon cela ne tombera pas bien, parce que les chevaux… Vous pouvez l'apprendre par cœur, vous ne capturerez jamais cet élément qui manque.

Voilà ma petite introduction. Elle a peut-être été un peu longue. Bracha Lichtenberg va aussi être un peu longue, mais nous allons l'entendre. Il va falloir prêter l'oreille pour entendre bien. Pour vous donner un repère simplement sur ce qu'elle dit, pour écrire ça au tableau, elle a l'idée d'opposer deux catégories, deux statuts de la femme, ce qu'elle appelle la femme-fille et puis il y a plusieurs noms qui s'ajoutent, la femme-mère, Autre, Autre chose. Et alors elle construit, si on peut dire, une dialectique entre ces deux statuts de la femme, et elle montre que l'homme n'a pas grand-chose à voir là-dedans, c'est-à-dire…

Ff // FM / A / A Ch.

Il ne faut pas prendre appui sur la triangulation œdipienne et que ce qui capte avant tout une femme, c'est son rapport à l'autre femme mais non pas comme objet désiré par l'homme, mais comme au fond sujet désirant et même sujet ravisseur. Je ne déflore pas son exposé, puisque c'est dans les trois premiers paragraphes que vous avez ça, et donc, c'est sur ce fondement en effet qu'elle introduit un point de vue qui n'est pas celui qui est - au fond je m'en suis aperçu -, qui n'est pas celui qui est privilégié dans ce que nous avons pu développer, et ça rend d'autant plus précieux qu'elle l'apporte et qu'elle apporte à l'appui des références très

précises de Lacan dans les Séminaires comme « Les non-dupes errent », etc. Je lui passe la parole.

[Bracha Lichtenberg Ettinger intitule son intervention « Tressage et scène primitive de l'être-à-trois ».]

Voici le PS du texte adressé par '*e-mail* à J.A. Miller, de la part de Bracha Lichtenberg Ettinger , PS qu'il a lu au début de son *Cours.*

>Date: Fri, 2 Jun 2000 03:13:11 +0300
>To: jam@easynet.fr
>From: Bracha Lichtenberg Ettinger <bracha@easynet.fr>
>Subject: Lol et la différence féminine
>Cc:
>Bcc:
>X-Attachments:
XXXXXXXXXX -- texte --
>PS, on se demande jusqu'où ira votre lignée homosexuée sur le podium ou sur scène, qui va d'un homme à deux, et de deux hommes à trois, pour discuter justement de la différence féminine... sans que vous remarquiez cette point aveugle, si bien décrit par Roland Barthes quand il fait la remarque que chaque personne défend son propre sexe dans ce qu'il écrit... C'est aussi drôle que triste de voir discuter une femme par un homme multiplié et tellement savant... Ce n'est pas mal d'être marginale; crois moi. On voit=dit des choses qu'on ne peut pas voire=dire au centre.
>à vous etc.
BLE

Bracha Lichtenberg Ettinger

Tressage et scène primitive de l'être-à-trois.

Freud avait pensé que Dora avait désiré l'homme. Il s'est trompé, comme il l'a avoué. Après, il a pensé que Dora avait désiré la femme. Mais là aussi, ce qui est plus difficile à montrer, il s'est trompé encore, car là aussi il a pris appui sur la triangulation œdipienne. Je vais essayer de soutenir que Lol V. Stein de Marguerite Duras, comme Dora, ne cherche pas à s'identifier au désir de l'autre homme - (un désir qui sera pour elle homosexuel), ni au désir de l'autre femme pour l'homme (désir hétérosexuel). *Pas encore.* Et elle ne cherche même pas à connaître *l'énigme de la femme en tant qu'objet désiré*, ni présent ni même perdu, cause du désir de l'homme (ou du père) parce qu'il y a quelque chose qui est plus urgent encore, avant, si on veut, mais surtout, avec Lacan, structurellement à côté d'Œdipe, et qui est la question de la désirabilité-en-soi, d'une *ravissance* aveugle et stupéfiante de l'Autre-mère (" archaïque " -- appartenant à un temps hors-temps mais personnalisé et singulier).

Ce que Lol cherche, ce qui la ravit et la ravage, c'est la désirabilité aveugle de la ffAm (femme-fatale-Autre/mère), mais dans cela, c'est l'énigme d'une ffAm en tant que sujet ravisseur - et pas objet ravissant, qui est posée. Plus que cela encore : c'est l'énigme de la ffAm en tant qu'une *ravissance subjectivante non-cognizée*, face à un sujet qui advient-à-être, et opérant avec, pour emprunter à J.-A. Miller cette belle expression, *" les passions de (a)",* aux bords d'une étoffe *encore* partagée mais *pas* non-différenciée.

Il faut donc différencier objet désiré, sujet désirant et cette ravissance subjectivante, qui se trouve au sein d'une subjectivité-à-plusieurs. Je vais parler d'une ravissance subjectivante qui traverse les relations f/f (femme/femme) en tant que femme-fille et femme-mère, qui sont en train de se différencier. Ce qui me soutiens pour rapporter cela au " cas " de Lol, à part l'" inquiétante étrangeté " de Freud, c'est, pour commencer, la distinction que Lacan vise, dans son séminaire de l'année 66-67, entre *l'Œdipe* et la *Scène primitive,* et par la suite son idée de *tresse,* des années 73-75.

Dans la triangulation œdipienne, trois sujets sont déjà là. Mais dans la scène primitive, on ne peut pas parler

de trois sujets identifiés. Ici, un sujet-en-devenir et l'Autre-mère en liaison avec son autre a elle s'ouvrent l'un vers l'autre dans le processus même de subjectivation. Avec Lacan, nous savons que la jouissance et le rapport sexuel féminins de la scène primitive sont irrévocablement manquants au sujet de par la coupure d'avec une Femme-Autre-Chose qui ne peut pas être appréhendée subjectivement à partir de l'union, décrite en termes d'étoffe-symbiose et fusion, dans une scène primitive dont *je* suis devenu le produit. La loi du désir et l'interdiction de l'inceste garantit cette coupure. Mais avec " la bande de Moebius, soit la mise en valeur de l'asphère du *pastout*, "[8] Lacan établit, à côté de la loi du désir en tant que conditionné par l'Œdipe, une autre fonction, étrangement inquiétante, qui jette une autre lumière sur la scène primitive quand celui-ci arrive à se dégager une différentiation à partir d'une "bulle" symbiotique. Si la schize se rapporte en effet à la castration à la fois dans le sens oedipien (là où le regard, objet *petit a*, est perdu, séparé de moi) et dans le sens d'une séparation d'avec la texture de l'étouffe (là où le regard est perdu et séparé de l'Autre), une autre loi surgit où "le sujet est *suspendu* à la place de l'Autre", caractérisé par ce "peu-de-réalité ", qui est" peut-être aussi *toute la réalité* "[9] à laquelle nous pouvons accéder du côté de la mère "archaïque" et par rapport à son union avec le père lors de la scène primitive, et dont la perte n'engage pas seulement l'objet mais, me semble-il, *un lien*, le lien-même entre le devenir-sujet et l'Autre-mère-femme. Ainsi, la fonction de la scène primitive, si elle est séparée de la fonction oedipienne, même si elle est régulée, d'un cote, par un mécanisme similaire de coupure et s'en double toujours rétroactivement, on doit pour approfondir sa compréhension prendre en compte "la profonde disparité qu'il y a entre la jouissance féminine et la jouissance masculine",[10] dans ce qu'elle comporte de la pulsion de mort, du rapport incestueux impossible et du "savoir" du réel.

Dans le roman de M. Duras, derrière une intersubjectivité apparente relevant de la scène oedipienne, sou jacent aux trois sujets pouvant s'adresser l'un a l'autre sous la loi du désir, une cross-subjectivité -- une subjectivité-croisée -- a trois d'une scène primitive se cache, où le non-regard soulevé par Lacan et J. A. Miller est plutôt un *lien a*, pas *objet a*, lien comportant le point aveugle de la Chose-encontre, enveloppé dans son non-temps et un non-lieu, qui se *laisse activement,* en tant que ravissance, être affecté par les "*passions* de (a)." Ces sont les données même de la scène décrite par Duras qui permet d'évoquer la scène primitive plutôt que l'Œdipe : une rencontre inattendue, hors temps, traumatique et traumatisant, produisant un sujet-en-devenir stupéfié hors langage vis-à-vis un non-regard d'une femme-mère, et pas (encore) un sujet barré vis-à-vis d'un objet manquant.

En parlant de l'étoffe autrement qu'en termes de fusion, l'inceste féminin apparaît dans cette sphère comme une transgression nécessaire. Nullement mesurable par -- ou comparable à -- l'inceste sexuel pervers ou génital-phallique, cette inceste au-delà du phallus est un champ psychique primordial de transgressions entre trauma et jouissance, phantasme et même désir entre plusieurs participants, et leur transcription dans un assemblage -- plusieurité -- hors temps, marquée par le rapport féminin en évanescence — non par une " union ", ni par une symbiose, mais dans un champ de trans- et cross-subjectivité partielle et différentielle. C'est seulement Lacan de presque dix ans plus tard qui permet qu'on interprète ainsi son "étoffe ":

8 Jacques Lacan, (1972). L'étourdit, *Scilicet 4* Paris: Seuil, 1973, p. 30.

9 J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse.* 1966-67. 8 june 66.

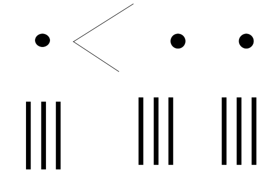
10 J. Lacan, *L'objet de la psychanalyse.* 8 june 66.

"Quand la corde se montre, c'est que le tissage ne se camoufle plus dans ce qu'on appelle l'étoffe. ",[11] dit-il, et il dit encore: "Le lien de la castration avec l'interdit de l'inceste... c'est ce que j'appelle mon rapport sexuel,"[12] et plus tard il précise: "“Il n'y a pas de rapport sexuel, sauf pour les générations voisines, à savoir les parents d'une part, et les enfants de l'autre. C'est à quoi pare - je parle du rapport sexuel - l'interdit de l'inceste. "[13]

Des traces indélébiles du contact avec le corps de la femme sont inscrites comme sillages des traumas et des jouissances, chez les uns et chez les autres, et se révèlent leur sens dans les phantasmes d'au-moins-deux participants d'une rencontre, qui peuvent *faire* sens et se co-(n)naître seulement a plusieurs. Ici donc, les frontières perçues entre des sujets se dissolvent et leurs limites sont dépassées et transformées en seuils. Émergent alors des liens-limite transgressifs contingents, ainsi qu'un espace-limite de déviation et de rencontre, comme différence sexuelle féminine marquée par la perte des "rapports", et comme instance créatrice de sens, qui gravent les traces de l'évènement chez les uns et les autres, différemment. Dans une telle subjectivité-comme-rencontre (que j'ai appelé "matrixielle"), là où l'Autre-mère n'est pas un Autre absolu, absolument séparé, nous avançons dans une sphère où le "désir" est une liaison-limite, où “ l'objet du désir ” n'est pas un objet mais un processus de perte des rapports dont le fondement est la liaison traumatique. Et l'étoffe ne désigne pas un paradis symbiotique perdu, mais plutôt, une différenciation traumatique avec-d'entre des éléments subjectivants "féminins", où l'impossibilité du non-partage, la transgressivité, demande son prix: le risque de fragmentation psychotique, mais aussi : engendre sa beauté et tisse son sens.

Établir une liaison-limite tout en se différenciant de l'autre, c'est en même temps *un passage vers l'Autre qui est transgression des limites individuelles*. Pour passer d'une f-f (femme-fille) a une ffAm (femme-fatale-Autre/mère) il faut passer par ces genre de rapports-sans-relation qui se font et se fondent, qui sont à la fois subjectivantes et différentiantes, et participer par là à une subjectivité partielle et partagée. Cette transgression, on peut la décrire à partir de l'idée, et c'est la deuxième référence a Lacan que je veux souligner, l'idée de *la tresse*. A parler là de *l'être-à-trois* comme E. Laurent et J.A. Miller l'ont fait, me semble tout à fait essentiel. Mais il ne suffit pas d'élever cette être-à-trois à la trinité sublime ou sacrée, ni de la réduire à la trinité Oedipienne. Il faut, à-cote et derrière ces trinités, ouvrir et découvrir le travail de la scène primitive de par la tresse.

Dans un certain développement énigmatique et rare de la tresse, Lacan sort de l'idée des brins de R.S.I. (Réel-Symbolique-Imaginaire) comme "supports subjectifs personnels", et il fait une allusion, par un schéma qu"il dessine au tableau, aux supports subjectifs croisés, où on peut concevoir que les "brins" de R.S.I. qui émergent de personnes différentes dans une proximité voisinante se sont croisés et tressé ensemble.



Dans *Les non-dupes errent* (Séminaire inédit 1973-1974), Lacan pose la question " Qu'est-ce que c'est qu'une tresse ? " en relation à la question de la différence féminine. Dans sa dernière théorie, Lacan décrit

11 Jacques Lacan, *R.S.I.* , 1974-75. 21 janvier 1975.

12 Jacques Lacan, *R.S.I.* , 15 avril 1975.

13 Jacques Lacan, *Le moment de conclure*. Unedited seminar version, 11 April 1978.

tout d'abord les trois supports subjectifs RSI en tant que " personnels ".[14] Ces supports subjectifs sont liés les uns aux autres par un nœud, qui parfois devient une tresse tricotée et tramée, composée de trois brins, où les brins du Réel se lient aux brins de l'Imaginaire et du Symbolique. Dans un tel tressage, s'inscrit un certain savoir à partir du Réel "qu'il s'agit de lire en le déchiffrant"1. Si les traces corporelles de la jouissance et du trauma (dans le Réel), leurs représentations (dans l'Imaginaire) et leurs significations (dans le symbolique), s'entrelacent autour et au-dedans de chaque événement psychique, le savoir du Réel ne marque pas moins le Symbolique par son sens et sa pensée, que le Symbolique ne donne sens au Réel via la signification et les concepts. Seulement, parfois, les brins se multiplient dans une tresse et on peut concevoir d'entrecroisements des brins venant de plusieurs personnes. Si le 18 décembre 1973 (*Les non-dupes errent*) Lacan dessine la tresse à trois, dans son séminaire du 13 mai 1975 (RSI) il annonce qu'il s'arrêtera au 6 brins (deux fois RSI), même s'il pourrait continuer ver le 9. Quand, par la suite, un quatrième élément (le sinthome) se joint au trois, Lacan passe de nouveau du nœud à la tresse pour parler d'une texture plus large encore, et il présente au tableau (*Le sinthome*, 9 décembre 1975) une tresse énigmatique ou se joignent déjà deux fois les quatre éléments: une tresse à huit.[15]

Dans *Les non-dupes errent* (18 novembre 1973), Lacan va du nœud a la tresse pour que quelque chose de l'impossibilité du féminin puisse être montré : "*La* femme, ça n'existe pas... mais *une* femme, ça... ça peut se produire, quand il y a nœud, ou plutôt tresse. ... elle boucle une tresse. ..."elle arrive à réussir l'union sexuelle. Seulement cette union, c'est l'union de un avec deux, ou de chacun avec chacun, de chacun de ces trois brins. L'union sexuelle, si je puis dire, est interne à son filage. Et c'est là qu'elle joue son rôle, à bien montrer ce que c'est qu e, lui, réussit à être trois. C'est-à-dire à ce que l'imaginaire, le Symbolique et le Réel ne se distinguent que d'être trois, tout brut... sans que son sujet s'y retrouve, c'est à partir de cette trip licité - dont une femme, parfois, fait sa réussite en la ratant, c'est-à-dire dont elle se satisfait comme réalisant "en elle-même" l'union sexuelle, c'est à partir de là que l'homme commence à prendre d'une petite jugeotte, l'idée qu'un nœud, ça sert à quelque chose..."[16] La nodalité du tressage nous donne "le Réel d'avant l'ordre"[17] qui fait trois avec l'Imaginaire et le Symbolique. "Le Réel lui-même est trois, à savoir la jouissance, le corps, la mort en tant qu'ils sont noués, qu'ils sont noués seulement, bien entendu, par cette impasse invérifiable du sexe"[18]. "Il y a du savoir dans le Réel, qui fonctionne sans que nous puissions savoir comment l'articulation se fait dans ce que nous sommes habitués à voir se réaliser"....[19] Lacan parle donc d'un savoir non-conscient qui nous mène non pas au fantasme mais "au-delà : au pur réel".[20]

Les brins du Réel-Symbolique-Imaginaire sont entrelacés dans la tresse non seulement dans une toile intra-subjective mais aussi dans une toile cross-subjective. Si le noeud et le "lapsus du noeud" demeurent à l'intérieur des limites de l'individu, liant

14 Jacques Lacan, *Le sinthome.* 1975-76. 9 décembre 1975

15 Lacan nous invite, d'ailleurs, à déchiffrer la différence entre noeud et tresse d'un côté, et entre noeud et lien de l'autre côté.

16 Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, 1973-74. 15 janvier 1974.

17 Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, 12 mars 1974.

18 Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, 19 mars 1974.

19 Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, 21 mai 1974.

20 Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, 11 june 1974.

ou échouant à lier ses différentes dimensions subjectives, un tressage a plus-que-quatre lie les bordures d'entre plusieurs individus. Si, donc, une femme exhibe des intersections de nœuds dans une toile trans-individuelle, une femme par la tresse n'est pas un Autre radical mais un Autre-limite, que l'on ne peut pas aborder par un universel mais que l'on peut rencontrer en suivant ses cordes dans la trame et dans le tissu de la toile. En d'autres termes : si les nœuds rendent compte de manière énigmatique de l'échec à inscrire le désir féminin dans le paradigme toujours -- et jusqu'au dernier bout -- phallique, dans le tressage et par les inscriptions des traces des liaisons-limites de l'un dans l'autre, du côté du féminin, un sens serait libère/crée/inventé/révelé ou dévoilé lors des prochains entrecroisements des brins, à condition de pouvoir lire entre les cordes d'un tressage à 6 qui se cache sous un être-à-trois dans une étoffe composée de 9 brins.

Dans le R.S.I noués de façon individuelle, une coupure d'un brin amènera le détachement de deux autres, et donc, à la psychose. Dans un tressage-à- plusieurs, par contre, il peut y avoir une coupure d'un brin, et même d'un autre brin, sans que le tissu se dissolve. Le tressage, temporaire par définition, réussi à tenir malgré sa fragilité extrême, là où le nœud Borromeén, structure plus solide et durable, craque. On voit donc, avec la tresse-"femme", la possibilité de tenir ensemble une subjectivité temporairement assemblée, là où avec le noeud, pour le sujet-"homme" bien séparé de ses autres "archaïques" il y aurait déjà psychose. On peut voir en Lol une personne à la recherche de partager temporairement une telle subjectivité tressée, qui serait suspendu hors psychose si longuement qu'une tresse-a-plusieurs tiendrait. De ce tressage, elle peut encore sortir névrotique seulement, dans certaines conditions. On se souvient des mots si justes de M. Duras pour décrire cette suspension hors folie mais à ces bords. " Lol est bonne pour l'asile mais elle n'est pas folle ".

Lors d'une rencontre avec-dans le féminin conçu comme tressage-a-plusiers, les traces de l'immémorial peuvent être renouées et réinvesties. Si "elle" ne tisse pas seulement le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire de sorte qu'aucune frontière définitive les séparant ne peut être établie, mais de plus, elle tisse le R. S. I. de plusieurs personnes, alors dans le tressage, aucune identité personnelle ne peut travailler-à-travers sa destinée seule par rapport à la question de vivre ou pas vivre en tant que corp-psyche s'éveillant au réel corporel encore submergé dans le rapport sexuel impossible de la scène primitive qui n'est autre qu'incestueux par nature, cet inceste pas-encore prohibé parce que nécessaire pour venir à la vie et à tout moment revécu comme entre pas-encore-vie et vie. Une différence sexuelle autre s'ouvre donc là, lié à une jouissance autre d'avant césure. L'espace-de-bord matrixiel permet de concevoir une différence qui ne serait pas basée sur une césure.

Une différence sexuelle matrixielle basée sur un tissage de liens et non sur l'essence ou sur la négation, s'ouvre donc, d'une femme a ses autres, d'une femme à une autre. Ainsi, la reconsidération de la scène primitive de par la tresse offrent un éclairage sur *une différence sexuelle comme question que les femmes-filles adressent non pas à un homme et pas au 'Nom du Père', pas encore, mais à une autre femme-mère-Autre-Rencontre, à un sujet envisagé comme semblable-mais-non-même*, de qui l'on se différencie-dans-l'union et à partir duquel il est possible d'ouvrir une distance seulement dans la proximité, en plusieurité, dans un être-à-trois subdivisé *et* tressé.

L'être-à-plusieurs en tressage matrixiel est une possibilité qui pour moi résonne avec le "parl'être" telle que

Lacan le présente ver la fin de sa vie dans "Le malentendu".[21]

"Il n'y a pas d'autre traumatisme de la naissance que de naître comme désiré. Désiré ou pas, c'est du pareil au même, puisque c'est le parlêtre.

Le parlêtre en question se répartit en général en deux parlants. Deux parlants qui ne parlent pas la même langue. Deux qui ne s'entendent pas parler. Deux qui ne s'entendent pas tout court. Deux qui se conjurent pour la reproduction, mais d'un malentendu accompli, que votre corps véhiculera avec la dite reproduction. "

C'est là que Lacan nous raconte, si on veut l'interpréter de façon "matrixielle", l'histoire du lien entre une subjectivite-à-plusieurs, la scène primitive et le rapport sexuel qui sort de son impossibilité et devient dans ce cas spécifique presque-impossible seulement. " *Le nommé Otto Rank en a approché en parlant du traumatisme de la naissance. De traumatisme, il n'y en a pas d'autre : L'homme naît malentendu.* " Ici, le parl'être n'est pas Un sujet mais une subjectivité composée de deux sujets déjà, quand un troisième sujet partiel le joint pour former une tresse provisoire-mais-à-vie à 9dépendrait. La question de ce parl'être par rapport à la scène primitive n'est pas la question du désir sexuel du sujet triangulé avec le couple parentale oedipien, mais la question du sujet-à-naître ou à n'être pas, la question de venir ou ne pas venir à la vie au bord du Réel corpo-psychique dans l'être-à-trois au niveau partiel de l'expérience non-consciente partagée et cross-subjective, inscrite et emporté par une tresse qui assemblerait des fragments ou des " brins " qui composent un parl'être-à-plusieurs. C'est à ce niveau là, nous dit Lacan, que nous sommes au plus proche de la question du corps en psychanalyse.

"*Puisqu'on m'interroge sur ce qu'on appelle le statut du corps, j'y viens, pour souligner qu'il ne s'attrape que de là.*

Le corps ne fait apparition dans le réel que comme malentendu.

Soyons ici radicaux : votre corps est le fruit d'une lignée dont une bonne part de vos malheurs tient à ce que déjà elle nageait dans le malentendu tant qu'elle pouvait.

Elle nageait pour la simple raison qu'elle parlêtrait à qui mieux-mieux.

C'est ce qu'elle vous a transmis en vous " donnant la vie ", comme on dit. C'est de ça que vous héritez. Et c'est ce qui explique votre malaise dans votre peau, quand c'est le cas.

Le malentendu est déjà d'avant. Pour autant que dès avant ce beau legs, vous faites partie, ou plutôt vous faites part du bafouillage de vos ascendants.

Pas besoin que vous bafouillez vous-même. Dès avant, ce qui vous soutient au titre de l'inconscient, soit du malentendu, s'enracine là."

Pour revenir à Lol. Elle cherche à traverser-et-partager une subjectivation à plusieurs, marquée par la ravissance activement aveuglante, avant-comme-à-coté de toute identification soit à l'être désiré comme objet soit à l'"être désirant comme sujet. Cela se passe en participant à une subjectivité momentanément ouverte et partagée, dont l'objet (a) matrixiel, comme le sujet-en-devenir qui se trouve "entre centre et rien" dans un espace-de-bord matrixiel,[22] fait le lien entre présence et absence et entre non-vivante (pas-encore née) et vivante-à-peine. Par cette participation s'ouvre une différence matrixielle femme/femme, qui n'a rien à voir avec la différence Œdipienne homme/femme, mais qui l'accompagne et y est sous-jacent. Cette différence n'est ni oedipienne ni anti-oedipienne ni même pre-oedipienne, parce que son origine est ailleurs, dans une subjectivité *déjà croisée* pour commencer, et *vivante l*a transition, où circulante dans le lien entre scène primitive et Œdipe, et

---

21 Le Malentendu. 10 June 1980. In: *Ornicar?,* 22-23, 1981.

22 Voir: B. Lichtenberg Ettinger, *Régard et éspace-de-bord matrixiels*, Bruxelles : La Lettre Volée, 1999.

s'évanouissant dans la perte de ce lien et dans le dénouement de ce tressage.

Cette ravissance, ni consciente ni inconsciente mais non-consciente, ne cherche ni à voir, ni à se voir, ni à se faire voir. C'est là que l'expression prélevée chez M. Duras : *le non-regard* qui est cette ffAm Anne-Marie Stratter, s'est révélée décisive. Si le regard est conçu comme une mesure “ incommensurable ” de la perte "objectale" au cœur du processus d'advenir-à-l'être du sujet, le non-regard, comme son envers, se chargera, à mon sens, de la perte relative dans les liens-de-bords et de l'accordement des liens-limite avec le trauma de l'Autre. Reconnaissante seulement dans/avec et par un autre dans une encontre momentanée, fantasmatique et traumatique, le ravissance est pour cela le non-regard par excellence. Aveugle et stupéfiant, le non-regard ravissant-ravisseur opère en ré accordant une femme-fille qui se trouve en position de sujet-en-devenir tout d'abord avec la pulsion de mort, à moins qu'une ffAm qui est son support subjectif se fragilise elle-même elle aussi, en ouvrant ses bordures et entrecroiser ses brins R.S.I. pour devenir elle aussi un sujet partiel et pour inclure la fille dans son imaginaire corporelle porteur de pulsion de vie. Quand nous passons du champ de la perte phallique par “ castration ” de l'objet-Autre-mère/femme-Autre-Chose et sa trace comme *objet* (a), vers des rapports-sans-relation avec-dans la femme-mère/Autre-Chose comme *lien*, on voit donc la difficulté de penser les liens mêmes, et leurs échecs, en dehors de leur tressage[23] C'est seulement en traversant le non-regard dans une ouverture transsubjective et cross-subjective, et en participant dans une tressage qui l'inclue, qu'un assemblage-qui-reunisse-en-séparant permet à une fille -- f-f -- de devenir femme -- ffAm -- à son tour. Je différentie donc une phase de différentiation sexuelle non-identificatoire liée à la scène primitive, qui se cache dans l'être-à-trois, et que la formule d'hystérie surfixée sur l'Œdipe se voile, gomme et échoue.

Pour résumer: même si les trois scènes triangulaires dans laquelle Lol s'implique -- ou est impliquée -- sont oedipiennes, ce n'est pas la triangulation oedipienne qui s'opère là sous l'angle du désir active de l'homme (père) à une femme (mère) vu par l'enfant (constitué sous l'angle du narcissisme de l'enfant mâle par Freud), mais un tressage sous l'angle d'une désirabilité féminine qui s'opère comme un pôle active et pas passive, et comme subjectivant et pas objectivant. *La ravissance du non-regard est formatrice, et elle permet de penser la différence féminine tout d'abord dans l'axe f/f (femme-femme) sou jacent et voisinant à l'axe f/h (femme-homme), et composant la trame cachée de l'être-à-trois oedipien.*

Détail non sans-signification: c'est la mère de Lol qui empêche ce passage à/par une autre l'Autre-mère dans la première scène, introduisant le ravage au même lieu que le ravissement venet jusque de naître, en l'arrêtant de façon précoce. Car Lol n'est pas perverse ; elle est un train de devenir sujet/femme-fille dans une différence avec et d'une autre femme-mère, et c'est ce processus qui est coupée de façon traumatique par l'alternative présence/absence encore prématurée, opérée par sa propre mère dans la première scène, et différemment par l'homme (Hold) dans la dernière scène. Sans se passer par une rencontre avec l'Autre en tant que ffAm, en persistant dans une dimension partielle au risque, bien sur, de la fragmentation et de la dispersion, Lol ne peut pas venir-à-être à la place réservée soi au sujet désirant soit à l'objet désiré, sans risque d'une folie dévastatrice. Dans la "deuxième" scène, elle n'est donc pas encore ni femme "normale" ni femme "hystérique", mais pas encore

23 Lacan nous invite, d'ailleurs, à déchiffrer la différence entre nœud et tresse d'un côté, et entre nœud et lien de l'autre côté.

psychotique non plus. Mais, précipitée, dans la troisième scène, vers une triangulation imaginaire plutôt Œdipienne, alors qu'elle essaie encore de renouer un évènement primaire relevant d'une scène primitive, elle deviendra folle. L'homme-père en tant que sujet identifié, support imaginaire du Nom du Père ne peut pas conclure cette affaire à la place d'une ffAm en tant qu'évènement de rencontre "impossible" entre plusieurs.

La première scène " prépare " une psychose seulement comme une potentialité. *La deuxième scène met cette potentialité en suspense*. Dans un nouveau tressage dans-avec le Réel, hors temps et hors lieu, ce qui a échoué dans la première tentation a reçu une deuxième chance. Lol " essaie" de s'offrir une thérapie très originelle: elle essaie d'avancer, là où la première scène s'est arrêtée pour elle trop tôt, mais autrement. De par ces propres moyens trop concrets elle oeuvre à s'offrir sur scène une "scène primitive", à travers le scénario de Tatiana-avec-Hold, avec un nouveau tressage-à-trois qui pourrait l'inclure fantasmatiquement et traumatiquement, pour travailler-à-travers ce scénario cette différence femme-femme recherchée encore, et tirer les brins du R. S. I. de ce nouveau tressage de subjectivité-croisée envers ses propres brins R.S.I. Seulement après la réussite d'un tel tressage elle aurait pu s'ouvrir à la différence homme-femme pour devenir "normale". La deuxième scène est un temps hors-temps et un lieu hors-lieu, parce qu'elle est la prolongation de la scène primitive dans un tressage de plusieurité, sous couverture d'une scène oedipienne qui semble être perverse, mais qui ne l'est pas vraiment, car l'Œdipe n'est pas encore là. De la deuxième scène, elle pourrait, peut-être, s'en sortir sans psychose, car elle n'est pas encore devenue psychotique. Mais elle deviendra psychotique lors de la troisième scène, parce qu'elle a été précipitée vers l'Œdipe trop vite, sans que la sortie de la scène primitive par la différence f-f / ffAm s'est accomplie.

Jacques-Alain Miller : On va peut-être faire une scansion là, si vous le voulez bien, pour échanger quelques propos. Restez là, restez au contraire. Le texte n'est pas terminé, Bracha a développé beaucoup la note qu'elle m'avait envoyée, et donc ça déborde peut-être un peu nos capacités de la suivre dans tous ses développements.

Peut-être que je peux scander les quelques propositions de la suite. Pour elle, au fond, ce qu'elle nous expose offre un éclairage sur la question que selon elle les femmes-filles adressent non pas un homme, non pas au Nom-du-Père, pas encore, donc, il faut réserver pour après, pour une structure qui s'établit, mais que les femmes-filles adressent à une autre femme. C'est la question d'une femme adressée à une autre femme, de la femme-fille adressée à l'autre femme, fatale, mère, Autre avec un grand A, rencontre, enfin tout ça avec des traits d'unions, c'est-à-dire à un sujet envisagé comme semblable mais non pas même. Voilà le partenaire, si on peut dire, que Bracha fait, je ne vais pas dire invente, mais enfin au bon sens du terme, invente un partenaire qui est pour une femme la femme fatale, Autre, préalable, etc., Elle essaie de nous décrire au fond ce qu'il y a au-dessous de la barre, avant la métaphore du Nom-du-Père en quelque sorte. Et en utilisant Bion, ou des références. Elle dit ce mot qui, disons, dans la doxa lacanienne n'a pas tout à fait sa place, le mot « d'archaïque », elle dit le mot d'archaïque, c'est-à-dire ce qui introduit vraiment la chronologie, elle dit ce mot d'archaïque parce qu'elle essaye d'inventer des termes – je vous traduits si vous permettez – d'inventer des termes pour rendre compte en quelque sorte directement de ce qu'il y a avant la métaphore du Nom-du-Père.

Et donc, après elle insiste sur le non-regard à la fois de la ravissante, mais de la femme ravisseur. C'est une belle idée, c'est une idée au fond, j'allais dire c'est une idée moderne, mais c'est une idée aussi très ancienne, c'est la Diane chasseresse. Aussi, une notation clinique à la fin, Lol n'est pas perverse et elle dit : « Elle est en train de devenir

sujet-fille dans une différence d'avec une autre femme mère. » Donc, vous pensez qu'elle est sur le bon chemin ?

Bracha Lichtenberg Ettinger : Non je crois qu'elle va devenir folle celle-là ! parce que elle précipitait trop vite, à l'espace d'avant et d'après où dans tous ces deux espaces elle est considérée comme soit sujet soit objet et je dis dans le dernière partie que je n'ai pas lue qu'il y a une condition pour que ça se passe autrement, c'est qu'il y aura une certaine ouverture, que cette subjectivité au temps, on l'appellera comme on veut, doit s'ouvrir à une certaine sphère où ces lignes se tressent, et que ça a toute son importance, il faut y aller et c'est là…

Jacques-Alain Miller : Ça, je voulais vraiment vous remercier de la référence à ce passage de Lacan qui est vraiment opportun. Evidemment, l'être-à-trois c'est aussi le nœud borroméen, etc., c'est la récurrence du trois chez Lacan, mais en effet c'est une référence….

Bracha Lichtenberg Ettinger : et c'est là où je dis quand vous avez relevé le non-regard de cette femme autre chose, c'est pour rien dans mon sens, parce que c'est une instance là qui ne peut pas être sujet comme le sujet entier et identifié, elle n'est pas ni sujet ni objet, donc elle est là comme l'envers d'un regard, mais quand même subjectivant et qu'il faut le partager pour y…

Jacques-Alain Miller : C'est ce que vous dites. Lacan pêche dans le texte de Duras ce qu'elle dit, à savoir que Anne-Marie Stretter, quand elle arrive et qu'elle va entraîner le fiancé de Lol, et non-regard, et Lacan dit : « Pas du tout elle, est la tache qui est l'origine même du regard, qui est le statut initial du regard. »

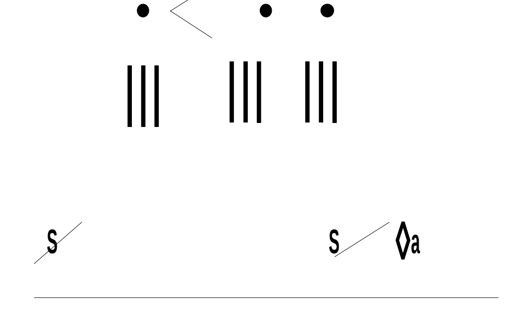
Bracha Lichtenberg Ettinger : et ça c'est la piste qui m'a amené vers le truc de l'étoffe où il prend soin de faire la différence entre tache et ? ?, etc, et regard, etc., et regard il le met tout d'un coup l'un vis-à-vis de l'autre.

Jacques-Alain Miller : Si vous voulez, ce qui m'a frappé, enfin il y a beaucoup de choses qui m'ont frappé dans votre texte, aussi par son étrangeté pour moi, mais en reconnaissant, voilà, que c'est fait aussi à partir de Lacan, et qu'il y a plusieurs façons de l'attraper, c'est aussi la phrase que j'ai signalée, qui était que pour vous là il ne faut pas parler de ça en termes de sujet barré et d'objet. Cela m'a frappé, parce que, moi, j'avais un sentiment exactement contraire. Je me souviens, si vous voulez, avoir posé une question qui m'embêtait, qui m'embêtait longtemps, à Lacan en1974, ou en 75, non, en 77. Cela a été publié dans *Ornicar ?* Quand il est venu inaugurer la Section clinique, il a donc fait un petit speech, après il y avait une place pour des questions, et je lui ai dit : « Est-ce que vraiment, pour la psychose, vos catégories de sujet barré, d'objet petit *a*, etc., ça sert ? Est-ce que ça capte le phénomène, est-ce que ça permet de structurer le phénomène ? » Parce que ça ne paraissait pas évident à partir d'autres choses qu'il avait pu dire. Et il m'a dit : « Tout à fait. Ça fonctionne. » Et je lui ai dit : « Dites m'en un peu plus. « Et il m'a dit : « Une autre fois. » Je crois. Ou il m'a dit : « Je vous l'expliquerai une autre fois. » Et au fond, il ne me l'a jamais expliqué. Or, je me suis aperçu là ces jours-ci, en reprenant le texte de Lacan sur l'incitation d'Eric Laurent, que finalement le texte où Lacan montrait comment S barré et petit *a* ça s'applique très bien à la psychose, c'était « L'hommage à Marguerite Duras », parce que toute sa lecture est pour nous montrer que les personnages … - elle est fascinée -, qu'il y a là les éléments de son fantasme, et que les catégories sont opératoires. Et au fond, Lacan au lieu de me laisser comme ça, devant… - c'est très bien, ça fait vingt-cinq ans que ça dure -, mais me laisser un peu en suspens là-dessus, aurait pu dire : « Mais, mon cher, vous n'avez pas lu mon texte sur Duras. » Auquel

cas, je lui aurais dit : « Je l'ai lu, mais mes difficultés avec Duras font que je ne suis pas vraiment entré là-dedans. »

Donc, moi j'y ai vu cet intérêt, ça m'a frappé que vous insistez sur quelque chose qui a sa validité, j'explique pourquoi moi ça m'a intéressé que vous preniez la chose comme ça, oui alors maintenant…

Bracha Lichtenberg Ettinger : alors là je faisais un petit dessin, parce que je crois que c'est tout à fait exactement comme il présente, comme Lol est présentée, ici ça fonctionne, en fait Lol n'est pas folle Lol, elle sera folle…



S partiels S S S S S S S S non-regard

Jacques-Alain Miller : Vous pensez qu'elle n'est pas folle au moment de son expérience…

Bracha Lichtenberg Ettinger : non je pense qu'elle répète, c'est-à-dire c'est sa ? ?

Jacques-Alain Miller : Non, Lacan dit qu'elle ne répète pas…

Bracha Lichtenberg Ettinger : Non elle ne répète pas. Marguerite Duras nous montre ce moment de subjectivité à plusieurs, avec, pas dans le temps qui…

Jacques-Alain Miller : Mais chez Lacan, il ne s'agit pas d'une subjectivité à plusieurs, puisque le sujet est quelque part, le sujet barré est quelque part, c'est pas Lol. Il ne dit pas que Lol est un sujet barré. Lol, dans sa psychose, n'est pas un sujet barré. Le sujet barré est là-bas dans le spectacle, et le petit *a* est là-bas dans le spectacle.

Et donc, ce n'est pas une subjectivité à trois. Et même, à un moment, vous dites : subjectivité à plusieurs. Moi, j'ai mis en regard, Lacan dit : être-à-trois. Ce n'est pas la subjectivité, puisque le sujet c'est du manque-à-être. Là, il y a un être-à-trois et, d'une certaine façon, ce qu'il met en valeur c'est que l'être de Lol est dans Tatiana. Et elle ne rejoint son être que là. Je suis bien d'accord que…

Bracha Lichtenberg Ettinger : C'est pour ça que j'ai dit qu'en fait on peut interpréter Lacan mais c'est peut-être contre son gré, avec ce qu'il avance des années après, parce que quand il dit, dans cette possibilité, on est bien après quand il essaye de ? ? ? à partir de 65…

Jacques-Alain Miller : C'est ça. Au moment où il lit ça en 1965, il lit ce roman, avec toutes les précautions d'usage sur l'écrivain est toujours en avance, etc., il lit ça, en clinicien, comme un délire paranoïaque. Et il nous montre comment ce délire paranoïaque a une face de jouissance, en quelque sorte, parfaitement structurée, et que, discrètement, à la fin, le délire paranoïaque est là quand cet être-à-trois n'est pas constitué…

Bracha Lichtenberg Ettinger : Est-ce que je peux dire une chose qui semble tout à fait importante, et c'est une raison pourquoi je voulais intervenir. C'est que j'essaye de dire que, dans cette différence, si on les regarde sous l'angle de fille-mère et pas enfant-mère, enfant…

Jacques-Alain Miller : Là, la mère n'est pas très présente dans cette histoire.

Bracha Lichtenberg Ettinger : Non mais Duras a cette chose presque qu'elle dit sur Anne-Marie Stretter, que c'était une mère, non-regard et blabla et puis plus rien…

Jacques-Alain Miller : Oui, pour vous c'est essentiel. Pour Lol, c'est son rapport à cette Anne-Marie Stretter.

Bracha Lichtenberg Ettinger : effectivement, quand on donne un petit twist à cette paranoïa, on dirait que c'est, ça va mieux si c'était une personne, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose, non à propos de la perversité c'est-à-dire il y a quelque chose, si on n'introduit pas la question vraiment de cette petite différence dont on a tellement de mal à parler, entre femme-femme, d'une complexité, j'appelle archaïque, mais je sais bien qu'on parle pas de ? ?, si on introduit pas ça on est de nouveau attiré tout de suite par des catégories des malades, quoi, toutes prêtes…

Jacques-Alain Miller : Est-ce que Eric Laurent voudrait dire un mot sur la question ? Et Guy Trobas ? Non. On a encore une séance, heureusement, donc on pourra poursuivre. Vous voulez poser une question ? Non. Trobas ? Je ne vais pas demander à Catherine Lazarus-Matet de nous présenter les choses maintenant. Elle le fera en début de la fois prochaine. Ça lui donnera un peu plus de temps pour fignoler, ou pas, c'est comme elle veut, parce que je l'ai pressé d'apporter quelque chose.

Oui, quatre heure moins le quart, je crois qu'on arrête là. Je pense que vraiment il faudra faire un Colloque Lol, où on pourra reprendre ces questions, et que, avec les nouvelles contributions qui pourraient arriver, et que je vous incite à méditer sur les trois prisonniers et Lol V. Stein. C'est un couplage inattendu, que nous le devons à Eric Laurent au départ, mais qui a bien du succès.

Bon, merci Bracha.

Suite du texte de *Bracha Lichtenberg Ettinger* :

« Il y a du savoir dans le Réel, qui fonctionne sans que nous puissions savoir comment l'articulation se fait dans ce que nous sommes habitués à voir se réaliser »....[24] Lacan parle donc d'un savoir non-conscient qui nous mène non pas au fantasme mais « au-delà : au pur réel »[25].

Les brins du Réel-Symbolique-Imaginaire sont entrelacés dans la tresse non seulement dans une toile intra-subjective mais aussi dans une toile cross-subjective. Si le nœud et le « lapsus du nœud » demeurent à l'intérieur des limites de l'individu, liant ou échouant à lier ses différentes dimensions subjectifs, un tressage à plus-que-quatre lie les bordures d'entre plusieurs individus. Si, donc, une femme exhibe des intersections de nœuds dans une toile trans-individuelle, une femme par la tresse n'est pas un Autre radical mais un Autre-limite, que l'on ne peut pas aborder par un universel mais que l'on peut rencontrer en suivant ses cordes dans la trame et dans le tissu de la toile. En d'autres termes : si les nœuds rendent compte de manière énigmatique de l'échec à inscrire le désir féminin dans le paradigme toujours - et jusqu'au dernier bout -- phallique, dans le tressage et par les inscriptions des traces des liaisons-limites de l'un dans l'autre, du côté du féminin, un sens serait libère/crée/inventé/révelé ou dévoilé lors des prochaines entrecroisements des brins, à condition de pouvoir lire entre les cordes d'une tressage à 6 qui se cache sous un être-à-trois dans une étoffe composée de 9 brins.

Lors d'une rencontre avec-dans le féminin conçu comme tressage-à-plusieurs, les traces de l'immémorial peuvent être renouées et réinvesties. Si elle ne tisse pas seulement le Réel, le Symbolique et l'Imaginaire de sorte qu'aucune frontière définitive les séparant ne peut être établie, mais de plus, elle tisse le R, S. I de plusieurs personnes, alors dans le tressage, aucune identité personnelle ne peut travailler-à-travers sa destinée seule. *Une différence sexuelle matricielle*

24 Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, 21 mai 1974.

25 Jacques Lacan, *Les non-dupes errent*, 11 juin 1974.

basée sur un tissage de liens et non sur l'essence ou sur la négation, s'ouvre donc, d'une femme a ses autres, d'une femme a une autre. Ainsi, la reconsidération de la scène primitive de par la tresse offrent un éclairage sur *une différence sexuelle comme question que les femmes-filles adressent non pas à un homme et pas au 'Nom du Père', pas encore, mais à une autre femme-mère-Autre-Rencontre, à un sujet envisagé comme semblable-mais-non-même*, de qui l'on se différencie-dans-l'union et à partir duquel il est possible d'ouvrir une distance seulement dans la proximité, en plusieurité, dans un être-à-trois subdivisé et tressé.

Pour revenir à Lol, elle cherche à traverser-et-partager une subjectivation à plusieurs, marquée par la ravissance activement aveuglant, avant tout identification soit à l'être désiré comme objet soit à l'être désirant comme sujet. Cela se passe en participant à une subjectivité momentanément ouverte et partagée, dont l'objet (a) matrixiel, comme le sujet-en-devenir qui se trouve « entre centre et rien » dans un espace-de-bord matrixiel[26], fait le lien entre présence et absence. Par cette participation s'ouvre une différence matricielle femme/femme, qui n'a rien à voire avec la différence œdipienne homme/femme, mais qui l'accompagne et y est sous-jacent. Cette différence n'est ni œdipienne ni anti-œdipienne ni même préœdipienne, parce que son origine est ailleurs, dans une subjectivité déjà croisée pour commencer, et dans la transition, ou le lien entre scène primitive et Œdipe, et dans la perte de ce lien, et la séparation de cette tressage.

Cette ravissance, ni consciente ni inconsciente mais non-consciente, ne cherche ni à voir, ni à se voir, ni à se faire voir. C'est là que l'expression prélevé chez Marguerite Duras : *le non-regard* qui est cette ffAm Anne-Marie Stretter, s'est révélée décisive. Si le regard est conçu comme une mesure « incommensurable » de la perte « objectale » au cœur du processus d'advenir-à-l'être du sujet, le non-regard, comme son envers, se chargera, à mon sens, de la perte relative dans les liens-de-bord et de l'accordement des liens-limites avec le trauma de l'Autre. Reconnaissante seulement dans/avec et par un autre dans une encontre momentanée, fantasmatique et traumatique, le ravissance est pour cela le non-regard par excellence. Aveugle et stupéfiant, le non-regard ravissant-ravisseur opère en réaccordant une femme-fille qui se trouve en position de sujet-en-devenir tout d'abord avec la pulsion de mort, à moins qu'une ffAm qui est son support subjectif se fragilise elle même elle aussi, en ouvrant ses bordures et entrecroiser ses brins R.S.I. pour devenir elle aussi un sujet partielle et pour inclure la fille dans son imaginaire corporelle porteur de pulsion de vie. Quand nous passons du champ de la perte phallique par « castration » de l'objet-Autre-mère/femme-Autre-Chose et sa trace comme *objet* (a), vers des rapports-sans-relation avec-dans la femme-mère/Autre-Chose comme *lien*, on voit donc la difficulté de penser les liens mêmes, et leurs échecs, en dehors de leur tressage[27]. C'est seulement en traversant le non-regard dans une ouverture transsubjective et cross-subjective, et en participant dans une tressage qui l'inclue, qu'un assemblage-qui-reunisse-en-séparant permet à une fille - f-f - de devenir femme - ffAm - à son tour. Je différentie donc une phase de différentiation sexuelle non-identificatoire liée à la scène primitive, qui se cache dans l'être-à-trois, et que la formule d'hystérie surfixée sur l'Œdipe se voile, gomme et échoue.

Pour résumer: même si les trois scènes triangulaires dans lesquelles Lol s'implique - ou est impliquée - sont

26 Voir : B. Lichtenberg Ettinger, *Regard et espace-de-bord matrixiels*, Bruxelles : La Lettre Volée, 1999.

27 Lacan nous invite, d'ailleurs, de déchiffrer la différence entre nœud et tresse d'un côté, et entre nœud et lien de l'autre côté.

œdipiennes, ce n'est pas la triangulation œdipienne qui s'opère là sous l'angle du désire active de l'homme (père) à une femme (mère) vu par l'enfant (constitué sous l'angle du narcissisme de l'enfant mâle par Freud), mais une tressage sous l'angle d'une désirabilité féminine qui s'opère comme une pôle active et pas passive, et comme subjectivant et pas objectivant. *La ravissance du non-regard est formatrice, et elle permet de penser la différence féminine tout d'abord dans l'axe f/f (femme-femme) sous-jacent et voisinant à l'axe f/h (femme-homme), et composant la trame cachée de l'être-à-trois œdipien.*

Détail non sans signification : c'est la mère de Lol qui empêche cette passage à/par une autre l'Autre-mère dans la première scène, introduisant le ravage au même lieu que le ravissement venait jusque de naître, en l'arrêtant de façon précoce. Car Lol n'est pas pervers ; elle est un train de devenir sujet/femme-fille dans une différence avec et d'une autre femme-mère, et c'est cette processus qui est coupée de façon traumatique par l'alternative présence/absence encore prématurée, opérée par sa propre mère dans la première scène, et différemment par l'homme (Hold) dans la dernière scène. Sans se passer par une rencontre avec l'Autre en tant que ffAm, en persistant dans une dimension partielle au risque, bien sur, de la fragmentation et de la dispersion, Lol ne peut pas venir-à-être à la place réservée soit au sujet désirant soit à l'objet désirée, sans risque d'une folie dévastatrice. Dans la « deuxième » scène, elle n'est donc pas encore ni femme « normale » ni femme « hystérique », mais pas encore psychotique non plus. Mais, précipitée, dans le troisième scène, vers une triangulation imaginaire plutôt œdipienne, alors qu'elle essaie encore de renouer un événement-rencontre primaire relevant d'une scène primitive, elle deviendra folle. L'homme-père en tant que sujet identifié support imaginaire du Nom du Père ne peut pas conclure cette affaire à la place d'une ffAm en tant qu'événement de rencontre « impossible » entre plusieurs.

La première scène « prépare » une psychose seulement comme une potentialité. *La deuxième scène met cette potentialité en suspense*. Dans un nouveau tressage dans-avec le Réel, hors temps et hors lieu, ce qui a échouée dans la première tentation a eu une deuxième chance. Lol « essaie » de s'offrir une thérapie très originelle : elle essaie d'avancer, là où la première scène s'est arrêtée pour elle trop tôt, mais autrement. De par ces propres moyens trop concrète elle œuvre à s'offrir sur scène une « scène primitive », à travers le scénario de Tatiana-avec-Hold, avec une nouvelle tressage-à-trois qui pourrai l'inclure par phantasmiquement et traumatiquement, pour travailler-à-travers cette scénario cette différence femme-femme recherchée encore, et tirer les brins du R. S. I. de cette nouvelle tressage de subjectivité-croisée envers ses propres brins R.S.I. Seulement après la réussite d'un tel tressage elle aurait pu s'ouvrir à la différence homme-femme pour devenir « normale ». La deuxième scène est un temps hors-temps et un lieu hors-lieu, parce qu'elle est la prolongation de la scène primitive dans une tressage de plusieurité, sous couverture d'une scène œdipienne qui semble être pervers, mais qui ne l'est pas vraiment, car l'Œdipe n'est pas encore là. De la deuxième scène, elle pourrait, peut-être, s'en sortir sans psychose, car elle n'est été pas-encore psychotique. Mais elle deviendra psychotique lors de la troisième scène, parce qu'elle a été précipitée vers l'Œdipe trop vite, sans que la sortie de la scène primitive par la différence f-f / ffAm s'est accomplie.

LES US DU LAPS

Jacques-Alain Miller

Vingt deuxième séance du *Cours*

(mercredi 14 juin 2000)

XXII

Nous allons entendre aujourd'hui, pour cette dernière réunion, cette dernière séance, Catherine Lazarus-Matet sur Lol V. Stein. Comme je l'ai indiqué, ce ne sera pas forcément la dernière fois où nous parlerons de Lol puisqu'il nous faudra faire un Colloque Lol. Il nous faudra même peut-être faire une Société Lol V. Stein, étant donné le champ qui s'est là ouvert par l'inspiration singulière, géniale, d'Eric Laurent, d'ouvrir cette perspective, ce chapitre qui était resté pour nous, il faut dire, clos jusqu'alors.

Le texte que Catherine Lazarus-Matet m'a donné la semaine dernière déjà, et une nouvelle version ce matin, a pour titre « Hors de la région du sentiment ». C'est une citation du roman, expression qui dans le roman, localise, situe, Lol.

Je ne ferai pas d'introduction. Donc, vous aurez l'occasion d'entendre Catherine Lazarus-Matet cette semaine. Je dirais seulement deux mots – non, ce n'est pas une introduction, je vois des regards septiques.

Je dirai seulement deux mots, vraiment deux mots de la scène judiciaire, de l'événement dont je vous avais informé et que j'ai d'ailleurs eu l'occasion de commenter avec d'autres, dans des émissions électroniques, au cours de cette semaine.

Que puis-je vous dire en deux mots ? Après vous avoir longuement entretenu des trois prisonniers, je me suis retrouvé devant trois juges. Là, j'ai vraiment vu le doigt de Dieu. Et en plus, comme si ça n'était pas assez, ces trois juges étaient des femmes (*rires*). J'ai donc pu apprécier dans le fait, ce dont je vous avais parlé, cette année même, à propos du caprice et de la loi, à savoir l'assomption croissante par des femmes - alors que les femmes furent longtemps vouées au caprice - l'assomption croissante par des femmes du pouvoir légal. Cela avait été peut-être leur assomption du signifiant-maître comme tel, avec tout son entour d'insignes et de cérémonies, gravitant autour de ce triomphe.

Qu'en dire ? Je dois dire qu'elles s'en tirent très très bien. Bon, bien sûr, étant donné ce que j'avais exposé, et tout en étant un justiciable, un humble justiciable, et même un justiciable menacé, je dois dire que j'étais sous le charme (*rires*). Mais je crois néanmoins être objectif en disant qu'elles sont vraiment canon ! (*rires*). Je les ai vues, dans la pratique, comment madame la présidente du tribunal a interrogé la partie adverse, c'était de l'art ! Et, en tout cas, j'ai beaucoup apprécié le dialogue qu'elle a bien voulu avoir avec moi. J'espère qu'elle l'aura apprécié elle aussi, évidemment. Il est certain que ça aurait été très différent si le juge avait été un homme. Cela m'a été sensible, là je l'ai éprouvé.

J'espère que je serai aussi satisfait du jugement (*rires*), qui ne sera rendu que dans quelque temps, évidemment du jugement qui est d'un autre ordre que cette scène de théâtre, où nul ne saurait préjuger. Donc, là-dessus nous sommes dans un autre ordre de choses. Bon, à vous la parole.

Catherine Lazarus-Matet :

« Hors de la région du sentiment »

Lol - Je n'ai plus aimé mon fiancé dès que la femme est entrée... Quand je dis que je ne l'aimais plus, je veux dire que vous n'imaginez pas jusqu'où on peut aller dans l'absence d'amour.
Jacques Hold. - Dites-moi un mot pour le dire.

Lol - Je ne connais pas.
J.H. - La vie de Tatiana ne compte pas plus pour moi que celle d'une inconnue, loin, dont je ne saurais même pas le nom.
Lol - C'est plus que ça encore
J.H.- C'est un remplacement.

En quelques mots, Lol V. Stein donne à Jacques Hold et au lecteur quelques clés hermétiques sur ce qui s'est produit pour elle avec l'événement de la salle de bal du casino de T. Beach. Dans ce bref échange, elle dit beaucoup : la disparition brutale de l'amour, la profondeur de cette absence, le rôle instantané de la femme dans la fin de cet amour, qu'elle ne demande pas que Tatiana ne compte plus pour Jacques Hold, qu'il n'y a pas de mot pour dire qu'elle est au-delà de ce qu'il tente de saisir.

Mais il réduit tout en un mot unique, pas énigmatique en lui-même, banal, ordinaire, que Lol ne conteste pas, elle qui corrige auprès de lui toutes les tentatives de compréhension, toujours inexactes, un mot dont la signification se révélera étrange sous sa simplicité : remplacement.

Lacan reprend ce terme dans son « hommage à Marguerite Duras, du ravissement de Lol V . Stein », quant il écrit que le fil à suivre avec Lol va jusqu'à " l'indicible de cette nudité qui s'insinue à remplacer son propre corps ".

Au début du roman, Lol est une jeune fille, fiancée, à la fin elle est la maîtresse de Jacques Hold, femme adultère, entre-temps elle est épouse et mère, et quelques phrases dépeignent l'adolescente. Aussi me suis-je laissé instruire, au long de ma promenade avec Lol, par ce que Marguerite Duras livre quant à ces différentes figures féminines, où apparaît un nouage entre temporalité, place et féminité, nouage différent selon la place, précisément de Lol, qui habite ou pas ces figures de la femme.

La stratégie hystérique du désir, comme l'a énoncé Jacques-Alain Miller : une femme faisant d'un homme son homme de paille auprès d'une femme qui concentre les mystères de la féminité, cette stratégie semble pouvoir s'appliquer à Lol, mais la signification singulière à Lol du phénomène de remplacement donne l'idée d'une autre stratégie chez un sujet non divisé.

Un passage du texte de Lacan résonne avec remplacement et concerne la place de Lol. Ce passage suit un résumé du bal : " N'est-ce pas assez pour que nous reconnaissions ce qui est arrivé à Lol et qui révèle ce qu'il en est de l'amour, soit de cette image, image de soi dont l'autre vous revêt et qui vous habille, et qui vous laisse quand vous êtes dérobée, quoi être sous ? Qu'en dire quand c'était ce soir-là, Lol toute à votre passion de dix-neuf ans, votre prise de robe et que votre nudité était dessus, à lui donner son éclat ? Ce qui reste alors, c'est ce qu'on disait de vous quand vous étiez petite, que vous n'étiez jamais bien là. Mais qu'est-ce donc que cette vacuité ? Elle prend alors un sens : vous fûtes, oui, pour une nuit jusqu'à l'aurore où quelque chose à cette place a lâché : le centre des regards. "

Si ce passage contient plus d'un élément précieux, en particulier l'objet en cause, le regard, et la place spéciale ici du centre des regards, qu'Éric Laurent a déplié pour nous ici, un autre point est celui-ci : Lol n'était jamais bien là. C'est à partir de ce « jamais bien là » que je tenterais de dire ce que le roman nous apprend sur Lol et la féminité.

Et la question de sa place, nouée à celle du regard, l'occupe tout au long du roman. Ce qui fit événement, c'est qu'elle trouva sa place dans le moment de réunion d'elle et du couple dans sa danse. Place et remplacement, l'un englobant l'autre, sont deux termes essentiels qui accompagnent les mouvements du regard et du temps.

Où mettre son corps ? C'est la réponse à cette question que trouve Lol. Lors du bal, elle rencontre quelque chose qu'elle construira plus tard. "J'ai été longtemps à le mettre ailleurs que là où il aurait dû être. Maintenant je me rapproche de là où il serait heureux".

Quand dit-elle cela ? Dans un moment amoureux avec Jacques Hold, où, le regard d'évanouie, dit le texte, elle murmure le prénom de Tatiana. Son corps serait heureux là où viendrait le remplacement, la disparition de son corps dans le mouvement inverse au geste de l'homme qui enlèverait la robe de la femme, faisant apparaître sa nudité, geste qui ne pourrait avoir lieu sans elle.

Tatiana, la compagne de danse de l'adolescence, suppose que la maladie de Lol remonte à bien avant la scène du bal : " Au collège, dit-elle, il manquait déjà quelque chose à Lol pour être - elle dit : là. "

" Elle donnait l'impression d'endurer dans un ennui tranquille une personne qu'elle se devait de paraître mais dont elle perdait la mémoire à la moindre occasion. "

" Elle était drôle, moqueuse, très fine et bien qu'une part d'elle-même eût été toujours en allée loin de vous et de l'instant. "

Tatiana pensait que c'était le cœur qui n'était pas là. " Il semblait que c'était cette région du sentiment, qui, de chez Lol, n'était pas pareille. " D'où la question intriguée de Tatiana, quand elle apprit les fiançailles de Lol : qui aurait bien pu retenir son attention entière ?

Lacan donne la voie vers la réponse : " On dit que ça vous regarde, de ce qui requiert votre attention. "

La scène du bal inscrit d'emblée un mouvement inverse entre Lol et la femme fatale. Lol y arrive en fiancée, mais repart avec sa mère. Anne-Marie Stretter y arrive en mère, accompagnée de sa fille qui fuit le bal. Reste la femme. La mère de Lol fait écran entre sa fille et le couple. Lol renverse de la main l'écran, écrit Marguerite Duras, pour faire durer l'instant fulgurant où son attention entière est retenue.

La captivation est interrompue par le départ du couple. Un jour Lol dira à Jacques Hold à propos de ce moment de rupture, où elle s'évanouit : "Oui, je n'étais plus à ma place. Ils m'ont emmenée, je me suis retrouvée sans eux". "Je ne comprends pas qui est à ma place".

Pendant les quelques semaines de prostration qui suivront, pendant la crise, Lol tentera de conjurer la fuite du temps, le retour de l'ennui, pour retrouver ce moment d'éternité de l'être-à-trois, en prononçant une phrase, toujours la même : "Il n'était pas tard, l'heure d'été était trompeuse". Sortie brutalement du temps de suspend, elle dira encore : "C'est long d'être Lol V. Stein".

Le temps de crise est interprété par l'entourage comme le résultat de l'absence inexplicable de douleur lors de l'abandon par le fiancé. Mais Lacan note qu'elle ne peut dire qu'elle souffre. Et il propose de saisir cette souffrance qui ne peut se dire de la façon suivante : "…pour toucher, écrit Lacan, à ce que Lol cherche à partir de ce moment, ne nous vient-il pas de lui faire dire un "je me deux", à conjuguer douloir avec Apollinaire".

Et c'est dans *Le guetteur mélancolique* qu'Apollinaire conjugue cet inhabituel douloir, dans un poème de deux pages, sans autre scansion que celle de la succession des vers dont voici les premiers :

Il me revient quelquefois
Ce refrain moqueur
Si ton cœur cherche un cœur
Ton cœur est ce cœur
Et je me deux
D'être tout seul
Etc..."

Apollinaire y conjugue « se douloir » en un "je me deux", je souffre, souffrance de Lol, à qui Lacan veut faire dire « je me deux », parce qu'elle est seule, coupée du couple, qui là ne ferait plus qu'un, à savoir ce qui manque à Lol pour être trois.

Quand Lol s'apaisera, elle sortira de chez elle la nuit. La nuit parce que l'aurore c'est la fin du bal. Elle croise lors de sa première sortie celui qui sera très vite son mari.

C'est l'entrée dans les dix ans sur lesquelles on passe rapidement dans le roman. Dix ans hors ravissement, dont il est dit suffisamment pour s'y arrêter

un peu. Lol mène une existence conventionnelle, bourgeoise, réglée et rythmée comme du papier à musique, par un ordre glacial et rigoureux.

Lol est dans un autre cadre, celui de l'apparente retrouvaille avec son corps, son identité, et la région du sentiment. Elle a quitté sa ville natale, lieu de l'abandon.

Ce cadre est celui de sa maison qui la sépare de celui du bal. Là, à l'intérieur, elle est épouse fidèle, mère de trois enfants, femme d'intérieur accomplie. Elle ne sort presque jamais.

La vie est rythmée comme un mouvement d'horlogerie. Tout n'est qu'ordre, calme, pas volupté.

Lol dira à Jacques Hold que son mari croyait l'avoir sauvée du désespoir. Elle ne l'avait pas démenti, pour le rassurer, parce qu'il avait peur qu'elle ne rechute. "Je ne lui ai jamais dit qu'il s'agissait d'autre chose". Cet "autre chose" fait écho à une réponse qu'elle donne parfois quand on l'interroge sur ce qui lui est arrivé. "On s'est trompé sur les raisons".

On comprend que Lol garde, en secret, en elle, le bal, mais pendant dix ans, dans les semblants de sa vie familiale, elle est une épouse et une mère sinon heureuse, du moins joyeuse.

Mais elle n'a pas d'identité propre. Sa maison, son intérieur, est l'intérieur des autres. Le soin qu'elle porte à la décoration de sa maison est la reproduction stricte de ce qu'elle voit ailleurs. Elle est regardée par l'uniformité ambiante. Sa vie est réglée par l'Autre, le temps de l'horloge, Autre temporel scandé par les tâches domestiques. Cadrée par les murs de la maison, elle trouve un semblant de place et peut laisser le temps passer. Et ça tient dix ans. Entre d'autres murs que ceux qu'elle voulait dresser autour du bal.

Son mariage lui a convenu. Son mari l'a choisie, lui épargnant, dit-elle, d'avoir eu à trahir l'abandon exemplaire dont elle avait été l'objet, et lui évitant d'avoir à choisir elle-même un remplaçant unique à qui l'avait abandonnée.

Son mari occupe une place précise, en même temps qu'indifférenciée, d'avoir été le premier venu. Elle souriait au tout-venant lors de la première sortie nocturne où il la croisa, et il se crut spécialement regardé par elle.

Après ces dix ans, le couple revient dans la ville natale de Lol. Et c'est quand elle verra depuis son jardin, derrière une haie, comme lorsqu'elle était cachée derrière les plantes dans la salle de bal du Casino, un homme, encore inconnu, Jacques Hold, embrasser une femme que commencent ses déambulations quotidiennes. Elle invente la promenade, écrit Marguerite Duras.

En effet, c'est à ce moment précis que va commencer le travail de construction du fantasme, du geste de l'homme enlevant la robe de la femme. Ce baiser rappelle confusément quelque chose à Lol. Et Lol croit reconnaître la femme. Un vague souvenir affleure sa mémoire, sans plus. Mais qui l'entraîne à suivre l'homme, qui sera l'homme de la situation, la femme embrassée étant l'amie d'enfance, Tatiana, dont la présence aux côtés de Lol lors du bal avait été oubliée.

Hors de la maison, Lol pense et repense au bal ; Le cadre des semblants de la maisonnée s'effrite doucement, au rythme où la pensée avance. Elle pense chaque jour au bal.

Jacques Hold dit : « Ce qui l'intéresse, c'est la fin du bal, ce moment où l'aurore la sépare définitivement du couple, la laissant sans voix et sans mot, mais certaine que quelque chose aurait dû advenir ».

« À cet instant précis, celui de la fin du bal, une chose, mais laquelle ? écrit Marguerite Duras, aurait dû être tentée qui ne l'a pas été. » Et Lol reconstitue au fil de ses promenades l'instant de la fin du bal. Un long passage du roman décrit le détail des pensées de Lol sur la fin du bal et ce que, dix ans plus tard, elle invente à la fin du bal (pages 50-57, ed. Gallimard, nrf). Ce geste qui ne pouvait avoir lieu sans elle. Il est écrit : « Elle est avec lui, ce geste, chair à

chair, forme à forme, les yeux scellés à son cadavre ».

« Le corps long et maigre de l'autre femme serait apparu peu à peu. Et dans une progression rigoureusement parallèle et inverse Lol aurait été remplacée par elle auprès de l'homme de T. Beach ». Je cite encore : « Remplacée par cette femme, au souffle près. Lol retient ce souffle : à mesure que le corps de la femme apparaît à cet homme, le sien s'efface, volupté, du monde ».

Tatiana dira : « Elle se promenait pour mieux penser au bal ». « Elle le réchauffe, le protège, le nourrit, il grandit, sort de ses plis, s 'étire, un jour il est prêt ». « Elle y entre chaque jour », « Elle ordonne sa véritable demeure », dira Jacques Hold.

Un jour, en effet, le bal est prêt, dans la pensée de Lol, dix ans après.

Tatiana n'aura de cesse d'interroger Lol sur le bonheur dont elle parle. Elle ne peut rien en dire. Sauf, à un moment où, dans les bras de Hold, elle regarde Tatiana et dit : « Mon bonheur est là ». A trois. Le bonheur ne survient qu'avec la construction du fantasme. En effet, la fin du bal l'avait laissée seule et affolée, après le premier temps de ravissement, sans voix. Mais par son travail de reconstitution de l'instant de la fin « il ne reste, écrit Duras, que son temps pur, d'une blancheur d'os ». La fin du bal s'est complétée d'un après. D'abord « les fenêtres fermées, scellées, le bal muré les auraient contenus tous les trois et eux seuls ». Premier temps du bonheur, dans le suspend du temps, qui la laisse agitée. L'être-à-trois ne sera accompli, noué, qu'avec l'invention du geste qui dénude la femme, mais ce ne sera que lorsque Lol se saura vue de Jacques Hold, alors qu'il s'occupe comme il convient de Tatiana, que le bonheur sera plus net, « un peu plus calme seulement », note Lacan.

Son bonheur, Lol dit que c'est celui de son corps, elle sait où son corps serait heureux , dans son remplacement par la nudité de la femme.

Pendant les dix années loin du bal, Lol était joyeuse, de plus en plus joyeuse, apprend-on. Au calme et très affairée. C'est manifestement très différent du bonheur du ravissement. Un jour Lol dit à Jacques Hold qu'elle a peur que ce qui s'est passé il y a dix ans ne recommence. Que craint-elle ? « De se retrouver sans eux », dit-elle. Et si cela arrivait, ne se tromperait-on pas encore sur les raisons, la laisserait-on alors continuer ses promenades ? C'est cela qu'elle veut, qu'on la laisse à son bonheur, à son ravissement, alors que d'avoir voulu l'en sauver et la comprendre, note Lacan, elle est devenue folle. Lol ne demande pas à être comprise.

Le mari de Lol avait une confiance totale en elle, pensant qu'une femme qui avait ainsi aimé son fiancé ne pourrait la tromper. Il la pensait incapable d'invention, elle qui n'avait rien inventé dans sa vie réglée par le cours des choses et du temps. Mais elle invente. Elle invente quelque chose qui lui fera décider de quitter son mari, quand elle se rapprochera de Jacques Hold et de Tatiana, entrant dans un autre temps, celui du fantasme, suspendu, instant d'éternité où elle est sur le chemin d'être « réalisée », écrit Lacan. Duras décrit cette imbrication des deux temporalités quand Lol se fait encore épouse et commence à faire surgir le regard, passage des noces d'une vie remplie avec un métronome aux noces de la vie avec le temps arrêté, ce temps pur.

Si le mari de Lol fait partie du tout-venant, Lacan définit la fonction de Jacques Hold auprès de Lol. Il est celui qui « se contente de donner à Lol une conscience d'être, en dehors d'elle, en Tatiana ». il est l'opérateur du remplacement. Il vient à cette place où l'homme « chaque après-midi, commence à dévêtir une autre femme que Lol et lorsque d'autres seins apparaissent, blancs, sous le fourreau noir, il en reste là, ébloui, un Dieu lassé par cette mise à nu, sa tâche unique, … »

La temporalité des déplacements du regard, comme les a détaillés et commentés Éric Laurent, s'accompagne d'une temporalité aussi

bien des nuances du bonheur de Lol, que des variations de sa position quant à la féminité, temporalité que Lacan tisse à partir d'un fil qui s'enroule et se défait autour du thème de la robe, en une phrase qui va de Lol « de son fiancé proprement dérobée », à « l'indicible de la nudité où est remplacé son corps », en passant par le geste qui enlève la robe.

Lol, au temps inaugural du bal, fait exister la féminité dans la femme fatale, hors d'elle, figure qui conjoint la beauté, le désir et la mort. C'est une figure inquiétante, dans sa robe noire, sûre de son corps, sûre d'être désirée. Il est écrit qu'une femme qui est à ce point de certitude ne peut plus qu'aller vers sa fin. Fatalité de la beauté qui tue en un instant l'amour pour l'homme.

Pendant dix ans, Lol se laisse choisir par un homme, règle la question de la féminité en revêtant les atours de la bourgeoise conventionnelle, mari, enfants, maison, sous le regard de quiconque.

Puis par son fantasme, elle fait consister comme tache, sous le geste d'un homme, sous le regard du monde, la femme « nue, nue sous ses cheveux noirs », et Lol est ravie, au double sens du terme. Son corps disparaît, elle est en l'autre, remplacée. Elle fait exister, nouée à elle, la beauté, pur regard, du corps de la femme.

Le temps en trop est celui où faire la femme auprès d'un homme lui est fatal. Trop près de la femme, elle est à son tour sous le regard du monde et devient folle. Lacan note que ce qu'il retient c'est qu'elle devient folle pour avoir été trop comprise par Hold. Toutes les femmes sont folles, dit-on, dès que l'on cherche à les comprendre. C'est d'ailleurs dans la méprise que son mariage a pu durer. Hold, lui, a cru qu'elle voulait être à la place de l'autre femme, alors qu'elle ne peut se soutenir d'un corps de femme en elle. Et qu'être comprise ne lui convient pas. Une remarque s'en déduit. Pour Lol, il n'y a pas d'autre femme, au sens où elle sait où est La femme, réduite au regard, tache fascinante qui suspend le temps. L'être-à-trois est la solution de Lol à l'inexistence de La femme et à la succession des jours. Les femmes ne sont-elles pas portées à faire exister La femme en dehors d'elles ? Ce pousse-à-la-femme ne serait-il pas ce que Marguerite Duras a su romancer dans ce ravissement comme expérience extrême de la féminité ?

Que Tatiana soit justement la femme du fantasme, là où surgit le regard, n'est pas indifférent. Amies inséparables de collège, Lol et elle dansaient en cachette dans le préau ; « On danse, Tatiana ? », demandait Lol. Une autre salle de bal avait existé pour Lol. Un souvenir de cette période sera évoqué, à l'intention de son amie, des années après par Lol : « Ah ! tes cheveux défaits le soir, tout le dortoir venait te voir, on t'aidait ».

À cette époque, Lol n'était jamais bien là. Tatiana ne retenait pas son attention entière, mais Lol faisait une belle place à cette jeune fille, avec qui elle dansait, à sa chevelure qui regardait tout le dortoir, le soir.

Il a fallu un homme captivé et captif, prisonnier de la danse, pour faire de ces deux le trois qui pourrait nous donner l'envie de faire dire à Lol un « Je me trois », où douloir ne se conjuguerait pas.

Fin de l'intervention de Catherine Lazarus-Matet

Applaudissements.

Jacques-Alain Miller : Oui je prends le relais. Nous avons eu, par Catherine Lazarus, une lecture extrêmement précise et ponctuée du roman, et vraiment son ordonnancement. Je trouvais en effet très éclairant que vous commenciez par isoler le remplacement, qui nous donne déjà une formalisation du ravissement. Le problème est de ne pas rester ravi par le ravissement, en adoration devant le Ravissement de *Lol V. Stein*. Et le mot de remplacement, bon, si le roman s'était appelé le « Remplacement de Lol V. Stein », ça n'aurait peut-être pas eu le même succès, il n'aurait pas attiré

autant. Le remplacement, il y a d'ailleurs des officines qui vous offrent de remplacer quelqu'un qui se trouve absent par quelqu'un d'autre. On cherche un remplacement à une fonction, on est remplaçante. Le ravissement ouvre en effet apparemment sur une autre dimension, et c'est pour ça sans doute que Marguerite Duras met le mot de remplacement dans la bouche de Jacques Hold. Au fond, c'est un terme qui dégrade la splendeur du ravissement et qui traduit très bien la vision que le malheureux arrive à avoir de cette l'histoire.

Si l'on reprend votre indication, ce remplacement, dans ce dialogue étrange, décalé, dont on ne sait pas exactement ce qu'il vise aussi. Elle, elle parle du bal, et lui on ne sait pas très bien. Mais en tout cas, c'est dans la même suite de répliques. Donc, allons supposer, prenons ce qu'il y a lieu dans l'événement du bal à partir de ce terme de remplacement.

Dans la scène du bal, la première scène, où la charmante Lol, qui n'est pas encore la grande Lol V. Stein qui justifie des colloques et des sociétés, mais qui est encore la toute jeune, dix-neuf ans, qui vient au bal avec son fiancé.

Le remplacement est lié ici - comme elle l'exprime, dans ce que vous avez mis en valeur - à l'absence soudaine d'amour qu'elle éprouve pour son fiancé. Elle n'est pas venue, si l'on fait attention, elle n'est pas venue par convention à ce bal. Elle est animée, à la surprise générale, de ce que Duras appelle une folle passion pour ce fiancé. Ce n'est pas le cavalier d'un soir. Et le phénomène, c'est qu'elle a éprouvé alors, dit-elle à Hold, une absence d'amour qui va au-delà de ce que l'on peut dire, indicible. Enfin, les termes exacts : « Quand je dis que je ne l'aimais plus, je veux dire que vous n'imaginez pas jusqu'où on peut aller dans l'absence d'amour ». C'est remarquable, on pourrait dire : jusqu'où on peut aller dans l'extrême de l'amour, et là c'est une vision exactement inverse : « vous n'imaginez pas jusqu'où on peut aller dans l'absence d'amour ». Donc, c'est bien autre chose que de l'indifférence. C'e n'est pas : « Qui êtes-vous monsieur ? – Mais je suis votre fiancé. – Ah ! ». Ce n'est pas du tout ça (*rires*), c'est un extrême de l'absence d'amour.

Comment nous traduisons ça, nous qui sommes encore plus lourds que Jacques Hold. Nous disons que nous observons alors, selon les dires de la patiente – ce n'est pas notre patiente ! –, selon les dires du sujet, nous observons un désinvestissement libidinal soudain de l'objet et un transvasement de la libido vers, à l'envers - là ça reste assez mystérieux, ça ne se précise qu'après le temps de construction -, disons, pour être sommaire, vers le couple que son fiancé là va former avec cette autre femme, ou disons même vers cette autre femme, pour simplifier.

Autrement dit, nous observons un phénomène que l'expression de remplacement nous permet de qualifier de métaphore de l'amour, pour reprendre le terme que Lacan emploie dans le transfert. Disons que la métaphore de l'amour, pour être simple, ici c'est Anne-Marie Stretter, la femme plus âgée, la femme mystérieuse, la femme qui ne regarde personne, et que pour ça on appelle non-regard, cette femme se met à centrer l'attention de Lol.

Et donc, métaphore de l'amour disons pour simplifier, l'autre femme vient à la place du fiancé. Et, on peut dire alors, que cette structure qui est seulement ébauchée, qui n'est pas claire, devient limpide lorsqu'après un temps d'incubation de dix ans, que vous avez décrit avec beaucoup de soin et de précision, et à travers ses avatars, lorsqu'elle revient sur place, lorsqu'elle revient dans la ville où a eu lieu le bal, alors se met en place, ça se précise, et on s'aperçoit en effet que, du couple formé par son amie Tatiana et Hold, finalement son intérêt c'est Tatiana. Donc, on peut dire : voilà, nous reconnaissons le même à la place de, le même remplacement, la même métaphore qu'il y a eue au départ.

Seulement, en fait, cette métaphore, si je puis dire, en cache une autre, et qui est distincte. Il y a un second à la place de. C'est précisément le remplacement qui fait que le corps de Tatiana vient à la place du corps de Lol. Et ça, c'est pas la métaphore de l'amour, c'est, appelons-la pour simplifier la métaphore du corps. Et on s'aperçoit en effet que c'est aussi ce qui a été en jeu dans l'apparition d'Anne-Marie Stretter : une métaphore du corps derrière la métaphore de l'amour.

Et on s'aperçoit - vous l'avez souligné, vous avez donné les références nécessaires, à cet égard -, c'est qu'elle était depuis toujours en attente d'une métaphore de son corps, et c'est la valeur que vous avez donné à ce « elle n'était pas là », qui fait partie du témoignage que Tatiana, sa camarade de collège, donne sur elle quand elle était encore avant ses dix-neuf ans où elle est parue dans le monde au bras de son fiancé.

Elle donnait depuis toujours à ceux qui l'entourait, à ses proches, elle donnait le sentiment de n'être pas là, c'est-à-dire le sentiment d'une absence, de son absence dans sa présence. Et quand on arrive déjà à ça, c'est pas beaucoup, mais quand nos philosophes, nos phénoménologues nous parlent de la présence au monde, etc, quand on a ce type de notation derrière, on trouve toujours ça un peu lourdingue, on trouve que nos philosophes sont un peu Jacques Hold. Et encore, Jacques Hold a le mérite de s'intéresser à cet objet-là, tandis que que là, il y a quelque chose, elle était là et en même temps pas tout à fait. C'est-à-dire elle n'était pas là où est son corps.

C'est un thème, si on le résume de façon sommaire comme je fais, qui non seulement n'a aucune nouveauté, mais d'une nature à évoquer bien des échos, la position rêveuse de la femme dans l'existence, comme on a commenté ça, et précisément à partir du XIXème siècle, là où les messieurs ont découvert dans le ravissement, si je puis dire, autant qu'ils puissent être ravis, quand ils ont découvert le discours du capitalisme, qu'ils se sont mis les uns à exploiter les autres, à mort, les autres à exploiter à mort, pas dans le contentement. Lorsque le monde a commencé à prendre cette tournure active et productive, là, d'abord il faut dire qu'on s'est montré extrêmement réservé, rétif à accepter le caprice féminin, avant le discours du capitalisme on trouvait ça charmant, à l'occasion, avec le discours capitaliste, le caprice féminin on a commencé à appeler ça un dysfonctionnement. Et donc, on a sérieusement réduit la zone permise au caprice, en même temps que l'on a élevé certaines figures de femmes pour être les grandes capricieuses. Alors, là oui, quelques unes préposées à incarner le caprice féminin, mais les autres on les a quand même vissées sur place, et ça a donné des dames rêveuses. Là, le rêve en quelque sorte est venu à la place du caprice et, si vous en voulez une incarnation majeure, c'est tout le sens de ce que nous décrit Flaubert au début de *Madame Bovary*.

Madame Bovary, bien à sa place, en même temps rêve, et elle rêve d'une façon qui a paru si probante aux cliniciens, qu'on a créé à partir de son rêve la catégorie clinique dite du bovarysme, à savoir le symptôme qui fait que la femme rêve, qu'elle rêve éveillée au prince charmant, à des histories fabuleuses, et qu'elle ne trouve à ses côtés que le pauvre gars qui tourne le discours capitaliste en train de s'installer partout. Un symptôme. Et puis, lorsqu'on a vu paraître un essai d'un discours quand même qui donnait une version distincte du capitalisme, lorsqu'on a vu paraître des discours qui centraient quand même ce discours capitaliste, que l'on a vu paraître la rhétorique fasciste, eh bien cet adjectif de rêveuse on l'a étendu à toute la classe bourgeoise, et ça nous a donné le roman de Drieux la Rochelle *Rêveuse bourgeoisie*.

Madame Bovary c'est la rêveuse bourgeoise, et on en est arrivé à étendre ce qualificatif de rêveuse à la bourgeoisie, qui n'est pas droit dans ses bottes, et c'est pourquoi Drieux la

Rochelle rêvait de nous mettre les bottes de l'occupant sérieusement pour que la bourgeoisie se réveille.

Donc, si l'on revient à Lol, cela va plus loin que le bovarysme. C'est ce qu'elle énonce – que vous relevez – : je ne comprends pas qui est à ma place. Là, évidemment on peut isoler, qu'est-ce qu'on va dire ? un trouble du sentiment même de la vie, un trouble du rapport du sujet à son corps. Comment l'approcher ce trouble ? Kantorowicz distinguait les deux corps du roi dans la tradition monarchique qui s'est élaborée au moyen âge, à savoir il y a le roi vivant, puisqu'il est vivant, il meurt, forcé, mais il y a le roi immortel qui appelle le roi vivant et qui mort se continue à travers un autre corps vivant. Et donc, il y a un aspect immortel du roi et qui est parlé en termes de deux corps. On trouve ça chez Shakespeare aussi. Je résume un énorme ouvrage classique, qui est à la disposition maintenant en livre de poche. Autrement dit là, les deux corps c'est le corps vivant périssable, et puis, on va dire, le corps symbolique, le signifiant de la fonction royale, et ce corps symbolique, lui, est immortel. Eh bien, d'une certaine façon, Lacan enseigne qu'il y a deux corps du sujet, au moins. Il y a le corps enveloppe, forme, et puis, il y a l'objet-corps. Il y a le réel du corps et il y a ce qui est de ce corps investi libidinalement. Il y a l'enveloppe du corps, mais sous l'enveloppe du corps, il y a ce condensateur de libido qu'il appelle petit *a*.

$$\frac{\text{enveloppe}}{(a)}$$

C'est dans le rapport entre l'enveloppe corporelle et ce petit *a*, que peuvent se glisser, que se glissent éventuellement un certain nombre de troubles à différencier.

Pour le dire tout de suite comme ça, ici, dans le cas de Lol, je dirais que ça va encore plus loin, et c'est bien ce qui fait que cette métaphore du corps est tout à fait singulière, et, d'une certaine façon, dans ce cas, le sujet n'avait pas de corps. C'est qu'à la lettre, ce qui apparaît, ce qui est révélé par la scène du bal déjà, et orchestré dans une véritable symphonie par son rapport avec Hold et Tatiana, c'est qu'à la lettre elle n'a jamais eu de corps et que ça lui est révélé au moment où paraît le corps sublime d'une autre. Et donc, ce n'est pas une métaphore comme les autres, ce n'est en tout cas pas une métaphore hystérique à proprement parler.

J'ai trouvé très remarquable que vous isoliez l'expression, pour qualifier l'homme dont il s'agit, le premier venu, en effet là, c'est n'importe qui, et plus il est n'importe qui, plus il est n'importe qui, et moins il s'efforce de comprendre, comme vous le signalez, et mieux il peut tenir sa place auprès de Lol, et mieux il peut faire tenir Lol ensemble.

Et, effectivement Jacques Hold n'est pas n'importe qui. Jacques Hold, c'est l'homme qu'elle croit voir embrasser une femme qui pourrait être son amie Tatiana, elle les regarde derrière une haie, comme vous le signalez, et ça répète ce qu'elle a vu de la scène du bal de derrière des plantes vertes, et à partir de là s'ébauche la construction du fantasme.

Il faut relever que, en effet, cette Tatiana, c'est un résidu de l'événement du bal. C'est l'amie de collège qui tient la main de Lol pendant que Lol voit son fiancé vampé par la femme fatale.

Et, comme vous le signalez, c'est précieux, déjà dans son adolescence, avant cet événement - où elle est devenue grande - déjà dans son adolescence, Tatiana, sa meilleure amie, lui servait de support imaginaire, c'est-à-dire que Tatiana, qui va être mise en fonction dans le fantasme développé, d'emblée elle était avec elle dans un rapport a-a', et dans des relations d'identification imaginaire qui s'expriment comme amitié, et puis qui peuvent donner lieu à ce qu'on connaît dans les amitiés féminines, passionnées : l'envie, la rivalité etc.

$$a \;\text{———}\; a'$$

Maintenant, nous, nous esquissons sur Lol un diagnostic clinique, nous disons : c'est une folle, c'est une psychotique, étant donné ce qui apparaît à la fin du roman, que signalait Catherine Bonningue, on voit les éléments d'un délire que l'on va dire paranoïaque paranoïde, cette absence au corps qui va si loin, nous la trouvons schizophrène, schizoïde etc. Est-ce une *dementia paranoïdes* à la Schreber?

On peut continuer comme ça longtemps, d'autant qu'il s'agit tout de même d'un personnage de roman, n'oublions pas. Et, le fait que ce soit un personnage de roman, il faut bien sûr tenir compte du fait qu'il y a quelque chose en Lol qui parle à toutes les femmes, si je puis dire, entre guillemets. Quelque chose en Lol qui paraît dire quelque chose de la féminité et qui continue d'exercer son emprise sur tout le public, puisque les femmes y reconnaissent quelque chose de la féminité, et les hommes vont compulser l'ouvrage pour y comprendre quelque chose.

C'est pourquoi je pense qu'il n'est pas inutile de souligner ce qu'il y a ici d'hystérie ou d'homologue à l'hystérie. Il y a quelque chose d'homologue à l'hystérie dans cet appel fait au corps d'une autre femme. Et il y a quelque chose de l'hystérie qui parle à l'hystérie dans le public dans cette description subtile, puisqu'on est sur les bords de l'indicible. C'est une écriture en effet qui est soutenue, et parfois qui en remet un peu dans le genre, soutenue par le rapport à l'indicible. Nous n'avons que, en quelque sorte, des fragments, fragments d'un voyage au bord de l'indicible.

Vous savez, il y a des récits de voyageurs, c'est très à la mode aujourd'hui. Donc, en général le gars s'équipe, il met ses bottes, il met sa parka, etc. et puis, il va chez les lapons, et il revient : « J'ai rencontré les lapons, voilà comment ils sont. » etc.

Et puis, on remonte dans l'histoire, on nous donne les récits des voyageurs. Tout ça avec une technicité, un côté lourdingue, etc. Là, c'est aussi un voyage, mais c'est un voyage vers l'indicible. Cet écrit… c'est ce qu'on arrive à sauver quand on va se promener du côté de l'indicible.

Je me l'explique comme ça ce que peut avoir pour des butors - pas l'écrivain - ce que peut avoir d'un peu grêle, d'un peu fade, cette écriture. Il y a des hommes qui n'arrivent pas à lire *Le ravissement de Lol V. Stein* (*rires*), et il faut leur apprendre. Ils doivent préférer lire Rabelais, ou des choses comme ça. Mais là, c'est sur les bords de l'indicible. Donc, on ramène ce qu'on arrive à en dire, presque essoufflé, et on doit pour chaque phrase en être reconnaissant que quelqu'un ait pu le faire.

Alors, ici, pas la description, mais les touches qui sont mises autour de « je ne suis pas là », il y a l'évocation, pas la description, mais l'évocation d'un manque-à-être son corps propre, qui en effet parle à l'hystérie, et le sentiment d'étrangeté à son corps.

C'est tout à fait conforme à ce que le Lacan le plus classique, si je puis dire, enseigne concernant l'hystérie. Je cite les *Écrits* dans la description classique que Lacan donne de l'obsessionnel et de l'hystérique dans « La psychanalyse et son enseignement », page 452 des *Écrits*, je l'ai plusieurs fois commenté : « Cet autre réel, dit-il, elle - l'hystérique - ne peut le trouver que de son propre sexe, parce que c'est dans cet au-delà qu'elle appelle ce qui peut lui donner corps, ce pour n'avoir pas su prendre corps en deçà. » Qu'est ce que Lacan nous décrit là ? Le sujet hystérique souffrant d'un défaut d'identification narcissique, c'est-à-dire ne pouvant pas directement se reconnaître dans son corps, l'image de son corps. Disons le sujet ne pouvant pas s'incorporer, ou s'incarner, appelons ça le défaut d'incarnation dans l'hystérie, d'où le recours nécessaire à une autre femme pour prendre corps, à la relation à une autre femme pour prendre corps.

On pourrait appeler ça, après le défaut d'incarnation, l'incarnation déplacée sur une autre.

Dans sa description classique encore, Lacan fait sa place à l'homme : « Faute de réponse de cet autre - de

réponse directe de l'autre - elle, l'hystérique, lui signifie une contrainte par corps - la saisit au fond - en la faisant saisir par les offices d'un homme de paille. »

On a ici, parfaitement décrit, l'instrumentation de Jacques Hold, et même, au début, elle en a l'expérience soudaine dans le bal, ça, ça lui est en quelque sorte imposé sous ses yeux. Elle réfléchit longuement, comme vous nous l'avez montré, et ensuite, loin que ça lui soit imposé, elle s'insinue dans un couple pour instrumenter l'homme à saisir l'autre femme.

Et donc la pauvre Tatiana, qui se faisait régulièrement honorée par Jacques Hold, s'aperçoit qu'il y a quelque chose qui est déréglé dans cette relation, à savoir il remplit toujours son office, mais il y a quelque chose en plus qui rôde ici et la pauvre, on la voit éperdue dans le roman, essayer de saisir où est-ce que ça se passe. Elle comprend que ça a un rapport avec Lol, elle ne sait pas très bien où, et on la voit à tâtons essayer d'isoler qu'est-ce qui est venu là se glisser dans le couple que, elle, elle formait avec Jacques Hold.

C'est quand même formidable ce nom de Jacques Hold. C'est vraiment celui qui tient, celui qui tient la femme. Et même, à la fin, quand il la comprend trop, c'est parce qu'il fait du *holding* (*rires*). On ne peut pas s'empêcher de penser que c'est là présent. Je me disais même, en pensant à la phrase anglaise *Hold me tied*, « Tiens-moi bien serré ». Que vraiment avec *Hold,* Jacques Hold, *me,* Lol, *tie*-tiana (*rires*).

Là, ce qui est dégagé et ce qui parle à tout le monde, c'est une femme en espérance d'être tenue, d'être tenue par un homme, d'être tenue par un signifiant-maître. - Faites-vous juge ! D'être tenue par une fonction qui porte remède, porte cure, traite ce manque-à-être son propre corps.

Ce qui inspire à Lacan cette construction, cette expérience, c'est aussi certainement une réflexion sur le cas de Dora, où en effet il sait lire que dans l'intérêt de Dora pour Monsieur K, le véritable intérêt de Dora se porte sur Madame K, chose que Freud a manquée et qui lui a valu le départ de Dora.

Mais là, c'est en homologie formelle, l'être-à-trois de Dora, si je puis dire, entre Dora et le couple des K, est formellement homologue au rapport de Lol avec le couple d'amants Hold-Tatiana.

Je crois que cette homologie formelle est importante, parce que c'est celle-là aussi qui résonne, qui est hystériforme. Mais on voit bien que, dans le cas de Dora, que l'intérêt véritable soit vers madame K c'est quand même un secret, c'est quand même quelque chose qui est en attente d'une interprétation. C'est quelque chose que Dora sait, mais qu'elle sait quand même à l'état inconscient, qu'elle manifeste. On voit bien que, quand on méconnaît la liaison qu'elle a avec madame K, aussitôt elle réagit, mais c'est en attente d'une interprétation. Tandis que, là, dans le cas de Lol, c'est quelque chose qui est dit, qui est explicité, ça n'a pas du tout le statut de secret à interpréter que ça a dans le cas de Dora.

Donc, là on saisit qu'il y a un changement de plan. Même si on a une homologie formelle des relations, on a un changement de plan, c'est-à-dire que le fantasme est ici comme réalisé, ou plutôt il est passé au réel.

Cela rend d'autant plus intéressant la thèse de Lacan à ce propos, la thèse de Lacan sur le roman, et qui montre en quoi chacun peut y être intéresser, en quoi on n'a pas un cas clinique. Le cas clinique, la forme du cas clinique, c'est toujours une façon de dire : très peu pour moi. C'est-à-dire le gars y est, il est aux prises avec ça, et puis les thérapeutes rigolent, ils sont en dehors.

Ici, tout l'art est de vous inclure dans l'affaire, et de faire résonner en vous ce qui a de commun avec le cas.

C'est là que j'inscris la thèse de Lacan qui figure dans son petit écrit : « Ce qui arrivé à Lol, dit Lacan, révèle ce qu'il en est de l'amour ».

En quoi cette histoire révèle ce qu'il en est de l'amour ? Partons de la notion que l'amour est narcissique, ce qui veut

dire que l'amant vous revêt d'une image qui est l'image de lui-même. Cette image - là ma tentative est de faire passer pas à pas ce qu'il me semble ce que Lacan explique à propos de Lol. V Stein -, cette image vous habille comme une robe.

Et Lacan pose la question : Quand vous en êtes dérobée, quand on vous dérobe l'image que l'autre a mis sur vous, ça vous laisse quoi être sous ? Qu'est-ce que ça vous laisse être sous cette robe imaginaire ?

Cela se saisit au mieux selon ce schématisme.

$$\left\{ \frac{\text{enveloppe : } i(a)}{(a)} \right.$$

Ce qui vous enveloppe, c'est l'image petit i de petit *a,* qui est ici l'image, que l'autre met sur vous, dont il vous habille. C'est son image, en tant que l'image est narcissique, et c'est donc ce que vous êtes pour lui, l'image à quoi vous pouvez vous identifier comme étant l'image sous laquelle il vous voit.

Réponse : quand cette image vous est dérobée, quand le fiancé cesse de vous regarder, et qu'il est emballé par la femme fatale. À ce moment-là, boum. D'accord ? C'est comme ça qu'on comprend la chose, n'est-ce pas, et après, évidemment, vous vous retrouvez avec votre petit *a* sur les bras, et éventuellement vous vous retrouvez l'objet petit *a* déchet, qu'habillait la splendeur de l'image.

C'est le rapport que Lacan évoque, par exemple, dans son « Discours à l'EFP », page 7 : « Ainsi fonctionne *i de a*, dont s'imagine le moi et son narcissisme à faire chasuble à cet objet petit *a* qui, du sujet, fait la misère. » Le *i de a* fait chasuble, habille l'objet petit *a* qui, du sujet, est le déchet fondamental, le reste de sa création de sujet.

Donc, ça, ça se passe comme ça, si je puis dire. C'est pas drôle, d'accord, c'est la déception amoureuse, ça dépend de l'intensité des sentiments que vous portiez à votre fiancé, vous pouvez aussi vous dire : un de perdu dix de retrouvés, en tout cas vous éprouvez comme une condamnation l'absence de son amour. Lol, c'est pas du tout ça, c'est elle qui, au moment où son fiancé s'en va, éprouve une absence d'amour fantastique. En même temps qu'une attention passionnée tournée vers les manœuvres du couple.

Donc, chez Lol c'est pas comme ça que c'est construit. Et comment Lacan nous explique-t-il que c'est construit ? En une phrase ! Mais une phrase de Lacan, c'est un roman de Duras… Oh non ! Il ne faut pas dire des choses comme ça (*rires*). Il nous explique. Le bal, c'était la prise de robe de Lol. Très joli. Ça évoque d'ailleurs un imaginaire monacal, qui est le même que celui de la chasuble, dont il parle deux ans plus tard. La prise de robe de Lol, là elle devient au fond une galante femme, elle a l'âge, à dix-neuf ans, à son premier bal, de rentrer dans le tournoi des relations amoureuses. C'est comme le chevalier qu'on adoube, et la tradition s'en perpétue aujourd'hui dans les meilleures familles, sous la forme du bal des débutantes, qui a lieu tous les ans, et dont on a les photographies s'étalent dans les magazines que vous ne lisez pas (*rires*). Le bal des débutantes, c'est-à-dire ça a un aspect d'initiation. Et Lacan, pour dire qu'elle est charmante et rayonnante, de Lol :« Votre nudité était dessus votre robe, votre nudité était dessus à lui donner son éclat ». Qu'est-ce qu'il nous fait passer là ? Il nous fait passer là que ce n'est pas exactement pareil pour Lol que pour chacune. Que, pour le vain peuple que nous sommes, il y a la robe et puis dessous il y a le corps nu. Et donc, quand on enlève la robe il reste quelque chose, fort heureusement. Ça ne s'évanouit pas avec la robe comme dans les histoires fantastiques japonaises, ou dans le style fantôme, où à part le drap, rien. Normalement, il y a quelque chose. Ici, dans le cas de Lol, la robe c'est le corps nu, c'est pareil, c'est-à-dire la robe est son corps, parce qu'elle n'a pas de corps, elle n'a pas d'autre corps que ce qu'elle est, on va dire dans le regard de l'Autre, dans le désir de l'Autre. Et donc, quand

ça lui est enlevé, cette robe, c'est-à-dire quand lui est enlevée l'image d'elle-même dans l'amour de son fiancé, ce qui apparaît c'est le vide du sujet, comme dit Lacan, c'est la vacuité, mais ce n'est pas la vacuité du sujet barré, c'est qu'il n'y a rien. Et c'est là que l'on voit la valeur, dans ce style si précis de Lacan, de dire « l'éclat de la robe », c'est-à-dire que le petit *a* agalmatique, il était là, dans la robe elle-même.

Autrement dit, la figure propre qui se présente chez Lol, c'est que *i de a* est équivalent à petit *a*, et que dessous c'est du vide.

$$\frac{i(a) \equiv (a)}{\text{vide}}$$

Et c'est pourquoi le moment même où on lui enlève son *i de a*, c'est équivalent à lui soustraire son être, et elle le retrouve tout de suite là où s'est déplacé *i de a*, c'est-à-dire dans l'autre femme.

Autrement dit le fiancé n'emporte pas simplement avec lui l'image dont il l'habillait, il emporte son être même et il le dépose en une autre.

Et donc, c'est un ravissement de l'être, à cet égard. Et en effet, comme vous l'avez signalé, son être étant Tatiana, et tout ce que Jacques Hold réussit à faire et qui nous vaut ce roman, c'est de bavarder autour de ça, de bavasser autour de ça, et donc de lui donner, comme dit Lacan, une conscience d'être. Conscience d'être, ça ne fait pas de bien. Son être est là, et ce crétin de Jacques Hold, avec son holding, il le lui fait dire. Donc, ça la rend folle. Si on vous fait dire que votre être est ailleurs, que vous êtes là, que vous ne savez plus la différence entre… Quand elle dit : « Je suis Tatiana », c'est le résultat de ce holding de ce crétin.

Evidement, Lacan reconnaît là… c'est un texte clinique de part en part, en effet, il reconnaît là la manœuvre des praticiens qui s'imaginent que faire parler, ça fait du bien.

Autrement dit, ici, dans le cas, on voit que l'imaginaire a valeur de réel. Si l'imaginaire avait eu pour Lol une valeur d'imaginaire, qu'est-ce qu'on aurait vu ? Ce qu'on connaît bien, le dépit. Elle m'a chipé mon homme – je ne sais pas -, je vais lui chiper le sien. Bon, elle n'en a pas. Ou la jalousie, la rivalité, si c'est ça, je cesserai d'être une bourgeoise et je deviendrai une fille des rues, enfin des tas de choses. Ou je deviendrai une entremetteuse.

Ici, évidemment, c'est autre chose, c'est dans la dimension du vol de l'être. Et donc, on n'a pas du tout les vacillations imaginaires a-a', parce que chez elle l'objet imaginaire a valeur de réel.

Cela nous révèle quelque chose en effet de l'amour, que l'amour ça tient à un rapport entre i de a, imaginaire, et petit *a*, et que, normalement, l'image amoureuse voile petit *a*. Alors, une fois que l'on a voilé petit *a*, ça, si on n'arrête plus, on arrive à le voiler, alors c'est chacun sa chacune, c'est la pastorale. - Phyllis es-tu là ? - Oui je suis là Léandre, etc. On a adoré au XVIIeme siècle, au XVIIIème, et ça s'est calmé après. Cela donne cette possibilité, cet imaginaire amoureux, d'être dans une cellule isolé du monde, dans une bulle complète, qui tient d'un côté à l'écart la société, le grand Autre, ne pas connaître, on invente un langage pour soi, des néologismes à deux. Et puis, on tient en même temps à distance petit *a*, qui, lorsqu'il s'insinue en effet perturbe les relations, et c'est ce qui se passe entre Jacques Hold et Tatiana, quand là c'est la présence insistante de Lol qui vient, et ce qu'elle fait de Tatiana et de l'autre, c'est-à-dire son instrument et son objet, qui perturbe leur relation.

Ce qui trouble le jeu dans le cas de Lol, c'est que petit *a* monte sur la scène, alors que normalement petit *a* n'est que le portant du décor imaginaire. C'est ainsi que Lacan en parle, la même année où il fait ce texte dans « L'objet de la psychanalyse », ou l'année suivante. Il parle de l'objet petit *a* comme de ce qui est le portant du

décor. Ce n'est pas fait pour que l'on voit le portant.

Tandis qu'ici petit *a* est sur la robe, et c'est la nudité même du corps qui s'étale sur la robe, et petit *a* est aussi, s'agissant de Tatiana, mais c'est la même chose, sous la robe en tant qu'elle est vue par Lol dans sa nudité, nue, nue sous ses cheveux noirs.

C'est en ça que l'on peut dire le petit a, dont il s'agit pour elle, l'objet qui est là à la fois la passionner à la persécuter, c'est la tache. Qu'est-ce que la tache ? La tache c'est ce qui attire votre regard, comme je l'ai souligné c'est donc le regarder ou le vu, c'est-à-dire ce qui est passif. Je regarde, je suis le spectateur, je regarde. L'autre est regardé, la tache est regardée. Bête comme une tache, mais précisément, cette tache n'est pas si passive que ça, puisqu'elle exerce une action sur moi, puisque la tache précisément elle attire mon regard. Elle attire, elle m'attire, c'est-à-dire ça me force à la regarder, cette tache. Et par là même, ça veut quelque chose, cette tache. C'est-à-dire que la tache, il y a un désir derrière.

Et ce désir est inconnu. Et c'est là le problème que cerne Lacan : je le regarde, mais est-ce que ça me regarde ? Sans ça, c'est l'ivresse du spectacle du monde. Le monde est mon spectacle. Et avec un petit effort je suis solipsiste et je me demande même si vous existez comme moi j'existe. « Le monde est ma représentation », Schopenhauer. « La vie est un songe », Calderon.

Pour ce qui est des références, il y a aussi la littérature fantastique. Plus profonde que le philosophe, la littérature fantastique qui est justement faite pour exploiter ça, que le regard est là dans le monde partout. Dans ce monde que je regarde et qui a l'air d'être bien tranquille à sa place, le regard est là, et c'est ce que Lacan appelle, dans le *Séminaire XI,* le monde omnivoyeur. Tout ce que je regarde et qui m'attire le regard, par là même un désir s'exerce, et il y a un regard qui est dans l'autre, dont je ne sais pas comment il me situe et ce qu'il fait de moi. Et c'est ça qu'exploite à l'occasion la littérature fantastique quand elle montre justement l'inanimé habité par un désir qui me happe.

Sur le registre comique, c'est l'histoire de petit Jean, que Lacan raconte dans le Séminaire XI. Il est en mer, avec petit Jean et petit Jean lui montre une boite de conserve, et il lui dit : tu vois cette boite, tu la vois, eh bien, elle elle ne te vois pas. Et Lacan s'en souvient des dizaines d'années après, et il donne une indication sur sa pathologie, enfin sur son pathétique, à lui, Lacan. Il dit : lui il trouvait ça drôle, moi je ne trouvais pas ça si drôle que ça. Et au fond il analyse, cette boite me regarde au niveau du point lumineux, au niveau où je centre mon regard sur elle, c'est le point lumineux qui est lui-même à me regarder, et à ce moment-là je m'aperçois que je fais tache, que je suis le personnage ridicule dans ce décor breton. Je suis le touriste, qui vient se faire balader par le prolétaire qui lui gagne sa vie à la sueur de son front, et moi je suis le gandin qui se promène là, et comme il ne peut pas me le dire comme ça, il me le fait dire par la boite de conserve. - Regarde le con que tu es mon pauvre ! Et il est saisi par le fait qu'alors qu'il est de trop. Il est de trop dans le décor, il est le surnuméraire de l'affaire. Et c'est, au fond quand il dit : pas si drôle que ça, c'est un moment d'angoisse, appelons-le par son nom : je ne sais pas ce que je suis dans le désir de l'Autre. C'est-à-dire je ne sais pas quel est mon *i de a*, je ne sais pas quelle est mon image pour l'autre, et c'est là le phénomène que Lacan signale dans son texte sur Duras : la tache me regarde sans me regarder. C'est-à-dire elle me regarde comme point lumineux, mais néanmoins mon i de a, mon image pour elle reste insituable, pour moi.

Et c'est là que Lacan signale l'effet d'angoisse qui se produit sur Jacques Hold quand il découvre Lol couchée dans le champ de seigle, et Lacan dit : c'est le registre du comique, c'est le même registre de comique que l'histoire de petit Jean.

Le comique, comme nous l'avons vu quand nous avons repris le texte de Freud, a toujours rapport avec l'image de soi, et avec le patatras de l'image de soi. Et quand Lol joue à faire la tache, on ne sait pas, elle est là et on ne sait pas ce qu'elle regarde, on ne sait pas ce qu'elle voit, et comme le note Lacan d'après Duras : Jacques Hold se rassure en se disant elle me voit.

Ça ce sont des phénomènes que l'on peut éprouver couramment, n'est-ce pas, ce sont des phénomènes qu'on rencontre dans le groupe, n'est-ce pas, quand il y a quelque chose d'inquiétant qui circule dans un groupe que vous n'arrivez pas à le situer, que vous n'arrivez pas à l'arrêter, que vous n'arrivez pas à le nommer, ça se présente parfois que vous vous demandez justement ce que vous êtes pour eux, les autres, et c'est connoté en effet d'une difficulté subjective.

Et puis, il arrive parfois, il arrive finalement un point de capiton où, soudainement, vous découvrez, dans l'exaltation, vous savez enfin ce que vous êtes pour les autres du groupe, vous découvrez dans la joie que vous êtes l'homme à abattre.

Et c'est à ce moment-là où j'ai fait ce qu'on appelle ma Tirade, c'était dans le ravissement de découvrir ce statut que j'avais pour l'autre du groupe – enfin, une partie, fort heureusement – le statut que j'avais et que je n'arrivais pas à saisir en mettant des emplâtres un peu partout, et puis ça continuait. Et puis, il y a un moment, eurêka !, je sais ce que je suis, je suis pour vous un symptôme qu'il faut faire disparaître le plus vite possible. Et donc, par gratitude je l'ai dit à celui qui me l'avait fait comprendre, et puis cette découverte m'a rempli d'aise et donc je l'ai fait partager à d'autres, et puis, comme finalement le malheureux qui m'avait fait comprendre ça, et qui espérait bien encore que je ne comprendrais pas, le malheureux qui a réussit à me transmettre ça, au fond il est tellement marri de m'avoir vendu la mèche qu'il mobilise des appareils tout à fait déplacés pour essayer de me punir. Et donc, en effet, pour que tout ça déborde, il s'est passé quelque chose, mais au moins j'ai la satisfaction de savoir que le malaise en effet que j'ai pu éprouver auparavant, n'est rien à côté du malaise que je leur ai fait éprouvé à eux, après.

J'avais des commentaires à faire sur le centre des retards, mais comme j'ai promis de donner la parole à Eric Laurent et puis à Guy Trobas, j'appelerai Eric Laurent, s'il veut bien. On va déborder un peu comme on a fait les autres fois, Lol demande qu'on déborde le temps. Et Guy Trobas s'il veut bien venir également.

Eric Laurent : Alors, faisons court. le temps d'exposé de Bracha Lichtenberg, ce qui m'avait retenu sur plusieurs points. D'abord je comprenais, étant la façon dont elle citait sa question, dans sa recherche de différences à partir du semblable, comme elle dit « le semblable n'est pas même », évidemment le roman par le remplacement du corps, par l'accent mis pour cette structure, qui est là au tableau, est particulièrement propice. Au fond Bracha nous dit de la façon suivante, dans le livre qui porte le titre du matriciel, donc la différence du semblable n'est pas même, n'est pas la différence de l'opposé à rejeter, c'est une autre différence qui devient disponible, par des voies qui ne sont ni celles du rejet, ni celle de la fusion avec la mère autre, qui ne questionne pas l'opposition avoir ou n'avoir pas, et cette différence non oppositionnelle opère par les liens bordure, et elle dit elle peut d'ailleurs être sublimée.

Alors j'avais donc deux questions. La première qui était : au fond dans la structure qui se révèle, y compris dans la tresse que nous dessiniez. Est-ce une sublimation ou est-ce une monstration, est-ce une sublimation ou est-ce la monstration de ce que pourrait être la substance jouissante. S'agit-il de donner du sens à une différence nouvelle, celle que vous cherchiez à isoler, s'agit-il de donner sens ou s'agit-il de montrer comme ça tient ? comment – dans les termes de Lacan – comment le nœud se fait, n'y a-t-il pas monstration de ce que tienne

effectivement l'êre-à-trois, plus loin de toute façon de se compter deux dans tout ce qui peut être réciprocité, distance, disons dans toutes les déclinaisons imaginaires de la différence symbolique.

Alors, n'êtes-vous pas encore retenue par l'opposition sens sublimation et ne faudrait-il pas plutôt, dans ce que vous-même décrivez, passer à un appareillage, disons, nouage du nœud, ou poétique du nœud, fabrication, et monstration. Le deuxième point c'était lorsque vous faites plusieurs fois, mais ça c'est une question qui avait été soulevée par Jacques-Alain Miller aussi, autrement ; c'est, quand vous faites référence à l'archaïque, c'est au fond, c'est central, vous le reprenez plusieurs fois, parce que en effet, est-ce cet archaïque qui fait référence à un ? ?, à un avant le temps, n'est-ce pas au contraire plutôt le comble du temps et que est-ce que ça ne vient pas designer que la substance jouissante telle qu'elle a été au fond déployée dans le Cours cette année de Jacques-Alain Miller, est-ce cette substance jouissante qui a crée avec l'angoisse, qui a crée avec l'anticipation qui a trait avec la prise du signifiant sur le sujet, est-ce que cette substance jouissante, elle, elle n'est pas absolument inséparable du temps.

Et à ce moment là lorsque Lacan l'approche, par une série de formulations, que se soit au fond la série de ? ?, déployant de ces uns et de ce petit *a* qui sous la barre est toujours fuite, qui fait fuite du *a* sous la barre, disons le mathème qui est ? ?là au tableau se met brutalement à filer, à se déployer, à se répandre, par la série ? ? ?

Ou bien lorsqu'il est saisi par le nœud ou encore par la tresse, se pose toujours la question de comment le signifiant va attraper cette fuite du *a*, cette substance jouissante qui file. Alors, dans cette, il me semble que à ce moment là, on peut reprendre la question et non plus sous le binôme le sens le signifié, mais à partir de ce qui a été déployé, à partir donc du sophisme des prisonniers, non pas le sens mais la certitude, non pas le signifié mais le capiton, la hâte, la tresse, l'autre m'attend, l'autre a besoin de moi pour signifier et je dois m'arracher à l'illusion de l'être pour retrouver en fait la substance jouissance comme telle, qui elle ne peut pas être arrachée au temps comme l'être peut le faire. Et c'est ce qui fait que maintenant je reprenais à partir de cette lecture là le questionnement que Lacan déployait dès le séminaire II, dès sa mise en place en effet de l'appareil signifiant et qu'il reprenait vingt ans après dans des termes qui jusque là m'étaient opaques et qui après le Cours de cette année s'éclairent pour moi.

Dans le séminaire II il y a un dialogue entre Hyppolite et Lacan, dans lequel, qui est à propos du Ménon, donc dans ce dialogue on est sur pourtant dans les maths il y a une discontinuité temporelle, s'il y a vraiment un endroit où il y a des signifiants nouveaux c'est les maths, quand il y a la notation et quand il y a pas la notation, ça au moins c'est constatable, on ne peut pas expliquer que c'était avant. Dans les maths il y a une coupure mais pourtant c'est comme le montre le Ménon, c'est ce qui fait surgir l'idée que c'était toujours là, alors donc le dialogue entre Hyppolite et Lacan repose, c'est ça, Hyppolite lui dit : « vous montrez donc que chez Platon toute invention une fois faite s'avère comme engendrant son propre passé, s'avère comme une découverte éternelle, en tant qu'il faut trouver et réciproquement ? ? du passé. Il dit : nous sommes pervertis par le christianisme qui nous fait localiser des vérités éternelles, antérieures au temps. La vérité, antérieure au temps, puisqu'il a fallu, ce qui est perverti dans le christianisme c'est que la vérité grecque s'est trouvée liée à l'idée juive du dieu qui est celui qui est, lui il n'a rien à faire de la vérité, il était ce qu'il était, et, enfin, j'avance parce que c'est très compliqué à traduire, mais disons ça, et Hyppolite dit bien : le platonisme suivant davantage le mouvement qu'on pourrait appeler l'historicité, montre que

l'invention du symbole une fois inventé est un passé éternel.

Alors à partir de là, il me semble que Lacan a radicalisé cette substance là, nous l'avons vu avec le sophisme et déployant le, Freud de 1925 de la dénégation, lorsque Freud constate que dans la psychanalyse dès qu'on invente un symbole on invente une interprétation, on invente un symbole nouveau, on rajoute la chose qui n'était pas là, la réponse immédiate c'est eh bien ça je le savais depuis toujours, c'était déjà là et c'est le signe même de l'invention puisque c'est le signe même du mouvement platonicien, vous inventez le symbole alors c'est une vérité éternelle, elle était toujours déjà là. Et qu'au fond il rejoint par là ses substances. Et alors dans le séminaire II, il disait, enfin je le saisissais pas dans tous ses effets, il insiste sur le fait que la psychanalyse se situe justement avant le savoir puisqu'elle opère sur les vérités à l'état naissant, sur les opinions, sur l'opinion vraie, sur l'orthodoxa et pas sur le savoir. La psychanalyse dit-il, elle surgit juste avant le moment où dans le savoir on va oublier, on va oublier le moment où c'est né. On sait l'erreur, du tout savoir constitué. Alors à partir de là, c'est pour ça qu'on dit que les véritables interprétations, elles sont des inventions.

Alors c'est repris dans *Encore* page 39 du chapitre IV, dans laquelle d'ailleurs il repend donc le temps logique à partir de l'objet *a*, et page 39 et 40, il dit ceci : « Lisons ce qui s'est émis d'un temps où le discours de l'amour s'avouait être celui de l'être », là c'était l'amour lié à l'être c'était la philosophie, ou si l'on veut le moyen age et il dit : « C'est le moment où on a inventé un truc, où ça s'est trouvé corrompu, à l'être éternel ou *l'êtrernel*, qui a corrompu la vérité qui était chez Aristote de type tempérée.

Au fond l'arrachement du temps, l'éternel, c'est ça ce qu'a accompli le christianisme, irréalisant ce qui encore subsistait chez Platon, du mouvement de la découverte, ou disons du lien au temps. Et ce qui peut se développer entre toutes les modalités grecques du temps, petit *a*.

Bon, mais entre le moment 54 et le moment 73 on voit là en 54 pas encore ? ?de vérité à l'état naissant, de savoir la vérité s'oppose au savoir, alors qu'en 73 ça n'est plus en termes de vérité mais en terme de savoir démontrable ou indémontrable que se fait sa mise en place et que le développement de ce savoir, dans le chapitre IV accentue cette idée que dans la psychanalyse nous avons affaire qu'à une substance donc qui est tout le temps liée à ce temps et c'est ce qu'il s'agit d'obtenir dans la séance elle-même, une que rien du signifiant n'apparaisse qui ne soit pas lié au temps, qui ne soit pas lié non seulement au *kairos* du moment où il est prononcé, mais que tout le dialogue analytique lui-même est totalement inséparable du temps, et ne peut se concevoir bien au-delà de ce qui dans le temps grec subsiste comme le kairos, le bon moment, ou même ce que reprend Freud comme dans l'interprétation on ne saute qu'une fois, d'accord, mais même plus profondément tout dans le dialogue est un signifiant qui est tissé de temps. Et que le temps, l'objet, cette espèce d'enveloppe du signifiant, oui le terme d'enveloppe là n'est pas suffisant, c'est bien plutôt une sorte de polarisation de lieux, et sous l'envers du lieu que Lacan va situer dans ce chapitre IV de l'alétosphère la science, elle, elle construit des lieux et à l'opposé s'il y a le topos nous nous avons le temps, qui est ce lien au signifiant sur lequel nous opérons, celui qui a été exclu par la science et par le discours de la philosophie ou par le discours qui se construit sur l'être et qui se restitue ainsi. Et alors c'est l'opposition ousie-parousie-gatousie, fort rigolote dans lequel il y a l'ousia la substance, ça c'est donc, il reprend ça ? ? la parousie, la parodie la présence féminine, et la gatousie ce qui nous reste d'objet.

Bon, voilà ce que j'aurais ? ? en condensé.

Applaudissements.

Guy Trobas : Bon probablement êtes-vous pressés ? en tous les cas moi je le suis, donc je vais être encore plus bref qu'Eric.

Bon j'ai lu et je suis tombé dans le piège du ravissement, donc j'ai lu Lol V. Stein, et un certain nombre de choses me sont venues que j'ai couché par écrit, et qui font que je me propose d'en parler au colloque Lol si jamais il a lieu et je vais vous donner là peut-être un petit extrait de mes réflexions, c'est comme ça que j'ai choisit à la va vite, un extrait pour faire plus particulièrement écho à ce qui a été dit par Catherine Lazarus-Matet et commenté par Jacques-Alain Miller et écho dans le sens de, au fond, de la psychose, nous sommes là dans la lecture clinique, en quelque sorte du cas Lol V. Stein.

Il y a un aspect des choses qui m'a frappé, c'est, je dirais, la différence de discours entre Hold et Lol, ce qui est frappant c'est que Hold quand il s'adresse à Lol, il est toujours dans la demande, je précise la demande de mots, de mots pour faire sens, pour qu'il y comprenne quelque chose, pour qu'il puisse éventuellement interpréter, d'ailleurs en se trompant. Donc il lui demande des mots, il lui demande un don de paroles, alors que Lol lorsqu'elle s'adresse à Hold eh bien elle n'est pas dans la demande, elle n'est pas dans la demande de mots, ni d'autre chose, elle est dans la réalisation, je préciserais peut-être en disant autrement les choses, n'est-ce pas, elle, elle n'est pas dans la dyschronie des mots, n'est-ce pas, elle est dans la synchronie du regard, et au fond les mots qu'elle peut à l'occasion, à titre d'information, demander à Hold ne sont là que pour vérifier le cadre où son regard va pouvoir s'exercer.

Donc elle est véritablement en dehors de cette demande adressée à l'Autre, et il y a là une espèce de volonté de réalisation d'une absence je dirais de demande, de bout en bout d'ailleurs dès le départ mais qui est manifeste dans le moment de conclure de l'être-à-trois et cette absence de demande, dont Hold lui-même a le sentiment parce que à un moment donné elle dit : elle ne réclame aucune parole, et elle pourrait supporter un silence indéfini. N'est-ce pas à la limite quand elle demande une information c'est quelque chose qui n'engage pas l'autre, comme Autre, c'est par rapport simplement ce qu'elle veut réaliser, voir si tous les éléments de la réalisation de son fantasme sont là. Et il y a là au fond, on peut entendre ça comme de la part de Lol comme une part d'exigence, voire même comme un espèce de forçage dans lequel, comme l'a souligné Jacques-Alain Miller, il y a une véritable instrumentalisation de l'Autre.

Alors on pourrait, puisque nous sommes là dans le registre clinique, évoquer ici quelque chose de pervers n'est-ce pas, du fait de cette volonté de Lol, qui se manifeste dans cette non-demande, mais vous remarquez qu'en fait, cette volonté ne vise pas la subjectivité de l'Autre. Si Hold est angoissé, comme le note aussi Lacan, si Hold est angoissé ce n'est pas parce que Lol V. Stein vise son point d'angoisse, c'est parce que, plutôt, Hold s'interroge sur ce désir énigmatique et qu'il ne sait pas où bien se placer pour venir combler quelque chose de ce désir.

Voilà, alors, je vais simplement dire encore un extrait, pour bien montrer n'est-ce pas dans quel registre est Lol, par rapport à la demande, voilà ce que dit Hold, qui note ça, au fond là il est assez je dirais, il écoute assez bien : elle réclamait d'être embrassé, sans le demander ; et il note aussi que Lol lui dit : je veux être avec vous mais comme je le veux – n'est-ce pas. C'est pour ça que j'ai évoqué le registre comme ça de la perversion, il me semble que Jacques-Alain Miller l'a aussi évoqué, mais qu'on peut tout à fait laisser de côté.

Jacques-Alain Miller : C'est ce que Lacan, dans son texte, appelle la loi de Lol, il parle de la loi de Lol, elle fait en effet la loi à Jacques Hold et elle fait finalement la loi à travers lui aussi à Tatiana.

Guy Trobas : Alors pour terminer, puisque je ne vais pas trop prolonger les choses, je dirais que il y a là véritablement d'une certaine manière, c'est pas Lol le sujet fragile, c'est Lol le sujet déterminé, et je dirais que dans sa mise en scène de l'être-à-trois, sa manière de vraiment poser son désir là comme condition absolue, envers et contre tous, qu'on pourrait dire sans égard, sans charité ou demande de reconnaissance, sans crainte et sans pitié, cette manière de ne pas se soumettre à la négociation de la demande, à l'échange de la demande, c'est-à-dire au fond d'être vraiment seule dans sa démarche, eh bien ça fait penser à cette individualité absolue que Lacan évoque à propos d'Antigone, et c'est d'ailleurs à elle qu'elle fait allusion dans son article « Un hommage fait à Marguerite Duras », en situant ce personnage de Lol comme d'autres chez Marguerite Duras sur ce seuil qu'il a défini dans son séminaire sur l'éthique, ce seuil de l'entre-deux-morts.

Voilà, je ne vais pas en dire plus pour aujourd'hui.

Applaudissements.

Jacques-Alain Miller : Bon, je crois qu'on va faire donc ce colloque Lol, pas avant les grandes vacances, bien qu'on soit lancé, mais à la rentrée, l'année prochaine, à voir. Je crois que, en effet, la référence par quoi Guy Trobas a terminé est importante, celle que Lacan prend à son séminaire de l'Éthique de la psychanalyse.

Au fond, je me suis demandé si Lol c'était une Antigone, et je me suis dit non. Elle n'est pas une Antigone pour la raison très précise suivante. Antigone elle est belle, elle, Antigone est connotée de la beauté, de l'éclat de la beauté, et précisément Lacan dans cette beauté-là a vu ce qui surgit comme dernier rempart avant l'accès à la Chose.

Donc, Lacan, dans ce séminaire de l'Ethique, attribue à la beauté une fonction de défense, la beauté vous ravit, la beauté vous arrête, vous restez en arrêt devant la beauté, et par là même elle voile, la beauté est le voile suprême, sublime, qui empêche de voir l'horreur qu'il y a derrière. Or, ça n'est pas du tout ça avec Lol. C'est que elle, pour le dire vite, elle, elle a accès à la Chose. Et elle a accès à la Chose sous les espèces de la beauté et d'une beauté si captivante que ça vaut plus pour elle que tout le reste. Qu'est-ce qu'elle épie ? Elle épie le secret de ce que Lacan dans *l'Éthique de la psychanalyse* appelle la conjonction sexuelle, elle épie le grand mystère qui apparie homme et femme.

Normalement, il y a une barrière là, il y a la barrière de la pudeur, celle qui garde, comme dit Lacan page 345 de L'éthique, l'appréhension directe de ce qu'il y a au centre de la conjonction sexuelle. Eh bien, Lol est un personnage qui est allé au-delà de cette barrière et qui est là à épier, à guetter le rapport sexuel comme réalisé. Au fond, elle y est, et elle y est d'une certaine façon pour toujours dans un instant éternel. Ça la satisfait pleinement, sa satisfaction est là, sa satisfaction ne fuit pas, elle n'est pas dans un désir qui serait mangé par la défense de désirer, ou la difficulté de désirer. Elle sait où est la jouissance. Et au fond, elle l'obtient, ce que Schreber lui-même repousse à l'infini de l'asymptote, la conjonction sacrée de Dieu et de sa personne féminisée, cette hiérogamie au sens propre, ça veut dire mariage sacré, au fond chez Schreber c'est reculé à l'infini. Alors que pour Lol ça a lieu, si je puis dire, tous les jours, ça a lieu chaque fois que Jacques Hold prend Tatiana.

Et là, ce n'est pas elle qui est belle, cette beauté qui donne l'être comme on l'a vu, cette beauté est dans l'autre, est dans l'autre femme.

Je laisserai de côté les petits schémas où je crois que l'on peut replacer aussi bien la métamorphose de la tache que l'entre-deux-morts qu'évoque Lacan.

C'est un fait que cette année je n'ai parcouru sur le temps qu'un petit chemin, en particulier je n'ai pu vous amener rien de ce que j'avais développé au Brésil à Pâques sur l'érotique du temps, et donc, je pense

que, sous un titre ou sous un autre, c'est un second tour que nous devrons faire l'année prochaine sur le temps, et peut-être prendrai-je l'année prochaine ce titre de *l'Érotique du temps* puisqu'il est jusqu'à présent resté en rade. C'est que le temps nous a manqué (*rires*).

À l'année prochaine.

Applaudissements.

Fin du *Cours* de Jacques-Alain Miller numéro 22 du 14 juin 2000 – dernier cours.

1 Certains analystes de l'IPA considèrent encore que la séance lacanienne aurait ainsi l'inconvénient d'empêcher la régression du patient, omettant que la régression est un fait de discours pas une pratique. cf. Revue Française de Psychanalyse, 1997 Tome LXI Le Guen, C. P 1640

2 Lacan, J.Ecrits, Le Seuil, Paris 1966, p436,

3 Freud S., La science des rêves, PUF Paris p371

4 Ainsi la plainte concernant la durée des analyses n'est pas un problème nouveau : l'Inconscient ne se laisse pas aborder à la vitesse convenant à l'analyste ou au patient, il ne peut se manifester que dans la surprise et chacun sait qu'en ce domaine les tentatives pour réduire la durée des analyses ou pour en accélérer le cours se sont montrées infructueuses.

5 Freud S., *La naissance de la psychanalyse*, PUF, Paris, p.

6 Freud S., *The complete letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess*, Belknap press, 1985, p. 207.

7 Lacan J., *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 256.

8 Ibidem.

9 Ibidem.

10 Op.cit, p. 259.

11 Miller J-A., *La Cause freudienne N°44*, Dans son cours de 1998-99, J-A Miller donne toute sa portée au concept d'événement de corps nous y reviendrons plus loin dans cet article.

12 Il se pourrait qu'il s'agisse du rêve publié en 1913 dans l'*Internationale Zeitschrift fur Psychoanalyse*, p. 378, où le rêveur voit une belle femme couchée dans le lit de sa mère. Il se réveille au moment d'une éjaculation.

13 Cf. Lacan, *Séminaire XI*, p. 29, « Pour ce qui est de Freud et de sa relation au père, n'oublions pas que tout son effort ne l'a mené qu'à avouer que pour lui, cette question restait entière, il l'a dit à une des ses interlocutrices –Que veut une femme ? Question qu'il n'a jamais résolue ».

14 Freud S. *Résultats idées problèmes 1*, Paris, PUF, « Ephémère destinée », p. 235).

15 Lacan J., *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 827.

16 Freud S., *Au-delà du principe de plaisir*, ed. Payot, Paris, trad 1981, p. 70.

17 Lacan J., *Ecrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 257.

18 Ibidem, p. 199.

19 « Le temps vécu » qui se situe dans la lignée de la philosophie de Bergson et de Husserl et qui était paru en 1933.

20 Lacan J., « La méprise du Sujet Supposé savoir », *Scilicet 1*, Le Seuil, Paris, p. 36.

21 Lacan J., *Ecrits*, le Seuil, Paris,1966, p. 424.

22 Safranski, R. Heidegger et son temps, éd. Grasset, 1996, p. 282. Rüdiger Safranski, donne de cette distinction une formulation suggestive à propos des errances de Heidegger : Heidegger, l'inventeur de la différence ontologique, n'a jamais eu l'idée de développer une ontologie de la différence. La différence ontologique est la distinction entre l'être et l'étant. Une ontologie de la différence serait l'acceptation du défi que nous lance la diversité des hommes et des difficultés et chances qui en résultent pour notre vie commune.

Dans la tradition philosophique, cette mystification est entretenue depuis longtemps : on ne parle jamais que de l'homme alors que l'on ne rencontre que des hommes. La scène philosophique est occupée par Dieu et l'homme, le Moi et le Monde, l'« ego cogito » et la « res extensa », et à présent, chez Heidegger par l'être-là et l'être.